

**REVUE**  
**ARCHÉOLOGIQUE**

---

JUILLET-SEPTEMBRE 1939

## COMITÉ DE RÉDACTION

### DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités nationales.* — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
- II. *Orient asiatique.* — R. DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- III. *Préhellénisme, Sculpture grecque et romaine.* — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IV. *Architecture grecque et romaine.* — R. VALLOIS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux.
- V. *Céramiques antiques.* — Ch. DUGAS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
- VI. *Histoire et Institutions grecques.* — P. ROUSSEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- VII. *Épigraphie grecque.* — G. DAUX, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.
- VIII. *Épigraphie latine.* — A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre. — J. GAGÉ, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg.
- IX. *Histoire et Antiquités romaines.* — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, Directeur de l'École française de Rome.
- X. *Archéologie latine et africaine.* — E. ALBERTINI, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
- XI. *Antiquités gallo-romaines et Numismatique.* — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
- XII. *Religions orientales.* — F. CUMONT, membre de l'Institut.
- XIII. *Antiquités chrétiennes.* — P. MONCEAUX, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.
- XIV. *Histoire et Art byzantins.* — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.
- XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance.* — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.
- XVI. *Histoire générale de la Peinture.* — P. JAMOT, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- XVII. *Musées et Collections.* — SEYMOUR DE RICCI.



# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur  
du Musée des Antiquités nationales,  
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,  
Professeur à la Sorbonne,  
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

---

SIXIÈME SÉRIE. — TOME XIV

JUILLET-SEPTEMBRE 1939



PARIS  
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI<sup>e</sup>

---

1939

TOUS DROITS RÉSERVÉS



## SUR UNE STATUE CHYPRIOTE

---

Dans la collection du Baron von Der Heydt à Ascona, M. F. Davis a récemment signalé<sup>1</sup> la grande statue féminine de la figure 1. On y note tous les caractères de la sculpture chypriote archaïque vers 525, moment où l'influence hellénique commence à être dominante dans l'île.

Haute de 1 m. 60 environ au total, cette effigie complète montre comme divers documents analogues, une fidèle (plutôt qu'une prêtresse) vêtue d'une tunique sans plis à manches longues, debout dans une pose strictement frontale, le bras gauche serré contre la hanche, la main fermée, le bras droit plié contre la poitrine, la main tenant entre les seins un objet, qu'il faut reconnaître pour une fleur de lotus simplement épannelée.

Les seins petits et écartés contrastent avec la lourdeur des épaules et l'empâtement d'un cou trop court, dissimulé en outre par l'habituel collier dit « de chien » ; deux rangs de perles avec une fiole à parfum comme motif central et de grandes boucles d'oreilles complètent cette parure dont tous les éléments ont été retrouvés dans les tombes et les sanctuaires. Quant à la coiffure, c'est un compromis entre la représentation du *klaft* égyptien et celle de la chevelure : une large masse unie, compacte, couvre les épaules, fortifiant la partie fragile qu'est la nuque, cependant que du sommet du crâne partent des mèches sommairement indiquées par des stries

---

1. *Illustrated London News*, Aug. 6, 1938, p. 249 : *A famous art-collector's treasure at Ascona*, by Frank DAVIS. Cf. Ch. PICARD, *Gaz. B. Arts*, avril 1939, p. 217, fig. 16.

régulières, serrées sous un lien, et qui se terminent sur le front en boucles symétriquement disposées. En contraste avec le corps informe, le visage est paré d'une bonne grâce affinée, due au sourire retenu des lèvres, dont l'expression est renforcée par l'obliquité prononcée des yeux ; ce procédé, caractéristique de l'archaïsme ionien, les sculpteurs chypriotes l'ont affectionné, au point de l'accentuer parfois pour donner à certains visages un aspect curieusement félin<sup>1</sup>. Sur la statue d'Ascona, l'obliquité est forte, mais le globe des yeux en amande ne fait pas saillie entre le bourrelet léger des paupières lisses ; le front haut et large au-dessus des sourcils arqués, les tempes étroites, le nez droit, les pommettes marquées, les joues plates, les lèvres minces, le menton volontaire ( en « galoche » même), tous ces traits constituent un masque expressif, personnel, au grain serré, témoignant de l'habileté technique du maître d'œuvre, ainsi que d'une conception de la physionomie humaine assez proche de l'idéal hellénique de cette époque.

Malgré M. Davis, il ne faut pas voir une prêtresse dans cette statue, mais simplement une fidèle qui tient à perpétuer son souvenir devant la déesse<sup>2</sup> par une image à sa ressemblance, puisqu'elle tient, ainsi que certaines effigies de l'Aphrodite, une fleur de lotus. Toutefois, lorsque le document figure un personnage tenant en main un animal (taureau ou bélier) ou une patère, il devient possible, sinon probable, que le fidèle ait voulu *assumer la personnalité* du prêtre accomplissant les rites du sacrifice. En tout cas, quel que soit le thème de la représentation et bien que cette notion ne soit pas particulière à Chypre, on ne trouve, ni en Orient ni en Grèce<sup>3</sup>,

1. Voir, par exemple, un masque en terre-cuite de l'ancien Antiquarium de Berlin : OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. XLIV, n° 4.

2. Dans les sanctuaires des divinités masculines, il est assez exceptionnel de trouver des représentations féminines, alors que la règle est beaucoup moins stricte dans les sanctuaires des déesses.

3. Et cependant, c'est la conception hellénique, « démocratique », qui se rapprocherait le plus ; la comparaison est marquée entre le Parthénon pré-médique, habité par les *Korai* et les *Kouroi* athéniens et les sanctuaires d'Arsos, de Vouni ou d'Idalium. Sur le sens des Corés, P. GRAINDOR, *Rev. arch.*, 1938, I, p. 203 sqq.





Fig. 1. — Torse de la statue chypriote d'Ascona (Suisse).



l'équivalence de ces centaines de statues qui emplissent les cours des sanctuaires d'Haghia-Irini, Arsos, Idalium, Athiénau, Kition, d'une multitude de dévots assistant la divinité ou lui faisant cortège ; cette surabondance excuse évidemment la médiocrité relative de la sculpture chypriote, pourtant capable — notre document et beaucoup d'autres en feraient foi — de produire des œuvres d'une originalité savoureuse.

Les travaux de la Mission suédoise à Chypre, que dirige M. Gjerstad, ont contribué à fixer définitivement les cadres chronologiques de l'histoire de l'art chypriote<sup>1</sup>, et on attend avec impatience le volume de conclusions qui complétera les trois importants rapports de fouilles ; heureusement, à deux reprises, en 1933 et en 1936<sup>2</sup>, M. Gjerstad a donné des abrégés, qui peuvent servir pour reclasser la statue d'Ascona dans son milieu historique.

Sans vouloir diminuer en rien la valeur des résultats acquis par les savants suédois, il nous sera cependant permis de rendre hommage à la pénétration d'un archéologue français, Léon Heuzey ; qu'on relise, dans son *Catalogue des figurines antiques de terre-cuite* au Musée du Louvre, son *Résumé historique* sur l'île de Chypre et sur l'art chypriote<sup>3</sup>, écrit en 1882, alors qu'aucune exploration scientifique de l'île n'avait encore été faite : on y trouvera la plupart des conclusions de M. Gjerstad sur l'origine et l'évolution de l'art chypriote, exposées déjà dans leurs grandes lignes, et avec une subtilité d'analyse qui corrige parfois ce que les idées du savant suédois garderaient peut-être de trop dogmatique.

C'est à la primitive population chypriote, apparentée au bloc racial Anatolie-Syrie du Nord que serait due l'invention de la sculpture vers la fin du VII<sup>e</sup> s. ; à ce moment l'île n'est plus dans la mouvance de l'Assyrie, et c'est un art

1. Cf. les études antérieures de M. J. L. MYRES, *Metrop. Museum, The Cesnola collection of Cypriote Antiquities*, New-York, 1914, et de M. F. N. PRYCE, *Cat. of Sculp. in the Depart. of G. and R. Antiquities*, British Museum, 1, 2,

2. E. GJERSTAD, *Antike*, 1933, p. 261-281 ; *Jahrb. Arch.*, t. 51, 1936, p. 561-586 (1931).

3. P. 106 sqq., p. 117 sqq.



purement autochtone<sup>1</sup>, dont l'origine est à chercher dans la plastique géométrique que nous font connaître les ex-votos en terre-cuite d'Haghia-Irini. Puis, sous l'action des péripéties politiques, apparaissent successivement des courants d'influence égyptiens et grecs, qui constituent à partir de 550 environ, ce qu'on peut appeler le style *Néo-chypriote*, composé d'éléments indigènes, égyptiens et grecs, dont le rapport entre eux varie suivant que les centres de production appartiennent à la province septentrionale ou à la province méridionale ; la première, proche de la côte anatolienne, est plutôt dépendante de l'art gréco-ionien, tandis que, dans la seconde, située en face des côtes syriennes, les influences égyptiennes pénètrent à travers les cités phéniciennes, parfois avec assez de force pour former, comme à Arsos, un style *chypro-égyptien*. Mais à partir de 525, sous la poussée des événements qui se déroulent dans le monde grec, l'élément hellénique, qui depuis l'époque mycénienne, n'avait cessé de tenir un rôle primordial dans l'activité artistique de l'île, devient prédominant et un style *chypro-grec* se constitue, d'abord archaïque, puis classique et hellénistique. C'est à la phase archaïque de ce style hellénisant qu'appartient le document d'Ascona, excellent exemple des caractéristiques de cette période qui a produit de très belles œuvres : tel, un fragment du British Museum, postérieur d'une dizaine d'années (C 106 : fig. 2). Dans cette première période (où je parle



Fig. 2

Tête chypriote : British Museum.

1. Suivant M. Gjerstad ; car malgré l'aspect original, surprenant, des statues d'Haghia-Irini, il semble difficile de parler d'un art *purement* autochtone, étant donné l'importance de l'élément hellénique ; d'autre part, certains documents,

bien entendu, d'œuvres maîtresses), presque toujours le visage seul porte les traces de cette influence gréco-ionienne, qui se traduit, comme nous le voyons, par l'affinement des traits, le traitement du front et du nez, et l'existence du « sourire » ionien. Le corps reste informe, le cou très empâté, la chevelure est à peine indiquée. Puis peu à peu, les contours du visage perdent de leur lourdeur ; les draperies, d'abord indiquées par de simples incisions, se compliquent, s'étoffent, la coiffure devient plus naturaliste, et les comparaisons s'établissent naturellement entre certaines statues de l'Acropole (Koré 680, Kouros 633), et les plus anciens documents du Palais de Vouni : ceux du début du <sup>ve</sup> s.

En fait, l'art chypriote contenait presque dès ses origines les germes de sa décomposition, qui a tellement frappé M. Gjerstad ; car c'est un art d'essence orientale qui, aussitôt qu'il l'a connue, n'a cessé d'aspirer à la perfection hellénique ; la définition que M. Contenau donne de l'art suméro-élamite peut s'appliquer à lui, à la suite : « Ce qui identifie l'individu, ce qui lui donne sa personnalité, c'est le visage ; le corps devient l'accessoire, et l'artiste a pu réduire son importance de parti-pris jusqu'à la limite du possible<sup>1</sup>. »

C'est dans cette conception qu'il faut chercher la raison de la répugnance, de l'inaptitude de l'artiste chypriote à représenter le nu, même drapé : aversion qu'il conservera jusqu'à la fin de l'art antique, bien que sous la poussée des influences grecques il ait tenté — combien maladroitement ! — de réaliser parfois la nudité héroïque<sup>2</sup>.

Par contre, c'est plus aisément, *quoique généralement avec quelques années de retard*, qu'il s'est essayé, pour les visages

évidemment un peu postérieurs, indiqueraient tout de même qu'il serait prudent de ne pas rejeter complètement la part de l'influence assyrienne ; n'oublions pas qu'Haghia-Irini est situé sur la côte Nord, et qu'on n'a encore trouvé aucun document d'époque correspondante dans la province Sud.

1. G. CONTENAU, *Manuel d'archéologie orientale*, I, 1927.

2. Le *Kouros* de Marion, au British Museum, est un exemple de ces tentatives.



et les draperies, à suivre l'évolution de l'art grec, dont on retrouve un délicat ou noble reflet dans certaines têtes archaïques, telle l'Athéna de Vouni ; ou classique, comme une tête d'éphèbe du Musée de Nicosie<sup>1</sup>, dans les vêtements des Corés de Vouni, dans les terres-cuites de Kition ou de Salamis.

Simone BESQUES.

---

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1936 (*Courrier de l'art antique*), p. 203, fig. 9.

## A PROPOS DE DEUX REPRÉSENTATIONS ARCHAÏQUES DE LA FUITE D'ÉNÉE

---

Le groupe si caractéristique d'Énée et d'Anchise n'apparaît sur les vases peints, qu'au dernier quart du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> ; mais à peine Nicosthénès, épris d'innovations thématiques et techniques, eut-il représenté sur la coupe du Louvre Énée armé en hoplite, portant maladroitement sur son dos son père paralysé, et escorté du jeune Ascanios<sup>2</sup>, que les peintres, variant et multipliant les traits, ajoutant une, deux femmes — un, deux enfants — un, deux compagnons, attestent qu'un intérêt *subit*, une notoriété *générale* se sont attachés, tant en Attique, qu'en Grande-Grèce et en Étrurie, à ce thème plastique auparavant ignoré ; l'intérêt, du reste, est *momentané*, et du début du <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle à l'époque romaine, il nous serait difficile de citer de valables illustrations du mythe.

Parmi la variété des détails, parfois fantaisistes, il en est un qui toujours manque — pour nous essentiel. Aucun document figuré, vase ou sculpture, de facture hellénique, ne montre aux mains des fugitifs ces Dieux de Troie que sauve la piété du héros et qui lui valurent l'admiration

---

1. Les vases antérieurs, de styles corinthien, ionien, proto-attiques, illustrent seulement des scènes de combat iliadiques ou cycliques, identifiables ou synthétiques.

2. Louvre. F. 122 : POTTIER, *Vases antiques du Louvre*, II, p. 107. Sur 23 vases que nous avons étudiés de près et qui représentent certainement Énée, 17 reproduisent le thème de la fuite ; 11 proviennent d'Étrurie et 4 de Grande-Grèce ; aucun d'entre eux n'est de style corinthien ; presque tous sont de style attique.



et la clémence des Achéens vainqueurs<sup>1</sup> ; seules des images romaines, pour la plupart inspirées de l'illustre groupe du Forum d'Auguste, font porter au vieillard Anchise un coffret cylindrique ou cubique enfermant les *sacra*. Pourtant il est indiscutable que l'hellénisme a fort bien connu ce trait essentiel, source d'innombrables développements édifiants : non seulement Lycophon, Xénophon<sup>2</sup>, le signalent, mais Hellanicos de Lesbos racontait comment Énée, dans la nuit tragique, sauvait les images des Dieux de ses pères, conservées dans la sainte Pergame et les emportait en exil<sup>3</sup> ; mais comme il est évident qu'Hellanicos ne saurait être une source, de qui tenait-il ce récit, appelé à un si vif succès ? Comment se fait-il qu'à son époque, et depuis plus de cent ans, les artistes nombreux qui représentaient la fuite des Troyens n'aient jamais accompagné la peinture dramatique de l'exode d'un détail faisant allusion à un transfert de cultes ?

Sur la nature des dieux, nul doute : il ne s'agit ni de statues banales, ni du Palladion troyen qu'Énée n'emportera jamais dans sa fuite. D'après Hellanicos lui-même, ce sont les dieux de la famille d'Énée, ceux de la cité ilienne, ceux de Dardanos ; ce sont les objets sacrés des cultes samothraciens, apportés de l'île en Troade par le même Dardanos<sup>4</sup>. Ainsi pouvons-nous très bien comprendre pourquoi ces emblèmes cabiriques, assimilés dès l'époque hellénistique aux emblèmes des Pénates latins et romains, figureront avec prédilection sur les œuvres d'art romaines ; ainsi pouvons-nous

1. Le seul relief montrant au v<sup>e</sup> siècle la fuite d'Énée serait la métope Nord XXVII du Parthénon. La reconstitution de C. PRASCHNIKER, *Parthenonstudien*, p. 21-25 et 107-115, mettant un xoanon (Musée de l'Acropole, *frg.* 583) aux mains de l'un des compagnons d'Énée est très hasardeuse ; si l'on peut admettre que, par respect des mystères, le sculpteur n'ait pas fait figurer les *sacra*, il serait absolument unique que le grave soin de porter les Dieux n'incombât pas à Anchise, seul initié ; c'est toujours lui, et jamais même Énée, qui les soutient. Il en est ainsi dans toutes les représentations romaines.

2. LYCOPHRON, *Alex* ; XÉNOPHON, *Cynég.*

3. D'après DENYS D'HALICARNASSE, *Anl. rom.*, I, 45.

4. D'après *Scholie* Apollonios de Rhodes, I, 916. Cf. *FHG.* JACOBY, I, HELLANICOS, *frg.* 25-32 et Commentaire.

peut-être deviner pourquoi l'hellénisme répugna à les représenter sur des vases d'usage banal. Il n'en est pas de même sur deux illustrations de ce thème, à la fois les plus anciens et les plus complets témoignages de cet épisode essentiel.

La première est une intaille, de facture extrêmement soignée, de la collection de Luynes à la Bibliothèque Nationale<sup>1</sup>, dont l'importance semble avoir été méconnue des critiques. L'artiste y a résolu habilement le problème technique qui se posait à lui, faire tenir dans le cadre ovale d'un cachet une scène tout en hauteur, puisque les deux personnages sont assis l'un sur les épaules de l'autre, — sans que les détails soient indistincts. Cette nécessité l'a conduit à choisir le moment où Énée, un genou en terre, appuyé de la droite à sa lance, vient de charger son père sur son épaule et se relève. Énée, jeune et imberbe, est nu, musclé aux jambes et au ventre qui font effort ; il ne porte pas de casque, et ses cheveux sont coupés comme ceux des *κοῦροι* athéniens ; il est armé de la lance et du bouclier rond ionien. Anchise est assis en équilibre sur son épaule gauche, les jambes pendantes en avant ; sa légère chlamyde flotte derrière lui ; il est à demi-chauve : quelques légers cheveux sur le crâne, et un bourrelet sur la nuque ; une longue barbe pointue ; sa musculature est décharnée, surtout sur la poitrine, où le relief des pectoraux s'exagère. De la main gauche, il soutient avec précaution, bien en évidence au-dessus du bouclier d'Énée, un large et plat coffret cylindrique, en vannerie, à deux bourrelets saillants.

C'est là, croyons-nous, la plus ancienne image de la fuite d'Énée que nous possédions, l'une des deux représentations grecques où figurent les objets sacrés, la seule où leur présence soit indiscutable.

---

1. Collection de Luynes, 276. Scarabée de cornaline monté sur anneau d'or. BABELON, *Le cabinet des Antiques*, p. 204, XI. FURTWÄNGLER, *Antike Gemmen*, XX, 5. L'obligeance de J. Babelon nous a permis d'étudier à loisir cette pièce unique.

En déterminer l'origine est impossible. L'allure anguleuse de l'ensemble, la sécheresse nette de la technique, l'exagération de la musculature contrastent avec l'habileté évidente de



Fig. 1

Intaille de la Collection de Luynes (Cabinet des Médailles, Paris).

l'artiste à utiliser l'espace restreint dont il disposait, à balancer les volumes, à donner l'impression de mouvement, à fixer l'attention non sur Énée, ramassé dans l'effort, mais sur le calme souverain d'Anchise cistophore. Lorsqu'on pense au temps qu'il faudra aux peintres de vases pour que le



pauvre vieillard ne soit plus hissé sur le dos de son fils à la manière d'un paquet, comique bien involontaire, on ne peut qu'admirer la maîtrise du graveur, qui sut conférer à son œuvre, un peu de la gravité des mystères. En tout cas le style en est apparenté à celui d'une série de pierres analogues, s'inspirant de sujets héroïques, auxquels Lippold assigne une origine étrusque ou gréco-étrusque<sup>1</sup>, et le fait est que ce « métier », dépouillé de tout superflu, cette allure aristocratique rappellent le style intentionnellement archaïsant de bien des dos de miroirs étrusques, et l'art de l'Étrurie, maîtresse au VI<sup>e</sup> siècle de l'Italie centrale et de la Campanie, est en pleine période ionienne.

Plus d'un siècle avant les Τρωαί d'Hellanicos, on savait donc que l'exode d'Énée s'accompagnait d'un transfert de rites mystiques, et que les images des Dieux, cachées dans une ciste, étaient d'indicibles « sacra », d'origine samothracienne ; Anchise et Énée étaient désormais des missionnaires cabiriques.

Confirmation et complément se trouvent sur un tétradrachme euboïque d'Ainéia de Chalcidique, dont l'unique exemplaire est à Berlin<sup>2</sup>. La scène est à quatre personnages : à gauche Énée, casqué du casque corinthien, vêtu d'une courte tunique que la cuirasse recouvre jusqu'à la ceinture, les cnémides aux jambes, la lance à la main, sans bouclier, avance à grands pas vers la droite. Il porte sur son épaule gauche Anchise, vêtu d'un ample manteau, peut-être chauve et imberbe. Devant le groupe des héros, une femme, le vêtement retroussé, tourne la tête vers Énée, et se hâte en le précédant ; sur l'épaule gauche, elle porte un enfant de sexe indéterminé qu'elle soutient par la main<sup>3</sup>. Mais voici le

1. LIPPOLD, *Gemmen und Kameen*, p. 174 et pl. 43, 6. La description de PERROT et CHAPIEZ, *Histoire de l'Art*, IX, p. 32 et pl. I, 14, est inexacte sur quelques détails.

2. SALLET, *Beschreibung der antiken Münzen d. Berlin. Mus.*, pl. III, 21. ; BABILON, *Traité des Monnaies*, II, 1, p. 1111, n° 1557.

3. C. ROBERT, *Archaeol. Zeitung* (XXXVII, 1879), p. 23 sq. y voit une fille,

détail important : un coup de ciseau, à section triangulaire, a coupé le métal sur le bord supérieur, intéressant l'épaule de l'enfant, le bras droit d'Énée et les jambes d'Anchise ; or

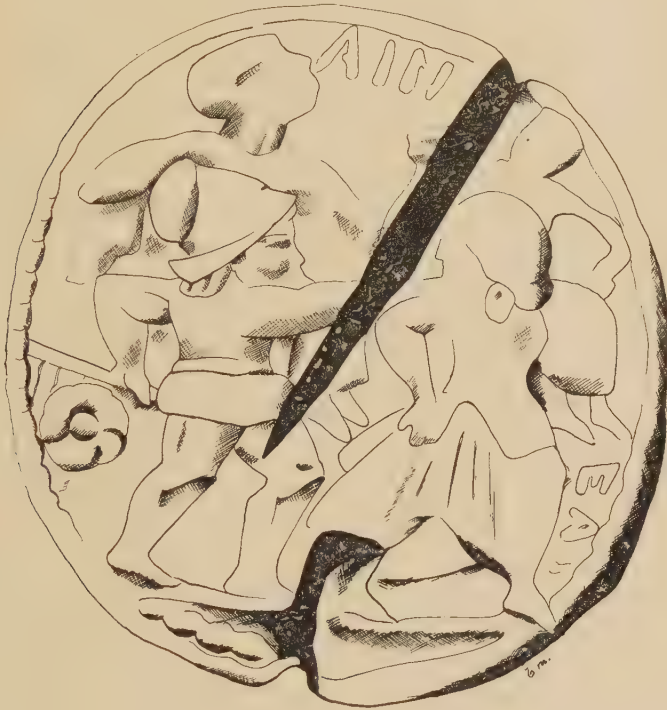


Fig. 2. — Tétradrachme d'Ainea (Berlin).

sur la lèvre gauche de cette fente, au-dessus d'un léger relief oblique qui va rejoindre le bras gauche d'Anchise, subsistent deux bosses qui sont à nos yeux l'indiscutable reste du bord du coffret : leur aspect, leur place permettent de croire à

---

mais les preuves qu'il apporte sont inopérantes, parce que tardives. Serait-ce bien un fils, mais vêtu, en ce climat proverbiallement rigoureux, de la ζειρά thrace ?



l'identité du geste de cistophore d'Anchise. Nul doute sur la provenance, qu'atteste l'inscription ; le style de la monnaie fixe une date de frappe antérieure à 525, soit légèrement postérieure à la date possible de l'intaille.

Il n'y a nulle possibilité d'une influence réciproque, ni d'une double copie d'après un identique document figuré : le costume, l'armement, le nombre, l'attitude des personnages différent ; l'intaille s'apparente à la statuaire et appelle le bronze, tandis que la monnaie évoque le relief de pierre ; le graveur a cherché l'effet dramatique et la puissance un peu lourde ; le ciseleur, la sèche précision et l'élégance hiératique ; l'un narre sobrement et impassiblement, l'autre se passionne et ne recule pas devant l'attitude familière<sup>1</sup>. Tout se passe comme si les deux artistes avaient plutôt disposé d'une même source, mais *littéraire*, riche de valeur évocatrice, qui eût laissé place à leur imagination plastique, en ne leur imposant que les traits indispensables du mythe — caractère guerrier d'Énée, paralysie d'Anchise<sup>2</sup>, exode définitif, surtout ciste sacrée — et son esprit à la fois dramatique et mystique — plus mystique d'après l'intaille, plus dramatique d'après la monnaie.

Cette source, du reste, utilisait une tradition purement religieuse : Anchise, nous croyons être en mesure de le montrer, fut un héros du Nord de l'Égée, dont l'aspect troyen est le seul connu : personnage mystique de Troade, protecteur de la végétation, particulièrement automnale, il garde, non d'une indiscretion, mais du fait de son union avec la Mère, une *débililé* dont la paralysie est la bienséante traduction. Dès l'épopée, il est entré dans la famille mystique de Dardanos, qui initia les îles thraces et la Troade aux rites connexes des Cabires et des Corybantes. Pour ces raisons, prêtre et

---

1. Créuse relève sa jupe et équilibre du poing sur la hanche le poids de l'enfant. L'artiste, comme tous les auteurs grecs, ignore tout de sa disparition.

2. C'est ce qui ressort des peintures de vases où Anchise, les yeux vers Troie, fait un geste d'horreur ou d'adieu. Au contraire, la métope XXVIII du Parthénon et un splendide lécythe de Géla suivent la tradition d'Anchise aveugle ; mais bien des cas sont douteux, car Anchise, même aveugle, aurait retardé la fuite...

prophète, vêtu de la longue robe de lin des initiés<sup>1</sup>, purifié par le feu céleste, il porte le coffret cabirique, la ciste d'osier des mystères thraces, lourd des emblèmes de la fécondité<sup>2</sup>. Comme ses aïeux Dardanos et Jasion, amants de la Donneuse de toute fertilité, mais aussi « *justes souffrants* », il initie à son tour aux rites redoutables dont il porte les symboles, missionnaire voué au malheur, consolateur mystique. Hellanicos, à la fin du siècle, et malgré les voiles que tissa autour des mystères une banale mythographie, insiste en de tels termes sur les ancêtres samothraciens d'Énée et d'Anchise qu'on peut postuler l'existence, autour des sanctuaires samothraciens, d'un *ἱερὸς λόγος* narrant la pieuse fuite des héros mystiques, peut-être complété, comme ce fut le cas pour Harmonia<sup>3</sup>, par des *δρώμενα* figuratifs. L'écho, fort amoindri, s'en retrouverait dans le *Cynégétique*, et, au delà de Lycophron, repris par les savants pergaméniens, curieux de souvenirs mystérieux et favorables aux Romains, inspirerait l'initiation infernale de l'Énée virgilien et les développements moralisateurs sur son malheur immérité.

Mais pour si sûr que soit, au VI<sup>e</sup> siècle, le rôle mystique des Troyens, un récit sacré ne nous paraît pas capable d'expliquer l'apparition subite, la notoriété panhellénique, le succès momentané du thème plastique ; une œuvre d'art peut seule avoir vivifié et diffusé un épisode d'intérêt mystique et local.

Or il est une semblable œuvre, dont la renommée universelle, comparable un moment à celle d'Homère, disparut avec la mort du grand lyrisme choral, au point que nulle trace n'en est restée : celle de Stésichore, qui dans son poème de l'Ἰλιουπέρσις chantait la ruine de Troie et le départ d'Énée. Si, comme nous pensons devoir le croire, il n'est aucune

1. SOPHOCLE, *Laocoon*, ap. DENYS d'HALICARNASSE, *Ant. rom.*, I, 48, 3.

2. O. JAHN, *Cista mystica*, in *Hermes*, III, p. 324, avec mille réserves, applicables aussi à l'article de LENORMANT dans le *Dictionnaire des antiquités*.

3. Harmonia *anguipède* selon CALLIMAQUE (éd. Cahen : p. 130) ; *Scholie* EURIPIDE, *Phénic.*, 7.



raison sûre de se défier de l'authenticité des épisodes sculptés sur la *Table iliaque de Bovillac*<sup>1</sup>, nous y retrouvons — avec cette même liberté dans l'interprétation plastique de thèmes obligés — le coffret mystique aux mains du vieillard Anchise ; et pour que nous soyons certains que la légende romaine n'a eu ici aucune influence déterminante, c'est *Hermès*, guide cabirique, initiateur aux mystères de la vie et de la mort, qui guide hors de Troie les fugitifs — trait unique et certainement authentique, qu'un Romain du 1<sup>er</sup> siècle eût été bien incapable d'inventer.

Mais alors, où vont les exilés ? Stésichore répond : « *En Hespérie* », et précise par la présence du trompette *Misène*<sup>2</sup>... Le lyrique d'Himère, si soucieux de rénover le fonds des mythes épiques, si original d'esprit, s'intéressa-t-il à l'introduction en Campanie — à son époque occupée par les Étrusco-Samnites — de cultes cabiriques ou connexes, importés, comme le peuple étrusque, selon les données de la mythographie, du Nord-Est de l'Égée ? Le récit héroïque d'Énée et d'Anchise apportant en Italie centrale la ciste samothracienne et troyenne, doubla-t-il celui, mystique, des deux Cabires apportant Dionysos-Phallos dans une ciste jusqu'en Tyrrhénie, où il fut l'objet d'un culte<sup>3</sup> ? En Campanie, jusqu'à Virgile, aborderont les Troyens ; en Campanie, Énée recevra l'initiation et connaîtra les destinées de sa race... Si notre intaille est de travail gréco-étrusque, point n'est besoin de chercher loin son inspiration.

Nous posons ici seulement le problème, nous réservant dans un prochain travail, d'en rechercher la solution et d'en examiner les conséquences.

Contentons-nous donc de fixer, d'après deux documents inattaquables, plusieurs thèses. Le mythe épique d'Énée, sans intérêt hors de Troade, fut rajeuni, au VI<sup>e</sup> siècle, par l'appar-

1. MANCUSO, *La Tabula iliaca d. Mus. Capit.*, in *Mem. dei Lincei*. 1911, p. 662-731.

2. Les inscriptions ôtent tout doute.

3. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protrept.*, II, 19.

rition subite du thème de la fuite, pourvu, dès ses premières représentations, de sa valeur politique, mais surtout de son sens moralisateur et religieux. Il permet de supposer l'existence, autour de Samothrace, d'un récit sacré, illustrant la diffusion de cultes nordiques par le symbole d'une ciste mystique mise aux mains pures d'Anchise. Mais un texte littéraire fit connaître à l'ensemble de l'Hellade ce mythe dramatique et plastique : il se pourrait que ce fût l'œuvre de Stésichore, et que le lyrique ait ajouté, au récit égéen, l'apport en Italie centrale du même coffret par les mêmes héros, pour expliquer l'origine de cultes campano-étrusques. Ce serait le principe du mythe italique d'Énée, — campanien tant que dura l'hégémonie étrusque, latin, dès que Rome grandit — méconnu au III<sup>e</sup> siècle en Grèce propre, et renaissant alors dans les récits campano-mamertins et l'historiographie sicilienne des Callias et des Timée, pour redevenir panhellénique sous l'influence pergaménienne, au siècle suivant.

Quoi qu'il en soit, la raison d'être du mythe, dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, est mystique, et se réfère aux cultes de Samothrace et de la Troade ; les peintres de vases du V<sup>e</sup> siècle l'ont su, comme les mythographes, mais *n'ont pas voulu* peindre le symbole sacré, alors que ceux-ci se bornaient à parler vaguement de « *dieux paternels* ». Si, dès l'abord, les Pénates latins de Lavinium — véritable matériel cabirique — sont crus par Timée d'origine troyenne<sup>1</sup>, c'est que dès le VI<sup>e</sup> siècle existait dans le Nord de l'Égée, et sans doute en Italie centrale, la liaison d'Énée et des Cabires ; les dieux, ou leurs avatars, plus qu'Aphrodite, dominant et expliquent le mythe.

Roger TEXIER.

---

1. Timée *apud* DENYS D'HALIC., *loc. cit.*, I, 67, 3.



## INSCRIPTIONS LATINES D'ORANGE

---

Les inscriptions qui suivent ont été découvertes au cours des travaux entrepris depuis plusieurs années dans le théâtre romain d'Orange et aux environs. M. Formigé, Architecte en chef des Monuments historiques, sous la direction de qui les recherches ont été conduites, les avait fait déposer au fur et à mesure de leur apparition au Musée lapidaire, situé en face du théâtre, qui a été inauguré en juillet 1938 lors de la visite de M. le Président de la République. Il a bien voulu nous faire venir à Orange au cours de l'été 1937 et nous confier la lecture et l'édition des textes qu'il avait rendus au jour<sup>1</sup>. Beaucoup de ces fragments étaient malheureusement trop mutilés pour offrir un intérêt aux lecteurs de la *Revue Archéologique*. Nous ne publions aujourd'hui que ceux qui ont gardé assez de lettres pour offrir des possibilités de lecture<sup>2</sup>.

---

1. Outre M. Formigé, nous devons remercier vivement M. le Maire d'Orange et M. Lourtis, architecte de la ville, qui ont bien voulu faciliter de toutes manières notre séjour et notre travail. Nous avons hautement profité des conseils qu'ont bien voulu nous prodiguer MM. Albertini, J. Carcopino, A. Grenier et R. Lantier ; nous leur sommes redevables de plusieurs interprétations.

2. La très grande majorité des textes que nous publions sont inédits. Cependant un certain nombre qui étaient visibles au théâtre avant les fouilles ont déjà été recensés soit au *C. I. L.*, soit dans l'ouvrage de M. L. CHATELAIN, *Les Monuments romains d'Orange* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 170, 1908). C'est à ce travail, base indispensable, que nous renverrons constamment par le simple nom : Châtelain ; pour les inscriptions le numéro qui suit ce nom est celui qu'elles possèdent dans l'ouvrage. Le fascicule VII, texte, commentaire de la *Carte archéol. de la Gaule romaine* (chanoine J. SAUTEL, *Vaucluse*), donne à la date de 1939, p. 107 sqq., un répertoire des inscriptions connues à Orange : 107-108, votives et religieuses ; 108-111, funéraires ; 111-112, diverses ; en outre, p. 112, les inscriptions relatives à Orange.

\*  
\* \*

# I. — ÉPIGRAPHIE RELIGIEUSE<sup>1</sup>

1)    //// A E  
   e t h e R C V L I

Plaque de marbre blanc. Long. 0,17, hauteur 0,12, épais. 0,016 à 0,017. Brisée de tous côtés, la cassure ne laissant subsister que la boucle de l'R, suivant ensuite le bas des lettres de la 1<sup>re</sup> ligne et remontant le long de l'I. Les lettres bien gravées paraissent d'une bonne époque. Elles sont hautes de 0,035.

Il s'agit évidemment d'une dédicace à une déesse et à Hercule<sup>2</sup>. Le fait que le nom divin précède celui d'Hercule nous inclinerait à restituer le nom d'une entité importante. D'autre part l'espace subsistant à la première ligne, après l'E, prouve que cette ligne s'arrêtait là. Il y aurait donc lieu de restituer un nom assez court que la seconde ligne, déborderait de part et d'autre. Nous proposerions :

[dian] ae / [et her]culi

L'association est fréquente<sup>3</sup>. Le culte d'Hercule était certainement populaire à Orange, comme le prouve l'existence de quatre terres-cuites relevées par M. Chatelain<sup>4</sup>. Le dieu apparaît avec ses attributs classiques et il n'y a pas lieu de penser à son sujet au fameux Ogmios de Lucien.

1. Nous nous excusons de ne pouvoir donner d'indications dans tout ce qui va suivre sur le lieu précis de la découverte, maintenant indéterminable. La grande majorité des marbres étaient remployés, ce qui explique une extrême fragmentation.

2. *A priori*, il pourrait aussi bien s'agir de Mithra que d'une déesse. Mais l'aspect de l'inscription paraît la faire remonter à une époque où le culte de Mithra n'était guère populaire.

3. Cf. PAULY-WISSOWA, *R. E.*, s. v. : *Hercules*.

4. CHATELAIN, *Mon.*, fig. 222-225, p. 250-251.



2) DITE PATREM (*sic*) β  
VOTO  
DVLA POSVIT<sup>1</sup>

Base de marbre blanc rectangulaire, 35  $\frac{cm}{m}$   $\times$  27  $\times$  16. La partie supérieure creusée pour encastrer sans doute la statuette du dieu. L'inscription est entourée d'un trait profond. Les autres faces sont anépigraphes et sans ornements.

L'écriture est barbare : les traits horizontaux sont relevés vers le haut et très brefs. Les têtes des lettres sont fortement accusées. La panse des D s'élargit vers le bas. Les P et les R prolongent leurs hastes au-dessous de la ligne. La pointe des V s'oriente vers la droite et leurs jambages sont très inégaux. Le L est réduit à une haste très longue, le trait horizontal étant remplacé par une tête élargie. L'*hedera* se réduit à un triangle à queue très allongée. L'artisan malhabile paraît avoir été gêné par la dureté de la pierre. Hauteur moyenne des lettres : 0,02 (T 2<sup>e</sup> l., 0,07 ; L, 0,04).

Cette dédicace à Dispater par son incorrection de gravure et de grammaire paraît appartenir à une époque assez basse ; elle porte la marque de provinciaux mal romanisés. Le nom étrange de Dula qui n'a rien de Romain n'est pas inconnu à Orange, il apparaît sur une épitaphe de basse époque<sup>2</sup>.

Mais l'intérêt de cette inscription vient de ce qu'elle est une des rares dédicaces à Dispater qui existent en Gaule propre<sup>3</sup>.

1. Signalé par M. l'Abbé Sautel, *I. L.*, p. 108. La lecture *Duia*, qu'il propose, ne nous paraît pas pouvoir être retenue.

2. CHATELAIN, 88, p. 189 (Musée Calvet). M. Chatelain donnait l'inscription comme d'époque chrétienne et proposait une restitution [*par*] *dulæ* qui deviendrait inutile. Nous croyons, sans avoir grande compétence pour les langues celtiques, que le mot pourrait s'expliquer par une racine gauloise. HOLDER en donne plusieurs dans son *Altkeittischer Sprachschatz*, qui pourraient peut-être convenir. Cf. particulièrement le nom du dieu de Vaison Dulovius.

3. Il y a une dédicace DIT à Arles : ESPÉRANDIEU, *Inscr. Latines de Gaule (Narbonnaise)*, 103. Nous en avons à vrai dire plusieurs en Germanie : *C. I. L.*, XIII, 8177 ; Cologne, XIII, 6322 ; Sulzbach, et surtout XIII, 6071 (Nieder Betschdorf en Alsace) : *diti patri vassorix marti*, remarquable pour nous, parce que le nom de Vassorix est absolument celtique (le sens et le rôle du mot *Marti* sont discutés ; peut-être exprime-t-il la filiation ?). Une inscription toulousaine

Or, on sait qu'un passage célèbre de César<sup>1</sup> identifie à Dispatér une divinité gauloise considérée comme l'ancêtre de la race, et en qui on reconnaît généralement une des incarnations du fameux dieu au Maillet<sup>2</sup>. Il est particulièrement regrettable que la statuette à laquelle devait se rapporter cette inscription ne nous soit pas parvenue.

3)  $\overline{\text{AFEREM}}$   
 $\text{IVS} \cdot \text{AF} \cdot \text{ARM}$   
 $\text{IOV1}$   
 $p \text{ OSVIT}$

Autel de pierre tendre. Haut. 0,348, largeur 0,155. Moulures au-dessus et au-dessous de l'inscription. L'espace les séparant est de 0,175. L'inscription est intacte, sauf au début de la 4<sup>e</sup> ligne et à l'extrémité de la première où le dernier jambage de l'M a disparu. Mais l'inclinaison du jambage subsistant montre qu'il faut bien restituer M et non N.

La gravure est beaucoup moins profonde que dans le monument précédent, mais l'écriture meilleure tout en restant médiocre. Le trait essentiel est l'abondance des ligatures : 1<sup>re</sup> l., A N et T ; 2<sup>e</sup> l., RAM. Les lettres sont hautes de 0,025 à 0,37. L'M ligaturé, le 2<sup>e</sup> I de la l. 3 sont plus petits.

La lecture ne laisse pas d'offrir des difficultés. Il est en particulier peu aisé de se rendre compte de la séparation des mots, la ponctuation n'étant bien marquée qu'à la 2<sup>e</sup> l. avant et après les lettres A F. Peut-être :

*anterem /ius af(er) aram /iovi /[p]osuit.*

sur amphore mentionnant un collège de prêtres de Dispater est rejetée par HIRSCHFELD (*C. I. L.*, XII; *falsae*, 303).

1. *B. G.*, VI, 18, 1.

2. Cf. (entre autres) H. HUBERT, *Une nouvelle figure du dieu au maillet* (R. Arch., 1913, I, p. 26 sqq.). On sait que cette divinité énigmatique portait le nom de *Sucellus*, qu'elle s'identifie probablement par ailleurs avec le Silvain gaulois et peut-être avec le dieu accroupi et cornu (*Cernunnos*). Un des caractères essentiels de la religion gauloise était la mobilité du caractère des divinités, qu'une seule divinité romaine ne pouvait en général suffire à représenter.



Le gentilice Anteremius peut paraître assez extraordinaire. Nous avons à Orange celui d'Antodonius figurant sur un sarcophage chrétien sans doute du iv<sup>e</sup> s.<sup>1</sup> Le cognomen d'Afer abrégé est fréquent en Afrique. L'usage n'en paraît pas avoir été inconnu en Narbonnaise<sup>2</sup>.

Le culte de Jupiter avait laissé à Orange ses traces dans deux dédicaces déjà relevées<sup>3</sup>.

4) *ma TRIDEV m*

Pierre jaune haute de 0,165, largeur max. 0,13, épais. 0,05, lettres de 0,021. Écriture correcte, gravure peu profonde.

Publié : Allmer, *R. E.*, II, p. 260, n. 645<sup>4</sup> = *C. I. L.*, XII, 1223 = Chatelain, 19.

5) *RETI·AVG ///*  
*·ENPIRVS*  
*u · s · L · M*

Plaque de pierre jaune haute de 0,51 ; largeur maxima (au-dessous de la 2<sup>e</sup> l.) 0,448, épais. 0,045. Brisée sur les côtés. Un fragment du bord supérieur est conservé ainsi que quelques centimètres des bords inférieurs. En bas, à droite, ligne verticale dans l'ensemble mais oblique par rapport à la direction des lettres et paraissant avoir été gravée lors du remploi de la pierre.

Gravure peu profonde et lettres difficilement lisibles. L'écriture est assez bonne. Cependant le S de la deuxième ligne est incliné vers la droite. On pourrait proposer comme date la

1. *C. I. L.*, XII, 1271. CHATELAIN, 87. L'inscription est au Musée Calvet.

2. Pour Afer attesté en Narbonnaise : *C. I. L.*, XII, 1841 (Vienne), 1872 (officier), 2566. L'abréviation *af* se lit sur une amphore : *C. I. L.*, XII, 5683 (126). Nous avons aussi pensé à une lecture : *ant(onius) erem(ius) a(nloni) f(ilius) aram/ioui* / [*p*]osuit. Les noms auraient été moins extraordinaires mais la ponctuation s'expliquait mal. La teneur de l'inscription reste problématique.

3. CHATELAIN, 16, *C. I. L.*, XII, 1219 (M. d'Avignon) et CHATELAIN, 15, *C. I. L.*, 1218 (cippe en terre, disparu).

4. Allmer et Chatelain ont vu un pied gauche s'allongeant dans le même sens que l'inscription, au-dessous. Je n'en ai trouvé aucune trace. L'inscription est à la partie supérieure de la pierre et l'on distingue au-dessous un trait et une trace de scellement notés déjà par Allmer.

fin du II<sup>e</sup> s., ou le début du III<sup>e</sup>. Hauteur des lettres : 1<sup>re</sup> l., 0,048 ; 2<sup>e</sup> l., 0,04 ; 3<sup>e</sup> l., 0,055. L'R de la 2<sup>e</sup> l. est brisé, il ne subsiste que sa boucle et sa queue. Le G est brisé à moitié à la 1<sup>re</sup> l.

Il s'agit certainement d'une dédicace comportant à la première ligne le nom de la divinité et son titre d'Auguste, à la seconde le nom du dédicant, dont ne subsiste que le cognomen ; à la troisième la formule *v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*, dont n'ont survécu que le *l* et le *m*. Après *Enpirus*, la pierre, conservée sur une vingtaine de centimètres, ne porte pas trace d'inscription. Il est vraisemblable qu'à la première ligne l'épithète *Augusto* ou *Augustæ* était écrite en toutes lettres et que, par raison de symétrie, le nom du dieu débordait également au début, de manière semblable à celui du dédicant. En admettant que le prénom d'*Enpirus* ait été abrégé en une seule lettre et en supposant même que son gentilice ait été assez court, ne comptant pas plus de six lettres par exemples, il ne reste pas moins qu'avant le R de RETI devaient se lire au moins neuf à dix lettres. RETI devait donc être la terminaison d'un nom assez long ou celle d'une épithète complétant un premier nom. Il est d'ailleurs difficile de préciser, la terminaison *...reti* au datif n'étant celle du nom d'aucune divinité répandue et en particulier d'aucune divinité très populaire en Narbonnaise. On pourrait penser à l'un des nombreux dieux gaulois qui ne sont connus que par une seule inscription. D'autre part il serait à la rigueur possible de voir dans *reti* la terminaison de *Curreti*. L'épithète *Curretis* est donnée par divers auteurs comme l'équivalent de *Curtilis*<sup>1</sup>, autre épithète de *Juno Quirilis*. Il est cependant assez hypothétique que cette forme, qui constituerait un *apax* épigraphique, se trouvât dans une région éloignée du centre du culte de *Juno Quiritis*<sup>2</sup>, divinité essentiellement falisque, quoiqu'elle fût aussi honorée à Rome<sup>3</sup>.

1. *Thesaurus linguæ latinæ*, s. v. *Curtilis*.

2. Cf. DESSAU, 3096.

3. Quant au cognomen d'*Enpirus*, il doit évidemment être expliqué par *Empirus* = ἔμπειρος, le prudent.

6) *num* INI·VICT*pr* OXVMAS

ETMATRUILES

Marbre blanc quadrangulaire  $0,122 \times 0,08$ , épais. 0,03. Lettres bien gravées, d'écriture correcte ; hauteur : 1<sup>re</sup> l., 0,024 ; 2<sup>e</sup> l., 0,017 ; 3<sup>e</sup> l., 0,008 à 0,012.

Apparaissent dans cette inscription trois noms de divinités. Le premier est celui d'un *numen* déterminé par le second mot : *numen uictor* ou *numen uictoriae*. Le second est celui des fameuses *Proxumæ*. Le troisième a une forme extrêmement étrange et que la ligature *R* rend de lecture incertaine. Épigraphiquement, il peut aussi bien s'agir des lettres *R V* que des lettres *R N*. Dans le premier cas il faudrait donc lire *Matruiles*, dans le second *Malrnils* probablement pour *Materniles*. Dans les deux cas il y a toute vraisemblance pour qu'il s'agisse de divinités analogues aux *Matronæ*.

La lecture de l'inscription suscite d'autre part de graves difficultés grammaticales. La première ligne est au datif singulier comme l'atteste la terminaison *ini*. La seconde et la troisième paraissent à l'accusatif pluriel. Il semble infiniment peu vraisemblable que le lapicide ayant correctement rédigé sa dédicace au début, ait ensuite changé de cas et mis ses deux dernières lignes à l'accusatif. Il vaudrait mieux penser qu'il a adopté la forme du « génitif grec » assez fréquente en Narbonnaise<sup>1</sup>. Mais dans ce cas la seconde et la troisième ligne se trouveraient au génitif singulier, *proxumas et matruiles* étant complément du mot *numini*. Or, les *Proxumæ* comme les *Matronæ* ne sont guère invoquées que collectivement<sup>1</sup>. L'hypothèse paraît indispensable pour expliquer la construction du texte, mais soulève un nouveau problème, d'ordre religieux cette fois.

En l'admettant, il nous resterait à décider si l'on doit restituer à la première ligne *[num]ini uict [oriae]* ou *[num]ini uict[ori]*. Dans le premier cas notre inscription serait une dédi-

---

1. DESSAU, 9334.



cace à trois divinités, la Victoire, la Proxuma, la Matruila (?). Dans le second la Proxuma et la Matruila seraient elles-mêmes qualifiées de victorieuses. On peut invoquer en faveur de cette dernière solution une inscription dédiée aux *Matres Victrices*<sup>1</sup>. Remarquons d'ailleurs que si l'on restitue au début de la première ligne les lettres NVM et au début de la seconde PR, on constate que la première ne déborde qu'assez faiblement. Il vaut donc mieux restituer à son extrémité trois lettres seulement.

Cette inscription nous paraît un nouveau témoignage de l'importance qu'avaient à Orange les cultes indigènes. On connaissait déjà la popularité dont jouissaient dans cette ville *Malres*, *Proxumæ* et *Falæ*. Mais notre texte nous révèle un nouveau nom des *Matres*, dont la forme, quoique incertaine semble plus nettement indigène. D'autre part, il convient de noter l'étroite association des deux entités *Matruila* (?) et *Proxuma*. On avait souvent voulu distinguer leur rôle. Si l'une et l'autre sont ici qualifiées de divinités victorieuses, leur parenté est bien plus étroite qu'on ne l'avait dit; si au contraire la Victoire est invoquée d'abord et à part, il n'en reste pas moins que la Matruila comme la Proxuma sont, du fait de ce voisinage, élevées au rang de divinités guerrières et publiques, plutôt que personnelles.

## II. — INSCRIPTIONS RELATIVES AUX POUVOIRS PUBLICS

### 7) *trib. POT. III. PP.*

Marbre gris, long. 0,332, haut. 0,22, épais. 0,061. Belle gravure (trait de 0,005 de large). Hauteur des lettres 0,05 à 0,055. La principale caractéristique de l'écriture, très classique est la brièveté du trait formant la panse des P — particulièrement accentuée pour le 2<sup>e</sup> P. Les points en forme triangulaire sont soigneusement exécutés. Il n'y en a pas entre les deux P terminaux.

[*trib(unicia)*] *pol(estale)* (*terlia*) *p(atrī)* *p(atrīæ)*

---

1. DESSAU, 1077.

La restitution n'offre aucune difficulté. Malheureusement cette inscription qui pourrait nous donner une date précise, à mettre en relations avec quelque travail effectué au théâtre — dont elle provenait probablement — ne nous offre qu'un élément assez incertain. L'écriture paraît appartenir aux deux premiers siècles. Six empereurs seulement ont été dans cette période *pater patriæ* dès leur troisième puissance tribunitienne : Caligula, Claude, Néron, Trajan, Antonin le Pieux et Commode.

8)

O  
RO  
*trib. mil. legio N. VIII*  
*aug.p.f.qu AESTORI*

Plaque de beau marbre blanc brisée en forme de triangle, la moulure de droite étant conservée. Hauteur maxima 0,213, largeur à la base 0,252, épaisseur 0,04. L'O de la première ligne de dimensions plus fortes que les autres lettres est à demi brisé ; 2<sup>e</sup> l., R : 0,06 ; 3<sup>e</sup> l., N : 0,035. Les lettres de la 4<sup>e</sup> l. sont brisées par le milieu. De l'A ne subsiste qu'un fragment du jambage de droite. La gravure est très belle, l'écriture excellente et certainement de très bonne époque.

Il s'agit évidemment du début d'un cursus sénatorial, rédigé dans l'ordre ascendant. Le nom devait occuper les deux premières lignes, gravé en caractères plus grands que ceux qui composaient ensuite la liste des fonctions : de ces dernières les deux premières seules sont conservées. L'étendue de la lacune, au début de la l. 3 et de la l. 4, est aisée à déterminer puisque rien ne peut s'intercaler entre le tribunat légionnaire et la questure. D'autre part le vigintivirat devait être omis.

Il serait imprudent dans l'état où le texte nous est parvenu de proposer une identification précise du personnage. Nous ne savons, en effet, de son nom que la terminaison en *rus* du dernier de ses *cognomina*. Signalons cependant un Aemilius Carus, contemporain d'Hadrien et seul tribun de la VIII<sup>e</sup> légion

dont le nom et le rang puissent correspondre à ceux de notre personnage<sup>1</sup>.

9) C·MA  
 IIVIR o  
 A V G V *sti*

Plaque de marbre gris, brisée en trois fragments et recollée. Hauteur au bord g. (conservé) : 0,185, largeur maxima 0,215, épais. 0,031 en moyenne.

A la première ligne toutes les lettres sont brisées ; de l'A ne subsistent que la moitié du jambage g. et le pied du droit. Hauteur des lettres 0,05, 2<sup>e</sup> l. 0,045, 3<sup>e</sup> l. 0,04. On distingue l'amorce du V d'*Augusti*.

La gravure est belle. L'écriture paraît ferme et élégante malgré la détérioration du bas de la pierre. Le G garde la forme classique. La queue de l'R est courte et trapue. La cassure empêche de distinguer son point d'attache exact et les vraies dimensions de la panse.

Il s'agit d'un cursus de magistrat municipal. Un duumvir d'Orange était déjà connu par l'inscription *C. I. L.*, XII, 1236 = Chatelain, 9. Par comparaison nous lisons :

*c. ma... / (duum)uir[o flmini romæ et] augu[sti]*

sans qu'il soit possible de savoir si le mot *flmini* était écrit en entier ou en abrégé.

10) *provi* N C I A  
*narbo* NIENSIS  
 B·SEVERO  
 P TEM

Plaque de marbre gris, 0,315 de haut, 0,215 de largeur au sommet, 0,025 d'épaisseur. Sont conservés en partie le bord supérieur et le bord droit. Des fragments étaient déjà connus ; ils ont été publiés : *C. I. L.*, 1265, Chatelain, 65<sup>2</sup>.

1. *C. I. L.*, XII, 4437 (add.).

2. M. Chatelain connaissait : à la 2<sup>e</sup> l. N et S, à la 3<sup>e</sup> l. EVERO, à la 4<sup>e</sup> TEM.



Hauteur des lettres : 1<sup>re</sup> l., 0,06 ; 2<sup>e</sup> l., 0,047 ; 3<sup>e</sup> l., 0,034 ; l'O a 0,017. A la 4<sup>e</sup> ligne, sous le point séparant le B et le S à la ligne 3, partie supérieure d'une lettre à boucle. La gravure est soignée, néanmoins l'écriture, l'irrégularité de la taille et de la disposition des lettres indiquent une époque assez basse. Nous proposons de lire :

[provi]ncia / [narbo]niensis / [curanli]b severo / [et]...[i]lem(?)

La forme *Narboniensis* peut paraître surprenante dans un document d'allure officielle. Mais on connaît la forme *Narbonienses* pour *Narbonenses*<sup>1</sup>. Il est peu vraisemblable que le texte soit un décret honorifique, le nom d'un personnage n'y ayant pas la première place. Il pourrait plutôt s'agir d'un travail exécuté par les soins du Conseil de Narbonnaise.

\* \* \*

### III. — TEXTES DIVERS

#### 11) CIERO · D EX · AERE

Marbre blanc, long. 0,215, haut. 0,175, épais. 0,024. Lettres hautes de 0,054 bien gravées. Écriture de bonne époque.

Au début de la 1<sup>re</sup> l., trait horizontal ayant appartenu à un C plutôt qu'à un E ou un L, puis pied d'une haste.

#### 12) EX · T *estamento* HVIC

Marbre ; haut. 0,11, larg. 0,063, épais. 0,026. Lettres de 0,023. Gravure et écriture assez bonnes.

#### 13) HER *es* EXTE *stamento*

Pierre haute de 0,18, large de 0,16, épaisse de 0,08. Mauvaise gravure à demi effacée. Écriture correcte. Lettres de 0,003 à la 1<sup>re</sup> l., 0,025 à la 2<sup>e</sup>.

---

1. C. I. L., XII, 4437 (add.).

Publié : *C. I. L.*, XII, 1268 = Chatelain, 56.

Au-dessus des lettres que nous reproduisons, le *Corpus* donne L I, Chatelain L. Nous ne voyons que deux entailles à angle droit, de sens opposé, qui nous paraissent avoir été faites lors du remploi.

14) 11  
PLI·DE  
N ORE  
TVAM  
GIISϷ  
ABS

Plaque de marbre gris brisée en deux et recollée. Longueur 0,325, largeur 0,235, épaisseur 0,0325. Le dessous n'a pas été travaillé.

Gravure excellente, un peu moins ferme à la troisième ligne. Belle écriture avec souci d'élégance marqué (queue de l'*hedera* contournée, I longs, têtes des hastes soignées) et quelques traits qui indiquent malgré tout une époque assez récente (pointe de l'M ne descendant pas tout à fait sur la ligne. La lettre est d'ailleurs légèrement dissymétrique). On pourrait penser à l'époque sévérienne.

La restitution est trop hasardeuse pour pouvoir être tentée avec fruit. On est tenté de lire [tem]pli de[i] ou de[æ] à la 2<sup>e</sup> l., abs[oluit] à la dernière.

15) IVII  
MATER  
CTVR  
IVR

Largeur max. 0,275, hauteur max. 0,239, hauteur des lettres 0,056, épaisseur 0,035. La gravure est nette, l'écriture a bel aspect.

A la l. 1, ne subsiste que l'extrémité inférieure des lettres de sorte qu'on ne peut dire ce que représente la première haste, ni affirmer que les deux dernières n'appartiennent pas à un H. Cependant la présence de celui-ci après un V serait





19) LEGA

Partie supérieure d'une corniche en marbre analogue à 18. Le registre inférieur est anépigraphe.

Hauteur 0,21, longueur max. 0,225, épais. 0,03 en haut, 0,04 en bas. Entre les deux registres, moulure semblable à celle de 18. Hauteur des lettres 0,07. L'E a la même largeur que sur le fragment précédent.

Peut-être *lega[tus]*.

Ces deux fragments semblent avoir appartenu à un même ensemble. D'après les observations de M. Formigé ils pourraient provenir du *pulpitum*.

20) T RAE·I  
O RIBV<sub>s</sub>

Marbre brisé en deux parties et recollé. Haut. 0,17, largeur 0,15, épais. 0,04. Belle gravure, écriture de bonne époque. Hauteur des lettres : l. 1, 0,034 ; l. 2, 0,032. Au-dessous de l'I de la 2<sup>e</sup> l. se distingue la tête d'une lettre appartenant à la l. 3.

21) VER .      Belle plaque de marbre blanc brisée, conservant une partie de son bord gauche et de son bord supérieur moulurés.  
S  
S      Bord g. 0,458, bord sup. 0,275, épais. 0,028. Il existe un autre fragment constitué par un des coins inférieurs de la plaque, anépigraphe mais mouluré.

Lettres de bonne époque, bien gravées, hautes de 0,05. On remarque un point ou une amorce de lettre à la hauteur d'une 3<sup>e</sup> l. au-dessous du V. L'S du bas est de dimensions plus petites.

Le point qui suit l'R montre que le mot VER constitue un mot ou une abréviation dont nous n'avons pu reconnaître le sens.

22) PRII  
TRIM

Hauteur 0,12, épais. 0,022, longueur 0,095. Lettres de 0,039 à 0,044 (I), à la 1<sup>re</sup> l. ; 0,032 à la 2<sup>e</sup> l.

Publié : *C. I. L.*, XII, 1268 (9) = Chatelain, 64.

La copie du *Corpus* nous paraît supérieure à celle de Chatelain. Il n'est pas possible que la 1<sup>re</sup> lettre soit un R comme la 2<sup>e</sup>. Dans celle-ci, en effet, la queue s'allonge très en avant de la panse ; elle serait conservée si elle avait existé dans la lettre précédente. Après l'R vient un I long, puis une haste dont il est impossible de dire à quelle lettre elle appartenait, mais qui ne peut avoir fait partie d'un L comme le veut le *Corpus*. A la 2<sup>e</sup> l., la 4<sup>e</sup> lettre est un M et non un V comme le croyait Chatelain : on distingue parfaitement le jambage vertical.

\*  
\* \*

#### IV. — FRAGMENTS D'INSCRIPTION CADASTRALE

Parmi les fragments conservés au Musée d'Orange, un certain nombre paraissent se rapporter à des inscriptions cadastrales. Ils s'ajoutent à une série de textes peu à peu enrichie par les découvertes, qui représente les faibles restes d'une collection exceptionnellement importante de documents cadastraux. Deux inscriptions appartenant à cet ensemble ont déjà été publiées et ont éveillé l'attention de bien des érudits, dont les conclusions ne laissent pas d'ailleurs d'être remarquablement divergentes. Les fragments que nous apportons sont de caractère encore plus déconcertants par leur brièveté. Beaucoup d'entre eux sont d'ailleurs difficiles à identifier ou à rattacher à l'un quelconque des textes déjà publiés. Pour justifier nos interprétations, nous devons rappeler brièvement les principales caractéristiques des inscriptions publiées.

Le premier de ces textes<sup>1</sup> est un plan parcellaire donnant

---

1. On connaissait jusqu'à présent quatre fragments désignés par les lettres A, B, C, D. Les trois derniers ont pu être raccordés, donnant un grand fragment qui comprend une centurie entière. Le premier fragment a été perdu. Il comprenait 8 lignes, intéressant trois centuries. Cf. *C. I. L.*, XII, 1244 et add. Pour la bibliographie, cf. CHATELAIN, p. 130 sqq., qui donne une planche reproduisant le fragment B, C, D. On trouvera là aussi (*R. E.*, III, p. 142 et 160 et *Hermes*, XXVII, 1892, p. 103-108) la traduction des notes de Mommsen. Mais il convient surtout

la répartition de terres entre des colons. Le second<sup>1</sup> est un cadastre de terres à bâtir en ville. Le premier figure les centuries entre lesquelles était divisé le sol colonial. Une de ces centuries nous est conservée en entier<sup>2</sup> :

S · D · X · C · K · X ·  
EXTR XII · COL · XG  
VIII · COL VARIVS  
CALID · XX · A IIX X  
XXVI · N · A · II · XII · AP  
PVLEIA · PAVLLA ·  
XLII

A · IIX · X XXI · XVIN  
A · II · XII VALER SE  
CVNDVS IV A IIX X  
II

Sans entrer dans le détail nous exposons rapidement les interprétations de Schulten qui nous paraissent les plus vraisemblables, parmi celles qui ont été formées jusqu'à présent. On lirait successivement :

1° A la première ligne les coordonnées définissant la situation de la centurie : *s(inistra) d(ecumanum) x (cilra) k(ardinem) x* ;

2° L'indication des terres contenues dans la centurie, qui sont réparties en deux catégories : 98 unités de terrain colonial (la restitution XcVIII s'imposant) plus 12 unités de terrain exemptes d'impôt : *ex(empti) tr(ibuto)* ;

---

de se reporter à l'article de SCHULTEN, *Hermes*, XLI, 1906, p. 25 sqq., qui a donné le commentaire le plus complet et, à notre sens, le plus acceptable.

1. *Mém. Ac. Vacluse*, 1904, p. 193-215. E. ESPÉRANDIEU, *C. R. A. I.*, 1904, p. 497-502. Surtout SCHULTEN, *Hermes*, 1906, p. 1-25.

2. Nous reproduisons la transcription de SCHULTEN. *l. l.*, p. 26.



3° L'énumération des *coloni* avec leurs possessions : trois sont indiqués dont une femme. Après le nom se lisent : *a*) l'étendue de la possession (XX arpents pour Varius Calidus) ; *b*) les lettres AIIIX qui indiqueraient la catégorie de la terre au point de vue valeur et possibilités de culture ; *c*) le montant de l'impôt : (*denarii*) X, XXI, ou II le chiffre des deniers étant la moitié de celui des arpents. Enfin le premier et le second propriétaire auraient encore 16 arpents de terre d'une autre catégorie (*n . a . II . XII*) exemptes d'impôt ;

4° Le double trait traversant obliquement la centurie paraît représenter le tracé de l'aqueduc de la colonie<sup>1</sup>.

Remarquons que les fragments conservés ne représentent qu'une faible part d'un plan très vaste. Il est donc loisible de rapporter à cette inscription de nouveaux fragments. Au contraire le second texte découvert postérieurement paraît presque complet. Il s'agit, comme nous l'avons dit, d'un cadastre de terrains à bâtir, situés en ville. D'après l'hypothèse de Schulten, ces terrains communaux, pris à ferme par un fermier (*manceps*) étaient ensuite sous-loués contre paiement : *a*) d'un loyer (*solarium*) ; *b*) d'un impôt d'état. Les indications suivantes étaient portées sur l'inscription :

1) <i>Meris III</i>	Numéro de la parcelle
2) <i>in fronte pedes XXXIV semis</i>	dimension <i>in fronte</i> (la profondeur étant constante).
3) <i>in annos singulos XI</i>	<i>solarium</i> (en <i>aurei</i> ?)
4) <i>Manceps C. Nævius Rusticus</i>	<i>Manceps</i>
5) <i>in perpetuum</i>	durée du bail
6) <i>eius rei fideiussor C. Vessidius Quadratus</i>	<i>fideiussor</i> = répondant de la location
7) <i>ad Kardinem</i>	situation de la parcelle.
EN MARGE :	
( <i>denarii</i> ) LXIX s( <i>emis</i> )	impôt foncier <sup>2</sup> .

1. Hypothèse formulée par WEBER, *Römische Agrargeschichte*, I, p. 112 (cf. aussi, *ibid.*, p. 24 et 116).

2. Le chiffre de 69,5 deniers représente l'impôt payé non seulement pour

L'ensemble des *merides* envisagées devait avoir une superficie d'un *jugerum*. Il ne manque que le début de l'inscription et, à la fin, les indications concernant une seule *meris*, la sixième.

Les fragments que nous avons trouvés au Musée nous ont paru se répartir en deux catégories. Les uns se rattachent à la première inscription. Les autres en diffèrent assez sensiblement. Mais comme ils ne peuvent non plus être rapportés à la seconde en raison du peu d'étendue des lacunes de celle-ci et de la différence des formules qu'ils contiennent, nous croyons devoir y voir les restes d'une troisième inscription cadastrale analogue aux deux précédentes par le contenu et la date.

#### A) FRAGMENTS APPARTENANT AU PLAN CADASTRAL

Nous rappelons que l'épaisseur des fragments connus jusqu'à présent est de 0,02 et que la hauteur des lettres est en général de 0,08. Leur forme est assez irrégulière. Schulten la rapportait au 1<sup>er</sup> s., la plupart des autres commentateurs la font descendre à la fin du II<sup>e</sup> s.

23)

c KXXII	S.D
X C I I X	
II	
	EXTr

Hauteur 0,105, largeur 0,077, épaisseur 0,026. Hauteur des lettres à la première ligne 0,013 à g. du trait vertical, 0,08 à la 2<sup>e</sup>. A dr. du trait vertical 0,011 à la 1<sup>re</sup> l. et 0,009 à la ligne du bas. Ces irrégularités d'écriture ne doivent pas nous empêcher de considérer le fragment comme faisant partie du plan cadastral, l'épigraphie en étant fort peu uniforme.

---

la *Meris III*, mais aussi pour la *Meris IV* qui lui est jointe. La longueur totale *in fronte* de ces deux *merides* est précisément de 69,5 pieds.

Nous reconnaissons dans le trait horizontal celui qui limite les centuries. Remarquons qu'au-dessus le marbre reste sans inscription quoiqu'il en subsiste plus de 0,05. Verticalement le fragment est coupé par un double trait qui dessine un renflement à son extrémité. Une hypothèse qui nous a été transmise par M. Formigé voit dans ce double trait la continuation du tracé de l'aqueduc dont nous avons parlé plus haut. Le renflement pourrait, suppose-t-on, représenter le château d'eau. L'aqueduc séparerait ici deux centuries, situées *s(inistra) d(ecumanum)*, donc du même côté que le fragment le plus important connu jusqu'à présent. Quant à la position par rapport au Kardo, il y a toute vraisemblance pour qu'elle soit indiquée par le nombre XXII (1<sup>re</sup> l. à gauche). Ce nombre est précédé d'un trait oblique relevé vers la droite qui semble appartenir au K caractéristique de l'inscription. Si l'on admet que le double trait renflé représente l'extrémité de l'aqueduc, il y a de fortes probabilités pour que le fragment se trouve dans la même région que la centurie déjà connue *c(itra) k(ardinem) s(inistra) d(ecumanum)*. A la deuxième ligne le nombre CXIIX doit faire partie des indications relatives à la superficie de la centurie. Son interprétation est assez difficile à cause de la présence du groupe IIX dont la signification a été l'objet des hypothèses les plus diverses. En général, on s'est refusé à y voir un nombre. Dans le groupe AII, Schulten proposait de lire *a(rvi) (secundi)* = terres de deuxième catégorie. Ce groupe est suivi dans la centurie que nous possédons en entier du nombre X ou XII. Si on unit le II isolé à la l. 3 (comme à la dernière ligne de la centurie connue) au nombre de la ligne supérieure, on a X C II XII ; en supposant qu'on a négligé d'écrire la lettre A, on pourrait y voir la superficie des terres de catégorie [a] II-XII comprises dans la centurie. Resterait à savoir pourquoi on donne ici en tête cette indication de catégorie qui, dans les autres centuries, ne figure que dans le détail.

Pour la centurie de droite, nous n'avons que les lettres S D au début de la première ligne. Il est particulièrement regrettable que le nombre suivant, qui nous aurait permis de situer



avec précision le nouveau fragment dans l'ensemble du plan, n'ait pas été conservé. Venait ensuite vraisemblablement C K XXII. Un certain nombre d'indications devaient ensuite être gravées à l'extrémité droite des lignes 2 et 3. Les lettres *exl* qui apparaissent à la hauteur de la 4<sup>e</sup> ou de la 5<sup>e</sup> ligne sont l'abréviation bien connue représentant sans doute *ex(empli) l(ributo)*. Le fait qu'elles se trouvent si bas, alors que dans les fragments déjà connus elles se lisaient à la 2<sup>e</sup> l. est de nature à nous confirmer dans l'idée que des indications plus détaillées, portant sans doute sur la catégorie des terres, étaient inscrites au début; cela rend par conséquent moins incertaine l'hypothèse que nous avons faite pour expliquer le groupe X C II X/II.

24) 

XI	ID XXX IIII . X
----	-----------------------

Haut. 0,092, largeur 0,06, épais. 0,025. Hauteur des lettres 1  $\frac{c}{m}$ .

Il est difficile de dire quelles sont les lettres de la 1<sup>re</sup> l. A g. du trait au-dessus du XI se distingue l'amorce d'une lettre.

L'épaisseur est un peu plus faible que celle des morceaux classés. Néanmoins il n'y a guère de doute que ce petit fragment ait fait partie du plan cadastral. La mutilation en est trop grande pour qu'il soit possible d'expliquer de manière sûre son contenu. Néanmoins, le signe du denier se reconnaît à la 3<sup>e</sup> l. Dans la centurie conservée il est précédé de l'indication A IIX. Faut-il voir dans le chiffre IIII une autre marque de catégorie ?

25) 

O C	TRIC RED INC CC
--------	--------------------

Longueur 0,131, haut. 0,09, épais. 0,025. Lettres de 0,01. Nous lirions :

*l(erra) r(edacta) i(n) c(olonicum), red(actum)...*  
*in c(olonicum) cc*

On peut hésiter sur la lecture de la formule initiale. Si l'on conserve l'hypothèse de Mommsen, selon laquelle l'expression complète était *ex tr(ibulario) redactus in colonicum*, on pourrait lire *t(ribularium)* au lieu de *terra-*. Une autre difficulté est de savoir ce qu'il pouvait y avoir à la fin de la l. 1 après *red(actum)*.

26) 

K · II	D · D
CC	F

Hauteur 0,067, largeur 0,058, épaisseur 0,019. Lettres de 0,011.

Le point suivant le D à la 1<sup>re</sup> l. est si marqué qu'il touche la haste du 2<sup>e</sup> D, seule conservée. A la 2<sup>e</sup> l. au début partie supérieure d'un E ou d'un F. Ensuite têtes de deux hastes.

Malgré l'épaisseur notablement plus faible de ce fragment, nous n'hésitons pas à le rapporter encore au plan-cadastre, à cause de son écriture et de ses formules faciles à reconnaître. Rien ne nous permet de décider s'il faut restituer V · K ou C · K. Seule la situation par rapport au *decumanus* est fixée, à droite donc, dans la partie où nous connaissions jusqu'à présent le seul fragment A. Le nombre CC à la 2<sup>e</sup> ligne doit être l'étendue totale de la centurie. Il correspond aux dimensions normales d'une centurie<sup>1</sup>.

#### B) FRAGMENTS D'UNE NOUVELLE INSCRIPTION (OU DE PLUSIEURS)

Les fragments qui suivent contiennent des formules qui ne permettent pas de nier qu'ils aient appartenu à une inscription cadastrale. Mais ils diffèrent des fragments conservés par l'épaisseur du marbre et par l'écriture : les caractères sont plus grands, mieux formés, analogues à ceux de la seconde inscription cadastrale jusqu'à présent connue.

---

<sup>1</sup> I. SCHULTEN, *l. l.*, p. 28.

27)

R · P · ✕ X  
P · L · A · I I

Plaque de marbre blanc. Au-dessus de la 1<sup>re</sup> l. un blanc supérieur à un interligne. Longueur 0,07, hauteur 0,077, épaisseur 0,019. Lettres de 0,02 mieux formées que dans les fragments précédents.

L'analogie de l'écriture avec la 2<sup>e</sup> inscription cadastrale est frappante. Mais les formules se rapprochent beaucoup de celles du plan cadastral. A la première ligne on remarquera le signe du denier, conforme à l'usage courant. Cela confirme pleinement l'hypothèse de Schulten qui ne voyait dans la forme ✕ qu'une graphie aberrante ; nous ne croyons guère prudent de proposer d'explication aux lettres R · P en l'absence de tout élément de comparaison. Par contre, la seconde ligne nous paraît d'une lecture aisée :

*p(edes) (quinguaginla) a(rvi) (secundi)*

Ces mots indiqueraient que le texte auquel appartenait ce fragment devait être un cadastre agraire, ce qui explique l'analogie de ses formules avec celles du plan cadastral.

28)

P EEREN  
I N · P · L · A  
EER ?

Marbre blanc. Le haut est coupé nettement. Une cassure traverse le bloc en diagonale. Longueur 0,137, hauteur 0,092, épaisseur 0,021. Hauteur des lettres : 1<sup>re</sup> l., 0,02 ; 2<sup>e</sup> l., 0,016.

La similitude des lettres, la presqu'identité de la matière, rapprochent ce fragment du précédent. En outre, on remarque que la 2<sup>e</sup> l. des deux textes est semblable ; ici :

*in p(edes) (quinguaginla) a(rvi) [secundi]*

La première ligne reste mystérieuse pour nous. La 3<sup>e</sup> n'a conservé que la partie supérieure des lettres ; c'est par analogie avec la première que nous proposons d'y lire EER.



29)

*in ANNVM*

LXI

Marbre semblable aux précédents. Hauteur 0,071, largeur 0,075, épaisseur 0,019. Lettres de 0,02.

La formule *in annum* que nous restituons à la 1<sup>re</sup> l. est à mettre en rapport avec le *in annos singulos* de la seconde inscription cadastrale, qui s'applique au *solarium*. L'analogie de l'écriture et de la matière nous paraissent permettre de joindre ce fragment aux précédents.

30)

S · AREA

IIII · EXLI

Plaque de marbre blanc. Longueur 0,09, hauteur 0,065, épaisseur 0,011. Hauteur des lettres 0,017 à 0,02.

L'écriture de ce fragment s'apparente étroitement à celle des inscriptions précédemment examinées. Mais l'extrême minceur de la plaque nous empêche de rattacher ce morceau encore au même ensemble. Les quelques lettres conservées paraissent convenir à une inscription cadastrale. Remarquons cependant que le mot *area* ne s'est jusqu'ici rencontré dans aucun des textes que nous avons examiné. Il est, de plus, difficile de tirer quelque chose de précis des autres caractères. On ne peut, en particulier, dire à quelle lettre appartenait la haste terminale de la 2<sup>e</sup> l.

Le mot *area* se retrouve dans une autre inscription d'Orange :

31)

DIVI

AREA

Marbre blanc. Épais. 0,022, haut. 0,082, long. 0,081. Lettres de 0,022 à 0,024.

Écriture à fioritures. La forme de l'E dont les trois branches sont très inégales diffère assez sensiblement de celle qui se trouve dans les inscriptions cadastrales.

Nous ne croyons guère possible, quoique cette inscription ait conservé deux mots entiers, de former d'hypothèse sur son contenu.

Gilbert-Ch. PICARD.

## VARIÉTÉS

---

### Les images du galop dans l'antiquité.

Des archéologues éminents (nous citerons seulement : Breuil, Contenau, Déchelette, Evans, Pottier, Rostovtzeff) ont admis, sur les figurations antiques du galop, d'importantes théories.

Celles-ci, pour la plupart, avaient été répandues par le livre de Salomon Reinach, *La représentation du galop dans l'art ancien et moderne*, 2<sup>e</sup> éd., 1925. On n'a pas oublié qu'elles en étaient les idées essentielles :

1<sup>o</sup> L'art, tant ancien que moderne, tant européen qu'asiatique, n'a créé que quatre motifs du galop ;

2<sup>o</sup> Un seul de ces motifs, celui des chevaux du Parthénon — un pied au sol — correspond à la réalité photographique ;

3<sup>o</sup> Le motif du galop ramassé (membres repliés plus ou moins sous le corps), est resté inconnu de l'art jusqu'à l'invention de la photographie ;

4<sup>o</sup> Le motif du « galop volant » ne correspond pas à la réalité et n'est qu'un symbole ; donc, il n'a pu être imaginé qu'une fois (par les Égéens) et tout art qui l'utilise a subi l'influence de la civilisation qui l'a inventé.

Dans une thèse récemment soutenue à l'École du Louvre, et que nous comptons publier intégralement quelque jour, nous sommes arrivé — en nous reportant aussi bien à des recueils de photographies qu'aux documents figurés de l'art antique — à des conclusions opposées.
















Nous n'avons pas adopté, pour les différentes attitudes du galop, le classement de S. Reinach, établi d'après le nombre de points d'appui au sol. La représentation du sol n'a jamais été constante ; des civilisations entières ne l'ont pas connue.

Alors même que le sol est figuré en perspective comme dans les photographies, il est le plus souvent impossible de distinguer les points d'appui.

« Aux quatre motifs « adoptés par l'art ancien » il nous a fallu en ajouter une quinzaine, dont un certain nombre « vrais ».

Nous avons choisi les deux attitudes opposées, que nous avons divisées en variantes — plus une troisième, qui est la combinaison des deux autres (p. 46).

La première attitude « ramassée » a été dessinée par les artistes dès

	1	2	3	4	5
Ramassé					
Étendu					
Mixte					
	Parrallèle sans appui	Parallèle avec appui	Divergent	Modéré	Exceptionnel

*Ramassé*

1. Sans appui. — Bouquetins mésopotamiens et grecs — conventionnels comme les cerfs scythes, genoux en avant.
2. Appui. — Pattes parallèles plus ou moins pliées. — Archaïsme ou exigence de la sculpture.
3. Mitigé. — Désordonné crétois — souvent gesticulation — puis grec conventionnel.
4. Modéré. — 2 pieds arrière à l'appui ou un seul — grec — vrai quand il n'est pas trop parallèle.
5. Modéré divergent. — Prétendu amble égyptien — galop rassemblé ou désuni, ou encore pas.

*Étendu*

1. Sans appui. — Rare, mais général — abondant en Crète et en Gaule. — Vrai pour les quadrupèdes légers.
2. Appui arrière. — Les pattes du second plan en avant de celles du second — tous les arts — trop parallèle.
3. Mitigé. — 1, 2 ou 3 appuis — divergent — Grèce, photographiquement vrai.
4. Modéré. — 4 pieds à l'appui. — Parallèle. — Archaïsme ou exigence de la sculpture.
5. Plongeant. — Avec ou sans appui. — Egypte, puis tous les arts. — Bond.

*Mi-ramassé, mi-étendu*

1. Sans appui. — Mésopotamie IV<sup>e</sup> millénaire. — Grèce. — Particulièrement conventionnel.
2. Deux pieds arrière à l'appui. — Parallèle, très rare sauf en Grèce. — Conventionnel.
3. 1 pied arrière à l'appui. — Divergent, très rare, sauf en Grèce. — Parthénon. Conventionnel.
4. 1 pied arrière et 1 pied avant à l'appui. — Exception du Parthénon conventionnel.
5. Inverse. — Ramassé de l'avant-train, étendu de l'arrière-train. — Exceptionnel. — Bond.



la plus haute antiquité. Nous croyons avoir établi le fait, bien qu'il soit nié, car des scènes de poursuite existent qui prouvent que cette attitude exprime le mouvement et non le repos.

La modération de cette attitude, telle qu'elle fut représentée par les peintres grecs de la grande époque, n'est pas une raison suffisante pour la passer sous silence, d'autant plus qu'elle exprime souvent un galop particulièrement juste.

La deuxième attitude « étendue » pattes en opposition, dans sa variante maximum « galop volant » n'est pas une convention comme on le croyait ; elle est physiologiquement vraie pour les quadrupèdes plus légers que le cheval.

Elle n'a pas été inventée par les Crétois, car elle fut dessinée dès le troisième millénaire en Mésopotamie (entres autre exemples : Dr Contenau, *Manuel d'Archéologie orientale*, fig. 302 et 291). De sorte que la présence du galop volant dans un art donné ne prouve en rien l'influence crétoise, comme de grands archéologues l'avaient affirmé.

Il reste que le schéma du galop volant crétois a les pattes arrière disposées à l'inverse de l'ordre adopté pour les représentations du galop étendu.

La troisième attitude mi-ramassée, mi-étendue que nous présentons comme artificielle, est à tort prétendue vraie dans sa variante « un seul pied au sol ». C'est la combinaison des deux temps du galop que nous avons considérés : ramassé pour l'arrière-train, étendu pour l'avant-train.

Ce n'est pas une invention grecque, puisque « les chiens courants » élamites du quatrième millénaire, schématiquement, la réalisent déjà.

Le génial artiste qui sut l'immortaliser dans la frise du Parthénon n'a pas besoin de l'approbation photographique, pour être justifié.

La pure convention de cette représentation est d'ailleurs une des raisons de sa transcendance ; elle reste le chef-d'œuvre de l'interprétation du galop.

Nous avons cru discerner, à l'origine de toutes les attitudes du mouvement, des attitudes de repos, qui auraient suggéré aux artistes que la mobilité peut être exprimée par l'immobilité — cela avec la constance d'une loi.

Nous avons relevé un si grand nombre d'erreurs dans les ouvrages des archéologues les plus éminents, sur le sujet qui nous a occupé, que cela nous a rendu prudent pour distinguer des écoles et des filiations. Nous avons toutefois reconnu : un galop ramassé intense oriental et grec archaïque, un galop désordonné crétois, qui reparait à l'époque classique, un galop ramassé minimum grec, un galop plongeant égyptien, puis hellénistique.

On se reportera (les références précises étant naturellement indiquées ailleurs dans le corps de notre thèse) au tableau comparatif (p. 46) des différentes images que nous a livrées l'art antique.

R. LEFORT DES YLOUZES.

### Les monuments pyramidants d'Argolide.

Dans un article récent, M. L. Lord a publié les résultats d'une recherche effectuée en Argolide (décembre 1936, août 1937), où, avec l'aide de M. R. Scranton, il a fouillé et étudié trois monuments : 1° l'un situé à 3 kilomètres de la route de Phychtia ; 2° l'autre est la « pyramide » de Kenchréai (ou de Képhalari), au S. du Mont Chaon, à 5 kilomètres d'Argos ; 3° le troisième est la « pyramide » voisine de l'église de Haghia Marina, à 1 kilomètre à l'O. de Ligeourio<sup>1</sup>.

En ces trois édifices, presque identiques par leurs dispositions intérieures et par leurs dimensions, M. Lord reconnaît des postes de garde bâtis au IV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> où de petites garnisons pouvaient s'abriter et se défendre contre les attaques de forces peu importantes. Mais ils étaient délaissés à l'époque de Pausanias qui y aurait à tort supposé des tombeaux ou des cénotaphes.

La description de M. Lord est très minutieuse ; mais elle n'explique pas l'erreur attribuée à Pausanias ; elle n'explique pas davantage la présence, insolite en Grèce, de ce type de monuments. Il nous sera donc permis d'ajouter à l'interprétation du savant américain.

Sur le blockhaus qui s'élève au N.-O. de Phychtia, aucun doute ne me paraît possible. Il possède en effet<sup>3</sup> une vue étendue sur Mycènes et en direction E., mais non vers l'O. et le N., c'est-à-dire vers Némée ; il est bâti à 100 mètres au S.-E. d'une source. Il est donc propre à surveiller Mycènes et l'une des voies d'accès à la plaine d'Argos<sup>4</sup>, reliée avec le N., comme on sait, par deux routes : l'une (la *Kontoporeia*) conduisait directement à Corinthe par la plaine de Berbati<sup>5</sup>, par les collines de Haghionori et Chiliomodi ; elle ne sert plus aujourd'hui qu'au trafic muletier, mais son importance est encore attestée au Moyen Âge par les restes de la forteresse franque d'Haghionori et par les récits de nombreux voyageurs<sup>6</sup> ; l'autre chemin, parcouru aujourd'hui par la route carrossable et par la voie ferrée, franchit la passe de Dervénaki et mène directement à Némée, Phlionte et Cleonai<sup>7</sup>. Mais la construction publiée par M. Lord n'était pas la seule à garder la route ; M. Lord en signale deux autres dans la voisinage de Phychtia<sup>8</sup>.

L'étude architecturale de l'édifice confirme cette destination

1. *Hesperia*, VII, p. 481-527 : LORD, *The « Pyramids » of Argolis* ; p. 528-538 : R. SCRANTON, *The Pottery from the Pyramids*.

2. *L. l.*, p. 496, 510, 526.

3. *L. l.*, p. 483 et 484.

4. Sur les routes partant d'Argos, C. ROBERT, *Pausanias als Schriftsteller*, Berlin, 1909, p. 226-230.

5. Sur la route Mycènes-Argos, W. VOLLGRAFF, *B. C. H.*, XXXI, 1907, p. 170 sqq.

6. H. LEHMANN, *Zur Kulturgeographie der Ebene von Argos*, in *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1931, p. 46.

7. C'est la route de Cleonai à Argos, que décrit Pausanias, II, 15 ; Axel BOËTHIUS, *Zur Topographie des dorischen Argos*, in *Strena philologica Upsaliensis*, Upsal, 1922, p. 256-258.

8. D'après la carte de LEHMANN, *l. l.*, plan 2, il y aurait trois forts.

militaire. De forme à peu près carrée (9 m.  $\times$  9 m. 20) il ne présente pas grande originalité, sinon qu'il a peu souffert, car nous connaissons un peu partout en Grèce des édifices tout semblables qu'on eut parfois le tort de considérer comme des tours<sup>1</sup>; parmi ceux d'Attique, rappelons celui de Varnava, dont les dimensions sont un peu plus faibles (côté de 7 yards = env. 6 m. 37)<sup>2</sup>; il en existe d'autres en Mégaride<sup>3</sup> et, dans la Grèce du Nord, il me sera permis de rappeler le fortin rectangulaire (7 m. 90  $\times$  7 m. 70) qui surveille le passage de l'Asopos et les Thermopyles<sup>4</sup>; pour revenir en Péloponèse, G. Fougères avait signalé des constructions analogues dans le voisinage de Mantinée<sup>5</sup>.

La date proposée, iv<sup>e</sup> siècle, est vraisemblable, encore qu'il soit toujours difficile de dater par lui-même un appareil polygonal<sup>6</sup>; s'il était permis de se fonder sur un détail de construction, je signalerais le caniveau<sup>7</sup> qui n'est pas à rapprocher seulement de Rhammonte, mais encore de Proerna<sup>8</sup> ou de Limogardi<sup>9</sup>, et la date du iv<sup>e</sup> siècle sera vraiment la plus ancienne que l'on puisse accepter.

Pour les deux autres édifices, ils posent plusieurs problèmes.

En apparence, leur destination est claire. Ils sont placés, eux aussi, à des points stratégiques : l'un s'élève sur l'ancienne route d'Argos à Tégée, qui passe par Palaea Skaphidakia et Hysiai<sup>10</sup> tandis que la route moderne passe par Myli et Achladokambos ; de là, la vue s'étend vers l'E. et la mer et vers le S.-E.<sup>11</sup>; l'autre se voit sur la route d'Argos à l'hiéron d'Épidaure et dans le voisinage de Ligourio : la route antique passait un peu au N. de Katsingri, puis par Ligourio on rejoint la route moderne. Les petites dimensions de ces deux édifices<sup>12</sup>, leur aménagement intérieur rappellent singulièrement — n'était l'inclinaison des murs — le fortin de Phychtia et l'interprétation de M. Lord apparaît d'abord très vraisemblable.

Mais si l'on admet avec M. Lord que ce furent là des forts, comment concilier cette explication avec celle de Pausanias ? Pour la

1. H. GRAILLOT et H. FRÈRE, in SAGLIO-POTTIER, s. v. *Turris*, p. 548-549.

2. LILIAN CHANDLER, *J. H. S.*, XLVI, 1926, p. 19 et 18 (fig. 11) ; W. WREDE, *Attica*, Athènes, 1934, p. 22 et p. 29 (bibliographie).

3. TILLYARD, *A. B. S. A.*, XII, 1905-1906, p. 101-108.

4. *La Vallée du Spercheios*, Paris, 1937, p. 40-41.

5. G. FOUGÈRES, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, Paris, 1898, p. 126-127.

6. GÖSTA SÄFLUND, *Opuscula archaeologica*, I, Lund, 1935, p. 87-119, qui en fait l'observation judicieuse, abaisse à l'excès la datation proposée pour certains murs de fortifications grecques.

7. LORD, *l. l.*, p. 485 (plan) et p. 486 (fig. 6), 494 (fig. 16).

8. G. DAUX et P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *BCH*, XLVIII, 1924, p. 358, fig. 11.

9. *La Vallée du Spercheios*, *l. l.*, p. 289.

10. Sur la route de Tégée à Argos, Pausanias, VIII, 54, 5-7 ; LORING, *Some ancient routes in the Peloponnese*, in *JHS*, XV, 1895, p. 78 sqq. ; Axel BOËTHIUS, *l. l.*, p. 263.

11. LORD, *l. l.*, p. 498, fig. 21.

12. LORD, *l. l.*, p. 503 : Kenchréai : 14 m. 70  $\times$  12 m. 58 ; p. 513 : Ligourio : 14 m.  $\times$  12 m. 50 (je donne les dimensions maxima, puisque le rectangle est entaillé pour permettre l'aménagement de la porte).



« pyramide » de Ligourio, Pausanias y reconnaît la tombe des guerriers tombés lors du combat que se livrèrent Proisos et Acrisios<sup>1</sup>. La seule mention de la forme pyramidale suffirait à établir que la description de Pausanias concerne ce monument, situé sur l'ancienne route qui passait « entre » Midéa et Tirynthe<sup>2</sup>.

Pour l'édifice de Kenchréai, Pausanias ne dit rien de sa forme. Il nous apprend seulement que sur la route de Tégée, on voit à Kenchréai le *polyandreion* des Argiens qui furent vainqueurs des Lacédémoniens dans un combat livré sous l'archontat de Pisistrate, en la 4<sup>e</sup> olympiade<sup>3</sup>. Cette précision nous reporte à l'année 669 avant notre ère<sup>4</sup>. Ainsi existerait entre les résultats archéologiques et les indications de Pausanias une divergence absolue.

L'opposition est, à mon avis, plus apparente que réelle et toute conciliation n'est pas exclue.

Tout d'abord Pausanias est formel sur la destination des édifices de Kenchréai et de Ligourio : c'étaient des tombeaux ou des monuments commémoratifs. En effet, ne nous font-ils pas songer, malgré leur état de délabrement, au monument de Rome, bien connu sous le nom de Pyramide de Cestius ? Leur dimensions, sont plus modestes puisque celui-ci mesure 22 mètres de côté<sup>5</sup>, tandis que leur antiquité l'emporte puisque le tombeau romain date du 1<sup>er</sup> s. avant notre ère. Ce n'est pas le seul édifice auquel ils puissent être comparés. Mon regretté maître Paul Perdrizet a signalé dans une note (posthume) à propos du Monument d'Hermel que des voyageurs avaient relevé en Syrie des restes de « pyramides » surmontées parfois de pilastres ; il se bornait à indiquer l'existence de ces monuments qu'il n'avait pas étudiés<sup>6</sup>. Ainsi l'identification de Pausanias n'a rien que de très légitime.

Je ne veux pas dire que M. Lord se soit abusé. Il est attesté que souvent les tombeaux furent transformés en fortins. Bornons-nous à rappeler les observations faites à ce sujet par M. Gabriel à Palmyre<sup>7</sup>,

1. II, 25 : 'Ερχομένοις δ' ἐξ Ἀργείων ἐς τὴν Ἐπιδαυρίαν, ἐστὶν οἰκοδόμημα ἐν δεξιᾷ πυραμίδι μάλιστα εἰκασμένον, ἔχει δὲ ἀσπίδας... Τοῖς δὲ πεσοῦσι ἀφ' ἑκατέρων (πολίται γὰρ καὶ συγγενεῖς ἦσαν) ἐποιήθη ταύτη μνημα ἐν κοινῷ.

2. Le texte a été étudié en détail par M. Lord, *l. l.*, p. 511 ; les transitions de Pausanias ont fait, pour Delphes, l'objet d'excellentes remarques de G. DAUX, *Pausanias à Delphes*, Paris, s. d. (1936), p. 193.

3. II, 24 fin : Ἐπανελθοῦσι δὲ ἐς τὴν ἐπὶ Τεγέας ὁδόν, ἐστὶν ἐν δεξιᾷ τοῦ ὀνομαζομένου Τροχοῦ Κεγχρεαί... Καὶ πολυάνδρια ἐνταῦθα ἐστὶ Ἀργείων νικησάντων Λακεδαιμονίους περὶ Ὑσίας. Τὸν δὲ ἀγῶνα τοῦτον συμβάντα εὗρισκον Ἀθηναῖοις ἄρχοντος Πεισιστράτου, τετάρτῳ δὲ ἔτει τῆς ὀλυμπιάδος...

4. G. GLOTZ-R. COHEN, *Histoire grecque*, I, p. 305 ; mais la date même est discutée : O. VIEDEBANDT, *Philologus*, LXXXI, 1925, p. 208-225 ; selon LENSCHAU, *Philologus*, XCI, 1936, p. 411 sqq., la bataille date du milieu ou au plus tôt de la première moitié du VII<sup>e</sup> s.

5. PLATNER-ASHBY, *A topographical dictionary of ancient Rome*, Londres, 1929, p. 478 ; il faut corriger les données inexactes du *Dict. Ant.*, s. v. *sepulchrum*, p. 1234.

6. Et qui, à ma connaissance, ne l'ont pas été depuis Pognon ou Miss Gertrude Bell : P. PERDRIZET, *Syria*, XIX, 1938, p. 47-71 : *Le monument d'Hermel* ; note complémentaire posthume, *ibid.*, p. 192.

7. *Syria*, VII, 1926, p. 74 et 90.

et surtout rappelons un texte de Philon de Byzance là-dessus très explicite : « On aura soin également de construire en forme de tours les tombeaux que l'on élève aux grands hommes et les *polyandrai* : de la sorte on renforcera la ville, tout en donnant à ceux qui se sont fait remarquer par leurs vertus, ou qui sont morts pour leur pays, une sépulture honorable dans leur propre patrie<sup>1</sup>. »

Enfin on observera que la pyramide de Kenchréai se dresse sur un site très anciennement occupé, puisque M. Scranton<sup>2</sup> y a ramassé quelques tessons de l'Helladique ancien ; quant à celle de Ligourio, où aucun document n'était antérieur au iv<sup>e</sup> siècle ou tout au plus au v<sup>e</sup><sup>3</sup>, il n'est pas arbitraire d'admettre qu'elle aura été bâtie au iv<sup>e</sup> s. sur un lieu célèbre par la tradition.

Ainsi le seul reproche que l'on pourrait faire à Pausanias serait d'avoir uniquement rappelé les origines légendaires de ces monuments, en laissant de côté leur histoire ultérieure, par parti pris ou parce que ses informateurs étaient ignorants des récentes vicissitudes.

Si cette explication est admise, les pyramides de Kenchréai et de Ligourio furent d'abord des édifices funéraires-cénotaphes ou monuments commémoratifs — ainsi que l'écrit Pausanias, puis, à une époque ultérieure, inconnue de nous, ils furent aménagés en fortins, comme l'a admis M. Lord.

Reste une dernière question, posée par l'origine de cette forme pyramidale, qui en Grèce paraît sinon unique, du moins très rare.

Dans son ouvrage sur Mantinée, G. Fougères a signalé<sup>4</sup> une pyramide de marbre avec dédicace à Artémis et il notait le goût qu'auraient eu les Arcadiens pour de simples pierres pyramidales. En fait, les deux passages de Pausanias invoqués par Fougères sont moins précis qu'on ne l'attendait. Il est seulement question au l. VIII, 35, 6 d'un *ἄγαλμα τετραγώνον*, tout de même qu'au l. VIII, 48, 4, où Pausanias parle de la prédilection des Arcadiens pour cette forme, rectangulaire et non pyramidale.

Je serais bien plutôt tenté d'attribuer ces monuments à une tradition d'inspiration égyptienne<sup>5</sup>. Si l'analogie la plus caractéristique est celle de la construction du mur, qui a un certain fruit vers l'extérieur, tandis qu'à l'intérieur il est tout à fait vertical<sup>6</sup>, un autre détail de construction rappelle encore les édifices égyptiens : le bassin de la pyramide de Kenchréai<sup>7</sup> qui sert de collecteur et se déverse par une

1. Philon de Byzance, *Epitome*, § XII, 2, éd. et trad. A. de Rochas et Ch. Graux, *Rev. de Philologie*, III, 1879, p. 151. (Le texte est cité : *Dict. Ant.*, s. v. *turris*, p. 550, mais la référence est inexacte.)

2. *L. l.*, p. 538 ; cf. aussi Lord, *l. l.*, p. 508.

3. Scranton, *l. l.*, p. 528.

4. *L. l.*, p. 539 et p. 388.

5. Déjà indiqué par Wiegand, *A M*, XXVI, 1901, p. 241 ; cf. Deonna, *Dédale*, II, Paris, 1931, p. 215 ; Ch. Picard, *Man. arch. gr.*, *La sculpture*, I, Paris, 1935, p. 46.

6. A Kenchréai, Lord, *l. l.*, p. 499, fig. 22 ; à Ligourio, *Id.*, *ibid.*, p. 515, fig. 39 ; G. Jéquier, *Manuel d'architecture égyptienne*, Paris, I, 1924 ; p. 77.

7. Lord, *l. l.*, fig. 22 et fig. 34 ; celui de Ligourio est dans un médiocre état, *ibid.*, fig. 39.

canalisation<sup>1</sup> ; enfin on notera que le plan des deux « pyramides » est uniforme : l'entrée y est toujours pratiquée à l'E., et l'on accède toujours à l'intérieur par un couloir en chicane. Cette architecture n'est pas exclusive de toute tradition locale, puisque la porte de Kenchréai est couverte à la manière des « casemates » de Tirynthe<sup>2</sup>. Mais il faut rappeler aussi que ces particularités ne se retrouvent pas au fortin de Phychtia. La différence s'explique si les deux pyramides se sont élevées, comme le veut Pausanias, en des emplacements illustrés par l'histoire locale d'Argos ; le style égyptisant de ces monuments officiels était conforme à la tradition danaéenne, ancienne, mais vivace toujours, et dont on ne citera pour preuve que le « tombeau de Danaos », qu'avait vu Pausanias (II, 20, 6)<sup>3</sup>.

Dans cette « égyptomanie » argienne, si je puis dire, tout n'est pas seulement légendaire. On pourrait rappeler comment en 349 Argos envoie 3.000 mercenaires en Égypte<sup>4</sup>, comment l'Athénien Chabrias met ses talents militaires au service du souverain Achoris<sup>5</sup> ou la présence des mercenaires grecs aux ordres de Téos<sup>6</sup> ; les relations commerciales surtout, qui s'établissent d'une manière régulière sous la dynastie saïte<sup>7</sup>, ont permis des influences dans le domaine de l'art et dans celui de la pensée<sup>8</sup>. Une cité qui, pour ses origines, se réclame de l'Égypte, qui reste en relations avec les pays du Delta au IV<sup>e</sup> s., n'était-elle pas, mieux que tout autre en Grèce, disposée à admettre des constructions imitées de l'Égypte ? Je ne crois pas téméraire de le supposer.

Les « pyramides » d'Argolide sont donc, à l'origine, différentes du fortin de Phychtia ; d'abord édifices commémoratifs, elles furent à une date que nous ignorons, adaptées à des nécessités militaires que justifiaient leur construction massive et leur position stratégique. Lorsque Pausanias les alla visiter, les circonstances de la restauration étaient tombées dans l'oubli ; la légende dont il s'est fait l'écho avait prévalu contre la vérité historique et architecturale.

Y. BÉQUIGNON.

1. Cf. encore JÉQUIER, *l. l.*, p. 53-56.

2. WIEGAND, *AM*, XXVI, 1901, p. 246 ; cf. aussi J. DURM, *Baukunst der Griechen*, 3<sup>e</sup> éd., Leipzig, 1910, p. 29, fig. 10.

3. Cf. Axel BOËTHIUS, *l. l.*, p. 269 ; la description que fait d'Argos Pausanias est tout illustrée de l'histoire antique d'Argos.

4. MALLET, *Les rapports des Grecs avec l'Égypte, de la conquête de Cambyse à celle d'Alexandre*, in *Mém. Inst. Caire*, XLVIII, Le Caire, 1922, p. 157.

5. CLOCHÉ, *La politique étrangère d'Athènes de 404 à 338 av. J.-C.*, Paris, 1934, p. 52 ; DRIOTON-VANDIER, *L'Égypte*, coll. *Clio*, I, 2, Paris, 1938, p. 579.

6. DRIOTON-VANDIER, *l. l.*, p. 582.

7. GAUTIER, *Précis de l'Histoire d'Égypte*, I, Le Caire, 1932, p. 240 sqq.

8. P. M. SCHUHL, *Platon et l'art de son temps*, Paris, 1933, p. 19-20 ; influence déjà signalée par Ch. PICARD ; sur le voyage de Platon en Égypte, MALLET, *l. l.*, p. 125, 133 ; cf. sa définition de la pyramide, *Timée*, p. 56 b. On pourrait rappeler encore comment à la fin du III<sup>e</sup> s. les Égyptiens mettent le pied en Argolide, puisqu'ils occupent Méthana, M. HOLLEAUX, *Rome, la Grèce, etc.*, Paris, 1921, 290 n. 1. ; A. AYMARD, *Les premiers rapports de Rome et de la Confédération achéenne*, Paris, 1938, p. 13, n. 4.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### Le Commandant ÉMILE ESPÉRANDIEU (1857-1939).

Le 30 novembre 1937, en Avignon, un mois plus tard, le 30 décembre, à Nîmes, était célébré le jubilé scientifique du Commandant Émile Espérandieu qui fut, avec Camille Jullian, le meilleur connaisseur de nos antiquités nationales. Des voix autorisées rendirent alors hommage<sup>1</sup> à ce savant d'une simplicité cordiale et accueillante, d'un désintéressement absolu et qui, soldat ou historien, a toujours eu la haute ambition de servir. Qu'il s'agisse, en effet, de cet inestimable *Recueil des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, des *Signacula medicorum oculariorum*, des *Inscriptions latines de la Gaule narbonnaise*, ou bien des *Cours de Géographie* et de *Topographie*, du *Guide pratique pour la lecture et l'emploi de la carte de l'État-Major*, ce grand laborieux a voulu faire profiter les autres de son savoir et faciliter leur tâche, en mettant entre leurs mains les plus utiles instruments de travail.

Cet apostolat intellectuel, Espérandieu ne l'aura peut-être pas exercé avec plus d'enthousiasme que dans cette ville de Nîmes où, depuis 1920, il exerça les fonctions de conservateur des musées et des monuments antiques. Là encore, il ne s'est pas contenté d'établir les catalogues des collections confiées à sa garde, de dresser l'inventaire des mosaïques, de publier de petites monographies, modèles du genre, de la Tour Magne, de la Maison Carrée, de l'Amphithéâtre, du Pont du Gard ; à l'École Antique, dont il fut l'un des fondateurs, il a formé des collaborateurs et contribué à répandre le goût des études désintéressées. Les Sociétés savantes du Languedoc ont également trouvé en lui un conseiller bienveillant et éclairé. Président d'honneur de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, il ne fut pas uniquement un correspondant assidu, il assuma aussi la charge de préparer les répertoires archéologiques des départements du Gard et des Pyrénées-Orientales.

---

1. *Cahiers d'hist. et d'archéol.*, 47<sup>e</sup> cahier, 1938, p. 5 et suiv. ; sur l'œuvre du Commandant Espérandieu, voir : H. ROLLAND, *Bibliographie d'Emile Espérandieu, membre de l'Institut, 1881-1936*. Paris, Les Belles-Lettres, 1937.



Le Commandant Espérandieu s'est ainsi acquis des droits particuliers à la gratitude de tous ceux qui ont gardé le culte de l'antiquité. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait appelé à elle en 1919. Il était promu commandeur de la Légion d'honneur en 1931.

\*  
\* \*

Émile Espérandieu était né, le 11 octobre 1857, dans un petit village du Gard, Saint-Hippolyte-de-Caton. Après avoir reçu de son père, les premières leçons de rudiment, il fréquenta l'école et c'est en accomplissant son service militaire qu'il prépara son baccalauréat. En 1878, il est reçu à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. On le retrouve sous-lieutenant en Tunisie en 1882 et c'est là, sur la terre d'Afrique, qu'il prendra contact avec les antiquités romaines.

Rentré en France en 1884, la carrière militaire d'Espérandieu se partagera entre diverses garnisons et deux longs séjours à l'École militaire d'Infanterie de Saint-Maixent où il enseigna comme professeur-adjoint (1886-1890), puis titulaire (1898-1910), la topographie et la géographie. Attaché à la Section historique de l'Armée (1901), chef de bataillon (1905), il est contraint de demander sa mise hors cadre (1910), à la suite d'une maladie contractée dans le service et qui le laisse atteint de surdité. Admis à faire valoir ses droits à la retraite en 1913, la guerre le rappelle sous les drapeaux. Affecté à divers postes, l'armistice le trouve exerçant les délicates fonctions d'Inspecteur des sursis.

La paix restaurée, Espérandieu regagne le pays natal. Désormais, il partagera son temps entre Nîmes et Alésia. Son mariage, en 1936, avec Mme de Flandreysy le fixa en Avignon, au Palais du Roure, où il devait s'éteindre le 14 mars 1939.

\*  
\* \*

Le Commandant Espérandieu a lui-même conté<sup>1</sup> comment les hasards d'une mission topographique en Tunisie, aussitôt après l'établissement du protectorat, l'amènèrent à l'épigraphie et à l'archéologie.

« ... C'était en 1882, en Tunisie, pendant la campagne. Mes chefs me rappelèrent que je savais dessiner. Envoyé dans le bled en brigade topographique, je trouvai partout ces ruines romaines que les Arabes appellent *henchirs* : elles me servaient de points de repère pour la carte que j'étais chargé d'établir. Je ne pus me résoudre à les regarder seulement comme des points géodésiques. Je me penchais sur elles, me déchirant quelquefois aux haies de cactus qui les protégeaient. Sur des plaques de marbre, des bornes milliaires, des inscriptions en magnifiques capitales romaines, semblaient me transmettre un message qui ne voulait pas être oublié. Je voulus le comprendre. Avec

---

1. *Cahiers d'hist. et d'archéol.*, 47<sup>e</sup> cahier, p. 34.

l'aide de guides éminents, comme le P. Delattre, l'historien de Carthage (un de ces Pères Blancs qui ajoutèrent tant de science à la lumineuse bonté dont leur créateur, le Cardinal Lavigerie, avait donné le



signal), je parvins assez vite à déchiffrer ces inscriptions, à les restituer, à les traduire. L'appel de la vocation avait sonné pour moi sur cette terre d'Afrique où le passé est demeuré si vivant. »

Mais ce que ne nous dit pas Espérandieu, c'est qu'il sut intéresser ses hommes aux recherches archéologiques. Dès 1883, il communique un premier rapport à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,

bientôt suivi d'une *Archéologie tunisienne*, puis d'une *Étude sur Le Kef*, qui réunit 529 textes épigraphes.

Dans les multiples garnisons où le conduisit sa carrière militaire, à Béziers, Montlouis, Saint-Maixent, Toulon, Bastia, Marseille, ses obligations de service accomplies, il travaille encore. De son passage dans les provinces de l'Ouest, encore assez mal connues alors au point de vue des antiquités gallo-romaines, il rapporte une *Épigraphie du Poitou et de la Saintonge*. Sa curiosité ne s'arrête pas aux ruines de ces époques, elle s'exerce encore sur le baptistère Saint-Jean de Poitiers, sur le charmant cadran solaire de Saint-Maixent, œuvre du XVIII<sup>e</sup> siècle. La Corse lui fournira le sujet de deux monographies sur les campagnes de 1731-1732 et de 1793-1794. A Marseille, il publiera une brochure sur le château d'If.

Un nouveau et vaste champ d'action allait s'ouvrir pour Espérandieu avec la reprise des fouilles d'Alésia. Ce fut en 1906 que, sur la demande exprimée par la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur, le ministre de l'Instruction publique lui confia la direction des fouilles d'Alise. Il devait l'assurer jusqu'au jour où, en 1908, un incident, très caractéristique du sentiment particulariste des Sociétés savantes des départements, le contraignit à résilier ses fonctions officielles. Espérandieu s'était rendu coupable d'un gros crime : il avait transmis directement au ministère de l'Instruction publique son rapport sur les travaux de 1907, sans passer par l'intermédiaire de la Société. La querelle prit une certaine ampleur, la Société de Semur faisant valoir que les fouilles d'Alésia lui appartenant, le Commandant Espérandieu ne pouvait tenir ses fonctions que d'elle-même, non du ministère ou du Comité des Travaux historiques. Dans toute cette affaire, il n'y avait guère qu'une question de préséance, et il est regrettable que ladite Société n'ait pas su, ou voulu, prendre en considération la haute valeur scientifique du directeur dont elle avait pourtant sollicité la désignation<sup>1</sup>. De pareils incidents, quelque peu ridicules, expliquent certaines des raisons qui, jusqu'à ce jour, ont empêché l'aboutissement de toutes les tentatives faites pour doter notre pays d'une réglementation sur les fouilles<sup>2</sup>.

Il eut été déplorable pour l'avenir des travaux entrepris sur le mont Auxois que la retraite du Commandant Espérandieu eût été définitive. Des initiatives privées lui ouvrirent de nouveaux chantiers et, dégagé de toute mission officielle, il put accepter la proposition de son ami, le Dr Épery, alors maire d'Alise, qui mettait à sa disposition les terrains, dont il était propriétaire à La Croix-Saint-Charles, à l'extrémité orientale du plateau. Les travaux commencèrent le 1<sup>er</sup> juin 1909, avec le concours du Dr Épery et d'Henry Corot. Ils devaient se poursuivre jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1914, et amenèrent, entre autres découvertes, celles du sanctuaire de Moritasgus et de la *maceria* du camp gaulois. Depuis 1919, chaque été ramenait Espérandieu à

1. Salomon REINACH, *Ephémérides d'Alésia*, p. 56, cf. p. 54.

2. R. LANTIER, dans *Congrès archéol. de Fr.*, Paris, 1934, t. II, p. 86-87.

Alésia pour de nouvelles fouilles, dans des parcelles que bien souvent il avait acquises de ses deniers. Fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée de ne rien garder de ses trouvailles<sup>1</sup>, il enrichit les collections des Musées de Saint-Germain et d'Alise.

La campagne de 1938 devait lui apporter une ultime satisfaction en lui révélant l'existence d'un nouveau four de boulanger<sup>2</sup>, découverte qui — s'il est encore nécessaire — met le point final à l'histoire du pseudo-sanctuaire dolménique. Le sens qu'il possédait des antiquités gallo-romaines, le fit, l'un des premiers, s'inscrire en faux contre les interprétations proposées pour un certain sarcophage, crevé par un pillard de cimetière, mais dans lequel on avait cherché à reconnaître le propre tombeau de Sainte Reine, la patronne d'Alise<sup>3</sup>.

Le mont Auxois ne fut pas le seul terrain où le Commandant Espérandieu porta sa curiosité de fouilleur. La guerre vint interrompre les recherches qu'il avait entreprises, en 1913, dans les ruines du Viel-Èvreux, où il dégagait de grands thermes. Le premier rapport<sup>4</sup> qu'il leur consacra reste l'une des meilleures études qu'on ait écrites sur le Viel-Èvreux.

Son amitié pour Salomon Reinach l'entraîna dans le guépier glozélien. Dès le début, il se jeta dans la bataille, et en 1926, assista aux fouilles de Glozel. Il ne cessa jamais, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comme dans la presse, de proclamer, avec une courtoisie que certains tenants de Glozel ne surent pas toujours garder, sa conviction dans l'authenticité des objets sortis du champ des morts<sup>5</sup>.

\* \* \*

Le *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine* apparaît comme la somme de ses études régionales. Camille Jullian et Salomon Reinach avaient souhaité qu'un homme eut le courage d'entreprendre un pareil *corpus*, qui apporterait tant de documents nouveaux à la connaissance du passé de notre pays, pour les métiers, le costume, les instruments. « Les amis des choses gauloises », écrivait, dès 1894, Camille Jullian<sup>6</sup>, « reverraient vivre nos ancêtres dans leurs croyances, leurs professions, leurs maladies et leurs luttes pour la fortune, et ceux-là surtout de nos ancêtres dont parlent peu les textes et les inscriptions, les gens de métier, les petits et les déshérités ».

Pour mener à bien une telle entreprise, il fallait toute la force de travail désintéressé d'un Espérandieu qui, avec sa modestie coutumière, n'a voulu parler que de patience, dans l'introduction qu'il plaça en tête du tome I. L'éloge n'est plus à faire de ce *Recueil* qui

1. E. ESPÉRANDIEU, dans *Bull. archéol. du Comité*, 1910, p. 277.

2. DU MÊME, dans *CRAI*, 1939, p. 53-57. Voir *Rev. Archéol.*, 1939, 1, p. 272-273.

3. Voir S. REINACH, *Ephémérides d'Alésia*, p. 67 et suiv.

4. *Bull. Soc. fr. fouilles archéol.*, 1913, p. 56-131.

5. S. REINACH, *Ephémérides de Glozel*, passim.

6. *Revue hist.*, LIV, 1894, p. 340.



compte 12 gros volumes et groupe 8.579 monuments. Historiens, archéologues, sociologues seront toujours tributaires de cette œuvre qui « ne passera point, parce que nul ne pourra s'en passer »<sup>1</sup>.

Dans les manuscrits d'Espérandieu, au Palais du Roure, il est un dossier étiqueté : *Bronzes figurés de la Gaule romaine*<sup>2</sup>, qui devait constituer le premier volume d'un *corpus* des figurines gallo-romaines. Commencé, conformément à une décision ministérielle du 30 juillet 1910, ce travail ne fut jamais publié, faute de crédits. Mais trouvera-t-on un jour un Espérandieu pour mener à bien une entreprise aussi nécessaire ?

R. L.

### Le Colonel FRANÇOIS-MAURICE ALLOTTE DE LA FUÏE (1844-1939).

Le Colonel F.-M. Allotte de La Fuÿe, décédé, plus que nonagénaire, à Versailles, le 13 février 1939, était, comme le Commandant Espérandieu, l'une de ces figures caractéristiques de l'officier français, capable de joindre, aux mérites du soldat, les talents et le labeur de l'homme de science. Ce polytechnicien, né à La Rochelle, le 6 novembre 1844, et qui servit dans l'arme du Génie, entendit, lui aussi, l'appel de l'archéologie sur la terre africaine. Chargé, en 1886-1887, de construire le quartier de cavalerie de Tébessa, il découvrit, au cours de ces travaux, les curieuses mosaïques de l'Oued Athménia. Mais l'album qu'il leur consacra fut l'unique épisode de sa carrière d'africainisant. Comme quelques-uns de ses contemporains, il subit l'attrait des découvertes « chaldéennes », alors dans toute leur brillante nouveauté. Collectionneur avisé et désintéressé, curieux à la fois d'assyriologie et de numismatique, il avait réuni — il faudrait mieux dire sauvé — un important groupe de tablettes de Tello et d'autres sites, ainsi que de belles séries monétaires. Leur étude et leur publication devaient occuper les loisirs d'une studieuse retraite. De 1908 à 1911, paraissent les deux fascicules des *Documents présargoniques* auxquels il donnera un supplément en 1920. Ils avaient été précédés d'un volume sur la *Numismatique de Perside* (1906). Nombreux sont les articles qu'il donna à la *Revue numismatique*, à la *Revue d'Assyriologie*, au *Recueil des travaux relatifs à l'égyptologie*. Il avait encore collaboré aux publications de la *Mission archéologique de Susiane* (t. XX, XXV). L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en le choisissant pour correspondant, le 18 décembre 1914, reconnaissait la valeur de ce collectionneur qui fut un excellent épigraphiste et un numismate de grande classe<sup>3</sup>.

R. L.

1. J. CARCOPINO, dans *Mél. d'archéol. et d'hist.*, 1933, p. 19.

2. H. ROLLAND, *Bibliographie d'Emile Espérandieu*, p. 89-90, nos 399-401. Voir la notice nécrologique de Ch. Picard, dans *CRAI*, 1939, p. 161-172.

3. Voir la notice nécrologique, par Ch. PICARD, dans *CRAI*, 1939, p. 85-90.

**HENRI LORIMY (1854-1939).**

Henri Lorimy était le doyen de cette vaillante équipe de fouilleurs bourguignons qui ont tant fait, depuis plus d'un demi-siècle, pour la connaissance des antiquités de leur province. Il était né à Châtillon-sur-Seine, le 24 mars 1854 ; il y est mort le 9 mai 1939. Originaire d'une très ancienne famille châtillonnaise, son existence s'est paisiblement déroulée dans sa petite ville, où il remplit de multiples fonctions au Conseil municipal, au Syndicat d'Initiative, à la Société archéologique et historique du Châtillonnais et au Musée, dont il fut le conservateur pendant cinquante-cinq ans. Le beau Musée de Châtillon est son œuvre. Il ne l'a pas seulement organisé et classé avec beaucoup de goût et de méthode, il a encore contribué à l'enrichir par les produits des fouilles qu'il conduisit en divers points du territoire châtillonnais et particulièrement à Vertault, dans les ruines de la ville gallo-romaine de *Vertillum*. Il en fit connaître les résultats dans de nombreux articles et mémoires publiés par le *Bulletin archéologique du Comité* et le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Châtillonnais*.

Archéologue averti, Lorimy était encore un délicat artiste au goût très sûr. Pendant de longues années, son logis de la rue des Ponts fut le rendez-vous de tous ceux qui aimaient à s'entretenir d'art et d'archéologie, discutant et échangeant leurs connaissances. R. L.

**PERCY GARDNER (1847-1937).**

Percy Gardner, D. litt., F. A. B., n'a quitté ce monde qu'au terme d'une longévité laborieuse, heureuse et pleine d'honneurs. Archéologue et numismate, il avait été choisi comme professeur d'archéologie par l'Université de Cambridge en 1880, puis il enseigna à Oxford après 1887. A la fois antiquaire et historien des religions, c'est lui qui nous a donné jeune encore, avec Imhoof Blumer, le précieux *Numismatic Commentary of Pausanias* (1887), répertoire demeuré si fondamental, pour l'étude de la *Périégèse*. Membre correspondant de l'Institut de France et de l'Académie prussienne, il avait représenté son pays au Congrès d'Archéologie d'Athènes, en 1905. Jusqu'en 1911 il présida la Society for the Promotion of Hellenic Studies, à Londres. Les *New Chapters in Greek art*, parus à Oxford en 1926, donnent une liste de ses œuvres, livres et articles, de 1871 à 1925 : on n'y compte pas moins de vingt volumes, attestant la richesse de ses études notamment sur la numismatique (une partie des catalogues des *Br. M. Coins* lui est due) ; il avait travaillé sur la sculpture funéraire (*Sculptured tombs of Hellas*, 1896), catalogué le Musée du Capitole en partie, en 1912, et en 1893 les vases de l'*Ashmolean Museum* ; on lui doit plusieurs manuels : *Greek antiquities*, 1895 (avec F. B. Jevons), *Grammar of Greek art*, 1905, *Principles of Greek art*, 1914 ; *Greek art and Architecture* (avec Sir R. Blomfield), 1921. Son *History of ancient Coinage (600-300 B C.)* est un traité capital. Dans les *New Chapters*, il avait tenté de retracer l'histoire des découvertes récentes de l'ar-

chéologie, en reprenant certains de ses articles : on en comptait alors (1926) cent trente-sept, accompagnés d'un nombre non moins impressionnant de comptes rendus. Mais il ne s'en est pas tenu là, et est mort à la tâche. Ch. P.

#### TENNEY FRANK (1876-1939).

Professeur de latin à l'Université Johns Hopkins depuis 1919, T. Frank occupait à Oxford la chaire Eastman en qualité de « visiting professor » et c'est là qu'il est mort le 3 avril 1939, après une courte maladie.

Né dans le Kansas, près de Clay Center, le 19 mai 1876, il fut élève de l'Université de Kansas et devint Phil. Dr, après une dissertation sur l'attraction du mode en latin archaïque (*Attraction of mood in Early Latin*) et il fit paraître ensuite des articles de syntaxe latine dans la *Classical Philology* et l'*American Journal of Philology*.

S'il n'abandonna jamais ses premières recherches, données à la philologie latine, T. Frank était venu — comme d'autres — à l'archéologie et à l'histoire ancienne. Professeur à l'École américaine de Rome, il publia, après un séjour de deux ans, son volume *Roman building of the Republic (Papers and Monographs of the American Academy in Rome, III, 1924)*. Il avait fait paraître en 1914 un ouvrage sur l'impérialisme romain (*Roman Imperialism*, New-York, 1914) et en 1920, *An Economic History of Rome to the End of the Republic*, 2<sup>e</sup> éd., 1927. Mais on lui doit surtout l'œuvre de longue haleine qu'il commença et poursuivit avec des collaborateurs, *An Economic Survey of Ancient Rome*, t. I, 1933 (le vol. V est prêt à paraître). Parmi les nombreux articles qu'il a écrits, signalons enfin ceux qu'il a donnés à l'*American Journal of Archaeology* ; il était le directeur de l'*American Journal of Philology* (le numéro de juillet publie une notice nécrologique et une bibliographie complète). X.

#### EMMANUEL LOEWY († 1938).

Le 11 février 1938 est disparu cet éminent savant autrichien, préservé de tristesses lourdes au terme d'une longue et fructueuse carrière scientifique. Il avait été longtemps professeur d'archéologie à l'Université de Vienne et membre de l'Académie des Sciences, en sa patrie ; il fut aussi quelque temps associé, à l'Université de Rome. Son nom restera attaché à l'étude de la sculpture grecque qu'il enrichit, et dont il avait traité fort savamment à plusieurs reprises (cf. *Die Naturwiedergabe in d. älteren griech. Kunst*, 1910 ; *La scultura greca*, 1911, éd. allemande, 1916). A travers des quantités d'articles, il a répandu sa science toujours ingénieuse. C'est à lui qu'est dû le répertoire inestimable des *Inscriptiones gr. Bildhauer*, 1885, base encore indispensable, malgré les renouvellements nécessaires, de tous travaux sur la plastique grecque, et qui reste son chef-d'œuvre, *κατῆμα ἐς ἀεί*. Rien ne lui était étranger des disciplines de la Grèce, et il traitait tour

à tour aussi, avec une prodigieuse abondance, d'architecture et de peinture ; mentionnons son *Polygnot*, 1929, qui concerne aussi Micon, et où il a rendu à deux grands artistes un hommage enthousiaste, mérité. Citons, pour l'architecture, *Die Anfänge des Triumphbogens*, qui, comme toutes ses publications, sont une œuvre pleine de découvertes et de points de vue historiques. Les idées de E. Loewy n'ont pas toutes été reçues avec applaudissement ; il donnait à la peinture classique, que nous connaissons mal, une influence sur la sculpture qu'on a parfois voulu restreindre à de plus strictes limites. Nos lecteurs savent que nous n'avons pas été toujours d'accord, ni sur les premiers Artémisia d'Éphèse, ni sur les dates du Trésor des Athéniens à Delphes. Mais courtois, attentif aux arguments des contradicteurs, E. Loewy gagnait l'estime et l'admiration ; lui aussi, est mort au travail.

Ch. P.

#### PIERRE MARCONI († 1938).

Il a été tué d'une mort violente dans un accident d'aviation, revenant d'Albanie. C'était un travailleur actif, d'esprit ingénieux et clair, qui a marqué sa place dans tout le champ de l'archéologie italienne, de la Grande-Grèce et la Sicile (où on lui doit notamment les travaux d'Agrigente, publiés dans les *Atti della Società Magna Grecia* et dans un livre *Agrigento*<sup>1</sup>), à l'Étrurie.

Devenu surintendant à Ancône, il s'était intéressé à l'archéologie du Picenum, et écrivit un solide ouvrage sur *La cultura orientalizzante del Piceno* ; il était revenu aux bronzes étrusques du *Picenum* dans *Dedalo* 1933<sup>2</sup>.

Il avait récemment écrit sur Vérone un charmant livre, tout vibrant d'émotion patriotique, dont il a été rendu compte ici.

Ch. P.

#### UGO FERRAGUTI (1885-1938).

Industriel, venu à l'étruscologie en amateur, il était devenu pour cette part de nos disciplines un propagandiste enthousiaste. On lui doit la reprise des travaux dans la nécropole de Vulci (avec R. Mengarelli), après 1928. Il les subventionna dix ans : c'est grâce à lui qu'on a eu des fouilles régulières à la mystérieuse Cuccumella et celles de la célèbre Tombe François ; il avait fouillé aussi des sépultures à chambre, celle dite « dei Tori », celle « du Guerrier » : travaux qui ont fort enrichi le musée de la Villa Giulia, à Rome. Il a pu voir là, avant sa fin, l'organisation définitive des trésors dus à sa ténacité. Deux de ses études consacrées aux monuments de Vulci, notamment aux bronzes, ont été publiées dans les *Studi etruschi*, X-XI, 1936-1937, et font autorité. J'en ai rendu compte dans mes *Bulletins de la Rev. des Ét. latines*.

Ch. P.

1. D'autres études concernent l'Ephèbe de Sélinonte, l'acrolithe de Cirro, etc.

2. Cf. aussi : Sur un bronze orientalisant de Numana, *Rassegna Marchigiana*, 1933.



### La médaille Henri Breuil.

Le 11 février 1939, les amis et les élèves de M. l'abbé Henri Breuil, professeur au Collège de France et à l'Institut de Patéontologie humaine, étaient réunis à la Maison des Polytechniciens, pour lui remettre la médaille, œuvre du graveur R. Bénard, qui lui était offerte pour commémorer son élection, le 13 mai 1938, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Dans une des allocutions alors prononcées, R. Lantier retraça les étapes de la carrière du savant préhistorien, depuis les temps de la « bataille aurignacienne » jusqu'à l'établissement des classifications nouvelles proposées pour les industries paléolithiques. En sa réponse, M. Breuil exposa quelques-uns des principes spirituels dont il a tenté de vivre et de faire le ressort de son activité : esprit de curiosité, d'analyse, de méditation.

X.

### La nécropole royale de Tanis.

Dans une année féconde en grandes découvertes historiques, l'exploration de M. P. Montet à Tanis se détache en belle lumière ; elle a ému justement l'attention du grand public.

On peut laisser la parole à l'heureux fouilleur lui-même, qui a rendu compte aussitôt de ses trouvailles à l'Académie des Inscriptions (19 mai 1939 ; cf. *CRAI*, 1939, p. 237 sqq.). Nos lecteurs voudront bien se reporter à ce Rapport préliminaire.

La nécropole de Tanis était signalée par un passage du papyrus Anastasi VIII (*Biblioth. ægyptiaca*, II, l. 9-10), qui mentionnait la nécropole de Ramsès-aimé-d'Amon sur le bord des Eaux de Râ, c'est-à-dire au côté de la branche tanitique. Et Hérodote, dont la description de l'Égypte (l. II) a déjà tant servi les recherches de Mariette, avait fait pressentir, dans le grand temple, des sépultures princières. Si Ramsès et ses successeurs se sont fait enterrer dans la Vallée des Rois, les Pharaons des XXI-XXII<sup>e</sup> dynasties ont du moins élu la résidence du N.-E. Dès l'année dernière, on avait pu recueillir les *membra disjecta* d'un temple funéraire de la XXI<sup>e</sup> dynastie à Tanis, à peu près sur même emplacement.

En 1934, près de la rue qui suit le mur méridional du grand temple, avait été découverte la chapelle aux murs de briques crues cimentés avec de la résine, où l'on adorait Ramsès enfant, antique statue de granit noir montrant le Pharaon protégé par le Faucon Houroun (*Rev. archéol.*, 1935, II, p. 90-91).

En 1938, du même côté, l'immeuble XV avait été reconnu pour lieu de culte et atelier tout à la fois : on y a recueilli d'intéressants modèles en plâtre ; mais cette « école des Beaux-Arts » comme dit M. P. Montet, avait été bâtie sur des murs de briques plus anciens, plongeant à 8 mètres sur le toit de tombeaux royaux. Le 27 février dernier, on a pu pénétrer par ce toit : la découverte du tombeau d'Osorkon II, celle de la momie de Sésac, sont des événements d'importance capitale, pour l'histoire en général, et pour l'histoire de l'art. Un éclat inattendu est projeté pour la première fois sur toute une

période, trop mal connue encore, de l'Égypte : au temps même où vécut en Palestine le célèbre roi Salomon. La récolte d'œuvres d'art est déjà magnifique. Les campagnes à venir éclairciront divers problèmes qui subsistent, notamment ceux de la superstructure.

Ch. P.

### Le lion dans l'art égyptien.

Une bonne étude a été consacrée au roi du désert africain par M. J. Sainte Fare Garnot, *Bull. inst. fr. d'archéol. orientale*, XXXVII, 1937, p. 75 sqq., avec 5 pl. excellentes : le lion d'Abou-Gorab, celui de Licht, celui de Deir-el-Bahari, celui d'Abydos, celui de Kom Ombo, placés sous nos yeux, montrent tous une vie intense, mais des caractères très différents ; les remarques faites aideront à dater les pièces douteuses, de l'Ancien Empire (Abou-Gorab, Sanctuaire solaire) au Moyen Empire (gargouille de Licht, d'une chapelle de Sésostri I<sup>er</sup>), au bas-relief de Deir-el-Bahari (pierre angulaire de la première rampe au Sud). La lionne d'Abyos est du temps de Sét I<sup>er</sup>. Le document (gargouille) de Kom Ombo appartient déjà au temps ptolémaïque. On entrevoit, à travers cette galerie léonine combien il serait faux de croire à l'immutabilité de l'art égyptien.

Ch. P.

### Statuettes funéraires d'Égypte et modèles de sarcophages.

Signalons la publication du deuxième fascicule du recueil des documents du musée du Caire, dans le *Catalogue général*. M. Percy E. Newberry a fait connaître là une nouvelle série comprenant trois cent deux numéros des « Funerary Statuettes and model Sarcophagi ». La description est très soignée ; les planches, attendues, ne l'accompagnent pas encore.

### Dans le temple « aux mille yeux » de Brak.

M. E. L. Mallowan, directeur de l'Expédition de Brak, envoyée sous les auspices du British Museum et de l'École britannique d'archéologie (Irak) a donné quelques renseignements sur ses récentes fouilles (*Illustr. London News*, 20 mai 1939, p. 882-885), celles de la cinquième campagne. Dans la vieille cité syrienne explorée, au Nord de Mari, sur le Jagh-jagha, affluent de l'Euphrate, il a été trouvé, en 1938-1939, une frise curieuse faite de plaques d'or et de pierres demi-précieuses, dans une chapelle du temple en briques dit « of a Thousand Eyes » ; en outre, on a recueilli des amulettes (*l. l.*, fig. 1-9) et des têtes que l'expédition date d'avant 3000, et qui sont (fig. 11, 14-15, *ibid.*) parmi les plus anciens documents de l'art local.

Le temple exploré, décoré en façade à l'extérieur de rosaces en pierre colorée, a reçu son nom de l'énorme quantité d'yeux prophylactiques qu'on y a découverts. Le mur Sud était orné d'une mosaïque faite de clous d'argile coniques, à tête rouge, incrustés dans la paroi, et qui rappellent des décorations d'Ourouk. On a trouvé à l'intérieur

deux têtes de masses d'armes en pierre, symbole d'une puissance qui n'avait pas empêché la destruction et le pillage du lieu-saint. Le plus intéressant est ce qui reste, sur trois faces, de la décoration primitive, pour la base de la statue de culte adossée à une paroi : là, des plaques — dont le décor en calcaire bleu, de la couleur du lapis-lazuli, imite l'arrangement ondulé des triglyphes grecs — s'associent à des ornements en coquilles : cercles concentriques ou spirales disposés sur trois rangs *par-dessus*, et qui ont pu donner l'idée des mutules ; glyphes et coquilles sont séparés par un bandeau de marbre, le même que celui qui forme, associé au même calcaire bleu, une partie des pétales des rosaces de l'extérieur.

En outre, sur les trois faces de la base, il y a haut et bas, deux bordures en or, que, de place en place, des rivets tenaient ajustées. On songera à ces documents pour expliquer, et la polychromie des temples grecs primitifs, et l'origine de leur décor architectural. Le revêtement de la base de la statue de culte, les rosaces de la façade du temple, ont été reproduits, *l. l.*, en couleur. Ch. P.

### Au palais de Nestor.

MM. C. W. Blegen, B. H. Hill, et K. Kourouniotis ont donné les premiers renseignements, impatientement attendus, sur leurs fouilles de Pylos, où il a été annoncé, qu'ils avaient fait la découverte du Palais de Nestor, visité par Télémaque (cf. la *Télémachie*, *Odyssée*, chant III). Les *Illustr. London News*, 3 juin 1939, p. 979 sqq. ont précisé (fig. 1) le lieu de la découverte, qui n'est pas vers Kakovatos<sup>1</sup>, mais à Tragána, au N. de la baie de Navarin fermée par le promontoire dit jadis de Pylos. Là, dès 1914, M. Kourouniotis avait déjà recueilli des amphores décorées selon le style dit « du Palais », dans une *tholos* ; en 1925, une autre tombe de même type, voisine, fut découverte. Le terrain révélait la proximité d'un site « mycénien » important : des travaux topographiques préparatoires ont désigné spécialement à l'attention la colline d'Anô-Englianos, position dominante et qui commandait la baie. Bien qu'on n'en soit qu'aux débuts de l'exploration, on annonce qu'il y a là un vaste complexe de bâtiments — d'un palais, semble-t-il — détruit vers 1200 par la violence et qui devait regarder au S.-O. du côté de la baie. Les dimensions pouvaient être d'au moins 60 à 65 m. au côté ; les murs étaient garnis de stucs et de peintures.

Au Sud, une petite chambre a livré au moins 290 tablettes d'argile inscrites qui sont les premiers documents de cette sorte trouvés en Grèce propre ; or, ils rappellent les tablettes des archives des palais de Cnossos, de Mallia. L'écriture est celle que Sir Arthur Evans à Cnossos a appelée « linéaire classe B », la datant du *xv<sup>e</sup>* et des premières années du *xiv<sup>e</sup>* siècle. Le dépôt d'Englianos serait du *xiii<sup>e</sup>*. Certes, il est possible que l'écriture minoenne, introduite là sur le

---

1. La Pylos de Nestor, selon W. Dörpfeld.

continent achéen, ait subi quelques modifications ; mais les documents gardent les mêmes aspects qu'en Crète : ce sont là aussi des inventaires de matériel, des comptes d'intendance, et le système numérique paraît identique à celui de Cnossos. Ni Mycènes, ni Tirynthe n'avaient fourni



Fig. 1. — La Pylos de Nestor (baie de Navarin).

rien de tel. On n'avait encore, pour attester le transfert de l'écriture crétoise en Grèce, que des inscriptions peintes de vases, trouvées sporadiquement<sup>1</sup>. En 1939, l'expédition a fouillé aussi une nouvelle *tholos* à Katô-Englianos, à un mille du palais.

Ch P.

### El et Anat dans les poèmes d'Ougarit.

Les poèmes sacrés du II<sup>e</sup> millénaire trouvés à Ras-Shamra (Ougarit) donneront longtemps du travail aux historiens des religions méditer-

1. A Thèbes (Cadmée), à Eleusis, etc.



ranéennes. M. Ch. Virolleaud<sup>1</sup> ne s'est pas contenté de les déchiffrer avec une rigueur qu'il juge « mathématique ». Il les commente tour à tour et nous en livre, soit en détail dans ses nombreuses publications, soit synthétiquement en divers articles, toute la savoureuse substance<sup>2</sup>.

Les hellénistes auront beaucoup à prendre à travers ces documents. Je reviendrai d'ici peu sur ce qu'on pourrait appeler la Faute de Kéret, et l'explication qu'elle nous procure du péché de Métaneira, à Éleusis, quand Démophon perdit l'immortalité. D'autres indications du Poème d'Anat (cf. *Rev. hist.*, I. I.) sont non moins instructives pour nous. Nous apprenons l'origine de l'Astarté d'Éryx, dite Éryceine, une Phénicienne surnommée *érek haym* « longueur de la vie » : c'est grâce à son *aroukat*, qui paraît marquer une idée de longévité, que l'Anat d'Ougarit conquiert le cœur de El, à qui elle a promis le rajeunissement (on songera ici aux sortilèges de Médée et des Péliades, à l'histoire d'Éôs et de Tityôn). Il y a, dans le poème d'Anat, des dieux architectes, Kashir et Hasis, qui construisent la maison de Baal, comme Trophonios fait à Delphes le *manteion* d'Apollon. On abat les cèdres du Liban, et une déesse secondaire, la servante d'Ashérat (Amat-Ashérat), pétrit les briques (comme Athéna bâtissait son acropole d'Athènes). Le dieu orfèvre Hiyôn a une forge comme Héphaistos, forge située sur une montagne qui évoquera le Mosychlos lemniien : tenaille en mains, Hiyôn fait des lingots d'or et d'argent, prêts à être posés en revêtement. L'or phénicien s'appelle kharouts dans la montagne de Tsafôn : les Grecs en ont fait χρύσος. On en construira la maison de Baal, après qu'Anat et Baal auront vaincu Tannîn et Léviathan, essorillé le roi de l'or du Septentrion. L'or vient du Nord, dit le livre de Job, et c'est vers le Nord que sont allés les Argonautes, conquérir le fabuleux métal de la Toison.

Notons encore un détail. Quand Anat va vers El, le dieu élève la voix et prononce le grand serment, ainsi formulé : « Par les sept chambres sacrées ! » M. Virolleaud, qui a expliqué tant de choses, nous dit que la signification réelle de ce serment échappe. Observons ici que l'Héraclès thasien, — rapproché par tant d'affinités de Tyr et de la Crète, où El, selon les textes de Ras-Shamra, était maître comme en Égypte ( « Kaftor est la terre de El, Hikoufdt est son trône ! » ) — avait à Thasos un jardin mystique où il y avait des *oikoi* à sept lits<sup>3</sup>. L'*οἶκος ἐπτάκλινος* paraît avoir représenté un type courant pour réunions de bienheureux et de sages — les sept sages ! On peut croire qu'il y avait sept *oikoi* à Thasos, dans le Jardin mystique d'Héraclès, comme il y a eu sept piliers de sagesse au pays d'El.

1. Cf., en dernier lieu, *Rev. hist.*, 185, 1939, I, p. 1-22.

2. *La Légende de Kéret*, 1936 ; *La Déesse Anat*, *BAH.*, XXVIII, 1938.

3. M. LAUNEY, *BCH.*, 61, 1937, p. 380 sqq. (cf. p. 402).

L'inscription de Thasos doit être en effet restituée ainsi, à la ligne 13 :

... Οἰκοδομήσει<sup>1</sup> δὲ καὶ οἴκους ἑπτὰ] οὐκ ἑλάσσους ἑπτὰ κλινῶν.

Comme il y avait sept piliers, il y avait sept chambres de sagesse, et c'est par les sept chambres sacrées qu'El a juré, à l'orientale.

Ch. P.

### Nouvelles campagnes de fouilles à Ras Shamra-Ugarit (IX-X : 1938-1939).

À l'extrémité Est du tell, la Mission a exploré un nouveau quartier de la ville datant du milieu du deuxième millénaire avant notre ère. Les spacieuses habitations, contenant chacune un caveau funéraire installé dans le sous-sol, ont livré de nombreux objets : vaisselle en terre cuite et bronze, armes, cachets, amulettes et parures de toutes sortes. On y a recueilli aussi une tasse peinte, aux parois minces comme une coquille d'œuf, de la fameuse céramique dite de Camarès fabriquée en Crète et importée à Ugarit. Elle permet de réduire d'un siècle la date jusqu'ici attribuée à la fin du Minoen moyen II.

D'une tombe collective datant du <sup>xv</sup>e siècle avant notre ère, on a pu retirer le squelette d'un adulte dont les vertèbres dorsales étaient percées d'une flèche de bronze, encore en place au centre du canal médullaire, blessure qui a dû entraîner une mort presque instantanée. La flèche est entrée par l'épaule alors que la victime se lançait à l'assaut contre son adversaire, placé dans un char ou sur un ouvrage élevé. Cette trouvaille, concurremment avec d'autres indices, est un témoignage des luttes qui s'étaient déroulées autour de Ras-Shamra-Ugarit, centre intellectuel et commercial autant que point stratégique de haute importance dans la Syrie du Nord, parfaitement équipé militairement.

Dans le quartier officiel d'Ugarit, sur l'extrémité Ouest de la vaste colline, la Mission a mis au jour l'écurie et le manège du Palais royal, ainsi que la résidence du gouverneur militaire, qui était le fils du roi de Beyrouth. Une grande tablette d'argile gravée de signes cunéiformes a été découverte en ce point. D'après la lecture de M. Thureau-Dangin, elle constitue un état numérique d'armes prélevées dans les arsenaux et distribuées à des soldats, à la fois frondeurs et archers. — En face, les fouilles ont permis de dégager un autre important bâtiment faisant partie du palais et contenant les archives économiques, diplomatiques et privées des rois d'Ugarit. Rédigées dans la fameuse écriture alphabétique inventée par les scribes d'Ugarit, ou en babylonien, parfois dans ces deux systèmes mêlés, les nouveaux textes découverts par la Mission contiennent les registres

---

1. Ὁ μισθωσάμενος.

où figurent les impôts dus par les différentes villes du royaume et le nombre des soldats qu'elles devaient fournir. Ils contiennent aussi plusieurs lettres adressées au roi ou à la reine d'Ugarit par des dynastes étrangers. L'une émane du grand roi hittite Suppiluliuma, contemporain et adversaire des pharaons Aménophis III et IV, qui se disputaient l'influence dans ce centre vital et ce nœud de communications de l'Orient antique. La publication de ces nouveaux textes est assurée par M. Ch. Virolleaud.

Non loin du bâtiment aux archives, les fouilleurs ont découvert le palais d'Ugarit, dont la somptuosité est attestée par l'emploi de bases de colonnes en cuivre plaqué d'argent. Celles-ci rappellent évidemment les colonnes placées par Salomon devant le sanctuaire du Temple de Jérusalem signalées dans la Bible.

Le palais et l'entrée principale d'Ugarit étaient protégés par un important ouvrage fortifié dont la partie centrale a été mise au jour pendant cette campagne. Elle consiste en une puissante tour carrée, de 14 m. de côté, flanquée des deux côtés d'énormes glacis revêtus en carapace de lourdes pierres. Pour permettre aux défenseurs de se jeter rapidement sur l'ennemi en cas d'attaque, un couloir voûté, haut de 5 m., mène souterrainement de l'intérieur de la forteresse jusqu'au pied du glacis, où il débouche par une poterne en pierres de taille, de dimensions considérables. L'ouvrage révèle le remarquable développement qu'avait atteint l'architecture militaire dans la Syrie du Nord dès le milieu du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, et qui avait inspiré les ouvrages similaires, quoique de dimensions plus modestes, en Palestine.

Mais à Ugarit dont le port était à cette époque un des centres du commerce et de la colonisation égéo-mycéniens en Orient, l'ouvrage reflète également l'influence de l'architecture militaire dite mycénienne ; la forteresse découverte à Hissarlik — considérée par Schliemann comme la Troie homérique — en est le monument le plus célèbre. Ugarit, d'ailleurs, a sombré sous les attaques des Peuples de la Mer, en même temps qu'était réduite en cendres la ville de Priam.

La mission a encore dégagé à Ras-Shamra-Ugarit des installations rituelles comprenant de grandes jarres à fond percé, posées ou enfouies verticalement dans la terre et dans lesquelles on versait de l'eau et des libations diverses. Ce rite était destiné, tantôt à assurer, par les procédés de la magie sympathique, la chute des pluies dont dépendait la fertilité de ce pays au soleil ardent, tantôt à rafraîchir les morts enterrés ou inhumés dans les caveaux découverts au voisinage ou en contact avec ces installations.

Ces jarres à fond percé de Ras-Shamra expliquent le curieux mythe des Danaïdes. D'après la fameuse légende, les cinquante filles de Danaos, qui, sur l'ordre de leur père, assassinèrent leurs maris pendant leur nuit de noces, avaient été condamnées par les dieux à verser éternellement de l'eau dans une jarre sans fond. Ce rite très ancien, dont le sens était déjà tombé dans l'oubli à l'époque grecque, a été alors interprété par les mythographes anciens comme une torture raffinée imposée aux meurtrières par les dieux. En réalité — les

jarres à fond percé de Ras-Shamra le montrent — ce n'était là que l'accomplissement exact d'un rite funéraire destiné à assurer la paix éternelle aux époux assassinés. Si l'on veut rattacher ces jarres aux rites de la fécondité, elles ne contribuent pas moins à fournir la clef du problème des Danaïdes.

En effet, dans la tradition la plus ancienne, rapportée par Hésiode au VIII<sup>e</sup> siècle, les Danaïdes n'étaient pas condamnées à un labeur aussi pénible qu'inutile, mais on les considérait, au contraire, comme des héroïnes bienfaisantes qui avaient apporté l'eau et la fertilité à l'Argolide desséchée. Dans les premières figurations, les Danaïdes devaient donc apparaître sous forme de porteuses d'eau remplissant une de ces jarres percées destinées à assurer la fertilité au moyen de libations appropriées, comme celles révélées par les fouilles de Ras-Shamra. En effet, sur les monuments les plus anciens représentant les Danaïdes, l'eau qui traverse la jarre n'est pas figurée à son pied par l'artiste, car d'après le rite elle devait se répandre profondément dans le sol. Ce détail n'a été ajouté que sur les monuments tardifs où, sous l'influence de la légende, la signification du labeur des Danaïdes n'a plus été comprise<sup>1</sup>. C. F. A. SCHAEFFER.

#### Une statuette d'ambre d'Assur-nazirpal (885-860 av. J.-C.).

Elle est entrée au Musée de Boston (n° 381396), et elle est commentée provisoirement par A. T. Olmstead, dans le *Bull. of the Mus. of fine arts*, XXXVI, déc. 1938, p. 78 sqq., en attendant une étude détaillée. Le personnage porte un pectoral en or, sous sa barbe, plastron décoré de rosaces et d'ornements en chevrons; l'ambre vient peut-être de la Baltique. La hauteur est de 0,243 avec la base. Drapé dans un ajustement cylindrique, jusqu'aux pieds, le personnage croise les mains. Son vêtement comporte comme décor, au-dessous de la ceinture, deux bandes de flocons laineux, formant une sorte de volant, avec décor « frangé » au bas. Le plastron pectoral rappelle celui des grands prêtres hébreux décrits dans l'*Exode*, 28. Ch. P.

#### Toreutique égyptienne, gréco-perse.

Dans une étude des *Berliner Museen*, LIX, 1938, p. 70-76, M. Rudolf Anthes suggère quelques indices de datation applicables aux bronzes égyptiens qui ont eu des incrustations de pâte de verre : p. ex. un Osiris des temps ramessides (vers 1300 av. J.-C.), entré au musée de Berlin (n° 23883, haut. 0,425 : uraeus, yeux, sourcils, collier pectoral incrustés). Ces incrustations ont varié de nature : les pierres calibrées ont été en général remplacées après la XVIII<sup>e</sup> dynas-

---

1. Communication faite à la séance du 16 juin 1939 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Sur le mythe des Danaïdes, cf. déjà en ce sens même, l'article de Ch. PICARD, *RHR.*, *La disgrâce des Danaïdes*.



tie par des pâtes de verre ; à celles-ci, on devait substituer plus tard, des pierres artificielles : changement que fera aussi constater, notons-le le magnifique pectoral du Seshang de Tanis récemment découvert par M. P. Montet.

On peut tirer aussi argument du travail d'incrustation des lèvres : en Égypte, ce travail dérive de la technique de la pierre, et il a été plus rare dans le bronze : l'Osiris 23883 paraît un cas isolé. Il y a eu là en Grèce, au contraire, un traitement caractéristique du bronze, qui n'a été imité qu'ensuite dans les copies en pierre<sup>1</sup>. On ne saurait rattacher à ce point de vue une technique à l'autre.

Un deuxième Osiris de Berlin (n° 8716, haut. 0,395) brisé par le bas, est de date comparable. L'étude vise à distinguer les particularités du travail pour ces pièces, en montrant les différences avec une autre technique qui probablement est celle des temps saïtes<sup>2</sup>.

A la suite, dans le même fascicule des *Berliner Museen* une étude de M. H. Luschey concerne divers objets qui seraient de technique gréco-perse, et que M. R. Zahn avait fait entrer à l'Antiquarium : une applique de bronze avec deux têtes de lion ; la provenance indiquée a été la Thessalie (?), mais l'objet pourrait venir d'Asie, transporté lors du passage de Xerxès, comme l'amphore d'argent de Duvanlij (Filow, *Duvanlij*, pl. III). — Une trouvaille d'argenterie gréco-persique de Panderma (Mer de Marmara) serait à dater de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. : elle comporte un beau gobelet, une phiale à omphalos étoilé (vingt-deux rayons), un cyathos. On avait déjà à Berlin, de Panderma, une autre trouvaille d'argenterie<sup>3</sup> : une phiale à rosace, une situle, un autre cyathos. Ch. P.

### Bès et l'éphédrismos.

Le XXXVII<sup>e</sup> *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 1937, a donné (p. 29-33, pl. I), une étude de M. A. Piankoff, concernant un curieux type en terre émaillée de Bès, qui, tenant un bouquetin, est représenté grimpé sur les épaules d'un joueur de flûte agenouillé. Le document paraît, sinon unique, rare en tout cas. On ressent très nettement, dit l'auteur, le manque d'une étude d'ensemble consacrée à Bès (p. 31). L'article fournit des renseignements intéressants sur ce curieux *démon*, qui se livrait aussi, comme on voit, au prétendu « jeu » de l'éphédrismos<sup>4</sup>. Ch. P.

1. L'auteur cite en exemple : C. BLÜMEL, *Der Diskosträger Polyklets*, p. 5. (Hermès de Berlin K. 146 : cf. Ch. PICARD, *Sc. grecque*, II\*, p. 266-267, fig. 116-117).

2. Le pectoral en « égide » reproduit p. 76, fig. 5, et daté des temps saïtes sera à comparer avec un ex-voto de prêtre, du même type, sinon du même temps, trouvé à Hermopolis, dans une des galeries de la nécropole de Thot-Ibis, et qui est provisoirement reproduit dans *Illustr. London News*, 13 mai 1939, p. 838. (cf. p. 840, D<sup>r</sup> S. GABRA : les ornements sont là simplement détaillés par des incisions ; il n'y a pas d'inscrutions.)

3. B. SCHRÖDER, 74<sup>e</sup> *Berl. Winckelmannsprogramm*, p. 8, n. 3.

4. Dans une des tombes d'Argos publiées et étudiées par Mme S. PAPASPYRIDIS-KARONZOU, *Arch. Dellion*, 1934-1935, p. 16 sqq., il y a aussi un éphédrismos traité de façon caricaturale, donc prophylactique.

**Note sur les dernières découvertes de Delphes<sup>1</sup>.**

Au programme des travaux delphiques de 1939 figuraient notamment le dépavage, et la fouille en profondeur, sur toute la longueur de la Voie sacrée, reconnus indispensables à la suite de la découverte d'inscriptions, l'année précédente, dans le dallage de l'esplanade du temple. En face du Portique des Athéniens, au milieu de la terre rouge mêlée de cailloux sur laquelle reposaient directement les dalles, s'ouvrit, à 20 cm. seulement sous les pavés, un trou plein de terre noire, fine et grasse, de charbon et de cendres, de fragments de fer, de bronze et d'ivoire, et de minces feuilles d'or. La fosse, orientée dans sa plus grande dimension dans le sens de la Voie sacrée, mesurait 5 m. 70 de longueur ; elle se présentait au début comme une tranchée large de 0 m. 60, puis s'élargissait progressivement jusqu'à 2 mètres ; sa profondeur, à peu près constante, ne dépassait jamais 0 m. 80. Un mètre plus loin vers le Sud-Est, une autre fosse, de 1 m. 50 sur 0 m. 80, présentait exactement le même aspect ; elle débordait hors de la Voie sacrée pour s'engager sous le sol de l'aire.

L'examen des milliers de fragments de bronze et d'ivoire tirés de ces deux fosses n'est pas terminé ; on ne donnera ici qu'un catalogue sommaire des principales trouvailles.

Deux têtes d'ivoire, presque de grandeur naturelle, sont carbonisées et défigurées ; une troisième, de même taille, n'a pas brûlé, et une moitié du visage reste intacte : les pommettes saillantes, les yeux fendus en amande et remontés vers les tempes, l'arcade sourcilière gonflée, le sourire de la bouche rectiligne, et, malgré la sécheresse de l'ivoire, la ferme plénitude et l'adoucissement des chairs décèlent la main d'un artiste ionien du premier tiers du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Cinq petites têtes d'ivoire, hautes de 5 à 9 cm., plates, de style dédalique, n'entrent pas dans les diverses catégories du style dédalique « dorien » ; elles révèlent l'aspect particulier de ce même style en Ionie. Les yeux des statues étaient aussi en ivoire, mais rapportés ; plusieurs ont été trouvés isolément, et deux en place, sertis d'une mince lamelle de bronze ; un trou ménagé pour la pupille devait être rempli d'une autre matière, pâte de verre, émail ou pierre de couleur. Des mains, subsistent plusieurs fragments ; la main est complète jusqu'au poignet, où se voient des trous de fixation. De même la tranche des orteils est creusée d'un trou ; mais une ou deux phalanges seulement sont sculptées dans l'ivoire : la robe tombait droit et ne laissait passer que l'extrémité du pied.

Le corps n'était pas en ivoire ; il devait être habillé de grandes plaques dorées, dont on a retrouvé des restes importants, en fragments. Le métal doré est actuellement soumis à l'analyse ; d'après les premières constatations, il paraît être de l'argent ou un alliage à base d'argent. Tout le fond de la seconde fosse était occupé par plusieurs grandes plaques de ce métal, écrasées l'une sur l'autre, provenant du corps

---

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1939, I, p. 263.

d'une statue ; si endommagées qu'elles soient, on y reconnaît pourtant une jambe qui ressemble, plutôt qu'à une jambe humaine, à une patte d'animal, cheval par exemple. En tout cas, ces plaques éclairent la technique : elles sont percées, sur tout leur pourtour, de trous très rapprochés et fixées sur de solides *tiges de bronze* à section rectangulaire, où deux rangées parallèles de clous marquent la place des deux plaques qui venaient se souder là. Il est possible que cette armature intérieure de bronze ait été renforcée par une âme de bois : on a trouvé en même temps de gros morceaux de charbon.

Par-dessus ce métal doré venaient des ornements d'or pur, fixés par des clous d'argent souvent encore en place, soit sur de l'ivoire, soit sur des plaques de bronze. La riche collection recueillie comprend des bracelets, de petits bijoux en forme de fleur émergeant d'une corolle de feuilles, deux bandes décorées de rosaces (diadème ou ceinture), des rosaces de style et de dimensions variés (diamètre : 4 à 9 cm.), huit têtes de lion hautes de 4 cm., une dizaine de feuilles longues de 37 cm., larges de 4 cm., décorées d'ondulations (boucles qui tombaient sur les épaules), deux feuilles où les ondulations se terminent en spirales (bouclettes qui formaient une frange sur le front). Une plaque carrée (10 cm. de côté) est décorée d'un griffon, deux plaques en demi-cercle (boucles de ceinture ?) d'une Gorgone. Enfin deux grandes plaques, hautes de 35 cm., larges de 13 cm., limitées en haut et en bas par une zone de rosaces, sont divisées chacune en huit tableaux de 6 cm. de côté ; un animal occupe chacun de ces tableaux : cerf, bouquetin, taureau, griffon, Pégase, sphinx, panthère, lion ramenant sa proie sur son dos. Certains détails (mouchetures sur le corps du cerf, points en triangle sur celui de la panthère) montrent que ces animaux appartiennent au répertoire de la céramique ionienne plutôt qu'à celui de la céramique corinthienne.

Sept des huit motifs se répètent identiques sur les deux plaques, avec de légères variantes : tantôt le griffon lève la patte droite, tantôt il pose à terre les deux pattes ; le lion ramène tantôt un cerf, tantôt une biche. Les deux plaques se font face, les animaux regardant une fois vers la droite, une fois vers la gauche. Elles étaient fixées, par de petits clous d'argent, à tête dorée en forme de corolle, dont les pétales étaient remplis d'une pâte d'émail, probablement sur le bas de la robe d'une statue, ou de deux statues jumelles ; car il est à présumer qu'une au moins des statues était assise : deux palmettes et deux volutes ioniques en or évoquent beaucoup les trônes ioniens connus (déesse dite de Locres ou Tarente à Berlin, fronton athénien en tuf de l'Introduction d'Héraklès).

C'est sans doute ce trône qu'ornaient de petites figurines d'ivoire, qui ont souffert du feu et de la fragilité de la matière. Une cinquantaine de têtes, hautes d'un cm. et moins, ont été identifiées, ainsi que des torses, des bras, des jambes, des têtes d'animaux, un char. Des têtes de guerriers sont casquées, des têtes de femmes coiffées du *calathos*. Par les proportions et le style, ces fragments paraissent se répartir en plusieurs ensembles. Comme on a retrouvé de nombreux fragments de minces plaquettes d'ivoire ornées de grecques, de rosaces et d'autres

motifs décoratifs, on pense à l'encadrement de panneaux où les figurines plates formaient le motif central ; d'autres figurines, détachées et prenant l'appui sur une mince plinthe, évoquent plutôt l'idée d'une frise découpée à claire-voix.

Deux des grandes têtes d'ivoire, de nombreuses petites figurines, les plaques de métal doré portent des traces évidentes de feu. On aurait mis en relation l'enfouissement de ces objets avec l'incendie du temple en 548, si l'on n'avait trouvé, mêlés à eux et enfouis en même temps, sans le moindre doute, trois masques de terre-cuite du début du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, et une statuette de bronze du style sévère, femme à *péplos*, aux bras levés, supportant, de la tête et des mains, une vasque qui doit être un brûle-parfum (hauteur de la statuette : 16 cm. ; hauteur de l'ensemble : 28 cm.). Il n'est pas davantage possible d'invoquer l'invasion perse : outre l'incertitude où l'on demeure sur la réalité d'une incursion perse à Delphes, la découverte, dans les mêmes conditions, de deux statuettes d'athlètes en bronze (hauteur 16 cm.) ; côte à côte sur une même base, de style polyclétéen, oblige à abaisser au moins jusqu'à la seconde moitié du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle la date de l'incendie qui a endommagé les statues, incendie d'ailleurs partiel, puisque certaines pièces y ont échappé. Autant que l'absence d'objets plus récents, le respect des Grecs pour cet or consacré dissuade de descendre jusqu'à l'époque des guerres sacrées ; on pourrait à la rigueur penser à la catastrophe de 373, s'il était établi que le feu a eu sa part dans la destruction du temple des Alcéméonides.

Il est vraisemblable que la fosse ait été creusée au milieu de la Voie sacrée ; c'est en réalité dans un coin de l'aire, lieu sacré où revivait le souvenir de la victoire d'Apollon sur Python, qu'on a enfoui ces objets de culte. La Voie sacrée devait, à l'époque classique, obliger vers l'Est après le trésor de Cnide, et longer les bases à deux colonnes et le trésor le Corinthe pour atteindre l'angle du mur polygonal. La découverte — dans le dallage de la Voie sacrée, et sous ce dallage, et même à une profondeur d'un et deux mètres — d'une inscription de basse époque romaine, d'éléments des trésors de Siphnos et d'Athènes, de fragments de la colonnade et de la *krépis* du grand temple prouve que le dallage n'est pas romain, mais d'une époque où tous les monuments de Delphes étaient ruinés ; la Voie sacrée que l'on suit aujourd'hui est la rue d'un village installé sur les ruines du sanctuaire.

Une étude plus attentive dira si les ornements d'or revêtaient une seule statue, ou deux, ou trois. On ne connaît guère de statues chryséléphantines qui aient été de simples offrandes : ce furent plutôt des statues de culte ; on recherchera quel dieu, quel couple divin ou quelle triade étaient vénérés à Delphes, et si ces statues pouvaient, au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, être placées dans un autre monument que le temple d'Apollon. Pour l'instant, si elles n'évoquent le nom de Crésus que par la richesse du métal précieux, elles attestent du moins que c'est d'Asie Mineure que les artistes créateurs sont venus travailler à Delphes, en pays dorien, de même que la dorienne Sparte faisait appel à Bathyclès de Magnésie et à Théodoros de Samos ; c'est là — avec les premières précisions sur la technique chryséléphantine, un siècle avant Phidias



— un autre précieux renseignement que livre le trésor si longtemps foulé aux pieds par les paysans et les touristes.

Pierre AMANDRY.

Delphes, 24 mai 1939.

### Les nouvelles fouilles autour de l'Agora d'Athènes.

Ce qu'il fallait craindre arrive.

On n'a rien retrouvé en 1939 dans toute la région d'Hypapanti, loin au S.-E. de l'Agora et près de l'Acropole, qui pût ressembler à un grand temple, comme eût été l'Éleusinion, avec son péribole, s'il eût été par là. Il n'y a eu par là, au vrai, que des maisons gréco-romaines ; et vu l'état du terrain, déjà remué en certaines places si profondément, il devient impossible de penser désormais à localiser en cet endroit un vaste *téménos* ayant servi aux réfugiés d'Attique, un bâtiment propice aux réunions du sénat. On voit combien il était sage de ne pas trop vouloir tirer argument des quelques pierres errantes (dédicaces à Déméter) trouvées vers l'emplacement de l'ancienne église franque (détruite), et entre cet emplacement et le mur de Valérien ; ou de la découverte annoncée, là même, de *keranoi*.

Il faudra bien se résoudre un jour à voir l'Éleusinion, camp des Éleusiniens et relai au-dessus de l'Agora, de la voie sacrée (Dromos), là où il a toujours été visible ; là où l'appellent les caractères de constructions depuis longtemps connues — péribole, temple et jardins sacrés — là où le situe le sens de ses sculptures dites à tort « décoratives », et où les indices topographiques les plus divers s'accordent à attirer les regards. Un *ὄρος* intéressant a été découvert cette année au delà de la ligne du chemin de fer du Phalère : *ὄρος τοῦ Κερραεῖκου* : ce n'est pas sans intérêt, car on a maintenant, du côté Ouest, les limites de l'Agora : l'Héphaestion et le temple d'Aphrodite Ourania devant être au delà, plus au N.-E., dans la zone inexplorée.

Au centre de l'Agora, M. H. Thompson a fouillé la construction appelée Odéon, pour répondre aux instances de M. W. Dörpfeld, appuyées par A. Rumpf (*Arch. Jahrb.*, 53, 1938), qui pensait qu'on trouverait là l'hérôon de Thésée, sinon ses restes. Ce fut sans résultat<sup>1</sup>.

La découverte la plus intéressante a été, dans le quartier démoli à droite de l'ancienne rue Apollodore, une tombe mycénienne à *dromos* sur les flancs de cette butte de l'Aréopage, qui était bien, comme je l'ai toujours pensé et dit, le bastion avancé de la défense de l'Acropole. Au delà commençait le *no'mans land* de la future Agora, nécropole et champ de bataille jusqu'à Kolonos Agoraios. Voilà déjà qu'on nous parle, sinon du tombeau d'Erechthée, du moins de celui

---

1. Le deuxième tome du vol. de W. Dörpfeld, *All Athen. u. Seine Agora*, 1939, est maintenant paru. Il maintient plus d'hypothèses difficiles qu'il n'en corrige. Chaque identification est précédée du possessif : « Mein Theseion ». Mais n'a-t-on pas déjà sur l'Acropole appelé « Dörpfeld's Tempel » l'édifice intermédiaire entre l'Erechtheion et le Parthénon ?

d'une Erechthéide : et la tombe vide évoquera peut-être le sacrifice des filles du vieux Roi-serpent de l'Acropole, immolées au salut de la forteresse, dont les avancées allaient jusqu'à la colline d'Arès. Taillée dans le roc, avec entrée souterraine, la tombe « royale » retrouvée — première pour Athènes ! — mesure 4 m. × 5 m. Sa date paraît être la période de 1380-1350 (?) : on y a trouvé de grands et de petits vases, douze petits bijoux d'or, des agrafes, un vase de bronze archaïque, une très belle pyxide en ivoire avec des animaux (griffon attaquant des cerfs). Le plafond s'était effondré anciennement, et sa chute a brisé certaines riches offrandes. On n'a retrouvé aucun reste humain. Avaient-ils été retirés ? M. Leslie Shear se le demande. Dès le temps d'Euripide, les filles d'Erechthée passaient pour bénéficier déjà de l'immortalité stellaire.

Pendant que les progrès de l'archéologie imposent la leçon des faits même à ceux qui « oculos habent et non vident », il a paru, dans l'*Arch. Jahrb.* de Berlin, un article de M. A. Rumpf<sup>1</sup>, propre à surprendre tous ceux qui suivent impartialement la magnifique exploration américaine. Comme W. Dörpfeld, M. A. Rumpf maintient le Bouleutérion dans l'édifice en forme de temple qui est si manifestement le Métroôn, et il revient imprudemment à la double proposition d'une Stoa Dios Eleutheriou, et d'une Stoa Basileios distincte. La Stoa Basileios serait l'« hypostyle » découvert au N.-E. de la colline de Colonos Agoraïos et de son temple, et dont on voit, d'ailleurs, si peu de restes sur le terrain. L'Héphaïstion est laissé là où le crut voir B. Sauer, au milieu des plantations sacrées dont un maître de forges devait si peu se soucier : on n'a pas noté qu'en lui donnant un accès sur l'Agora, au voisinage du vrai Bouleutérion (sous lequel les Américains ont retrouvé l'an dernier, les restes d'un édifice civil plus vénérable par son antiquité, et de même destination !), on apporte des arguments à ceux qui croient pouvoir restituer, au voisinage, le lieu des séances sacrées du sénat, et le temple où ce conseil siégeait une fois, d'après la loi de Solon, au retour des processions éleusiniennes d'automne (ce n'est pas tout près d'Hypapanti !) M. A. Rumpf ne nous explique pas pourquoi le même nom de Stoa conviendrait aux deux constructions côte à côte — si différentes ! — qu'il veut reconnaître plus au Nord. Les restes de l'Hypostyle, au N. de Colonos Agoraïos, sont trop insuffisants pour qu'on cesse d'être réservé sur leur date ; mais l'âge de cette construction ne paraît guère celle de la Stoa Basileios, dont on entend parler bien avant l'époque hellénistique : au moment du procès de Socrate, au moins !

On reviendra en temps voulu sur tout cela ; mais il ne semble pas que les nouvelles études aient fait beaucoup progresser nos connaissances.

Ch. P.

---

1. 53, 1938, p. 115-125. Cf. aussi W. JUDEICH, *Arch. Anz.*, 1938, p. 382.

### Sur les traces du sculpteur Xénophon d'Athènes.

Tout ainsi, par exemple, que le peintre Nicias dont on a reparlé ici même, le sculpteur Xénophon d'Athènes compte parmi les nombreux artistes oubliés, perdus, du IV<sup>e</sup> s. Si Nicias a collaboré avec Praxitèle — et ainsi il ne méritait guère l'ingratitude de la mémoire humaine ! — rappelons que Xénophon s'était adjoint, dans la même famille d'artistes, un collaborateur plus jeune. Avec un Céphissodote qui ne pouvait être l'« Ancien », Xénophon a fait pour Mégalopolis, après 350, un groupe placé dans le temple de Zeus Soter (seconde moitié du V<sup>e</sup> s.) ; l'édifice est à dater sensiblement après 350, d'après son architecture<sup>1</sup>. Le collaborateur de Xénophon avait donc été le propre fils de Praxitèle.

J'ai déjà montré ici (1938, I, p. 333 sqq.) que nous pouvions espérer reconnaître, sur des vases panathénaïques, la Tyché de Thèbes, œuvre de Xénophon d'Athènes, acrolithe exécuté en collaboration avec Callistonicos, artiste béotien. Outre l'enfant<sup>2</sup>, la déesse portait le sceptre, emblème de sa puissance reconnue depuis Pindare (*Olymp.*, XII), sur les villes.

Or, il faut prendre garde que dans le groupe de Mégalopolis, œuvre de Céphissodote J. et de Xénophon, exécuté, nous dit Pausanias (VIII, 30, 10) en Pentélique *apporté d'Athènes*, il y avait aussi une personnification — une des premières en date — de Mégalopolis. Nullement inattendue au début de l'époque hellénistique elle faisait pendant à l'Artémis Soteira locale, et les deux statues — selon la formule classique des Triades<sup>3</sup>, encadraient *debout*, un Zeus Soter assis.

Nous connaissons par les monnaies locales (*JHS.*, 1886, p. 108), le Zeus Soter et l'Artémis, mais non, hélas ! la personnification citadine de Mégalopolis. — Du moins savions-nous ainsi que cette statue était *debout*, et qu'elle faisait pendant à une Artémis qui s'appuyait *vers la droite* sur sa lance : Artémis dont le type général pouvait dériver de celui de la Brauronia (Diane de Gabies).

Or, ce qu'on peut le mieux restituer, en face d'une effigie de ce type, *connue*, c'est une « Tyché » au sceptre, du genre de celle que Xénophon et Callistonicos avaient faite pour Thèbes, avant sa destruction. Les Tychés de Praxitèle, l'une à Mégare, l'autre transportée à Rome et perdue (Overbeck, 1211-1212) pouvaient lui ressembler. La *Tyché* hellénistique de Délos à type d'Eiréné portant Ploutos, trouvée près du théâtre d'où elle devait provenir et où elle avait sa place (G. Leroux et Mayence, *BCH.*, 31, 1907, 400-403 (« Léo »), entre dans la série<sup>4</sup>.

1. *Excavations at Megalopolis*, *JHS.*, *Suppl. pap.*, n° 2, 1892, p. 52-59.

2. R. KEKULE, *Arch. Zeit.*, 29, 1871, p. 51-52 (Tyché et Ploutos).

3. Elle servira, modifiée, pour les statues alexandrines d'Homère encadré par l'Iliade et l'Odyssée. Cf., vers 200 av. J. C., le relief d'Archélaos de Priène.

4. Cf. aussi le relief de Tréminthia (Milo), trouvé en 1861, *près du théâtre* (P. WOLTERS, *Ath. Mit.*, 15, 1890, p. 246 sqq.), imité de la Tyché de Thèbes. Loin ensuite, mais toujours dans la même catégorie de dérivations, vient la Tyché de Prusias ad Hypium (Cierus) : *Arch. Jahrb.*, 47, 1932, A., col. 261 sqq. La Tyché praxitélienne de Mégare nous est connue par des monnaies (*JHS.*, 1885, p. 56, album). Voir aussi J. N. SVORONOS, *Les Monnaies d'Athènes*, pour les types athéniens.

Si l'on suppose que la Tyché de Mégalopolis a porté la corne d'abondance, plutôt que Ploutos, elle assurait bien, à Mégalopolis — vers la statue de Zeus où son regard était sans doute dirigé — l'effet d'équilibre, en face de la Chasseresse, Doryphore guerrière.

Nous pouvons ainsi mieux deviner un groupe centripète, incomplètement signalé, hélas ! par les documents monétaires conservés, et nous entrevoyons mieux aussi la physionomie d'un artiste athénien du <sup>iv</sup><sup>e</sup> s. qui a été trop négligé<sup>1</sup>.

Or, le type de la Tyché debout de Xénophon a influencé Damophon de Messène (Paus., IV, 31, 9). Il se retrouvera à Athènes, pays de la famille de Praxitèle, sur les plaques de la décoration du Béma dit de l'Archonte Phædros, plaques du théâtre qui ne sont « romaines » ni d'esprit, ni de date, malgré Fiechter et Graindor, et où l'on s'explique assez bien l'utilisation faite, au <sup>ii</sup><sup>e</sup> s. av. J.-C., période imitatrice, des modèles attiques des <sup>iv</sup><sup>e</sup> et <sup>iii</sup><sup>e</sup> s. Le type debout adapté à Alexandrie, à Délos, pour les reines, n'a pas empêché le succès majeur de la Tyché assise, lysippique, d'Eutychidès de Sicyone, favorisée par la fortune d'Antioche, qu'elle symbolisa<sup>2</sup>. Ch. P.

#### Un tumulus princier macédonien.

On a récemment fouillé près d'Amphipolis une grande tombe, avec tumulus, d'un riche Macédonien. Malheureusement, la recherche avait été clandestine, et les découvertes précieuses furent dispersées. Bon nombre d'objets d'or ont été, du moins, retrouvés chez les antiquaires de Salonique et pourront être ainsi restitués à l'étude.

Ch. P.

#### La construction des navires à l'époque hellénistique.

M. Axel W. Persson avait appelé utilement l'attention, dès 1935, dans les *Opuscula archaeologica* de l'Institut de Rome (I, 2, 1935, p. 129-163) sur l'art de la construction des navires à l'époque hellénistique et sur les renseignements qu'on en peut tirer pour l'étude même des vaisseaux du Lac de Némé.

1. S. MIRONE s'étonne (*Rev. arch.*, 1922, II, p. 294) qu'on ait pu le croire digne de collaborer avec Céphissodote l'Ancien ; ni J. OVERBECK, *Schriftquellen* (qui le cite), ni aucun des récents auteurs de manuels de sculpture grecque ne lui ont fait le moindre sort. Cf. THUME-BECKER, *P. W.*, etc.

2. L'Enyô des fils de Praxitèle au temple d'Arès à Athènes, PAUSANIAS, I, 8, 4, si elle fut, comme il est probable, du modèle retrouvé à Corinthe (cf. JOHNSON, *Corinth*, IX, p. 21) — paraîtra une concession au type, assis et mouvementé, lysippique, qui avait été aussi préféré par Apelle ; elle s'opposait ainsi à l'allégorie de la Paix créée dans la famille praxitélienne par Céphissodote l'Ancien et imitée par Xénophon dans le groupe thébain comme à Mégalopolis. L'hymne à Tyché, attribué par Stobée à Eschyle (?), fait allusion, semble-t-il, à une statue qui aurait été ailée et assise, vrai prototype des Tychés hellénistiques assises (cf. M. ROZTOVITZEFF, *Mél. Dussaud*, 1939, p. 281 sqq).



Encore que la construction des navires, à toute époque, subisse les effets, conjugués, du cosmopolitisme et de la tradition maritime, on peut distinguer les influences qui la déterminent le plus, dans une époque ou dans l'autre. Ainsi, les navires de Némi ne sont peut-être pas de bons témoins directs de l'industrie navale des Romains, en leur temps ; mais il nous laissent deviner la force des traditions d'art passées d'Alexandrie en Italie, depuis le temps de la *Thalamégos* de Ptolémée Philopator. Avec les grands navires siciliens, les vaisseaux d'apparat des Lagides ont servi de modèles en Italie ; et César avait pu déjà connaître le confort de la dahabieh de Cléopâtre, Antoine celui de son vaisseau de haute mer devant Actium ou en Anatolie.

L'ouvrage de E. Pernice, *Die hellenistische Kunst im Pompeji*, à propos de l'origine des mosaïques de Pompéi, a remis en cause la question des navires d'apparat. Le premier signalé est celui d'Hiéron II de Syracuse (*Athénée*, V, 206) envoyé en présent à Ptolémée, en Égypte, œuvre d'Archias de Corinthe vers le milieu du III<sup>e</sup> s. Il semble bien avoir déterminé la mode, et notamment pour le navire d'apparat de Ptolémée Philopator. D'où est venue la nouvelle technique : Corinthe, Syracuse, Alexandrie ? Il ne faudrait pas oublier en tout cas l'avance prise dans les deux plus anciennes cités.

Ch. P.

#### Au Musée de Valona.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Faremoutiers (Seine-et-Marne), le 25 avril 1939.

« J'ai l'honneur de vous informer que le bombardement des troupes italiennes a en partie détruit le Musée archéologique de Valona.

« La toiture s'est effondrée. Par la suite les vitrines des salles du premier étage contenant les collections de vases, figurines, bronzes, monnaies et verres ont été défoncées et pillées.

« Toutes les archives ont été systématiquement détruites. Au contraire, la plupart des marbres du rez-de-chaussée auraient été épargnés.

« Le Musée Archéologique de Valona, propriété de l'État albanais, contenait les antiquités découvertes par la Mission française, au nombre de un mille environ.

« Il avait été inauguré le 8 octobre 1936. C'était l'ancienne résidence de Ismaïl Qémal Vlora, le promoteur de l'Indépendance albanaise.

« Aucune raison stratégique ne saurait être invoquée pour donner une excuse au bombardement de cet édifice qui se trouvait séparé des constructions du port et dont les officiers de marine italiens de la base de Saseno connaissaient parfaitement l'emplacement.

« Veuillez, je vous prie, agréer l'expression profondément respectueuse de ma très haute considération.

« Le Chargé de la Mission Archéologique française  
en Albanie,

« LÉON REY. »

### Le symbolisme de la coquille et les origines de la colonne torse.

Mme Maria Bratschkova vient de publier dans le *Bull. de l'Inst. archéol. bulgare* (XII, 1938, 1-132) une étude un peu inexperte : *Die Muschel in der antiken Kunst*. En revoyant une publication du regretté P. Graindor<sup>1</sup>, datée de 1932, et qui concerne une inscription trouvée en 1931 dans la Nécropole de Touna (Hermoupolis), bien connue par le tombeau de Petosiris, j'y trouve des observations qui peuvent intéresser les archéologues, et qui ne paraissent pas avoir assez retenu l'attention.

Il s'agit d'un monument que Mme M. Bratschkova ne cite pas (mais elle en cite d'autres, analogues, de Pompéi) : la sépulture d'une jeune fille de quinze ans, contemporaine d'Antinoüs et d'Hadrien, semble-t-il (II<sup>e</sup> s. de notre ère). Feu P. Graindor a supposé que la morte s'était noyée, comme Antinoüs, dans le Nil (mais le texte ne le dit pas!) ; elle aurait été ainsi divinisée, par un usage connu déjà au temps d'Hérodoté (II, 90) : on sait que les prêtres du Nil pouvaient seuls, dès alors, ensevelir les victimes des crocodiles ou de la noyade, leur mort prenant un caractère divin. Ici ce sont les Nymphes, filles du Nil, qui sont dites avoir édifié le *θάλαμος* funéraire<sup>2</sup>, et l'ainée de ces Nymphes aurait fait la conque qu'on voit modelée sur la voûte de la niche où reposait la momie d'Isidôra (fig. 1). C'est, dit l'épigramme pleine de réminiscences archaïsantes, peut-être callimachéennes, une *niche « telle que le Nil en possède en ses profondeurs »* (v. 4), telle qu'on peut en apercevoir dans le palais du dieu-fleuve. C'est ici la première fois, semble-t-il (Graindor, *l. l.*, p. 103), qu'un texte marque clairement la valeur *symbolique* de cette décoration, qui a été utilisée pour l'Aphrodite à la coquille (Cf. *Rev. archéol.* 1939, I, p. 136-137, p. 267) *symboliquement* aussi, et qui devait être si fréquemment employée, par la suite, sur les édicules et sarcophages païens, puis chrétiens<sup>3</sup>.

La même épitaphe d'Isidôra (v. 6 sqq.) nous dit aussi que la Nympe Krénaia, qui ravit Hylas pour en faire son époux, avait, dans le tombeau d'Isidôra, modelé les deux colonnes d'encadrement de la niche, formant comme une grotte (*ἄτε σπέος* ?) Ce sont des colonnes *torses*, du type jadis étudié par V. Chapot (*La colonne torse et le décor en hélice dans l'art antique*, 1907).

On discutait sur l'origine de ce genre de colonnes, isolément employé à Delphes dès 479 pour la célèbre Colonne du trépied de Platées : en voici, pour l'Égypte, le plus ancien exemple *in situ* (II<sup>e</sup> s. de notre ère), et l'on ne dira plus ainsi qu'il n'y ait pas eu en Égypte de décor

1. *Bull., Inst. fr. d'archéol. orientale*, XXXII, 1932, p. 97-119, pl. I-VI. Le texte de l'inscription du tombeau d'Isidôra est entré au *Suppl. epigr. gr.*, depuis lors, cf. ci-après, p. 111.

2. Il y a eu aussi un *hiéron* pour la morte (v. 9-10) ; celui-ci créé par les Oréades (dans la montagne voisine) ?

3. Pour Mme M. BRATSKHOVA, *l. l.*, p. 53-54, l'origine du décor en coquille serait anatolienne, et daterait de l'époque hellénistique.

spiral avant la période copto-byzantine. P. Graindor avait indiqué d'autres exemples de colonnes torses *encore en place* : une du <sup>II</sup><sup>e</sup> s. à Apamée (époque de Lucius Verus), une dans la « Bibliothèque » de Celsus



Fig. 1. — Le tombeau d'Isidôra (Hermoupolis)  
et sa niche funéraire à conque, entre colonnes torses.

Polemæanus à Éphèse (106-107 ±), mais celle-ci provenant peut-être d'un remaniement postérieur. En gros, c'est au <sup>II</sup><sup>e</sup> s. de notre ère, même sur les monnaies, que la colonne torse paraissait s'être imposée, jusqu'ici<sup>4</sup>; mais il faut tenir compte désormais de la fresque de Doura-

4. V. CHAPOT, *l. l.*, et la documentation donnée là pour les monnaies ; P. Graindor contestait le cas de celle de Séleucie du Calycadnus (Cilicie), contemporaine de Caligula.

Europos publiée par F. Cumont, qui daterait de 75 env. de notre ère<sup>1</sup>.

P. Graindor pensait que la création de la colonne torse pouvait appartenir à l'Égypte (?) : d'où la fréquence, disait-il, ensuite, sur les stèles coptes : ce que le document de Doura ne permet, ni de révoquer en doute, ni de considérer comme acquis. La colonne torse a été en tout cas symbolique, et rappellerait les serpents de la colonne de Platiees, ou ceux encadrant à Samothrace, soit le caducée du Psychopompe, soit les portes interdites<sup>2</sup>. Cela est très probable, comme le montrerait maintenant la fameuse inscription d'Asclépiadès (IB., XII, 8, 188) retrouvée en Angleterre (S. E. Winbolt, *JHS.*, 1928, p. 180-181, fig. 3)<sup>3</sup>. J'observe que sur la stèle d'Asclépiadès les serpents enroulés autour des colonnes d'encadrement de la porte secrète — devenue ailleurs porte funéraire infernale — dessinent, à droite au moins, *une colonne torse*. V. Chapot avait déjà justement signalé<sup>4</sup> les rapports avec l'enroulement reptilien entourant Mithra léontocéphale et Aïôn, personnification de l'éternité. Devenue symbole d'immortalité, la colonne torse était prête à s'associer, comme il arrive si souvent, à la conquête, sur les sarcophages païens et chrétiens. Ch. P.

### Les Saisons et le culte funéraire.

L'épigramme d'une tombe d'Hermoupolis dont il a été question ci-dessus<sup>5</sup>, provenant du tombeau d'Isidôra, atteste que la jeune morte avait été assimilée à une déesse ; le culte qu'on lui rendait variait en tout cas selon les périodes de l'an, ce qui a son importance pour l'explication des Rosalies thraco-macédoniennes, nettement distinguées, quoi qu'on en ait écrit récemment encore<sup>6</sup>, des *Rosalia* latines.

Voici la traduction de P. Graindor pour ce curieux texte, véritable invocation : « A l'avenir », dit le père, auteur présumé du poème, « je ne te ferai plus de sacrifice, ô ma fille, en pleurant, depuis que *je sais que tu es devenue déesse*. — Célébrez, par des libations et des prières, Isidôra, la Nymphe que les Nymphes ont ravie. Salut à toi, ô ma fille ! *Nymphe est ton nom*, et les Saisons te versent les libations d'Isis, chaque année : l'Hiver, le lait blanc et l'huile d'olive ; et il te couronne de narcisses à la fleur délicate. Le Printemps t'envoie le produit naturel de l'abeille, et *les boutons de roses*, fleur chère à la peau (χρῶτι φίλον)<sup>7</sup>. Et l'été, une coupe de vin nouveau, et une couronne de raisins, raisins dont il a écarté les branches. Voilà pour toi :

1. *Fouilles de Doura-Europos*, Paris, 1926, pl. XLV et p. 141.

2. Cf. *Rev. archéol.*, 1939, I, p. 238.

3. Cf. Cyriaque d'Ancône, document samothracien publié par ZIEBARTH, *Ath. Mitt.*, 1906, p. 413-414 ; F. CHAPOUTHIER, *Dioscures*, 1935, p. 176 et 177 (fig. 17).

4. *L. I.*, p. 48 sqq.

5. *Rev. archéol.*, 1939, II, p. 79.

6. J'y reviendrai quelque jour.

7. Ou à l'Amour, s'il faut lire : Ἐρωτι (Waddell).



ces sacrifices te sont tous offerts chaque année. *Ton rituel est assimilé à celui des Immortels*<sup>1</sup>. Et voilà pourquoi je ne te ferai plus de sacrifices, ô ma fille, en pleurant ! »

Les Saisons sont ici au nombre de trois : hiver, printemps, été, comme dans l'hymne de Mésomédès à Isis, où l'hiver vient en troisième rang<sup>2</sup>. L'époque ptolémaïque avait accepté le partage de l'an en quatre époques, comme le prouve le cortège décrit par Callixénos (dans *Athénée*, V, 198 A). Ce Cortège est au point de départ de tant de figurations antiques et modernes, païennes ou chrétiennes<sup>3</sup>; et l'on voit ici les liens des Saisons avec le culte funéraire<sup>4</sup>. Ch. P.

### Le buste d'or d'Avenches.

Les *Illustrated London News*, le 6 mai 1939, ont reproduit le buste d'or d'Avenches, qui a été trouvé le 20 avril, et semble un curieux portrait au repoussé d'empereur. On comparerait le Septime-Sévère du Trésor de Marengo, récemment publié par M. Bendinelli. Il restera beaucoup à attendre des circonstances de la découverte, dans cette cité d'Aventicum, qui a fourni déjà des bronzes gallo-romains intéressants, dont l'« Athéna à la chouette ». Ch. P.

### A propos d'une frontière.

Dans une communication, faite aux Premières journées de synthèse historique de 1938, M. Roger Dion (*Le Peuplement de l'Europe*, in *Rev. de Synth. hist.*, t. 59, 1939, p. 56) a présenté une carte, établie d'après le dénombrement de la population de 1936, montrant la répartition en France de la « forme parfaitement agglomérée de l'habitat rural ». Celle-ci est « normale et prédominante au Nord d'une ligne allant de l'estuaire de la Seine au Jura, tandis qu'au Sud de cette ligne elle n'est plus qu'une particularité locale, voire même (comme dans tout le territoire qui s'étend de la Campagne de Caen à l'Adour et du Puy-de-Dôme au Finistère) une *franche anomalie* ».

M. R. Dion attire l'attention des géographes et des historiens sur cette opposition, qui n'est pas déterminée par des conditions géographiques et qui pose un problème non encore résolu.

Cependant cette frontière entre l'habitat aggloméré et l'habitat dispersé correspond, en France, à une frontière archéologique bien définie. Le cours de la Seine marque, en effet, une barrière dans la répartition des familles céramiques de la Gaule. Dès la fin du

1. Τέθμυς ἄτ' ἀθανάτοις.

2. W. PEEK, *Isis-hymnus*, 1931.

3. Cf. les mosaïques de Gerasa, d'Antioche, etc.

4. Pour l'offrande faite aux Nymphes de roses, cf. *Anth. palat.*, VI, 154, 158, 324; la représentation des boutons et des roses sur une coupe du Louvre (F. COURBY, *Vases à reliefs*, pl. VIII a), sur la mosaïque du Phénix à Antioche, sur d'autres de l'Afrique du Nord, etc., ne doit pas être séparée des croyances nées autour du pouvoir funéraire de l'offrande de ces fleurs, brûlées ou non.

1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., les pays situés au Nord du fleuve constituent le domaine de la céramique gallo-belge. Au Sud, apparaissent les céramiques arvernes, poteries peintes de La Tène III, vaisselle grise décorée de bandes ondulées, de hachures, de feuilles de fougères, de réseaux de mailles, tracés au peigne ou à l'ébauchoir. Ce sont là les derniers témoins des modes gauloises qui se prolongeront pendant les soixante-quinze ou cent années qui suivront la conquête. Déjà J. Déchelette (*Manuel*, t. IV, p. 999) avait entrevu que les grandes fabriques gallo-romaines de céramiques arvernes avaient succédé à des établissements plus anciens livrant à la clientèle gauloise, vers les derniers temps de l'indépendance, des vases peints à décor géométrique. Ce long passé industriel explique, dans une certaine mesure, la rapidité avec laquelle ces officines ont pu concurrencer les établissements de La Graufesenque. Les fabrications sigillées qui remplacent, les poteries peintes ou à décor géométrique incisé, ont rayonné à travers tout le monde romain. Mais leurs importations dans les territoires situés au Sud de la Seine se sont heurtées à la très sérieuse concurrence que leur firent pendant tout le Haut-Empire les ateliers d'Argonne et de la Vallée du Rhin.

Au Bas-Empire, la même dualité, se manifeste dans la répartition des industries céramiques. Le cours de la Seine est toujours une frontière archéologique. Au delà, règne la céramique décorée à la roulette argonnaise ; en deçà — mais la limite est alors reportée à la Loire — apparaissent les grands plats, les bols à pied, les gobelets et les bouteilles timbrés de motifs géométriques ou chrétiens de la poterie dite wisigothique.

Aucune frontière n'est vraiment infranchissable, mais la présence de céramiques belges ou wisigothiques, ou argonnaises ornées à la roulette, en dehors des limites que nous venons de signaler constitue une véritable anomalie. Il s'agit donc bien d'une véritable frontière dont l'existence se manifeste par la répartition des grandes familles céramiques, autant que par l'opposition que constate M. R. Dion, entre l'habitat aggloméré et l'habitat dispersé. Cette limite correspond à celle qui sépare la Gaule Belgique de la Gaule proprement dite.

R. L.

### L'archéologie des lézardes.

La recherche des antiquités utilise des procédés variés, voire même bizarres. Telle est l'archéologie des lézardes dont E.-C. Stevens vient de donner la démonstration dans la *Revue des Études anciennes*, t. XL, 1938, p. 399-403.

Il s'agissait de reconnaître l'existence d'une enceinte du Haut-Empire sur le site d'Évreux (Eure). La méthode avait déjà été expérimentée avec succès en Grande-Bretagne pour retrouver, dans les villes, les *limites* d'Hadrien et d'Antonin. En effet, si l'on bâtit sur l'emplacement d'un ancien fossé, comblé et oublié, il se produit des glissements dans les fondations qui se traduisent par l'apparition de lézardes plus ou moins importantes sur le crépi des murailles.

Or, à Évreux, des groupes de maisons lézardées apparaissent suivant un tracé trapézoïdal dont le côté Nord est occupé par l'Iton. Bien plus, il est à remarquer que ce sont en général trois maisons contiguës d'une même rue qui présentent cet aspect, et M. Stevens de conclure que la ville était protégée par un système de larges fossés. A l'intérieur de l'enceinte, *vallum* ou simple levée de terre, se trouvait un cimetière à inhumation, donc du Bas-Empire, ce qui amènerait à conclure que le rempart du 1<sup>er</sup> siècle aurait été démolí lors de la construction des fortifications du III<sup>e</sup> siècle. Reste à vérifier, comme le suggère l'auteur de ces curieuses observations, par des sondages, le bien-fondé de cette reconnaissance tentée grâce aux lézardes. R. L.

### Les fouilles de Trinquetaille et la topographie antique d'Arles.

La grande sécheresse de 1938 a permis à M. F. Benoit (*CRAI.*, 1938, p. 541-548) de pousser des sondages profonds jusqu'aux niveaux correspondant aux plus anciens habitats du quartier de Trinquetaille, en Arles. Les résultats obtenus sont très importants pour l'histoire de la topographie antique de la cité et, dès maintenant, il est établi que l'extension maxima de la ville, de ce côté, date de la fondation de la colonie, dont les habitations s'étendaient de la voie de la Triquette, bien au delà des limites atteintes par les agglomérations du Moyen âge et des temps modernes. Autre fait : la couche archéologique du Bas-Empire ne recouvre pas entièrement les emplacements les plus anciennement occupés, mais paraît se cantonner plus près du Rhône, dans le quartier de Saint-Genest (voir *Rev. archéol.*, 1939, 1, p. 157).

Près de l'ancien cimetière, les trouvailles de 1866 avaient amené la découverte d'un quartier de docks et de maisons, construit en bordure de la *via Domitia*, dont le tracé, en diagonale, indiquait une traversée du fleuve en oblique. Les sondages de 1938 n'ont révélé la présence d'aucune bâtisse au voisinage du Rhône, mais on a pu constater, près de la digue de l'Est, l'existence d'alluvions sur une grande profondeur, fait qui autorise à supposer, sur ces emplacements, un marécage ayant succédé à quelque ancien bras du fleuve. Peut-être faut-il encore trouver là l'explication du tracé en oblique du pont, évitant ainsi les paludes.

Cependant la ville s'étendait jusque sur l'emplacement de l'ancien cimetière, dès la seconde moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Des ateliers de potiers ont été reconnus à un niveau intermédiaire entre les 1<sup>er</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, ce qui confirme l'hypothèse, émise par M. F. Benoit, sur les fabrications céramiques arlésiennes. R. L.

### A l'Amphithéâtre de Nîmes.

Le dernier fascicule des *Monuments historiques de la France* de 1938 apporte, sous la signature de M. A. Chauvel, architecte en chef des Monuments Historiques, un intéressant exposé des travaux déjà

conduits pour *La consolidation des linteaux de la galerie du premier étage de l'amphithéâtre de Nîmes*. Deux procédés ont été employés par l'auteur. Le premier utilise une poutre en ciment armé, coulée dans le blocage et terminée à chaque extrémité par une queue d'aronde. Des pendillards en bronze soutiennent les linteaux. Le second, plus compliqué, nécessite la dépose du linteau supérieur et l'évidement du linteau inférieur, afin d'y couler une poutre en ciment armé sur la hauteur des deux linteaux.

Ces dispositifs dissimulés, et qui ont le grand avantage de faire corps avec la bâtisse antique, voisinent avec les réfections apparentes du XVIII<sup>e</sup> siècle, arcs surbaissés et plates-bandes appareillées.

R. L.

### Scandale de Rampillon.

Ce ne sont pas seulement de trop nombreux monuments de l'architecture civile médiévale qui souffrent de l'abandon, parfois en France. Qui ne déplorera, passant à Rampillon, en Seine-et-Marne, l'état de délabrement de l'Église, si riche et curieuse, qui fut une commanderie de Templiers, et dont le portail — avec celui voisin, un peu antérieur (1170), de Saint-Loup-de-Naud et Saint-Ayoul-de-Provins — pourrait rivaliser avec ceux de Bourgogne ?

A deux pas de Provins et non loin de Paris, ce lieu saint ne mérite guère la misère qui accable ses pierres extérieures si finement ouvragées, qui s'effritent. Le portail occidental est vermoulu : quel fond de présentation pour le trumeau et les délicieuses figurations des Travaux des mois, encadrées des feuillages de France ! Quand on entre, des murs au sol, suinte partout l'abandon. Un tronc invite les passants à la charité pour que « vive cette belle église ». Ne pourrait-on s'occuper aussi ailleurs de ce soin, et plus officiellement ? Le retable du bas-côté Sud, avec sa Vierge, crie détresse ; on aperçoit le jour à travers ses panneaux mutilés. Que de grands musées seraient heureux, pourtant, de l'accueillir !

La Seine-et-Marne n'est pas une contrée inaccessible. Son riche pays n'est pas un désert. Paris et les ministères ne sont peut-être pas trop loin.

Ch. P.

### Le Palais de Chirbet el Minje.

L'édifice à plan quadrangulaire et cour centrale découvert près de Tabgha sur le Lac de Genesareth (O. Puttrich-Reignard, *Berl. Mus.*, LIX, 1938, p. 80 sqq.) et qui, selon C. A. Creswell aurait été peut-être la résidence de l'un des premiers califes Omeiyades — encore qu'on ne soit d'accord ni sur sa date ni sur sa destination — forme un quadrilatère de 70 mètres au côté, avec tours rondes aux angles, orienté rigoureusement. Des mosaïques à décor géométrique et divers objets, donnant des dates, ont été découverts dans les troisième et quatrième campagnes.

Ch. P.



### Mythologie théâtrale.

On lit dans Giraudoux, *Ondine*, acte II, scène 10, p. 126-127 de l'éd. Grasset, 1939 :

« LE ROI. — Hercule : Je ne suis pas du tout de ceux qui font venir son nom de Herclé, celui qui ramasse des rainettes... Pas de rainettes dans l'histoire d'Hercule. N'est-ce pas, Messire Alcuin ? »

MESSIRE ALCUIN. — Dans ce cas, il aurait fallu l'esprit dur, Sire, et pas d'héta, un simple epsilon. »

Cette érudition normalienne est supprimée à la scène. Ainsi périssent les grenouilles qu'un roi ne demandait pas. Mais elles ne figurèrent jamais d'ailleurs dans la ménagerie de l'Héraclès étrusque, si l'on en croit J. Bayet, *Herclé*, 1926.

Même acte, scène 13, p. 153.

« LE CHAMBEILLAN. — Faire taire des chanteurs de Salammbô ! C'est le huitième travail d'Hercule. »

M. J. Giraudoux, qui connaît *Herclé*, connaît aussi très bien le *Dodekathlos* ; mais, directeur de l'opinion publique, il aura pensé que ses spectateurs auraient peur, en un temps troublé, du chiffre treize. Ou peut-être aura-t-il confondu avec les « merveilles du monde » ?

### Opinions téméraires.

Au numéro d'avril 1939 de *Gnomôn*, précieux recueil critique qui tient en Allemagne, de façon exemplaire, le rôle de notre *Revue critique*, hélas ! disparue, on voit annoncé dans le supplément bibliographique, sous la rubrique : *Archéologie* : « Léo Larguier, *Les trésors de Palmyre*, Paris Plon, 1939. » Les lecteurs allemands verront sans peine que ce livre n'a rien d'archéologique à leur apprendre, du moins sur la capitale de Zénobie ! On y étudie un groupe de collectionneurs français des temps modernes, allant de l'intendant Fouquet au « Cousin Pons » et à M. Chauchard : s'ils sont littérairement associés comme on voit, c'est par allusion à un célèbre vers de Baudelaire, écrit vers 1840<sup>1</sup>.

De notre « grande presse », et d'un bel article de M. R. Kemp, à la louange de l'humanisme (*Temps*, du 25 mai 1939) : « Quand on l'écoute, on peut se transporter en Crète au fond des trous de Cnossos, d'où fut tirée une statue au visage mutin, à la taille bien maintenue par quelque corset léger, et que l'on appelle la Parisienne. »

De méchantes gens reprochaient à Sir Arthur Evans d'avoir trop redressé vers le ciel une Cnossos plus archéologique que réelle. La voilà gratifiée de trous : on y retrouvera sans effort, malgré la description, la peinture qui symbolise tout l'art crétois pour beaucoup de nos compatriotes, depuis que l'humour anglais l'a baptisée — par

---

1. Sur ce vers, P. PERDRIZET, *Mél. Dussaud*, 1939, p. 33 sqq.

dérision d'un petit nez retroussé, et de bouclettes trop faubouriennes, avec une intention péjorative. Il n'y a au vrai, ni corset, ni taille, ni statue. Mais G. d'Annunzio, dans la *Ville morte (Victoires mutilées)*, ne faisait-il pas assister déjà à la découverte de statues d'or, aussi, dans le cercle des tombes à Mycènes ?

« *L'âpre rocher de Thasos* vit naître Polygnote, le premier des peintres... Ainsi commencerais-je mon cours sur l'histoire de l'art, si j'en avais quelque magistrale connaissance... »

De Jean Lefranc, *Temps*, jeudi, 15 juin 1939.

Peut-être, mais l'auteur de ce souhaitable Prélude a-t-il jamais visité Thasos ? Il y eût vu partout des pinèdes ombreuses, des prés verts, des vergers dignes des *Thalysies*, des oliveraies qui fournirent l'huile, de Télésiclès à Méhemet Ali ; des vignes. A travers toute l'antiquité, l'île a passé pour un « présent de Déméter », et Dionysos avec ses Silènes y a régné auprès de la déesse des mystères. Et puis, Polygnote, théore de son île vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle, ne fréquentait-il pas à Athènes Elpinicé, sœur de Cimon ? Comment compter ainsi les peintres, illustres ou non, qui le précédèrent, quand les poètes latins rappelaient déjà tous les preux qui vécurent avant Agamemnon ?

## BIBLIOGRAPHIE

---

**André Varagnac**, *Définition du folklore, suivi de Notes sur folklore et psychotechnique et sur l'agriculture temporaire, la préhistoire et le folklore*. Préface de **Georges-Henri Rivière**. Paris, soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales, 1938, in-8°, VIII-68 p., 7 pl. — Définir le folklore est chose malaisée, et nombreuses sont les tentatives pour en fixer l'objet et la matière. A. Varagnac les passe en revue dans la leçon d'ouverture du cours de l'École du Louvre rattaché au Musée national des Arts et Traditions populaires. Sa définition est négative. « Le folklore, ce sont des croyances collectives sans doctrines, des pratiques collectives sans théories » (p. 18). « Est populaire tout ce qui n'est pas officiel », a dit de son côté Marcel Mauss. Quant aux phénomènes dont l'étude constituera la matière folklorique, ils doivent présenter certaines constantes : être collectifs ; offrir simultanément répétition et innovation, conformisme et spontanéité ; comporter à la fois des aspects internationaux et nationaux ou locaux ; avoir un caractère fonctionnel qui les associe aux activités concrètes, aux genres de vie ; être capables de changement (transfert folklorique) (p. 28).

Le folklore également est étudié dans ses rapports avec l'art populaire, la symbolique du décor et ses origines. Des exemples, bien choisis illustrent les théories de l'auteur. On retiendra plus particulièrement les rapports du folklore et de l'agriculture primitive.

R. L.

**Marthe et Saint-Just Péquart, M. Boule et H. Vallois**, *Téviec, station-nécropole mésolithique du Morbihan*. Archives de l'Institut de Paléontologie humaine, mém. 18. Paris, Masson, 1937, in-4°, 227 p., 70 fig., XIX pl. — A 1.800 mètres au large de la presqu'île de Quiberon s'étend la petite île de Téviec. Dans une plage soulevée d'une dizaine de mètres d'altitude, M. et Mme Péquart ont découvert, vers la région septentrionale, sur la côte Ouest, un gisement mésolithique représenté par des foyers et dix sépultures, dans une couche de terre noirâtre, mêlée de charbons et de débris de coquillages. Les foyers sont en relations directes avec les tombes, placés soit au voisinage, soit au-dessus. Il s'agirait alors de foyers rituels ; dans le premier cas, de feux allumés pour la cuisson des repas funéraires.

Le cimetière est disposé sans ordre ; les tombes sont peu profondes, une simple fosse dans le sol. Les corps y avaient été déposés en posi-

tion repliée, couchés sur le côté droit, les mains aux hanches. Deux sépultures, offrent cette particularité d'avoir été protégées par des bois de cerf enchevêtrés. S'agit-il bien là d'un rite d'héroïsation ou de déification, comme le suggèrent les fouilleurs ? Les rapports avec les dieux à ramures de cervidés du monde celtique sont bien lointains. Dans une autre fosse, un homme tenait sur son bras un petit enfant, dont les pieds reposent sur sa main droite. Même rite dans une tombe de femme, où l'enfant portait une sorte de couronne de bois de cerf. Quelques tombes ont été remployées, l'une d'elles a servi pour six inhumations successives. Après comblement avec la terre même du gisement, des gros blocs avaient été accumulés avec soin au-dessus de la sépulture.

Les mobiliers funéraires consistent en objets de parure, colliers, bracelets, résilles, pagnes (?) en coquillages, stylet-épingle servant à fermer un vêtement et quelques outils d'os ou de silex. A noter enfin que les squelettes, principalement à la hauteur de la poitrine, avaient été passés à l'ocre rouge.

L'outillage de la station comprend des pièces de silex et d'os. Les premiers sont représentés par des triangles scalènes, des trapèzes d'où on passe à la pointe de flèche à tranchant transversal, de lamelles, de perçoirs. Il y a encore des broyeurs, des lissoirs, faits de galets de schiste. Le burin est extrêmement rare. Sur les épingles en os apparaissent des décors gravés, de même que sur une [mandibule de poisson (losange)]. Des andouillers de cerf ont été utilisés comme manches d'alènes ; un autre a été perforé.

Les débris de cuisine renferment principalement des coquillages, moules, coques, bigorneaux, patelles, huîtres, des débris de poissons et de sèches. Les mammifères domestiques y sont représentés par le chien et un mouton ou une chèvre ; les animaux sauvages par le sanglier, le chevreuil, le cerf, le castor, le renard, la martre, le chat sauvage, le hérisson ; les oiseaux par le grand pingouin.

La seconde partie est consacrée à l'étude anthropologique des vingt et un squelettes, due à MM. M. Boule et H. Vallois. On se bornera à en résumer les conclusions. Les découvertes faites dans l'ancien monde permettent de répartir les Hommes mésolithiques en quatre types principaux : 1° brachycéphales d'Ofnet ; 2° dolichocéphales modérés de Téviec ; 3° dolichocéphales plus accentués d'Ofnet ; 4° dolichocéphales de Mugem et de Palestine. En dernière analyse, on pourrait considérer les Mésolithiques de Téviec, comme dérivant des Magdaléniens de Chancelade.

Les fouilles de Téviec, conduites avec une sûreté et une méthode rigoureuse par M. et Mme Péquart, apportent une contribution des plus importantes à l'histoire du Mésolithique. R. L.

*Handbuch der Urgeschichte Deutschlands, herausgegeben von Ernst Sprockhoff. Band 2, Werner Buttler, Der Donauländische und der Westische Kulturkreis der jüngeren Steinzeit. Band 3, Ernst Sprockhoff, Die nordische Magalithkultur.* Berlin, Walter de Gruyter,



1938 ; 2 vol., in-4°, de vi + 110 p., avec 24 pl., 32 fig. et 5 cartes ; et vi + 164 p., 66 pl., 91 fig et 6 cartes. — Le nouveau *Manuel de la préhistoire allemande*, dont M. Ernst Sprockhoff, directeur de l'Institut romano-germanique de Francfort, a pris l'initiative, comprendra de nombreux volumes confiés chacun à un spécialiste de la pré- et de la protohistoire. Le premier de ces *Manuels* qui traitera des civilisations paléo- et néolithique, sera rédigé par M. G. Schwantes. Les deux volumes parus sont consacrés à la fin du Néolithique et aux civilisations mégalithiques de l'Allemagne. La présentation est remarquable : exposés très clairs, nombreuses planches d'une exécution soignée, tableaux chronologiques et cartes de répartition claires et précises. La bibliographie, tout en donnant l'essentiel, évite les longues énumérations de notes ou d'articles d'un intérêt souvent secondaire. Mais on regrette que, dans l'un et l'autre de ces *Manuels*, les auteurs se soient trop exclusivement cantonnés dans le domaine archéologique purement allemand. Il est, en effet, bien difficile, d'étudier la pré- et la protohistoire dans le cadre, si large soit-il, d'un seul territoire. Aux temps lointains qui nous occupent, les frontières entre les peuples sont indécises et flottantes, et — sous un morcellement, peut-être plus apparent que réel, — l'Europe occidentale et centrale constitue un tout dont il faut tenir compte. Ces réserves faites, il n'en reste pas moins que ces deux volumes apportent une tentative très réussie de classification d'un matériel archéologique surabondant, qui avait été souvent distribué entre des groupements dont les subdivisions, souvent excessives, n'étaient pas toujours exemptes de confusion.

Au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, la civilisation de la céramique rubanée (*Bandkeramik*) s'étend sur la région danubienne, tandis que, à l'Ouest, règne la *Westliche Kultur* de M. Werner Buttler, c'est-à-dire la culture que les archéologues suisses et français désignent sous le nom de Civilisation des Palafittes.

Le premier de ces grands groupes, de caractère nettement agricole, paraît s'être formé dans les terres fertiles du loess danubien et avoir gagné par étapes le Centre et l'Ouest de l'Allemagne. Mais ce n'est là qu'une de ses provinces, car, au moins dans le même temps, en Bohême, en Moravie, en Thuringe, les populations de la céramique rubanée sont déjà installées. Le cours du Rhin, d'ailleurs ne marque pas les limites occidentales de son expansion (voir t. 2, carte I). On la retrouve sur le loess alsacien et dans l'Hesbaye belge, où elle est connue sous le nom d'Omalien (voir *Rev. archéol.*, 1938, I, p. 346-347). Il n'eût pas été inutile de consacrer quelques pages aux prolongements occidentaux de cette grande culture agricole. Si des traits communs assurent une indiscutable unité à tous ces groupements, ceux-ci, cependant, présentent des aspects locaux qui permettent de déterminer des provinces : ce sont celles d'Aichbühl, d'Hinkelstein, de la Theiss et de Rössen. Il y a là des pages excellentes où sont analysés les divers types de céramiques et d'outillages qui caractérisent ces civilisations, leurs aires d'expansion et leurs rapports avec les groupes voisins. On retiendra également le paragraphe

(p. 9 sqq.) qui traite des établissements de la *Bandkeramik*, à Cologne-Lindenthal et au Goldberg (voir *Rev. archéol.*, 1937, I, p. 266-267 ; 1938, I, p. 328-329).

La *Westische Kultur* s'étend à la fois sur l'Allemagne occidentale et la France orientale. C'est la culture dite du Michelsberg qui correspond à la phase finale de la civilisation des Palafittes. Mais le Michelsberg est une station de terre ferme. Là encore, on regrettera, malgré la mention des établissements de Cortaillod (Suisse) et du camp de Chassey (France), que M. Werner Buttler se soit rigoureusement tenu à l'étude des cités lacustres du lac de Constance. La civilisation occidentale comprend trois provinces : *Michelsbergkultur*, *Horganerkultur*, *Schüssenriederkultur*. Dans le Sud de l'Allemagne, parallèlement à la *Westische Kultur* et à celle d'Altheim, on constate l'existence de groupements qui ne se laissent pas rattacher aux précédents : types de Pollinger, de Rüssingen et de Eysersheimer Mühle.

Dans le troisième volume de ce *Manuel*, M. Ernst Sprockhoff dresse le tableau des civilisations mégalithiques installées sur les moraines des anciens glaciers de l'Allemagne septentrionale, de la Mer du Nord à la Baltique. Elles ne sont qu'en partie contemporaines des groupes danubiens et occidentaux, et leur durée se prolonge jusque pendant le Bronze I.

L'auteur retrace l'évolution de la tombe mégalithique qui n'est pas sans analogies avec celle de nos dolmens. Ces sépultures collectives, à la dernière étape de leur développement, constituent de grandes allées couvertes atteignant jusqu'à vingt mètres de longueur.

Ce type de construction funéraire paraît avoir été introduit, dans le domaine de l'Allemagne septentrionale, par l'intermédiaire du Jutland et des îles danoises qui l'auraient reçu de l'Irlande. C'est là une hypothèse séduisante. Mais on aurait désiré que M. Ernst Sprockhoff posât nettement le problème des relations maritimes entre le monde énéolithique de l'Ouest et celui du domaine de la Baltique. L'Irlande a joué un rôle de premier plan ; nous connaissons la nature de ses rapports avec la Péninsule ibérique, nous voudrions être renseignés sur le caractère de ses relations avec le domaine nordique. On regrettera encore de ne rien trouver, dans ces pages, sur les liens qui unissent les mégalitheurs allemands et les constructeurs de nos dolmens et allées couvertes bretonnes. Quel a été également le rôle de ces bandes d'archers, guerriers ou brigands, porteurs de la céramique à zones ou de la céramique à impressions de cordelettes, dans cette culture des mégalithiques, depuis la vallée de la Meuse jusqu'à la vallée de l'Oder ?

Du Jutland, l'aire d'expansion des monuments mégalithiques gagne les environs de Lübeck, puis l'Oder et la région des lacs mecklembourgeois et brandebourgeois, au Sud. A un certain moment de son histoire, on observe que les tribus des mégalithes prononcent un mouvement de descente, entre Ems et Weser, peut-être repoussées de leurs territoires septentrionaux par de nouveaux venus. Mais, dans cette descente, elles se heurtent à un autre groupement, le peuple des tombes à cistes.

Dans l'établissement des groupes archéologiques, on retrouve la même précision et le souci constant d'éviter la multiplication des subdivisions. Mais ce n'est là encore qu'un classement qui pose plus de problèmes qu'il n'en résout. Si l'on connaît bien l'archéologie des groupes de Walternienburg-Bernburg et des *Kugelamphoren*, grâce aux travaux récents, une grande obscurité règne sur l'origine de l'une et l'autre de ces cultures. La première paraît devoir représenter l'extension vers la Saxe et la Thuringe des constructeurs de mégalithes. Elle est caractérisée par une céramique typique où dominent les gobelets à anse. Le matériel est très différent de celui des groupes voisins. Mais il faut avouer que l'on ne connaît encore que son existence. Il en est de même pour le peuple des *Kugelamphoren*, dont la poterie — à panse globuleuse et col étroit — a été rencontrée sur les territoires qui s'étendent à l'Ouest depuis le Harz, à l'Est jusqu'à l'Oder, au Nord sur l'Altmark, au Sud, jusqu'au Vogtland. Elle paraît apparentée aux civilisations nordiques, et il n'est pas impossible qu'elle ait subi des influences venues des centres de la céramique rubanée. Elle est contemporaine de l'Énéolithique, et certaines haches de pierre reproduisent des formes inspirées du métal.

L'Allemagne, au Néolithique et aux premiers temps de l'âge des métaux, est soumise à deux courants principaux qui semblent avoir coulé parallèlement plutôt qu'ils ne se sont mêlés. L'un cherche ses origines dans le monde des Nordiques ; l'autre obéit à des influences plus complexes, tantôt orientales, tantôt occidentales. Déjà se manifeste l'opposition entre les pays du Nord et du Midi. R. L.

G. Fougères, G. Contenau, P. Jouguet, R. Grousset, J. Lesquier, *Les premières civilisations*, 4<sup>e</sup> éd. revue et commentée, Paris, 1938, Alcan, 490 p., in-8°. — Ainsi que le rappelait l'Abbé Breuil récemment, lors de son Jubilé scientifique, l'historien des premières civilisations construit sur le sable ; et il n'est pas facile d'accommoder nos fragiles connaissances, au début de l'histoire (plus encore que plus tard !) aux progrès de la science et de l'expansion archéologique, qui remettent tant de fois tout en cause.

L'équipe formée par MM. Halphen et Sagnac pour cette partie de leur entreprise générale compte déjà deux disparus, qui ne viendront plus veiller sur leur héritage intellectuel et sur ce que de Vogüé appelait la « chute naturelle des idées ». Le livre dure, néanmoins, les vivants étant venus à la rescousse de ceux qui avaient failli être déjà οι πλείονες. On en reste ici encore à peu près au texte de la dernière édition, 1929. Mais les chapitres ajoutés en 1935, par MM. Contenau, Jouguet, Grousset, et Cloché ont été maintenus. M. Cloché a développé particulièrement les résultats des dernières fouilles et des dernières recherches, p. 453-464<sup>1</sup>. Ch. P.

---

1. Pour la note ajoutée à la réédition de G. Glorz, p. 474 sqq. et qui m'est attribuée ici, p. 457 « en majeure partie », je devrai seul porter, s'il y a lieu, tout

*Walters Art Gallery, Handbook of the Collection*, s. d. (1936), Baltimore, Maryland, n° 8, 178 p.; nombreuses figures, non numérotées. — La collection d'art fondée par H. Walters (1848-1931) apparaît riche et intéressante. Voici son *Catalogue* sommaire; depuis peu, elle publie un périodique, le *Walters art Gallery Bulletin*. Les arts représentés dans les salles vont des origines du monde à nos jours. Il y a de bons documents égyptiens : figures funéraires et reliefs de l'Ancien Empire, tête de Pharaon du Nouvel Empire (1300-1100), sculptures saïtes, dont l'effigie du prêtre Hor Wedja, agenouillé; pour l'Assyrie, quelques documents sumériens ou assyriens, une tablette de Sennachérib (expéd. de 650 en Babylonie); la couronne (?) d'or orientale, qui est donnée (p. 24, en n.) comme phénicienne, inspirerait, je crois, quelques réserves; on nous dit que c'est un travail « phénicien ». Mais de quelle date ?

L'art grec archaïque est représenté, p. 20, par un miroir que soutient une péplophore, Aphrodite vers laquelle volent des Amours (second quart du v<sup>e</sup> s.). Le musée possède pour les périodes archaïques, une statue « dédalique » de prêtresse<sup>1</sup>, un Cours de bronze, aussi. Le plus beau marbre est un Jeune Satyre de type praxitélien; (cf. le Satyre Mengarini) (p. 30, copie romaine); il y a un lécythe arybalisque polychrome (iv<sup>e</sup> s.) du type de Kertch (p. 34); un joli bronze, animé, d'une villa campanienne, dont on nous dit, ce que j'ai peine à croire, que la tête serait copiée d'un prototype du v<sup>e</sup> s. grec (p. 35). Parmi les ouvrages de toreutique, outre le miroir par nous signalé, on mentionnera une coupe d'argent syro-phénicienne du vii<sup>e</sup> s.; une situle étrusque du iii<sup>e</sup> s., avec une scène gravée de bataille (invasion gauloise ?)

La tête de marbre, jadis rapportée, qui est reproduite à la p. 39, serait un portrait d'Auguste; mais il peut s'agir d'un contemporain moins illustre; il y a un sarcophage bachique (p. 40), avec Triomphe indien, et au-dessus une petite frise de couvercle, racontant la double naissance dionysiaque; une tête de cheval en bronze, avec têtère ornée (phalariques), doit venir d'une statue romaine équestre (p. 41 en bas).

Les arts médiévaux et modernes sont abondamment représentés et par d'excellents documents. Il est assez curieux de rencontrer, p. 157, sur une jasse anglaise du xviii<sup>e</sup> s. (couronnement du citharède vainqueur) l'interprétation archaïsante de la composition d'un vase à figures rouges maintenant connu par une copie récemment retrouvée dans le tumulus de Bresovo (Mus. de Sofia; cf. *Gaz. B. Arts*, avril 1936, p. 217, fig. 21). Dans les deux cas, des Victoires volent autour du musicien qui gravit la tribune du concours.

Ch. P.

---

le poids de la critique, et tout le risque éventuel : car je n'ai pas eu de collaborateur. Il y aurait des corrections urgentes à faire dans le texte, et certaines notes à déplacer. Que vient faire, p. 119, p. ex., où il est question du monde égéen au III<sup>e</sup> millénaire, la mention d'un ouvrage sur la céramique des Cyclades (I<sup>er</sup> millénaire !) ?

1. Pour la nouvelle figure, cf. *REG.*, LII, 1939, p. 101, fig. 5.



**Hans A. Winckler**, *Rock-drawings of Southern Upper Egypt I, Egypt expedition Society, Sir Robert Mond desert expedition*, London, Humphrey Milford, 1938 ; royal quarts, p. viii + 44, 41 pl. et une carte. — En 1936-1937 — sous la direction du Dr Winckler, ainsi que l'indique ce copieux « rapport préliminaire » d'une présentation si luxueuse et impeccable — l'expédition commanditée par le regretté Rob. Mond, explorateur du cimetière d'Erment, a recueilli le matériel ici publié, fort important. Les documents proviennent du désert Est et, pour une plus petite partie, des régions occidentales. Ils nous apportent une information inespérée sur les peuples qui vivaient là : la faune de leur temps<sup>1</sup>, leurs vêtements, leurs armes, leur batellerie fluviale (en papyrus), leur vie sociale et religieuse. Le matériel remonte en partie aux temps pré-dynastiques. Parmi les nombreux résultats obtenus, il y a à signaler, notamment, les renseignements apportés sur les Blemyens ; la découverte d'une stèle de la XIII<sup>e</sup> dynastie (désert Ouest) ; un certain nombre de noms d'Horus anciens ; des dessins émanant des peuplades qui avaient traversé la Mer Rouge pour s'installer dans le désert Est aux temps pré-dynastiques ; un certain nombre des gravures sur roc sont l'œuvre d'un peuple de chasseurs qui a couvert, pendant un temps, l'aire explorée.

Ont été étudiés, successivement, les sites, les signes (anciens, de la période gréco-romaine et copte<sup>2</sup>, de la période arabe), les pictographes, qui se répartissent entre les mêmes périodes (les Blemyens ressortissant à la période gréco-romaine et copte). Parmi les peintures les plus anciennes (p. 18 sqq.), certaines sont l'œuvre d'autochthones, d'autres d'envahisseurs de la vallée du Nil ou de l'Est : on les a classées suivant qu'elles appartiennent au désert de l'Est ou de l'Ouest, et autant que possible chronologiquement. Les dessins de bateaux en faucille, particulièrement nombreux, appellent des comparaisons avec ceux des peuples de la mer, les graffites de Hiéracopolis, d'Uruk, etc. Sur les dates, sur les problèmes ethniques posés, A. Winckler est resté très prudent, à bon droit, content de nous apporter d'abord un si riche butin.

Ch. P.

**Wreszinski** (†), *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte*, Teil III, *Gräber des alten Reiches*, Leipzig, Hinrichs, s. d., 7 fascicules déjà parus : 160 p., 80 pl. — Tous les égyptologues ont entre les mains, comme un *thesaurus* d'informations très sûres et de reproductions photographiques impeccables, les deux premiers tomes de l'*Atlas* du regretté Pr Wreszinski. Le premier offre un large choix des peintures thébaines les plus significatives pour l'étude de la vie privée des anciens Égyptiens à l'époque du second Empire thébain. Le second réunit à peu près tout ce que les monuments de l'Égypte antique ont encore livré en fait de représentations des peuples étran-

1. Eléphants, hippopotames, girafes, gazelles.

2. Les inscriptions grecques ne sont pas transcrites, ce qu'on regrettera.

gers. Chacune des planches de ces recueils, devenus classiques, comporte, en marge ou en rez-de-chaussée, un commentaire archéologique, nourri au besoin par des comparaisons avec d'autres monuments, qui sont reproduits en illustrations dans le texte.

Ce troisième tome posthume, en cours de publication par fascicules (il en comportera 15), aborde une plus haute époque, l'Ancien Empire, dont la civilisation est illustrée par les admirables bas-reliefs des mastabas memphites. La méthode de présentation diffère de celle des tomes précédents : le commentaire, rédigé par le P<sup>r</sup> Schaefer, formera un volume distinct de celui des planches. Les descriptions suivent les figurations détail par détail, comme dans les parties précédemment parues, mais le fait de n'être plus limité par l'espace disponible dans le cadre du format des planches donne au commentaire la liberté de se développer avec plus d'aisance. Avec un guide comme le P<sup>r</sup> Schaefer, c'est une aubaine pour le lecteur. Le P<sup>r</sup> Schaefer, du reste, use avec discrétion de la faculté qui lui est donnée de s'étendre. Ses descriptions restent des modèles de concision et d'objectivité, qui formulent juste ce qui est nécessaire pour voir et comprendre ce qu'un bas-relief égyptien, avec ses conventions différentes des nôtres, donne à comprendre et à voir. Néanmoins, et il faut l'en remercier, le savant égyptologue n'esquive pas l'occasion, quand elle se présente, d'exposer les vues qui lui sont propres et qu'il a déjà exprimées dans les différents ouvrages qui ont fait de lui le théoricien le plus accrédité du vieil art égyptien. Le résumé qu'il donne, aux pages 29-37, de sa conception du dessin égyptien met d'emblée le lecteur au courant des positions les plus récemment adoptées par l'égyptologie à la suite de ses démonstrations. Enfin le P<sup>r</sup> Grapow, de Berlin, un des maîtres incontestés de la philologie égyptienne, a apporté sa collaboration pour la traduction et le commentaire des multiples inscriptions qui émaillent les bas-reliefs des mastabas : qu'elles dominent les scènes ou s'insinuent entre leurs personnages. Ce sont, la plupart du temps, les notations des propos tenus par les figurants au cours de l'action décrite, toujours pleins de verve et souvent d'humour.

C'est toute la vie de la société égyptienne au temps des Pyramides, le III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, qui est représentée dans les planches de cet ouvrage, grâce au choix judicieux des auteurs. La vie privée du grand seigneur, avec ses soins de toilette, ses repas, ses distractions domestiques et ses voyages — ses serviteurs au logis — les artisans à sa solde dans ses ateliers — les paysans qui cultivent ses domaines, des semailles à la moisson, et qui prennent soin de son bétail — les scribes qui surveillent et administrent ses gens et ses biens — les émotions de la chasse et les revenus de la pêche, tels sont les thèmes généraux de ces tableaux, véritables miroirs d'une civilisation ! Ils en reflètent fidèlement tous les détails épisodiques, comme les jeux d'enfants, les discussions de marché ou les opérations du chirurgien. Tous les documents du même genre qui offrent de l'intérêt se trouvent rassemblés, et même groupés, dans ce volume.

Évidemment les mastabas classiques de Saqqara sont ici la

principale source, depuis les fameux reliefs du tombeau de Ti, du début de la V<sup>e</sup> dynastie (vers 2525 av. J.-C.), jusqu'à ceux concernant Kagemni, à la fin de la VI<sup>e</sup>, vers 2300. Mais, fidèle à la méthode des tomes précédents, l'auteur a recherché ailleurs tout ce qui pouvait éclairer et enrichir sa documentation : soit quelquefois dans les nécropoles provinciales de la même époque à Cheikh Saïd, Hammamiyeh ou Deir el-Gebrawi, soit surtout dans les collections des grands musées d'Europe et d'Amérique, à Londres, Paris, Berlin, Bruxelles, Dresde, Chicago, Boston et Cleveland. Ainsi le matériel offert à l'étude est à la fois choisi et complet.

Il est en outre présenté sous une forme définitive, qui exclut toute fantaisie d'interprétation : de belles photographies claires, à grande échelle, permettent l'étude des détails. Ce mode d'édition donne aussi une idée exacte de la qualité artistique de chaque document. C'est pourquoi, indispensable aux égyptologues et en général aux historiens de l'Orient qui s'intéressent à l'Égypte, cet ouvrage ne l'est pas moins aux historiens de l'art. Ils y trouvent, non pas, comme dans trop de publications sur cette matière, des transpositions au trait qui dépouillent les œuvres de leurs qualités artistiques les plus fondamentales, mais l'image exacte des œuvres elles-mêmes avec leur accent propre. Jamais d'ailleurs sculptures plus intéressantes et plus attachantes n'ont mieux mérité une édition aussi parfaite.

Étienne DRIOTON.

**A. Erman**, *La Religion des Égyptiens*, traduction de **Henri Wild**, préface de **M. É. Drioton**, Paris, Payot, 1937 ; un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*, 514 p., 186 croquis, 8 grav. hors texte. — C'est en 1934 qu'Adolphe Erman, professeur à l'Université de Berlin, avait publié sous sa première forme ce livre en allemand (xvi, 465 p., chez W. de Gruyter, Berlin). Ayant consacré de nombreux travaux de détail à l'archéologie de la vallée du Nil — principalement à l'histoire des cultes sous les Pharaons, aux documents qui nous la font connaître, l'auteur avait présenté là une synthèse de ses études précédentes, rassemblant avec un ordre très clair et une excellente méthode ce qui concerne la mythologie et la théologie de l'Égypte antique, le rituel des temples, la religion des morts et les coutumes qui en dérivait, l'évolution suivie par l'histoire morale de l'Égypte, non seulement au temps de sa complète indépendance, mais encore sous la domination des Perses, pendant la période alexandrine et sous l'autorité de Rome. Les réflexions sur le présent qu'on rencontre à plus d'une page ne sont pas sans causticité, parfois.

« S'il est un ouvrage dont un égyptologue puisse être heureux de présenter la traduction à ses compatriotes, c'est bien ce livre », a écrit dans la préface M. E. Drioton. « La maîtrise incontestée d'A. Erman a trié tout ce qui était substance de bon aloi et le présente dans une synthèse d'une objectivité robuste. Si l'auteur, comme c'est son droit, y incorpore parfois quelque thèse de philosophie religieuse qui lui soit personnelle, il ne sollicite pas les faits pour

l'établir, et la discussion peut s'appuyer en toute sécurité sur les documents mêmes dont il argue. On ne saurait rien désirer de plus objectif ni de plus solide. De plus opportun non plus. Plus que jamais peut-être, la religion égyptienne a prêté dans ces dernières années à des divagations pseudo-scientifiques qui égarent trop facilement le grand public. »

L'ouvrage a été consciemment traduit, encore que les mots grecs<sup>1</sup>, les références bibliographiques, aient pu avoir besoin de soins plus attentifs. L'inconvénient est que l'information a été laissée à la date de 1934, et qu'on n'apprend rien, de la sorte, ici, sur le symbolisme des constructions funéraires de Saqqarah à l'époque de Zoser et d'Inhetep, ni sur la divinisation des vizirs et des scribes (nouveau temple d'Amenhotep fils de Hapou, p. 373), ni même à plus forte raison sur les récentes découvertes de la Nécropole royale de Tanis. Il s'en faut, pareillement, que la documentation concernant le temple de Montou au N. de Thèbes soit complète. On laisserait croire, p. 58, que les ruines en sont encore au temps où s'élevait la « Sucre-rie », à Medamoud ! Il eût été souhaitable qu'un égyptologue voulût bien « faire le point » dans une note complémentaire, là où cela était nécessaire<sup>2</sup>. Et qui eût pu être plus indiqué que le préfacier, à Medamoud, comme à Toud et ailleurs ?

Ces indications ne sont données ici que pour marquer la richesse, toujours accrue, du domaine des religions égyptiennes, où tous les historiens de l'antiquité ont tant à apprendre. Le prudent et sagace traité d'A. Erman leur donnera toujours — à la date de 1934, au moins — la base d'étude et le point de départ essentiels<sup>3</sup>. Ch. P.

**J. Vandier d'Abbadie**, *Catalogue des ostraca figurés de Deir el Médineh*, nos 2256 à 2722, dans les *Documents de fouilles publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, sous la direction

1. P. 459 : Abonutichus (Abonoteichos !).

2. P. 379 sqq., ce qui est dit du rôle de Cambyse serait à mettre au point d'après les récents travaux de M. POSENER.

3. Les fouilles de M. P. Montet à Tanis viennent de prouver une fois de plus la véracité et la valeur des témoignages d'Hérodote, dont on sait trop peu que Mariette transportait partout une édition interfoliée, grâce à quoi il a pu découvrir, par exemple, le Serapeum de Memphis. Je relève, comme manquant à Erman, le récit de la *Katabasis* de Rhampsinites (Ramsès III ?) « descendu vivant dans les lieux où les Grecs supposent que les Enfers sont placés » (HÉR., II, 122) ; on disait qu'il y avait joué aux dés avec Déméter, tantôt gagnant, tantôt perdant contre elle ; enfin, qu'il était revenu sur la terre, rapportant une étoffe brodée en or, dont la déesse lui avait fait présent. Il est mention de la fondation d'une fête à cette occasion (HÉRODOTE, *ibid.*). Les prêtres habillaient l'un d'eux (le célébrant) d'un manteau brodé à cette occasion ; ils le coiffaient d'une mitre ; puis on le conduisait *tête voilée* sur le chemin du temple de Déméter, où deux « *lous* » venaient le conduire pour le ramener ensuite. Ce récit, qui a été trop rarement commenté, explique bien des particularités cultuelles, en Égypte même, comme en Grèce où nous connaissons tant de *Katabaseis*. La Déméter *Astragalizousa*, dont le « jeu » était une divination, a laissé des traces, sur la « stèle de Pharsale » comme ailleurs ; et l'usage des cadeaux reçus aux Enfers, attesté sur le même document (où Déméter a les dés en mains), aurait été à noter aussi.



de **M. P. Jouguet**, t. II, fasc. 2, 1937, Le Caire, Impr. de l'Inst. français, in-4°, p. 53-156 (*suite*), et pl. XXXVII-XCII. — Voici encore, clairement décrits — et illustrés par des aquarelles expertes qu'on a pu reproduire en couleurs souvent, malgré les temps difficiles — la suite d'un magnifique catalogue, qui doit être précédé d'une étude générale en préparation : la couverture nous l'annonce. Ce ne sont pas seulement les égyptologues, et les historiens de l'art en général, qui y trouveront leur butin : ces esquisses librement jetées sur quelque éclat de pierre sont, comme les tessons de céramique grecque, chargées d'un message qui nous touche, sur la richesse et la liberté d'un art dont nous ne voyons trop à l'habitude que les objets figés, la raideur officielle. Mais quelle fantaisie, pourtant, p. ex. dans ces satiriques défilés de canards menés aux champs par un chat qui emporte à l'épaule son vivre et son couvert, pour la journée pastorale ! Ailleurs ce sont des singes grimant dans un palmier doum, des babouins conduits par un homme, tout un bestiaire expressif de la Vallée du Nil, qui réveille les souvenirs du voyageur, et de l'historien des religions. L'Égypte a pris à ses animaux un panthéon que la Grèce rejeta, mais connu avec curiosité, et dont l'exotisme impressionnait encore les Romains, un peu dégoûtés de cette zoologie transcendente. On ne comprendrait pas Alexandrie et l'art alexandrin, satire, allégorie, fabliaux, sans ces scènes : il n'y a pas ici, d'ailleurs, qu'oiseau, poisson et bétail ; des chars et des chevaux, des séances de musique dans les gynécées, des scènes d'offrande et d'adoration mêlent la présence de l'homme. Il y a même quelques visages royaux, des fêtes divines. Partout, la plus tendre familiarité : on voit (2337) une mère veiller son enfant, un petit négrillon nature, qui se retourne sur un lit soutenu par des Bès prophylactiques ; ailleurs, une scène d'allaitement (2344) : est-ce bien le *Ka* de l'enfant qui est représenté parmi les liserons jetés au mur ? Jeu, danse, bataille, adoration, ces albums donneront sur la vie privée de l'Égypte ce que nous avons eu pour la Grèce avec certains vases peints.

Ch. P.

**Nele Perrot**, *Les représentations de l'arbre sacré sur les monuments de Mésopotamie et d'Élam*, Paris, Geuthner, 1937, in-8°, 143 p., 32 pl. hors texte. — Les spécialistes ont fait un accueil favorable à ce travail, qui — même au moment où paraît le riche *Corpus* (1217 figures !) de Mlle H. Danthine — ne sera pas, certes, inutile. Mlle H. Danthine s'est occupée surtout du palmier-dattier ; ici, tous les arbres sacrés de l'Asie occidentale ancienne, et leur rôle ! Recherche iconographique, qui, accompagnée d'une bibliographie, vient à son heure : au moment même où l'on découvre que l'Égypte aussi a commencé, à Medamoud par exemple, avant Montou et Sesostris III, par aménager des sanctuaires *de l'arbre* : à Medamoud, les deux plus anciennes chambres funéraires, retrouvées depuis peu, avec leurs couloirs en méandres, semblent des caveaux funéraires en rapport avec le culte d'Osiris-arbre ; plus tard, des buttes entourées d'arbres sacrés, là comme à Médinet-Habou, représentaient aussi un culte osirien primitif : la

dendrolâtrie qui s'est maintenue à côté du culte du dieu de la guerre, jusqu'à basse époque, dans les bosquets sacrés mentionnés par les listes d'Edfou : la Grèce, à son tour, devait adorer l'arbre et créer des jardins de sanctuaires (*Acad. Inscr.*, 25 oct. 1934 : *Dans les jardins du héros Académios*). En somme, le culte de l'arbre a été partout primitif : il est symbole de verger, de paradis. Derrière le dieu, il signifie la béatitude du repos ; les Grecs représenteront encore, et les Étrusques (Tombe François), les Sages *sous les arbres*. Le Jardin d'Éden (A. Jellineck, *Beth Hammidrash*, II, p. 53) avait 800.000 essences diverses, et l'arbre de vie au milieu, qui, de son feuillage, recouvrait tout le Paradis ; le Kishanre d'Eridu, demeure d'Ea, placé sur une tête, guérissait les maladies ; le rite du portement du mât, à Éphèse ou ailleurs, peut dériver d'une telle action magique.

Signalons la distribution générale de l'ouvrage : après une introduction est étudiée la haute époque, celle de l'Élam vers 3000 av. J.-C. : 1. Les premières représentations de l'arbre sacré sur la céramique. — 2. Cylindres, sceaux et objets divers. — Ce sont ensuite les temps du troisième millénaire, Sumer-Akkad : 1. Les représentations végétales sur les plus anciens monuments sumériens. — 2. Les différentes espèces d'arbres. — 3. Divinités de végétations et d'agriculture. — Au deuxième millénaire, le livre étudie : l'Élam après l'époque proto-élamite. — 2. La Haute-Syrie. — 3. Les temps cananéens et mycéniens. — Au premier millénaire, se place l'époque du culte de l'arbre sacré chez les Assyriens : 1. Monuments de pierre. — 2. Cylindres et cachets.

Les historiens du passé préhistorique et des cultes de Grèce ne négligeront pas ce recueil de documents : cf. p. 88 sqq., pour les temps mycéniens, où, nous dit-on, p. 98, l'« incursion » est « rapide ». Il eût été possible de marquer le rôle du mât sacré dans les palais, comme à Mallia, où il a été signalé et expliqué (*Ét. crétoises*, 1<sup>er</sup> *Rapport*). Là aussi, nous touchons aux sources asiatiques d'une religion qui a subi des influences conjuguées, du Sud et de l'Est à la fois.

Pour les origines de la dendrolâtrie grecque, il eût été possible d'ajouter : les monuments d'Éphèse, où la première Artémis a été trouvée *dans l'arbre* ; ceux de Pazarli, récemment dégagés (bouquetins et arbre) ; d'autres demandent à être signalés à l'attention. Je montrerai prochainement que la curieuse représentation d'un vase grec à fond clair, signé de Sotadès, ne s'explique, en pleine époque classique que par la dendrolâtrie la plus orientale, et qu'on avait parlé là bien à tort d'un « sujet de genre ». Ch. P.

**M. Rutten**, *Éléments d'accadien (assyrien-babylonien). Notions de grammaire*. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1937 ; in-8°, 104 p., autogr. — Alors qu'il existait à l'étranger de nombreux ouvrages exposant les rudiments de la langue assyrienne à l'usage des commençants, il n'y avait rien de tel en France ; même pas de grammaire plus récente que celle qu'avaient publiée V. Scheil et Ch. Fossey. Le travail de Mlle M. Rutten vient donc combler une lacune. Il ne

s'agit en aucune façon de grammaire critique ; ceux qui sont assez avancés pour en entreprendre l'étude s'adresseront avec fruit à la grammaire que nous signalons ci-dessus, à celle d'Unghad ou à celle de M. Ryckmans. Ce que les étudiants trouveront dans le livre de Mlle Rutten sont les notions nécessaires, les règles élémentaires à appliquer lors de la traduction de textes faciles, des tableaux des conjugaisons et de la déclinaison. Des exemples, auxquels est jointe la traduction, permettront au lecteur de se familiariser avec les premières difficultés avant d'aborder les règles de la phonétique, dont la connaissance n'exclut pas la pratique directe des documents lorsqu'il s'agit de traduire.

Ce petit volume qui n'est d'ailleurs qu'un résumé des notions exposées par l'auteur dans son cours d'épigraphie assyrienne de l'École du Louvre, et qu'on pourrait appeler « les premiers pas en assyrien », sera très apprécié de ceux qui désirent s'essayer à comprendre les cunéiformes et obtenir un résultat pratique.

G. CONTENAU.

*Marburger Studien, herausgegeben von Ernst Sprockhoff.* Darmstadt, L. C. Wittich, 1938 ; in-8°, 268 p., 122 pl. — Pour commémorer le dixième anniversaire de sa nomination comme premier professeur ordinaire de préhistoire en Allemagne, les élèves de Gero Merhart von Bernegg lui ont offert un volume de mélanges ; il offre le mérite, rare en ces sortes d'ouvrages, de présenter une réelle unité. L'archéologie de l'Europe, et en particulier celle de l'Allemagne protohistorique, en constitue l'unique objet.

Deux mémoires traitent de la chronologie de l'ancien Bronze européen (Aunjetitz) dans ses rapports avec la chronologie du Proche-Orient : p. 9-19, Kurt Bittel, *Einige Bemerkungen zu trojanischen Funden*, à propos des plaquettes d'os ornées de bossettes, découvertes à Troie, propose de les dater avant Troie II. Quant aux disques semblables d'Hall Tarxien, à Malte, ils sont contemporains du Sicule I et des plus anciens bronzes italiens. Les épingles à enroulements chypriotes et syriennes, se placent entre 1800 et 1600, les torques annulaires entre 2000 et 1700. — P. 243-248, Otto Uenze, *Zur Datierung der frühen Bronzezeit Mitteleuropas*, place le début de la période des tombes à puits mycéniennes vers 1700 av. J.-C., en opposition avec les chronologies de Nils Aoberg et de Reinecke. Le problème du commerce néolithique est étudié par W. Buttler, *Beiträge zur Frage der jungsteinzeitlichen Handels*, principalement le long de la grande artère qu'est le Danube. On a véhiculé surtout des marchandises de luxe, parfois transportées à de longues distances : vases hongrois en Silésie et à Vinca ; coquilles de *Spondylus* sur le Rhin moyen et dans les Balkans. — P. 147-155, Georg Leisner, *Ausgemeisselte Türen in Megalithgräbern der Pyrenäenhalbinsel*, rapproche les tombes à encorbellement des provinces d'Almería et de Grenade (cistes), avec dalle d'ouverture percée, des grottes artificielles de Palmella et de la Marne. — F. C. Bursch, *Zur Frage der Deverel-Urnen in den Niederlanden*, montre que les urnes de ce type ne sont pas semblables

à celles de la Grande-Bretagne, et conclut que les formes hollandaises correspondent à des fabrications indigènes, imitant des modèles apportés dans les Pays-Bas par le peuple de la civilisation des champs d'urnes, aux temps de la transition entre les âges du Bronze et du Fer. A l'archéologie de l'Angleterre, se rattache encore le mémoire de J. Raftery, *Zur zeitbestim. d. irischen Eisenzeit*, p. 202-204, qui reconnaît quatre périodes dans l'âge du Fer irlandais, entre 500 avant J.-C. et 450 après.

Pour la Roumanie, Jon Nestor (p. 178-192) donne une étude sur les haches de bataille de la Roumanie orientale (*Die verzierten Streitäxte mit Nackenscheibe aus Westrumänien*). Ces armes représentent une interruption dans la civilisation indigène du moyen Bronze et marquent un nouvel essort de l'industrie hongroise.

P. 156-166, Hans Möbius, *Kaukasische Glocken in Samos* : les clochettes de bronze, découvertes à Samos, n'ont que de bien lointains rapports avec les modèles européens de l'époque de Hallstatt, mais de très étroits avec les types originaux du Caucase, et c'est seulement la chronologie de cette région qui en permettra la datation.

Le plus grand nombre des travaux de ce recueil traite des antiquités protohistoriques de l'Allemagne. — P. 245-258, K. H. Wagner, *Steinzeitliche Pfostenhütten bei Mayen* : fonds de cabane appartenant peut-être à une période tardive de la civilisation du Michelsberg, influencée par la culture de la poterie à impressions de cordelettes. — P. 234-242, Arnim Stroh, *Eine neue keramische Gruppe der jüngeren Steinzeit in Süddeutschland* : le *Schwieberdinger Gruppe*, en Wurtemberg et dans les vallées du Rhin et du Main, est en rapports avec le plus ancien groupe de Rössen et influencé par la céramique du Michelsberg. — P. 133-146, Heinz Knöll, *Ein neuer Fund nordwest-deutscher Tiefstichkeramik aus Westfalen* : à situer entre la civilisation des mégalithes et celle des tombes individuelles. — P. 90-94, Hugo Hoffmann publie *Drei Gesichturnen vom kimbrischen Typ aus Nordhannover*. — P. 95-104, Fr. Holste, *Hügelgräber von Lochham, BA., München*, donne une carte de répartition des épingles à tige perforée et décor en sablier ou en arêtes de poisson, localisées entre Danube et Neckar et dans les vallées des affluents danubiens de droite. — P. 105-108, H. G. Hundt, *Grabfund von Gädebehn bei Crivitz (Mecklenburg)* : sépulture du Bronze IV. — Fibules et rasoirs de l'âge du Bronze sont étudiés au point de vue de leur répartition : p. 70-76, Walter Grünberg, *Rasiermesser mit Pferdekopf in lausitzischen Gräbern* : appartiennent à la période III de la chronologie de Montelius et se rencontrent dans la région de l'Elbe saxonne et dans le Nord de la Bohême, encore peut-être occupés alors par les gens d'Aunjetitz. — P. 193-201, Hans Piesker, *Urfibeln des Lüneburger Typus* : fibules hannovriennes du Bronze II. — P. 205-234, Ernst Sprockhoff, *Die Spindlersfelder Fibeln* : gagnent le Rhin à la période IV de Montelius ; à la période suivante elles sont localisées dans l'Est de l'Allemagne. — P. 113-117, Werner Jorns, *Grundzüge der Hallstattzeit in Oberhessen* : elle a son origine dans la civilisation des champs d'urnes ; le Wetterau est le domaine du groupe de Koberstadt ; la région de



Giessen est en relation avec les pays du Sud par la vallée de la Lahn inférieure. — P. 43-46, Richard Eckes décrit *Eine Töpferei der Urnenfelderzeit zu Alting, BA. Straubing, Bayerische Ostmark*. — P. 54-69, Fr. Garscha et Walter Rest, *Eine Hallstatt- und Latène-Siedlung am Mägdeberg (Hegau)*. — P. 118-124, Walter Kersten, *Einige Wohngruben der Latènezeit vom Mittelrhein* : les oppida de La Tène en Allemagne méridionale n'ont pu être occupés avant 400 avant J.-C. — P. 125-132, Wolfgang Kimmig, *Ein Kriegergrab der Hunsrück-Eifel-Kultur von Horath, Kr. Bernkastel* : a donné un bouclier de type celtique, comparable à celui de Saint-Étienne-au-Temple (Marne). — P. 34-42, Wolfgang Dehn, *Die jüngere Hunsrück-Eifel-Kultur an der oberen Nahe. Eine latènezeitliche Sondergruppe*. — P. 1-8, Heinz Behaghel, *Ein Grabfund der Spätlatènezeit von Obersdorf, Kr. Siegen. Ein Beitrag zur Frage der Vogelkopfgürtelhaken* : originaires de Hongrie et de Bohême ; leurs variantes gagnent la Hesse et le Wetterau. — P. 109-111, Wilhem Jordan, *Funde von Allenritte* : maison de La Tène III. — P. 83-89, Heinrich Hahn, *Strichverzierte Frühlatène-ware im hessischen Raum*. — P. 249-253, Rafael von Uslar, *Zur Spätlatènezeit in Nordwestdeutschland*.

Trois mémoires enfin sont consacrés aux antiquités romaines découvertes dans le domaine germanique : P. 167-176, Karl Nass, *Germanische Brandgrübengräber der frühen Kaiserzeit aus Waldeck* : découverte dans un cimetière du Haut Moyen Age, à Goddelsheim, de six tombes du début du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., dont les mobiliers appartiennent à la civilisation des Chatres. — P. 259-267, Joachim Werner, *Die römischen Bronzegeräthedepots des 3. Jahrh. und die mitteldeutsche Skelettgräbergruppe* : après une étude de la répartition de cette chaudronnerie, l'auteur propose de reconnaître, dans ces dépôts ou ces tombes, non pas les témoins d'un commerce de la Germanie avec Rome, mais le produit de butins ou de tributs. — P. 47-53, Kurt Exner, *Zwei römische Emailgefäße aus dem freien Germanien* : les deux coupes de Nehasitz (Bohême) et de Vehnert Moor (Oldenburg) qui offrent deux partis décoratifs différents, zones de feuillages stylisés horizontales, ou compartiments trapézoïdaux, ont une aire de dispersion différente : le premier groupe se rencontre en Grande-Bretagne principalement, le second en Allemagne, Belgique et Jura, pendant la seconde moitié du 11<sup>e</sup> siècle de notre ère. R. L.

**Yves Béquignon, Joseph Bidez, Pierre Demargne, Robert Flacelière, Pierre de La Coste-Messelière, Charles Picard, *Études d'archéologie grecque. Annales de l'École des Hautes-Études de Gand*, t. II. Gand, 1938 ; in-8° de 153 p. avec 7 fig. et x p. — Ce second volume est consacré à des études d'archéologie grecque. (P. 1-12) Y. Béquignon, *Sur l'itinéraire d'Apollon dans la Suite pythique* : « l'extravagant voyage » que l'hymne homérique impose à Apollon, de l'Olympe au Parnasse, tend à prouver qu'il est inutile de persister plus longtemps à demander à ces poèmes les précisions qu'elles ne peuvent donner sur la topographie ancienne. — (P. 13-28) J. Bidez, *La décou-***

verte à Trèves d'une inscription en vers grecs célébrant le dieu Hermès : si l'inscription n'est pas l'œuvre du César Julien, elle émane du moins d'un païen de son entourage, et apporte d'intéressantes remarques quant à l'attrait qu'exerçaient sur le curieux homme que fut Julien, magie et talismans. Il s'agit, dans ce texte, de la dédicace à Hermès d'une « effigie portant une ceinture ornée d'or, de verreries et de gemmes ». — (P. 29-66) P. Demargne, *Crète, Égypte, Asie* : nos lecteurs ont déjà (*Rev. archéol.*, 1936, 2, p. 80-91) eu connaissance des ingénieux aperçus de l'auteur sur les rapports de la Crète et de l'Orient au temps d'Hammourapi. C'est le crépuscule des « mirages » ! C'est ici aussi une charge vigoureuse contre les cloisonnements qu'on crut pouvoir discerner entre les grands groupes de civilisations du Proche Orient et de la Méditerranée orientale. Interdépendance, dès le Minoen ancien III de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Troade, qui subissent l'influence économique, artistique et politique des Sargonides. Avec le commerce pénètrent des formes de gouvernement, des notions religieuses, des thèmes décoratifs qu'adopteront les artisans. La Crète n'échappe pas à cette emprise (culte de la Grande Mère) : elle regarde plus vers l'Orient que vers la vallée du Nil. Mais, à son tour, sa civilisation gagnera l'Asie Mineure et c'est à Ougarit et en Chypre que s'établira le contact entre l'Asie, l'Égypte et l'Égée. — (P. 67-107) R. Flacelière, *Le fonctionnement de l'oracle de Delphes au temps de Plutarque* : les renseignements fournis par les fouilles sont si imprécis que maintes théories ont pu être échaudées, tant sur les modalités de la consultation de l'oracle que sur les dispositions matérielles de la chambre aux oracles. L'auteur s'arrête à certaines solutions qui ne feront pas cesser toute incertitude : il admet bien que les dévots devaient attendre à un niveau inférieur à la *cella*, et que la Pythie opérait à part dans une pièce souterraine (cf. le plan déjà donné, en ce sens, par M. P. de Lacoste-Messelière, *Au Musée de Delphes*). Mais que de questions restent ici encore en suspens<sup>1</sup> ! — (P. 109-123) P. de La Coste-Messelière, *Fronçons delphiques* : critique de la restitution récemment proposée par M. W. Deonna, pour les figures du fronton oriental du temple

---

1. On pensera qu'une enquête de cet ordre devrait s'appuyer sur toute la documentation écrite et figurée. Une plus large information eût sans doute changé quelques résultats de l'exposé. Comment croire encore, p. ex., à la possibilité de reconnaître pour l'*omphalos* sacré primitif, le petit cône de calcaire traversé d'une tige saillante, à qui F. Courby a fait une fortune si excessive ? L'*omphalos* de Delphes était de plus grande taille, d'après les peintures, et sans doute conservé sous un dais comme M. G. Daux l'a fait justement pressentir (*BCH.*, 1937, XLI, p. 73 sqq.) ; il pouvait servir de siège. Sur une enceinte décorative qui peut-être protégea l'*omphalos*, cf. l'hypothèse de G. Daux, *BCH.*, 61, 1937, p. 77. Quant à la pierre énigmatique qui porte trois scellements en quinconce, elle convient pour le *trépied* : près des scellements de ce siège divinatoire, surélevé, où la Pythie trônait en quelque sorte pendant ses trances, la dalle retrouvée (du pavement de l'*adyton*) montre la percée par où affluaient les émanations prophétiques issues du *chasma*. Est-il donc si sûr que la dernière Pythie ait emporté son secret ? En tout cas, la comparaison avec les autres sanctuaires oraculaires connus eût été ici bien nécessaire, et d'abord, plus instructive.

archaïque d'Apollon à Delphes. Elle ne peut être retenue, comme constituant « une double infraction au principe, sévèrement, impérieusement appliqué, d'ajuster en toute rigueur le décor aux lignes de l'édifice ». La sculpture grecque se soumettait volontiers aux règles de l'architecture ; M. de La Coste-Messelière, à propos du Trésor des Athéniens dont il vise à reconstituer les tympanaux sculptés, admet qu'à Delphes s'est déjà constitué le prototype du fronton classique.

— Ch. Picard, *Néréides et Sirènes : observations sur le folklore hellénique de la mer* : si les Grecs furent le peuple le plus pieux du monde ancien, « il convient de reconnaître qu'ils ne l'ont pas fait exprès ». Les bouleversements physiques de l'Égée les avaient prédisposés à ressentir l'effroi du mystère divin. Le monde qui les entoure est toute vie, triste ou joyeuse. Le monde de la mer, où régna Poseidon dès les temps préhelléniques, est peuplé de Néréides et de Sirènes, bonnes ou mauvaises fées. Au fond des mers de l'Archipel, les Grecs ont placé des palais de fées phosphorescentes où les jeunes princes charmants vont parfois encore chercher l'investiture (Thésée). Et, avec raison, Ch. Picard s'élève contre les théories qui vont chercher des parallèles jusqu'en Afrique centrale, oubliant que les Théogonies grecques ont leurs sources en Asie et qu'elles se sont répandues à travers les routes historiques, « qui ont été aussi celles des industries d'art ioniennes et étrusques » (p. 133). Les Néréides ont été d'abord les prophétesses du monde préhellénique, utiles à entendre, et ce don, elles le tiennent de leur père, Nérée « le Vieillard de la mer... loyal et bénin », incarnation d'une civilisation antérieure aux Indo-Européens. Mais à l'aube des temps nouveaux apparaît Héraclès, le représentant des terriens et des Aryens ; alors s'instaurent les « Disputes » de la terre et de la mer. Le fronton Ouest du premier Hécatompédon garde le souvenir de ces luttes symboliques du « renversement du pouvoir né sur la mer, au profit des nouveaux héros que les Aryens, ennemis des ondes, favorisèrent » (p. 135). Mais le souvenir est resté de ces « dieux de la paix minoenne ». Ainsi voit-on les Néréides, au Monument de Xanthos, assurer encore l'immortalité à leurs adorateurs. L'une d'elles, Thétis, a été aussi puissante dans l'Olympe qu'aux Enfers. — Mais il n'y a pas que de bonnes fées : il y a aussi les Sirènes, ces « démons de Midi » de l'Océan, qui chantent aux heures de « l'insolation meurtrière » lorsque, sur la mer, tombe le calme plat. L'Égypte a fourni à la Grèce le thème plastique de ces oiseaux-âmes. Combien la Grèce, du moins, les a transformés ! On les retrouvera dans les tombes de la nécropole de Myrina « jouant un peu, disait déjà H. Lechat, le rôle de nos couronnes de cimetières modernes ». Voilà à quelle petite monnaie de deuil avait fini par aboutir, aux derniers siècles païens, l'évolution du vieil oiseau de l'âme « qui avait jadis figuré dans l'immobile Égypte, l'hiéroglyphe du souffle de la vie » (p. 152), avant que la Grèce fit de cet hybride un des êtres de sa démonologie marine si complexe.

R. L.

D. M. Robinson et Dr Sarah Elisabeth Freeman, *Corpus vasorum antiquorum, United States of America, The Robinson Collection,*

Baltimore, M. D., fasc. 3 (= U. S. A., fasc. 7). Cambridge, Massachusetts, 1938, in-4°, 62 p., 45 pl. dont une en couleurs. — Ce fascicule, 62<sup>e</sup> du *Corpus vasorum antiquorum*, recense la fin de la collection Robinson à Baltimore, mais il donne, en outre, l'étude et la reproduction de plusieurs vases appartenant à la Johns Hopkins University ; d'autres y figurent, prêtés longtemps à la collection Robinson par Esther Boïse Van Deman ; ceux-ci sont légués aujourd'hui à l'Université de Michigan.

On eut dû recenser ici seulement, en principe, les documents allant de la fin du v<sup>e</sup> s. à la période hellénistique ; mais il a paru bon d'ajouter les pièces acquises depuis les fascicules I-II de la collection Robinson (notamment un skyphos attique, pl. I, à figures noires qui donnerait une vue d'un atelier de céramique (?) : construction d'un four de potier, finissage d'une grande amphore) ; à signaler aussi une coupe dionysiaque signée par le potier Hiéron.

La description et les commentaires sont soigneux<sup>1</sup>. Quelques pièces sont très remarquables : pl. IX, une œnochoé attique à embouchure trilobée de 420 env., qui est un des rares vases où les thèmes des Panathénées ont été mis à profit par les peintres céramistes (cf. la frise Sud, plaque 41 et *AJA.*, 38, 1934, p. 45-48, pl. V). Les vases du iv<sup>e</sup> s., dits de Kertch, avaient été signalés dans l'étude récente de M. K. Scheffold : dont une peliké, datée de 360-350 environ, qui est ici reproduite en couleurs, pl. XV a (griffons attaquant des Amazones, dont l'une est cavalière, et portée par un cheval blanc).

Il y a aussi une belle série hellénistique de l'Italie méridionale. L'amphore à rotules apulienne de la pl. XX, et celle de la pl. XXI donnent des représentations intéressantes de *naiskoi* funéraires et de cultes au tombeau. Pl. XXVI, des plats à poissons (cf. Lacroix, pour cette série) ; pl. XXVIII, deux vases communs de la série dite de Gnathia, à figures (colombe, masque). Pl. XXXVIII, le vase plastique en forme de canard agrémenté d'un collier à le goulot d'un *lagynos* et pourrait peut-être être alexandrin. Le vase à relief de la pl. 39 serait probablement campanien (*AJA.*, XIII, 1909, p. 30-38) : il montre Castor et Pollux avec leurs chevaux tenus en mains, parmi des vignes ; il y a de bons documents de *terra sigillata*.

A la fin, l'*index* concerne les trois fascicules de la collection D. M. Robinson. Ch. P.

**J. D. Beazley**, *Attic white lekythoi* (The William Henry Charlton memorial lecture, nov. 1937), Oxford, University Press ; London, Humphrey Milford, 1938, vi + 26 p., VIII pl. — Cet opuscule, d'un maître autorisé de la céramographie, est consacré à une série de vases

---

1. Je ne considère pas qu'on puisse appeler sûrement *kernos* le vase de Pouzzoles, pl. XXVIII, n° 3.



attiques, attrayante entre toutes, et se présente comme un complément aux études antérieures de A. Fairbanks, de W. Riezler, de Buschor (cf. la bibliogr., p. iv); aussi aux *Attic vases painters* de l'auteur. On y trouvera des observations d'un intérêt capital sur la technique, le style, les sujets, les auteurs. Les documents reproduits sur les huit planches sont de Boston, de Munich, d'Athènes, de New-York, de Broomhall (Angleterre), de Genève. Il y en a de collections particulières : celle de feu M. Vlasto, celle du Dr H. von Schön, celle du comte d'Elgin ; le lécythe de la pl. VIII était précédemment chez le Dr Jacob Hirsch, à Genève. M. J. D. Beazley propose partout des attributions, et il reconnaît notamment la manière du Peintre d'Achille (lécythe Gela, I, 1, Coll. von Schön, Munich, III, 2 ; Coll. Elgin, pl. 7, 2) ; celle du peintre de Clio (Oropos, I, 2) ; celle du Peintre Satouroff (Gouva-Athènes, pl. II, Coll. v. Schön, Munich, pl. III, 1), etc.

Au passage sont relégués parmi les « faux » (p. 7) deux lécythes du Louvre qui avaient été publiés par E. Pottier, *Mon. Piot*, XXII, 1926, p. 35 sqq., pl. IV-V. Je les avais utilisés moi-même sur une planche de ma *Vie privée dans l'ancienne Grèce* (pl. 19), pour illustrer les coutumes funéraires de la Grèce, ce qui me vaut quelques remarques ironiques (p. 7, n. 1) : « Genuine vases would surely have served his purpose almost equally well ! » M. J. D. Beazley propose à la fin

1. Je suivrai volontiers un jour le conseil de M. Beazley, éventuellement, et pourrai remplacer par d'autres les figures de ma planche XIX. J'aurais fait ce changement, et d'autres, s'il m'avait été permis de revoir une édition récente de mon petit livre, dont je n'ai été informé qu'après l'apparition. — Pour les lécythes du Louvre — cautionnés par l'autorité de E. Pottier, quand je les fis reproduire — l'examen aux rayons ultra-violet permet de préciser du moins, avec une exactitude absolue, quelles sont les parties modernes. Je remercie MM. Merlin et Charbonneaux, qui ont bien voulu faire procéder à cette vérification sur ma demande. Elle a prouvé d'abord que les deux lécythes eux-mêmes sont antiques. M. Beazley a donc eu tort d'employer en bloc l'expression « *false* ». Mais sur l'un et l'autre des vases, l'image antique est en grande partie complétée ou retouchée.

1<sup>o</sup> Lécythe, C A, 1922 : *Vie privée*, pl. XIX, en bas :

a) Figure de gauche (femme drapée du manteau à mi-corps). Le profil, le buste (sauf quelques traits), les deux bras, les mains et le panier sont modernes. Le bas du corps drapé, le pied droit, ainsi que la chevelure, sont antiques. On peut donc admettre qu'il y avait là une figure analogue, dont la partie supérieure, à l'exception de la chevelure, a presque entièrement disparu ;

b) La stèle est entièrement reprise, sauf la palmette qui est antique ;

c) Figure de droite. Sont modernes le profil et tous les traits qui précisent le dessin de la draperie. La chevelure et le fond de couleur de la draperie sont antiques ;

2<sup>o</sup> Lécythe, C A, 1921 : *Vie privée*, pl. XIX, en haut :

1) Figure de gauche (femme agenouillée) : entièrement moderne. Quelques traces de couleur antique dans la chevelure ; mais rien ne prouve qu'il y ait eu à cette place une figure dans cette attitude ;

2) La stèle est ravivée, sauf le couronnement dont le dessin est antique ;

3) Figure de droite : le profil et les bras sont modernes ; le manteau est antique. — On regrettera, certes, ces restaurations qui ont gâté la valeur des documents et qui avaient trompé, au Louvre, un maître admirable. Mais parler là de *faux*, sans précision ni « retouche », est juger trop sommairement. Peut-être le savant céra-

quelques comparaisons entre les lécythes et les stèles attiques de la fin du v<sup>e</sup> s., p. 25-26. J'avais regretté, il y a six ans, dans un compte rendu de H. Diepolder, *Die attischen Grabreliefs* (REG., XLVI, 1933, p. 257-259), qu'on n'eût point multiplié ces utiles comparaisons, d'autant qu'une des stèles de New-York, Diepolder, pl. 7, nous montre une femme assise tenant un lécythe en mains. M. J. D. Beazley retrouve sur les stèles les trois phases qu'il a reconnues dans l'évolution des peintures de vases : après l'art « réprimé et concentré » du Peintre d'Achille, et de ses collaborateurs, viendrait l'art plus tendu et pathétique du peintre de la Phialé et de Munich 2335 (ici, pl. V), d'autres artistes. Puis le style s'avèrerait de plus en plus grandiose et passionné à la fin. Or, avec quelque retard, les stèles répéteraient cette évolution : on irait du calme de la stèle 1822 d'Athènes, deux femmes aux coffrets (Diepolder, pl. 21) — calme sévère défini par des lignes droites à recoupements nets — vers le pathétique ami du curviligne des stèles de Mnésareté à Munich (Diepolder, pl. 27), et vers l'art de la seconde moitié du iv<sup>e</sup> s. Avant le décret de Démétrios de Phalère, l'art encore calligraphique dans les lignes, mais assez inquiet dans son contenu psychique, vise à exprimer le tourment des âmes (stèle de l'Ilissos, Diepolder, pl. 48 ; stèle 731 de Salamine à Athènes, Diepolder, pl. 49, I).

Sur le vase de la collection Dr Hans von Schoen, à Munich, une Muse jouant de la lyre est assise sur un rocher qui porte inscrit le nom de l'Hélicon, et une hirondelle est dessinée, à ses pieds nus (III, 2) ; sur un autre lécythe de la même collection, une vocératrice agenouillée, les cheveux coupés, clame sa détresse près d'une haute stèle garnie quatre fois en sa hauteur de bandelettes. Rien de plus pathétique et charmant qu'un vase de Munich (pl. 6 en bas ; inv. 7619), où une jeune femme nue debout tend les bras à un bébé qui se soulève sur le sol d'une tombe en omphalos, et semble regarder, répondre à l'appel tendre, comme s'il était ressuscité par la voix ; la pl. VII reproduit en haut le lécythe de New-York où Achille veille le cadavre de Patrocle (*Gaz. B. Arts*, 1934, I, p. 217. peintre d'Érétrie) ; sur la même planche, en bas et à dr. (3), un petit enfant, détourné, dit adieu à sa mère près de la rive et de la barque charonienne, où il arrive avec un jouet à la main, son petit chariot de la *nursery*. On n'a jamais été plus avant dans la grâce, ni dans le pathétique de la tristesse, et ceci devrait avertir ceux qui croient encore que toute la Grèce classique a méprisé ou ignoré l'enfance. Ch. P.

Lucy T. Shoe, *Profiles of Greek mouldings*, published for the American School of Classical Studies at Athens, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, 1936, 1 vol. et un portefeuille

---

mographe anglais eût-il pu se souvenir que les lécythes à repeints modernes ne sont pas seulement l'apanage d'un musée où les savants ont toujours été favorablement accueillis.

in-folio. Texte : xvi + 188 p. ; planches, 2 p. + 6 pl. de simili-gravures, LXXIX pl. (photogravures au trait). — L'ouvrage ainsi présenté — et qui n'est pas d'un maniement facile<sup>1</sup>, mais dont l'utilité pratique incontestable a été déjà marquée par les meilleurs spécialistes (R. Vallois, *REA.*, XLI, 1939, p. 49-56) — répond à un vœu souvent exprimé. Il avait été amorcé çà et là, car j'ai plaisir à évoquer ici les renseignements que m'avait donnés M. C. C. Van Essen sur les profils de la base de l'Hermès d'Olympie, avant même que la question fût soulevée ailleurs, pour la date de cette œuvre. Miss L. Shoe a réalisé le travail sinon complètement, du moins d'une façon plus exhaustive en Grèce, en Asie-Mineure, ajoutant la documentation des musées, en Grèce et en Turquie, à Berlin et à Londres. Partout, à l'aide d'un *Maco-template*, grand conformateur à feuillets<sup>2</sup>, elle a relevé les aspects de la modénature : ce sont seize cents témoins d'une perfection de détail constructif aujourd'hui bien négligée. On ajouterait sans doute au dossier, mais ce n'est pas peu que de l'avoir, déjà ! Les monuments de l'Occident (Grande-Grèce) ont été réservés pour une publication indépendante.

L'intérêt de l'ingrate besogne accomplie est de nous donner, non seulement des types de modénature nets et classés, mais aussi bien datés ; dans chaque série, on commence par les formes originelles et les exemplaires du vi<sup>e</sup> s. ; tout est étudié chronologiquement. — Dans une architecture où rien n'a été fait en série, où tout a perpétuellement évolué, la leçon de choses ainsi offerte devient précieuse, encore que tout n'ait pas été dit, ni même peut-être exactement dit, çà et là. On voit du moins les gains, qui sont sérieux. — Pour les origines, l'auteur ne se tourne guère que vers les emprunts faits à l'Égypte : des concordances déjà remarquées avec l'Asie des Achéménides auraient pu être mises en valeur ; et il y a eu une modénature « égéenne » dont il faudra aussi tenir compte. Quelle que soit la part des emprunts, la Grèce a enrichi fortement l'héritage reçu. Avant elle, l'Égypte n'employait guère que la gorge comme couronnement, et le demi-cercle comme base ou profil intermédiaire. Au milieu du vi<sup>e</sup> s., les architectes grecs utilisent déjà sept types : le *kymation* lesbique (ici : *ovolo*), le *kymation* lesbique ou talon (dit : *cyma reversa*), la doucine (*cyma recta*), le « bec de corbin » ou *kymation* dorique (*hawksbeak*), les cavets et gorges (*cavetto*), les tores et astragales ou baguettes (*half round*), les *scolies*, et en outre, divers becs de larmiers doriques, ou soffites de larmiers ioniques (*geison drips*).

Tout cela, qui, dans la même période, peut différer selon la place occupée sur les monuments, ne cesse plus d'évoluer, du vi<sup>e</sup> au iv<sup>e</sup> s. ; et c'est le legs dont vivra toute architecture commandée par l'influence grecque. Nous saisissons d'autre part comment s'est produite

1. Cela tient à ce que les 76 planches ont reproduit les profils étudiés à la grandeur de l'original : seul procédé vraiment satisfaisant, ajoutons-le.

2. Le procédé est presque infaillible, sauf en ces cas très spéciaux que M. R. VALLOIS, p. ex. a relevés au passage, *l. l.*, p. 53.

l'évolution ; la saillie de la modénature s'est progressivement amplifiée jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> s., mais il y a eu ensuite arrêt : les formes du III<sup>e</sup> s. répètent d'abord le passé ; puis commencent, comme dans la sculpture, les formules éclectiques et archaïsantes ; dégénérescence qu'on expliquerait trop facilement par l'état social et économique : l'architecture en est la plus influencée. — Des observations, si précises, que le conformateur a permises, résulte aussi la constatation de l'originalité de certains styles : l'Attique en a eu un au temps de Périclès<sup>1</sup> ; il est permis de parler, d'autre part, d'une modénature pergaménienne<sup>2</sup> ; quelques constructeurs usent de profils qui leur sont plus ou moins personnels, dont Hermogènes, qui a pu influencer ainsi Pergame.

Rien de plus riche, on le voit, que cette recherche en apparence ingrate ; elle aboutit aux précisions les plus édifiantes. Miss L. Shoe classe encore son matériel sous les vieilles appellations de *dorique* et de *ionique*, mais elle n'oublie guère de noter la vie des formes de la modénature, qui ne s'est guère attachée aux « ordres » canoniques, comme on voit. Les échanges sont constants d'une série à l'autre. C'est toutefois l'ordre ionique qui a le plus accordé aux influences provinciales, au choix même des artistes. Il est l'ordre de la fantaisie et de l'essai, comme on attendait bien.

Pour la chronologie, nous apprenons ici la valeur du travail tenté : là où la tâche est terminée. Au passage, est ruinée définitivement l'idée, encore défendue récemment en Allemagne, de dater le Trésor des Athéniens, à Delphes, d'avant Marathon, voire du VI<sup>e</sup> s. ; c'est la date *après Marathon* qui est la plus vraisemblable malgré les récentes tentatives d'abaissement (E. Löwy). M. R. Vallois, avec une autorité qui lui appartient en propre, a marqué les résultats obtenus quant à la chronologie de l'architecture délienne, les redressant, au besoin, çà ou là<sup>3</sup>. Pour Delphes, la connaissance des récentes études de MM. Daux et de La Coste-Messelière a manqué ; elle eût évité certaines erreurs ; d'autres réserves seraient çà et là nécessaires, et certaines ont été déjà signalées (*REA.*, I. I.). Mais on a plaisir à s'associer ici aux éloges accordés à l'auteur du livre et du répertoire, par ceux-là mêmes qui ont été le plus en mesure de lire l'ouvrage de près, en le contrôlant.

Ch. P.

**D<sup>r</sup> Elisabeth Visser, *Götter und Kulte im Ptolemäischen Alexandrien.***

Allard Pierson Stichting Universiteit van Amsterdam, Archaeologische-Historische Bijdragen, V, 1938 ; Amsterdam, N. V. Noord. hollandsche Uitgevers-Mij, in-8°, 131 p. — Ce nouveau volume de l'excellente Collection des *Archaeol.-histor. Bijdragen* de l'Université

1. Prédominance de la sima en *ovolo*, du *kymation* lesbique terminé en bas de sa courbe inférieure par un listel : R. VALLOIS, I. I., p. 52, oppose la tradition ionienne d'Asie.

2. A Pergame, le *kymation* ionique est plus plat et anguleux : aspects qui se répètent à Délos après 166.

3. I. I., p. 52-54.



d'Amsterdam sera le bienvenu, car il comble une lacune. On aura souvent recours au recueil de textes et documents que vient de dresser Mlle E. Visser, aux p. 65-101 de son livre, reprenant pour Alexandrie ce qu'avait fait, en 1932, Mlle Luisa Vitali pour la religion de Cyrène. En bonne élève de M. Cohen, l'auteur, dont c'est la thèse, a mené son dépouillement avec conscience, et l'on ne saurait lui reprocher peut-être d'abord que d'avoir trop limité son recensement aux documents épigraphiques et littéraires. De telles synthèses ne peuvent être complètes, sans le complément et le contrôle des documents d'art. Si les grands monuments ont disparu, on a des nécropoles bien datées (Moustapha Pacha, Hadra ; cf. A. Adriani). Il est surprenant aussi que pour Homère et les Muses, il ne soit pas fait état du bas-relief de Bovilae, où l'on a reconnu Ptolémée IV et la reine Arsinoé, sous les aspects de *Chronos* et d'*Oikoumené* (qui manquent ici à la liste des dieux). C'est un document inappréciable pour les fêtes ptolémaïques, vers 200 av. J.-C. De même le sarcophage de Torre Nova, l'urne Lovatelli eussent dû servir pour le commentaire des fêtes d'Éleusis et du Thesmophorion ; et les reliefs pittoresques — qui sont *alexandrins* ! — eussent apporté d'autres informations. On eût attendu mention des Nils assis. M. G. Pesce a récemment étudié des Imouthès, qui gardent le type transformé de l'Imhotep, vizir de la III<sup>e</sup> dynastie d'Égypte, hellénisé au Delta. C'est toute une série de sources qui eût pu être ajoutée. — Mais, du moins, ce qui nous est donné sera précieux. La première partie permet de décompter à peu près tous les dieux (égyptiens, asiatiques, ou grecs surtout ; mais il y en a de thraco-macédoniens aussi comme les Cabires, Hérôn, Myrthenos). Pour Adonis<sup>1</sup>, Mlle E. Visser aura profité à se reporter désormais à des études récentes, renouvelées par les découvertes syriennes.

Pour Atargatis, elle n'a pas pris garde à la statuette de Bubastis (Zagazig), si bien commentée par P. Perdrizet dans les *Mél. Cumont*. De récentes publications (Guéraud, *Bull. Soc. Alex.*, 1938, p. ex.) donnent des renseignements nouveaux pour les temples et sanctuaires des Pharaons hellénisés et sur certaines confréries du Delta. Après une seconde partie, qui traite un sujet spécial, M. E. V. a indiqué toutes ses sources, p. 65 sqq. : c'est une portion essentielle, et très utile, de son travail<sup>2</sup>. — La seconde partie (p. 48 sqq.) qui forme enclave, et qui serait à mon sens la plus discutable, essaye de déterminer ce qu'il y aurait à tirer des poètes alexandrins pour la connaissance de la religion locale ; mais, ni pour Callimaque, ni pour Théocrite, ni pour Apollonios — qui, d'ailleurs, étaient à Alexandrie des étrangers — il ne semble qu'on ait pu aller assez en profondeur ; il resterait peut-être autant à reprendre qu'à ajouter. Il y a à la fin,

---

1. L'article de G. GLOTZ, *REG.*, 1920, n'est pas cité, ni ceux qui ont paru plus récemment.

2. P. 84, lire : Chapouthier.

p. 103 sqq., une prosopographie alexandrine, et la liste des noms de tribus et de dèmes.

On trouvera dans le *Suppl. épigr. gr.*, VIII, 2, 1938, (ci-dessus, p. 79), l'építaphe métrique commentée par P. Graindor (ici n° 473), où nous apprenons qu'une Isidóra est passée au rang des Nymphes pour s'être noyée dans le Nil ; son tombeau était un petit temple ; cf. le texte d'Hérodote II, 90, sur les conditions suprahumaines accordées à ceux qui étaient entraînés par le fleuve ou saisis par un crocodile à ses bords. Il y a aussi dans le recueil, des dédicaces à Isis, à Létó (703, intéressante pour le commerce de la Mer Rouge)<sup>1</sup>, etc.

En général, il eût valu la peine de désigner les dieux spécifiquement *alexandrins*, dans une cité cosmopolite s'il en fût, où chacun apportait ses cultes. — Lors de la fondation, en 332, Alexandre avait donné la liste des divinités à adorer (Arrien, III, 1, 5), en y ajoutant « Isis l'Égyptienne ». Le serment légal de la cité nomme une triade : Zeus, Héra, Poseidon ; le patron de la ville avait été l'Agathos Daimon, simple génie domestique. Tyché ne prendra rang qu'une génération plus tard, à Antioche ; à Alexandrie, la Fortune reste protectrice militaire. Isis est déjà vénérée par Ptolémée II, et sa fête était jour férié dans les administrations royales. Si Mlle V. avait utilisé les sources archéologiques, elle eût été frappée des dates des représentations : aucune ne permet de savoir si les premiers Lagides ont adoré ce dieu, si mal connu et dont il n'est pas vrai (p. 20) que les Ptolémées aient essayé d'helléniser le culte en le faisant adopter par leurs sujets<sup>2</sup>. Les Lagides ne propagèrent pas ce culte (P. Roussel, *Rev. hist. et litt. rel.*, VII, p. 32), encore que leurs sujets se soient tournés volontiers vers ce qui était égyptien et local dans le Delta.

Il eût fallu mieux classer les cultes, officiels, privés, et étudier les rites des confréries à part. Certaines adoraient des divinités ancestrales apportées par la colonisation : Zeus Hamarios<sup>3</sup>, Zeus Basileios, le Zeus Labrandos de Carie.

On eût souhaité voir distinguer aussi les cultes des héros, dont celui du Ktistès, Alexandre. On célébrait l'anniversaire *de sa mort* le 4 Pharmouthi (Jul. Valer., III, 60), ce qui s'écarte de l'usage grec ; le *De Synon.* d'Ammonios nous apprend d'ailleurs que c'était là l'usage courant d'*Alexandrie*<sup>4</sup>. Les honneurs rendus à Alexandre, bien qu'on fût près de l'oasis de Siouah, n'étaient pas divins, et se célébraient au tombeau. Il y avait à regarder de plus près les cultes des Lagides eux-mêmes, qui, Macédoniens, gardèrent leurs θεοὶ πατριοί, religion domestique (cf. E. Bikerman, *Institutions des Séleucides*). Cette piété

1. Cf. la dédicace curieuse d'Apollonios, dioikétés de Ptolémée II à Coptos : à Artémis Phosphoros et Enodia.

2. L'auteur a fait justice à son tour des anecdotes racontées sur l'invention et l'introduction prétendues de ce dieu par Ptolémée I<sup>er</sup> (pour créer un culte gréco-égyptien ?).

3. Cf. Aymard, *Mél. Navarre*, p. 453-470.

4. P. 34, éd. Valck : cité par E. BIKERMAN, *RHR.*, 119, 1939, p. 94.

personnelle se séparait parfois des cultes officiels. — Arsinoé a eu une dévotion particulière pour Adonis ; j'ai montré ici même que les Dioscures étaient représentés dans la Nécropole de Moustapha Pacha en cavaliers, avec Hélène. Ce sont les Dioseures qui passaient pour avoir enlevé Arsinoé, lui assurant ainsi la victoire sur la mort, selon la condition ordinaire de l'apothéose, alors (cf. E. Strong, *Apotheosis a. after life*). De même Bérénice I<sup>re</sup> passa pour avoir été enlevée par Aphrodite. On connaît un temple en l'honneur de Lagos, témoignage d'une dévotion personnelle ; comme des fondations en l'honneur d'Aphrodite Bélestiché, d'Homère ; et l'on pourrait suivre l'histoire de ces consécérations, jusqu'au temps même de Ptolémée IV.

Alexandre et les Lagides eux-mêmes ont eu leur personnel sacerdotal ; mais leurs tombeaux, même après divinisation, ne furent pas des sanctuaires, et comme à Rome ensuite, le Mausolée du prince divinisé resta distinct. Si Mlle E. V. eût insisté davantage sur les cultes funéraires, elle eût aussi rencontré, au passage, la question de l'Éleusinion alexandrin et des initiatives prêtées à l'Eumolpide Timothéos.

Encore une fois, le sujet était si complexe qu'on ne peut être étonné de lacunes inévitables ; s'il eût été possible, sans doute, d'améliorer le classement des faits, on rendra volontiers justice au grand travail préparatoire qui nous est ici fourni. Ch. P.

**Richard Stillwell**, avec la collaboration de **W. A. Campbell**, **Glanville Downey**, **Nabith A. Faris**, **Jean Lassus**, **Donald N. Wilber**, *Antioch on-the-Orontes*, The Excavations 1933-1936, 1938 : Princeton, Londres, La Haye (Princeton University Press) ; gd in-4°, VII + 212 p., 9 plans, 80 planches. — Paru peu de temps après le premier, voici, non moins luxueux et rapide, un second tome de l'Exploration d'Antioche sur l'Oronte, apportant des renseignements précieux et divers lots de documents — sculptures, mosaïques — d'un grand intérêt. On jugera mieux, après cette publication, et d'après les cartes (plans I, II, VIII), de ce qu'a été la marche de l'entreprise. Elle eût pu paraître décourageante, et le résultat un peu décevant. Mais quand on considère l'immensité du terrain soumis à l'enquête, et si l'on songe aux circonstances, si critiques parfois, habituellement si difficiles, on rend volontiers hommage aux fouilleurs. S'ils n'ont pas réussi à nous rendre jusqu'ici l'Antioche hellénistique, qui pourra — sans être sûr d'avoir pu mieux faire — leur adresser des regrets ?

On peut maintenant localiser l'île, si importante aux temps hellénistiques, avec un certain nombre de rues, et de nécropoles. La nécessité de vérifier, sur un champ si vaste, des découvertes fortuites, à tout instant, a pu disperser un peu les efforts ; mais elle a donné des résultats utiles, en certains points, comme à Daphné ; car nous avons ici, le théâtre de Daphné (après celui d'Antioche, sis au pied du Silpius), et on a dégagé un quartier d'habitations de la dernière période hellénistique au VI<sup>e</sup> s. — Les recherches doivent être étendues à Seleucia Pieria ; ainsi aurons-nous des vues sur tout ce coin du monde médi-

terranéen oriental, de la période hellénistique aux temps islamiques.

Seuls, certains monuments de la ville antique ont pu être, comme on sait, dégagés complètement, et sont ici publiés ; Antioche gardera bien des secrets. M. J. Lassus nous a fait connaître l'église cruciforme de Kaoussié (p. 5 sqq.), et une « villa de plaisance » à Yakto (p. 95 sqq.). M. D. N. Wilber a étudié le théâtre de Daphné (p. 57 sqq.) ; M. Granville Downey (p. 45 sqq.) les problèmes de la sépulture de St Dabylas, évêque martyrisé en 250 sous Decius et dont le *martyrium* devait être voisin du temple d'Apollon à Daphné. De ce temple même, aucune trace n'a reparu : M. D. N. Wilber examine en général et sommairement le plateau de Daphné, son aspect et ses ruines, sans dissimuler les inconnues de maints problèmes.

Après ces enquêtes, on s'est décidé à donner de simples catalogues, pour les inscriptions d'abord : grecques et latines (p. 148 sqq.), coufiques (p. 166 sqq.). Les sculptures, très morcelées<sup>1</sup>, n'ont été qu'inventoriées (p. 170 sqq., pl. I-22), sans qu'on ait cherché à les mettre en relation avec le milieu d'art qu'elles ont représenté, à déterminer les dates et les tendances. Il y a aussi un catalogue des mosaïques, réservant la tâche d'une étude plus générale, difficile, mais fort attendue<sup>2</sup>, et qui sera fructueuse. La variété des documents est impressionnante ; elle montre qu'avec Alexandrie, Antioche a donné à la mosaïque, à partir de l'époque hellénistique, une gloire et une histoire. Le catalogue (p. 180 sqq.) correspond ici à cinquante-sept planches (23-80), d'un intérêt capital. M. Granville Downey a ajouté, p. 205, une note érudite sur Jean de Gaza et la mosaïque de Gé et Karpoi, p. 205 (E. Strong, *JRS.*, 27, 1937, p. 114). L'*ekphrasis* versifiée de la *Tabula Mundi*, datée de la première moitié du VI<sup>e</sup> s., correspond en effet curieusement à l'œuvre découverte dans le bain E. (pl. 23), sur laquelle l'attention avait été déjà appelée : le *πινξ κοσμικός* était, lui-même, dans un bain public de Gaza<sup>3</sup>. Ce sont d'analogues cartons qui ont servi ici ou là ; et les correspondances, entrevues ici, ou en une autre occasion, des décors de la villa de Daphné, pl. 70 sqq., avec la mosaïque de la Chasse d'Apamée, indiquent bien que l'inspiration des mosaïstes revenait volontiers à quelques thèmes non spéciaux. Il faudra chercher dans les descriptions de Nonnos, dont Jean de Gaza fut imitateur, s'il n'y a pas à déceler d'autres correspondances. Pour la représentation des vents, l'important article récent de M. Fr. Cumont (*Rev. arch.*, 1939, I, p. 26 sqq.) permet de réviser la documentation de H. Steinmetz, *De ventorum descriptionibus apud Græcos Romanosque*, *Diss. Göttingen*, 1907, et *Arch. Jahrb.*, XXV, 1910 (Windgötter) : cf. ici, p. 207, n. 11.

Le théâtre de Daphné (pl. VI-VII) a été trouvé en 1934-1935 ;

1. J. LASSUS, Fouilles à Antioche, *G. B. A.*, mars 1933.

2. L'ouvrage de C. R. MOREY, *The Mosaics of Antioch*, n'est qu'un essai fort prématuré et parfois assez aventureux (1938).

3. ABEL, *Descriptio*, 1882 : Antioche. Cf. maintenant P. FRIEDLÄNDER, *Studi e testi*, 89 : *Spätantiker Gemäldezyklus in Gaza, des Prokopios von Gaza*, *Biblioth. apostolica Vaticana*, 1939.



est-il celui qui fut bâti par Justinien *ex praeda Judæa* (inscription), et sur l'emplacement d'une ancienne synagogue, selon Malalas ? Il a été question aussi d'un *θεατρῖδιον* d'Hadrien. On n'a retrouvé ni l'inscription attendue, ni rien qui détermine le jugement. Lieu cultuel ou théâtre dramatique ? Il était voisin des sources sacrées, et nous eût aussi renseigné sur le temple d'Apollon. Il faudra revoir attentivement les sculptures décoratives, les chapiteaux corinthiens et les fragments des inscriptions monumentales : la construction permet de distinguer deux périodes. Parmi les morceaux de groupes sculpturaux, on est frappé de l'abondance des *symplegmata* satyriques (cf. *Cat. des sculptures* : 161-162, 163-168), du type de ceux qui avaient été récemment examinés par P. Marconi (*B. B. Denkm.*, pl. 731). Il eût été utile de se reporter aux études de A. Schober, *R. M.*, 52, 1937, p. 83-93, pl. 23-26, sur ces créations dont les prototypes remontent au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., semble-t-il, et qui s'adaptaient si volontiers au décor de niches, pour *frons scænæ*, p. ex. L'indice serait en faveur d'une utilisation dramatique ; mais tout le détail de la question appelle à nouveau l'attention des spécialistes.

La villa de Plaisance de Yakto (pl. IX), dont on connaît le riche décor de mosaïques, trouve ici une étude détaillée. M. J. Lassus ne nous a pas caché les difficultés (p. 144). On verra qu'il a fallu remblayer l'édifice. Le plan est discontinu. Il y a eu une première construction au III<sup>e</sup> s., la plus grande, une autre, réduite au V<sup>e</sup> s., entre 450 et 459 ; de là date le dispositif général reconnu : la mosaïque à bordure topographique serait ainsi de la seconde moitié du V<sup>e</sup> s. J'ai déjà eu à en marquer les rapports avec d'autres documents de Palestine, notamment. Pour M. J. Lassus, il faudrait peut-être reconnaître dans la Villa le *πριτζιον* Ἀρδαβουρίου, personnage qui vint à Antioche : le *magister militum* de ce nom serait lui-même représenté arrivant en cavalier, dans la bordure. Cour à portique, salle d'apparat cruciforme, dépendances, tout indique, plutôt qu'un Bain public (Feriana, Trèves), dans la Villa de Yakto, un arrangement de palais ; ouvertes sous un portique, les grandes pièces, avec la mosaïque de la *Megalopsychia*, de la Tnalassa, ont dû servir aussi à des réceptions. — Il ne peut s'agir d'un club, l'installation balnéaire s'y révélant d'un caractère trop « privé ». Nous aurions donc là un palais d'Orient décoré à la grecque à l'époque d'Ardabour, avec haremlik et selamlik, selon l'image du *Pribaton* de la mosaïque. L'auteur fait les réserves nécessaires sur l'identification qu'il a suggérée, et qui, en tout cas, ne heurte pas la vraisemblance. S'il s'agit du palais d'un chef, la *Megalopsychia* y eût apporté une allégorie prémonitoire, dont l'intérêt serait précisé.

Il serait très tentant d'identifier l'église cruciforme de Kaoussié (Antioche) au delà de l'Oronte, au martyrium de St Babylas (cf. ci-dessus). Il doit avoir daté de 379-380, et le constructeur, Mélece, y fut lui-même déposé vers 381 ; or il s'agit ici d'un martyrium de même date, orné à la suite de vœux de fidèles, et où un sarcophage du carré central (*pistikon*) a contenu deux corps superposés (fig. 7), peut-être ceux du martyr et de l'évêque que St Jean Chrysostome nous dit

avoir été associés dans la sépulture. Un dispositif correspond à celui d'Haghios Loukas à Éphèse (Ayasolouk), temple qui était aussi un *martyrion*. Les mosaïques, œuvre du prêtre Dorys, parlent au vrai d'une *ἐκκλησία* en ce lieu.

On sera déçu des sculptures retrouvées : pas une n'est de mérite incontestable. En quel triste état, d'ailleurs, nous sont-elles toutes parvenues ! Il semble que cela ait découragé les fouilleurs, qui en ont présenté seulement le catalogue. Je suis frappé de l'abondance des Aphrodites, des Dionysos, des satyres jeunes ou vieux, tous bestiaux (135, 137, 138) des Silènes ivres (140), des thèmes de *symplegmata* (Nymphe et Satyre, Satyre repoussé par un hermaphrodite, etc.) ; on les rencontre à la fois dans les sculptures (pl. 13-15, théâtre et autres provenances) et les mosaïques (pl. 48-49). Les temps du « *symplegma nobile* » des fils de Praxitèle étaient déjà dépassés, car ces groupes, comme l'a montré A. Schober, faits pour n'être vus que d'un côté, marquent un goût fort éloigné déjà de la « noblesse » : leurs prototypes sont de la seconde moitié du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., au plus tôt. — Le torse 101 garde de la vigueur ; il y a (104) un « Spinario », une Aphrodite ajustant sa sandale (128), une autre accroupie, du type Doidalsès (132) ; peut-être les restes d'une Cnidiennne (148-149), ceux d'une Artémis type de Dresde (160 : *Arch. Jahrb.*, 1914, Beibl., p. 31) ; viennent ensuite, et en nombre, les « philosophes ? » (133), les portraits romains impériaux, les statues cuirassées (173). Au passage, d'ailleurs, quelques bons documents iconographiques pour les derniers siècles de l'Empire (134), une admirable tête de porphyre (136), grandeur nature, à laquelle il eût fallu faire un meilleur sort, ainsi qu'à la tête de granit noir 232, malheureusement mutilée par le haut. Pl. 16, n° 183, une statue à manteau diaphane.

Les mosaïques d'Antioche sont un trésor déjà si riche qu'on se demande, avec quelque regret, ce qui doit encore rester et restera enfoui. Et l'on souhaiterait que la crainte de découvertes nouvelles ne vînt pas trop empêcher qu'on nous présentât, un jour, la synthèse nécessaire, absente ici, sur cette série d'œuvres.

Antioche était reliée à Séleucie<sup>1</sup>, ville marine, et le monde marin paraît avoir été abondamment évoqué en ces lieux. Aux Thermes E, il y a des cortèges de Néréides et Tritons, en nombre remarquable, évoquant tout le personnel divin de la mer : Cymodocé, Argeus, Actée, Paléon (pl. 23), voisinant avec les personnifications d'Eurôtas et de Lacedaïmonia ; sur le panneau F, Galeos, Phérousa, Phorceus, Dynaméné ; au panneau G, il eût fallu restituer Δω[ρίς], la mère des Néréides (Hésiode, *Théog.*, 241). Là même, on a figuré Galatea et l'énigmatique Anabésinéos. Cf. aussi, de la villa de Yakto, n° 46, pl. 33 : Thalassa et Océanos, panneau B. — On ferait une étude instructive sur les croyances d'Antioche, d'après les choix mythologiques ici attestés ; la mosaïque de Dionysos, *nimbé*, porté par Her-

1. La note prévue a été reportée au fascicule suivant.

mès vers Géthosyné et les Nymphes reparait ici (pl. 26-27), avec renvoi laconique à l'étude de E. C. Schenck. On voit aussi Europe sur le taureau, Pégase et les Muses, Lycurgue enserré par la vigne (pl. 35) et la curieuse représentation d'Eros conduit par un char attelé de deux Psychés à ailes de papillon (n° 47, pl. 36) : l'œuvre est insérée dans le même décor que le Lycurgue puni, dont la double hache tombe. Notons encore le personnage dionysiaque menant un fauve, un thème de Ménade au *tympanon* surprise (panneau D, pl. 36, 48), où je croirais plutôt voir une aventure dionysiaque, peut-être avec Ambrosia, en raison de la teneur *bachique* de tout le panneau. Psyché était entrée partout dans le cycle bachique (Villa des Mystères, Djemila-Cuicul), et il n'y a pas ici les caractères attendus pour une métamorphose de Daphné : l'allusion de l'arbre, qui n'a rien d'un *laurier* (c'est une vigne !) ne suffirait guère. Pour la posture de la Ménade (au *tympanon* !) qui va toucher le sol au pied de la vigne, cf. Ch. Picard, *Mél. syriens* R. Dussaud, 1939, p. 319 sqq., fig. 14, p. 339 et commentaire.

Les panneaux 49, à rapprocher des sculptures, viennent de *symplegmata* (Hermaphrodite et Satyre, cf. ci-dessus). Pour le panneau A, 53, pl. 40, on devra continuer à hésiter sur la lecture *ἄγρος* (ici : *Agros*). Pl. 43, la mosaïque des phénix et des bouquetins ailés, accolés par paires, a été commentée déjà par M. J. Lassus : le curieux motif des deux animaux sacrés affrontés sur une paire d'ailes se retrouve n. 60 (pl. 45), avec des bordures que l'art des piliers d'Aphrodisias a pu influencer. Le n° 76, pl. 55, panneau A, nous montre un intéressant banquet rituel des Muses ; six femmes groupées avec Mnemosyne, dont le nom est inscrit, pour une *εὐωχία* (ΑΙΩΧΙΑ)<sup>1</sup>. Les autres mentions ont malheureusement disparu. Rien de plus curieux (à cause des coiffures et des ailes) que les représentations des Saisons en *Tropai*, 77, pl. 56, groupées avec la terre ; 80 (pl. 56) : femme nimbée ; 81 (*ibid.*) *Ktisis* ; n° 84, pl. 60, une Chrésis est groupée avec [Tyché], allégories significatives.

On est frappé partout du rôle de l'allégorie, et du progrès d'un goût orientalisant sur lequel M. J. Lassus a déjà heureusement appelé l'attention à propos de la mosaïque du Phénix (*Mon. Piot*, 36, 1938). Pour les tableaux de chasses, il faudra comparer désormais les documents d'Apamée, et, d'autre part, ceux de la Villa de Zliten (S. Aurigemma, *Mosaici di Zliten*, 205 sqq.) ; enfin, la nouvelle mosaïque découverte à Ostie, et qui a été datée du début du III<sup>e</sup> s. (?) : *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 583-585 et fig. 11. Ch. P.

**Josep Colomines Roca**, *Les Terracuites cartagineses d'Eivissa. Monografies d'Art hispanic* ; Barcelone, A. D. A. C., 1938 ; in-4° de 17 p., avec XLIV pl. — Dans la même collection où parut *L'Art grec a Catalunya* (voir *Rev. arch.*, 1938, 2, p. 135), J. Colomines Roca publie un choix de terres-cuites conservées au Musée archéolo-

1. Le dernier A est bien marqué en bas.

gique de Barcelone et provenant des fouilles faites dans l'île d'Ibiza, à l'Illa Plana, la nécropole du Puig dels Molins et la grotte d'Es Cuieram. Chacun de ces trois sites a fourni des statuettes de type et de style différents. A l'Illa Plana, dans un puits appartenant à un petit temple à plan rectangulaire, on a recueilli des figurines campaniformes, ornées de peintures, de type caricatural et rappelant les fabrications d'Asie Mineure. Ce sont les plus anciennes de la collection (VIII-VII<sup>e</sup> siècle). Les statuettes du Puig dels Molins, les plus nombreuses, nous documentent sur les diverses techniques de la terre-cuite, depuis le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'aux temps de la domination romaine. Les exemplaires reproduits sur les figures XIV et XVII, représentent un homme et une femme vêtus de tuniques richement ornementées dont les décors rappellent ceux des stèles néo-puniques de la région carthaginoise. La Cova d'Es Cuieram qui était un temple rupestre, semblable à ceux découverts en Chypre et en Sicile, a donné plus de 600 figurines d'orants ou d'orantes, portant tunique ou manteau, la tête sommée d'une tiare cylindrique. Elles gardent souvent des traces de polychromie et semblent appartenir au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

R. L.

**Carl H. Kraeling**, *Gerasa, city of the Decapolis*, an account embodying the record of a joint excavation conducted by Yale University and the British School of archaeology in Jerusalem (1928-1930), and Yale University and the American Schools of Oriental research (1930-1931, 1933-1934), published by the American Schools of Oriental research, New-Haven, Connecticut, 1938; gd in-8°, xxxii + 616 p., 47 fig. dans le texte, 1 frontispice et 163 pl., 47 plans. — Gerasa, petite cité d'origine sémitique, appelée Antioche du Chrysorhoas à l'époque hellénistique<sup>1</sup>, a subi des influences grecques, juives, nabatéennes. Elle s'est développée surtout avec la paix latine; elle est devenue alors un des sites les plus brillants, dans l'actuelle Transjordanie, de la civilisation romano-syrienne. Rivale de Philadelphia (Amman), elle était florissante encore à l'époque byzantine, puis resta inhabitée de longs siècles. Les savants américains l'ont fait revivre, sous les ruines du nouveau petit village circassien de Jerash. Avec ses fortifications, son arc triomphal, ses grandes rues bordées de colonnades comme celles d'Apamée et de Palmyre, ses tétrapyles, ses temples, ses théâtres et ses bains, elle évoque la grande cité caravanière, Palmyre, et rivalise avec Petra. M. I. Rostovtzeff, dans une brillante préface, a souligné l'intérêt du site et expliqué la conduite des travaux; ils font connaître ici, avec une présentation fort digne de louanges, des ruines exceptionnellement riches et préservées, près de celles des villes syriennes, reflétant la splendeur de la civilisation développée en toute cette région.

---

1. On a mis parfois le nom de Gerasa en rapport avec une colonie de vétérans (γέροντες), installés là par Alexandre I.



Après une introduction qui retrace l'histoire des fouilles, décrit le site (C. S. Fisher) et résume (p. 27-69) son histoire (C. H. Kraeling), sont étudiés, par divers collaborateurs, d'abord les bâtiments romains : p. ex. l'arc de triomphe, l'Hippodrome, le Tétrapylon Sud, la porte Nord ; il n'a pas été possible de fouiller complètement le temple d'Artémis, le temple dit C, la porte Sud, le Forum, et le théâtre de Birketein ; sur ces édifices, ne nous sont donnés que les renseignements provisoires résultant de l'état des explorations.

Une part très importante des découvertes concerne les églises chrétiennes, dont M. J. W. Crowfoot a présenté ici l'étude, p. 171 sqq., examinant l'histoire et la technique architecturale des églises situées autour de la Cour de la Fontaine et les autres : église des Propylées, synagogue, S<sup>t</sup> Jean-Baptiste, S<sup>t</sup> Georges, S<sup>t</sup> Cosmas et Damien, église de l'évêque Genesius, de S<sup>t</sup> Pierre et S<sup>t</sup> Paul, des prophètes, des apôtres et des martyrs, église de Procopius. Rien de plus riche que cet ensemble, décrit ici à travers près de cent pages, et auquel il faut ajouter d'autres constructions de la période chrétienne : les Bains de Placcus, la maison du Clergé, l'Aire à l'Ouest de S<sup>t</sup> Théodore.

A travers les bâtiments explorés, la fouille a produit principalement : des mosaïques, dont M. F. M. Biebel a présenté l'étude (p. 297-351) ; des inscriptions grecques, latines, nabatéenne, etc., dont s'est occupé C. B. Welles (p. 355-493)<sup>1</sup> ; des monnaies et des objets de verre. Les monnaies ont été étudiées par A. R. Bellinger, les verreries par P. V. C. Baur. Il y a aussi un exposé consacré par M. C. S. Fischer au cimetière du S. O. Le livre, magnifiquement illustré, est abondamment pourvu d'index et de tables de concordances. L'étude est partout prudente, attentive, soignée.

On n'attend pas qu'on puisse ici faire plus que d'en signaler le contenu et d'en marquer brièvement tout l'intérêt.

Les urbanistes, les architectes y trouveront un riche butin, d'abord. L'Arc triomphal (130 ap. J.-C.) est un des plus importants monuments de ce type (pl. IV), à l'époque d'Hadrien ; la construction de l'Hippodrome a suivi. Le Tétrapylon Sud (pl. XII-XVI) est en rapport avec la construction de la place circulaire qui l'entoure et doit dater de la période 293-305 apr. J.-C. La porte N. (pl. XVII-XX) évoque divers monuments de Palmyre ou d'Ephèse, et sa décoration n'est pas sans analogies avec l'Arc de Timgad : elle appartiendrait à la période trajane. L'Artémision de Gerasa, construit à partir de 150, s'il eût été complètement exploré, eût pris place parmi les sanctuaires les plus importants de la région, rival de ceux de Palmyre et de Baalbek. Il est fort imposant avec son péribole à cour rectangulaire. Le petit « temple » C (pl. XXII), pris dans un complexe de bâtiments avec cour intérieure, a livré une statue du type de Tyché ; il ressemble, pour son dispositif, à l'*Hérôon* de Calydon, et pourrait être un local cultuel de même sorte. — Comme Antioche de l'Oronte avait Daphné

---

1. Cf. p. 575, les concordances données avec l'*Année épigraphique*, de 1894 à 1931, et p. 585-6, avec le *Suppl. epigr. gr.*

avec son théâtre, Gerasa a utilisé, outre les théâtres Sud et Nord, le petit théâtre de fêtes de Birketein, à 1.201 m. au N. de la porte N. de la cité, dans une région qui a été aménagée à partir de la fin du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle : le réservoir voisin était alimenté par le Nymphæum d'Artémis Propylæa. Sur le temple de Zeus (pl. XXVI), sur les Bains de l'Ouest, nous n'avons ici, comme ailleurs, que des plans préliminaires.

Les inscriptions sont divisées en deux séries : celles de la période de Tibère à Constantin (p. 371-462), celles de la période de l'Empereur Julien à la fin de la cité (467-493). Les *Indices* font connaître (p. 489 sqq.) les dieux, héros, saints et martyrs honorés à Gerasa selon la tradition épigraphique, les chefs, gouverneurs et évêques mentionnés dans la cité. Zeus et Héra, les Létôïdes ont eu les cultes les plus importants, semble-t-il ; la Thea Ourania, Dionysos, Tyché, Hélios, Némésis, Pan, sont représentés ; il y a eu des cultes égyptiens d'Isis et Sérapis. On notera une consécration aux Τρίτωνες, n° 134. Ce que j'avais fait remarquer, à propos des dieux arabes (*Syria*, p. 315, 1936), et du culte de Pakeidas retrouvé à Délos, paraît avoir échappé à l'attention des C. B. Welles (cf. p. 383-384, n° 17).

Si la sculpture a été peu représentée, les mosaïques sont riches et importantes. L'étude de M. F. M. Biebel met bien en relief l'intérêt des représentations de cités et d'édifices, qui font penser aux documents de Yakto et de Mekhayyat (*Rev. archéol.*, 1938), de Jérusalem, et de Damas<sup>1</sup>. La note consacrée ici à « *the walled cities of the Gerasa mosaics* », p. 341 sqq., remonte aux reliefs gréco-anatoliens de Xanthos et de Trysa pour les représentations des villes, et vise à constituer une histoire suivie de ce genre de décoration, dont on a voulu marquer récemment le rapport avec l'ornementation des étoffes<sup>2</sup>.

Les cités désignées par des inscriptions sur les mosaïques des églises de S<sup>t</sup> Jean-Baptiste, de S<sup>t</sup> Pierre et de S<sup>t</sup> Paul à Gerasa — et qui sont Alexandrie ou Memphis, évoquent des souvenirs gréco-égyptiens ; voire, par delà, l'Athènes et la Corinthe de la coupe de Tanagra, publiée par l'*Arch. Ephém.*, en 1884. Mais les mosaïques de la grande mosquée de Damas, à leur date, ne conservent-elles pas elles-mêmes (J. Lassus, *Inst. Damas*, III, I, p. 37-38, fig. 3) le décor des *tholoi*, si répandu, d'Alexandrie même (Nécropole de Moustapha Pacha), à Pompéi (maison du Labyrinthe), et à Petra, d'autre part (Khazné), par les influences civilisatrices qui ont laissé ici aussi leurs traces ?

Ch. P.

V. C. C. Collum, *L'Allée couverte de Tressé*, avec Introd. de Sir Robert L. Mond, Paris, Leroux, 1938 ; 25,5 × 19,5, xii + 80 p.

1. Sur celles-ci, O. Lassus, pour Yakto, *Antioch*, I ; pour Damas et Jérusalem, *Bull. Inst. Damas*, III, p. 31 sqq.

2. F. von Lorentz, P. Jacobsthal, à propos du péplos d'Alcimenés de Sybaris ; cf. aussi D. S. Robertson, *JHS.*, LIX, 1939, p. 136. Je ne crois pas que le décor dit *pyrgotos*, sur lequel je reviendrai prochainement, soit en rapport avec Suse ou Persépolis ! Pour la représentation du Phare d'Alexandrie, la documentation donnée ici, *Gerasa*, p. 350-351, appellerait bien des compléments.

— Ce livre n'est qu'une adaptation en français ; sur la source, cf. déjà, R. Lantier, *Rev. arch.*, 1936, II, p. 108. Avec l'assistance et le concours financier de Sir Robert Mond (*Rev. archéol.*, 1939, I, p. 127)<sup>1</sup>, Miss V. C. C. Collum, a fouillé en Ille-et-Vilaine l'allée couverte, dont le livre explique l'intérêt. Une chambre secrète terminait l'allée (autres exemples, mais rares, en Irlande), ainsi que les fouilles l'ont fait constater : inexplorée jusqu'à ces travaux, l'allée a permis de découvrir sur son trajet le lieu-saint — sépulture en bon état. Deux pierres y portaient la représentation de quatre seins de femme, en assez fort relief. Audessous du dallage, on a trouvé là les restes d'un squelette humain (cf. fig. 4 à la p. 17), des fragments supposés d'une fibule de fer en fragments ornée de perles en stéatite (cf. nécropole de Jézérine), les restes d'une épée de fer, des tessons gaulois et gallo-romains, des silex, et en dessous du galgal, près du squelette, une monnaie de l'empereur Dioclétien.

L'apport fait ainsi à l'histoire de la civilisation provinciale armoricaine sous Dioclétien paraît intéressant : la céramique atteste un culte funéraire suivi. Pour les seins représentés, il faut penser d'abord aux statues-menhirs du Musée de Rodez, aux supports sculptés du dolmen de Boury (Bellehay, Oise). Mais l'auteur a été amenée de proche en proche à des comparaisons pour lesquelles elle est allée chercher certains termes en Grèce ; il eût fallu en ce cas penser aux consécration, si nombreuses, des pierres « à seins » dans les sanctuaires des déesses-mères. P. Perdrizet avait montré que le sein d'Atargatis servait de trésor, en manière de tirelire. Les documents des figures 17, p. 65 et 18, p. 68, sont beaucoup moins démonstratifs : on est surpris de voir intervenir les idoles à *hormoi*, et à ce propos, les types polymastes, pl. XXX (H. Thiersch, *Art. Ephesia*)<sup>2</sup>. Parler (p. 67) d'images debout trouvées « à *Cyrenaica*, en *Égypte romaine* » paraîtra téméraire aux historiens autant qu'aux géographes. L'objet de la figure 20 n'est pas « équivoque » et n'a rien à voir (proh ! pudor !) avec un phallus : c'est le reste d'une corne d'abondance. Les dessins des fig. 22-23 sont par trop inexperts. P. 69, n. 1, Hogarth n'a pas dit que nulle représentation de l'Éphésia polymaste n'ait été trouvée avant l'ère chrétienne. C'est de l'ère hellénistique qu'il pouvait être parlé.

Ch. P.

*Deutsches archäologisches Institut, Römisch-germanische Kommission, 26. Bericht der römisch-germanische Kommission, 1936 ; in-8° de 157 p., 12 pl., 68 fig. — Le volume presque tout entier est consacré à la très importante étude (p. 24-157) de M. Ernst Samesreuther, Römische Wasserleitungen in den Rheinlanden, qui vient compléter*

1. Les dernières fouilles de Sir Robert Mond ont été faites à Guernesey (Chambre du Déhus, à galerie latérale).

2. La statuette de Sir Robert Mond a échappé à feu Thiersch. Elle est curieuse, avec ses deux petits « assesseurs », placés à hauteur de poitrine. A propos de la fig. 20 b, l'expression « pis » est injurieuse.

les *Recherches sur les aqueducs et cloaques de la Gaule romaine*, publiés par M. A. Blanchet en 1908. L'auteur insiste avec raison sur la virtuosité déployée par les ingénieurs romains dans les travaux de captation et d'adduction des eaux. Les systèmes les plus variés sont utilisés : conduites de bois, tuyaux de plomb ou de terre-cuite, canaux de maçonnerie, galeries sont tour à tour employés. Ce mémoire avait été présenté pour le diplôme d'ingénieur-architecte à la *Technische Hochschule* de Darmstadt. Le second article (p. 5-23) traite des services que peut rendre l'étude des mollusques à la préhistoire (Robert Lais, *Molluskenkunde und Vorgeschichte*). R. L.

**Jean Hubert**, *L'Art préroman*, Paris, Éditions d'art et d'histoire, 1938, in-4°, VII-202 p., 40 pl.; dessins de **Joséphine Hubert** (*Les Monuments datés de la France*, collection publiée sous la direction de M. Louis Hauteceur). — Voici un bon volume, où M. Jean Hubert, secondé dans ses recherches par Mme Jean Hubert, a fait preuve de remarquables qualités d'historien, d'archéologue et d'érudit.

L'étude de l'art préroman, n'avait jamais été traitée avec cette ampleur, dans un esprit aussi objectif. L'auteur a voulu se limiter ici aux monuments datés, comme le comporte le titre même de cette collection, et cela nous prive de beaucoup d'études qui auraient été des plus instructives sur des monuments non datés, mais encore assez bien conservés, et aussi sur les pièces d'orfèvrerie et les œuvres d'art. M. J. H. n'a voulu laisser aucune place au hasard ou à l'hypothèse, et nous devons reconnaître qu'il l'a fait avec une connaissance des textes, et une ingéniosité d'interprétation qui lui ont permis de rectifier bien des erreurs et d'aller beaucoup plus loin que ses devanciers dans le système de datation d'édifices que nous ne connaissons que par le peu qui en reste, des murs trop restaurés, ou même reconstruits plusieurs fois depuis la fondation de l'édifice, et le plus souvent en ruines, parfois par quelques mauvais croquis, ou par la reconstitution qu'en permettent les textes. Peut-être seulement aurait-il pu élargir un peu le cadre des monuments considérés en ajoutant à leur liste certaines églises, dont Grégoire de Tours et Fortunat donnent des descriptions assez détaillées, semble-t-il, pour qu'on en puisse tenter la reconstitution. Dans le sentiment de la véritable érudition et dans un esprit critique très vif, M. Jean Hubert n'a voulu accepter aucune idée toute faite, aucune solution en apparence acquise, sans la vérifier, et sur bien des points, il a modifié des théories qui semblaient définitives, il est parvenu à des conclusions nouvelles. Je n'en veux pour exemple que ce court passage relatif à l'histoire des vieilles églises qui ont précédé la cathédrale actuelle de Paris, où il paraît bien avoir établi que, contrairement à ce que l'on pensait communément, la vieille basilique mérovingienne dont on a retrouvé les fondations en 1847 devant la façade de la cathédrale actuelle, est Saint-Étienne, et que l'église qui se trouvait plus à l'Est est Notre-Dame qui, peu à peu, supplantera Saint-Étienne et restera la cathédrale jusqu'au moment où, en 1182, le nouveau chœur de la cathédrale de Maurice de Sully sera terminé.



Les chapitres relatifs à l'évolution du plan, à l'ordonnance intérieure et extérieure et à la décoration — certains d'entre eux, comme le chapitre relatif à la mosaïque, gagneraient à être quelque peu développés — sont pleins de remarques souvent fort nouvelles, que mettent en lumière des cartes et de bons dessins de Mme Jean Hubert. Je noterai tout particulièrement une étude très poussée des plans, des narthex surmontés de tribunes, auxquels MM. Et. Fels et Reinhardt ont consacré une excellente étude dans le *Bulletin Monumental*, des chœurs entourés de leurs annexes habituelles, les chapelles et les cryptes funéraires. Cette étude nous permet de mieux comprendre les textes de l'époque mérovingienne et de l'époque carolingienne, et aussi certains détails du plan roman, qui en dérive.

Je voudrais encore dire ici tout ce qu'apportent de nouveau les chapitres relatifs aux matériaux, et notamment à l'emploi du marbre dans la construction, un des plus suggestifs du livre. Du <sup>ve</sup> siècle au début du <sup>viii</sup>e, et surtout pendant le <sup>vii</sup>e, époque des grandes fondations monastiques entre Seine et Rhin, où constructeurs et décorateurs rivalisent de goût et d'habileté, les marbres pyrénéens, travaillés au sortir de la carrière, sont expédiés à travers toute la Gaule et même, semble-t-il, bien au delà : sarcophages, plaques funéraires, chapiteaux, frises et chancels, tables d'autel — sur lesquelles Paul Deschamps avait déjà attiré l'attention. Mais voici qu'au <sup>viii</sup>e siècle, l'Aquitaine et la Provence, si florissantes alors, attaquées par les Arabes de 714 à 732, ravagées par les armées franques de 735 à 768, se couvrent de ruines : les listes épiscopales s'interrompent dans tout le Midi, du début du <sup>viii</sup>e siècle au début du <sup>ix</sup>e ; les églises, pillées, incendiées, sont abandonnées ; les carrières de marbre sont fermées. La sculpture doit s'orienter vers des voies nouvelles, et les tailleurs de pierre du Centre et du Nord s'efforcent à imiter dans la pierre les belles productions des marbriers du Midi ; il leur faudra du temps pour apprendre leur métier, mais les progrès sont sensibles au <sup>ix</sup>e siècle, et peut-être la belle renaissance du <sup>xii</sup>e siècle se serait-elle produite plus tôt, si les misères de la fin de l'époque carolingienne n'avaient arrêté leur essor. L'historien a puissamment aidé ici l'archéologue, et ces remarques me paraissent ouvrir des horizons nouveaux, très intéressants, sur bien des points d'histoire de l'art.

J'ai insisté sur cette question des sculptures de marbre, mais j'aurais voulu pouvoir indiquer également tout l'intérêt des chapitres consacrés à la statuaire de bois recouvert de plaques d'orfèvrerie, aux sculptures de terre-cuite et de stuc, dont Jean Hubert, après Paul Deschamps, a tenté l'histoire, et qui mériterait une étude approfondie, mais délicate : beaucoup de ces morceaux étant fort difficiles à dater.

Dans sa conclusion, Jean Hubert aborde les grandes questions si souvent débattues : Orient et Occident, art préroman et art roman. Il admet l'influence de l'art chrétien d'Orient sur la formation de l'art chrétien de la Gaule, mais cherche peut-être un peu trop à écarter les faits qui, dans la suite, sont venus renforcer cette influence : les apports des marchands syriens, l'envahissement de la Gaule par les bijoux barbares et par les objets fabriqués en Orient, le dévelop-

pement du monachisme dont les fondateurs viennent d'Orient ou vont s'y former, les pèlerinages, et plus tard les croisades, aux Lieux Saints, à Rome et en Espagne.

Même en architecture, où les procédés et la technique restent les mêmes, où l'évolution de la construction se poursuit régulièrement, où les différents systèmes de voûtes employés par les architectes romans sont déjà connus à l'époque préromane — et sur tous ces points, l'auteur a pleinement raison — il faut cependant reconnaître que l'art roman tirera des procédés alors en usage des effets nouveaux, et qu'il couvrira, par exemple, de pierre le vaisseau principal de la basilique, ce que l'on n'avait pas osé faire jusque là : ce qui transformera aussi la masse de l'édifice et le parti même de la construction.

Des conclusions si pleines de conséquences ne peuvent être résumées, ou discutées ici en quelques lignes. Tout ce que l'on doit dire, c'est qu'elles laissent deviner la thèse que M. Jean Hubert a soutenue avec autant de science que de prudence : avec un sens averti formé aux meilleures méthodes de l'érudition.

Marcel AUBERT.

**L. Brochard (Abbé), *Saint-Gervais*, préface de Marcel Aubert,** Paris, Desclée de Brouwer, 1938 ; 466 p., 23 hors-texte, nombreuses figures dans le texte (non numérotées) ; en pochette, reprod. du plan Willaume, 1735-1736. — Le sous-titre annonce une « histoire du monument » ajoutant modestement qu'elle a été faite « d'après de nombreux documents inédits ». Le livre tient toutes les promesses, et au delà. Il a été écrit par un savant perspicace, qui connaît bien les églises, et fort bien aussi les hommes ; chez lui, l'apostolat religieux n'a fait que développer le goût artistique : on l'avait vu à St-Laurent ; on le reconnaît ici pour un monument célèbre par son infortune même. Encore que l'Église St-Gervais, installée au cœur du plus vieux Paris gallo-romain, dans le « monceau » près du Port de la Grève, ait dû à sa situation d'avoir été la cible des obus tirés à longue portée sur Paris pendant la dernière guerre, ce qui lui a valu d'être aussi blessée au champ d'honneur, le Vendredi Saint, 29 mars 1918 — elle est un chef-d'œuvre de la piété humaine : ce que son curé a non seulement senti, mais fait sentir, avec une émotion qui, discrète, sait éviter le danger des phrases, et n'en est que plus communicative.

L'ouvrage, d'un artiste, est aussi d'un érudit : car l'organisation récente du Minutier central, annexe des Archives nationales, a permis à M. l'Abbé L. Brochard de faire œuvre de chartiste ; hors de la poussière de documents longtemps inaccessibles, il a tiré toute l'histoire de la construction (163 ans d'efforts !)<sup>1</sup> ; celle des aménagements et des déprédations du xvii<sup>e</sup> s. à la Révolution, puis au cours de la Terreur ; suite qui fait du livre comme un memento vivant d'une longue vie d'édifice français ; mêlée de près à la vie de Paris même.

---

1. P. 97 sqq. : des « charniers » trouvent ici leur explication vraie.

Rien que la liste des possesseurs des chapelles latérales est évocatrice ; c'est là que Guillaume Budé, l'humaniste, et les siens, venaient prier, et l'on souhaiterait que la chose ne fût pas oubliée, ni de l'Administration du Collège de France, ni de celle de notre si précieuse Société des Belles-Lettres, quand viendront les heures des commémorations. Outre G. Budé, Mme Acarie, Michel de Marillac, Michel Le Tellier, Louis Boucherat, le Chevalier du Cange, le Maréchal d'Aumont-Rochebaron ont laissé des souvenirs à St-Gervais.

Pour la partie artistique, on retiendra la démonstration péremptoire qui, grâce au Minutier, rend à Clément Métezeau le portail célèbre adjugé si longtemps, indûment, à Salmon de Brosse. M. l'Abbé L. B. a précisé l'histoire de toutes les œuvres d'art de son église, les vitraux, les stalles, notamment et les tapisseries maintenant conservées au Musée Galliera ; celles-ci sont purement « paroissiales » : sans les interventions royales ou<sup>n</sup> princières dont avait parlé leur légende trop orgueilleuse. Elles n'en sont pas moins belles. — C'est partout de l'histoire directe, fructueuse, honnête, et ainsi des plus émouvantes.

Ch. P.

---

*Le gérant : E. SCHNEIDER.*

---

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)

## UNE STATUE DE PÉLOPIDAS A DELPHES SIGNÉE DE LYSIPPE

---

En dépavant la Voie Sacrée du sanctuaire d'Apollon à Delphes, devant le trépied de Gélon, en haut de la dernière branche de la voie, on a découvert presque immédiatement sous les dalles une certaine quantité de fragments de calcaire bleu noir, extrêmement dur et cassant<sup>1</sup>. Quatre morceaux, inscrits, se raccordent pour former la dédicace (fig. 1) ; deux grands éclats (fig. 2 et 3) proviennent de deux angles d'une base moulurée qui supportait sans doute la pierre inscrite, laquelle garde la trace d'un scellement pour statue de bronze. Une trentaine de petits éclats sont informes et ne donnent aucun indice utilisable : on n'est même pas sûr parfois d'être en présence d'une surface ou d'une cassure. Une épigramme de quatre vers est suivie du nom du personnage représenté, Pélopidas ; de celui des dédicants, les Thessaliens ; du nom de l'artiste, Lysippe.

*Inv.* 6758, 23 juin 1939. — Haut. inc. 0 m. 143 max. ; larg. inc. 0 m. 19 ; épais. 0 m. 175. Trace de pied sur la face supérieure, à 0 m. 127 de la face inscrite, et à 0 m. 115 de la face latérale. Les lettres CTOIX sont dans un quadrillage de 0 m. 0175 de côté.

---

1. Les signatures de Corinthe (*Corinth*, VIII, 1, 34-35) et de Thèbes sont aussi inscrites sur des bases de ce même « marbre » compact, bleu-noir, qui s'accorde très bien avec le bronze qu'il supporte. Peut-être Lysippe affectionnait-il cette matière magnifique, plus belle que le calcaire bleu d'Éleusis, et dont j'ignore la provenance exacte. Signature de *Mégare* : « marbre gris », *AM*, 1885, 145 celle d'*Olympie* est sur une plaque de bronze.



Σπάρτημ μὲν [...

Εὐλογίαί, πίσ[τει — υυ — υυ υ]

[Πλε]ιστάκι δ' η[.....

[Στῆ]σαι Βοιω[— — υυ — υυ υ]

Πελοπίδαν Ἴπ[ποκλέους Θηβαῖον]

Θεσσαλοὶ ἀνέ[θηκαν.....

Λύσιππος Λυσ[ίππου? Σικυώνιος ἐποίησε].

Le premier hexamètre commence par le nom de Sparte, contre laquelle Pélopidas et les Thessaliens ont lutté ensemble<sup>1</sup>; le pentamètre rappelle les vertus et la gloire de Pélopidas, vantées plus tard par ses historiens<sup>2</sup>. Il n'est guère possible de deviner le troisième vers, où sans doute δ' (ἐ) s'oppose à μὲν du premier distique : [πλε]ιστάκι δ' η—. Dans le dernier vers devait figurer le mot :

ἐλευθερία ou ἐλεύθερος

La statue a probablement été commandée à Lysippe par le κοινὸν des Thessaliens aussitôt après la mort de Pélopidas, comme on peut le supposer d'après Corn. Nepos, *Pélopidas*,

1. Tournure classique des épigrammes : HILLER, *HGE.*, n° 63 (Olympie) : Σπάρτας μὲν [βασιλῆς ἐμοί] πατέρες καὶ ἀδελφοί... (début iv<sup>e</sup> s.); *HGE.*, n° 69, sur Épaminondas :

Ἀμετέραις βουλαῖς Σπάρτη μὲν ἐκείρατο δόξαν,  
Μεσσήνη δ' ἱερὰ τέκνα χρόνῳ δέχεται,  
Θήβης δ' ὅπλοισιν Μεγάλη πόλις ἐστεφάνωται,  
αὐτόνομος δ' Ἑλλάς πᾶς ἐν ἐλευθερίαι.

Cf. pour le dernier vers l'épigr. delphique de Patron de Lilaia, avec restitutions de Ad. WILHELM, *Wiener Anz.*, 1931, 78-96 :

αὐτόνομον πᾶσαι θῆκε ἐν ἐλευθερίαι.

2. PLUTARQUE, *Pélop.*, chap. III, loue Pélopidas d'avoir imité Épaminondas στρατείας ἀδόλῳ καλλωπιζόμενος; il se conduisait avec ses amis φιλικῶς καὶ πιστῶς (chap. VIII); cf. chap. XXXIV, fin : « καὶ τὸν βίον τὸ πλεῖστον ἐν δόξῃ καὶ τιμῇ βιώσας, τέλος ἐν τῇ τρισκαιδεκάτῃ βοιωταρχίᾳ, τυραννοκτονίᾳ, μεμιγμένῃ ἀριστείᾳ ἀριστεύων, ὑπὲρ τῆς τῶν Θεσσαλῶν ἐλευθερίας ἀπέθανεν. Éloge de Diodore, XV, 81. — Pour εὐλογίαί, cf. *HGE.*, n° 76, VI (épigramme delphique de Daochos) : Δάχοις εὐδόξῳι χρώμενος εὐλογίαί. Pour πίσ[τει], p. ex. *HGE.*, n° 97 : τῶν καὶ ἀείμναστον Νικασιχόρῳι κλέος ἔσται, πίστις ἐπεὶ πάντων κοίρανος ἀγνωτάτα.

chap. V, 5 : *Quo facto* (après la bataille de Cynoscéphales) *omnes civitates Thessaliæ interfectum Pelopidam coronis aureis et statuis æneis, liberosque ejus multo agro donarunt*. Ces *civitates* sont les villes démocratiques de Thessalie, qui, pour

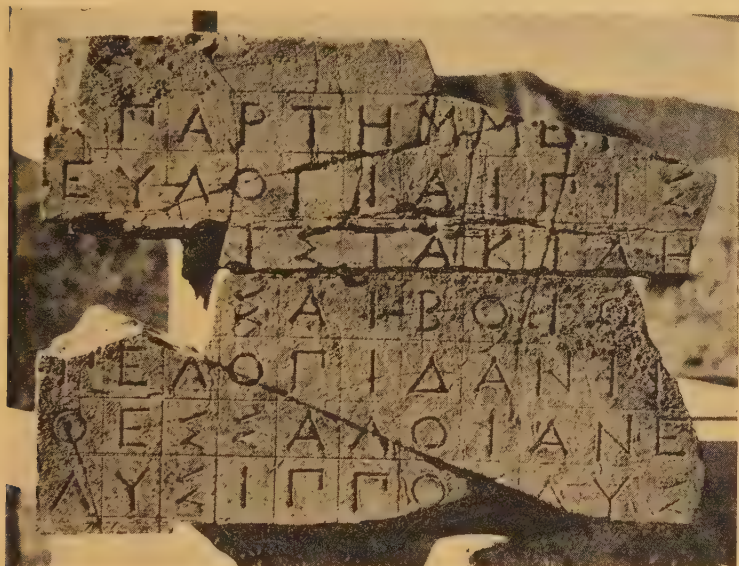


Fig. 1. — Dédicace d'une statue de Pélopidas, signée de Lysippe.

résister à Alexandre de Phères, firent appel aux Béotiens<sup>1</sup>, et parmi ces *statues de bronze*, nous devons maintenant reconnaître celle que le bronzier Lysippe, dans les premières années de sa carrière, exécuta pour les maîtres de l'Amphictionie. Le *terminus post quem* est la mort de Pélopidas, qui eut lieu dans l'été de 364<sup>2</sup> ; les historiens racontent que les Thessaliens menèrent grand deuil de la perte du Thébain ; il

1. GLOTZ, *H. Gr.*, III, p. 170 sq.

2. Date assurée par l'éclipse de soleil du 13 juillet 364, qui eut lieu au moment où l'armée béotienne se mettait en route pour le Nord ; interprétée en mauvais présage, elle fit que Pélopidas, presque seul (avec trois cents cavaliers béotiens), vint secourir l'armée thessalienne opposée à Alexandre de Phères.



Fig. 2-3. — Fragments de la base moulurée supportant la pierre inscrite.

y eut de grandes démonstrations privées et publiques, et les Thessaliens demandèrent même aux Thébains, qui consentirent, de faire eux-mêmes les funérailles de Pélopidas<sup>1</sup>. C'est de cette époque que date un document delphique très précieux, la promantie pour les Thébains, promantie spéciale et extraordinaire, puisqu'on spécifie : « Δε[λφοὶ ἔδωκαν] Θηβαί[οις τὰν] προμα[ντείαν] μετὰ Δ[ελφοῦς] πρώτοις ἄρχ[οντος] Μνα[σιμάχου]...<sup>2</sup>. » Thèbes, qui a son trésor à Delphes depuis Léuctres, a établi, au début de 363, sa domination sur la Thessalie tout entière : elle est donc pratiquement la maîtresse à Delphes au sanctuaire comme au Synédriion, par l'intermédiaire des Thessaliens ses vassaux. Le moment est, ainsi, bien choisi pour que les Thessaliens consacrent à Delphes la statue de Pélopidas.

D'ailleurs, les Béotiens n'ont pas pour longtemps à jouir de cette situation exceptionnelle : l'affaire d'Astycratès les brouille avec les Phocidiens, que soutient Athènes<sup>3</sup> ; et la mort d'Épaminondas, le 4 juillet 362, sera le signal de la défection : Alexandre de Phères commence pour son compte la lutte contre Athènes, attaque le Pirée ; Athènes inquiète se rapproche des ennemis naturels du tyran, les villes thessaliennes du *koinon*, qui ont compris qu'après la mort des deux hommes d'État thébains elles n'ont plus rien à attendre de Thèbes<sup>4</sup> ; le traité qui lie Athènes à la Thessalie est bien daté,

1. PLUT., *Pél.*, 34.

2. *BCH.*, 1899, 517 ; *Syll.*<sup>3</sup>, 176. L'archonte Mnasimachos est bien daté de 363/2 par le compte *FD.*, III, 5, n° 3, cf. *ibid.*, p. 8, n. 1 et *BCH.*, 1903, 23. La prééminence des Thessaliens à l'Amphictionie se marque encore par le fait qu'en cette même année 363/2, c'est le hiéromnémon thessalien Andronikos qui prend l'initiative des poursuites contre Astycratès et les bannis (*Syll.*<sup>3</sup>, 175 ; E. BOURGUET, *L'Admin. fin. anc. du sanctuaire pythique*, p. 149 sq.).

3. GLOTZ, *HG.*, III, p. 172 et bibl. de la n. 91.

4. *Syll.*<sup>3</sup>, 184, archontat de Nikophémios à Athènes. Voir le commentaire de *IG.*, II<sup>2</sup>, 116. L'archonte Agelaos (*ibid.*, l. 23) ne peut être le Pharsalien de la famille de Daochos, dont Lysippe sculpta l'effigie à Delphes, dans le même coin thessalien au Nord-Est du temple d'Apollon : il a vécu à la fin du v<sup>e</sup> siècle. (cf. WESTLAKE, *Thessaly in the IV. century* (1935), p. 147 sq.). Lysippe a aussi fait la statue d'un Thessalien de Skotoussa (*RE.*, *Lysippos*, col. 55, n° 29), ville



lui aussi, de 361-360. Les bonnes relations de Thèbes et de la Thessalie n'auront pas duré longtemps, la *gloire* et la *bonne foi* de Pélopidas ont dû être vite oubliées par les villes thessaliennes. Le *terminus ante quem* que nous cherchons sera sans doute la mort d'Épaminondas, et nous placerons entre l'été 364 et l'été 362 le moment où fut consacrée notre base, sans doute en 363-2, la même année que la promantie pour les Thébains<sup>1</sup>.

On s'accordait jusqu'à présent à penser qu'aucune des œuvres de Lysippe ne remontait avant 350<sup>2</sup>. En effet, le sculpteur a travaillé jusqu'à l'époque des Diadoques, à Delphes même (Chasse d'Alexandre, après 321), et peut-être pour un prince séleucide<sup>3</sup> ; il a vécu sans doute assez vieux (Λύσιππε γέρων, Σικυώνιε πλάστα, dit une épigramme de l'*Anthologie*, XVI, 332, malheureusement de basse époque). Nous voyons maintenant que le début de sa carrière doit être sûrement remonté d'une quinzaine d'années, et peut-être de vingt si l'on admet que le bronzier à qui les Thessaliens ont confié l'exécution d'une œuvre aussi importante que la statue

---

ravagée en 367/6, par Alexandre de Phères : on serait tenté maintenant de faire remonter la carrière de Lysippe jusqu'à cette date (la victoire de Poulydamas de Skotoussa à Olympie est d'ailleurs de 408), mais M. LIPPOLD (*RE.*, *Lysippos*, *loc. cit.*) fait observer que la ville est restée habitée jusqu'en 322. L'argument n'est donc pas valable.

1. Nous sommes habitués à Delphes à des différences d'écriture très déconcertantes entre des textes sûrement gravés la même année : or, la promantie pour les Thébains est gravée en grandes lettres soignées, mais d'allure infiniment plus archaïque que la base de Pélopidas. La loi de Cadys et la dédicace en vers de l'offrande arcadienne (369, *FD.*, III, 1, n° 3) suffisent à prouver qu'à cette époque il y avait à Delphes des graveurs capables d'écrire aussi parfaitement : je puis ajouter cette année un autre exemple : c'est un règlement des Asclépiades de Cos et de Cnide, dont les lettres CTOIX, aussi belles, sont inscrites dans le même *quadrillage*, très rare à Delphes (je n'en connais qu'un seul autre exemple, le fragment inédit de proxénie, photo F 99, 1). Le compte d'Anticharès (printemps 364), découvert lui aussi cette année, est au contraire si mal écrit qu'on l'eût cru du III<sup>e</sup> s., sans la mention de la « ônzisième pylée ». — Autres exemples de quadrillage en Béotie, 'Αρχ. Έφ., 1936, *Chron.*, p. 32 ; — à Elatée, *IG*, IX, 1, 117 ; — à Phalanna, *IG.*, IX, 2, 1226 ; — à Pharsale, *Rev. Phil.*, 1911, p. 302 ; — à Lindos, *Clara Rhodos*, IX (1938), p. 221, fig. 4. Cf. *infra*, p. 132, *addendum*.

2. Ch. PICARD, in GLOTZ-COHEN, *HG.*, III, p. 488.

3. LIPPOLD, *RE.*, *Lysippos*, col. 54, n° 24.

de Pélopidas avait déjà fait ses preuves : il est fort possible maintenant que les effigies du pancratiaste Philandridas (victoire datée de 372 ou 368) et de Troïlos, vainqueur à Olympie en 368, aient été exécutées sans retard : on aura donc confié au jeune Sicyonien, connu par ses portraits d'Olympioniques (et peut-être de Pythioniques<sup>1</sup> ?) la première commande importante dont nous ayons gardé la mémoire, entre 364 et 362 av. J.-C.

La signature donnait le nom du père de Lysippe, que nous ignorions, mais nous n'avons pas tout à fait le droit de restituer :

Λύσιππος Λυσ[ίππου Σικυώνιος ἐποίησε]

car le frère de Lysippe se nommait, nous le savons<sup>2</sup>, *Lysistratos* : les trois lettres que nous possédons ne donnent pas le droit de choisir entre les deux, ou même entre d'autres patronymiques possibles commençant par *Lys*-<sup>3</sup>.

La base, que j'ai retrouvée littéralement *en miettes* dispersées sous le pavage de la voie sacrée, non loin du coin Nord-Est où s'élevait l'offrande du Thessalien Daochos, près du téménos thessalien de Néoptolème, a dû être démolie très peu de temps après son érection. En effet, les lettres et la moulure sont dans un parfait état de fraîcheur, et même si ce sont les chrétiens du vi<sup>e</sup> s. environ (nous le savons maintenant) qui ont éparpillé sous les dalles les morceaux d'une base déjà incomplète aux trois quarts, il est possible que la destruction ait été commencée pendant la guerre sacrée par les Phocidiens, ennemis résolus de Thèbes et de la Thessalie. Peut-être sans cela

1. On possède la dédicace d'un Pythionique, signée par Lysippe, mais à l'extrême fin de sa carrière, LOEWY, *Inscr. gr. Bildh.*, p. 73 : Κορφείδας ἱερῶν νίψατ[ο Κασταλία]. Le texte est postérieur à l'année 316, cf. M. HOLLEAUX *Études d'ép. et d'hist. gr.*, I, p. 14, n. 1 (remarques paléographiques).

2. OVERBECK, 1513-1514 ; *RE.*, Lysistratos, n° 12.

3. Nous connaissons, au contraire, le nom du père de Pélopidas, qui permet la restitution Πελοπίδαν Ἰπ[ποκλέους Θηβαῖον]. — A Délos, on a la signature d'un Λύσιππος Λυσίππου Ἡράκλειος, au début du i<sup>er</sup> s. avant J.-C., cf. *BCH.*, 1899, p. 68.

Plutarque, toujours au courant des choses de Delphes, en aurait-il eu connaissance : mais il n'y fait aucune allusion, ni dans ses *Vies*, ni dans ses *Dialogues delphiques* : le silence de l'homme de Chéronée ne fournit-il pas un bon argument *ex silentio*<sup>1</sup> ?

Athènes, août 1939.

Jean BOUSQUET.

1. Les Phocidiens n'ont sans doute envoyé à la fonte que l'or et l'argent, et très peu de bronze, probablement pas de statues (Th. REINACH, *RA.*, 1928, II, p. 44, où l'Aurige ne doit pas entrer en ligne de compte...). Mais ils auront renversé par haine la statue du Thébain, en martelant la base pour détruire les scellements des pieds. — E. BOURGUET pensait que la promantie des Thébains avait été détruite au moment où Alexandre châtia la ville, en 335 (*BCH.*, 1900, p. 485, n. 1). Inscriptions enlevées ou regrattées au iv<sup>e</sup> siècle : le décret en l'honneur d'Aristote (*FD.*, III, 1, p. 240-241), la plaque de bronze avec les noms des bannis antiphocidiens (*Syll.*<sup>3</sup>, 177), jetées toutes deux dans un puits. Cas analogues : fermages de Marmaria où le nom d'Astycratès a été martelé (*FD.*, III, 5, p. 66) ; décrets martelés sur le mur des Tarentins, cf. *REG.*, 1912, 15-16 et G. DAUX, *Pausanias à Delphes*, p. 152.

*Addenda* : 1. A propos du quadrillage, M. G. Daux veut bien me signaler qu'il connaît encore au moins trois autres inscriptions de Delphes ainsi présentées ; il en donne la liste dans un article actuellement à l'impression. Le livre de R. P. AUSTIN, *The Stoichedon Style in Greek Inscriptions*, Oxford, 1938, comporte un chapitre sur l'usage du « chequer » : on notera la planche 12, base de Thespies signée de Praxitèle (*IG.*, VII, 1831).

2. Pour la moulure de la plinthe, on comparera utilement Lucy T. SHOE, *Profiles of Greek Mouldings*, p. 86 (Rebate moulding, cyma reversa XVI). Le nouvel exemple serait le plus ancien de la série, car le premier que cite miss Shoe est la moulure du portique d'Écho à Olympie (336/5). Elle cite encore deux bases de Delphes : a) à l'O. du Grand Temple, juste à l'intérieur du mur d'enceinte b) Inv. 3.331, à l'Est du grand mur polygonal, ainsi que deux bases de Corinthe.

# THE DOVE-DEITY OF ALESIA AND SERAPIS-MORITASGUS

---

## I. THE NAME OF THE DOVE-DEITY OF ALESIA

### i. *Dove-Deities of Alesia*

The rich iconography of Celtic religion, during its survival in Roman Gaul, presents few monuments more remarkable than the well-known sculptured groups of the Dove-Deity of Alesia (Alise-Sainte-Reine, Côte-d'Or)<sup>1</sup>. The four sculptures<sup>2</sup>, discovered on the Mont Auxois at Alesia in 1903, 1907 (two), and 1925 respectively, show (figs. 1, 2) the bust of a god bearing on his shoulders two doves, perched on either side, which turn their beaks inwards and appear to convey a message into his ears. A fifth example<sup>3</sup> was discovered in 1931 during the excavations at Alesia of the late M. le commandant Espérandieu, together with the unique statuette relating to the Dove-Deity (fig. 8) which we shall consider in detail later.

### ii. *Other Bird-Deities of Gaul*

But the Gallo-Roman cult of a bird-deity<sup>4</sup> did not only flourish at Alesia ; at least ten monuments of a « dieu aux

---

1. See A. N. NEWELL : *Gallo-Roman Religious Sculpture*, in *Greece and Rome* (Feb. 1934). It was at Alesia that the Gauls, under Vercingetorix, made the last great stand against Caesar (See Caesar, *B. G.*, VII).

2. ESPÉRANDIEU, *Recueil*, III, 2355 ; 2354 ; 2377 ; IX, 7280. Cf. also that from Beaune (Côte-d'Or), III, 2107.

3. ESPÉRANDIEU, in *Rev. des Musées*, nos 35-36, 1931, fig. 7 ; C. R. *Acad. Inscr.*, 1931, p. 398 sqq., fig. 2 ; cf. *Rev. Ét. anc.*, XXXVI, 1933, p. 410-411.

4. The sacred character of certain birds in pre-Roman Gaul is shown by the



oiseaux » are known from other parts of Gaul ; from Sault (Vaucluse)<sup>1</sup> ; two from Narbonne (Aude)<sup>2</sup> ; Nevers (Nièvre)<sup>3</sup> ; Sainte-Sabine near Semur (Côte-d'Or)<sup>4</sup> ; Ampilly-les-Bordes (Côte-d'Or)<sup>5</sup> ; Compiègne (Oise)<sup>6</sup> ; two from Luxembourg<sup>7</sup> ; and Haute-Vienne<sup>8</sup>. Although the attitude and position of



Fig. 1. — Alésia 1903 : Espérandieu, III, 2355.

the birds on several of these monuments, e. g. at Compiègne (fig. 3) ; Nevers (fig. 4) ; Sault (fig. 5), is analogous to that of the doves in the Alesia groups (figs. 1, 2), yet the cult of a « dieu aux colombes », as distinct from other « dieux aux oiseaux » appears to be localized in the Côte-d'Or<sup>9</sup>.

Gallic coinage. Cf. A. BLANCHET et DIEUDONNÉ, *Manuel de Numismatique française*, I, p. 34, 48, 51, 55, 69 ; C. RENEL, *Les Religions de la Gaule*, p. 207 sqq.

1. ESPÉRANDIEU, *Recueil*, I, 306.

2. *Ibid.*, I, 569-570.

3. *Ibid.*, III, 2208.

4. *Ibid.*, III, 2224.

5. *Ibid.*, III, 2340. Cf. G. DRIoux, *Cultes indigènes des Lingons*, p. 85-6.

6. ESPÉRANDIEU, *Recueil*, V, 3850.

7. *Ibid.*, V, 4256 ; 4265. (Cf. 4264 ; 4282).

8. S. REINACH, *Cal. mus. antiq. nat.*, III, II, p. 164. The Celtic bird-deity is found also in terracotta statuettes ; cf. « la divinité (hermaphrodite ??) accroupie à l'oiseau, de la terre cuite de Ouilly (BLANCHET, *Figurines*, suppl., p. 63) » ; C. JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, VI, p. 18, n. 1.

9. Cf. also the group of two votive doves (ESPÉRANDIEU, III, 2109) discovered in 1845 at Beaune (Côte-d'Or), in the same well as the famous triad of deities containing a tricephal (ESPÉRANDIEU, III, 2083), and the group South-East of

At Beaune and Alesia especially at this bird-god appears as a Dove-Deity; elsewhere the attributes, or companions, of the



Fig. 2. — Alésia, 1925 : Espérandieu, IX, 7280.

deity are either crows (Compiègne, fig. 3)<sup>1</sup>; sparrows (?) (Nevers, fig. 4); ducks or geese (Sault, fig. 5); cranes or storks

---

Dijon (IV, 3586). See below also the votive doves dedicated to the Dea Januaria at Beire-le-Châtel (Côte-d'Or). Although J. TOUTAIN (*Les Cultes païens*, t. III, p. 279) considers the four birds on the Compiègne stele (fig. 3) to be doves, yet we accept with Ad. REINACH (*Pro Alesia*, III, 1908-1909, p. 456) the original interpretation of the late Salomon Reinach that crows are here represented (*Cultes, mythes et religions*, I, p. 75, although rejected on p. 468.) The necks are too long for doves.

1. With the crow-goddess of Compiègne we may compare the very interesting ivory fibula plaque from the Sanctuary of Artemis Orthia at Sparta showing the goddess with four birds in somewhat similar disposition (*BSA*, XIII, p. 80, fig. 18). Also cf. the situla handle showing Orpheus with birds and animals (S. REINACH, *Bronzes figurés*, n° 414).

(Narbonne E., I, 569-570)<sup>1</sup>. And to this class of Gallo-Roman bird-deities belongs the « très remarquable statuette de bronze » (fig. 6) found, it is believed, in Haute-Vienne, which I am allowed to publish here for the first time by the courtesy of M. R. Lantier, the conservateur of the Musée des Anti-

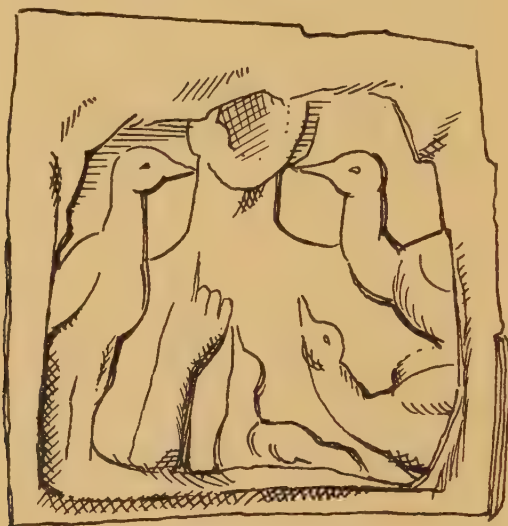


Fig. 3. — Compiègne : Espérandieu, V, 3850.

quités Nationales at Saint-Germain-en-Laye. We see (fig. 6) a goddess seated, fully draped, holding in her right hand a patera with fruits, and in her left the remnants, possibly, of a cornucopia. On the right of her lap is perched a crow, with traces of another which has disappeared. Such a

---

1. It will be recalled that cranes are also found on the following monuments : (i). ESPÉRANDIEU, IV, 3134 (*Tarvos Trigaranus*) (ii). VI, 4929. (Esus, Mercury, Rosmerta) (iii). Two cranes dedicated to Mercury (*REA*, XXIX, p. 314 ; *Bonn. Jahrb.*, 1925, p. 317 ; 281 ; year's work in *Class. Stud.*, 1925-26, p. 56) : PRIMIO. CELISSI. FIL. CURIA. GRUES. DVAS. MERCURIO. V. S. L. M. (iv). Altar at Chesters (MOWAT, *Bull. épigr.*, I, 0: 69) (v). Risingham monument (BRUCE, *Lap. Septent.*, p. 325, n° 627) (vi). Gallic shields on Arch of Orange (ESPÉRANDIEU, I, p. 199). Cf. A. B. Cook, *Zeus*, vol. I, p. 482.

motif is unique, and whatever interpretation of this goddess be preferred — whether the iconography of the statuette reflects the Irish myth of the magic birds of Rhiannon<sup>1</sup>, or whether it is a survival of an ancient (totemistic ?) bird-cult — the crow-goddess of Saint-Germain is surely one of the most charming examples of Gallo-Roman religious sculpture<sup>2</sup>!

Thus, while elsewhere in Gaul the bird-deity is accompanied either by crows, sparrows, ducks or geese, cranes or storks, it is only in the Côte-d'Or that we find a Dove-Deity, at Beaune, and especially at Alesia<sup>3</sup>.

(iii) *What is the name of this deity ?*

The inscriptions of Alesia have revealed the names of four indigenous divinities : 1. Alisanus ; 2. Ucuëtis ; 3. Bergusia, his goddess ; 4. Moritasgus. Of *Alisanus* nothing is certainly known, though he may be either a river-god or, more probably, a tree-spirit as M. Toutain suggests<sup>4</sup>. The

1. H. HUBERT, *Le Mythe d'Epona*, in *Mélanges Vendryès* (1925), p. 195. « Si cette iconographie, toute récente, de la religion gauloise reflète, comme je le crois, les mythes dont les Mabinogions nous donnent une revue passablement complète, c'est au mythe des oiseaux de Rhiannon, quel que soit le nom de la déesse, et non pas à d'hypothétiques cultes d'animaux qu'il faut recourir pour expliquer ces curieuses figures. » Cf. ESPÉRANDIEU, V, 4219. Epona with bird, from Althier. S. REINACH, *Cat.*, I (1926), p. 128 (fig. 145).

2. S. REINACH, *Cat. ill.*, III, p. 164 (n° 65151). For crows in Celtic legends cf. STRABO, IV, 4, 6 ; ARIST., *Mirab. Auscult.*, 86 ; PLUTARCH, *De Fluviis*, VI, 4 ; Cf. S. REINACH, *Cultes*, I, p. 75 s. ; Ad. REINACH, *Pro Alesia*, p. 457, note ; J. A. MACCULLOCH, *The Religion of the Ancient Celts*, p. 247 ; cf. also Nantowelta with crow ESPÉRANDIEU, VI, 4566, 4568.

3. The dove-deity of Beaune (E., III, 2107), and the groups of votive Doves from Beaune (III, 2109), Beire-le-Châtel (IV, 3636), Dijon (IV, 3586), illustrate, together with the sculptures of Alesia, the prevalence in the Côte-d'Or (Alesia, Beaune, Beire-le-Châtel, Dijon) of the cult of the Dove-Deity. At Alesia, however, it was peculiarly strong. The parallel cult at Beaune would undoubtedly admit of an interpretation analogous to that given here for the cult at Alesia, *subject however, to localized variations and adaptations*.

4. *Bull. Soc. Ant. Fr.*, 1917, p. 214-216 ; *Pro Alesia*, III, New Series, (1917), p. 129 sqq. ; HOLDER, *Allkell. Sprachsch.*, p. 565 s. v. *Alisa*. i. Tree-god : cf. *alisa*, *aliso* = beam-tree. — ii.) River-god : cf. *Alisa*, *Aliso*, *Alisantia* ; became French Auze Oze ; Auzon, Ozon, Auzance, Ozerain.



two inscriptions to this deity<sup>1</sup>, inscribed on two bronze paterae dedicated to Alisanus, although proceeding from the Côte-d'Or, were not, however, found at Alise-Sainte-Reine (Alesia). Nevertheless, as the editor of the *Corpus* expresses it, « utrumque monumentum Alesiae fabricatum esse putat Lejay ». « Les deux patères », says M. Lejay, « présentent la dédicace au même dieu et les mêmes détails de fabrication.



Fig. 4. — Nevers : Espérandieu, III, 2208.

On a lieu de croire que ces objets ont la même provenance. Pline (*N. H.*, XXXIV, 17) nous apprend que ce fut à Alise que l'on trouva le moyen d'étamer avec l'argent. Il y avait donc en ce pays une industrie métallurgique considérable, et il est vraisemblable que les deux patères recueillies dans la Côte-d'Or sont sorties de cette fabrique.<sup>2</sup> » We may, therefore, regard Alisanus as a deity of Alesia. *Ucuelis*<sup>4</sup> and *Bergusia*<sup>3</sup>, whom M. P. Poisson regards as « divinités de la métallurgie »<sup>4</sup>, were worshipped in a temple at Alesia and, as conjectured by

1. *CIL*, XIII, 2843 (Arnay-le-Duc), cf. *Proc. Brit. Acad.*, 1886, p. 210 ; XIII, 5468 (Couchey, Côte-d'Or, near Dijon ; at Dijon), cf. *Proc. Brit. Acad.*, 1905-6, p. 282, n. 3.

2. *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 65 ad. n. 62.

3. *Ann. épigr.*, 1908, n° 187. *CIL*, XIII, 2880.

4. *Pro Alesia*, XI, 1925, p. 114. *Ucuetis* = *Ughden*, « le forgeron divin de la mythologie irlandaise » ? Cf. J. TOUTAIN, *Alesia gallo-romaine et chrétienne* (1933), p. 35 ; 149.

the late Émile Espérandieu<sup>1</sup>, are probably represented in the groups — so far eight in number<sup>2</sup> — of a god and goddess seated side by side on a throne, which have been discovered at Alesia. The best and most recent example of these groups is illustrated in fig. 7<sup>3</sup>. In *Moritasgus*, however, we have an important local deity of Alesia, whose temple<sup>4</sup> on the Mont Auxois was found by the late Commandant Espérandieu



Fig. 5. — Sault : Espérandieu, I, 306.

in 1909 ; who was definitely the deity of the springs ; and who was assimilated to Apollo in inscriptions (Apollo Moritasgus). Moreover<sup>5</sup>, just as it is natural to suppose that the sculptured groups of a god and goddess represent Ucuētis and Bergusia, so it is not unreasonable (nothing being known of Alisanus, to whom, moreover, no inscription has been found yet at Alesia itself) to look for some connection between the obviously *important* local spring-deity Moritasgus and the *remarquable* sculptures of the dove-deity. In fact, the late

1. *C. R. Acad. Inscr.*, 1925, p. 223.

2. ESPÉRANDIEU, III, 2347 ; 2348 ; 2353 ; IX, 7107 ; 7114 ; 7118 ; 7121-7127 (= fig. 7).

3. *Ibid.* IX, 7127, (found 1923 at La Fandrolle, now at Saint-Germain). Cf. *C. R. Acad. Inscr.*, 1923, p. 423 ; *Rev. arch.* 1924, I, p. 373.

4. *Bull. arch. du Comité*, 1910, p. 255 sqq. ; 1912, p. 34 sqq. ; p. 189 sqq.

5. *Ann. épigr.*, 1910, n° 121.

Salomon Reinach<sup>1</sup> and the late E. Espérandieu<sup>2</sup> have already suggested that the Alesia « dieu aux colombes » was a representation of the spring-deity Moritasgus. This identification, which was made *without any confirmatory evidence*, we would support for three reasons (although Dr Georges Drioux, in his admirable work *Cultes indigènes des Lingons*<sup>3</sup>, hesitates : « On ne peut guère se prononcer » (p. 83)).

(iv) *Identification of the otherwise aniconic spring-deity Moritasgus with the anonymous dove-deity*

We would support this identification for the reason that *a close and intimate relation subsists between doves and springs* ; as is clear from the following facts :

(a) Six groups of votive doves<sup>4</sup> were dedicated to the *Dea Januaria* in the sanctuary of Beire-le-Châtel, near Dijon<sup>5</sup> ; and the *Dea Januaria* was almost certainly a spring-goddess, as Dr Drioux admits : « On remarque pourtant qu'à Beire, Januaria semble bien, elle aussi, être en rapport avec les sources. Le temple était bâti à proximité de plusieurs sources dont quelques-unes sont actuellement taries ; et, d'ailleurs, les divinités qui s'y donnaient rendez-vous sont bien celles qui, si souvent, se retrouvent en pareilles circonstances : taureau à trois cornes, Apollon, Vénus anadyomène. Cela ne suffit pas sans doute pour que nous puissions, avec certitude, voir dans Januaria une déesse de source, comme l'*Apollo Moritasgus* d'Alesia ; il y a du moins de très grandes chances que la source soit à l'origine de son culte » (p. 83, *loc. laud.*).

(b) Further, as Dr Drioux also points out (*l. l.*, p. 84),

1. *Cultes, mythes et religions* (1922), I, p. 468.

2. *C. R. Acad. Inscr.*, 1925 ; ESPÉRANDIEU, IX, 7280.

3. Paris and Langres, 1934.

4. ESPÉRANDIEU, IV, 3636.

5. *Ibid.*, V, 3620 ; *CIL*, 5619 « *Deae Januariæ Sacroviru (s. v. s. l. m.)* » ; TOUTAIN, *l. l.*, p. 282, cf. the Cretan dove-goddess at Cnossos A. B. COOK, *Zeus II*, p. 536 ; cf. p. 927.

on two monuments in the Museum of Luxembourg<sup>1</sup> the attributes of the bird-deity are the *aqualic* symbols, a cup and amphora ;

(c) A flood of light, however, is thrown on this obs-



Fig. 6. — Haute-Vienne : 65151.

cure connection between a spring-deity and doves by the *Oracle of Zeus at Dodona, in Epirus*, the most ancient and venerable of all Hellenic sanctuaries. Servius in his note on Aeneid III, 466 (« Dodonæosque lebetas ») makes the

---

1. ESPÉRANDIEU, V, 4256 ; 4265.



following statement : « Quales sunt in templo Dodonæi Jovis. Hæc autem regio in finibus Ætolorum est, ubi Jovi et Veneri templum a veteribus fuerat consecratum. Circa hoc templum quercus immanis fuisse dicitur, ex cuius radicibus *fons* manabat ; qui suo murmure, instinctu deorum,



Fig. 7. — Alésia, 1923 : Espérandieu, IX, 7127.

diversis *oracula reddebat*... Narratur et aliter fabula : Jupiter quondam Hebæ filiæ tribuit *duas columbas, humanam vocem edentes*, quarum altera provolavit in Dodonæ glandiferam silvam Epiri, ibique consedit in arbore altissima. Ibi oraculum Jovis constitutum est, in quo sunt vasa ænea, quæ uno tactu universa solebant sonare. Altera autem columba pervenit in Libyam et ibi consedit super caput arietis, præcepitque ut Jovis Ammonis oraculum constitueretur. »  
 « About this temple (of Zeus at Dodona) there is said to have stood a mighty *oak*, out of the roots of which flowed

a *spring*; which by its murmurings, and by the inspiration of the gods, gave forth oracles to many... The story runs also otherwise : Jupiter once gave to his daughter Hebe *two doves, which spoke with a human voice*, one of which flew to the oak-grove of Dodona in Epirus, and there came to rest on the tallest tree. There the oracle of Jupiter was established », etc.

In this note Servius makes it clear that at Dodona the oracles of Zeus, the god of the oak, who there was especially a spring-deity Νάϊος<sup>1</sup>, were delivered in two ways : (a) by a spring (« *fons... suo murmure... oracula reddebat* ») and (b) by one of two oracular and prophetic doves which spoke with a human voice (« *duas columbas, humanam vocem edentes* »)<sup>2</sup>. Thus, the connection between springs and doves is immediately clear : *both* are the instruments of the god : both springs and doves serve the same function of transmitting the oracular voice of the godhead. Thus, on the analogy of Dodona, where Zeus was not only an oak and spring-deity but also a dove-deity<sup>3</sup>, a strong presumption is raised that at Alesia (where we also find a spring-deity and a dove-deity) Moritasgus the spring-deity was, like Zeus Νάϊος at Dodona, also a dove-deity. If this view be accepted then Gallo-Roman Alesia, « la métropole religieuse de l'ancienne Celtique<sup>4</sup> », offers us an exact parallel, in this respect to the

1. Cf. JEBB on *Soph. Trach.*, p. 203.

2. Cf. SOPH., TRACH., 172-3 : — ὡς τὴν παλαιὰν Φηγὸν αὐδῆσαι ποτε Δωδῶνι δισσῶν ἐκ πελειάδων ἔφη.

For the number of the doves at Dodona, cf. JEBB on *Soph. Trach.*, p. 204. A bronze coin of Epirus shows *three* doves ranged about the oak of Dodona (IMHOOF-KELLER, *Tier- und Pflanzenbilder*, pl. 5 ; 28 ; A. B. COOK, *Zeus, Jupiter, and the Oak*, in *Class. Rev.*, XVII (1903), p. 408, fig. 4). — A Délos, le sanctuaire prophétique d'Anios avait aussi ses colombes sacrées. L. RÉD.

3. Zeus, again, took the form of a dove (περιστερά) when enamoured of the maiden Phthia, who lived at Aegium in Achaea. Autocrates ap. ATHEN., 395 A ; AEL., V. H., I, 15. Again in Crete Zeus was also a dove-deity. Cf. A. B. COOK, *Class. Rev.*, XVII (1903), p. 407-8 ; and *Ann. Brit. Sch. Athens*, 1901-1902, VIII, 29, fig. 14, where he was nourished in his infancy by doves. Cf. Moir of Byzantium fr. ap. ATHEN., 491 a-b : — τὸν μὲν ἄρα τρήρωνες ὑπὸ ζαθέω τράφον ἄνθρω.

4. C. JULIAN, *op. cit.*, VI, p. 421. Cf. J. TOUTAIN, *Alesia gallo-romaine et chré-*

ancient Hellenic sanctuary of Dodona. Thus, the spring-deity Moritasgus gave forth his oracles not only through the « fatidica murmura<sup>1</sup> » of his springs, but also through his prophetic doves, « *humanam vocem edentes* ». Accepting, then this interpretation that the otherwise aniconic spring-deity Moritasgus, and the anonymous dove-deity are identical, the name of the latter will accordingly be that of the former. The name of the anonymous dove-deity is therefore Moritasgus.

## II. INTERPRETATION OF UNIQUE MONUMENT OF DOVE-DEITY RECENTLY DISCOVERED AT ALESIA BY THE LATE COMMANDANT ESPÉRANDIEU

Moritasgus, spring-and dove-deity of Alesia, previously identified with Apollo (Apollo Moritasgus) is here further syncretized with some chthonian god.

### (i) *Discovery of unique statuette of Dove-Deity*

During the excavations conducted by the late M. le Commandant Espérandieu on the Mont Auxois at Alesia in September 1931 a remarkable and unique monument of the Dove-Deity was brought to light (together with an example of the ordinary type, cited above as the fifth of its kind). This unique statuette (fig. 8) (of fine, white stone, height 0 m. 34) was found at La Fandrolle at the foot of a wall at a depth of less than half-a-metre. By the kind permission of the late Commandant Espérandieu I am allowed to republish the statuette, which he has already published with a brief commentary<sup>2</sup>.

---

ienne, p. 30-47 ; Alesia ville de sanctuaires, p. 48-66 : *L'Évolution du sentiment religieux aux diverses périodes de l'histoire d'Alésia*.

1. SERVIVS, *l. c.*

2. *Revue des Musées et Collections archéologiques* (1931), nos 35-36, fig. 5  
*C. R. Acad. Inscr.*, 1931, p. 398 sqq., fig. 1.

(ii) *Description of statuette of Dove-Deity*

A bearded personage is represented standing erect with the weight on the right foot leaving the left slightly bent.



Fig. 8. — Alésia, 1931.

He is clothed in a tunic descending to his knees, and over it is worn a cuirass. A flowing mantle, fastened on his right shoulder covers his chest and falls over his left arm. The whole costume is, in fact, as M. A. Grenier remarks,



« le costume d'un chef militaire romain<sup>1</sup> ». His legs and arms are bare (the hands unfortunately broken off)<sup>2</sup>, but on his feet he appears to wear foot-gear of some kind, although they too may be bare, as the sculptor possibly relied on colour to complete the appearance. The head-dress is cylindrical in form, and resembles a calathus or polos, and « semble accompagnée de tours ». On, or just above, his shoulders are two



Fig. 9

Zeus 'Askraios of Halicarnassus  
(*Classical Review*, XVII, 1903, p. 416).

doves perched on oak garlands with acorns ; both heads are broken off, but one has been found. At his feet to the right sits the three-headed Cerberus<sup>3</sup>, the mythical denizen of the underworld who confirms the indication of the πόλος that we are in the presence of a chthonian divinity.

The existence of the two doves perched on the oak-branches on either side of the chthonian god-head, in the identical attitude familiar from the five groups of the dove-

1. *Rev. Ét. anc.*, XXXV (1933), p. 410.

2. The attribute carried in the right hand recalls that of a statue of Pluto in the Gréau collection at Saint-Germain-en-Laye (S. REINACH, *Brz. fig.*, p. 38, n° 8).

3. Cf. MACROBIUS, *Saturn.*, I, 20.

deity already mentioned, leads us naturally to conclude that the same dove-deity (whom we have identified with the spring-deity Moritasgus) is here again manifest, but in a unique way, being associated and identified with some chthonian deity of the classical pantheon. We know that the spring — (and dove-) — deity Moritasgus, had already been identified with Apollo (*Apollo Moritasgus*)<sup>1</sup>; but what is the name of the chthonian god with whom we find the dove-deity associated in our statuette ?

Before answering this question however, we must briefly first consider the objection which this very statuette has raised in the mind of the late Espérandieu himself<sup>2</sup> against his own original conjecture that the dove-deity of Alesia was identical with the spring-deity Moritasgus.

(iii) *Reply to objection against identification of dove-deity with Moritasgus*

Moritasgus, the late Espérandieu emphasises, was assimilated to Apollo (*Apollo Moritasgus*) : « La croyance gallo-romaine avait fait de ce dieu un Apollon. » Therefore, if the dove-deity and spring-deity Moritasgus are identical, our statuette of the dove-deity should show his attributes, the two doves, associated with *Apollo*. But our statuette clearly does not represent an Apollo, but rather some chthonian god. M. Espérandieu therefore considered that his original identification of the dove-deity with Moritasgus was erroneous, and that the name of the former must be either Alisanus or Ucuētis : « Il semblerait par suite qu'on ne pût avoir le choix qu'entre Alisanus, dieu topique, et Ucuētis. » But that there is nothing inherently impossible in one deity (e. g. Moritasgus) of the vague and ill-defined Celtic pantheon being assimilated

---

1. *Ann. épigr.*, 1910, n° 121.

2. *C. R. Acad. Inscr.*, 1931, p. 398 sqq.

to more than one classical god is well shown by the conflicting equations we find in the Berne Scholia on Lucan, I, 445-6<sup>1</sup> :

*Teutates, horrensque feris allaribus Esus,  
El Taranis Scythicæ non milior ara Dianæ,*

the two systems of which the late S. Reinach<sup>2</sup> summarized thus :

1	2
Esus = Mars	Eſus = Mercury
Teutates = Mercury	Teutates = Mars
Taranis = Jupiter	Taranis = Dispatér

That such confusion is possible is eloquent of the *uncertain* character of Celtic deities, who could thus be identified with more than one classical god. In Britain, also, we find that Cocidius, for example, who was generally identified with Mars (*Mars Cocidius*), was also assimilated to Silvanus (C. I. L., VII, 642 : « *Deo Silvano Cocidio* »). Therefore the assimilation of Moritasgus also to two classical deities (Apollo and some chthonian god) is in no way impossible.

(iv) *Is the chthonian god (of the new statuette at Alesia) the Graeco-Roman Hades-Pluto or the Graeco-Egyptian Serapis?*

But to return to our statuette, the doves must be the oracular doves of Moritasgus, and we may now consider the question, Who is the deity with whom Moritasgus is here associated ?

Our choice, as we have indicated above, is clearly delimited to a chthonian god by the presence of the three-headed Cerberus and the calathus, modius, or polos on the god-head, both attributes being peculiar to the infernal powers.

1. *Lucani Comm. Bernensia*, ed. USENER, p. 32.

2. S. REINACH, *Cultes*, I, *Teutates, Esus, Taranis*.

We are thus confined to the Graeco-Roman Hades-Pluto or the Graeco-Egyptian Serapis; to quote the late Commandant Espérandieu : « Il s'agirait alors du dieu local d'Alésia, qui serait sans doute Pluton ou Sérapis<sup>1</sup> » ; and in a later personal communication, « je crois qu'il s'agit d'un Jupiter ; peut-être Sérapis<sup>2</sup> ».

But *which* deity is here intended ? For the following reasons we answer *Serapis* :

1) On the monument of Nevers (fig. 4)<sup>3</sup> the oracular bird-deity — possibly even a « dieu aux colombes » — is associated with the « dieu au maillet » (seated within the « édicule » in the front of the monument ; not here illustrated). One reason for this association of bird-deity and « dieu au maillet » is, perhaps, that the bird-deity is, ipso facto, also a tree-spirit, « génie des taillis marécageux, où foisonnent les volatiles de toute espèce<sup>4</sup> », and naturally co-habits with another tree-spirit ; for the « dieu au maillet » (like Silvanus, « sacra semiclusus fraxino<sup>5</sup> ») is indeed at times a tree-spirit, « adossé », in the monuments of Saint-Révérien and Vichy<sup>6</sup>, « à un arbre ». But the « dieu au maillet », in the opinion of Grivaud de La Vincelle and the late Salomon Reinach<sup>7</sup>, was the representation of the supreme divinity of the Celts, the chthonian Dis Pater, from whom they traced their descent, as mentioned by Caesar<sup>8</sup>. Recently, this identification of the « dieu au maillet » with the Celtic Dis Pater has been

1. *Rev. des Musées*, l. c.

2. In litt., II, XII, 32.

3. ESPÉRANDIEU, III, 2208 ; cf. A. BLANCHET, *Bull. des Antiq.*, 1903, p. 225.

4. J. TOUTAIN, *Cultes païens*, III, p. 283.

5. *CIL*, XII, 103 : « *Silvane sacra semicluse fraxino.* »

6. ESPÉRANDIEU, III, 2234 (Saint-Révérien) ; III, 2750 (Vichy) ; cf. tree-goddess of Sens (« *truncis et duro robore nata* » ; VERG, *Aen.*, VIII, 315). IV, 2774. Cf. J. TOUTAIN, *Le Culte des arbres, ses diverses formes et son évolution dans la Gaule romaine* (*Pro Alesia*, 1918, p. 130 sq.).

7. *Bronzes figurés*, p. 156 sqq.

8. *BG*, VI, 18 : « *Galli se omnes ab Dile Patre prognatos prædicant idque ab druidibus proditum dicunt.* »



strongly supported with further evidence by E. Linckenheld<sup>1</sup>, who shows for example that, in the territory of the « dieu au maillet », Dis Pater is unknown, and vice-versa<sup>2</sup>. Accepting this interpretation that the « Dieu au maillet » = Dis Pater, we are reminded further that — just as the « *orbis alius* »<sup>3</sup> of Celtic eschatology resembled the Egyptian rather than the classical conception (being « a place not of gloom and suffering, but of light and liberation<sup>4</sup> ») — so Dis Pater was akin, not to the Graeco-Roman Pluto, but to the Graeco-Egyptian *Serapis*. In the words of S. Reinach, « les Gaulois, pour figurer leur Dis Pater, ont imité le type hellénique de Jupiter Sérapis, tout en introduisant quelques modifications dans ses attributs », and again « les artistes gallo-romains voulant figurer un dieu dont la conception tenait une si grande place dans la religion gauloise, ont imité le type alexandrin de Sérapis qui répondait à une idée analogue<sup>5</sup> ». Thus we may speak of the « *identité du dieu au maillet avec Sérapis* » (S. Reinach)<sup>6</sup>, and from this it is legitimate to conclude that on the monument of Nevers (fig. 4) the bird-deity, being associated with the « dieu au maillet », is thus associated with the chthonian Dis Pater-Serapis;

2) But the dove-goddess Januaria of Beire-le-Châtel, already mentionned above, was also connected with the « dieu au maillet » (i. e. Dis Pater-Serapis), for amongst her votive doves was found the head of a mallet<sup>7</sup>, « avec trou pour l'emplacement d'un manche<sup>8</sup> ».

1. E. LINCKENHELD, *Sucellus et Nantosvella* (R. H. R., 1929, p. 44 sqq.).

2. Cf. G. DRIoux : *Cultes indigènes des Lingons*, p. 92-105, for latest treatment of this deity.

3. *Lucan*, V, 452.

4. T. A. ROLLESTON, *Myths and Legends of the Celtic Race*, p. 78-80 ; 89. Cf. H. HUBERT. « Chez les Celtes, les dieux de l'autre monde ont été les grands dispensateurs des biens de la terre. » (*Une nouvelle figure du dieu au maillet*, in R. A., 1915, I, p. 36.)

5. *L. c.*, p. 165-166.

6. *L. l.*, p. 166.

7. ESPÉRANDIEU, IV, 3633 ; height 0 m. 19 ; breadth and thickness, 0 m. 08.

8. DRIoux, *l. c.*, p. 84.

Thus, by this association of the bird-deity of Nevers and of the dove-goddess of Beire with the chthonian « dieu au maillet », who is equivalent to Dis Pater-Serapis, a strong presumption is raised that, in the new Alesia statuette, the chthonian god syncretized with the local dove-deity of Alesia is also *Serapis* (and not Pluto). This conclusion, moreover, is confirmed by a parallel instance of association in the Rhine valley. For

3) at Cologne Serapis was again associated with the local deity, as we see from the dedication :

« I. O. M. ET SERAPI ET GENIO LOCI<sup>1</sup>. »

For these reasons, then, we conclude that the chthonian deity syncretized with Moritasgus, the spring- and dove-deity of Alesia, *deus ipse loci fluvio Moritasgus amoeno*<sup>2</sup>, is not Pluto but Serapis. The new statuette of Alesia represents *Serapis Moritasgus*.

III. BUT WHY WAS MORITASGUS  
THE SPRING- AND DOVE-DEITY,  
ALREADY ASSIMILATED TO APOLLO (APOLLO MORITASGUS),  
NOW FURTHER SYNCRETIZED WITH SERAPIS  
(SERAPIS MORITASGUS) ?

To this question there are several supplementary answers.

(1) In the first place, Moritasgus in his character of spring- and dove-deity resembled the supreme divinity of the Hellenic

1. *CIL*, XIII, 12052 :

I.O.M. ET SERA  
PI. ET. GENIO  
LOCI. L. CÆSI  
VS. FLORENT  
NVS. B. F. COS  
PRO. SE. ET SV  
IS. V. S. L. M  
IMP COMM  
II ET VERO II COS

2. Cf. *VERG., Aen.*, VIII, 31 : — « *Huic deus ipse loci fluvio Tiberinus amoeno*.

race, the oak-spirit Zeus Νάτος, spring- and dove-deity of Dodona. And this resemblance between Moritasgus and Zeus is strikingly shown by the representation of Zeus Ἀσκραῖος at Halicarnassus (fig. 9), where the imperial coins portray the latter as a bearded god crowned with rays, standing between two oak-trees, on each of which is a bird<sup>1</sup>. « The two birds which », as Head remarks<sup>2</sup>, are clearly oracular », and probably doves, are turned towards Zeus in the identical attitude of the doves of Moritasgus. Again, in our statuette, the sacred oak-branches<sup>3</sup> bearing the doves, remind us further that the dove-deity (Moritasgus) was, ipso facto, also a tree-deity, who appears here as an oak-spirit<sup>4</sup>. For, as M. Toutain points out, « la divinité aux oiseaux se rattache à la fois aux génies de la végétation arborescente et aux génies des sources, des étangs, des mares, des régions humides »<sup>5</sup>. Thus, Moritasgus of Alesia is exactly analogous to Zeus of Dodona<sup>6</sup> : both are spring-, dove-, and oak-deities. M. Toutain, moreover, has observed that the « physionomie (of the dove-deity) rappelle celle du Jupiter gréco-romain<sup>7</sup> ». Nor is this at all unnatural, for

1. *Brit. Mus. Cat. Gk. Coins*, Caria, p. 111, n° 88 ; cf. A. B. COOK, *Zeus*, II, p. 872, fig. 807-811. App. B. (cf. Jane HARRISON : « *Bird and Pillar worship in Communion with Ouranian divinities* » (fig. 14) in « *Transactions of the Third International Congress for the History of Religions* », vol. II, pp. 154-164, 1908).

2. HEAD, *Hist. Num.*, p. 527.

3. Cf. PLINY, *N. H.*, XVI, 44 (Druidic reverence for mistletoe and oak).

4. Cf. dieu au maillet of Vichy and Saint-Révérien.

5. *Cultes païens*, III, p. 283.

6. And parallel to both these dove-deities, Zeus of Dodona and Moritasgus of Alesia, is the Italian Picus (Cf. SUIDAS, Πῆχος ὁ καὶ Ζεὺς) the wood-pecker deity, who in human form wore a wood-pecker on his head. Dionysius of Halicarnassus, indeed, compares the wood-pecker on his wooden pillar at Tiora with the dove on the oak at Dodona (*Ant. Rom.*, I, 14 ; cf. PLINY, *N. H.*, X, 41). Cf. on an engraved cornelian a warrior consulting the wood-pecker on the pillar (A. B. COOK, *Zeus*, II, p. 1133, fig. 957). Cf. J. RENDEL HARRIS, *Picus who is also Zeus* (Cambridge, 1916). Cf. J. B. CARTER in ROSCHER, *Lex. Myth.*, III, 2494 sqq. For list of Greek and Roman bird-names see W. R. HALLIDAY, *Greek Divination* (1913), app., p. 277-282.

7. J. TOUTAIN, *l. l.*, p. 278.

Moritasgus was, we would suggest, the *local Jupiter* of Alesia, corresponding to the local Jupiters of Latium mentioned by Sir J. G. Frazer. The author of the *Golden Bough* who, later in the same passage, speaks of the « resemblances between ancient Gaul and Latium » says : « We can hardly doubt that of old every Latin town or settlement had its own Jupiter, as every town and almost every church in modern Italy has its own Madonna ; and like the Baal of the Semites the local Jupiter was commonly worshipped on high places<sup>1</sup> ». (Cf. Temple of Moritasgus on the Mont Auxois.)

Finally there is a still further identity between Moritasgus and Zeus of Dodona, which arises out of their *oracular* nature. Both Moritasgus and Zeus, that is to say, are essentially *chthonian* gods, for « the giving of oracles was a chthonian prerogative<sup>2</sup> ». An oracular Zeus, as the late D<sup>r</sup> L. R. Farnell has pointed out<sup>3</sup>, may always be taken to imply a chthonian Zeus<sup>4</sup>. This « telluric character » of Zeus at Dodona is well brought out by Creuzer : « Ganz auffallend zeigt sich in diesem Dodonaischen Dienste ein gewisse *tellurischer* charakter. Dieser Juppiter war auch mit Aidoneus oder mit dem König der Unterwelt ein und derselbe<sup>5</sup>. » Thus, the exact parallel between Moritasgus, the local Jupiter of Alesia, and Zeus of Dodona *saute aux yeux* :

<i>Moritasgus</i>		<i>Zeus Νάϊος</i>
spring-deity	} = {	spring-deity
dove-deity		dove-deity
oak-deity		oak-deity
oracular(=chthonian)deity		oracular(=chthonian)deity

1. *The Golden Bough, The Magic Art*, II, p. 184.

2. A. B. COOK, *Class. Rev.*, XVII, (1903) p. 179.

3. *Cults of the Greek States*, I, 39 sq.

4. Cf. ROHDE, *Psyche*, I, 207.

5. *Symbolik*, III, 85 (quoted by A. B. COOK, *Class. Rev.*, XVII (1903), p. 179).



When, therefore, in the course of time, the great era of religious syncretism dawned on the Mediterranean world during the second century A. D., the attempt would be made to assimilate Moritasgus, the local chthonian Jupiter of Alesia, to the supreme classical divinity (Zeus — Jupiter) who, in his chthonian aspect, is Pluto. But since the supreme divinity of the Celts, the chthonian Dis Pater (with whom bird-gods, as shown above, were already associated), was identical with Serapis, under this influence Moritasgus would be assimilated not to the Graeco-Roman, but to the Graeco-Egyptian, chthonian embodiment of Zeus-Jupiter i. e. to Serapis (and not to Pluto). This choice of the chthonian Serapis would be confirmed, moreover, by the following considerations :

(2) We have noticed above that the Italian Picus, the wood-pecker god who, in human form, was « a personalized bird<sup>1</sup> », and wore a wood-pecker on his head, was analogous both to Moritasgus and to Zeus, with whom, in fact, Suidas identifies him (Πῆκος ὁ καὶ Ζεύς). The oak, as Rendel Harris expresses it, was the « animistic repository of thunder and the dwelling-place of Zeus; and the wood-pecker who nested in the oak or hammered at its bark was none other than Zeus himself<sup>2</sup> ». Picus, then, being identical with Zeus, is brought thus into relation with Moritasgus of Alesia (Moritasgus = Zeus of Dodona; Picus = Zeus of Dodona; Moritasgus = Picus). But another tradition asserts that *Picus was identified with Serapis*. This is contained in an interpolation (probably derived from Sextus Julius Africanus, a Christian traveller and historian of the third century) in the *Excerpta Latina barbari* (fol. 20 b., 26 sqq.)<sup>3</sup>, which runs, in vulgar Latin, as follows : « Post

---

1. Cf. LEWIS SPENCE, *Introduction to Mythology* (1921), p. 32. All bird-gods probably indicate the metamorphosis of a primitive nature-deity through animistic, zoomorphic, and anthropomorphic phases.

2. RENDEL HARRIS, *Ascent of Olympus*, p. 57; 94.

3. *Excerpta Latina barbari* (ed. A. SCHÖNE in ed. of *Chronicon* of EUSEBIUS, I, 174 sqq., Berlin, 1875) cf. A. B. COOK, *Zeus*, II, p. 695.

Cronis autem perditionem secundum successiores Picus pronepos eius per tempora regnavit in Italia primus. *Quem et Serafin quidam interpretauerunt.* » Thus, this fact, Picus (= Moritasgus) = Serapis, may also have influenced the assimilation of Moritasgus with Serapis<sup>1</sup>.

(3) Again, Herodotus, in his account of the founding of the oracles at Dodona and in Lybia, has an important variant from the version of Servius. He says that two black doves flew from Egyptian Thebes, one to Libya and one to Dodona δύο πελειάδας μελάνας ἐκ Θηβέων τῶν Αἰγυπτίων ἀναπταμένας, τὴν μὲν αὐτέων ἐς Λιβύην, τὴν δὲ παρὰ σφέας (i. e. Δωδωναίων τὰς Προμαντίας) ἀπικέσθαι. According to Herodotus, therefore, the oracular doves of Dodona and Libya were Egyptian<sup>2</sup>. We suggest that this tradition of the Egyptian origin of the oracular doves of Dodona was known at the analogous oracle of the dove-deity at Alesia; and that some such similar tradition and legend perhaps existed in Gaul, and played an influential part, during the age of religious syncretism, in favouring the appropriate assimilation of the dove-deity, the local deity of Alesia, with the Egyptian Serapis.

Although these would be the main reasons for the syncretism of Moritasgus with Serapis, yet such assimilation would be rendered easier by the realization of the devotees that Serapis — a many-sided divinity — was not only a benevolent chthonian god, πρᾶος καὶ μέλιχος, as the Emperor

1. It must, however, be pointed out that the rest of the passage contains other identifications of Picus : « *Alii autem Dia Olympium, ceteri autem Plutea Aidonium et alli Chthonium Posidona.* » We are told in the same account that the wife of Picus was Semiramis : « *Uxor autem eius Semiramis mulier fuit maligne et praesumens et inpudica.* » The fact that Semiramis was turned into a dove, as Diodorus tells us (II, 14-20), is perhaps relevant to our connection between Picus and Moritasgus. In the great temple at Hierapolis (Bambyce, Mabbog) her statue was shown with a golden dove on her head (LUCIAN, *De Dea Syria*, 33, 39). See F. LENORMANT, *La Légende de Sémiramis* (1873) ; Q. H. SAYCE, *The Legend of Semiramis*, in *Hist. Rev.* (January, 1888).

2. HERODOTUS, II, 54-55 ; cf. 58. Cf. SILIUS ITALICUS, III, 675-691. Even at the present day small wild doves are numerous in the Oasis of Ammon (G. ROHLFS, *Von Tripolis nach Alexandrien*, Bremen, 1882, II, p. 115 sq.).

Julian calls him, ὅς ἀπολύει παντελῶς τῆς γενέσεως τὰς ψυχὰς<sup>1</sup>, and deity of abundance and fertility, but that ;

(4) *Like Moritasgus*, who was a god of water<sup>2</sup>, and like Apollo Moritasgus — « un Apollon navigateur<sup>3</sup> » — Serapis was also a god of voyages, that is, a god of water<sup>4</sup> ;

(5) *Like Moritasgus<sup>5</sup> and Apollo<sup>6</sup>*, again, Serapis was a god of healing, a « dieu guérisseur », being frequently assimilated to Aesculapius<sup>7</sup> ;

(6) *Like Apollo* and Serapis, too, was a solar divinity<sup>8</sup>.

Thus the assimilation of Moritasgus to Apollo and Serapis, both solar deities, gods of healing, and gods of navigation, is readily understood. Associated with Apollo he was named in inscriptions *Apollo Moritasgus*, while his identification with Serapis, in the new statuette of Alesia, creates another complex deity *Serapis Moritasgus*<sup>9</sup>.

1. JULIAN, *Or.*, IV, 136 b.

2. Cf. HOLDER, *op. cit.*, s. v. *Moritasgus* ; cf. ROSCHER, *Lex. Myth.*, s. v. *Moritasgus* : « Moritasgus » was connected either with « muir » denoting the watery elements, or with Celtic « mori » « mer ».

3. C. JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, VI, p. 45 (n. 6, of p. 44).

4. Cf. terracotta medallion mould from Vertault representing Serapis — Isis — Harpocrates mounted on a galley (*M. A. F.*, 1899, p. 255), and coin of Antonines showing Serapis standing in a ship with Isis and Fortuna (in « *Numi Augg. Alexandrini, Catalogo della collezione G. Dattari* », Cairo, 1901, p. 184, n° 2859, pl. XXIII). In this connection see the bronze *ex-voto* of a goddess (Fortuna ?), standing in a boat, found at the source of the Seine in the same Côte d'Or. (*Rev. Arch.*, 1933, I, pp. 253 ff. (fig.) ; *Mon. Piot*, 1934, pp. 59-74, pl. V (XXXIV), (Adrien BLANCHET : « *Statuettes de bronze trouvées près des sources de la Seine* »).

5. Cf. ESPÉRANDIEU, *Les Fouilles d'Alise (Croix Saint-Charles)*, in *Bull. arch. du Comité* (1910).

6. CAESAR, *BG.*, VI, 17 : « *Apollinem morbos depellere.* »

7. CALLIMACHUS, *Epigr.*, 56 ; TAC., *Hist.*, IV, 83 ; AMM. MARCELL., XXII, 14 ; R.

8. Cf. CIL., XIII, 8246 : « SOLI SERAPI. »

9. Serapis Moritasgus here wears the Roman military costume because the Roman emperor, like earlier Roman kings and generals was the embodiment and representative of Jupiter himself. Therefore Jupiter — or Serapis, his chthonian equivalent in Egypt — may also assume the dress of the Roman Emperor. Cf. Sir J. G. FRAZER, *Golden Bough : The Magic Art*, II, p. 174 sqq. : « The king as Jupiter. » Cf. also the remark of C. JULLIAN (*op. cit.*, II, 145) which is very

## IV. DATE OF THE STATUETTE

The date of our statuette is approximately fixed by the Cologne inscription, mentioned above, which records a parallel instance of association between Serapis and the « *genius loci* », *I.O.M. ET SERAPI ET GENIO LOCI*, and which is dated by the names of the consuls to 179 A. D. Thus we may assign our sculpture to the latter half of the second century A. D., when Oriental and Alexandrian cults were already widely diffused in Gaul.

## V. CULT AND REPRESENTATIONS OF SERAPIS IN GAUL

The cult of Serapis, which extended as far as Britain<sup>1</sup>, and together with that of Isis and Horus was extensive in Narbonensis and the Germanies<sup>2</sup>, has not left many traces in the Tres Galliae<sup>3</sup>. But the general popularity of Serapis in Gaul is attested by the legend on the coins of Postumus « *SERAPIDI COMITI AUGUSTI*<sup>4</sup> ».

Of the two types of representations of Serapis — seated or standing — the standing Serapis, says Michaelis, « in Roman times better answered the need of his believers to represent their god as at once a benevolent and an omnipotent lord of the universe<sup>5</sup> ». Of this type the classical conception is

pertinent at this point : « La ville d'Alésia possède, dans les temps romains, un temple élevé au dieu Moritasgus (C. I. L., XIII, 2873) : je suis porté à croire que ce nom est celui d'un roi passé à l'état divin. » Cf. CAESAR, V, 54, 2. : The king of the Senones, on Caesar's first arrival in Gaul, was a *Moritasgus*.

1. CIL, VII, 240 (York) ; 298 (Brougham Castle).

2. J. TOUTAIN, *Les Cultes orientaux*, II, p. 18 ; cf. C. H. NOON, *Distribution of Oriental cults in the Gauls and Germanies* (in *Trans. Amer. Phil. Assoc.*, 1908-1909).

3. See the bust of Jupiter Serapis found in the Côte-d'Or (S. REINACH, *Cat.*, I, p. 116), = ESPÉRANDIEU, IX, 7198 (Dijon) ; and the terracotta medallion mould from Vertault representing Serapis — Isis — Harpocrates mounted on a galley. Cf. A. BLANCHET, *Fig. en terre cuite, Suppl.* in *M. A. F.*, 1899, p. 255 ; G. DRIoux, *Cultes indigènes des Lingons*, p. 183.

4. DE WITTE, *Recherches sur les empereurs qui ont régné en Gaule*, p. 18.

5. A. MICHAELIS, *J. H. S.*, VI (1885), p. 309, « Serapis standing ».



embodied — in Gaul — in the famous statue of Serapis at Toulouse<sup>1</sup>, while a localized example is seen in our new statuette of Alesia (fig. 8).

#### VI. CONCLUSION

Finally, whatever interpretation of this statuette may win general approval, it is clear that in this sculpture we have a remarkable instance of Gallo-Roman religious syncretism; and in our view the presence of the oracular doves, peculiar attributes of an indigenous local deity, identified as the spring-deity Moritasgus, in intimate association with the *deus Alexandrinus Serapis*, will be found to justify the name, which we have bestowed on this chthonian dove-deity of Alesia of Serapis Moritasgus.

*University of Leeds.*

ADRIAN N. NEWELL.

---

1. ESPÉRANDIEU, II, 891.

## NOUVELLES FOUILLES ROMAINES EN SUISSE<sup>1</sup>

---

Au cours de ces dernières années, l'archéologie a pris, en Suisse, un essor qui ne semble pas avoir été remarqué. Pour aussi paradoxal que cela paraisse, la crise économique en est la cause. La Suisse a connu, elle aussi, le chômage, et de tous côtés des efforts ont été tentés pour le combattre. La science, elle aussi, a pris part à la lutte. Ce fut la Société suisse de Préhistoire qui prit l'initiative de venir en aide aux chômeurs, non seulement par la construction de nouvelles routes et des travaux agricoles, mais encore par des fouilles archéologiques. Des jeunes gens allaient ainsi obtenir du travail et, fait inattendu pour notre archéologie, un grand pas était fait en avant dans la connaissance de notre plus ancienne histoire. La proposition de la Société fut acceptée chaleureusement. Les Gouvernements de la Confédération et des cantons se déclarèrent d'accord pour mettre à la disposition des services archéologiques des subventions égales à celles qui étaient attribuées, par crédits spéciaux, aux services économiques. De plus, dans les cercles intéressés par nos études, il se rencontra nombre de donateurs pour verser leur obole et aider ainsi à couvrir les frais. Rien que pour l'année 1937, des fouilles préhistoriques et romaines ont été exécutées en neuf points différents du territoire helvétique par le Service du Travail, engageant une dépense d'environ 175.000 francs suisses, effort considérable pour notre petit pays. La Commission qui dirige ces travaux publie un rapport périodique.

---

1. Communication, lue le 20 avril 1938, au Congrès tenu à Strasbourg par l'Association Guillaume Budé.

Je désirerais exposer quelques-uns des résultats les plus importants de ces recherches. Je me bornerai aux fouilles romaines, laissant de côté les découvertes d'*Augusta Raurica* dont, mieux qualifié que moi, traitera M. le Pr Stähelin.

Avant l'arrivée des Romains, la Suisse était occupée, pour sa plus grande partie, par des peuples gaulois, Helvètes, Séquanes, Rauriques, etc. Dans le courant du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., Rome a colonisé le pays militairement, puis économiquement. Le caractère de cette colonisation fut déterminé par la géographie et la nature du sol. L'âpre région des Alpes centrales fut d'abord évitée, par contre on rechercha les vastes étendues de terres fertiles s'étendant aux bords des rivières et des lacs. C'était là que passaient les principaux chemins que les Romains transformèrent en véritables routes, surveillées par des points d'appui militaires. La plus importante était la voie traversant le Grand Saint-Bernard jusqu'au Léman et suivant la vallée de l'Aare jusqu'au Rhin à travers le Jura. Jules César fonda les colonies de *Julia Equestris* (Nyon) et de *Raurica* (Augst) ; en pendant à la colonie d'*Augusta Præloria* (Aoste), de l'autre côté du col, s'éleva la bourgade d'*Octodurus* (Martigny) et, au carrefour de cette route avec l'importante voie menant de Marseille à Genève, par Lyon, naquit le port de *Lousonna* (Vidy-Lausanne). Après la défaite romaine dans la forêt de Teutobourg, notre pays prit une importance militaire encore plus grande. La Suisse formait alors une sorte de coin particulièrement dangereux entre le Rhin et le Danube, et, pour en assurer la protection efficace, un camp légionnaire fut établi à *Vindonissa*, au confluent de l'Aare, de la Reuss et de la Limmat. C'était la seule garnison au-dessus de Strasbourg pour la défense de la ligne du Rhin. Pendant presque un siècle, ce camp a rempli parfaitement sa tâche, jusqu'aux temps de Domitien et de Trajan, époque à laquelle on construisit le grand *Limes* germanique. *Vindonissa* n'avait plus de raisons d'existence et les troupes l'abandonnèrent.

La Suisse jouissait alors de la paix romaine ; l'agriculture et le commerce étaient prospères. Des chefs-lieux, comme *Aventicum* (Avenches) et *Augusta Raurica*, deviennent des

centres économiques importants ; à travers le pays se créent de grandes propriétés, exploitant les richesses d'un sol fertile en blé et en fruits, favorable à l'élevage du bétail. Le versant méridional des Alpes, avec ses superbes lacs, prend part à la vie splendide de l'Italie du Nord et devient un centre de

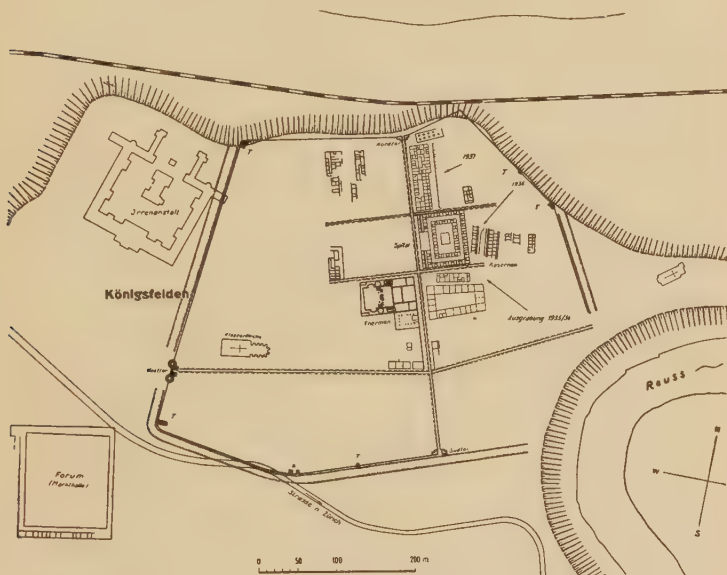


Fig. 1. — Vindonissa. Plan général.

villégiature. Ce n'est qu'en 260 après J.-C. qu'un revirement général se produit : les Germains ont rompu, au Nord, le *limes* et la frontière de l'Empire est transportée sur le Rhin. La lutte durera un siècle et demi sur le Rhin supérieur, amenant la ruine de toute la civilisation antique du pays.

Le Service de Travail archéologique a poursuivi et développé l'œuvre commencée par les Sociétés savantes de la Suisse, à *Vindonissa*, Augst, *Pelinesca*, près de Bienne, Vicques près de Delémont, et Locarno. Une fouille très importante, mais encore inachevée, se poursuit en Argovie, près d'Entfelden. Enfin, un heureux hasard amena la découverte de riches antiquités romaines près de Lausanne.



Je voudrais, en premier lieu, vous parler de *Vindonissa*. Les recherches dans le camp légionnaire ont été commencées, en 1897, par la Société *Pro Vindonissa*. Au cours de petites campagnes annuelles, on avait déjà découvert, sur le plateau entre l'Aare et la Reuss, un camp de forme singulièrement

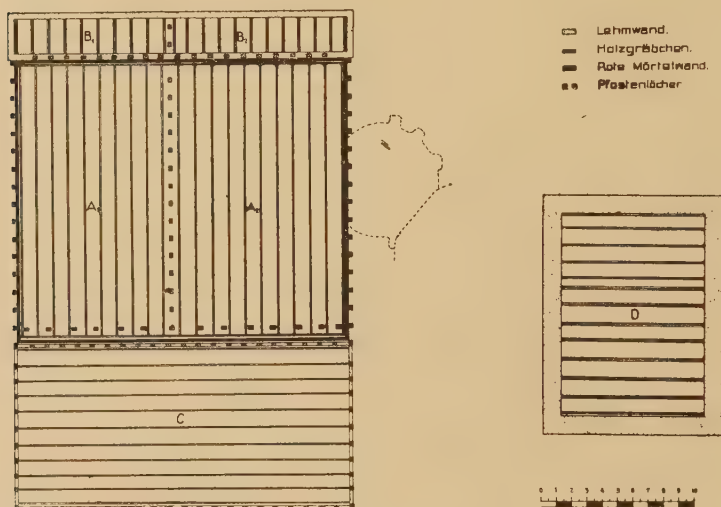


Fig. 2. — Vindonissa. Balnéaire de l'époque de Tibère. A<sub>1</sub>, A<sub>2</sub>, C : pièces avec plancher sur poutres ; — B<sub>1</sub>, B<sub>2</sub> : piscines d'eau chaude ; — D : *natatio*.

irrégulière (fig. 1), où du plan rectangulaire classique, on passe à un tracé polygonal (sept faces), en parfait accord avec la topographie, défendu par un double fossé à section conique et par une enceinte percée de quatre portes sur les deux grands axes : *porta principalis, sinistra et dextra*, et porte decumane. A l'intérieur, on avait reconnu les deux rues principales (*via principalis, via decumana*) qui, contrairement à la règle, suivent un tracé oblique, l'une à l'autre. A l'extérieur du camp, on avait découvert un très bel amphithéâtre, un grand forum, un aqueduc souterrain de 2 km. de longueur et — particularité remarquable — un puissant monceau de décombres, contenant les déchets du camp.

Les fouilles de 1929-30 amenèrent le dégagement du premier grand bâtiment installé à l'intérieur du camp : les bains principaux de la légion, contemporains du règne de Claude,



Fig. 3. — Vindonissa. Deux poutres du plancher de la piscine D, conservées dans la couche d'argile.

et qui, malgré leur ancienneté relative, montrent déjà un plan régulier. En 1935, vis-à-vis de cet établissement, on mit au jour les ruines d'un très curieux balnéaire datant des premiers temps de l'occupation du camp, sous Tibère. La construction est entièrement faite d'argile, de bois et de plomb, et

son plan des plus simples (fig. 2) : deux pièces rectangulaires adossées l'une à l'autre, mitoyennes à une troisième disposée horizontalement. De ce côté étaient les piscines, rectangulaires et étroites, ainsi qu'une troisième à plan circulaire. Elles étaient alimentées en eau chaude par un fourneau. Fait à signaler, le bain froid était placé dans un bâtiment séparé des

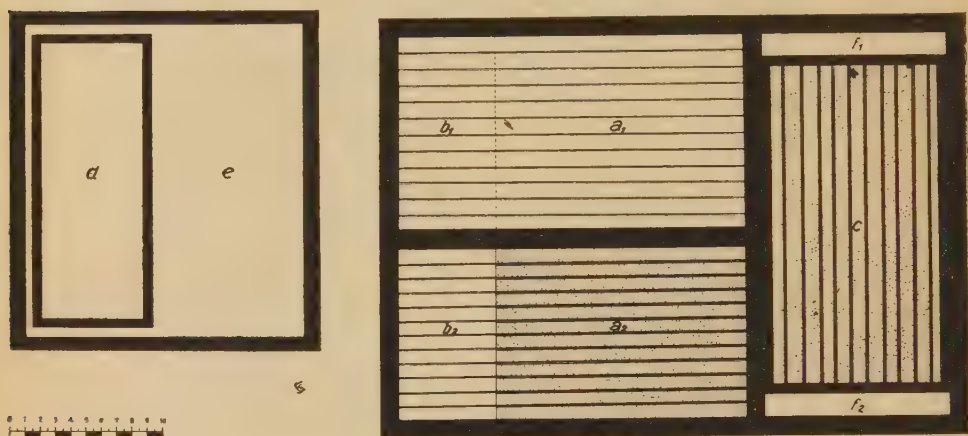


Fig. 4. — Vindonissa. Le bain en tuf.

A, b, c : pièces avec plancher en béton. Bâtiment séparé avec piscine.

précédents et de même construction. Les planchers reposaient sur des poutres placées directement sur l'argile (fig. 3) et les piscines chaudes étaient revêtues de plomb. Un tel bâtiment ne pouvait être de longue durée et il fut démoli au bout de peu de temps. A sa place, on érigea un nouveau bain, dont les murs étaient, cette fois, en tuf. Le plan resta le même (fig. 4) ; seule la piscine fut agrandie et les poutres supportant les planchers posées sur un lit de béton. Ces très anciennes installations des thermes de *Vindonissa* apportent des renseignements inédits sur la disposition primitive des bains dans les régions septentrionales de l'Empire.

Dès le règne de Claude, les nouveaux thermes comportent déjà des hypocaustes et présentent le dispositif classique du

*frigidarium*, du *tepidarium* et du *caldarium* (fig. 5). Il est extrêmement intéressant de constater le doublement de la salle du *sudatorium* et de l'*apodyterium*, chacune de ces pièces étant

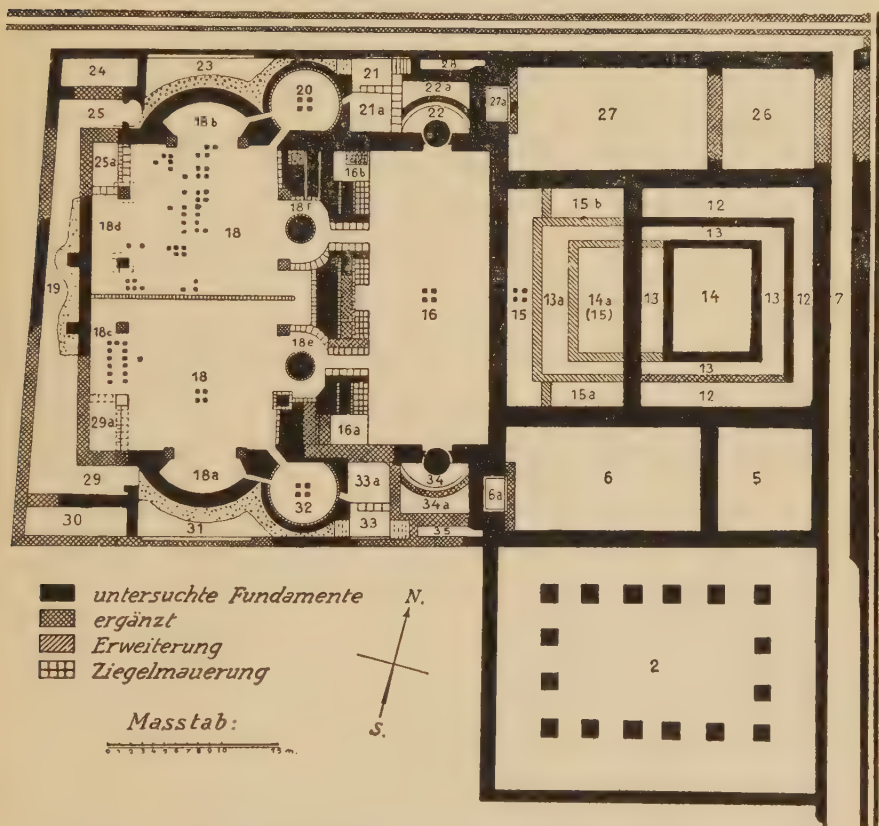


Fig. 5. — Vindonissa. Les thermes de l'époque claudienne. 14, *frigidarium*; 16, *tepidarium*; 18, *caldarium*; 20, 32, *sudatorium*; 6, 27, *apodyterium*; 2, *basilica*.

disposée symétriquement. Une telle symétrie est étonnante, au milieu du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, alors que les bains de Pompéi offrent encore un plan d'une dissymétrie absolue. Les thermes de *Vindonissa* représentent donc le prototype des grands thermes de l'époque impériale.

Toujours à l'intérieur du camp, la campagne de 1936



amena la découverte, au voisinage des bains les plus anciens et de la *Via principalis*, d'un autre grand bâtiment dont les

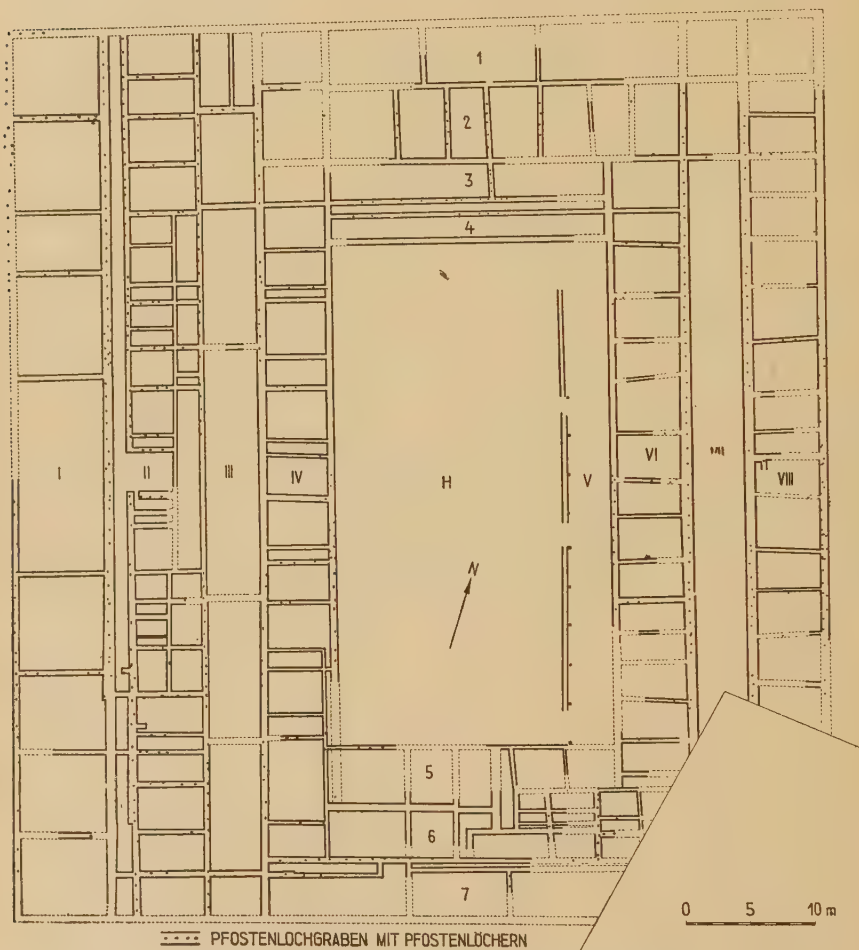


Fig. 6. — Vindonissa. *Valetudinarium* en bois.  
I, salle d'entrée ; III, VII, corridor ; H, cour.

fondations en pierres reposaient sur d'anciennes constructions en bois. Le sol était creusé d'étroites tranchées correspondant aux emplacements des poutres. Les différences de coloration

des terres ont permis de reconnaître l'existence de plusieurs constructions dont le plan a pu être reconstitué : il y eut là, tout d'abord, trois séries de baraquements en planches qui furent successivement démolies ; puis vint un grand bâtiment (fig. 6), également en bois, dont les caractéristiques principales sont les suivantes : sur une double rangée, plusieurs chambres sont groupées qu'un corridor sépare sur le côté long. Il semble que des pièces carrées alternent avec des pièces plus étroites. En bordure de la *Via principalis*, se trouvaient les magasins habituels dont la construction est interrompue vers le milieu par la grande salle d'entrée du bâtiment principal dont l'accès, placé sur le côté horizontal, est encore très visible sur la face opposée. Cet édifice fut également démoli rapidement et remplacé par une bâtisse de pierre, qui reproduit, avec quelques améliorations, la précédente. Elle est presque aussi grande, mais, cette fois, le plan est parfait (fig. 7) : cour carrée centrale, comportant au milieu une petite construction et entourée de chambres desservies par un corridor sur l'emplacement de la deuxième rangée de pièces. De même que dans le baraquement en planches, on observe l'alternance des petites et des grandes chambres, mais alors ce dispositif est systématique : entre deux grandes pièces s'ouvre une plus petite qu'un mur de refend divise en deux, vestibule ou auvent et chambrette. Le hall d'entrée sur la *Via principalis* est agrandi et incorporé dans le grand bâtiment et les magasins y sont également raccordés. Une même disposition dans le plan des salles a été constaté dans les camps légionnaires de Xanten, *Novesium*, *Carnuntum*, et les archéologues y ont reconnu le *valetudinarium*, ou hôpital militaire. Cette identification est d'autant plus exacte qu'on a retrouvé dans le bâtiment en question de *Vindonissa* divers instruments de chirurgie. Les grandes chambres sont certainement celles des malades ; elles pouvaient contenir chacune huit lits et, étant donné qu'il existe en tout soixante chambres identiques, l'hôpital pouvait hospitaliser 480 malades, soit les 4,8 % de la population militaire du camp, chiffre qui correspond également aux exigences des théoriciens modernes. Le *valetudinarium* (60 × 70 m.)

occupait la plus grande partie de la *Principia* du camp.  
En arrière de l'hôpital s'élevaient les casernes, décou-

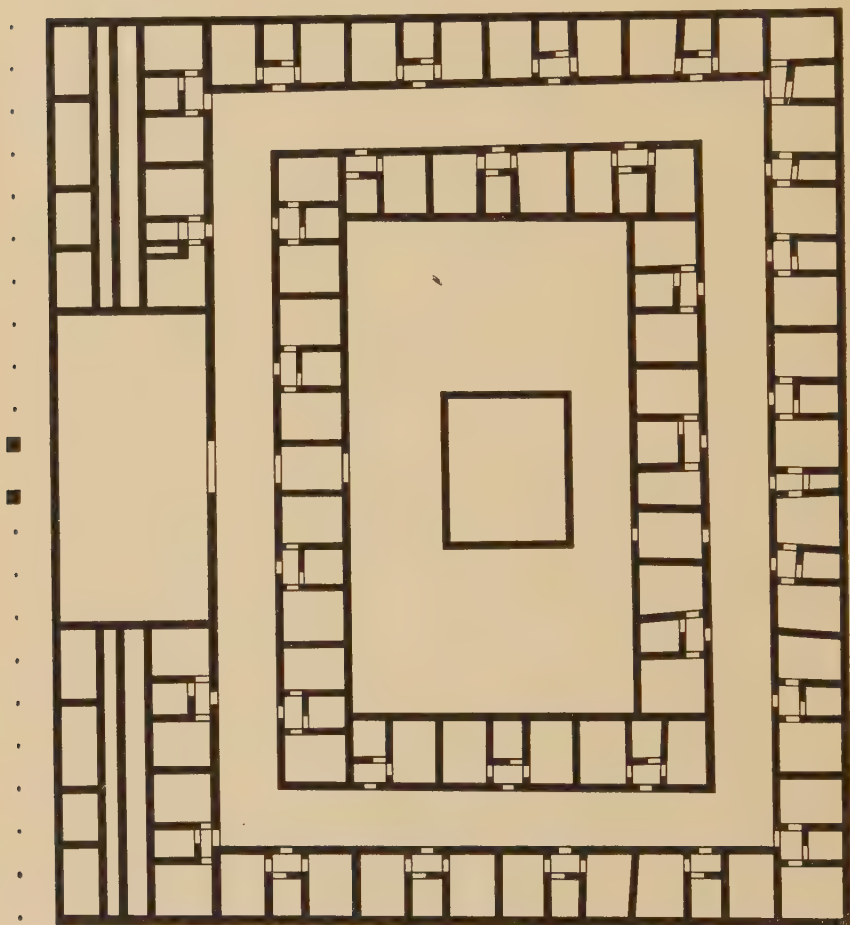


Fig. 7. — Vindonissa. *Valetudinarium* en pierre.

0 5 10 m

vertes en 1936, mais elles ne furent que partiellement explorées. Ce n'est qu'en 1937 qu'il a été possible de fouiller entièrement l'un de ces casernements, entre l'hôpital et la *Porta*

*principalis sinistra*. Là, sur un espace de 90 m. de longueur sur 30 de largeur, s'étendent les ruines d'une caserne centurienne (fig. 8), comprenant deux parties distinctes. Le plus grand bâtiment est divisé en dix sections comprenant une chambrée pour huit hommes, une salle d'armes et un vestibule sous portique. Le reste de l'emplacement était réservé aux sous-officiers et ses dispositions étaient laissées à la volonté des occupants. Au cours de l'exploration, on a reconnu sous l'édifice de pierre les traces des baraquements de bois, comportant douze chambrées pour huit hommes chacune.

Les fouilles de *Vindonissa* offrent un exemple typique des améliorations apportées pendant le 1<sup>er</sup> siècle pour donner plus de confort à la troupe. Non seulement aux baraquements de bois succèdent des casernements de pierre, mais le nombre des hommes composant une compagnie a été réduit et cependant, celle-ci dispose toujours de la même place. La centurie qui comprenait d'abord 12 groupes de 6 hommes, soit 96 hommes, ce qui, avec les 4 sous-officiers, donne un total de 100 hommes, est réduite à 10 sections de 8 hommes et 4 sous-officiers, soit 84 hommes par centurie.

Le progrès des méthodes archéologiques permet de reconnaître autre chose que le plan général d'un camp romain. Il est désormais possible de reconstituer son histoire à dix ans près et de déterminer les étapes de sa construction sous les différents règnes. Ce résultat est d'autant plus important que la plupart des camps légionnaires, autres que *Vindonissa*, ont été recouverts par les villes du Moyen âge, et de ce fait inaccessibles. Pensez seulement à Strasbourg.

En dehors du camp de *Vindonissa* et d'importantes cités, telles que Augst et *Aventicum*, il y avait, en Suisse, de nombreux *vici*, dont l'exploration a été longtemps négligée. L'établissement d'un terrain de sports, entre la banlieue de Lausanne et le lac Léman, a permis à l'Association du Vieux-Lausanne de dégager tout un quartier d'un ancien *vicus*. Des maisons à portiques flanquent la croisée de deux voies principales. A l'arrière-plan se trouvent les habitations et les magasins ; simples bâtiments carrés, dont l'un des côtés donne



# VINDONISSA

BREITE 1937

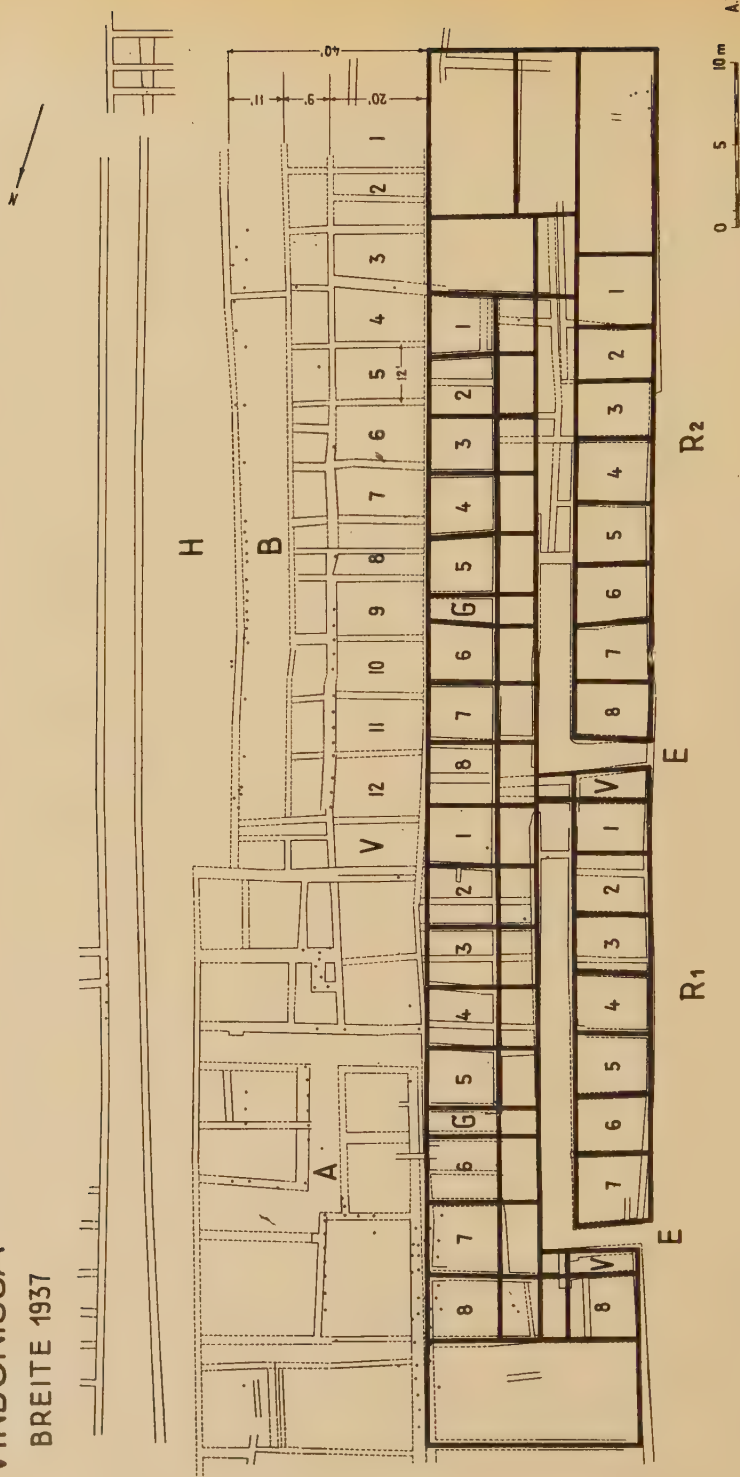


Fig. 8. — Vindonissa. Caserne centurienne en bois.  
A, appartement des sous-officiers; B, chambre des soldats; H, cour; R<sub>1</sub> et R<sub>2</sub> : casernes particulières.

sur la rue, possédant une pièce chauffée et un vestibule. Dans l'une de ces maisons, on a recueilli un trésor de soixante-dix monnaies d'or. Une route, dirigée Ouest-Est, conduit au forum au milieu duquel s'élève un temple celtique à plan carré entouré d'une colonnade. Vers le lac se trouvait la place du marché, entourée d'une rangée de salles, *scholæ* ou lieu d'assemblée des corporations, comme le prouve la dédicace suivante :

NVMINIBVS AVGVSTORVM  
NAVTAE LACV LEMANNO  
QVI LEVSONNAE CONSISTVNT  
L (*ocus*) D (*alus*) D (*ecreto*) D (*ecurionum*)

Le nom romain de Lausanne, qui est généralement orthographié *Lousonna*, est écrit ici *Leusonna*. La corporation des Nautes du lac Léman a son siège à Lausanne et il est intéressant de constater, au point de vue de l'histoire du droit, que c'est le conseil des décurions du chef-lieu d'*Aventicum* qui a concédé, à la corporation, le terrain de Lausanne.

D'autres dédicaces font connaître les noms de Neptune, de Mercure, de Cérès, divinités des eaux, du commerce et de la fertilité, adorées à *Lousonna*. L'un des dédicants, *T. Nontr. Vanalaclus*, porte un nom gaulois ; un autre, *Aplus*, est un affranchi impérial.

Sur la même grande artère que Lausanne se trouve la station routière de *Pelinesca*, près de Bienne (Biel). Sur son emplacement, le Service du Travail archéologique a entrepris des fouilles, sous la direction du Pr O. Tschumi, de Berne. Au sommet d'une montagne, aujourd'hui boisée, on a mis au jour les ruines d'une petite cité divine (fig. 9), dont les cinq temples, jusqu'ici reconnus, montrent une *cella* à plan carré, entourée d'un portique à quatre faces. Le temple le plus grand (fig. 10) mesure 15 m. de côté. La cité entière, fermée par un mur d'enceinte, a une longueur de 200 m. Au Nord, une maison d'habitation servait probablement de logement aux desservants des temples. Bien que de nombreux objets

aient été recueillis (tessons de poterie, monnaies, fibules, petite hache votive), aucune inscription, aucune sculpture ne permettent encore de connaître la nature des divinités qui

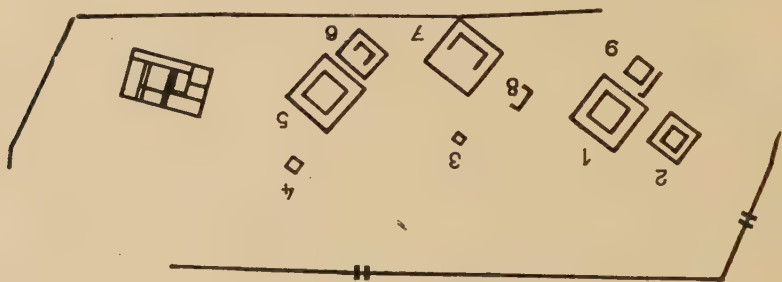


Fig. 9. — Petinesca. Plan de la cité divine.

étaient honorées sur ce haut-lieu. Il s'agit peut-être de dieux locaux et de cultes indigènes. Cette petite cité divine du Studenberg, bien au-dessus de *Petinesca* et de la lointaine vallée de l'Aare nous fait songer au Donon et à d'autres sanctuaires de hauteurs de la Gaule.

Comme toutes les autres provinces de l'Empire, le pays



Fig. 10. — Petinesca. Essai de restitution d'un des *fana*.

des Helvètes et des Rauriques était divisé en de nombreuses exploitations agricoles. On avait déjà exploré maintes de ces *villæ rusticæ*, mais on ne connaissait guère que les habitations. Les travaux du Service du Travail ont complètement renouvelé ces recherches en s'attaquant, pour la première fois en Suisse, à l'étude des bâtiments d'exploitation agricole. Dans le Jura bernois, sous la direction de l'architecte A. Gerster

de Laufon, une grande villa a été découverte près de Vicques. Les travaux ne sont pas encore entièrement terminés, mais il est facile de reconnaître qu'il s'agit d'un grand bâtiment longitudinal, flanqué de deux ailes (fig. 11). Marquée par de nombreux buissons, la direction générale du mur de la cour peut encore être suivie. Le plan de la maison dénote une architecture assez complexe : en avant, s'étend un portique à galerie avec des ailes étroites qui, dans la suite, furent agrandies et, par l'adjonction d'un nouveau bâtiment, on obtint une cour fermée à péristyle. A l'Ouest, on construisit des thermes privés. Dans la grande cour étaient les dépendances dont l'une, avec son portique devait être le logement des domestiques. L'église de Vicques est bâtie sur des fondations romaines, appartenant sans doute à des bâtiments d'exploitation. Au voisinage, M. Gerster a retrouvé un cimetière du pré-Moyen âge. Là encore, on retrouve les plus anciennes constructions chrétiennes attachées aux ruines d'une villa gallo-romaine. Le mur de la cour, qui a pu être suivi sur presque tout son parcours, enclôt un espace de 280 m. de longueur sur 240 m. de largeur.

Pour intéressant que puisse être le chantier de Vicques, son intérêt est dépassé par celui que présentent les fouilles d'Entfelden (Argovie). Il s'agit, en effet, de quelque chose de très nouveau, non seulement pour la Suisse, mais aussi pour les autres provinces de l'Empire.

Le bâtiment principal n'a pas encore été découvert, son emplacement a été seulement reconnu par sondages. Il se trouve sur la face Est, au pied d'une élévation dominant le bas-fond d'une petite rivière. La cour proprement dite s'étend du pied de cette colline à la plaine. Le mur d'enceinte détermine un rectangle d'environ 500 m. sur 170 m. Contre la muraille sont adossés, à l'intérieur, de nombreux petits bâtiments, isolés les uns des autres à distances égales. On a constaté que chacune de ces constructions est de même forme que celle qui lui fait face. Les bâtiments 2, 4, 5, 6, n'ont qu'une seule pièce de 7 m. 70 sur 9 m. 50, de même que les bâtiments opposés 10, 12, 13 et 14 ; 3 et 11 ont un portique ; 1 et 9,



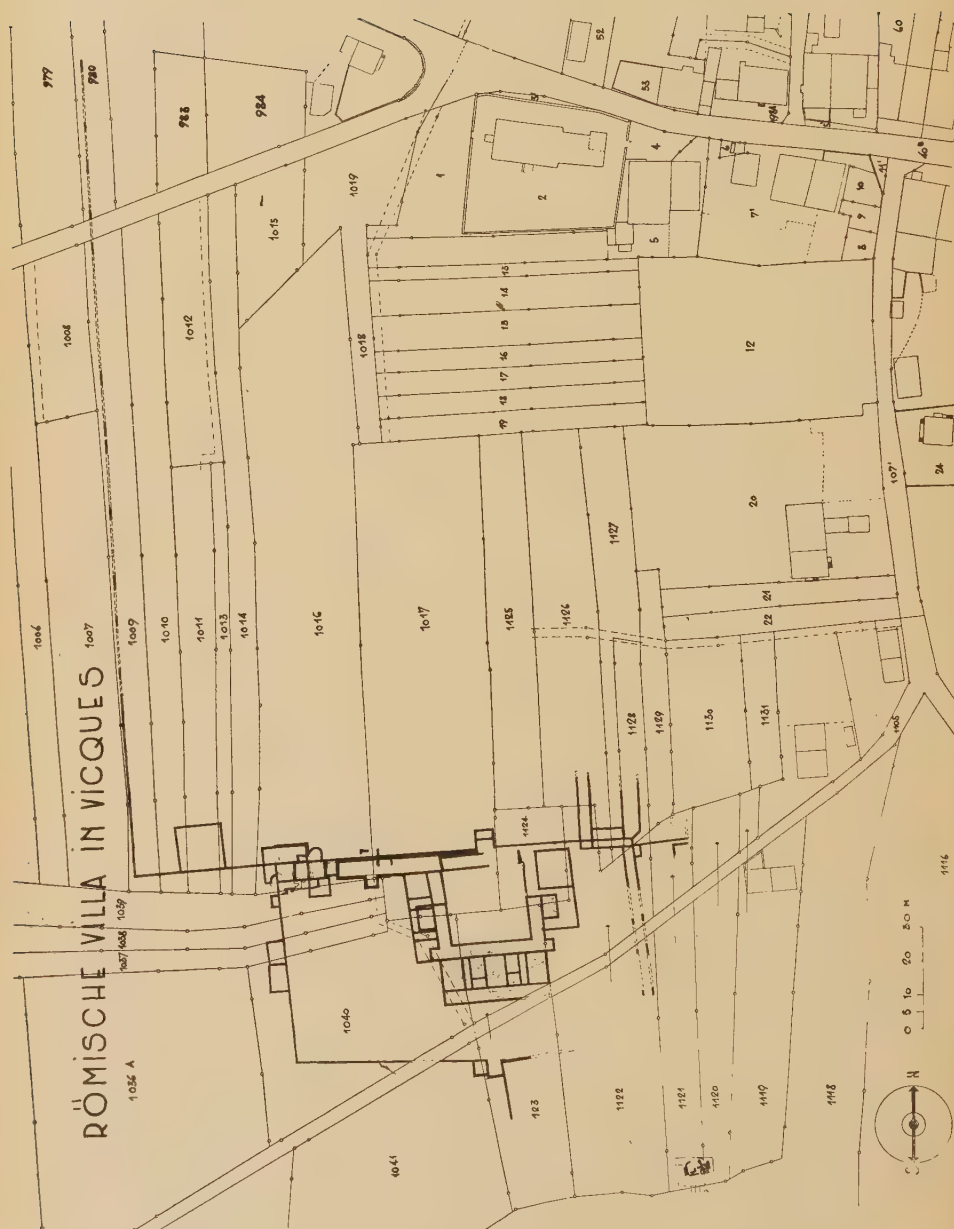


Fig. 11. — Vicques. *Villa rustica*.

situés aux angles, reproduisent le plan d'une petite villa avec façade à portique et deux extrémités en retour d'ailes. Toute la partie occidentale a été édifiée en une seule fois pendant le II<sup>e</sup> siècle. Seules les bâtisses 8 et 13 ont été reconstruites, fait qui pourra être constaté aux abords de la demeure principale.

Dans la partie Ouest de la cour, on a découvert une construction très curieuse : au centre se dresse une porte en forme de tour, reposant sur de solides fondations et flanquée aux angles de contreforts. Un chemin rural pavé mène en ligne droite dans la cour. On a prétendu, sans raisons valables, qu'il s'agissait d'une construction militaire : le mur d'enceinte n'ayant que 60  $\frac{\text{cm}}$  d'épaisseur ne pouvait être utilisé pour de telles fins. De plus, ce type de villa avec grande cour rectangulaire n'est pas inconnu (villa d'Anthée). A Entfelden, on retrouve une répartition assez régulière des bâtiments d'exploitation, mais ici, ils sont adossés au mur d'enceinte au lieu d'être dispersés dans la cour comme à Anthée. Un même dispositif, mais sans homogénéité dans les constructions, existe également à la villa d'Odrang, dans le Palatinat. Il n'est pas douteux que le complexe de constructions d'Entfelden répond, comme à Anthée et à Odrang, à des fins économiques, mais élevé sur un plan conçu et exécuté en vue de satisfaire aux besoins d'une vaste exploitation rurale : habitations des domestiques et des esclaves, écuries. Il semble que le bétail se tenait la plupart du temps dans la cour. Quelle était maintenant la destination de la tour ? Il y a lieu de préciser, en premier lieu, que les fondations ne sont si puissantes que pour supporter une construction assez élevée. Quant aux contreforts, ils indiquent que le bâtiment devait résister à de fortes pressions venues de l'intérieur. Or, au centre de la villa de Cologne-Müngersdorf, au milieu des granges et des écuries, se dresse une bâtisse à contreforts et à murs très épais. MM. Fremersdorf et Mylius ont très clairement décrit la construction comme un silo à plusieurs étages. Il semble que la tour d'Entfelden ait eu la même destination. Mais pourquoi une porte à un silo ? De cette façon, il était facile d'y accéder

avec un chariot de céréales et une trappe pratiquée dans le plafond pouvait permettre le chargement des véhicules. On peut également admettre l'existence de portes donnant sur la cour. L'hypothèse d'un silo à étages est la meilleure explication de l'utilisation de cette construction à contreforts.

En terminant, je voudrais encore signaler une importante découverte, faite sur le versant méridional des Alpes, à Locarno, où le Service du Travail archéologique a exploré une riche nécropole romaine. Locarno, sur le lac Majeur, était un important centre de villégiature pour les habitants des basses plaines de l'Italie du Nord, autant qu'un centre de commerce pour le trafic du lac. On connaît mal les établissements antiques, qui sont peut-être recouverts par les agglomérations modernes.

Le cimetière s'étendait sur une distance de 1 km. 500 au long de la voie antique, à travers les localités modernes de Muralto et Minusio. On a également rencontré des tombes à l'Est de la ville, vers Solduno.

Prenons pour exemple les fouilles faites dans un jardin sous lequel s'étend la nécropole. La disposition des tombes est irrégulière, tantôt orientées Ouest-Est, tantôt Nord-Sud. Petites et grandes sont mêlées et, au centre, on a rencontré un très grand caveau funéraire. Les plus simples sont délimitées par des entassements de grosses pierres brutes. Le sol du Tessin n'a pas conservé les squelettes et, du vêtement du mort, il ne subsiste que la fibule. Le mobilier comprend quelques vases. D'autres sépultures sont plus riches : ici, parmi les poteries, de nombreux verres : deux douzaines de flacons à parfums, trois vases en forme d'oiseau ayant contenu des cosmétiques, une cruche à panse côtelée, etc. ; là, encore en place, d'autres balsamiques, deux grandes fibules et un bracelet en argent, une bague en or avec pierre gravée et plusieurs monnaies. Dans un tombeau soigneusement construit à double chambre, on recueillit nombre de poteries : tasses et assiettes en terre sigillée, petit vase à soufflures, cruche de verre, strigile et pierres d'un jeu de planches.

Les tombes les plus belles étaient bâties sur le modèle

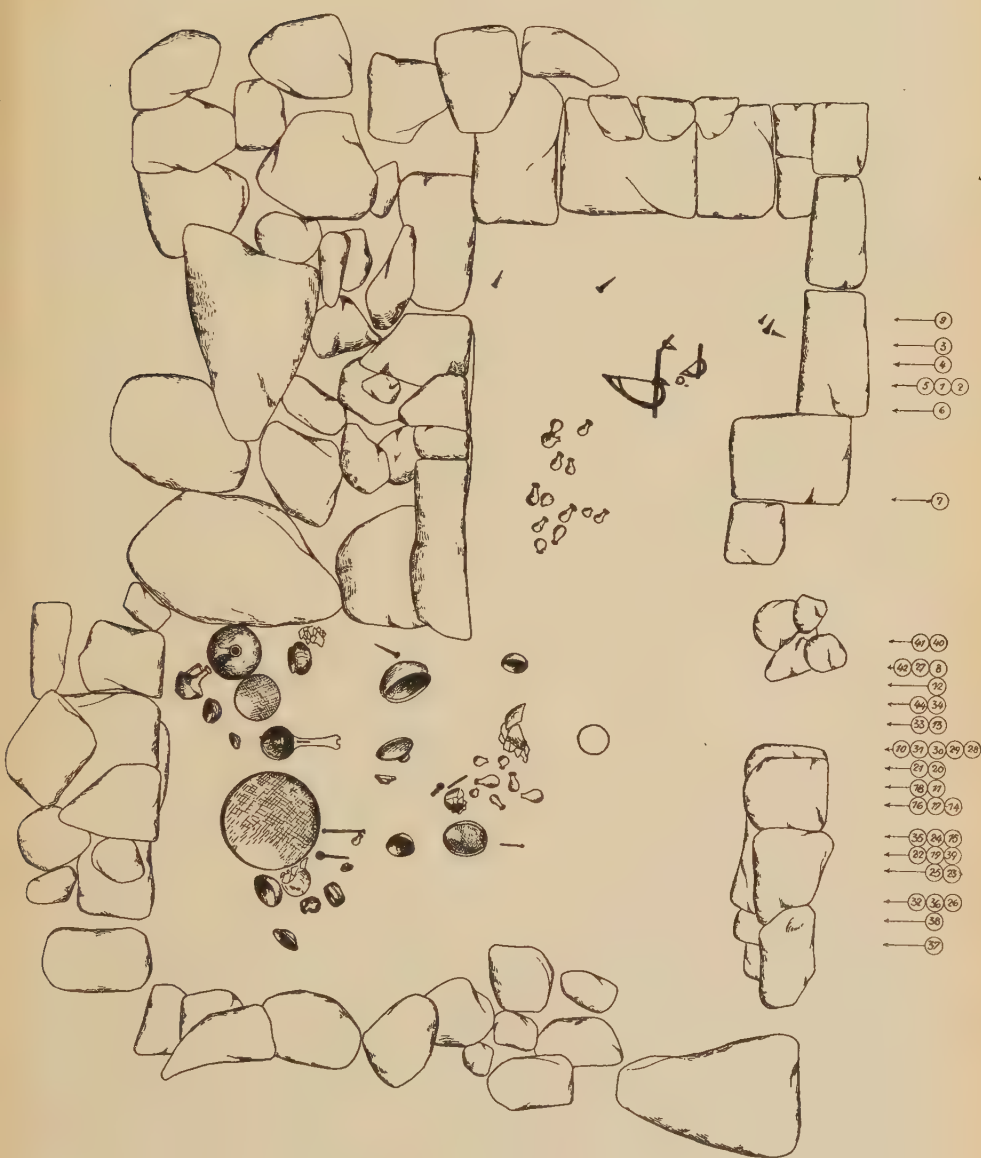


Fig. 12. — Locarno. Tombeau avec *depositorium* (à gauche).



d'une habitation funéraire avec sol dallé et murs recouverts d'un crépi à bandes de couleur que surmonte un comble supportant une toiture de pierres plates. Le défunt avait été inhumé dans la chambre principale (fig. 12), reposant probablement sur un lit. Les mobiliers funéraires étaient disposés dans une chambre contiguë. Avec le mort on ne rencontre que des fibules, des objets de parure et des flacons à parfums; dans le dépôt funéraire, céramiques et objets de bronze étaient placés sur des étagères de bois qui ont disparu. Dans une tombe, celles-ci étaient faites de dalles en pierre reposant sur des socles de terre cuite.

Les mobiliers funéraires sont très riches. Voilà quelques-uns des plus beaux objets : vase en terre cuite à deux anses, décoré à la barbotine; terres sigillées avec reliefs divers, appartenant, comme la plupart des mobiliers, à la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère; la verrerie est d'une rare qualité : bol de couleur bordeaux foncé orné de lignes de pâte blanche (fig. 13, 5); coupe de ton vert clair à petites fleurs colorées; coupe côtelée et marbrée brun-jaune. La pièce la plus précieuse est un bol vert foncé à décor multicolore : dans les enroulements de branches de vigne et de lierre sont perchés deux oiseaux; sous le fond, une étoile. Ces verreries émaillées, fabriquées sans doute dans l'Italie du Nord, sont très rares. On n'en connaissait que trois exemplaires. Le bol de Locarno reproduit la même décoration que le vase de Khamissa (Algérie).

Parmi les objets de métal, il y a lieu de signaler une jolie petite louche ornée d'oves dont l'anse forme passoire; bague en or avec chaton fait d'une pierre gravée avec l'image de Castor (fig. 13, 1), de facture encore classique.

Non moins curieuses sont les terres cuites placées dans les tombes. Voici deux groupes : le premier figure deux époux, le mari du bras droit enlace les épaules de l'épouse qui a posé les mains sur la poitrine de l'homme. Elle porte la *palla* des dames nobles; lui est vêtu de la toge et tient, dans la main gauche le contrat de mariage roulé, charmant exemple du vieux sentiment familial romain. Le second groupe représente



2



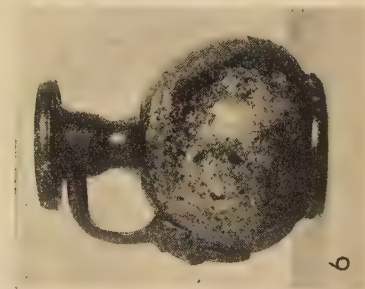
3



4



6



7



Fig. 13. — Locarno. Mobiliers funéraires.

1, bague en or, avec chaton de pierre (Castor) ; 2, bol en verre ; 3, statuette en terre-cuite ; 4, bol en terre jaune ; 5, bol en verre à décor multicolore émaillé ; 6, œnochoé en bronze avec tête de Pan ; 7, coupe en verre à deux anses.

un couple couché sur un *bisellium*, à pieds sculptés, muni de deux dossiers et de coussins, vêtus l'un et l'autre d'une tunique et étroitement enlacés. Il ne s'agit pas ici d'une scène d'amour, mais plutôt de deux époux unis sur le lit funéraire, comme sur les sarcophages étrusques (fig. 13, 3).

En terminant cet exposé sur les fouilles romaines en Suisse, je voudrais exprimer le souhait de voir se resserrer les liens entre les archéologues français et suisses, et je convie nos collègues français à venir visiter nos chantiers et nos musées. Ils seront toujours les bienvenus.

R. LAUR-BELART.

## VARIÉTÉ

---

### Un voilier de l'époque mérovingienne du Nord de la France.

Le Musée des Antiquités Nationales<sup>1</sup> a récemment acquis une assez importante collection d'objets de l'époque mérovingienne provenant des fouilles exécutées, entre 1893 et 1900, par feu M. Cotellet, instituteur dans le département du Pas-de-Calais. Dans cette collection,

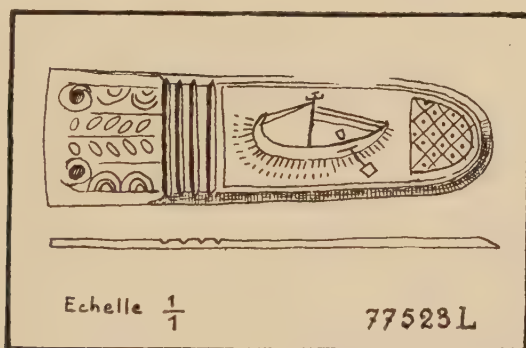


Fig. 1. — Languette de courroie mérovingienne en bronze avec figuration de bateau. Musée des Antiquités Nationales. (Dessin G. Gaudron.)

parfaitement classée et étiquetée, se trouve un petit groupe d'objets ayant perdu l'indication exacte de leur provenance, mais dont l'origine doit être cherchée avec certitude dans l'une ou l'autre des nécropoles mérovingiennes fouillées par l'inventeur. Parmi ces pièces se trouve la languette de courroie en bronze, avec gravure figurant un bateau, qui fait l'objet de cette note et qui doit provenir soit du

---

1. Nous remercions M. Raymond Lantier, conservateur, de nous avoir confié la publication.



cimetière de Marceuil<sup>1</sup> (Pas-de-Calais), soit de celui d'Irles (Somme)<sup>2</sup>.

Longue de 60  $\frac{m}{m}$ , large de 18  $\frac{m}{m}$ , la languette (fig. 1) est perforée à la base de deux trous de rivets pour sa fixation à l'extrémité de la courroie, dont des restes adhèrent à la patine et à la rouille des rivets en fer, du côté opposé au décor. La languette est gravée : à la base, motif végétal entre des demi-cercles concentriques, le tout limité par quatre profondes rainures ; à l'extrémité arrondie, un

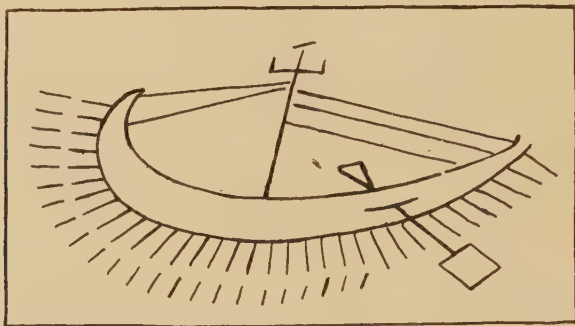


Fig. 2. — Le bateau figuré sur la languette de courroie mérovingienne, agrandi 4 fois. (Dessin G. Gaudron.)

échiquier dont chaque losange contient un point central, décor dont la signification — s'il en a une — nous échappe. Entre ce motif et les rainures se loge le panneau principal, de forme rectangulaire, qui contient la représentation du bateau, très finement gravée à la pointe avec une remarquable habileté.

Le type de la languette peut être rapporté, sans hésitation, à l'époque mérovingienne. Le contexte archéologique date de la même époque et, si nous ne nous trompons pas, doit être attribué au VII<sup>e</sup> siècle.

Le bateau (fig. 2) est figuré naviguant vers la gauche, c'est-à-dire de l'extrémité vers la base de la languette<sup>3</sup>. La proue est fortement surélevée en une courbe gracieuse se terminant en croissant. La

1. D'après P. JOANNE, *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, Paris, 1896, Marceuil est une commune de 1.500 habitants dans l'arrondissement d'Arras. Son église contient une chaise en bois doré du XIII<sup>e</sup> siècle, renfermant les reliques de sainte Bertille, morte à Marceuil, vers 685. Pèlerinage pour les maux d'yeux à la fontaine de S<sup>te</sup>-Bertille. Il y a aussi les vestiges d'une abbaye d'Augustins, fondée au IX<sup>e</sup> siècle.

2. Irles, commune de 294 habitants, arr<sup>t</sup> de Péronne (Somme).

3. Je suis redevable à Mme Hermine DE SAUSSURE, auteur de la belle étude *De la marine antique à la marine moderne* (*Revue Archéologique*, 1937, II, p. 90-105), de plusieurs informations relatives au type du bateau étudié ici.

poupe, beaucoup moins défendue, se dresse pourtant sensiblement au-dessus de la ligne de flottaison. A son extrémité, la ligne du bord supérieur du bateau et celle figurant le profil inférieur ne se joignent pas. Le graveur a-t-il voulu figurer une poupe échancrée en forme

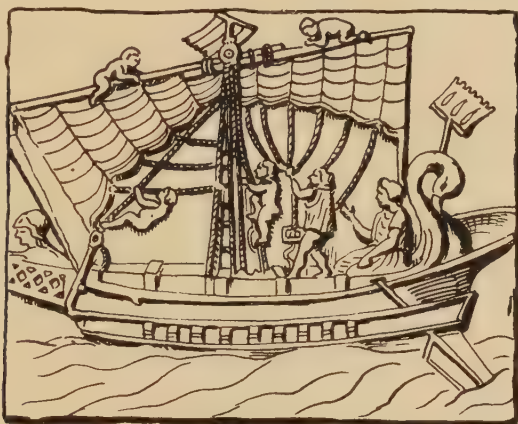


Fig. 3. — Navire antique figuré sur un tombeau de Pompéi (d'après Mazois, *Ruines de Pompéi*, Paris, 1804).

de queue de poisson, ou par suite des dimensions réduites de la gravure (longueur totale 18  $\frac{m}{m}$ ), et à un point de rencontre de plusieurs traits, n'a-t-il pas réussi à préciser son dessin ?

La constitution du bordage ne pouvait évidemment pas être indiquée sur une aussi petite gravure. Mais elle est probablement à clins, c'est-à-dire que les bordés se recouvrent les uns les autres comme des tuiles, construction généralement adoptée par les marines antiques. Cela est, à mon avis, vérifié par la façon dont l'aviron-gouvernail est passé à travers les bordés.

L'aviron-gouvernail est précisé avec beaucoup de soin par le graveur qui, par ce détail et quelques autres, se révèle être au courant de la construction navale de son époque. Au-dessus du bord supérieur du bateau, il a figuré, sous forme de triangle, l'élargissement de l'extrémité de l'aviron, c'est-à-dire la poignée, que saisissait le timonier. L'importance donnée à la poignée indique qu'il y avait peut-être plusieurs timoniers, ce qui, vu les dimensions du bateau, est d'ailleurs probable. La pelle, remarquablement développée par rapport à la longueur du manche, est de forme rectangulaire. Il est possible que l'artiste se la figurait à demi plongée dans l'eau et qu'il n'en a représenté que l'extrémité supérieure, comme l'avait fait le sculpteur romain sur un bas-relief de Pompéi, fig. 3. La longueur de l'aviron-gouvernail

devait n'être que peu inférieur à la moitié de la longueur totale de l'embarcation, indice qui tendrait à prouver qu'elle était destinée à naviguer en haute mer. La largeur de la fente entre les bordés est supérieure d'un tiers environ à celle de la pelle ; l'aviron-gouvernail pouvait donc facilement être rentré, ce qui présentait évidemment un grand avantage pour tirer le bateau à terre, ou pour éviter

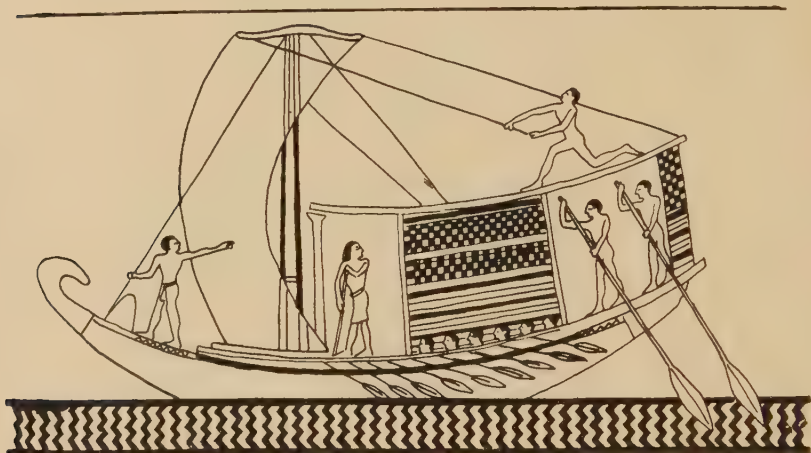


Fig. 4. — Bateau égyptien sur le Nil. Saqqara. Ancien Empire  
(d'après Lepsius, *Denkmäler*, Abt. II).

l'encombrement dans les ports. Enfin, en cas d'échouage, on pouvait de cette façon éviter sa rupture<sup>1</sup>.

Le bateau est muni d'un seul mât, dressé un peu en avant du milieu de la longueur, et incliné vers l'arrière. Sa hauteur totale est d'environ la moitié de la longueur du bateau. Son sommet est terminé par une petite barre légèrement inclinée vers l'avant, à laquelle était peut-être fixée une flamme servant de girouette comme sur un navire figuré à Pompéi (fig. 3). Un peu plus bas, le mât est traversé par une barre plus importante, le coupant à angle droit et relevée verticalement aux extrémités. Il est probable qu'il s'agit là d'une vergue aux bras peu développés sur lesquels on ne pouvait enverguer qu'une voile de forme assez étroite, du moins du côté de la ralingue d'envergure<sup>2</sup>. La voilure d'ailleurs n'est visiblement pas représentée.

Un peu en dessous de la vergue, deux étais, tracés en ligne rigou-

1. Cf. la note 1 de la page 187.

2. Une vergue de ce type étroit est visible sur la figuration d'un bateau égyptien de la IV<sup>e</sup> dynastie de Saqqarah, cf. fig. 4.

reusement droite, ce qui indique leur tension, sont amarrés au mât. Ils rejoignent la proue, l'un à son extrémité, l'autre à mi-hauteur de sa partie relevée. Le mât est haubané en outre vers l'arrière par trois pataras fixés, le plus haut au cinquième, le deuxième environ au tiers, le plus bas un peu au-dessus de la moitié de sa hauteur. Visiblement tendus, eux aussi, ils courent parallèlement et rejoignent l'arrière du bateau en trois points différents, entre le couronnement et le poste du timonier.

Sous le profil inférieur du bateau, sur toute sa longueur et perpendiculairement à son tracé, le graveur a marqué une série de petites



Fig. 5. — Bateaux crétois  
(d'après Sir Arthur Evans, *Scripta Minoa*, I, p. 203).

hachures rayonnantes. Une deuxième ligne de hachures semblables, dont les éléments sont plus ou moins en prolongement des précédents, court parallèlement à la première, mais seulement sur un peu plus de la moitié avant du bateau. D'après la convention adoptée sur la plupart des représentations antiques de bateau, ces hachures devraient indiquer les rames. Il y en aurait 33 paires, ce qui est un chiffre exceptionnel, quoique non invraisemblable<sup>1</sup>.

Il est évidemment surprenant, sur notre dessin par ailleurs très fidèle, de voir le graveur figurer les rames dans des directions rayonnantes et les répartir depuis l'extrémité surélevée de la poupe jusqu'au couronnement de la proue. Sur toutes les représentations antiques au contraire, les rames sont rigoureusement parallèles, dirigées vers l'arrière et n'occupent que la partie centrale de l'embarcation (fig. 5). Et que dire de la deuxième ligne de hachures sur notre gravure, qui prolonge la première en avant du bateau ? A noter enfin que les hachures s'arrêtent au trait inférieur de la coque, alors qu'elles devraient traverser tout le profil du bateau. On peut donc se demander si, au lieu de figurer des rames, ces hachures ne voulaient pas représenter le mouvement de l'eau fendue par l'étrave<sup>2</sup>, ou le jeu du clapotis du bateau à l'ancre.

1. Certains bateaux égyptiens, assyriens et grecs avaient déjà plus de cent paires de rames.

2. Sur les représentations de bateaux égyptiens, on voit très souvent l'eau figurée par des lignes ondulées frappant verticalement la coque, un peu comme



En résumé, à moins d'admettre une méprise du graveur, peu vraisemblable vu la fidélité de son dessin, il me semble que la gravure représente un voilier plutôt qu'une embarcation à rames avec voilure supplémentaire.

En ce qui concerne le type général de l'embarcation, le fait que l'étrave et le couronnement sont nettement différents le distingue des barques vikings, contemporaines ou légèrement postérieures qui étaient généralement amphibènes<sup>1</sup>. Un autre détail qui la différencie des barques nordiques à mât démontable, c'est l'importance donnée par l'artiste au haubanage du mât, indiquant qu'il s'agit sans doute d'un mât fixe<sup>2</sup>. Si nous ne nous trompons pas, le bateau, figuré



Fig. 6. — Plaquette d'ardoise avec grafitte figurant un bateau viking des îles Shetland (d'après Alex. O. Curle, *Proc. Soc. Ant. Scotland*, LXIX, fig. 46).

sur notre languette mérovingienne, représente donc un type de voilier qui aurait disparu avec l'arrivée des barques normandes ou vikings de type amphibène. D'autre part, le fait que sur notre bateau c'est la proue qui est bien défendue, distingue fondamentalement sa construction de celle des navires de l'antiquité méditerranéenne où c'est généralement la poupe au contraire qui est surélevée. Nous aurions donc affaire à un type naval en usage dans le Nord de la France qui, par ses particularités, pourrait être considéré comme un type local. Il continue peut-être une ancienne tradition de la marine gauloise.

Étant donné que cette languette provient d'une région maritime,

---

sur notre gravure. Cependant il ne s'agissait pas là d'un dessin naturaliste, mais d'une représentation schématisée se rapprochant du signe hiéroglyphique de l'eau (fig. 4).

1. Cf. le navire viking gravé sur une plaque d'ardoise trouvé par M. Alex. O. Curle, à Jarlshof, aux îles Shetland (*Proceed. Soc. of Ant. of Scotland*, LXIX, 1934-35, fig. 46-47). Il s'agit ici certainement d'un bateau pour la navigation en mer. Aussi le graveur, comme celui de notre languette de ceinture, a-t-il insisté sur l'importance de l'aviron-gouvernail (fig. 6).

2. C'est aussi l'opinion de Mme H. de Saussure qui admet que les étais et les pataras sur notre gravure servaient également à maintenir la tonture prononcée de notre bateau.

il serait naturel de voir le bateau figurer parmi les motifs décoratifs choisis par un de ses habitants. Mais il est un fait, c'est qu'à notre connaissance, notre représentation de bateau est unique<sup>1</sup>, parmi les motifs décoratifs de l'équipement masculin de l'époque mérovingienne, jusqu'ici connus<sup>1</sup>.

Il n'est pas impossible que la barque à voile figurée sur notre languette ait eu la valeur d'un symbole religieux ou d'un talisman. Inutile d'insister ici sur la fréquence de représentations de navires symboliques dans l'iconographie chrétienne ancienne; on trouve la documentation commodément réunie dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*<sup>2</sup>. Mais sur les monuments chrétiens, il est rare que les figurations de navires présentent beaucoup d'intérêt pour l'archéologie navale, au contraire du bateau gravé sur notre languette qui, comme nous l'avons vu, est très instructif à cet égard.

Claude-F.-A. SCHAEFFER.

1. Les enquêtes faites en France, Angleterre et Allemagne ne m'ont pas permis de découvrir des représentations analogues de la même époque. Je remercie ici MM. T. D. Kendrick, du British Museum; R. E. M. Wheeler, du London Museum; Ed. Salin, de Nancy, de leurs renseignements. — A la suite de ma communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 16 février 1940, M. Adrien Blanchet a bien voulu me signaler les représentations de bateau du ix<sup>e</sup> s., sur les deniers de Louis le Pieux, cf. M. PROU, *Les Monnaies carolingiennes*, *Cat. des Monnaies françaises de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1896, pl. II, n° 63, etc. Ces vaisseaux montrent un aviron-gouvernail et un gréement voisins de ceux de notre navire mérovingien. Mais ils se distinguent sur un point essentiel: leur proue n'est pas surélevée par rapport à la poupe. Sur deux des deniers les rames sont figurées parallèles et dirigées vers l'arrière. Sur un autre, le graveur a voulu indiquer des vagues par des traits rayonnants sous le profil inférieur du navire à la manière de la gravure sur notre languette mérovingienne. — A la même séance de l'Institut, M. Mario Roques à propos de la largeur de la fente par laquelle passe l'aviron-gouvernail a observé que le point d'appui de celui-ci ne se trouvait peut-être pas sur le bordage même, mais plus au milieu du navire sur une espèce de contrefort. Ce n'est pas impossible.

2. F. CABROL et H. LECLERCQ, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XII, s. v. *navigation et navire*.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

---

### HENRY STUART JONES (1867-1939).

Savant estimé, Sir H. Stuart Jones qui avait dirigé l'École anglaise de Rome, de 1903 à 1905, et à qui l'on doit l'excellent catalogue des collections du Musée du Capitole, est mort le 29 juin dernier. Il avait été le principal de l'University College of Wales, Aberystwyth, de 1927 à 1934, et vice-chancelier de l'Université de Wales, de 1929 à 1931. Son nom restera attaché à la très précieuse réédition du *Greek-English Lexicon* de Liddell et Scott ; le premier fascicule avait paru en 1925, le neuvième en 1936. Henry Stuart Jones aura pu, sans doute, avant de disparaître, diriger la mise au point et surveiller l'impression du dixième et dernier fascicule.

Ch. P.

### SIR WILLIAM MITCHELL RAMSAY (1851-1939).

Professeur émérite d'humanités à l'Université d'Aberdeen, ancien professeur d'archéologie classique et d'art à Oxford, sir William Mitchell Ramsay<sup>1</sup> était né à Bournemouth au mois de mars 1851. Il est mort dans cette même ville le 20 avril 1939.

Explorateur, archéologue, épigraphiste, géographe, historien, il était le doyen des études anatoliennes, dans lesquelles il était passé maître. En 1880, il partait pour l'Asie Mineure et, pendant quarante-cinq ans, il devait y poursuivre une enquête à travers sites et monuments. C'était alors le temps où des pionniers enthousiastes étaient plus soucieux d'apporter une ample moisson de documents nouveaux que de préparer une collection de fiches en vue de « savantes » controverses. Dans une seule campagne, en 1884, sir William enrichissait la carte d'Asie Mineure de quelque trente noms. Son *Historical Geography of Asia Minor* renouvelait alors (1890) ce que l'on savait des conditions de l'occupation territoriale en ces régions. En 1895 et 1897 paraissaient à Oxford les deux volumes de *The Cities and Bishoprics of Phrygia*. Helleniste autant que latiniste, il abordait avec un égal succès l'étude des problèmes que posaient la découverte des monuments et des textes épigraphiques. Sa curiosité d'esprit le

---

1. Voir la notice de Ch. PICARD, dans *CRAI.*, 1939, p. 231-236.

conduisit souvent au-delà des limites des langues classiques, et le savant qui avait découvert des fragments nouveaux des *Res gestæ divi Augusti*, s'était aussi intéressé aux vieux parlers asianiques. En archéologie et en histoire de l'art ses incursions, dans le domaine anatolien ou cappadocien, nous ont apporté ces intéressants *Asianic elements in Greck Civilisation* (1928). Les *Studies in the history and art of the Eastern Provinces of the Roman Empire*, publiés sous sa direction, en 1906, font connaître un autre aspect de sa vaste culture.

Sir William Ramsay qui s'était intéressé à tant de disciplines, avait particulièrement subi l'attrait des recherches relatives à l'histoire religieuse. A Antioche de Pisidie, il avait exploré l'un des plus curieux sanctuaires de Men que fréquenta peut-être saint Paul, auquel il devait consacrer maintes études. La recherche des origines du christianisme le préoccupa longtemps et l'un de ses premiers ouvrages (1893) traite des premiers contacts entre l'Église et l'Empire romain (*The Church and the Roman Empire before 170*).

Certes, dans une œuvre aussi diverse, on pourra relever des lacunes, des interprétations trop libres ou trop hardies, mais devant l'étendue des résultats apportés, sir William Ramsay restera comme l'une des plus attachantes figures parmi les explorateurs des civilisations antiques de l'Asie Mineure.

X.

#### ETTORE PAÏS (1856-1939).

Ettore Païs, ancien professeur d'histoire romaine aux Universités de Palerme, de Pise, de Naples et de Rome, sénateur du Royaume, membre de l'Académie des Lincei et correspondant de l'Institut, est mort à Rome le 28 mars 1939. Il était né à Borgo San Dalmazo, le 27 août 1856. Après avoir étudié à Berlin, sous la direction de Th. Mommsen, il fut nommé conservateur du Musée de Sassari, puis de celui de Cagliari et de son passage en Sardaigne il rapportait son premier volume, *La Sardegna premia del dominio romano*. Il devait reprendre, en 1911, l'étude de la civilisation nuragique. Pendant son séjour à l'Université de Naples il entreprit, avec bonheur, une réorganisation des collections du Musée et, à Pompéi, il avait, avant tout autre, inauguré une technique permettant de conserver entièrement les bâtiments en cours d'exploration. Cependant, l'archéologie ne représente qu'un des aspects de l'œuvre d'Ettore Païs, qui fut, avant toutes choses, un historien. Profondément patriote, il s'est attaché à la glorification de Rome. Son œuvre « ondoyante et complexe » a été pour un temps à l'extrême limite de l'hypercritique latine. On n'a pas oublié le retentissement qu'eurent la *Storia della Sicilia et della Magna Grecia* (1894), puis les deux volumes de la *Storia di Roma* (1898-1899). Il semble même que leur auteur ait été lui-même quelque peu surpris de l'influence de ses propres travaux et, avec une souplesse élégante, il remania quelques-unes de ses théories dans la *Storia critica di Roma* (1913-1920). Les mêmes préoccupations se font sentir avec encore plus de résolution dans la *Storia dell'Italia antica e della Sicilia per l'età anteriore al dominio romano* (1939), ou



dans la *Storia di Roma dall'età regia sino alle vittorie su Tarento* (1934).

Ettore Pais s'est revu et corrigé sans cesse. Avec le volume qu'il a donné dans l'*Histoire générale*, dirigée par Gustave Glotz, III<sup>e</sup> partie, *Histoire romaine*, t. I, *Des origines à l'achèvement de la conquête* (133 av. J.-C.), il présentait déjà une œuvre de doctrine qui marquait nettement l'évolution de sa pensée. Dans ses derniers ouvrages (particulièrement : *Storia di Roma durante le grandi conquiste mediterranee*, 1931 ; *Storia interna di Roma e governo d'Italia e delle provincie, dalle guerre puniche alla rivoluzione gracana*, 1931), il fait sentir plus vivement encore le souci patriotique de vanter la grandeur de Rome et la force latine triomphante.

Au philologue, nos études doivent une édition commentée des *Libri regionum ou coloniarum* ; à l'épigraphiste, le supplément Vaux au *CIL*. (1884-1888), les deux volumes des *Fasti triumphales* (1920). Il préparait encore une édition des *Fasti consulares, prætorii, ædilici*.

Pais, « avec une subtile ductilité »<sup>1</sup>, aura su au besoin se contredire et remettre perpétuellement en cause toute acquisition de son étude. Avec lui disparaît une bien curieuse figure d'historien. X.

#### ANTONIO TARAMELLI († 1939).

La Sardaigne a perdu le 7 mai 1939 l'un de ses historiens les plus enthousiastes qui, plus que tout autre, avait contribué à faire connaître ses plus anciennes civilisations. Antonio Taramelli a consacré une longue existence à la recherche des antiquités de ce pays auquel il était fortement attaché de cœur et d'esprit. Sa carrière tout entière s'est déroulée au Musée et à l'Université de Cagliari.

Taramelli fut un fouilleur passionné et attentif, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir débrouillé l'écheveau des cultures de l'âge du Bronze sarde. Il a dressé le bilan de ses recherches sur le terrain dans la communication qu'il fit, au II<sup>e</sup> Congrès archéologique sarde, tenu au mois de juin 1926, à Cagliari (*La ricerca archeologica in Sardegna*). Ses mémoires, publiés dans les *Monumenti antichi dei Lincei*, n'apportent pas seulement un compte rendu de ses fouilles, mais un commentaire souvent définitif. La découverte de lingots du Minoen récent III dans la Serra d'Ilixi (*Bullettino di Paleontologia italiana*, XXX, 1904, p. 91 sqq.) l'amenait à préciser le caractère des rapports de commerce entre la Crète et la Sardaigne. Il explore à Anghelu-Ruju, une nécropole préhistorique établie dans une grotte artificielle (*Mon. Ant.*, XIX, p. 39 sqq.), un dépôt d'objets de bronze au Monte Sa Idda (*ibid.*, XXVII, p. 16 sqq.). Mais ses découvertes les plus remarquables ont été faites dans les temples nuraghiques de S. Vittoria di Serri (*ibid.*, XXIII, p. 313 sqq.) et de S. Anastasia in Sardara (*ibid.*, XXV, p. 5 sqq.). Dans la région de Bonorva, il

---

1. Voir la nécrologie de Ch. PICARD, dans *CRAI.*, 1939, p. 178-183. Une bibliographie d'Ettore Pais a paru dans *Historia*, en 1935.

met au jour forteresses, enceintes, fontaines sacrées et restitue la physionomie d'un petit coin de la Sardaigne protohistorique (*ibid.*, XXVI, p. 20 sqq.).  
R. L.

### LE CHANOINE PORÉE (1848-1939).

Les études normandes ont éprouvé une perte cruelle en la personne du chanoine Porée, l'un des historigraphes et archéologues les plus représentatifs de la Normandie. Né à Bernay, le 14 mars 1848, Adolphe André Porée fut ordonné prêtre en 1871. Après un court passage aux Andelys, il prenait possession, en 1875, de la cure de Bournainville où il devait exercer son ministère pendant cinquante-trois ans. Il est mort le 28 février 1939, à Saint-Aubin-d'Écrosville, près d'Évreux.

Une douzaine de volumes et plus de 150 brochures témoignent de l'ampleur et de la variété de ses connaissances. Les antiquités gallo-romaines, la numismatique de l'Eure, mais surtout les recherches d'histoire de l'art en Normandie l'ont attiré. Descriptions de monuments et monographies d'artistes alternent avec des publications de textes (*Chronique du Bec ; Itinéraire de Normandie*, de Dubuisson-Aubenay), les bibliographies (*Second supplément à la Nouvelle bibliographie normande*). Les deux gros volumes de son *Histoire de l'abbaye du Bec* (1901), sa *Statuaire du Moyen Age en Normandie* prouvent que le chanoine Porée savait aussi aborder les synthèses. Mais il ne se contentait pas de savantes publications et son action s'est encore exercée dans les Sociétés savantes dont il encouragea les efforts par son action et son exemple. Les antiquaires de Normandie, la Société de l'Histoire de Normandie, la Société libre de l'Eure, ont largement profité de sa science et de ses conseils<sup>1</sup>.  
X.

### L'Homme fossile du Monte Circeo.

A l'extrémité méridionale de la plaine Pontine et à une centaine de kilomètres de Rome se dresse le massif isolé de calcaire liasique du Monte Circeo. Le creusement des canaux pour l'assèchement des marais a permis l'étude de la stratigraphie, et M. A.-C. Blanc (*L'Anthropologie*, 49, 1939, p. 253-254) a pu reconstituer les oscillations subies par les lignes de rivage pendant une longue période du Pléistocène, ressusciter les aspects du paysage, avec ses dunes couvertes de sapins et déceler la présence de l'Homme dans des niveaux à industries moustériennes, sous-jacents à des horizons du Paléolithique supérieur.

Tout le long de la côte, depuis Palo jusqu'au pied du Monte Circeo et dans les grottes de la montagne, les vestiges de l'Homme sont très abondants. Dans la grotte Guattari, M. A.-C. Blanc a recueilli un crâne néanderthalien dont la région orbitaire droite a été

---

1. Voir la notice de Ch. PICARD, dans *CRAI.*, 1939, p. 152-156.

fracturée par un ou plusieurs coups violents qui ont déterminé la mort de l'individu.

L'intérêt de la fouille Guattari est dans sa position topographique et sa faune qui permettent de situer le gisement chronologiquement : la clôture de la caverne a eu lieu avant que se produisît la crise climatique qui amena l'extinction de la faune chaude. La fréquence du Bouquetin dans les couches supérieures montre que la faune de l'Apennin avait déjà abaissé son habitat jusqu'aux plaines côtières. Enfin, par application des théories de M. Milankovitch, relatives à la courbe des oscillations de la radiation solaire, M. A.-C. Blanc est amené à proposer des dates relativement précises pour les crânes de Monte Circeo et de Saccopastore. L'âge des Hommes de Saccopastore s'approcherait de la limite inférieure de la courbe Milankovitch, 130.000 ans, alors que celui de Monte Circeo serait plus voisin de la limite supérieure, 70.000 ans.

R. L.

### Escargotières ou rammadiya ?

Le Dr E.-G. Gobert (*Les Escargotières. Le mot et la chose*, extr. de la *Revue africaine*, 1937, 7 p.) remarque que les escargots ne sont pas tellement abondants dans les débris de cuisine, désignés sous le nom d'escargotières, pour que ce mot puisse définitivement entrer dans la terminologie archéologique. Il fait justement observer que ces amas sont avant tout constitués par des cendres et des pierres, portant presque toutes des traces de feu et qui ont servi à la cuisson d'aliments liquides, et que les Capsiens tiraient leur nourriture autant de la cueillette que du mollusque. Il propose donc — ce qui paraît logique — d'utiliser le vocable indigène *rammadiya* (= cendrières) pour désigner ces stations.

R. L.

### Jouets primitifs des Hautes Vosges.

Au cours d'un séjour dans la vallée de Munster, M. A. Pflieger (*Cahiers d'archéologie et d'histoire d'Alsace*, nos 117-120, 1939, p. 120-122) a recueilli quelques jouets rustiques en bois, qui ne diffèrent guère de ceux découverts dans les établissements préhistoriques de la Suisse.

Il s'agit d'animaux, taillés dans un morceau de bois cylindrique et représentant le plus souvent une vache ou un taureau. Aplatis sur la face inférieure, taillés en biseau à l'avant, une encoche triangulaire figure la tête qui porte ainsi deux cornes. Les extrémités font défaut, et l'animal semble être vu de dos. Des découpages dans l'écorce permettent de diversifier ces images.

R. L.

### Les fouilles de Kusura.

Sur les fouilles menées à Kusura, près d'Afioum-Kara Hissar, Miss W. Lamb, qui a dirigé les travaux, a donné dans *Archaeologia*,

87, Oxford, 1938, p. 217-275, des renseignements détaillés que nous signalons aux spécialistes.

Ce périodique, rare et coûteux, est à la Bibliothèque de l'Institut de France, quai Conti. Ch. P.

### Bronzes de l'Iran.

M. Arthur Upham Pope a donné des reproductions et une étude (*Illustr. London News*, 6 mai 1939, p. 790-791) sur de curieux bronzes de l'Iran occidental (région entre le Louristan et Nehavand), trouvés par lui. Il y a là des statuettes (une déesse mère pressant ses seins, de la fin du II<sup>e</sup> millénaire); de grandes épingles terminées par des disques ornés : de griffons, d'un dompteur de bouquetins, de personnages fantastiques, en « course agenouillée »; ailleurs, on voit des plantes, des têtes, des rosaces, quatre taureaux couchés de part et d'autre d'un médaillon central et sur un disque à quatre compartiments en croix. Ch. P.

### Génies de la mer.

Les mosaïques d'Antioche, publiées par M. Richard Stillwell et ses collaborateurs<sup>1</sup>, sont riches en représentation des puissances de la mer. La cité de l'Oronte était reliée à Séleucie, ville-port, et le monde marin a été souvent évoqué aux Thermes retrouvés, où Tritons et Néréides sont distingués par leurs noms; on voit ainsi Cymodocée, Argeus, Actée, *Palémon* (pl. 23); sur le panneau F, Galéos, Phérousa, Phorceus, Dynaméné; au panneau G, il eût fallu restituer Δω[ρίς], la mère des Néréides; mais voici, *velificans sua manu*, Galatia, que les peintures de Nicias et les poèmes de Théocrite avaient rendue célèbre, voisinant ici avec un personnage à arrière-corps de Triton, qui porte sur le front deux pinces de homard caractéristiques (cf. la Thalassa de Jakto, *ibid.*, n° 46, pl. 33); un manteau flotte à ses épaules, et il semble en conversation animée, amoureuse peut-être, avec Galatée. Son nom, inscrit, est *Anabésinéos*. Où donc le connaissions-nous déjà? Si l'on se reporte à l'*Odyssée*, VIII, 113, dans le récit des Jeux donnés par Alcinoos et les Phéaciens en l'honneur d'Ulysse, on voit ce curieux personnage cité parmi d'autres, dont les noms sont tous empruntés à la mer :

Ποντεύς τε, Περρεύς τε, Θόων, Ἀναθησινεύς τε.

V. Bérard avait éprouvé le désir de traduire ces noms en français, et c'est en ce passage qu'il nous parle, dans sa célèbre traduction, d'un « Lecoureur le fils de Montabord ».

Ceux qui pensent — j'en suis depuis longtemps, et l'ai déjà dit plusieurs fois — que le « Paradis » de Scheria, si peu localisé et localisable sur les cartes — paradis où Nausicaa, fée de la navigation elle-même,

1. *Antioch on the Orontes*, 1938 (voir *Rev. Archéol.*, 1939, 2, p. 112-116).



ouvre les portes<sup>1</sup>, mais dont elle place vaguement l'emplacement « au bout de la mer des brumes » — doit avoir été une terre de rêve, comme fut celle des Hyperboréens ou l'Atlantis de Platon, retiendront la correspondance du passage avec l'évocation marine de la mosaïque d'Antioche. Ce qu'Homère a voulu montrer autour d'Alcinoos et de la Reine Arété, Rois vertueux et sages *des ombres*, c'est le monde imaginaire de l'Océan, la féerie de l'au-delà, qu'évoquait aussi Hésiode autour de Doris la Blonde, ou du Vieux de la mer. Les Jeux de Schéria sont funéraires.

Le nom d'Anabésinéos — le Triton qui s'élance sur les navires, tel l'Apollon Delphinios de l'*Hymne à Apollon (suite pythique)* — se rencontre à ma connaissance, à Antioche, pour la première fois sur un monument figuré.

Ch. P.

### La triade de la fertilité.

Nous avons reçu la note suivante :

« Déméter dans la maturité de l'âge — déesse aux formes solides, reposées, modelées par l'expérience de la maturité — voilà la Déesse Mère du bas-relief éleusinien, au Musée d'Athènes<sup>2</sup>.

Sa force abondante, rehaussée par l'amplitude du *péplos*, est pareille à celle de la terre, où pousse le fil d'or, dont la Déesse tient le fût comme sceptre ; elle exhale la sérénité saine et reposante du sol à l'heure dans laquelle le grand travail du jour s'est accompli.

Tout ce qui pousse ne vit que par le sein nourricier de la Terre. Triptolème, la figure du centre, tout jeune enfant encore, ayant rejeté tout habit avec toute la désinvolture délicate de la jeunesse (quelle grâce aristocratique dans cette main parfaite !) tend la dextre vers Déméter pour recevoir la bague, le symbole du lien, qui l'unira à la force dynamique de la Terre.

Il cultivera la terre vierge, afin qu'elle produise le grain qui nourrit les hommes.

Et voilà Perséphone s'unissant au groupe de Déméter et de Triptolème ; elle s'approche doucement, la tête inclinée, s'abandonnant au mouvement de la déposition de la couronne qu'elle tient de sa main droite levée ; la main gauche repose sur la grande torche enflammée : avec ce toucher effleuré, délicat, que l'on ne retrouvera que dix-huit siècles plus tard chez les maîtres italiens.

Ce sont là les « gestes » mystiques de la communion avec la Terre, se complétant par la Naissance, dont Perséphone porte la promesse.

La force dynamique de la fertilité est incorporée dans cette figure, et incorporée dans le sens *réel* du mot : Perséphone est ici femme ; enceinte, elle porte l'enfant dieu.

1. Comme la déesse « cabaretière » des récits orientaux (*Voyage infernal de Gilgamesh*). Cf. Dr G. CONTENAU, *L'épopée de Gilgamesh, poème babylonien*, p. 276-278.

2. Relief Lenormant.

Sa grossezza est indiquée avec une telle discrétion qu'elle s'accroît à peine et que toute impression de laideur reste loin.

Peut-être faut-il être femme pour la reconnaître, et pour la ressentir, dans le rythme du pas lent et modéré, dans le « mouvement » des plis de la ceinture.

Jamais en aucun art la promesse de la vie n'a été exposée par la plastique avec un tel réalisme, et en même temps avec une telle sérénité sublime, mieux que dans cette œuvre de l'art attique de la fin de la première partie du <sup>ve</sup> s. avant Chr.; on y a divinisé ce qui par nature est laid — et doit être laid — pour que l'accomplissement se fasse à l'ombre protectrice de la solitude.

Le « miracle » grec, nous le saisissons ici; il a métamorphosé la dureté impitoyable de la matière, en la modelant sous une forme plastique à laquelle l'œil ne se heurte pas, ni même ne s'arrête!

La maternité de Perséphone, cachée pudiquement par la jeune femme dans l'enveloppement du *chiton*, a échappé pendant plus de vingt-huit siècles au regard de ceux qui prétendent tout voir: les critiques d'art, les archéologues!

Ce fait extraordinaire vaut la peine que l'on s'y arrête un instant pour se rendre compte de ce « lapsus » de l'analyse scientifique.

En premier lieu il faut constater que le bas-relief d'Éleusis est une œuvre non signée, et que l'anonymat est désagréable à la science.

Tout ce qu'on peut constater, c'est que le bas-relief d'Éleusis se range dans la série des monuments votifs attiques, au temps de Phidias<sup>1</sup>.

Le bas-relief est une Triade, accord plastique de trois figures qui se tiennent par un lien mystique; un exemple plus ancien est la triade des Charites déliennes<sup>2</sup> (au Musée de Munich), toutes trois faisant les gestes rituels du culte de la fécondité. La triade d'Éleusis atteint l'apogée, grâce au style phidiasque, le plus pur et le plus complet.

La science s'arrête à cette constatation; elle se méfie du domaine de l'art, dans lequel l'étiquette n'a pas de sens; elle passe devant le « sous-mouvement » après avoir analysé le mouvement extérieur: le principe lui échappe.

C'est ainsi qu'une telle œuvre d'art est restée muette dans son vrai sens, car à côté de la triade des figures, il y en a une autre: la triade de style, de technique et d'idée.

Et pour saisir l'idée, il faut de l'intuition. C'est elle qui selon les paroles sages de Bergson<sup>3</sup> « doit achever le travail de l'intelligence qu'elle présuppose ».

L'intuition fait deviner le principe, dès le moment que la maternité se révèle: la *Naissance* est l'accomplissement complet, le moment

1. Comme celui d'Orphée, Eurydice, Hermès au Musée de Naples [et d'autres].

2. Voir *Manuel d'archéologie grecque. La Sculpture. La Période archaïque*, par Ch. PICARD, 1935, fig. 199.

3. *Vocabulaire de la Société française de Philosophie*, s. v.

dans la vie de bonheur parfait, le seul, soit pour l'être féminin faisant vivre l'enfant, soit pour l'être masculin, produisant, « enfantant » quoi que ce soit.

L'affirmation de la vie éternelle, la joie de la vie — voilà le sens le plus religieux des actes mystiques du bas-relief éleusien, qui par l'accord parfait de style, de technique et d'idée, va au delà d'une classification étiquetée ; car il entre dans le domaine même de l'âme de l'Hellade lumineuse, dans la triade de la Terre, des Montagnes, et de la Mer.

Comme monument votif, c'est le monument le plus « grec » de l'antiquité, le plus humain, pourrions-nous dire, et le plus édifiant par la vérité du principe mystique : la Vie, c'est la Naissance ! »

Bréda (Hollande).

Dr. Johanna GOEKOOP-DE JONGH.

### Roches peintes celtiques de l'Italie septentrionale et du Yorkshire.

Sous ce titre, M. P. Jacobsthal (*Journal of Roman Studies*, 1938, p. 64-69 et pl. IX-XI) rattache quelques-unes des figures gravées sur les rochers du Val Camonica à certaines représentations de l'art celtique. On y voit Cernunnos, le chef sommé de bois de cerf, près d'un adorant, puis des guerriers d'un type rappelant celui des figurines de bronze, découvertes entre l'Inn et le Lech. Mêmes analogies entre le poignard de Val Camonica et un poignard de Peschiera qui offre un mélange des influences artistiques issues du groupe d'Este et du monde des Celtes. Tous ces monuments peuvent être datés du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et font connaître des types préceltiques, influencés par des modèles grecs ou étrusques.

A cette série se rattachent encore des figures de chevaux dont la stylisation rappelle celle du cheval peint sur l'urne de Bétheny (Marne).

Au Val Camonica, F. Altheim (*Welt als Geschichte*, t. II, p. 90) avait cru pouvoir saisir une influence de Corinthe et des régions doriennes voisines, sur une gravure reproduisant un personnage, armé d'un arc, debout devant une sorte de spirale très compliquée. Il y reconnaissait une image du combat d'Hercule contre l'Hydre. Mais il n'y a aucun rapport entre l'homme et le pseudo-monstre, qui n'est autre chose qu'un motif décoratif celtique qui se retrouve sur certaines roches gravées du Yorkshire, également au IV<sup>e</sup> siècle.

R. L.

### Une station à céramiques hallstattiennes.

Les lecteurs de la *Rev. archéol.* (1935, I, p. 265-266) ont été tenus au courant des fouilles de M. Jean Lagorgette au Mont-Lassois, commune de Vix, près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or). Avec le retard, malheureusement incorrigible, qui le caractérise, le *Bulletin archéologique* (1932-1933 (1937), p. 597-603, pl. I-IX) a publié un rapport sur les découvertes faites dans cette station qui, par ses fibules, appartient au Hallstattien final. La découverte de céra-

miques à figures noires des <sup>vi</sup><sup>e</sup>-<sup>v</sup><sup>e</sup> siècles confirme cette date.

Les fouilles ont porté sur la pente de la colline, près de la pointe septentrionale, en un emplacement qui, malgré la présence de quelques foyers, n'a pu correspondre à celui d'un établissement permanent. D'après les renseignements fournis par la note de M. J. Lagorgette qui insiste sur le caractère particulièrement abrupt de la pente, il paraît logique de reconnaître dans ce gisement le *testaccio* de la station, non encore explorée, qui s'étend, au-dessus, sur le plateau. Cette hypothèse explique également la pénurie d'objets autres que la poterie.

En quelques ares de terrain, jusqu'à une profondeur moyenne de moins d'un mètre et demi, il a recueilli des tessons par centaines de mille, appartenant à une dizaine de milliers de vases (p. 601). Toutes les pâtes y sont représentées et leur composition indique des provenances diverses et souvent lointaines. Les galbes sont élégants, les formes variées ; le plus souvent les anses manquent. Le décor présente une grande diversité : impressions digitales, cordons, cannelures, mammelons et cupules ; excisions, incisions ; peinture. Les vases polychromes sont les plus curieux et les combinaisons géométriques qui les décorent, infiniment diverses : chevrons, croix de Saint-André, carrés, damiers, losanges, triangles, grecques, swastikas, rouelles, spirales, etc. Les couleurs dominantes sont le vermillon, le carmin et le brun. Une seconde catégorie est traitée à la barbotine : une coupe offre un décor de cerfs passant fortement stylisés ; une autre un cerf suivi d'une biche, au-dessus de laquelle on aperçoit les restes du corps d'un troisième animal.

En dehors du très grand intérêt que présentent, pour l'histoire de la céramique hallstattienne, les trouvailles du Mont-Lassois, elles posent un problème qui se rattache étroitement à la chronologie de l'âge du Fer. La découverte du cimetière des Jogasses (Marne) a fait connaître une nouvelle période halstattienne, désignée sous le nom de Hallstatt II *b* et qui s'étend sur le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Le Mont-Lassois est contemporain des Jogasses. Certains détails de la céramique de la station — le décor de grecques du vase reproduit sur la planche IV — annonce déjà le style de La Tène. Mais, comme l'a fait remarquer très justement M. Herbert Kühn (*Die vorgeschichtliche Kunst Deutschlands*, p. 124), il y a de bonnes raisons pour que l'art de La Tène ne commence pas avant 400. Cela est particulièrement vrai pour les cénochoés de Basse-Yutz. Le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle représenterait une période de transition entre Hallstatt et La Tène, période dans laquelle il faudra sans doute classer les briques de *Sextantio* et d'Orgon, dont le style est étroitement apparenté à quelques-unes des situles métalliques aux flancs desquelles se déroulent les fresques de cervidés.

R. L.

### L'oppidum ibérique d'Agde (Hérault).

A l'embouchure de l'Hérault, entre le Mont Saint-Loup et le Cap d'Agde, se dresse le plateau basaltique de La Clape. Là, sur une super-



ficie d'environ 400 m. de largeur et 900 m. de longueur, s'étend un enchevêtrement de très anciennes murailles, qui, de tout temps, ont servi de carrières aux habitants du voisinage. Certains croyaient y reconnaître les ruines de la cité légendaire d'Embounes, d'autres, avec plus de raison, l'emplacement de l'ancienne Agathé Tyché. Cependant, aucune trouvaille d'antiquités n'avait été signalée à Agde, lorsqu'au mois de juin 1938, des travaux de voirie amenèrent la découverte, dans le sol même de la cité, de tessons de poteries grecques, ioniennes et gallo-romaines. Un érudit agathois, M. Aris, et son collaborateur, M. Claustres, entreprirent alors une série de sondages et furent assez heureux pour établir une stratigraphie des diverses couches archéologiques, dont l'existence fut encore reconnue, au début de 1939, dans les terrains voisins de l'Hérault. Une inscription sur lame de plomb, des amphores grecques confirmèrent l'existence d'une agglomération préromaine sur l'emplacement actuel de la ville d'Agde.

De nouvelles recherches plus importantes commencèrent en février 1939, lorsque l'autorité militaire décida de prendre, sur le plateau de La Clape, les pierres nécessaires à l'empierrement des chaussées dans le camp de réfugiés espagnols, établi près d'Agde. Dans le *Journal des Débats* (feuilles des 21 juin, 14 et 15 août 1939), M. Georges Benoit-Guyod a exposé les résultats acquis, grâce à la perspicacité d'un réfugié espagnol, M. Francisco Prat Puig, ancien professeur au Lycée de Mataro, qui reconnut aussitôt l'importance des constructions antiques de La Clape et leur évita une destruction qui eût été désastreuse. L'autorité militaire ayant accepté de mettre à la disposition de M. Prat la main-d'œuvre nécessaire, recrutée par lui-même parmi ses compagnons, les travaux commencèrent sous sa direction et celle de M. Aris.

On a déjà pu constater l'existence d'un rempart à double parement avec remplissage de pierrailles flanqué de tours carrées ou rondes, suivant les sinuosités du terrain, auquel s'adossent des habitations. C'est le type courant dans les oppida du Languedoc méditerranéen. A l'intérieur de l'enceinte et à l'Est, s'étend une place, bordée par un mur continu sur les faces orientale et occidentale. Au Nord, on pénètre dans l'agglomération par une porte pratiquée dans le rempart, avec tour carrée en saillie sur la place. Du côté de l'Ouest, on domine l'ancien port par une sorte de plate-forme à laquelle on accède par un escalier. Vers l'Est, dix-huit maisons ont été déblayées, ateliers où l'on fabriquait des meules en basalte, semblables à celles découvertes au voisinage d'une carrière de tuf volcanique exploitée depuis le <sup>v</sup><sup>e</sup> ou le <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle jusqu'au <sup>1</sup><sup>er</sup>. De même que dans les villes ibériques de la Catalogne ou du Bas-Aragon, on constate un certain souci d'urbanisme. Dans la ville même, existe une fontaine-citerne, dans laquelle on descend par trois degrés et qui est recouverte en fausse coupole.

A 200 m. environ du Sud-Ouest de la place, hors les murs, se dresse une colline qui, jadis, constituait le môle naturel du port. C'est là qu'était la nécropole, à incinération sous tumulus. L'une des tombes

a donné des coupes ioniennes, une coupe attique à figures noires et des tessons d'amphores.

Ces premières recherches tendent à prouver que le site d'Agde et celui de La Clape étaient occupés dès le <sup>VI</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère. La bourgade a été abandonnée, comme d'autres villes du Languedoc méditerranéen et de la Provence, au cours du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle. Mais après la conquête romaine, il y eut une réoccupation partielle. R. L.

### La croix (?) et le « prie-Dieu » (?) d'Herculanum.

Il vient d'être fait grand bruit en Italie<sup>1</sup> d'une découverte dite « nouvelle » — mais elle remonte, au vrai, à plus d'un an ! — qui intrigue un peu les historiens des religions. Quelques privilégiés avaient déjà pu voir à Herculanum, sinon l'original, du moins les dessins d'une croix assez semblable, dit-on, à nos croix actuelles ; on leur avait décrit un fameux « prie-Dieu » (?), qu'on aurait trouvé devant, carbonisé. Il n'est plus guère possible, aujourd'hui, quoi qu'on veuille, de taire ces merveilles, même en attendant — ce qui eût été prudent, légitime — le progrès de l'exploration de la *maison* qui nous les a rendues. M. A. Maiuri lui-même a dû donner son avis au grand public : avis réservé, sur l'interprétation, sinon sur le caractère même de la trouvaille.

Il serait difficile de se prononcer, à plus forte raison, pour qui n'a pas encore vu la découverte. Mais, avouons-le, le prétendu « prie-Dieu » dont on a fait tant de cas, déconcerte : on comprend que M. A. Maiuri veuille le rejeter, car il est sûr qu'au temps où le Vésuve ensevelit si malignement les villes campaniennes, on ne priait que *debout*. Si le « prie-Dieu » a chance de n'être qu'un débris d'armoire, les avis divergent aussi pour la croix, qui ne serait qu'un T. Resterait à démontrer que l'objet, quelle que soit sa forme, a bien une valeur religieuse : objet de culte, emblème, ou signe apotropaïque ? On sait que le signe +, cruciforme, existait à Cnossos avant le premier millénaire, et M. Sp. Marinatos a voulu y voir le symbole des quatre pouvoirs d'une déesse-mère. Déjà, on nous dit que la cavité en + remarquée à Herculanum aurait contenu des incrustations de bois : la « croix » — si croix il y a, aurait été *incrustée* dans la muraille. Ne peut-il donc s'agir d'un chaînage ou de quelque pièce décorative ? Toutes les croix qu'énumère M. Cecchelli sont, ou très postérieures à 79, ou employées de tout autre façon. Rien dans les Catacombes qui se puisse comparer, à Rome, Naples, ou en Sicile. — On n'oubliera point du moins le symbole de ce type reconnu à Philippes de Macédoine, mais dont la date est restée douteuse<sup>2</sup>.

Reparlera-t-on encore l'an prochain de la si « surprenante » découverte ? Ch. P.

1. Cf. *Giornale d'Italia*, 22-28 juin 1939.

2. L. HEUZEY, *Mission Macédoine*, p. 85, pl. IV, fig. 9 ; cf. Ch. PICARD, *RHR.*, 136, 1922, p. 200.

### Les portraits inachevés des sarcophages romains.

A partir du dernier tiers du II<sup>e</sup> siècle se multiplient sur les sarcophages romains les portraits, en pied ou en buste, des défunts. Nous rencontrons, assez fréquemment, de tels portraits dont le visage est resté inachevé. Parfois la pierre présente une surface convexe régulière ; d'autres fois, l'artiste a commencé à esquisser le modelé, indiquant, de façon sommaire, la masse de la chevelure, la saillie du menton, l'axe du nez, l'orbite des yeux. On peut formuler, pour rendre compte de ces faits, plusieurs hypothèses, dont aucune ne s'impose exclusivement, mais dont chacune renferme peut-être une part de vérité :

1. Il peut s'agir, proprement, de sculptures inachevées ; le travail ayant été interrompu pour une raison quelconque ; on peut supposer, pour rendre la chose plus vraisemblable, une division du travail entre plusieurs praticiens, le modelé des portraits étant réservé au plus habile. Mais, même ainsi, les cas observés sont trop nombreux<sup>1</sup> : il y aurait eu vraiment trop d'ateliers négligents, et une clientèle par trop accommodante.

2. Aussi, on imagine volontiers de tels sarcophages fabriqués en série, à l'avance, et attendant, dans l'officine du sculpteur, le client à la ressemblance duquel le portrait serait achevé<sup>2</sup>. Certains documents (qui peuvent aussi, il est vrai, s'expliquer par un ré-emploi) viennent appuyer cette hypothèse : le fameux sarcophage « des deux frères », au Musée chrétien du Latran<sup>3</sup>, dont le double buste avait été préparé à l'avance pour un couple, mari et femme ; le sculpteur a ensuite pourvu le buste de gauche d'une barbe avantageuse, sans réussir à rendre sa poitrine moins opulente. Contre-partie : un fragment du Musée de la Catacombe de Prétextat présente un portrait de femme sculpté sur un buste en toge destiné à un portrait d'homme<sup>4</sup>.

Mais cette explication commode n'est pas toujours possible : on trouve de telles têtes inachevées sur des reliefs si exceptionnels qu'on ne peut les supposer fabriqués à l'avance pour une clientèle normale : tel le relief (un couvercle de sarcophage à mon avis) d'Elia Afanacia représentant une scène (rituelle ?) de flagellation<sup>5</sup> ; tels encore, certains sarcophages chrétiens sculptés à une date si précoce qu'il ne peut encore être question pour eux d'une fabrication « en série »<sup>6</sup>.

1. Dans une enquête limitée aux seuls sarcophages présentant des scènes de lecture ou de musique, j'ai relevé douze exemples de tels portraits inachevés (cf. mon *Μουσικὸς ἀνὴρ*, Grenoble, 1938, p. 41, n. 12).

2. Ainsi CAGNAT et CHAPOT, *Manuel d'archéologie romaine*, t. I, p. 523.

3. WILPERT, *Sarcofagi cristiani antichi*, t. I, pl. 91.

4. *Ibid.*, t. III, pl. 280, 10 ; M. GÜTSCHOW, *Das Museum der Prätextat-Katakomba*, p. 92-94 ; pl. 29, 2 ; 32, 1.

5. Voir en dernier lieu, dans la belle publication citée de Mlle GÜTSCHOW, p. 153-179 ; pl. 43-44.

6. Sarcophages de Sainte Marie Antique ou de Ravenne : *Μουσικὸς ἀνὴρ*, nos 91, 99 ; WILPERT, *Sarcofagi*, t. I, pl. I, 2 ; 2, 2.

3. Mlle M. Gütschow vient de défendre une autre hypothèse<sup>1</sup> : elle part du fait que sur ces *teste abbozzate*, la pierre n'est pas simplement dégrossie au ciseau et abandonnée par l'artiste en cours d'exécution ; en un sens elle est parfaitement finie : la surface du marbre a été très soigneusement polie. Tout se passe comme si elle avait été préparée pour recevoir un revêtement. Mlle Gütschow suppose que nos portraits ont été autrefois achevés par l'application d'un masque de stuc ; s'il n'en reste plus de trace, c'est que cette matière fragile a pu tomber d'elle-même ; qu'elle a pu être grattée par les restaurateurs (on sait que l'archéologue reproche volontiers aux antiquaires de jadis leur rage de nettoyage, qui leur a fait gratter jusqu'à l'usure l'épiderme délicat de nos marbres).

L'explication est séduisante ; mais tant qu'un exemple sûr d'une telle utilisation du stuc ne sera pas fourni, on ne pourra l'accepter sans hésitation. Car il y a bien des sarcophages à visages inachevés qui ont été découverts dans des conditions de conservation *optima*, et qui n'ont été maniés que par des mains prudentes et avisées ; il serait étrange qu'aucune trace, même légère, de stuc n'y ait pu être décelée. D'autre part l'association du stuc, matériau pauvre, au marbre, noble par excellence, soulève bien des difficultés. Mlle Gütschow, qui vient d'étudier avec tant de minutie les traces de polychromie présentées par les sarcophages de Prétextat<sup>2</sup>, est la première à savoir que l'on évitait de colorier les visages et que ceux-ci conservaient toujours intacte la belle surface du marbre, tant on craignait d'altérer la finesse de ses effets<sup>3</sup>.

4. M. A. von Gerkan avait pensé à autre chose<sup>4</sup> : on sait que, comme les tombes, les sarcophages étaient volontiers commandés et préparés, de leur vivant, par leurs futurs destinataires<sup>5</sup>. Ceux-ci auraient voulu que leurs portraits fussent laissés inachevés, confiant à leurs héritiers le soin de les faire compléter à leur ressemblance, tels qu'ils seraient devenus à leur dernier jour... Mais des héritiers négligents auraient parfois oublié de le faire : d'où nos reliefs inachevés.

Ceci est peu vraisemblable : nos exemples sont trop nombreux ; on sait quel soin pieux l'héritier antique mettait à s'acquitter des dernières volontés du défunt, en matière de monuments ou de cérémonies funéraires. D'autre part je ne constate guère sur les portraits achevés le souci de réalisme excessif que suppose l'hypothèse de M. A. von Gerkan : il est très rare de voir le défunt représenté sous

1. *Museum der Prätexat-Katakomben*, p. 140-142 ; cf. déjà ap. *Rivista di archeologia cristiana*, 1932, p. 124.

2. *Ibid.*, p. 189-194 (cf. ma recension ap. *Revue des Etudes latines*, 1939, 2).

3. C'est pourquoi je ne suivrai pas Mgr WILPERT (*Sarcofagi*, t. 2, p. 338), qui, accueillant la suggestion de Mlle Gütschow, suppose que les têtes esquissées avaient dû être achevées en peinture.

4. *Bossierte Köpfe aus Reliefsarkophagen*, *Philolog. Wochenschrift*, 25-8-1932, c. 269-272.

5. CIL VI 16067 : *A. Considius Hermes uiuus fecit sibi hoc sarcofagum* ; VI 2120 ; IX 5897 ; XI 4975, etc.



les traits d'un vieillard ou d'un malade épuisé<sup>1</sup>; l'art classique idéalise volontiers et la tendance générale à représenter les morts plus ou moins héroïsés poussait au contraire à les imaginer dans leur ἀκμή et non tels que la mort les avait trouvés.

Avouons d'ailleurs que l'art des sarcophages romains est un art de décadence et que, pour une belle tête expressive comme celle de l'empereur Balbin<sup>2</sup>, combien de nos « portraits » ne sont que des effigies banales et « standardisées » : leur ressemblance approximative ne devait pas demander beaucoup d'efforts !

5. Un des monuments invoqués par M. von Gerkan m'amène à une autre observation : il s'agit d'un beau sarcophage entré depuis 1932 au musée des Thermes et encore quasi inédit<sup>3</sup>. La cuve représente un général romain chargeant les barbares (on voudrait qu'il s'agit d'un général connu de Marc-Aurèle, Julius Pompilius) ; la tête, déjà assez petite, est « inachevée ». Le couvercle nous présente, dans une série de scènes de la vie privée et publique, le couple des défunts, le général et sa femme<sup>4</sup> : leur visage à tous deux est également resté inachevé. Or sur ce rebord de couvercle ces petits visages n'ont que quelques centimètres de haut ; leur achèvement, obtenu en quelques coups de trépan, n'aurait pas permis d'obtenir de véritables portraits : le marbre ne se prête pas comme l'ivoire à une sculpture-miniature !

Ce n'est donc pas un souci de plus parfaite ressemblance qui peut expliquer le visage vide de ces petites figures sur un sarcophage par ailleurs aussi luxueux, aussi bien fini. J'en viens donc à supposer que si ces figures sont inachevées, c'est qu'elles devaient le rester. Peut-être que sur les sarcophages commandés du vivant de leurs destinataires, les portraits de ceux-ci présentaient volontairement des visages incomplets : la chose s'expliquerait par une arrière-pensée supersstitieuse. Il ne faut pas jouer avec la Mort. Se faire préparer, encore vivant, un tombeau, un cercueil, c'était là une sage précaution. Mais sur ce tombeau se faire portraicturer, encore vivant, comme un défunt, n'était-ce pas une grosse imprudence, une façon d'attirer sur soi le mauvais sort, tenter la Mort ? D'où la solution : laisser l'effigie vide, suffisamment anonyme pour écarter la fixation des influences mauvaises... Il serait facile d'illustrer un tel schéma par des emprunts au folklore de tous les temps.

Sans doute cette explication, à son tour, ne vaut pas pour tous les cas (elle ne convient pas en particulier aux quelques exemples relevés sur des sarcophages d'enfants) ; mais peut-être peut-elle rendre compte du résidu laissé par les explications précédentes. H.-I. MARROU.

1. L'exception existe bien entendu : voir un portrait de femme âgée, *ap.* Gürtschow, *l. l.*, p. 134 ; pl. 31, 1-2.

2. *Ibid.*, p. 49-78 ; pl. 10-12.

3. Voir en dernier lieu *ap.* Gürtschow, *ibid.*, p. 170, n. 2 (références).

4. Clichés de l'Institut archéologique allemand de Rome, 1933, 233 ; 1933, 426 ; Μουσικός ἀνὴρ, p. 41-42.

**La coiffure des dames romaines<sup>1</sup>.**

M. Wegner vient de consacrer une très sérieuse étude à la question des coiffures des Romaines du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. Il tente dans une première partie de reconstituer l'arrangement de la chevelure des grandes dames de la dynastie antonine, en s'appuyant sur une connaissance sûre et une critique avertie des documents. Deux excellents tableaux graphiques (fig. 2, col. 283-284 et fig. 4, col. 285-286) matérialisent le résultat de ses recherches. L'auteur reconnaît pour le meilleur portrait connu de Marciana, sœur de Trajan, la tête colossale récemment trouvée à Ostie (fig. 7-8, col. 293-294) où la coiffure présente une accumulation étonnante de tresses, de rouleaux et de bouclettes étagées, ce qui n'enlève cependant rien à l'effet harmonieux de l'ensemble. Mais, la même Marciana est représentée avec une coiffure différente, sinon plus simple, par la tête du Capitole (fig. 9, col. 293) et celle de Newby Hall (fig. 10, col. 294). La tête n° 42199 du Musée des Thermes, provenant de Castelporziano (fig. 11, col. 297-298) serait celle de Matidia, fille de Marciana; elle diffère cependant des effigies monétaires de cette princesse. La question souvent soulevée de l'identification de ce beau portrait serait peut-être encore à reprendre. M. Wegner donne une intéressante analyse des portraits de l'impératrice Sabine et des trois types de coiffure que l'épouse d'Hadrien a successivement portés. Le beau document du musée de Vaison (fig. 14 et 15, col. 307-308) est certainement un portrait, datant de la jeunesse de Sabine, qu'il faut mettre en rapport avec le voyage d'Hadrien à travers la Gaule (années 121-122). Plus tard, Sabine adopte une coiffure qui rappelle celle de Plotine (cf. le buste du Palazzo dei Conservatori à Rome, fig. 18 et 20, col. 309); et enfin la Diva Sabina porte une coiffure d'une simplicité toute classique, qui a pu être celle des dernières années de l'impératrice. Il est très curieux de remarquer que des portraits considérés comme posthumes (par exemple celui du Vatican, Sala dei Busti 359, fig. 21, col. 310, provenant de la Villa des Antonins à Lanuvium), présentent une coiffure qui n'est pas sans analogie avec celle que Sabine avait portée dans sa jeunesse, mais qui a surtout été influencée par celle, alors en vogue, de Faustine l'Ancienne.

L'auteur se réserve d'étudier, dans une publication ultérieure, les coiffures de Faustine la Jeune, de Lucille et de Crispine, dont l'évolution s'est accomplie, comme dans le cas de Sabine en trois étapes : toujours la coiffure de la jeune femme s'efface devant un arrangement plus matronal de la chevelure et, plus tard, une troisième forme, à l'étagement solennel, l'emporte. De même que Sabine, Faustine la Jeune porte, parfois, sur les monnaies, le voile réservé aux femmes de la maison impériale qui ont reçu la consécration,

---

1. WEGNER, *Datierung römischer Haartrachten*, in *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, t. 53, 1938. Berlin, Walter de Gruyter, col. 276-327, 28 fig.

mais ce n'est jamais le cas de Lucille ni de Crispine, qui ont été, toutes deux, mises à mort sur l'ordre de Commode.

En concluant, M. Wegner invite judicieusement les archéologues à considérer quelques exemples bien choisis, comme un édicule funéraire du musée des Thermes (fig. 23, col. 317-318), pour apprécier les difficultés qui subsistent dans la datation des portraits de personnages romains du I<sup>er</sup> siècle, autres que ceux qui ont appartenu à la famille impériale. Il semble probable que les dames romaines soient souvent restées fidèles à la coiffure de l'impératrice dont la jeunesse a coïncidé avec la leur ; ainsi, sur la pierre tombale de Julia Secunda et Cornelia Tyché, au Louvre, la mère, morte à 39 ans, est coiffée de la même façon que Faustine l'Ancienne, tandis que sa fille âgée de 11 ans a imité la coiffure que portait, dans sa première jeunesse, Crispine, mariée en 178 à l'empereur Commode. Le sarcophage de C. Junius Ennodius et Metilia Acte, au Vatican (fig. 24-28, col. 317-322), présentant une série de personnages féminins d'âge varié, permet d'observer que, dans une année qui doit (pour des raisons épigraphiques) se placer entre 161 et 170, les dames de Rome ont porté simultanément les coiffures qu'avaient mises à la mode les impératrices : Sabine, Faustine l'Ancienne et Faustine la Jeune, épouse de l'empereur Marc-Aurèle, qui régnait alors. C. Junius Ennodius lui-même a conservé la coupe de cheveux qui était en vogue sous le principat d'Antonin, à la génération duquel il appartient.

Jenia GRODECKI.

#### Satyre thyrsophore jouant du monaule.

Des lampes africaines de terre-cuite et un camée de la Bibliothèque nationale représentent à mi-corps un jeune Satyre soufflant dans un chalumeau. M. L. Poinssot qui, dans la *Revue Tunisienne*, 1938, p. 199-220, consacre une étude très poussée à ce sujet, croit en avoir retrouvé l'origine dans la reproduction d'un bas-relief hellénistico-romain.

R. L.

#### Céramiques gallo-belges de Champagne.

L'étude de la céramique belge (*Belgische Ware*)<sup>1</sup> qui, pendant trop longtemps, n'avait guère attiré l'attention des archéologues français, entre dans une phase particulièrement active. Les découvertes d'ateliers se sont multipliées au cours de ces dernières années, grâce aux fouilles excellentes de MM. Bolnat, Bry, Brisson et Lopin, Jorssens et Lacroix dans le Nord-Est de la Gaule, à Bussy-le-Repos

---

1. Sur la céramique belge, voir : S. LIESCHKE, in *Trierer Zeitschr.*, 3, 1928, p. 69-72 ; G. CHENET, in *Bull. Soc. archéol. champenoise*, 22, 1928, p. 10-26 et *Germania*, 14, 1930, p. 67 sqq. ; BOHN, in *ibid.*, 6, 1923, p. 123 sqq. ; J. BREUER, in *Oudheidk. Mededeel.*, 12, 1931, p. 22 sqq.

(Yonne)<sup>1</sup>, Villeneuve-au-Châtelot (Aube), Thuisy<sup>2</sup>, Fontaine-Denis, Bergères, Morains, Courmelois<sup>3</sup>, Champillon, Sept-Saulx (Marne)<sup>4</sup>.

La monographie que M. J. Fromols a consacrée à l'atelier de Thuisy apporte de nouvelles et utiles précisions à la question de la céramique belge. L'établissement est situé sur la rive gauche de la Prosnes, ruisseau tributaire de la Vesle, à proximité des couches d'argile plastique blanche, déposées par les eaux et qui ont été utilisées comme matière première. Les fours, au nombre de six, présentent des formes assez différentes : fours sans revêtement taillés directement dans la craie (fours IV et V) ; fours circulaires à une seule chambre, avec aire individuelle pour le chauffeur (fours I et II) ; grand four rond à parois maçonneries, à deux ouvertures et dont la sole est pavée de grandes dalles (four III) ; four rond à deux ouvertures dont la sole, en relief, est ovoïde (four VI). Quelques-uns sont dépourvus de sole et, dans ce cas, les fournées étaient introduites directement dans le four, mais seulement après l'enlèvement des cendres.

La comparaison entre eux des divers types de fours découverts dans les départements de la Marne et de l'Yonne, permet dès maintenant d'établir un premier essai de classification en quatre grands groupes principaux<sup>5</sup>, offrant entre eux des variantes : A. fours sans revêtement pratiqués directement dans la craie ; B. fours en terre cuite à chambre unique ; C. fours en terre cuite à double chambre, le foyer étant séparé du laboratoire par une chambre voûtée ; D. fours en terre cuite à voûte mobile. Pour la cuisson « à cassettes », procédé peu fréquent dans la Gaule orientale, on a utilisé des fours hybrides relevant des types C et D.

Cette variété dans la construction témoigne à la fois de l'importance de cette industrie et d'une recherche technique très développée, dont les origines sont à rechercher dans les officines du second âge du Fer.

Dans tous ces ateliers, nombreux sont les fours qui, mis hors d'usage, avant l'abandon de la fabrique dont ils relevaient, ont servi de dépotoirs pour les déchets de fabrication.

La poterie belge de Thuisy est d'un blanc jaunâtre, teintée extérieurement en brun, rouge pompéien ou noir, soit par le moyen d'une barbotine très liquide, soit par le procédé de l'enfumage. Les types céramiques<sup>6</sup> sont représentés par des assiettes de forme variée, des grands plats circulaires, des plateaux, des coupes, des gobelets, des amphores, des cruches, des ollas. Dans une même catégorie, tous les vases offrent des dimensions presque constantes, procédant par

1. R. LANTIER, in *Germania*, 19, 1935, p. 322-322.

2. J. FROMOLS, *L'Atelier céramique de Thuisy (Marne)*, dans *Bull. Soc. archéol. champenoise*, 32, 1938, p. 49-60, 78-88.

3. R. LANTIER, in *Germania*, 19, 1935, p. 321-322.

4. J. FROMOLS, *Bull. Soc. archéol. champenoise*, 33, 1939, p. 31-77.

5. J. FROMOLS, *op. cit.*, p. 51-53.

6. *Ibid.*, p. 57-78 et pl. VII.



fractions toujours identiques<sup>1</sup>. Huit estampilles de potiers sont connues<sup>2</sup>. Si par certains détails de technique ou de décoration, on peut admettre des emprunts faits par les potiers belges aux fabrications italiques, d'autres éléments, l'ornementation à l'ébauchoir ou au peigne, reproduisent des modèles en usage à La Tène II et III.

Par comparaison avec les productions sorties des ateliers du groupe rhénan, Westphalie et Pays-Bas, dont la chronologie a pu être établie sur de solides bases, les fabrications de Thuisy doivent être considérées comme contemporaines du règne d'Auguste. C'est avec les poteries belges de Haltern et d'Ubbergen qu'elles offrent les plus grandes ressemblances. Quelques précisions peuvent être apportées à la date des autres officines de la Marne : l'activité de Courmelois se placerait entre celles des établissements d'Ubbergen et de Hofheim, tandis que Courgenay et Bussy-le-Repos seraient peut-être postérieurs à la fin du 1<sup>er</sup> siècle. L'importance de cette chronologie est capitale pour la datation des stations et cimetières de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. dans la Gaule orientale, à une époque où la céramique sigillée est presque entièrement absente des mobiliers domestiques ou funéraires.

R. L.

### Émailleries pannoniennes.

Les publications de l'Université Petro Pazmany de Budapest, sous l'active direction d'Andreas Alföldi, nous apportent un ensemble fort utile de répertoires documentaires relatifs aux antiquités romaines de Pannonie. Le dernier de ces inventaires est consacré, par I. Sellye, aux *Bronzes émaillés de la Pannonie romaine* (1939, 91 p., XX pl.).

Les découvertes de fibules, boutons, disques, plaques de ceinturon et pièces de harnachement, en bronze émaillé, faites dans les régions situées entre le Danube et la Theiss, mettent en lumière un fait important de l'histoire économique aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de notre ère. Elles établissent la dépendance du commerce pannonien, dans les territoires occupés par la tribu sarmate des Iazyges, avec les industries gauloise et rhénane. L'aire d'extension de cette bimbeloterie atteint, au Nord, les pays baltes, au Sud, l'Ukraine et la Crimée.

R. L.

### Théodose Bonnin et les fouilles du Vieil-Évreux.

C'est une curieuse figure que celle de Théodose Bonnin, notaire pour un temps, botaniste, et enfin archéologue. Dévoré d'ambition, brouillon et d'une susceptibilité exagérée, il tripota tout et n'aboutit à rien, comme l'a écrit de lui Auguste Le Prévost. Les deux années pendant lesquelles, en 1841 et 1842, il dirigea les chantiers du Vieil-Évreux, furent une véritable calamité pour la ruine. Il succédait à l'ingénieur Alexis Robillard, qui de 1835 à 1840, avait méthodique-

1. *Ibid.*, p. 79.

2. *Ibid.*, p. VI.

ment conduit la fouille. Dans un savoureux article du *Bulletin de la Société normande d'études préhistoriques*, t. XXX, 1936-1937 (1939), M. Baudot, d'après les papiers de Th. Bonnin, conservés à la Bibliothèque municipale d'Évreux, retrace cette histoire. Dès les premiers temps de sa collaboration avec Robillard, Bonnin se montre intransigeant et d'une susceptibilité outrée. Le 1<sup>er</sup> octobre 1840, Robillard écrit à Jollois, au sujet de la découverte de l'Apollon de bronze : « Mon jeune collaborateur (Bonnin), qui, comme vous le dites (est) mon substitut, la tient cachée. Il a peur qu'on en parle *avant lui* ; sa manie ou son propre amour est inimaginable » (p. 143).

Déjà, le Commandant Espérandieu (*Les fouilles du Vieil-Évreux*, extr. du *Bull. Soc. fr. fouilles archéol.*, 1, 1913) avait signalé la légèreté avec laquelle Th. Bonnin avait exploré les thermes. M. Baudot a montré, par ses propres recherches sur le site, que, faute d'avoir complètement dégagé les constructions, Bonnin a cru voir une nécropole là où il n'y avait qu'un ensemble d'édifices cultuels. Il n'a pas su reconnaître non plus la superposition des deux *fana*.

Mêmes négligences, dans la publication de ses *Antiquités gallo-romaines des Eburoviques*, dont les notices ne sont pas de lui, mais l'œuvre d'Alphonse Chassant, qui y a ajouté de nouvelles erreurs. La plus grande prudence s'impose donc dans la consultation de cet ouvrage.

On sera reconnaissant à M. Baudot d'avoir donné dans son article une suite de notices inédites, rédigées par Bonnin, cette fois, et qui complètent et précisent la description de quelques-unes des planches.

R. L.

### La tombe royale de Sutton Hoo (Suffolk).

A une dizaine de kilomètres à l'Est d'Ipswich, le Musée de cette ville a entrepris des fouilles dans un groupe de sept tumulus, situés au voisinage du petit village de Sutton Hoo, dans l'estuaire de la rivière Deben. La butte la plus importante renfermait la tombe d'un roi saxon, inhumé dans la cabine de son navire, lui-même placé dans une tranchée de 10 m. de long sur 3 de large. Du navire, il ne subsiste plus que l'empreinte qu'il a laissée dans le sol, quelques rivets et ferrures. L'humidité des terrains a détruit toutes les matières organiques, mais, malgré ces pertes, le mobilier funéraire apparaît comme l'un des plus riches et des plus importants ensembles de l'époque barbare recueillis jusqu'à ce jour en Grande-Bretagne.

Les armes sont représentées par une épée à pommeau d'or, serti de grenats, avec les restes du fourreau, peut-être en ivoire, un bouclier de bois dont l'*umbo* en bronze est émaillé, une hache et des javelots. Le casque est en fer avec appliques de bronze travaillées au repoussé. Aux bras étaient placés deux gros bracelets en or massif, ornés de verroteries et de grenats ; à un baudrier, décoré de plaques d'or avec grenats, était suspendu un petit sac de cuir contenant quarante pièces d'or aux effigies des rois mérovingiens et deux

lingots d'or. Une riche argenterie, bols et bassins, accompagnait la dépouille du roi. L'un des plats est orné d'une image de femme ; un autre porte la marque de l'empereur Anastase et a été fabriqué à Constantinople. S'agit-il d'un de ces cadeaux offerts par les empereurs byzantins aux monarques barbares ? ou du produit de pillages ?

De même que dans les tombes à barques scandinaves, des pièces plus communes et d'usage domestique ont été recueillies : cornes à boire avec montures d'argent, plats et bassins de bronze, coupes en bois, cuillers et support de lampe.

R. L.

### L'église du monastère de Cassiodore, en Calabre.

M. Pierre Courcelle, ayant consacré son séjour à l'École de Rome à l'étude du monastère de Cassiodore et de sa bibliothèque, a pu poursuivre ses recherches à Naples ; il paraît avoir identifié le site du monastère de Cassiodore à Vivarium<sup>1</sup>, dans la région de Squillace, au fond de la Calabre : un des rares monastères italiens où se conserva après la prise de Rome par Bélisaire en 536, et malgré les invasions successives, la tradition gréco-latine à la fin du vi<sup>e</sup> et au début du vii<sup>e</sup> siècle.

Il a relevé, d'autre part, dans trois manuscrits de Cassiodore, des miniatures représentant les églises de Saint-Janvier et de Saint-Martin, bâties par les soins de Cassiodore et décrites par lui. La première a une tour accolée à la façade ; Saint-Martin, la plus grande, est flanquée de deux tours carrées, surmontées d'une flèche basse à quatre pans. Ces miniatures datent du viii<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle, l'une d'elles paraît antérieure au viii<sup>e</sup> siècle. La représentation d'une façade entre deux tours est exceptionnelle à cette époque en Italie, où l'on ne connaissait guère que les tours-lanternes sur le carré du transept. Les plus anciens clochers conservés sont isolés et ronds, comme celui de Ravenne, qui n'est pas antérieur au ix<sup>e</sup> siècle. La seule autre représentation que nous connaissons de ce type de façade est celle de la porte de bois de Sainte-Sabine de Rome, datée habituellement du v<sup>e</sup> siècle, et inspirée sans doute par les édifices d'Orient dont la façade est souvent ainsi encadrée de tours, à Binbirkilissé, en Anatolie, comme à Tourmanin, Kalb-Louzeh, Saint-Serge de Rusafah, Morcott et Sainte-Salsa de Tipasa. Le miniaturiste des *Institutiones* de Cassiodore n'a pas dû inventer ce type de façade alors inconnu dans son pays, et sans doute a-t-il copié la façade de l'église même de Saint-Martin. Une influence orientale au monastère de Cassiodore s'expliquerait facilement par les rapports qu'il avait conservés avec son pays d'origine, la Syrie, et avec les monastères africains.

Marcel AUBERT.

---

1. Pierre COURCELLE, *Le Site du monastère de Cassiodore*. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publ. par l'Ecole française de Rome t. LV, 1938.

**Opinion téméraire.**

Élie Faure, *L'esprit des formes*, *Histoire de l'Art*, 1933, chez Crès, p. 9.

« Or, à ce moment-là, *la xoana*, l'idole primitive taillée dans du bois d'olivier, n'est qu'un embryon presque informe.

« ... Elle est aux statues du siècle suivant...

« ... Elle satisfait au plus fruste (*sic*) des besoins spirituels. »

Gloire à la « xoana », et gloire aux bons livres ! Cette transformation d'un honnête neutre pluriel en féminin plus aguichant, ce doit bien être aussi une petite manifestation de l'« esprit des formes », dans la grammaire grecque.

Les esthéticiens n'ont pas fini de nous amuser.

Ch. P.



## BIBLIOGRAPHIE

---

*Annuario della Reale Accademia d'Italia*, VII-IX, 1934-1937 (XIII-XV), Rome, Publications de l'Ac. royale, 1938 ; gd in-8°, 648 p. ; 1 pl. en couleurs. — L'Italie ne se contente pas d'abriter ses académiciens dans la plus évocatrice des Académies, après celle de Platon : la charmante Villa de la Farnésine, peinte jadis pour le banquier Agostino Chigi par Raphaël et ses élèves. L'Italie dresse aussi, en l'honneur de ses gloires officielles, sciences morales et historiques, lettres, sciences physiques et naturelles, arts, de somptueux *mémentos*. — Le volume le plus récemment paru n'est pas un simple *Annuaire* ; il donne des biographies détaillées et des portraits pour les « Immortels » transalpins. Il signale les publications des savants et auteurs ; il résume des séances solennelles ; il est partout vivant et documentaire : p. 519, un autographe de Gabriele d'Annunzio, de nov. 1937 ; p. 574, la photographie d'Henri Bordeaux parlant de Chateaubriand, le 11 déc. 1934, en des temps où il était permis encore de ne pas tant penser à l'« espace vital ». — P. 598 sqq., d'autres photographies montrent le deuil populaire, lors du décès de G. Marconi.

Partout les témoignages d'une belle activité intellectuelle. A la fin, une grande planche en couleurs reproduit en détail les peintures plus habiles qu'émouvantes de B. Peruzzi à la Farnésine, le triptyque de la *Vie douloureuse d'Orphée*. Ch. P.

**Saint-Just Péquart**, *Difficulté de présumer de la destination d'un outil préhistorique ou moderne d'après sa morphologie*. Extrait du Bulletin de la Société des Sciences de Nancy, 1938, 12 p., avec 6 fig. — L'article de M. Saint-Just Péquart marque une certaine réaction contre les tentatives d'assimilation entre les outils anciens et modernes. Écrit par un fouilleur excellent, qui a manié une multitude de pièces préhistoriques, il appelle réflexion. Cependant si on ne saurait, sans risquer d'erreurs graves, comparer l'outillage antique avec celui de nos contemporains, souvent mû à l'électricité, il n'en reste pas moins que pendant un très long temps l'homme a utilisé, en les perfectionnant, des outils dont les origines remontent à un lointain passé. C'est la civilisation moderne, avec ses acquisitions nouvelles, sa hâte souvent démesurée de produire, qui a changé les formes et multiplié les types d'outils. R. L.

**Hans Gummel**, *Forschungsgeschichte in Deutschland*. Die Urgeschichtsforschung und ihre historische Entwicklung in den Kulturstaaten der Erde, herausgegeben von Karl Hermann Jacob-Friesen, t. I. Walter de Gruyter & Co, 1938 ; in-8°, x-483 p., 16 pl. et 4 fig. — Avec ce premier volume commence la publication d'un grand ouvrage consacré à l'histoire des découvertes et du développement des études pré et protohistoriques. K. H. Jacob-Friesen en assume la direction. Hans Gummel a rédigé le volume relatif à l'Allemagne.

L'histoire de ces recherches s'inscrit dans un cadre chronologique dont les limites pourraient paraître quelque peu arbitraires, car elles s'ordonnent souvent autour d'un seul nom et ne tiennent pas suffisamment compte des hasards qui, là comme ailleurs, ont aussi joué leur rôle. H. Gummel distingue cinq périodes : I, jusqu'à la guerre de Trente ans ; II, depuis le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'année 1830 ; III, 1830-1871 ; IV, depuis la mort de Virchow jusqu'à l'enseignement de G. Kossinna (1902) ; V, le xx<sup>e</sup> siècle.

La première que l'on pourrait appeler, celle de la « curiosité des princes », est caractérisée par les découvertes dues au hasard. C'est l'époque des pierres de foudre, des collections de curiosités, des cabinets d'amateurs, dans lesquels les vases lusaciens ou autres sont ornés de riches montures métalliques. La seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle est marquée par la publication d'ouvrages d'érudition, telle l'*Historia urnæ sepulchralis sarmaticæ anno 1674 repertæ*, de Jacob von Mellen (Iéna, 1679). Dès 1688, Treuer, dans sa *Kurze Beschreibung der heidnischen Todten-Töpfe*, tente un essai de morphologie et de terminologie des céramiques. A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, la figure la plus caractéristique de ces archéologues est celle de Rhode. De nombreux comptes rendus de fouilles ont déjà été publiés, mais ce sera Johann Gustav Gottlieb Büsching qui sera l'ordonnateur de l'archéologie allemande. En même temps, l'avènement de la Prusse et le romantisme allaient créer un climat particulièrement favorable au développement des études d'archéologie nationale. De nombreuses sociétés d'archéologie apparaissent, et, avec la notion des trois âges, naît l'archéologie pré et protohistorique. A cet essor, le Musée central romano-germanique de Mayence a pris une part importante. Mais l'intérêt ainsi éveillé ne durera pas et, malgré les progrès réalisés, l'archéologie préhistorique ne fait pas encore figure de science.

C'est alors que, vers le milieu du xix<sup>e</sup> siècle, deux disciplines, la médecine et l'anatomie, viennent à son secours, en faisant appel, pour leur propre compte, aux témoignages laissés par l'homme primitif. Le nom de Virchow domine toute cette période, pendant laquelle la direction passera aux sociétés d'anthropologie. L'intérêt, suscité par les découvertes de Schliemann dans les villes homériques, exerce également une influence sur le développement des recherches préhistoriques. Les fouilles du *Limes*, des villes romaines de la vallée du Rhin vont également contribuer aux perfectionnements des techniques et des méthodes d'observation. Puis, avec le xx<sup>e</sup> siècle, sous l'influence de Kossinna, l'archéologie allemande pré et protohistorique se tourne délibérément vers la recherche des antiquités germaniques, celtiques

et illyriennes. De même que dans les autres pays, elle fait appel à la géologie, la botanique, la zoologie, la climatologie, et, dans l'effort général des autres nations, elle jouera un rôle important sur les chantiers du Proche-Orient, de l'Égypte et de l'Asie centrale.

Cette rapide esquisse ne donne qu'un bref résumé de tout ce que contient ce gros livre, d'une remarquable richesse de documentation, mais dont la lecture est difficile. La consultation en est toutefois facilitée par l'ordonnance rigoureuse de la présentation. Dans chaque partie, après un paragraphe où sont résumées les caractéristiques de la période étudiée, les matières sont groupées sous les rubriques suivantes : terminologie, définition, histoire et critique des fouilles, interprétation des découvertes, recherches annexes (biologie, géographie, climatologie), étude du matériel archéologique et de ses rapports avec la sociologie et la religion, enfin, questions de méthodologie (classements comparatif, typologique, régional).

La conclusion de l'ouvrage devrait nous inciter à de salutaires réflexions. Le rôle joué par la préhistoire dans la vie intellectuelle de l'Allemagne est très important. Ce n'est pas une discipline réservée à une catégorie d'initiés. Elle dispose de nombreuses chaires dans les universités ; elle a sa place au théâtre ; elle a provoqué des thèses pour l'obtention du diplôme de... dentiste ; les sociétés minières s'y intéressent et lui ouvrent leurs publications. Et pourtant, la France a été le pays où les études de préhistoire ont pris naissance !

R. L.

**Charles Edwin Wilburg**, *Travels in Egypt, Letters : Dec. 1880 to May 1891*. Brooklyn, N. Y., Brooklyn Museum, 1936 ; gd. in-8°, xvi + 614 p. ; un portrait (frontispice), et 24 pl. hors-texte. — M. J. Capart, a publié avec un souci pieux et une présentation magnifique, les lettres de voyage de l'éminent Américain, collectionneur et artiste, qui a fondé le musée appelé de son nom. Elles forment un gros volume où dix années de vie égyptienne revivent dans ce monde des artistes et des lettrés, sur lequel M. J.-M. Carré, à la suite de sa mission au Caire, nous avait donné lui-même de si savoureux aperçus (*Voyageurs français en Égypte*, Publ. Inst. français du Caire).

L'égyptologue dont nous avons ici la correspondance a fondé le goût de l'archéologie nilotique dans son pays, et à ce titre sa mémoire compte parmi celles des amateurs et savants qui ont orienté le goût américain, dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup>, vers l'érudition méditerranéenne. C'était plus qu'un amateur éclairé, il visitait les champs de fouilles, connaisseur des hommes autant que des choses ; ses lettres à sa famille à Paris ou en Amérique, le montrent à la fois jovial, intelligent, et plein d'ardeur. Maspero et A.-H. Sayce, qui l'ont connu sur place, l'appréciaient. Non moins H. Brugsch, qui a loué ses connaissances techniques.

On suivra page à page, sans que l'intérêt fléchisse, ces dix années de correspondance, érudite, mais toujours sans pédantisme, qui débute ici sur cette appréciation du Grand Hôtel de Marseille, « All

right and comfortable ». Que Ch. E. W. ait bien travaillé pour son pays, en collectionneur, qu'il ait eu l'œil et l'oreille ouverts comme il fallait, partout, nul livre ne l'établirait plus simplement et plus sûrement. On l'a illustré de la façon la plus ingénieuse, avec les papiers mêmes conservés au Brooklyn Museum (le texte de la correspondance abonde aussi en ingénieux croquis). Le lecteur verra ici des réunions d'égyptologues disparus dans le temple de Louxor (p. 240 : Maspero, Rochemonteix, Gayet, avec Ch. E. W. lui-même), des reproductions d'antiquités : notamment, les vases créto-mycéniens de Tell el Amarna (p. 208), le serpent à tête de déesse (p. 296), des modèles en plâtre de têtes féminines, p. 560, et le torse de Makit-Aton (p. 544), plusieurs représentations du dieu Bès (p. 184, 336), etc. ; et pour les historiens des temps gréco-romains en Égypte la stèle de C. Julius Valerius (p. 88), une gorgone de bronze, applique (p. 200), la stèle d'Edfou (*BCH.*, 18, 1894, p. 148-149), reproduite p. 424, la stèle de Myra et d'Artémidôra (p. 542), etc. Il y a aussi des fantaisies : le menu pantagruélique d'un dîner officiel du 20 mars 1882 (p. 152), apte à faire rêver un estomac moyen de 1939, une vue de la dahabiyeh des « sept Hathors ». M. J. Capart a mis en bas des pages des notes instructives et soigneuses. Ch. P.

**G. A. Wainwright**, *The Sky-religion in Egypt*, Cambridge, University Press, 1938, in-8°, xvi-122 p., 2 pl. hors texte. — Les recherches des ethnologues ont prouvé que les pasteurs nomades — dont la civilisation fut, dans la haute antiquité, celle des Indo-européens et des Sémites primitifs — pratiquaient une religion du ciel, dont la divinité suprême dispensait la pluie, nourricière de toute végétation. Aujourd'hui encore les tribus altaïques de l'Asie centrale et hamitiques de l'Afrique conservent les débris de cette culture et de cette croyance.

Par sa situation géographique, l'Égypte est comprise dans l'aire de dispersion de cette religion. Son peuplement est fait d'éléments qui y ont d'abord appartenu : Sémites, Libyens, Hamites, errant à l'origine sur les plateaux et dans les vallées de l'Arabie et de l'Afrique du Nord, puis ramenés par l'assèchement progressif du continent vers la vallée du Nil, qu'ils ont dû aménager pour la vie agricole et où ils se sont fondus en une seule population. On est donc en droit de se demander si, au delà des religions de Rê et d'Osiris qui se sont développées en Égypte à l'époque historique, on ne peut pas retrouver la trace d'une religion du ciel plus ancienne, apparentée à celle qui s'est conservée jusqu'à nos jours chez des peuples voisins moins évolués.

Le livre de M. Wainwright pose la question. Il la résout, avec démonstrations à l'appui, par l'affirmative.

Sa partie la plus solide est celle qui se fonde sur l'analyse de la mythologie égyptienne (p. 9-14). On ne peut qu'être d'accord avec lui quand il reconnaît d'anciennes divinités du ciel, dispensatrices de la pluie et de la fécondité, dans Min, dieu des déserts et de la



génération, que la mythologie égyptienne n'a jamais vraiment incorporé, dans Seth, dieu des pays étrangers et de l'orage, à qui elle a attribué en même temps les rôles les plus contradictoires, et dans Amon, si proche de Min par son iconographie et ses attributions. Autour de ses démonstrations M. Wainwright dispose un faisceau d'indices convergents tirés aussi bien de l'archéologie que de l'interprétation des textes.

L'existence une fois reconnue d'une ancienne religion du ciel en Égypte, M. Wainwright essaie de discerner, dans les religions de Rê et d'Osiris, quels sont les éléments qui ne sont que des emprunts inavoués à la religion primitive. Selon les ethnologues, la religion du ciel a eu comme conséquence sociale la croyance en la nature divine du roi-prêtre, maître des forces de la nature, mais dont la puissance ne devait pas être soumise à la décrépitude : d'où la nécessité du sacrifice rituel du roi, en personne ou par substitut, ou du renouvellement magique de ses forces. Dans cet ordre d'idées, M. Wainwright fait remonter à la religion du ciel le dogme de la nature divine du pharaon (p. 14-19), et, en poussant dans la voie ouverte par Moret, il interprète dans le sens d'une restauration des forces vitales les cérémonies de la fête *Sed*, d'une nature encore si discutée (p. 19-25).

Il va encore plus loin dans le reste du livre. En appliquant certains critères qui lui permettent de déceler la survivance de croyances ou de pratiques relevant de l'ancienne religion du ciel, il pense pouvoir apporter d'importantes précisions à l'histoire de certains rois d'Égypte. Trois époques lui semblent surtout avoir été marquées par une emprise de la vieille religion du ciel : la IV<sup>e</sup> dynastie, au moment de l'effort suprême de la religion solaire pour l'hégémonie ; la XIX<sup>e</sup>, avec la remise en honneur, par les Ramessides, du culte de Seth ; la période des rois libyens et éthiopiens, avec un renouveau d'idées africaines. Grâce aux critères qu'il a choisis, M. Wainwright détermine quels sont les rois qui ont favorisé la religion du ciel et qui se sont soumis à la dure obligation de se laisser sacrifier rituellement la septième ou la neuvième année de leur règne. Sur cette base, il tente d'établir une nouvelle histoire religieuse de l'Égypte.

Il est permis de ne pas suivre M. Wainwright jusque-là. Une exégèse historique qui s'exerce sans distinction sur des documents authentiques et sur des données de folklore est déjà suspecte de prime abord. Elle le devient irrémissiblement, si on constate qu'elle tire ses conclusions au moyen d'une règle d'or suivant laquelle, par exemple, tout témoignage de règne de six ans (= sept ans, en ajoutant l'année du trépas) ou de mort par le feu se transpose fatalement en preuve de meurtre rituel, toute attestation de couleur rouge en relation avec Seth, toute mention de la Libye ou de la ville d'El-Kab en allusion à la religion du ciel, tout récit d'action sexuelle en rites de fécondité agraire.

Un exemple typique de ce à quoi aboutit une pareille méthode est l'interprétation de l'histoire de Phéron (p. 54-55), relatée par Hérodote (II, 111) et par Diodore de Sicile (I, 59). C'est en réalité

un fabliau grivois d'origine populaire et son héros Phéron, variante de Pharaon, n'appartient à aucun titre à l'histoire. Cela n'empêche pas M. Wainwright d'en tirer argument. Que Phéron, dans un acte de fureur, ait lancé un jour un javelot contre les tourbillons du Nil débordé, cela signifie pour M. Wainwright qu'il voulait exercer ses pouvoirs de roi-prêtre sur la nature. Il devint aveugle en punition de son sacrilège, ce qui est le sort des sorciers malheureux. La culture du sol était en jeu, car la seule femme fidèle à son mari, dont l'urine eut la vertu de lui guérir les yeux, fut précisément l'épouse d'un jardinier. Le fait que toutes les autres femmes dont il avait essayé l'urine aient été trouvées adultères se réfère à « une exubérance excessive en matière de fertilité ». Qu'on ait brûlé vives toutes ces malheureuses, c'est déjà l'attestation d'un rite caractéristique de la vieille religion du ciel, mais qu'on l'ait fait à Érythrébolos, ou « Terre-rouge », voilà qui indique clairement une relation avec le dieu Seth.

De tels abus de ratiocination prouvent que M. Wainwright s'est laissé entraîner par son sujet, à moins qu'il n'ait été tout simplement influencé par la méthode du *Rameau d'Or* de Frazer, auquel il a beaucoup puisé. Ils ne compromettent pas la partie solide de son ouvrage. Sa thèse fondamentale — que l'Égypte la plus ancienne a pratiqué une religion du ciel ; que les divinités de cette religion se retrouvent dans des dieux mal assimilés des mythologies plus récentes, dans des génies populaires ou même dans des héros de folklore ; que ses rites les plus augustes peuvent survivre dans des mascarades ou s'apparenter à des cérémonies attestées, dans l'antiquité ou de nos jours, chez les peuplades voisines moins cultivées — tout cela subsiste et elle servira de point de départ à bien des travaux.

On peut, je crois, d'ores et déjà ajouter aux divinités du ciel déchuës reconnues par M. Wainwright l'hippopotame femelle Thouéris, la « bonne truie » des textes, la fée aux formes plantureuses qui prenait souci des accouchées. Ni l'hippopotame ni le porc n'étaient plus acceptables dans la religion égyptienne après le triomphe des dogmatiques de Rê et d'Osiris, car ils représentaient à ses yeux un élément typhonien ; mais ils avaient été honorés, M. Wainwright l'a mis en lumière (p. 10-11), dans certaines civilisations préhistoriques de la Vallée du Nil. Dans ces conditions, Thouéris a toutes chances d'être une grande divinité des plus anciens temps, qui, proscrite par les religions officielles, aura trouvé refuge dans le monde des petites gens chez qui elle continua à exercer sa royauté.

Il en est allé de même d'Amon, mais avec une fortune diverse. Vieille divinité du ciel, comme le prouve son affinité avec Min, et aussi le fait que son iconographie canonique veut que ses chairs soient peintes en azur, doté peut-être d'un nom libyen, *amân*, qui signifie « Eau » (p. 13), il avait été proscrit par la religion officielle de l'Ancien Empire, au point de n'être même pas nommé dans les Textes des Pyramides. La piété des rois de la XII<sup>e</sup> dynastie le recueillit alors qu'il n'était plus que le génie local du petit village de Karnak et, en l'adoptant comme dieu de la dynastie, elle le replaça au sommet du panthéon. Cette hypothèse, conforme à la thèse de M. Wain-

wright, me semble beaucoup plus satisfaisante que celle de Sethe, qui allait, contre toute vraisemblance, chercher l'origine du populaire Amon dans une des entités abstraites créées par les théologiens d'Hermopolis pour les besoins de leurs spéculations.

Parmi les causes qui amenèrent la disparition de la religion du ciel en Égypte, la plus profonde fut sans doute le changement de condition que les peuplades du désert subirent lorsqu'elles s'établirent dans la Vallée du Nil. Leur grand dieu céleste, dispensateur de la pluie et par là maître des humains, devint subitement pour elles sans efficience. Elles l'avaient invoqué, avec une angoisse croissante, on l'imagine, au cours de la longue période d'assèchement pendant laquelle, refoulées des plateaux devenus stériles, débusquées des sources taries, elles avaient été lentement ramenées vers le Nil ; elles trouvèrent son pouvoir rendu inutile par le retour saisonnier de la crue. Le grand dieu, il est vrai, avait toutes chances de surmonter cette crise : de dispensateur de la pluie, il pouvait aisément devenir distributeur des eaux du Nil, et, en fait, l'opinion populaire, recueillie par Porphyre, que le Nil descendait du ciel date peut-être de cette époque lointaine : celle-là même où le roi-prêtre, prédécesseur du pharaon, devenait le régulateur de l'inondation. Mais une autre force travaillait en même temps contre le dieu du ciel. Son roi-prêtre, guetté périodiquement, et en cas de défaillance de ses pouvoirs, par le sacrifice rituel, avait tout intérêt à s'affranchir de cette menace. C'est pourquoi, comme M. Wainwright l'explique excellemment au cours de son livre, la monarchie égyptienne, née de la religion du ciel, lui préféra résolument d'autres religions plus jeunes aussitôt que, devenue assez puissante, elle put en prendre la liberté.

Étienne DRIOTON.

**Rémy Cottevieille-Giraudet**, *Les reliefs d'Aménophis IV-Akhenaton, Rapport sur les fouilles de Médamoud* (1932), Fouilles de l'Inst. fr. du Caire, t. XIII ; Le Caire, 1936 ; in-4°, 84 p., 15 pl. au trait et un frontispice. — Les fouilles de Médamoud, qui viennent de nous rendre, selon MM. Varille et Robichon, un Osireion, sanctuaire de l'arbre le plus ancien qui soit connu en Égypte, n'ont pas fini de justifier l'espoir mis en elles par le regretté Bénédite, qui batailla pour les faire entreprendre : rare exemple de divination archéologique !

Le site a déjà fait ressusciter aussi de splendides monuments en calcaire du Moyen Empire, antérieurs au temple, ptolémaïque et romain, dans les fondations duquel on les a retrouvées. Pour le Nouvel Empire, on obtint dans les décombres de maisons coptes, dès la première année, tout un lot de fragments en grès nubien jaune ou rouge, décorés de scènes de style amarnien, et portant les cartouches d'Aménophis IV et de la reine Nefertiti. Après des hésitations, on a reconnu qu'elles venaient bien d'un monument du site, élevé par le roi hérétique. Les voici publiées et commentées très diligemment.

Le monument — dont il nous reste, hélas, beaucoup trop peu — était postérieur à la célèbre révolution religieuse, car le nom du

Pharaon est partout gravé directement Akhenaton. Le thème était la visite royale au Soleil-Dieu. Nous pouvons entrevoir l'ordre des scènes représentées : l'arrivée du cortège royal salué par la foule aux portes du temple, les dévotions de la cour, une séance solennelle de remise de tributs avec le roi sur son palanquin. Il faut ajouter des épisodes pittoresques et parfois réalistes, entourant de leur atmosphère réaliste le thème religieux essentiel et canonique. Un magnifique portrait du prince, plus grand que les autres, nous a été laissé (invent. M. 6532), ni conventionnel ni caricatural (cf. le frontispice et les deux figures 75-76 avec des différences d'éclairage).

Pour le dispositif général, on peut supposer une cour à ciel ouvert : les hypogées — quoique *funéraires* ! — de Tell el Amarna permettent des comparaisons. Des deux côtés, il y a les marques d'un réalisme amusant et fin auquel l'art d'Égypte s'était, jusqu'alors, le plus souvent dérobé. Jusqu'où n'est-on pas allé ? L'auteur relève (p. 71, n. 1) que, dans le tombeau d'Eyé, on voit les portiers du palais bavardant avec les enfants de la rue qui écoutent les échos de la fête du palais. Il n'y a que les miniatures crétoises aux multiples visages pressés (danses de l'enclos de l'arbre, fête de la Chapelle) qui donnent l'impression d'une pareille animation. La rencontre n'est pas fortuite. Trois pierres du monument de Medamoud (fig. 92) sont à classer à part. Sur l'une, le roi est représenté en costume osirien : or il le prenait seulement pour la fête *Sed*, avec les instruments divins. Faut-il conclure qu'un des jubilé d'Akhenaton a été célébré à Medamoud ? Il n'en aurait été exécuté qu'un tableau sommaire, la cérémonie étant de ces mystères sur lesquels les Égyptiens observèrent un religieux silence.

Ch. P.

**Claude F. A. Schaeffer**, *La neuvième campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit (printemps 1937)*, *Rapport sommaire suivi d'Études sur les textes et inscriptions*, Paris, P. Geuthner, 1938, in-4° ; extrait de *Syria*, 128 p., 15 pl. hors texte, 64 fig. — Les observations faites dans l'un des trois chantiers de la région N.-E. du Tell ont permis de fixer la date de l'incendie d'Ugarit, signalé dans les tablettes d'El Amarna, au temps d'Aménophis IV. Il en résulte que les textes cunéiformes provenant de la couche d'incendie, ou de la couche immédiatement sous-jacente, sont bien du *xv<sup>e</sup>* siècle ou de la première moitié du *xiv<sup>e</sup>* au plus tard.

Parmi les textes recueillis en 1937, il y avait une nouvelle lettre de Talamyan, beau-frère du roi d'Ugarit, un document de plus sur le commerce de la laine à teindre en pourpre, puis deux fragments en langue hurrite. Dans un autre des quartiers N.-E., les découvertes se rapportaient surtout à l'époque hyksos (du *xviii<sup>e</sup>* au *xvi<sup>e</sup>* siècle) : habitations renfermant chacune en sous-sol un caveau de famille. Dans le caveau XXXVI fut trouvé, avec d'autres vases, un fragment de coupe de Kamarès, importé de Crète, du Minoen Moyen ; le caveau LIII contenait, parmi 230 vases environ, un superbe récipient biconique, à anse, à peinture bicolore, se rapprochant



d'un spécimen déjà connu en Palestine, tandis que le caveau LIV fournit une belle cruche à peinture bicolore, analogue à des types de la Syrie du Nord.

La tombe présentait également un très bel assortiment de poteries variées, et les caveaux communicants LVI et LVII — avec de nombreux objets de parure et armes de bronze, ainsi qu'une curieuse cuiller en faïence brûle-encens — donnaient des indications locales : des vases crétois du Minoen Moyen, un élégant gobelet de pierre verte et un vase en albâtre de style égyptien. L'étude comparative des mobiliers de tous ces caveaux fournit encore de nouvelles précisions sur les mœurs et coutumes, le commerce et les modifications de la vie des Ugaritiens, depuis le XVIII<sup>e</sup> jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle.

Sur l'extrémité N.-O. du tell, fut mis au jour un édifice de destination encore énigmatique ; on ne connaît encore rien d'analogue dans toute la Syrie et la Mésopotamie. L'une des salles, pavée d'un épais dallage, est longue de 29 mètres sur 10. Dans son axe médian, quatre piliers rectangulaires devaient sans doute servir de bases à la charpente d'un vaste toit. A côté s'amorcent d'autres pièces, (l'une avec vase-cachette à précieux pendentifs) ; écuries, magasins, ateliers, pressoirs, grand bâtiment avec canalisations se déversant en un égout collecteur, véritable tunnel souterrain muré, puis un sanctuaire, pillé aussi. Pourtant, il y fut recueilli une splendide hache d'apparat à lame de fer encastrée dans une douille de cuivre ornée en ronde bosse de deux têtes de lion et de l'avant-train d'un sanglier ainsi que de rosaces, le tout incrusté d'or. Il y avait encore deux grandes statuettes, autrefois plaquées d'or, de divinités masculines et féminines révélant un art fort peu connu jusqu'ici en Syrie du Nord.

La mission termina sa campagne par une prospection sur le Djebel Akra, haut de 1.800 mètres, qui fut sans doute le Haut-lieu du Pays d'Ugarit. Le tumulus, paraissant marquer le lieu des sacrifices fut exploré par un sondage permettant d'en reconnaître la constitution : couches de cendres et de pierres rougies. Puis eut lieu, à 1.500 mètres sur l'un des contreforts du mont, le dégagement des ruines de la basilique de Saint-Barlaam, édifiée au Moyen-Age sur les ruines d'un temple antique.

Le fascicule contient ensuite : *A propos d'un protocole à Ugarit* par M. R. Dussaud ; *Textes alphabétiques* et *Fragments alphabétiques divers de Ras Shamra* par M. Ch. Virolleaud ; puis *Nouvelle lettre d'Ugarit en écriture alphabétique* de M. E. Dhorme ; et enfin *Remarques sur la phonétique de Ras Shamra* par M. Guérinot. G. CHENET.

**Claude F. A. Schaeffer**, *The cuneiform texts of Ras Shamra Ugarit*. Londres, 1939, 16 × 25, 100 p., 39 pl. hors texte et 15 fig. — Édité par *Oxford University press*, agrémenté de notes substantielles et d'une illustration de choix, l'ouvrage reproduit à peu près textuellement les « Schweich Lectures », conférences faites en janvier 1938 devant l'Académie Britannique. C'est d'abord un résumé, une mise

au point, des résultats acquis à la suite des neuf campagnes de fouilles à Ras-Shamra. Point de vue historique : la région, le site, puis le tell d'Ugarit à travers les âges. Paléolithique et Néolithique du cinquième niveau. Enéolithique du quatrième avec sa poterie peinte si expressive en connexion avec celle de l'Élam, de la Haute-Mésopotamie, du plateau iranien et même de la vallée de l'Indus, bientôt également avec le monde égéen et la Crète. Influences mésopotamiennes chez les Cananéens et Protophéniens d'Ugarit, relations avec Mari. Suprématie égyptienne : offrandes, au Baal d'Ugarit, des Pharaons, des princesses et des ambassadeurs. Commerce avec la Crète. Nous voici déjà dans le II<sup>e</sup> millénaire, aux XVIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, invasion des Hurrites et des Mitanniens, Hyksos, puis période de calme et de prospérité de la paix égyptienne. Développement du port d'Ugarit et de son quartier et en même temps des métiers de luxe de la ville. Mouvement des Hittites. Au XIV<sup>e</sup> siècle, avec le déclin de l'influence égyptienne, Ugarit reçoit les colons mycéniens dont l'activité arrête peu à peu l'essor de la civilisation phénicienne. Avec l'arrivée des peuples du Nord et de la Mer, décadence rapide et enfin déchéance totale.

Les grandes lignes de ce tableau historique ne purent, évidemment, être tracées qu'à l'aide, souvent, des textes tirés du sol d'Ugarit. Outre les dédicaces, sur pierre, en hiéroglyphes égyptiens du Moyen et du Nouvel Empire, ce sont, en premier lieu, des tablettes d'argile à cunéiformes. Certaines sont rédigées en accadien ou en sumérien, la majorité en proto-phénicien, la langue propre d'Ugarit à caractères alphabétiques ; l'une même, bilingue, utilise un dialecte inconnu, apparenté au hurrite. Leur déchiffrement est venu fournir des éclaircissements très variés sur la vie courante d'Ugarit. Il y est apparu, aussi bien des documents diplomatiques que des lettres royales, des contrats, des recettes médicales et même un mandat d'arrêt. Les textes religieux, établis dans le collège des scribes et confirmés d'ailleurs par le dispositif des caveaux funéraires et par toute une série d'images ou d'emblèmes, nous renseignent sur les cultes de la fertilité et de la mort. Mais ce sont des tablettes, encore, qui nous révèlent les poèmes mythiques des Cananéens primitifs. En outre, sur des rapports très précis avec certains passages de l'ancien Testament, on y trouvera trouver, ou l'origine, ou des avatars des principaux personnages de la mythologie grecque. Parmi les portraits les plus typiques : El, le dieu taureau de la légende d'Europe, Ashérat de la Mer qui sera l'Astarté-Aphrodite, le grand Baal, Hadad ou Teshoub, maître des orages et de la pluie bienfaisante, dans ses luttes avec les Dévorants, Lotan-Léviathan, Hija-Vulcain, Kousor-Neptune ; Combat d'Aliyan et de Môt, la déesse Ancet et ses exploits ; enfin, la légende de Kerêt, roi des Sidoniens. Le Panthéon des tablettes d'Ugarit ne contient pas moins d'une centaine de divinités.

G. CHENET.

*Corpus vasorum antiquorum, Union académique internationale ; Deutschland : I. A. Greifenhagen, Bonn, Akademischer Kunstmuseum,*

*Band I*, Munich, 1938, in-4°, 56 p. de texte, 46 pl. phototypiques. — II. **Richard Eilmann** et **Kurt Gebauer**, Munich, 1938, in-4°, 40 p. de texte, 48 pl. phototypiques. — L'Allemagne a récemment adhéré, comme on sait, aux conventions internationales pour la préparation du *CVA.*, et ses six académies ont décidé de faire d'abord connaître des séries, soit inédites, soit encore insuffisamment étudiées. Sous la direction éclairée de M. E. Buschor, deux volumes ont inauguré, dès 1938, les publications attendues ; un troisième vient de paraître. On peut compter que l'œuvre se poursuivra dans des conditions admirables de régularité et de soin. Déjà les deux premiers fascicules, d'une belle perfection technique, texte et reproductions, font grand honneur à leurs auteurs et à la science.

Dans la livraison concernant Bonn, on trouvera principalement les vases à figures rouges et les *kykles* attiques à fond blanc du Musée d'art de l'Académie ; il y a en outre quelques autres exemplaires attiques, ou grecs ; les documents prêtés au séminaire archéologique de Cologne ne sont pas ici étudiés ; certaines séries avaient fait l'objet déjà de publications partielles (cf. *Arch. Jahrb., Anz.*, 1933, 1935, 1936), et M. R. Delbrück avait esquissé l'histoire des collections dans son livre sur l'Université de Bonn, paru en 1933. — Les moindres fragments ont été recueillis et étudiés, selon le principe de la publication ; la revision de ces mêmes tessons, dont aucun n'est sans intérêt, a donné d'ailleurs des résultats dont on pourra juger p. 52, par la liste des identifications d'ateliers ou de maîtres. M. J. D. Beazley a revu et accru cette liste. — Pl. 3, 5, sur le sujet de la coupe d'Elpinicos, cf. *JHS.*, LIX, 1939, p. 150 (J. B. Beazley). — La coupe de la pl. 4 est une œuvre signée de Douris, de la période 490-480. — Pl. 6, 4 : scène d'adoration d'un hermès, attribuable à Douris, par comparaison avec des fragments de la Villa Giulia, où M. J. B. Beazley propose une lecture. Pl. 7, 1 : Onesimos (?). La *kalpis* de Nola, pl. 16, se rapporte à l'art d'Euthymidès (510-500), dont la signature ne conserve plus que trois lettres visibles depuis le déchiffrement de Kékulé en 1873. A noter, pl. 16, n° 7, le reste de la figuration d'une scène d'arrangement de trophée. Le fragment pl. 16, 6, de Corneto est (lire : « restaurations ») à comparer avec le vase publié dans les *Annali Istituto*, 1883, pl. A, portant des inscriptions : Theseus, près de l'hoplite montant en char, et Loxias, près de l'archer scythe armé d'une hache qui lui fait face. — Pl. 19-20, le cratère en cloche de Gnathia, que M. J. D. Beazley attribuerait à Polion, vers 420, montre Léda et Tyndare avec les Dioscures, vénérant dans un sanctuaire de Zeus (statue du dieu sur colonnette), l'œuf d'où naquit Hélène, et qui est ici, entouré de bandelettes, posé sur un autel décoré d'une guirlande. On comparera maintenant les représentations, signalées ici même, où Hélène est adorée à son tour sur l'autel (*Rev. arch.*, 1938, 2, p. 103-105, et *Studi etruschi*, XII, 1938 : l'épisode de l'apport de l'œuf sacré à la famille princière de Sparte). Pour la scène traitée encore sur un cratère en fragments de la période 420-400, cf. ci-après.

Pl. 24, on verra un fragment de rhyton en tête de bœuf, qui

évoque les peintures des vases de Sotadès, vers 460; sur un autre rhyton (*ibid.* 2-5), un Pygmée emporte une grue (style un peu plus récent). — Sur la pyxis de la pl. 27, 1-2, un oiseau à tête de phallus (cf. Graef-Langlotz, *Akrop. Vasen*, II, pl. 44, 573, pour l'étude de cette forme monstrueuse apparue à la fin du VI<sup>e</sup> s. déjà). — Pl. 28, 1-4 et fig. 2, on remarquera la pyxis avec une scène de mariage, la représentation de la maison et du char nuptial. — Les planches 29-38 donnent toute la série de tessons que le musée d'Art de Bonn (Académie) a acquis en 1904 (466 fragments). Ils viendraient tous des ruines d'une maison d'Athènes, dans la région de la gare du Pirée. Kékulé et Mlle Bieber en avaient étudié quelques-uns. Le fait le plus important est qu'on peut reconnaître, dans le lot, les restes d'une pièce magistrale, de style riche, où était représenté un drame satyrique (pl. 32, 11-13) : œuvre de grande allure, dont l'auteur a peint aussi le dinos d'Athènes (Nicole. *Cat.*, 1055 : Bieber, *A. M.*, 36, 1911, p. 269 sqq.). Divers autres fragments des planches 29-32, 34-35, 37 peuvent être rapportés (cf. p. 32) au même art. Les fragments du cratère de Bonn se réfèrent plusieurs fois aux mêmes thèmes, et révéleraient ainsi certaine unité d'atelier : on y retrouve la naissance d'Hélène, deux fois (pl. 29, 1-2 cf. fig. 3, p. 33); la mise à mort d'Argus et du Minotaure (pl. 29, 3, 5-9), les chœurs satyriques (pl. 32, 11-13) et des scènes de sacrifice (pl. 34, 10-12). G. Lœschke avait déjà pensé qu'il pouvait s'agir des déchets d'une poterie. Le fait même que plus de 400 morceaux sont à classer entre 420 et 400 s'y accorderait. Dans la scène de la Naissance d'Hélène (pl. 29, 1) on revoit l'autel décoré, sur lequel il y aurait un trépied (?); ne s'agit-il pas plutôt d'une chasse pour la présentation de l'œuf sacré, comme ailleurs (cf. fig. 3). Le mythe de Danaé et de Persée — punition, débarquement à Seriphos — est illustré par divers fragments de la pl. 31. — Pl. 33, 9, on voit aussi le reste d'une curieuse représentation de la seconde naissance de Dionysos, sur un cratère en cloche, à deux zones de figures, du genre de celui de la Nekyia de New-York. — Pour les présentations de *Splanchnoptai*, cf. pl. 34, n. 10, avec la bibliographie donnée p. 40-41. — Parmi les vases attiques à fond noir, il y a ici deux coupes à omphalos (39, 1-2). Les lécythes 4-5 de la même planche se réfèrent à la série étudiée par Mlle Haspels. — Dans la série des lécythes attiques à fond blanc, signalons la femme au collier (pl. 41) : collier à *amulettes* (ou phylactères) dont l'interprétation pourrait-être reprise, avec quelques nuances : les colliers des mortes ne sont pas tous d'indifférentes parures. — Pl. 40, 1 et 3 : lire sur l'anse du vase béotien ἡμίτριον Πρωτόδωρον (nom théophore). — Le lécythe de la pl. 42 représente la scène où l'on avait vu une chasse au lièvre dans un cimetière. Je reconnais que l'explication, déjà combattue par Buschor, est à abandonner, mais le sujet reste énigmatique.

Tandis que les documents du Musée de l'Académie de Bonn se présentent, si l'on peut dire, en ordre dispersé, avec des séries très fragmentaires, il y a une remarquable homogénéité dans la série qui a fait l'objet du fascicule berlinois. — Cette publication concerne essentiellement un groupe de ces vases proto-attiques, sur lesquels



l'attention est tant appelée en ce moment par les magnifiques découvertes du Céramique d'Athènes, de Vari, d'Égine, etc. Ainsi que permettait de le constater, dès 1934, l'étude de M. J. M. Cook (*BSA.*, 35, 1934-35, p. 165 sqq.), il y a là, dans le domaine des études céramographiques, un apport considérable, dont l'intérêt est à la fois artistique et historique. Nous apprenons à connaître sous des aspects favorables l'industrie céramique d'Athènes, aux plus hautes époques : quand, sur les débris de la civilisation créto-mycénienne, attestée récemment encore par les trouvailles de la tombe de l'Aréopage (versant Nord, xiv<sup>e</sup> s), et de l'art géométrique postérieur, s'est développé un style nouveau, d'une saveur plus vivante, mais encore barbare — on en jugera ici par la naïveté des silhouettes humaines — du moins très habilement doté d'un goût déjà décoratif. Des séries géométriques du Dipylon à cette brillante industrie proto-attique, on peut suivre au Céramique un progrès continu et instructif. Le matériel publié par MM. R. Eilmann et K. Gebauer avec un soin minutieux, digne de tout éloge, est à Berlin, et a été exposé pendant le Congrès d'août 1939. Il comprend essentiellement les vases proto-attiques, produits d'une trouvaille faite à Égine avant 1916, vendue alors à Athènes et passée en 1936 d'une collection privée aux musées de l'État allemand<sup>1</sup>. Ces documents, qui ont permis de reconstruire plus ou moins 48 pièces, vont de la fin du viii<sup>e</sup> s. à la première moitié du vii<sup>e</sup>, principalement (les céramiques non proto-attiques n'ont pas été ici cataloguées). Ce sont surtout des cratères et des bols. On a tenté d'établir, d'après des critères techniques — argile, vernis, etc. — deux séries principales, qui ont subi pareillement l'épreuve de l'incendie; il y aurait même un troisième groupe. Selon la tendance à la mode, on a cherché à distinguer des ateliers; on nous annonce un « Maler der Widder-Kanne » très important, un « Pferde-Maler » un « Nessos-Maler », etc. Les auteurs savent, comme tout autre érudit, que l'avenir pourra changer beaucoup à ces discriminations provisoires, dont ils n'ont pu développer les motifs : nul ne les accusera, du moins, pour les avoir ici proposées.

Par comparaison avec les vases du Céramique, et ceux des Cyclades, on sera frappé du caractère funéraire et chthonien de ces beaux documents. Le serpent commence à ramper sur les anses de l'« hydrie » 1-2 (cf. fig. 13), où l'on retrouve les cortèges de porteurs de palmes et d'hommes-singes d'un vase du Louvre, récemment étudié par J. Audiat (*Monum. Piot*, 36, 1938, p. 27 sqq.). Il y a ici une fantaisie plus riche que dans les Cyclades, sensible notamment pour les figures de monstres et de chevaux. L'amphore de la pl. 5 montrait Pélée imberbe apportant le jeune Achille à Chiron, joyeux chasseur qui ramène à son épaule, en brochette, lionceau, marcassin et ourson capturés : ce maître de sagesse et de vénerie ne se dérangeait pas pour

---

1. Les pièces de l'Aegina-Fund sont désignées par un A; par F on a représenté les pièces de l'ancien fond déjà catalogué par Fürtwaengler, 1886.

d'insignifiant bétail ; le peintre qui le fait noter était déjà une manière de symboliste. Les décorateurs de ces séries sont, en outre, des ornementistes et des animaliers experts (cf. cratère A. 19, avec les oiseaux d'eau). Ce n'est pas l'amusante liberté imaginative des Cyclades, mais l'effort artistique n'est pas moins louable : des monstres comiques n'ont pas pour règle de faire peur. La joie du pinceau qui les a créés se retrouvera sous le ciseau des imagiers romans, au Moyen âge, par exemple. Le cratère des pl. 18-21 mérite de retenir spécialement l'attention. Il a été décrit objectivement, sans qu'on ait assez pressé peut-être l'exégèse, car dans la zone principale, au-dessus du défilé d'animaux, il faudrait reconnaître un mythe étrange où Artémis (?) intervient, reconnaissable, nous dit-on : mais l'absence de barbe n'est pas un sûr indice ; une explication eût été bien venue : quelle est cette sorte de duel arbitré en quelque sorte par l'archère (?), vers qui une autre « déesse » (?) apeurée, intercédant, avancerait une main suppliante ? Le vaincu, traité en « clair », comme les figures féminines, semble prêt à être dépouillé d'une longue mèche que le vainqueur va trancher au sabre (noter la forme de l'arme). Les « démons » barbus sous les anses, lançant l'un contre l'autre leurs boules et dont les pieds se terminent, dirait-on, en têtes de canards (pl. 21), sont des figures de bestiaire mythique, fort révélatrices des rêves et pensées superstitieuses des vieux artistes et guerriers attiques : ne ferait-on pas ici la comparaison, *mutatis mutandis*, avec les frontons de pôros de l'Acropole ? A noter, souvent, la présence de visions arrêtées à mi-chemin de l'animalité (ainsi pl. 29, le petit démon nu assis à terre, qui, narquois, le doigt levé, assiste au combat, entre les jambes d'un des deux lanciers : ne doit-on pas y reconnaître, plutôt qu'un singe (Beazley, *JHS*, 1939, p. 151), l'image de quelque Kère ? Les Athéniens étaient les plus « pieux » de tous les hommes, a noté Pausanias, et cela devrait s'entendre de leurs terreurs magiques. Le chef-d'œuvre de la série est peut-être le support (de dinos ?) de la pl. 30, avec celui, plus haut encore (0 m. 68) où G. Karo avait signalé, depuis 1928, (26 *es. Hall. Winckelmannsprogramm*, 10) la présence de Ménélas (inscription), avec quatre autres Doryphores barbus qui s'avancent : garde « immortelle » d'une procession princière d'où l'intention comique n'est certes pas exclue. Les pl. 46, 4, nous montrent, sur un vase de forme curieuse, la poursuite des Harpyies par un Persée rapide qu'assiste Athéna (inscriptions). On n'aura jamais fini de s'intéresser à cette enfance amusée, drue et habile, de l'art des céramistes d'Attique, qui, en concurrence avec l'art des autres potiers du monde grec, a su déjà manifester si bien, à cette date, quelques-unes des qualités les plus propres à assurer le triomphe progressif des ateliers attiques, à l'époque des figures rouges.

Ch. P.

**Démétrios Evangelidès**, *Ἡπειρωτικὰ ἔρευνα*. 1) *Ἡ ἀνασκαφὴ τῆς Δωδώνης*, 1935 ; 2) *Ἀνασκαφὴ παρὰ τὸ Ραδοτόβι*, 1935 ; Jannina, 1935, in-8°, p. 192-268, 1 pl. et 28 pl. — Le sanctuaire prophétique de Dodone fameux par son ancienneté, est aussi le plus curieux par les

pratiques de divination que Zeus y mettait en œuvre, et par son clergé qui étonnait Hérodote. On pourra rester surpris qu'il ait si peu tenté la pioche des savants ; mais du moins sa situation isolée, son accès difficile, expliquent qu'il n'ait que trop attiré les fouilleurs clandestins. Les collections de Paramythia (Londres) et d'Athènes (salle Carapanos) excitent la curiosité sans la satisfaire. Malheureusement, le site a souffert, terriblement. Les fouilles qu'y a exécutées M. D. E. en 1935, avec beaucoup de soin, nous ont procuré un plan méthodique, où l'on voit côte à côte, les restes hélas ! arasés de trois édifices (temples, trésors ?). Elles ont livré aussi des tessons qui remontent jusqu'à la protohistoire, des inscriptions (plusieurs intéressantes : lamelles oraculaires), des ex-voto de bronze. Dodone avait ses potiers et ses fondeurs ; un guerrier de bronze géométrique, au front fuyant dardant sa pique (pl. 12) est près de l'animalité ; il y a de curieux hoplites (pl. 13-14) à rapprocher de ceux de Phères en Thessalie, d'Eubée, d'Olympie, de Lycosoura (cf. ici, pl. 15-17). D'autres petits bronzes représentent des animaux (chèvre, tête de béliet d'une anse, etc.). Les inscriptions sont nombreuses et intéressantes.

Ch. P.

**Kasimierz Michalowski**, *Delfy*. Lwowie, 1937 ; in-8°, 160 p., 87 illustrations (en polonais). — Dédié à ses collègues de l'École d'Athènes par le jeune savant polonais qui, membre de notre mission du Lycabette, a fouillé aussi, avec le succès que l'on sait, Tell Edfou, ce livre est un hommage à la science française, dont M. Michalowski a été, en Égypte même, l'habile et amical collaborateur.

C'est une idée excellente que d'avoir mis à la portée des étudiants et des doctes en Pologne, et aussi du grand public<sup>1</sup>, le site archéologique de Delphes, si chargé de signification historique et de splendeur artistique. Le livre vient à son heure, dans le moment où, enrichi des restes des seules statues chryséléphantines archaïques que nous possédions, le musée de Delphes va passer au premier rang des musées grecs. Le soin du livre est louable. On jugera peut-être que la Pythie de la fig. 1 est un peu idéalisée, et qu'il n'eût pas été indispensable, dans un livre de science, de reproduire, fig. 13-14, les représentations, ou « pyrrhiques », que Delphes a accueillies en 1930. Mais les reconstitutions sont indispensables à un livre qui veut atteindre le grand public, et celles des doctes (p. ex. fig. 16-17, 21) ne sont peut-être pas les moins fantaisistes. En général, le choix fait à travers les publications officielles a été bien conduit. Signalons toutefois qu'il y aurait eu avantage à ne pas donner du Trésor de Marseille la vue reconstituée de la fig. 45, qui prête à contestation, et a été remplacée avantageusement dans le livre de M. P. de La Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*. Les mésaventures récentes des reconstructeurs de la Tholos

---

1. Ce compte rendu était écrit avant la guerre ; l'auteur du livre, maintenant prisonnier, était encore fin août 1939 à Berlin, en même temps que son recenseur.

obligent aussi à penser que la figure 47 devra être, dans une réédition éventuelle, modifiée gravement. — La partie consacrée à la sculpture, rapide, est soignée : il y a des doutes à garder sur la date de la tête de la fig. 78 ; ils ont été exprimés avec force par M. J. Sieveking. Le portrait de la fig. 82 est-il celui de Plotin ? L'illustre philosophe, qu'on identifie si complaisamment ici, ou sur les sarcophages romains, ne devait pas avoir des traits si réguliers ; et il en défendait la reproduction. Fig. 83, à quoi reconnaître un « philosophe » ? On abuse certainement de ce nom parfois, en faveur des gens barbus qui ont l'air un peu tristes.

Ch. P.

**Sydney P. Noe**, *A bibliography of greek coins hoards, numismatic. Notes and monographs*, n° 78 (second edition), 1937 ; 17 × 115, 362 p. — Ce petit livre est un parfait instrument de travail, mis au point de 1925 à 1937. Il ne donne pas moins de 1.186 références à des trésors monétaires grecs trouvés sur tous les points du monde hellénique ; une bibliographie accompagne les répertoires sommaires, pour chaque découverte. Les lots connus avant 1925 et que mentionnait la première édition sont seuls marqués d'un astérisque. Là où la bibliographie paraît incomplète, c'est que la publication a été postérieure à 1937. C'est le cas pour le trésor de pièces grecques de Ras Shamra, p. ex. (n° 851), qu'on trouvera désormais inventorié et décrit par Cl. Schaeffer, dans les *Mél. syriens offerts à R. Dussaud*.

Il y a, à la fin, un index des ateliers émetteurs, des princes mentionnés sur les pièces ; un répertoire géographique ; un index des dates de découverte. Je n'ai à rectifier qu'un très léger détail. Le « dépôt » n° 314 (cf. aussi 315) peut recevoir une date, et il n'y a pas lieu de douter qu'il soit conservé au Musée numismatique d'Athènes. C'est moi-même qui l'ai recueilli, enterré dans un pot contre un mur du temple d'Anios à Délos ; il avait dû être placé là hâtivement, et furtivement, lors des attaques des pirates alliés de Mithridate, par un Délien apeuré qui n'a pu le reprendre : soit en 88, soit en 67.

Ch. P.

**Oliver Davies**, *Roman Mines in Europe*. Oxford, Clarendon Press, 1935 ; in-8°, xii + 293 p., 6 pl. et 6 cartes. — De l'Italie à la Grèce, de la Grande-Bretagne et de la Gaule à la Mésie, de l'Espagne au Bosphore, l'auteur de ce livre consciencieux et utile a examiné l'industrie minière des Romains. Son essai ne prétend pas être un complet catalogue, mais il a été enrichi de cartes et de documents précieux. Les aspects de l'exploitation sont réétudiés, du point de vue de la législation et de la technique (cf. les planches 1-6 ; outillage et forage). On pourra ajouter, ici ou là, et je n'ai pas la compétence nécessaire pour proposer des critiques. Mais pour les régions méditerranéennes, le travail m'a paru soigneux.

Ch. P.

**C.-W. Vollgraff**, *Le Palladium de Rome*. Académie Royale de Belgique, Bulletin de la classe des Lettres, 1938, fasc. 2, p. 34-56. —



C'est un article modéré d'intention et de ton, et riche d'aperçus : la multiplicité des traditions palladiennes, et leur peu d'authenticité, en Grèce et à Rome, s'y voient clairement. Le danger est que sous couleur de dater le *Bain de Pallas*, l'auteur revigore intrépidement une théorie rendue désuète par les modernes « critiques » : l'existence à Rome, au début du III<sup>e</sup> siècle, du mythe d'Énée, cohérent depuis le V<sup>e</sup> siècle.

Callimaque aurait-il, entre 278 et 272, daigné lancer un trait acéré et fort sournois contre Rome, dépositaire du Palladion ? Quelle notoriété orientale avait donc la ville, avant l'échec de Pyrrhus ? Surtout, où M. Vollgraff a-t-il vu Hellanicos affirmer *formellement* l'origine énéenne de Rome ? Ne soyons pas, en l'absence de référence, plus formels que le peu scrupuleux Denys, qui se borne à mettre sous le nom de « l'auteur des *Prêtresses d'Argos* » un récit confus, bien proche de celui de Callias et qui n'est sans doute pas antérieur au milieu du III<sup>e</sup> siècle ; car si Hellanicos connaît si bien Rome et ses mythes, d'où vient qu'Hérodote et Thucydide, autrement informés, n'en disent mot ? Combien il est hasardeux d'invoquer Timée, pour qui les objets sacrés — non le Palladion — sont laviens et non romains ! Quelle autorité accorder à Cicéron ou Pline, citant l'*aition* de *Cæcilius Métellus*, *aveuglé* après son sauvetage ? La date de l'*Alexandra* n'est pas si sûre, et, avec Ziegler, il est préférable d'y voir un texte en partie contemporain de la « libération » de la Grèce. Hélas ! M. Vollgraff, en tout cela, s'est peut-être trop confié à un article superficiel de L. Malten, qui l'a conduit à des affirmations dangereuses...

Tout cela, pour regrettable que ce soit, n'entame pas le fond de l'article, vivant et utile. C'est un grand mérite de vouloir se plonger dans la complexité de ces imaginations parfois insipides, puis de remonter à la surface, l'esprit net et la vue claire, quelques parcelles de vérité aux doigts.

Roger TEXIER.

**Dr. Henriette Boas**, *Aeneas' arrival in Latium*. Allard Pierson Stichting : Universiteit van Amsterdam ; Archaeologisch-Historische Bijdragen, VI, 1938 ; in-8°, 260 p., 1 pl. frontispice. — Le titre prête à confusion. On attendrait un recensement critique des traditions anciennes portant sur l'arrivée des Troyens : c'est ici un pur commentaire, en 260 pages, des 135 premiers vers du Chant VII de l'*Énéide*. Louons hautement l'érudition minutieuse du Dr. B. ; louons la présentation cossue de l'ouvrage, sa commodité en tant qu'instrument de travail.

Le soin apporté à commenter chaque mot, à en rechercher l'inspiration, à en fixer la valeur, à prolonger l'écho des interprétations dont il est susceptible, est extrême. Bien des fois — le plus souvent — ce filet aux mailles serrées ramène de précieux indices, dont la somme est un sûr trésor. Grâce à de pertinentes observations, à d'heureux rapprochements, à une érudition inlassable, le Dr. Boas confirme, sans qu'on puisse mieux dire, combien la légende d'Énée est factice à Rome : Latinus n'apparaît plus que comme un éponyme de création

mythographique (p. 69-79) ; Lavinium est si peu la patrie du mythe latin que sa liaison avec Énée ne date que du III<sup>e</sup> siècle (p. 80-83) ; l'oracle de Faunus est peut-être une pure imagination virgilienne (p. 178 sqq.) ; le rite des tables mangées ne repose que sur un jeu de mots (p. 228-229). Ces vérifications de faits déjà annoncés ailleurs, ou ces découvertes, sont exprimées avec force et sobriété.

Dirons-nous que cette minutie, comme il arrive, à vouloir prouver trop, affaiblit les preuves ? Le texte de Virgile, œuvre d'un érudit, certes, d'un patriote, d'un philosophe, est avant tout, œuvre de poète ; on ne le voit plus guère, dans ce commentaire trop scientifique d'un passage pourtant riche d'archaïques résonances ; une sagacité extrême en a fait un rébus. Voici que, comme la *Bible*, comme l'*Iliade*, bien que le Dr. Boas se défende de faire de Virgile un omniscient, l'*Énéide* se montre susceptible d'interprétations multiples, des plus banales aux plus abstruses, des plus vulgaires aux plus eschatologiques — apparemment toutes aussi valables, toutes aussi intentionnelles, révélant une profonde sagesse sous les mots les plus courants : que Lavinia, près du feu sacré, ait des cheveux longs, il n'y a pas, de ce fait pourtant simple, moins de quatre explications simultanément suggérées par le prestigieux auteur — entre lesquelles le savant interprète ne saurait choisir (p. 170-171). Cette méthode d'explication multiforme n'est pas sans parfois comporter des naïvetés : Caieta, par exemple, aurait été nourrice, parce que « golfe » signifie « sein » ! (p. 30). Surtout — étant bien entendu que le texte de Virgile, s'il abonde en allusions et en symboles, n'a rien de cabalistique — le Dr. B. a le tort de ne pas se prononcer entre ses diverses hypothèses : cette apathie de jugement nous paraît néfaste. S'il est, en effet, un louable doute scientifique, encore faut-il ne nous laisser hésitants qu'entre des explications d'équivalente vraisemblance ; et ce n'est pas faire œuvre de vraie science que de ne pas soumettre la liste des hypothèses possibles à une discrimination préalable — affaire de l'auteur, qui lui incombe nécessairement, et où son intuition recueillera les fruits de la science — et non du lecteur, qui vient à peine de s'initier. Les séries d'interprétations exhaustives du Dr. B., présentées, de la plus complexe à la plus insipide, à peu près sans jugement de valeurs relatives, nous incitent fallacieusement, puisque toutes sont également fondées sur des textes ou des raisons sérieuses, à confondre l'or et la boue.

Certes, cet érudit à la redoutable pénétration ne perd pas son bon sens, et ose parfois douter de la légitimité de ses habiles constructions. Après de nombreuses pages, en elles-mêmes intéressantes, où, le *Rameau d'Or* à la main, nous avons été promenés de la Lithuanie à la Nigeria, sous couleur d'étudier le culte de l'arbre, et des Oubways indiens au duc Léopold d'Autriche — voire occasionnellement, en Crète et à Dodone ! — nous ne sommes pas fort avancés en ce qui concerne le laurier sacré de Latinus (p. 96-114) ; par bonheur, le Dr. B. avoue que tout cela « *may be superfluous* », et que la présence du laurier évoque en fait Apollon, dont Auguste est le dévot. C'est peut-être d'abord trop dire, puis pas assez. La conséquence est parfois

grave : après quatre pages où l'on se demande si l'embouchure du Tibre fut boisée ou non, il faut nous résoudre à saluer de loin le dieu Tibre, « *for want of space* » (p. 68). La séduction de la *libido explicandi* appuyée sur une collection de fiches a parfois entraîné notre exégète : que n'a-t-il mieux profité de l'exemple d'équilibre que lui donnait, sur ce sujet, l'œuvre, abondamment par lui utilisée, de M. J. Carcopino.

Cette thèse d'intentions scientifiques se défend des constructions d'ensemble : nulle conclusion, nulle idée directrice, nul entrelacement de thèmes préférés ; c'est le lecteur qui doit, sur ces innombrables matériaux, discerner et bâtir. Libre à l'esprit du Dr. B. d'être gêné dans la synthèse ; mais alors pourquoi ce premier chapitre, le seul inutile, le seul mauvais de l'ouvrage ? Outre qu'il est superflu, quand on va borner l'examen à quelques vers du seul Virgile, de partir de l'Énée homérique — encore faudrait-il, si l'on tient à le faire, ne pas se contenter d'études superficielles de seconde main ; l'effet est désastreux quand le guide choisi uniquement est l'article de Malten (*Arch. f. Rel. Wiss.*, XXIX 1931, p. 33 sqq.), dont la lecture ne peut être qu'une occasion de troubles et d'erreurs.

Permettons-nous de noter quelques bévues, imputables à la source ou à l'interprète. Leschès n'a jamais, selon ce que nous savons, nommé Aineia de Macédoine (p. 8, n. 61) ; le prétendu mont « Anchisè » de Pausanias (VIII, 12, 8) se nomme en fait Anchisia ou Anchisiai (p. 9, n. 66) de même que « Capue » n'est que « Caphyai » et « Anchisos », « Onchesmos ». Relevons une grave confusion entre Aineia de Chalcidique et Ainos de Thrace, à qui est attribuée une monnaie essentielle (p. 10, l. 3). Nous apprenons que les Étrusques, dans l'art, ont absolument ignoré Énée, alors que la presque totalité des vases qui représentent sa fuite proviennent de nécropoles étrusques et que les seules illustrations de l'*Hymne homérique à Aphrodite*, antérieures à l'époque hellénistique, sont des dos de miroirs étrusques (l'ignorance des documents figurés est remarquable chez le Dr. B.). Aucun doute n'est élevé sur l'authenticité du texte de « *l'auteur des Prêtresses d'Argos* », dont E. Païs a bien montré l'invraisemblance, à la date d'Hellanicos (p. 16, n. 117 a). Stésichore aurait mené les Troyens dans l'Ouest sicilien, ce qui est absolument insoutenable (p. 14, d'après Malten, p. 42 et 48). Les dieux ancestraux d'Énée seraient, à l'origine, les images de la Mère (p. 19, d'après Malten, p. 36), alors qu'il est certain qu'ils ne furent jamais autre chose que des « *sacra* » contenus dans une ciste<sup>1</sup>. Les Romains, en 205, « *réclameront* » la Mère (p. 20, n. 155). Le Dr. B., dont l'érudition est surtout germanique, ignore les décisifs travaux de M. Holleaux, et croit, comme Malten, à l'authenticité des rapports avec les Acarnaniens, Séleucus, les Iliens... (p. 20) ; elle croit aussi, et ceci malgré Ziegler, que Lycophron est toujours de peu d'années postérieur à Timée, qu'il suit pas à pas (p. 18), alors

---

1. Roger TEXIER, *A propos de deux représentations archaïques de la fuite d'Énée*, dans *Revue archéol.*, 1939, 2, p. 12-21.

que l'*Alexandra*, du moins en ce qui, ici, intéresse, reflète un état d'esprit compréhensible seulement en 196.

Ces réserves ne portent, on le voit, que sur la brève introduction, qui ne souhaite rien apporter de nouveau, et peut se détacher de l'ensemble. L'essentiel de l'ouvrage est une mine de précieux documents, un peu trop demeurés, à notre sens, à l'état brut. C'est un commentaire méthodique, exhaustif : travail ingrat et d'autant plus appréciable, dont les exemples devraient se multiplier, pour les textes anciens essentiels, et dont la somme donnerait une assise large et incontestable aux futures synthèses.

Roger TEXIER.

**S. Ronzevalle**, *Jupiter Héliopolitain, nova et vetera. Mél. de l'Univ. St Joseph*, XXI, 1, Beyrouth, Imprimerie catholique de Beyrouth, 1937 ; un vol. petit in-4°, 181 p., 54 pl., 17 fig. — Cet ouvrage posthume a été publié sous le contrôle et par les soins du R. P. Mouterde. S'il eût vécu, l'auteur eût sans doute transformé son recueil de documents en traité plus synthétique ; on s'inclinera, en tout cas, devant le labeur poursuivi jusqu'à la fin par celui qui n'a pu lier, hélas ! lui-même sa dernière gerbe, mais nous la lègue.

La documentation sera indispensable à tous, tant la chasse a été diligente. Le R. P. Ronzevalle définit très bien la difficulté de l'iconographie héliopolitaine, en marquant que la Grèce et Rome ont « habillé » les dieux syriens, plutôt qu'elles ne les ont transformés ; Hadad et Atargatis ont eu des visages très changeants<sup>1</sup> ; le dieu groupé avec eux, dieu-fils identifié à Adonis, a pris à l'occasion les aspects de Dionysos ou d'Hermès, mais il garde bien toute originalité, soit comme Criophore, soit sous tout autre aspect ; il faudra sans doute faire appel aux dieux porteurs d'animaux en Grèce, pour expliquer certaines figures comme le dieu-pâtre de Yammouni (pl. XII), au Louvre ; du moins, les aspects locaux sont marqués.

Parmi les monuments inédits ou peu connus assemblés ici un peu sporadiquement dans le second chapitre, signalons divers autels ; des pierres gravées, bagues et plombs, et quelques documents nouveaux (p. 21-28). La stèle de Ferzol est l'objet du ch. III (p. 29 sqq.), et cette publication constitue le corps de l'ouvrage. Le jeune dieu de Ferzol est à comparer avec les dieux-pâtres de la Coelé-Syrie et du Liban, régions où un Dionysos-Hermès-Adonis, dieu de la fertilité relevant d'abord de la triade d'Hadad, aurait été en grande faveur.

A l'occasion des études concernant cette entité syrienne, le P. Ronzevalle a voulu examiner aussi le rôle des dieux cavaliers, « Dioscures orientaux » découverts en Syrie et en Palmyrène : le sujet aurait été repris par lui plus systématiquement.

L'ouvrage — recueil de documents plus que traité — comporte à la suite divers appendices : l'un sur les antiquités de Harbata, qui

---

1. J'ai essayé de montrer ici même qu'à Kirbet-et-Tannouz encore, nous les voyons sous des variantes, permettant d'identifier l'Hadad de Pouzzoles (cf. aussi *CRAI.*, 1937, p. 446).



témoignent, au vrai, en faveur de cultes très divers ; l'autre sur l'autel octogonal de Fikî, p. 87 sqq. décoré de huit figures divines, étudiées ici successivement (dont la déesse parèdre du Jupiter héliopolitain). De nombreuses comparaisons ont été esquissées, et l'excursus intéresse aussi les historiens des gestes de bénédiction ou d'adoration et de prière (cf. p. 105 n. 1, et appendice III).

Le P. S. Ronzevalle avait recueilli des matériaux pour une étude sur le voile des déesses syriennes, à propos de l'autel de Fikî, notamment. On nous les donne ici (appendice III, p. 144 sqq.), avec une documentation un peu discursive, et une illustration ne comportant parfois que de simples croquis : elle est prise à tout l'Orient. Je ne crois pas que les documents de la pl. XLVI 1-2, puissent être dits purement perses, et que l'équivalence Dascylion = Erghili puisse être posée si sûrement. Ces sculptures sont thraco-phrygiennes ; elles évoquent autant de ressemblance avec les sculptures de l'Archipel thrace ou de la Thrace même qu'avec l'Asie ; la stèle 2 superpose une chasse du cavalier thrace à un banquet de style grec. — Une autre documentation nous est donnée, concernant le geste de bénédiction (fait par les déesses surtout en Phénicie) : p. 158 sqq., pl. L-LI. L'auteur se proposait de reprendre la question des mains divines (p. 162), celle des dieux portés sur des animaux, et l'étude de divers symboles (p. 139)<sup>1</sup>.  
Ch. P.

**Dr Georges Janicaud**, *Mélanges archéologiques (8<sup>e</sup> série)*. Guéret, 1939, gr. in-8° (Extr. des *Mém. de la Soc. des Sc. natur. et archéol. de la Creuse*, t. XXVII, p. 167-189, 23 fig.). — L'auteur, qui est conservateur du Musée de Guéret, a continué à explorer sa région, où il ne cesse de découvrir des restes anciens. Le nouveau fascicule de son *Journal* nous renseigne sur quelques dolmens et menhirs, sur un sphinx antique de Mainsat, sur diverses stèles et urnes, têtes de bélier, et sur des pierres de mesure d'âges divers. C'est un très utile répertoire dont la suite doit être souhaitée. Adr. BLANCHET.

*Deutsches archäologisches Institut, Römisch-germanische Kommission*, 27. Bericht, 1937. Berlin, Reichsverlagsamt, 1939 ; in-8°, 134 p., 7 pl., 8 fig. — Dans le volume de 1937, on trouvera deux importants répertoires d'inscriptions latines. M. H. Nesselhauf réunit les *Neue Inschriften aus dem römischen Germanen und angrenzenden Gebieten* (p. 51-134), 267 textes, découverts entre 1927 et 1937, dans les deux Germanies, auxquelles l'éditeur annexe les territoires des Séquanes et des Lingons, ainsi qu'une partie de ceux des Trévires et des Médiomatrices. Une innovation est apportée dans la présen-

---

1. P. 131, il est question des mythes relatifs à Dionysos *enfant* qui se trouveraient à l'adyton du second temple de Baalbek, dédié à Bacchus. Je crois avoir montré (*Mél. syr. Dussaud*, 1939, p. 319 sqq.) qu'il fallait renoncer en tout cas à croire à une représentation de la Naissance, et que les scènes représentées touchaient aussi des épisodes de la vie du dieu adulte.

tation des inscriptions, données en italiques et texte continu, non plus en capitales et ligne par ligne. Changement également dans le classement des textes, répartis par catégorie de monuments, autels, tombes, bâtiments, etc., dans l'ordre chronologique. Au point de vue de l'histoire de la religion celto-romaine, le présent recueil réunit un intéressant ensemble de documents : dédicaces à Epona, Herecura, Lenus Mars, Matronæ Aufaniæ, Matronæ Andrusteihæ, Matronæ Mahlinehæ, Mercurius Excingorigiatus, Mercurius Gebrinius, Nemetona, Rosmertā, Sirona.

Le second répertoire (F. Fremersdorf, *Inschriften auf römischen Kleingerät aus Köln*, p. 32-50) traite des inscriptions sur réipients de verre, de terre cuite ou de métal, bijoux et figurines d'argile.

Les études de numismatique s'enrichissent d'un second inventaire, établi par M. A. Wormstall, *Neue Nachträge zur antiken und frühmittelalterlichen Münzstatik für Westfalen und seine Nachbargebiete* (p. 23-31).

Dans une étude, *Bemerkungen zu den römischen Heeresfahnen der älteren Kaiserzeit* (p. 7-20), M. W. Zwickler fait la critique des théories de von Domaszewski; il conclut à une grande prudence dans l'interprétation des documents, pour lesquels on doit éviter toute systématisation exagérée.

R. L.

**Mededeelingen van het Nederlands historisch Institute te Rome**, 1938. — Dr. J. den Tex, *L'inscription de la colonne Trajane* : l'auteur rejette la lecture *opibus* et adopte la lecture courante *operibus*, en supposant que sur l'emplacement de la Colonne avait été, tout d'abord, élevée une butte artificielle (?) faite avec le butin pris sur les Daces, sorte de trophée colossal qui fut enlevé par la suite (*egestus*). — Dr. H. M. R. Leopold, *Tentative de datation des terramares* : la découverte à Ischia d'un tesson submycénien dans la couche la plus profonde d'une station terramaricole à Ischia prouverait que les terramares de la vallée du Pô ne peuvent avoir été abandonnées que pendant ou après le x<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Si l'on admet que la civilisation dite de Remedello se place entre 1700 et 1600, on est amené à conclure que les terramares sont postérieures au xvii<sup>e</sup> siècle et que leur durée est d'un ordre de cinq à six siècles.

R. L.

**Mario Cardozo, Ciltânia e Sabroso. Notícia descritiva**. Guimarães, 1938 ; pt in-8° de 113 p., avec IV plans et 73 fig. (résumés en français, anglais et allemand). — Les ruines de Briteiros et de Sabroso sont celles des deux *oppida* les plus importants de la région des *castros* du Nord-Ouest de la Péninsule ibérique. Connus dès le xvi<sup>e</sup> siècle, ils ont été explorés, de 1875 à 1878, par Martins Sarmiento et représentent les types caractéristiques des établissements fortifiés posthall-stattiens du pays, avec leurs maisons à plan circulaire ou elliptique, construites en pierres taillées rudement appareillées. Un certain effort

d'urbanisme se manifeste dans la répartition des demeures par quartiers, séparés par des rues et de petites places empierrées.

A Sabroso, la céramique conserve encore, dans sa décoration, de nombreux souvenirs hallstattiens : oiseaux d'eau stylisés, bandes en S, etc. Les séries de Briteiros sont plus récentes et la station était encore occupée à l'époque romaine. L'une et l'autre ont été visitées par les marchands étrangers, comme le prouvent les verreries et les perles en pâte de verre colorée. L'influence de la civilisation celtique est importante : stèles funéraires en forme de maison (fig. 21-23) et sculptures, tête en pierre du *castro* de San Irio, près de Briteiros (fig. 30).

Une bonne mise au point de ces découvertes vient d'être donnée par ce petit guide, pratique et bien illustré, publié par la Société Martins Sarmento, sous les auspices du Ministère portugais de l'Éducation nationale.

R. L.

**H. Page Hurd**, *The topography of Punic Carthage*. The Bayard Press, Williamsport, Pennsylvania, 1934 ; in-8°, xii-65 p. — La présente brochure est, au dire de l'auteur, une partie d'un ouvrage plus important, encore inédit, consacré à la topographie de la Carthage punique, dont il forme les chapitres trois et quatre. Pour en mieux saisir le contenu, il faut en considérer le sous-titre : *Description de la péninsule de Carthage, avec quelques remarques sur la récente histoire des lagunes et histoire du site de la cité punique des temps les plus reculés jusqu'à l'an 1600 ap. J.-C.* La plaquette s'ouvre par une copieuse bibliographie de 13 pages, puis vient la description, au cours de laquelle M. Hurd s'attache tout particulièrement à établir l'antiquité des lagunes du Lazaret, où l'on voit d'ordinaire les restes des ports, et à suivre leurs destinées à travers les auteurs du xix<sup>e</sup> siècle, pour conclure qu'elles n'ont jamais perdu qu'exceptionnellement l'aspect qu'elles présentent aujourd'hui, et par conséquent méritent une étude très attentive. Le chapitre II recueille ce qui a trait à l'histoire du site surtout dans les textes littéraires anciens, puis dans les écrivains arabes, siècle par siècle, jusqu'au xvii<sup>e</sup>.

Les renseignements ainsi réunis pourront être à certains égards d'une réelle utilité, mais il faut bien avouer que dans son état actuel la brochure déçoit singulièrement. La bibliographie, pour longue qu'elle soit, présente de nombreuses et graves lacunes, tant en ce qui concerne les nécropoles puniques qu'en ce qui touche d'autres vestiges fort importants : pour ne citer qu'un exemple, elle omet des références essentielles relatives au sanctuaire punique de Tanit, trouvé il y a un peu plus de quinze ans au lieu dit Salammbô (non loin du port rectangulaire), qui a livré en abondance stèles et autels *in situ*, avec des urnes renfermant des restes d'enfants sacrifiés. Le texte ne mentionne même pas cette découverte sensationnelle !

La topographie de la Carthage punique est un beau, mais difficile sujet. Malgré un effort que nous ne méconnaissons pas, la brochure de M. Hurd laisse l'impression d'une grande inexpérience et d'une méthode assez flottante.

A. MERLIN.

**P. Bellarmino Bagatti**, *Il cimitero di Commodilla o dei Martiri Felice ed Adauto presso la Via Ostiense* (Roma *Sotterranea Cristiana* per cura del Pontificio Istituto di Archeologia cristiana, I). Città del Vaticano, 1936 ; in-fol., xii-176 p., 5 pl. hors-texte et 133 figures dans le texte. — C'est un fort beau volume que, pour ouvrir la nouvelle collection *Roma sotterranea cristiana*, de l'Institut pontifical d'Archéologie chrétienne, le P. Bellarmino Bagatti a consacré, en accompagnant le texte de nombreux plans, dessins, photographies et reproductions d'inscriptions, au cimetière de Commodille ou des martyrs Felix et Adauctus près de la voie d'Ostie. La région du cimetière de Commodille est immédiatement voisine de celle où fut enterré saint Paul, et cela seul suffirait à lui conférer un spécial intérêt ; mais il n'y a pas de relation entre l'ensevelissement du grand Apôtre sur la voie d'Ostie et le développement de cette catacombe. Le mérite du travail du P. Bagatti est d'avoir délimité avec le maximum de rigueur les différentes zones de sépultures qui doivent être comprises sous cette dénomination de cimetière de Commodille, mais qui furent sans doute primitivement indépendantes les unes des autres. Si certaines inscriptions qu'on dit y avoir trouvées en provenaient de façon certaine, on devrait tenir cette catacombe pour très ancienne : l'origine en serait à fixer au II<sup>e</sup> siècle ; mais cette provenance n'est pas assurée. De même est sans valeur historique la Passion des saintes Digna et Emerita, qui représente le cimetière comme existant au III<sup>e</sup> siècle. La sépulture des martyrs Felix et Adauctus prouve du moins qu'il avait commencé d'être en usage au plus tard aux environs de l'an 300. Il se développa surtout à partir de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Il paraît, d'après les inscriptions, avoir servi principalement aux chrétiens de l'Aventin, quartier, on le sait, d'étrangers, parmi lesquels on connaît entre autres un groupe important d'Africains. Ces chrétiens semblent avoir appartenu en majorité aux classes populaires. La tombe des martyrs Felix et Adauctus valut d'ailleurs à ce cimetière une longue vénération, qu'atteste l'intérêt que lui portèrent les papes Damase, Sirice et, plus particulièrement, Jean I<sup>er</sup>, qui lui donna un aspect nouveau en le transformant en sanctuaire. Délaissé sans doute progressivement, comme les autres cimetières suburbains, par suite des invasions barbares, il fut abandonné définitivement au X<sup>e</sup> siècle. Telles sont les nettes conclusions de l'ouvrage du P. Bagatti, qui se recommande par la richesse de la documentation, la clarté de l'exposé et la beauté de sa présentation. Il fait honneur à l'Institut pontifical qui en a assuré la publication.

Jacques ZEILLER.

**A. Guščin**, *Monuments de l'art industriel de l'ancienne Russie, X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles*. Académie N. Marr de l'Histoire de la culture matérielle. Moscou-Léningrad, Ed. sociale et économique, 1936 ; in-4<sup>o</sup> 88 p., XXIV pl., 29 fig. — Les ateliers d'orfèvres de Kiev et du Vieux-Riazan ont, entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles, exécuté pour les boyards une très riche orfèvrerie, torques, fibules, bracelets, chaînes à médaillons, boucles d'oreilles, bagues, agrafes, etc. L'étude de ces trésors,



découverts depuis une centaine d'années, dans le Nord, le Sud et le centre de la Russie, permet de reconnaître deux grands groupes artistiques : le plus ancien (x<sup>e</sup> et première moitié du xi<sup>e</sup> siècle) se rattache aux traditions artistiques des barbares ; le second (deuxième moitié du xi<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle) témoigne d'un goût plus évolué, sous l'influence des arts et techniques byzantins.

R. L.

**Paul Chenu**, *Manuscripts à peintures aux Armes des Lallemand*. Bourges, 1939, in-8°, 4 p. (Extr. du Bull. mensuel n° 308, de *La Soc. histor., littér. et scient. du Cher*.) — L'auteur qui a déjà écrit de nombreux mémoires sur des miniatures médiévales et de la Renaissance, a fait dans cette notice brève, mais importante, des rapprochements de diverses lettres et armoiries, qui se voient sur des manuscrits, conservés en France et à l'Étranger, et, qui se retrouvent dans la décoration du plafond de l'Hôtel Lallemand, à Bourges. Si, par suite de retouches postérieures, l'origine exacte ne peut être précisée pour un des deux Jean L'Allemand, il reste certain que les manuscrits cités ont été faits dans la dernière moitié du xv<sup>e</sup> siècle, pour des membres de cette famille bien connue.

Adrien BLANCHET.

**R. Le May**, *A Concise History of Buddhist Art in Siam*. Cambridge, 1938; in-8°, 165 p., 205 fig. — L'art du Siam forme un complexe dont on s'est jusqu'ici contenté d'analyser telle ou telle partie sans donner une étude d'ensemble approfondie ; les recherches historiques et épigraphiques permettent aujourd'hui d'étayer dans une certaine mesure l'évolution de l'art et il faut savoir gré à M. Le May d'avoir décidé, en toute franchise, d'essayer de faire une synthèse esthétique. Son livre est intéressant à bien des égards : il applique à l'art des données historiques et religieuses, voire ethniques, que l'on avait trop séparées des productions artistiques déjà connues ; par ailleurs, en s'attachant à préciser le rôle des influences de l'Inde, de la Birmanie, du pays khmèr et de Ceylan, il soulève des problèmes importants et éclaire certaines questions restées obscures.

Après un bref aperçu historique (p. 9 sq.), M. Le May énumère les neuf écoles ou périodes qu'il a distinguées dans la sculpture siamoise d'après une classification attentive des documents qu'il a pu examiner ; cette division mérite d'être citée : la période la plus ancienne jusqu'au v<sup>e</sup> siècle, serait constituée par des objets importés directement de l'Inde ; puis, du v<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle, une période mōn-indienne présentant des rapports étroits avec l'art Gupta ; du vii<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle, un style hindou-javanais ; du x<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle, une école khmère et un style de transition mōn-khmèr ; du xi<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle, le type thai s'élabore avec l'école de Xieng-Sèn ; aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles, ce type se précise dans l'école de Sukhotai, pendant qu'à Ū Thong une transition khmère-thai se fait sentir ; du xv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle, un autre type thai est constitué à Lopburi ; enfin, du xiv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle, le centre artistique se trouve à Ayuthya (p. 15).

La partie la plus délicate de cette étude est celle qui comprend

l'art du Siam des premières sculptures au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle environ : c'est l'époque où l'histoire est la moins précise, et où une large place est encore faite aux hypothèses. M. Le May isole tout d'abord un certain nombre de pièces qui présentent assurément des analogies tellement étroites avec l'art de l'Inde qu'il est sans doute fondé à les croire de fabrication indienne, de l'école d'Amarāvati (fig. 6 à 12). Puis l'auteur aborde la question difficile du style mōn-indien du Dvāravati : le peu de précisions que l'on ait recueillies jusqu'aujourd'hui sur les Mōns, sur leur histoire et leur type ethnique rend le problème assez ardu (p. 28-30). M. Le May réussit cependant à définir un type esthétique qui lui paraît pouvoir s'appeler spécifiquement mōn (p. 28 sq., fig. 24-35) ; ce type mōn semble s'être prolongé assez tard. Il faut souligner ce que l'auteur rapporte à l'appui de sa thèse : les Siamois modernes reconnaissent spontanément dans les Buddha du Dvāravati le type ethnique des Mōns, qui aurait pourtant dû s'atténuer ou même disparaître, submergé par tous les autres types raciaux intervenus au Siam depuis le <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle (p. 28, à propos de la fig. 24).

Après un chapitre consacré à l'influence indo-javanaise sur l'art du Siam, M. Le May aborde la question du type khmèr ; il publie à ce propos d'intéressants bas-reliefs du stūpa de Tāt Panom (fig. 54 à 58 inclus) ; il les rapproche des plus anciennes productions khmères (p. 60-61). Nous nous permettons de ne pas nous rallier à cette opinion, car ces bas-reliefs nous paraissent se rapprocher bien plutôt des scènes sculptées au Bayon et à Banteai Chmār (fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles), avec un « remplissage » de feuilles stylisées et vermiculées évoquant étroitement l'art čam et l'art de Java oriental ; de même, nous nous étonnons que M. Le May n'ait pas mentionné, aussi bien dans les références de tout ce chapitre que dans la bibliographie générale, les ouvrages de M. Ph. Stern et de Mme de Coral Rémusat qui font pourtant autorité en la matière. Par contre, M. Le May établit une classification très clairvoyante des différents types khmèr qu'il a discernés dans l'école d'Ū Thong (p. 139 sq., fig. 171-179 inclus).

En ce qui concerne les rapports que l'on peut déceler entre le type thai et les formules birmanes, M. Le May précise avec beaucoup de clarté comment les types Pāla-Sena du Bengale ont pu parvenir au Siam à l'époque thai par l'intermédiaire de la Birmanie (p. 99 sq. et fig. 117-123).

De même, M. Le May fait de très utiles comparaisons entre les types thai et l'art de Ceylan (p. 121 sq. et fig. 131-140) ; elles permettront peut-être de serrer de plus près ce sujet encore peu étudié.

Le livre de M. Le May est donc important pour ceux qui veulent étudier l'art siamois ; cet ouvrage correspond bien à ce qu'a voulu son auteur : il constitue une mise au point qui tient compte de toute la complexité du sujet et permet ainsi des recherches futures que nous souhaitons fructueuses.

Jeannine AUBOYER.



# REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

## RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Fondée par RENÉ CAGNAT

---

1939

---

### 1<sup>o</sup> PÉRIODIQUES<sup>1</sup>.

ABHANDLUNGEN DES ARCHÄOLOGISCH-EPIGRAPHISCHEN SEMINARS DER UNIVERSITÄT WIEN, N. F., fasc. 3, 1938.

A. Betz. Recherches sur l'histoire militaire de la province romaine de Dalmatie, notamment sur les légions VII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup>, qui ont formé la garnison au début de l'Empire, puis sur les autres légions dont on trouve mention dans le pays. Un appendice classe le matériel épigraphique par légion d'après le rang des militaires.

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, XLII, 1938.

P. 366-367 avec fig. Charles H. Morgan II. A Corinthe. Base.

1) C·HEIO·ARISTO  
AED·II·VIR·Q  
D·D  
COLONI·

P. 409 avec fig. A. W. van Buren. A Ostie. Dans des thermes. Peintures murales avec des représentations des Sept Sages. La figure donne l'image de Cheilon, accompagnée d'inscriptions peintes.

Cf. plus loin, n<sup>o</sup> 162.

P. 410 avec fig. A. W. van Buren. A Suse. Partie supérieure gauche de l'építaphe de M. Bottius Sabinus.

P. 506-511 avec fig. H. Comfort. Céramique arrétine du Musée national de Washington. Es-

---

1. Nous tenons à remercier vivement MM. J. Carcopino, P. Collart (Genève), P. Collart (Paris), E. Groag, R. Lantier, F. Peeters, Ch. Picard, A. Piganiol, P. Roussel, B. Saria, D. Sergejewski, W. Seston, D. Tsontchev, N. Vulić des documents qu'ils ont bien voulu nous communiquer.



tampilles de la fabrique de  
P. Cornelius.

Id., XLIII, 1939.

P. 133-145. K. Lehmann-Hart-  
leben. A Samothrace.

P. 138 et p. 139, fig. 6. Stèle.

2) DE ORVM SACRA  
QVI NON ACCEPE  
RVNT NON INTRANT  
AMYHTON MH EI  
CIENAI

P. 145. Angle supérieur gauche  
d'une stèle à fronton.

4) Regibus Iou[e] et Mineru[a]  
iterum, M. Acilio  
Glabrione [C.] Bellicio  
Torquato cos., mystae pii  
5 [s]acra acceperu[n]t V idus Nouembr[es]  
....us Sardus Va[r]ius Ambibulus Prote[us]  
A ....ae Mac[e]doniae  
.....us Ieron C. Ercu. eiusdem.

L. 8 : Ercu(lius).

Date : 124 ap. J.-C.

P. 278-284. G. A. Harrer et  
A. I. Suskin. Compléments aux  
Fastes consulaires de 5 av. J.-C.  
à 285 ap. J.-C., d'après des  
textes récemment publiés (suite  
de *Amer. Journ. of archaeol.*,  
XXXIV, 1930, p. 360-364).

AMERICAN JOURNAL OF PHILO-  
LOGY, LX, 1939.

P. 333-349. Fr. O. Copley voit  
dans le graffite de Pompéi  
C. I. L., IV, n° 5296 un para-  
clausithyron et l'étudie du point  
de vue métrique et du point de  
vue littéraire (sources qui ont

3) Ἀγαθῆ (τὸ χη)  
M. S. Le[na]  
Pont[iano]  
M. An[tonio]  
5 Rufiano  
[cos.].

L. 2 : M(arco) S(ergio) ; l. 5 :  
Rufiano est pour Rufino.

Date : 131 ap. J.-C.

Début d'un catalogue de mys-  
tes.

Partie droite du n° 7371 du  
C. I. L., III. L'ensemble donne :

inspiré le poème, influences lit-  
téraires qui se sont exercées sur  
lui).

ANALECTA BOLLANDIANA,  
LVI, 1938.

P. 391-392. H. Delehay. Re-  
marques sur les inscriptions de  
l'église de Kaoussié (*Ann. épigr.*,  
1938, nos 174-175).

ANNALES DU SERVICE DES AN-  
TIQUITÉS DE L'ÉGYPTE,  
XXXVIII, 1938.

P. 248-249. O. Guéraud revient  
sur les conditions dans lesquelles  
fut trouvée une tablette impréca-

toire de Behnasa (voir plus loin, n° 137).

L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE,  
VII, 1938.

P. 321-332. G. Bonfante. Compte rendu détaillé des *Tabulae Iguinae* de J. Devoto.

P. 359-381. P. Lambrechts étudie la nationalité du peuple trévire, notamment d'après les noms des divinités trévires que fournissent les inscriptions latines; il conclut que les documents relatifs aux croyances religieuses, comme ceux qui concernent les habitants, établissent la culture nettement celtique du pays à l'époque romaine.

ANUARUL COMISIUNII MONUMENTELOR ISTORICE, section de Transylvanie (publication de l'Université royale Ferdinand I<sup>er</sup>, de Cluj), IV, 1932-1938.

P. 197-233 (et p. 450-453, résumé allemand). M. Macrea étudie l'histoire de la garnison du *castrum* romain de Bologna (comitat de Cluj, Dacie occidentale), d'après les inscriptions. Cette garnison aurait compris la *cohors II<sup>a</sup> Hispan(orum)* (cf. *C. I. L.* III, n° 843; diplôme de 159: XVI, n° 110, etc.), installée dès 108, et la *cohors I<sup>a</sup> Aelia Gallo- rum* (cf. *C. I. L.*, III, n° 7648; diplôme de 157: XVI, n° 107); avec A. von Domaszewski, l'auteur lit GAL au n° 7648 du *C. I. L.*, III, au lieu de GAE(*satorum*) que

donne E. Ritterling au *C. I. L.*, XVI, p. 100.

P. 223-226. Reproduction et commentaire d'estampilles de tuiles au nom de ces deux cohortes.

P. 233-234. Remarques sur le nom antique du *castrum* de Bologna; il faudrait le restituer ainsi: *R(esc)ul(um) vicus An(artorum)*. Il n'est pas sûr que le milliaire du *C. I. L.*, III, n° 8060 compte la distance (*XVI m. p.*) à partir de cette localité.

P. 355-403 avec pl. C. Daicoviciu. A *Sarmizegetusa*.

P. 392 avec fig. Autel.

5) Δ Ι Ι Υ Ύ Ι C T Ω  
Ε Π Η Κ Ο Ω  
Α Ι Λ · Α Π Ο Λ Ι Ν Α  
Ρ Ι Ο C · Ε Π Ι Τ Ρ Ο Π Ο C  
5 Κ Α Ι Μ Α Ξ Ι Μ Α  
Ε Υ Χ Α Ρ Ι C Τ Η Ρ Ι Ο Ν

L. 3-4: Ατλ(ιος) Ἀπολ(λ)ινάριος.

P. 394 avec fig. Fragment nommant C. Arrius Antoninus.

P. 395 avec fig. Autel (*Ann. épigr.*, 1934, n° 11).

Il y a de nombreuses lettres liées.

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE  
ALTERTUMSKUNDE, XL, 1938.

P. 185-191 avec fig. E. Olivier. A Vidy. Cachet d'oculiste.

6) Sur la face supérieure, vers l'angle supérieur gauche:

Q E

Sur la tranche :

- a) Q POST HERMETIS  
CHLORON AD EPIPH
- b) Q POST HERMETIS  
PELAGIN AD CLARI
- c) O
- d) TA

L. 1 : a et b) *Q Post(umii) Hermetis*; l. 2 : a) *chloron ad epiph(oras)*; b) *pelagin ad clari(tatem)*.

L'auteur serait disposé à voir dans Q. Postumius Hermes le Postumius Hermes qui, avec Q. Postumius Hyginus, affranchi comme lui, dédie un autel à plusieurs divinités *medicis et professorib(us)* d'*Aventicum* (C. I. L., XIII, n° 5079). Il rapproche d'autre part cette première mention du collyre *pelagin* du *pelagium* d'un autre cachet (C. I. L., XIII, 3, 2, n° 24) et serait enclin à penser que *pelagin(um?)* et *pelagium* sont des équivalents du collyre *thalasseros*, fréquemment mentionné.

Septième cachet d'oculiste trouvé en Suisse; rappel et bibliographie des six autres.

P. 265-266. F. Stähelin.

P. 265. A Muralto, immédiatement à l'est de Locarno. Sur des vases d'Arezzo, estampilles d'Avillius et de Gellius.

P. 266. A Solduno (un kilomètre à l'ouest de Locarno). Gobelet de sigillata.

7) C. Aco Diophane(s).

Rappel de deux gobelets du céramiste Aco, trouvés à Angera,

sur le lac Majeur (voir plus loin, n° 169). Note sur la fabrique d'Aco.

ARCHAEOLOGIAI ÉRTESITŐ,  
L, 1937.

P. 85-115 avec fig. (résumé en allemand, p. 215-217). L. Nagy. Inscriptions de Szentendre (*Ulcisia castra*) en rapports avec *Aquincum*.

P. 86, p. 215. Stèle.

8) I·RVFVS·DO·DALMATA  
VET·LEG·II·AD·N·LX  
COLL·FABR·ECNTO  
P O S

L. 1 : *J(ulius) Rufus do(mo) Da[l]ma[ta]*; l. 2 : *Ad(jutricis)*; l. 3-4 : *coll(egium) fabr(um) et cento(nariorum) pos(uit)*.

P. 87-89, p. 215. Stèle.

9) CL·TROPHIMO  
ANN·LXXX  
H· S· E  
COLL· FABR  
ET·CENT·POS

P. 90-94. Remarques sur le *collegium fabrum et centonarium* d'*Aquincum*, qui, au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., fut partagé en deux : le *collegium fabrum* et le *collegium centonarium*. Dans le *vicus* d'*Ulcisia castra* résidait une section de l'association : *coll(egium) fabr(um) et cent(onariorum) Aq(uincensium) consistent(ium) Ulcisis castris* (C. I. L., V, n° 7357).

P. 94-97, p. 216. Stèle.

10)

D M

T·FL·FELICIO·AVG·COL·AQ·VI  
 VOS·SIBI·E·FLAVIÆ SECVN  
 DINÆ QVOND·CONLIBERTÆ  
 5 E·VXORI·QVÆ·VIXIT·AN·L̄V·E  
 T·FL·FELICISSIMO·QVOND  
 FILIO·NATVRALI·QVI·VIX  
 ANN·XXIII·E·T·FL·INGENVO  
 FIL·LEGITIMO·E·T·FL·FELICI  
 IO FIL·NATVRALI·E·FLAVIAE  
 FELICVLÆ·FILIÆ·NATVRALI  
 ET·FLAVIÆ·FELICISSIMÆ·NEPTI  
 VIVIS·T·FL·FELICIO·SS·E·SIBI·F·C·

L. 2 : *T(itus) Fl(avius) Felicio aug(ustalis) col(oniae) Aq(uincensis)*; l. 4, 6 : *quond(am)*; l. 13 : *s(upra)s(criptis) et sibi f(aciendum) c(uravit)*.

*Aquincum* devient colonie sous Septime Sévère.

P. 102-103, p. 216. Stèle brisée en bas.

11) D M  
 NONIO·IANVARIO  
 VE·LEG·II·ADI·P·F·E·  
 AE

P. 104-106, p. 216. Stèle remployée, brisée en bas.

12) D M  
 P·ÆL·CRISPINO·Q·D·  
 CORN̄C LEG II AD PF

L. 2 : *q(uon)d(am)*; l. 3 : *cornic(ini ?)* ou *cornic(ulario ?)*.

P. 106-107, p. 216-217. Petite stèle.

13) DÆL·LPVS·VIX  
 ANN·VIII NES·XI  
 DIES III ÆL·IN  
 SVPERVS·DEC  
 filio PIO·F·C

P. 107-108, p. 217. Sarcophage.

14) D M  
 AEL·SEVERINE·SEP·SEVE  
 RINVS·EQVES·MATRI·  
 VIVE·FECIT·

L. 2 : *Sep(timius)*.

Le cavalier appartenait peut-être à la *cohors I<sup>a</sup> (miliaria) nova Surorum Sagittariorum*.

P. 109-110, p. 217. L'inscription *C. I. L.*, III, n° 15172 *b* est gravée au revers d'une dalle qui porte un texte plus ancien (15172 *a*).

15) M  
 restITVTI  
 DOMO  
 H·S·E  
 a R M O R  
*custos leg. ii adi PF·SE*  
*uerianae et fa?VSTVS*  
 h E R E S

P. 111-112, p. 217. Révision d'inscriptions déjà connues :

16) *C. I. L.*, III, n° 15171, où les l. 3-5 doivent se compléter



*m(iles) l(egionis) s(ecundae) A(d)utricis) p(iae) f(idelis)*, au lieu de *m(i)l(e)s a(lae) p(rimae) E(tur)aeorum* ; suivait l'épithète *Severianae*.

17) *C. I. L.*, III, n° 13386, où aux l. 4-5 il faut comprendre *eq(ues) caps(arius)*, au lieu de *eq(ues) c(ohortis) Ap(ameno-rum) s...*

P. 112-113, p. 217. Estampilles sur briques de la *leg. II Adi.*

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗ ΕΦΗΜΕΡΙΣ,  
1936.

Chronique archéologique.

P. 21-22. Emm. David. *A Eresos* (île de Lesbos).

18) Décret mutilé, dont la restitution est fournie par R. Flacelière, Jeanne Robert et Louis Robert, *Rev. des Études grecques*, LI, 1938, p. 448-449, n° 272 : il s'agit d'un médecin qui a rempli à ses frais plusieurs ambassades, notamment (l. 13-14) εἰς Ῥώμην πρὸς τοῖς κοινοῖς εὐεργέταις Ῥωμαίοις.

ARCHIV FÜR RELIGIONSWISSENSCHAFT, XXXV, 1938.

P. 252-287 avec deux cartes. R. von Kienle étudie, d'après les ex-voto, les manifestations religieuses celtiques et germaniques en Germanie supérieure. Les premières sont limitées à certaines régions en contact avec des tribus belges, comme les Médiomatriques et les Trévires ; derrière des dédicaces à I. O. M., qui ne proviennent pas de l'armée et revê-

tent, en partie au moins, une forme provinciale particulière, l'auteur propose de voir des manifestations religieuses germaniques. Il y aurait encore au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. un départ net à faire entre les régions occupées par des Germains et par des non-Germains.

ARCHIVIO STORICO PER LA SICILIA, IV, 1938.

A. Ferrua donne quelques critères pour distinguer les inscriptions païennes des inscriptions chrétiennes ; il publie trois inscriptions nouvelles et de nombreuses rectifications à des textes du Musée de Syracuse ; il discute l'interprétation du monogramme ΧC, qui veut dire Χριστός, non Χριστός σωτήρ.

ARHIVELE OLTENIEI,  
XVII, 1938.

P. 19. D. Tudor. *A Sucidava*. Borne milliaire au nom de Constantin et de deux de ses fils, Césars.

P. 49. Al. Bărcăcilă. *A Drubeta*. Dans le carrelage d'une piscine des thermes. La division des lignes n'est pas indiquée.

19) *Aurelius Merurius milis cohortis I Sagitt(ariorum) in filiginis magister super milites LX scripsit Aurelius Iulianus milis co(ho)rtis prima[e]*.

P. 52. Dans les mêmes thermes, nombreuses briques portant l'estampille de la *legio V<sup>a</sup> Macedonica* et de la *cohors I<sup>a</sup> Sagittariorum*.

ASSOCIATION LYONNAISE DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES. — BULLETIN, 1938.

P. 11. P. Willeumier. A Lyon (Fourvière), dans le théâtre. Sur un médaillon de terre cuite représentant une femme avec quatre enfants, légende circulaire :

20) FECVNDITAS *augustae*

Type imité de monnaies de Faustine la Jeune.

P. 15-19. H. Raquin. A Saint-Benoît (Ain). Moitié gauche d'une épitaphe dont la moitié droite était déjà au *C. I. L.*, XIII, n° 2492. Le texte complet donne

21) SEXTINA A VALE  
SEXTINAE SEDIAE  
C. SENECIVS CIVILIS  
CONIVGI OPTIMAE  
5 IVSSVS AB EA POSVIT

L. 1 : *a[ve] vale(?)*.

Sur l'épitaphe du *C. I. L.*, XII, n° 1796, peut-être faut-il lire *Sediae Sextinae*, au lieu de *Seliae (?)*.

L. 5 : comparer les formules *jussu (dei)*, *ex somnio*, *ex visu jussus*, etc. : recommandation orale ou testamentaire de la morte, ou ordre d'outre-tombe (?).

ATENE E ROMA,  
XXXIX, 1937.

P. 139-175. G. della Valle. L'amour à Pompéi et dans le poème de Lucrèce. Étudie, d'après les graffites de Pompéi, les diverses formes de l'amour auxquelles ils se rapportent (ja-  
loux, violent, religieux, malheu-

reux, nostalgique, romantique) et en rapproche des passages de Lucrèce ; renseignements sur les hétaïres, les parasites, etc.

P. 144-145. Le triclinium de M. Epidius Hymenaeus fournit trois distiques où le premier des hexamètres emploie *gressus* dans le sens de *pedes*, ce qui est considéré comme un ἀπαιξ de Lucrèce, VI, 1119.

P. 149-150. S'occupe du n° 2689 du *C. I. L.*, IX (H. Dessau, *I. L. S.*, n° 7478) ; dans la phrase *Iste mulus me ad factum dabit*, les mots *ad factum* seraient une expression dialectale signifiant « à la misère ».

P. 253-271. Teresa Lemmi, étudiant la diffusion du culte de Mithra en Orient et surtout en Occident, conclut que ni les textes littéraires, ni les documents épigraphiques et archéologiques ne justifient la thèse couramment admise selon laquelle Mithra aurait joui d'une célébrité particulière dans l'Empire romain.

ATHENAEUM, XVI, 1938.

P. 119-127. M. Segre. Le fragment *e* des inscriptions republiées par A. Passerini dans *Athenaeum*, XV, 1937, p. 252-283 (cf. *Ann. épigr.*, 1938) appartient certainement à une lettre de Jules César, mais adressée aux Pergaméniens, non aux Smyrniotes, et qui traitait de la question de l'immunité de la χώρα pergaménienne. L'auteur présente un essai de restitution des huit premières lignes de cette lettre.

P. 233-238. G. M. Bersanetti propose pour la fin du gouvernement de Menophilus en Mésie inférieure la date de 241 ; la radiation du nom de ce personnage dans *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 580 (et 1422) et *Ann. épigr.*, 1926, n° 99 serait due à sa révocation sur ordre de Timésithée.

P. 235. Il met en doute l'identité de Q. Decius, gouverneur de Mésie inférieure en 234 (cf. *C. I. L.*, III, nos 12519, 13724, 13758), avec l'empereur Décius et suggère de restituer le nom de *Menophilus*, au lieu de *Decius*, dans *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 580.

Dans les notes sont commentées plusieurs autres inscriptions martelées du III<sup>e</sup> siècle.

P. 239-277. A. Bernardi étudie le statut des *cives sine suffragio* ; usage de quelques inscriptions.

P. 278-290. E. Ghislanzoni. Trois inscriptions marquant frontière entre des territoires, gravées sur le rocher dans la région de Bellune (massif du Civetta) :

- 22) a et b) F<sup>N</sup> ,  
BEL·IVL  
c) F<sup>N</sup>  
ivl. bel.

Dans c, l. 2, l'ordre des noms est inversé.

Il s'agit des limites entre les cités de *Bellunum* — *Bel(lunatorum)* — et de *Julium Carnicum* — *Jul(iensium)*.

Pour l'usage de marquer ainsi les confins, par des inscriptions

*rupestres* (elles sont assez rares), cf. l'allusion formelle de *C. I. L.*, III, n° 567. Diverses formules employées (notamment avec *inter*) ; présentation matérielle (souvent les noms des deux peuples, ou des deux propriétaires, sont gravés sur deux faces opposées).

P. 291-293 avec fig. E. Ghislanzoni. A Sermione (Haute Italie). Borne milliaire.

23) DN IMP CAES  
fl. CONSTANTINO  
maximo  
p. F VICTORI·AVGVSTO  
5 p ONTIF·MAXIMO  
trib·POTESTATIS·XXV  
IMP·XXIII·COS·VIII  
PROCONS  
humanarvm·rerum  
IO OPTIMO·PRINCIPI  
divi CONSTANTI FILIO  
BONO·R·P·NATO  
A·P· XVII

L. 13 : < m. (?) > p.

Date probable : les 10 premiers mois de 329 ap. J.-C. Le chiffre de la *trib. pot.* et des salutations impériales dépasse le maximum jusqu'ici attesté pour Constantin.

Très nombreux milliaires de cet empereur en Haute Italie (cf. *C. I. L.*, V, nos 8004-8005, 8040-8041, 8059, 8069-8070, 8079-8080), attestant un travail considérable de réfection des routes en Transpadane entre 320 et 330.

*Sermio* se trouve sur la grande route de Padoue à Milan par Vérone, *Brixia* et Bergame. Les milles sont comptés à partir de Vérone ; le milliaire, trouvé à

Sermione, provient en fait de Peschiera (25 kilomètres de Véronne).

ATTI DELLA PONTIFICIA ACCADEMIA ROMANA DI ARCHEOLOGIA, RENDICONTI, XIII, 1937.

P. 41-58. Margherita Guarducci. Les offrandes des conquérants romains aux sanctuaires de la Grèce connues par les textes ou les inscriptions.

P. 117-125. Pio Paschini revient sur l'inscription de Grado (*Ann. épigr.*, 1938, n° 135), qui ne peut être antérieure au dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle, l'église ayant été consacrée en 579.

P. 127-129. M. della Corte. Révision du graffiti dit de Cosumalus, près de la *Memoria Apostolorum* sous la basilique de Saint-Sébastien sur la voie Appienne. Lire :

24) *IIII k. [Oct]ob., T. Rufos., Omalus servus Dei et Victorinus deterioris rog. quod bene nauigent ui orationis. Rog(ant).*

Le consul est soit T. Atilius Rufus Titianus (127 ap. J.-C.), soit T. Flavius Novius Rufus (entre 218 et 222 ap. J.-C.).

BOLLETTINO DEL REALE ISTITUTO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DELL'ARTE, VII, 1937.

P. 3-26 et pl. I-XXX. G. Jacopi. Mission archéologique italienne en Anatolie, première campagne d'exploration. Parmi les inscriptions publiées nous retenons les suivantes :

P. 6-7 et pl. V, fig. 17. A *Pompeïopolis*.

25)

Τὴν θειοτάτην Σε[βαστήν]  
τὴν Κορνηλίαν Σαλωνεῖ[ναν]  
γυναῖκα τοῦ κυρίου ἡμῶν  
θειοτάτου Αὐτοκράτορος  
Πουδλίου Λικιννίου Ἐγνατίου  
Γαλιηνοῦ Εὐσεβοῦς Εὐτυ-  
χοῦς Σεβαστοῦ μητέρα  
τοῦ θεοῖδεστάτου καὶ θεο-  
φιλεστάτου Καίσαρος τοῦ κυ-  
ρίου ἡμῶν Πουδλίου Λικιννίου  
Οὐαληριανοῦ νέου Εὐσεβοῦς  
Εὐτυχοῦς Σεβαστοῦ ἡ λαμπρο-  
τάτη μητρόπολις τῆς Παφλαγο-  
νίας Πομπηϊόπολις διὰ Κλαυ-  
δίου Αἰλιανοῦ ἱερέως τῶν  
Σεβαστῶν καὶ πρώτου ἄρχοντος  
εὐτυχῶς  
ἔτει σξα.

Date : 261 = 255-256 ap. J.-C.

P. 11-12 et pl. X, fig. 32. A *Getmé*.

26)

Α Γ α θ η τ υ χ η  
Γ Ν Κ Λ α υ δ ι ο ν Σ ε β  
Η Ρ Ο Ν Υ Π α τ ο ν  
Π Ο Ν Τ Ι Φ Ι Κ Α Γ Α μ  
Β Ρ Ο Ν Α Υ Τ Ο Κ Ρ Α Τ Ο  
Ρ Ο Σ Κ Α Ι Σ Α Ρ Ο Σ Μ  
Α Υ Ρ Η Λ Ι Ο Υ Α Ν Τ Ω  
Ν Ε Ι Ν Ο Υ Σ Ε Β Α Σ Τ Ο Υ  
Τ Ο Ν Π Α Τ Ρ Ω Ν Α Κ Α Ι  
Κ Τ Ι Σ Τ Η Ν Η Μ Η Τ Ρ Ο  
Π Ο Λ Ι Σ Τ Η Σ Π Α Φ Λ Α  
Γ Ο Ν Ι Α Σ Π Ο Μ Π Η Ι Ο  
Π Ο Λ Ι Σ Δ Ι Α Α Ι Λ Ι Ο Υ  
Ο Υ Α Ρ Ι Α Ν Ο Υ Κ Υ Ρ Η  
Ν Ι Ο Υ Κ Υ Ρ Ι Ν Α Σ Ε Β Α  
Σ Τ Ο Φ Α Ν Τ Ο Υ Κ Α Ι  
Π Ρ Ω Τ Ο Υ Α Ρ Χ Ο Ν Τ Ο Σ  
Τ Ο Υ Ρ Ο Δ Ε Τ Ο Υ Σ

Date : 174 = 168-169 ap. J.-C.





BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU  
COMITÉ DES TRAVAUX HISTO-  
RIQUES. PROCÈS-VERBAUX DES  
SÉANCES, 1938.

Novembre.

P. VIII-X. L. Poinssot. A El-  
Djem (*Thysdrus*).

P. IX. Plaque de marbre.

29)

ITA·TIBI·CONTINGAÑ  
QVAE·CVPIS·VT·HOC·SA  
CRVM·NON·VIOLES  
SVILLIVS·GENIALIS RVFI·F  
VA·I·M·VII·D·XII·

P. IX-X. Plaque de marbre.

30)

Q·V·A·L·E·R·I  
M·A·X·I·M·I·F  
SIC·TIBI·CONTIN  
GAT·QVOD·VIS  
V·T·T·V·H·O·C  
S·A·C·R·V·M·N·O·N  
V·I·O·L·E·S·Ø

Rapprocher de ces textes les  
nos 41-43 de l'*Ann. épigr.*, 1937  
et plus loin, le n° 51.

P. XIV. L. Poinssot et L. Gail-  
lard. A Carthage. Épitaphe.

P. XIV. L. Poinssot. Correc-  
tions au n° 26 de l'*Ann. épigr.*,  
1925 et au n° 1211 du *C. I. L.*,  
VIII.

Décembre.

P. V. Basalo. Au Moulin du Fa  
(Charente-Inférieure). Fragment  
d'épitaphe.

P. XIII-XV. L. Poinssot et  
Ch. Saumagne. Au nord de *Fur-  
nos Majus*.

31) Nouvelle borne de la *Fossa  
regia*, entre l'*Africa nova* et  
l'*Africa vetus*, portant le texte  
habituel ; rappel des huit bornes  
déjà signalées.

P. XV-XVIII. E. Albertini. A  
Guelaa-Bou-Sba.

P. XV-XVII. Quatre épitaphes,  
dont celle-ci :

32)

Q·TITACIVS  
SCAEVA·VAG  
ESIS·VIXIT·  
A·LXXXV·

5 H E S

L. 2-3 : *Vage(n)sis*, originaire  
de *Vaga* (Béja en Tunisie).

P. XVII-XVIII. Fragment de  
borne milliaire au nom de l'em-  
pereur Maxime et de son fils.  
Renvois aux autres milliaires  
africains de ces princes.

P. XVIII-XXII. E. Albertini,  
L. Leschi et P. Courtot. A *Allava*  
(Lamoricière).

P. XVIII-XIX. Fragment de  
borne milliaire au nom de l'em-  
pereur Macrin.

P. XIX-XX. Caisson funéraire.

33)

D I S M A Ø  
N I B V S Ø S ·  
IVLIA MAGDIRA  
V I X A N X L V

5 OBIT NAT RED

L. 5 : *obit(um) nat(i) red(di-  
derunt)*.

P. XX-XXII. Trois épitaphes  
datées par l'année de la province ;  
une, sans doute païenne, semble

être de 313 ap. J.-C. ; les deux autres, chrétiennes, sont du 2 novembre 447 et du 23 mars 552 ap. J.-C.

Id., 1939.

Janvier.

P. xi. L. Poinssot. A Sidi-Yati (île de Djerba). Mosaïque.

34) CELSINVS CVM  
 SVIS RENOBAT

P. xiii. E. Albertini. A Saint-Leu (*Portus magnus*). Marque sur un plat d'Arezzo.

Février.

P. xi-xii. L. Poinssot et M. Raybaud. A La Chebba. Épitaphe chrétienne.

P. xii-xiii. L. Poinssot et L. Gaillard. A Henchir-Bijga (*Bisica Lucana*). Deux épitaphes.

Les n<sup>os</sup> 1384 et 1385 du *C. I. L.*, VIII, viendraient du même endroit.

P. xiii-xv. L. Poinssot. Les inscriptions n<sup>os</sup> 25465-25471 du *C. I. L.*, VIII, proviennent de ruines situées à 13 kilomètres environ de Béja, non d'une ruine située à 29 kilomètres de cette ville.

P. xv. L. Poinssot. A Sidi-Bou-Saïd. Épitaphe.

P. xviii. A. Truillot. A Sousse. Ex-voto à Saturne ; la stèle porte au revers les lettres énigmatiques

35) M·K·S·  
 L·K·D·

Tuiles avec marques.

Mars.

P. xv-xxvi. L. Leschi. A Lambèse.

P. xvii-xviii. Pilier.

36) D S S M S  
 G E N S P R  
 A E D E M V E  
 T V S T A T E S  
 5 D I L A P S A M  
 S E R G I V S  
 M A R I A N V S  
 A N I S T E S A M  
 P L I A V I T A C  
 10 R E S T I T V I T E T  
 C A N D E L A B R A  
 D D I D E M Q D D

L. 1 : sans doute *D(eo) S(ancto) M(agno) S(ilvano)* ; l. 2 : peut-être *Gen(io) pr(aetorii)* ; l. 12 : *d(e)d(it) idemq(ue) d(e)d(icavit)*.

Rapprocher le n<sup>o</sup> 18245 du *C. I. L.*, VIII, où *D. M. S.* semble devoir se lire *D(eo) M(agno) S(ilvano)*.

P. xx. Fragment d'une dédicace à Marc Aurèle ou à Lucius Vérus.

P. xx-xxii. Six fragments d'une inscription monumentale, auxquels il faut joindre le n<sup>o</sup> 2682 du *C. I. L.*, VIII. On a ainsi le texte suivant :

37) 1<sup>re</sup> ligne :  
 [...L. A]emilius Marcellinus pp.  
 aedem cum porticibus sua pecu[nia]  
 fe]cit et praeterea ad exornandam  
 eam  
 2<sup>e</sup> ligne :

[columnas or]natas n. sex secun-

*dum uoluntatem L. Aemilii Saluiani eg. m.[u. fra]tris sui ob amorem ciuium posuit et dedicauit.*

L. 1 : *p(rimi)p(ilaris)* ; l. 2 : *n(umero) sex ; eg(regiae) m(emorae) [v(iri)]*.

Cf. *C. I. L.*, VIII, nos 2598, 2758.

P. xxiii-xxvi. Base.

38) M · A V R E L I O  
C O M I N I O C A S  
S I A N O L E G A V G G  
P R · P R · C · V · P R A E  
S I D I · G E N I O  
V I R T V T V M  
O M N I V M ·  
C L O D I V S ·  
L V C I F E R · P R A E  
F E C T · C L A S S I S  
· V · E ·

Cominius Cassianus est connu comme légat à Lambèse par de nombreuses inscriptions ; sa légation va de juillet 210 à juillet 211. Le texte du *C. I. L.*, VIII, n° 6357 = n° 19337 doit dater non de 212, mais de 211.

Mai.

P. v-vi. L. Poinssot. A Bordj-el-Kreïï. Épitaphe (meilleure lecture du *C. I. L.*, VIII, n° 11161).

P. vi-vii. L. Poinssot et M. Si-cart.

P. vi. A Tebourba. Épitaphe.

P. vii. A Henchir-Saroula. Base avec un nom de femme.

P. ix. L. Gaillard. A Carthage. Marques sur des anses d'amphore.

P. xiii-xv. L. Leschi et Godon. A Menaa (dans l'Aurès).

P. xiii-xiv. Épitaphes.

P. xiv-xv. Partie droite de l'inscription du *C. I. L.*, VIII, nos 2469 et 17958, confirmant à peu de chose près la restitution antérieurement proposée.

P. xvi-xix. L. Leschi et Logeart. Dans la commune de Guettar-el-Aiech.

P. xvi-xvii. Dé d'autel.

39) G E N N I O A V B V R V  
Æ I C O L L E G I C V R · B E  
N S I V M V O T V M O  
P R E R V N T D O  
T I I M I N V S E T I  
P F C V R A

L. 1-3 : *Gennio Auburu[ten-sium] et collegi cur(atorum) Be...n-sium...*

Les *Auburulenses* n'étaient connus que par des textes où le début de l'ethnique était mutilé.

P. xvii-xviii. Fragment du n° 7379 du *C. I. L.*, VIII, qui, par suite, ne paraît pas avoir été trouvé à Constantine.

P. xviii-xix. L. Leschi et Logeart. Au douar Ouled-Si-Ali de la commune mixte d'Aïn-el-Ksar. Épitaphe.

P. xix-xxiv. P. Massiera. Nouvelles bornes milliaires du Hodna occidental (cf. *Ann. épigr.*, 1937, nos 45-46).

Ces milliaires, plus ou moins mutilés, sont aux noms des empereurs de la Tétrarchie, de Gordien III, d'Élagabal dont le nom a été remplacé par celui de Sévère Alexandre, lui-même postérieurement martelé (mention du pro-



curateur T. Aelius Decrianus), d'Élagabal (même mention), de Sévère Alexandre et de Macrin.

Révision de deux textes publiés en 1937, dont le n° 45 de l'*Ann. épigr.*, où il faut lire NVS (et non MVS) à la l. 1 et seulement RI,

reste de [Dec]ri[anum], à la l. 6 : la borne date du règne de Macrin.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE  
HELLÉNIQUE, LXII, 1938.

P. 37-41 et pl. XIV. J. Roger.  
A Philippes. Base.

- 40) ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕ  
ΒΑΚΤΩ ΕΥΣΕΒΕΙ ΑΝΕΙΚΗ  
ΤΩ Λ ΣΕΠΤΙΜΙΩ ΣΕΟΥΗΡΩ  
ΠΕΡΤΙΝΑΚΙ ΘΕΟΥ·Μ·ΥΙΩ ΘΕΟΥ  
5 ΚΟΜΜΟΔΟΥ ΑΔΕΛΦΩ ΘΕΟΥ  
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ ΕΓΤΟΝΩ ΘΕΩΝ  
ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΚΑΙ ΤΡΑΙΑΝΟΥ·ΑΠ  
ΟΓΟΝΩ ΚΑΙ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣ  
ΑΡΙ ΣΕΒΑΚΤΩ Μ ΑΥΡΗΛΙΩ ΑΝΩ  
10 ΝΕΙΝΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙΣΑ  
ΡΟΣ ΣΕΟΥΗΡΟΥ ΠΕΡΤΙΝΑΚΟΣ  
ΥΙΩ ΘΕΟΥ ΚΟΜΜΟΔΟΥ ΑΔΕΛ  
ΦΙΔΕΙ ΘΕΟΥ Μ ΕΓΓΟΝΩ ΘΕΩΝ  
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ·ΑΔΡΙΑΝΟΥ  
15 ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΑΠΟΓΟΝΩ ΚΑΙ·ΙΟΥ  
ΛΙΑ ΔΟΜΝΑ ΣΕΒΑΣΤΗ ΜΗΤΡΙ  
ΚΑΣΤΡΩΝ ΟΙ ΠΕΝΤΑΠΟΛΕΙΤΑΙ  
... ΟΙ ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΕΙΤΑΙ  
ΒΕΡΓΑΟΙ ΣΚΙΜΒΕΡΤΙΟΙ ΓΑΖΩΡΙΟΙ  
20 ΤΗΝ ΘΥΣΙΑΝ

La dédicace a peut-être été faite lors du passage de Septime Sévère en Thrace, à son retour de la guerre parthique (premiers mois de 202 ap. J.-C.). La penta-

pole, mentionnée aux l. 17-19, est inconnue par ailleurs.

P. 51-54 avec fig. J. Bousquet.  
A Bouloustra, près d'Abdère.  
Fronton.

- 41) ΑΓΑΘΗ ΤΥ  
ΧΗ  
Γ ΚΑΚΤΙΟΣ ΕΕ  
ΖΤΟΣ ΑΡΧΙΒΟΥΚΟΛΟΣ ΘΕΩ  
ΔΙΟΝΥΣΩ ΚΑΤ ΤΟΙΣ ΕΥΝΗΜΕΤΑΙΣ  
ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΤΟ ΜΑΓΑΡΟΝ ΕΠΟΙΗΣΕΝ

Μάγαρον se trouve pour la première fois dans une inscription

(sens possibles du mot ici, p. 53).  
Remarques sur l'*archibucolus*,

chef d'une confrérie dionysiaque de mystes.

P. 409-432 avec fig. P. Collart. Inscriptions de Philippes qui figurent presque toutes dans P. Collart, *Philippes ville de Macédoine* (voir plus loin).

P. 443-483. P. Lemerle. Chronique des fouilles, 1938.

P. 458. A Corinthe. Fragment de fronton.

42) *Veneri.*

P. 459. A Sicyone. Base (la division des lignes n'est pas indiquée).

43) *L. Cornelius L. f. Sulla imper. Martei.*

P. 475-476. A Philippes.

P. 475-476 avec fig. Base.

44) NEPTVNO DEO·ET  
SACRIS·DIOSCVRIS  
EX VISV  
D I N I S · D E F  
5 C I L A N A V T A  
ET C R A S I N I V S ·  
V A L E N S · D · S · F · C ·

Fin de la l. 4 et l. 5 : l'interprétation reste incertaine.

P. 476 avec fig. Bloc.

45) D M  
V I A T O R E I L I V S (*sic*)  
L I C I N I A N I P R O  
T E C T O R I D E S C O  
L A S E N I O R E P E D I  
T V M Q V I V I X S I T  
A N N O S Q V A T T O R  
M E S E S N O V E H I C E S T  
D E P O S I T V S  
X A I P E ΠΑΡΟΔΙΤΑ

P. 478. Reproduit l'inscription de Samothrace donnée plus haut, n° 2.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE, CLASSE DES LETTRES, 5<sup>e</sup> série, XXIV, 1938.

P. 136-137. J. Breuer. A Arlon. Fragment.

46) I N H D *d. deo*  
A P O L *vicani*  
O R O L *posuer.*

L. 3 : *Orol(aunenses)*; c'est la première fois que nous avons le nom primitif d'Arlon.

P. 137-139. J. Vannérus. Note complémentaire relative à l'inscription précédente.

L. 2 : d'après V. Tourneur, restituer *vir.*, abréviation de *Vir(otuti)*, épithète gauloise connue d'Apollon (*C. I. L.*, XII, n° 2525; XIII, n° 3185), mais on peut songer aussi à *vin.*, abréviation de *Vin(donno)*, autre épithète gauloise du dieu (*C. I. L.*, XIII, nos 5664-5666).

BULLETIN DE LA COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNE XVIII, 3<sup>e</sup> partie, 1933-1935 (paru en 1938).

P. 315. Sigal. Cippe.

47) V I V O N T  
D E I  
M A N E S  
S A C R M · V M A N E  
T · V E T T I V S · P · F ·  
P A P · L O R I P E S  
S V M M A E · R V D I  
*p.* u E T T I V S · T · F ·  
P A P · M A R T I A L I S  
D V A S · V E T T I A S · T · L ·  
S V A V I S · E T · V T I L I S

L. 4 : dans *sacrum* VM liés.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE CHAMPENOISE, XXXII, 1938.

P. 163-177. J. Fromols.

P. 163-164 avec fig. Marques de potiers gallo-belges.

P. 176-177 avec fig. A Luxeuil (Haute-Saône). Dans les travaux de réfection de l'établissement thermal. Pierre brisée en quatre fragments.

48)      BRIXTAE (sic)  
          IRMANVS

L. 2 : [F]irmanus.

Il est probable que ces débris appartiennent à une dédicace *Luxovio et Brixiae G. Iul. Firma[n]us u. s. l. m.*, connue seulement par une tradition manuscrite (*C. I. L.*, XIII, n° 5426 ; H. Dessau, *I. L. S.*, n° 4680).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE, 3<sup>e</sup> série, III, 1938.

P. 47-48. R. Lizop. Dans la vallée de la Neste et le pays de Luchon (Hautes-Pyrénées). Autels.

51)

DIS·MANIBVS·  
CALVENTIAE MAIORINAE  
VIXIT·AN·VIII·INITIATA  
ITA TIBI CONTINGAT HVNC TEMPLVM PROP  
ET QVAE CVPIS VT·TV OSSA·MEA NON  
VIOLES·

Rapprocher les n°s 41-43 de l'*Ann. épigr.*, 1937 et plus haut, les n°s 29 et 30.

P. 148-153. A. Piganiol propose

P. 47. A Bazus-sur-Neste.

49)      BAIASE  
          SILVINV  
          VERECVNDI  
          FIL  
          V·S·L·M·

P. 48. Sur le plateau de Sainte-Christine, près Montauban-de-Luchon.

50)      ILIXONI  
          DEO  
          TAVRVVS  
          SABINVS  
          V·S·L·M·

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1938.

P. 123-129. R. Louis. A Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne).

P. 123-124 avec fig. Graffites sur des vases.

P. 126-129 avec fig. Fragments d'un verre moulé avec inscription, représentant une course de chars et une course au lièvre.

P. 130-135. A. Merlin et G. Lapeyre. A El-Djem (*Thysdrus*).

des lectures et interprétations nouvelles pour les fragments des Fastes d'Ostie figurant dans l'*Ann. épigr.*, 1936, n°s 97-99.

52) N° 97, l. 3 : l'incendie aurait eu lieu à Ostie, non à Rome ; l. 11 : se rallie à la restitution *M[art.]* (*Ann. épigr.*, 1936) contre *M[aias]* (*ibid.*, 1938, n° 150) ; l. 11-12 : *miss. XXX* doit se compléter [*circenses*]*[miss(us) XXX]* ; dans l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 30, l. 37 : compléter [*missu*]*s* au lieu de [*diebu*]*s* ; l. 13 : compléter *proc[onsule]*.

N° 98, l. 8 : compléter [*inq*]*uietaverit*.

N° 99, l. 4 : le nom du premier des *duoviri c(ensoria) p(otestate) q(uinquennales)* manque ; l. 9-10 : il s'agit d'une lettre de Marc Aurèle informant le Sénat de la mort (*excessu[s]*) d'un enfant qu'il avait eu de Faustine ; l. 14-19 : propose, à titre conjectural, une restitution d'ensemble, où notamment il lit, l. 18, *pos(uit) s(ua) p(ecunia)* et voit, l. 19, une date consulaire (148 ap. J.-C.).

P. 162 et fig. p. 165. R. Louis. A Soissons. Cippes funéraires donnés dans l'*Ann. épigr.*, 1932, n° 23.

P. 175-183. F. Benoit. A Arles.

P. 175-180 avec fig. Découverte de deux fragments de l'inscription n° 674 du *C. I. L.*, XII, parfois suspectée à tort.

P. 180-183 avec fig. Couverture de sarcophage.

53)

HIC CONDITVS I	ACET
NOMINE TOLO	SANVS
BRITANNVS N	ATIONE
PROCONSVL	IS DOLOR

Le proconsul doit être Anicetus Auchenius Bassus, ancien proconsul de Campanie, peut-être beau-frère de Symmaque.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
DES LETTRES DE LUND 1937-  
1938, 1938.

IV, p. 1-53. S. Agrell considère que les runes germaniques ont leur origine dans la cursive latine ; il s'appuie en particulier sur les inscriptions de Pompéi et les tablettes magiques dont il reproduit quelques-unes.

BULLETIN DE L'INSTITUT HISTORIQUE  
BELGE DE ROME, XVIII,  
1937.

P. 103-107 avec pl. I. Fr. de Ruyt. A Rome, à Valle Giulia, sur le terrain de l'Académie belge. Borne de travertin *in situ*.

54)

VIRG

TI · CLAVDIVS  
DRVSI · F · CAESAR  
AVG · GERMANICVS  
PONTIFEX · MAXIMVS  
TRIBVNIC · POTESTAT · IIII  
COS · III · IMP · VIIII · P · P  
XI P CXXL

Date : 44 ap. J.-C.

Onzième borne relative au pèrage de l'aqueduc de l'*aqua Virgo*, que Claude fit reconstruire (*C. I. L.*, VI, n° 1252) ; séparée des bornes voisines par une distance de 240 pieds. Deux autres bornes semblables de Claude et trois de Tibère, en 36-37 ap. J.-C., sont déjà connues



(C. I. L., VI, nos 31565 b et d ;  
— nos 31565 a et c ; *Ann. épigr.*,  
1911, n° 177).

BULLETIN DU MUSÉE DE BEY-  
ROUTH, I, 1937.

P. 77-84. H. Seyrig. A Baalbek.

P. 77-83. Inscriptions tirées  
des murs de la basilique théodo-  
sienne qui se trouvait dans la  
grande cour du temple de Jupi-  
ter.

P. 78. Base.

55)

*Diuo*  
*Vespasian.*  
*Aug.*

*Antonia*

5

*Ti. f. Paqata et*  
*Priscilla*

*ex testamento Antoni Tauri pp. p. a.*

L. 7 : p(osuerunt) p(io) a(ni-  
mo).

P. 78. Base brisée en bas.

56)

*Diuo*  
*Tito Caesari*  
*Aug. f. Aug.*

P. 79. Base.

57)

[Ἰπὲ]ρ σωτηρίας καὶ νείκης [τοῦ]  
κυρίου ἡμῶν Αὐτοκράτο[ρος]  
Καίσαρος Μ. Αὐ[ρηλίου Ἀντωνεῖ]-  
[γου Σεβ. καὶ Π. Σεπτιμίου Γέτα Σεβ.]  
[καὶ Ἰουλίας τῆς] μητρὸς αὐτῶν  
Σεβ. καὶ τοῦ σύμ παντος αὐτῶν  
οἴκου καὶ αἰῶ fleur νίου διαμονῆς  
Ἀντώνιος en Σιλουανὸς  
οὐετράνος cornet ἀπὸ βενφικ.  
Ἀπαμεὺς εὐξά μενός καὶ εὐ-  
χαριστῶν ἅμα τῇ συμβίῳ  
καὶ τοῖς τέκνοις ἀνέθηκεν.

Ce vétéran d'Apamée avait  
servi comme bénéficiaire.

P. 79. Base.

58)

*Liberatori orbis romani*  
*fortissimo ac piissimo inui-*  
*ciiss moque d. n. Caio Aurel.*  
*Valerio Diocletiano L. Ar-*

5 *lorius Pius Maximus u. c.*  
*leg. eorum pro p. num[ini]*  
*maiestatique eius dica-*  
*tissimus.*

L. 6 : *eorum* est emprunté à  
une formule où Dioclétien était  
associé à Maximien.

L. Artorius Pius Maximus, ici

gouverneur de Phénicie-Syrie,  
a été préfet de la Ville en 298 et  
proconsul d'Asie.

59)

T. Statilio

Maximo Seuero  
L. Iuuentio Munio  
auguri Xuiro stilitibus  
iudicandis quaestori Aug.  
trib. pleb. praetori  
patr. col.

Ce personnage semble inconnu.

P. 79. Base.

P. 80. Base.

60)

Sex. Attio L. filio Vol.  
Suburano Aemiliano praef.  
fabr. praef. alae Taurianae tor-  
quatae adiutori Vibi Crispi leg.  
5 Aug. pro pr. in censibus accipiendis  
Hispaniae citerioris adiut. Iuli Vrsi  
praef. annonae eiusdem in praefect.  
Aegypti proc. Aug. ad Mercurium  
proc. Aug. Alpium Collianarum et  
10 Pedatium Tyrriorum et Cammun-  
tiorum et Lepontiorum procur.  
prouinc. Iudaeae proc. prouinc.  
Belgicae  
Mari Cethegi cornic. piiss. fratres.

L. 14 : cornic(ulari) piiss(imi)  
fratres.

La procuratèle ad Mercurium  
consistait à diriger des greniers  
à Alexandrie (C. I. L., X,  
n° 3847 = H. Dessau, I. L. S.,  
n° 1398). Les *Pedales Tyrii* et  
les *Camuntii* sont inconnus ;  
les *Lepontii* seraient « un rameau  
disjoint de cette nation, établi  
entre Suse et Turin ».

Nous avons sans doute ici le  
cursus, jusqu'à présent ignoré, du  
personnage que Trajan fit préfet  
du prétoire dès 98 et auquel il  
permit, en lui donnant le rang  
prétorien, l'accès au consulat en

101 (*Prosop. imp. rom.*, 2<sup>e</sup> édit.,  
I, p. 274, n° 1366).

Julius Ursus fut préfet  
d'Égypte vers 84 (O. W. Rein-  
muth, *The prefect of Egypt*,  
p. 133) ; on ne savait pas qu'il  
avait été avant préfet de l'an-  
none.

Vibius Crispus est à identifier  
avec Q. Vibius Crispus (*Prosop.*  
*imp. rom.*, 1<sup>re</sup> édit., III, p. 420,  
n° 379), dont la légation en Es-  
pagne, jusqu'à présent ignorée,  
doit se placer sous Titus ou dans  
les premières années de Domi-  
tien.

P. 82. Base.

61)

*C. Iul. Pacideio Fir-  
mo hastato leg.  
XIII Gem. Pacideius  
Firmus > leg. I Adiutricis  
patri.*

La 1<sup>a</sup> *Adjutrix* fut amenée en  
Syrie pour la guerre parthique  
de Trajan.

P. 82. Deux bases identiques.

62)

*Folni Marcellus et  
Quintus M. Folni Sex. f. Fab. Seueri  
fili uotum patris dedic.  
V. l.*

L. 4 : *V(otum) l(ibenter).*

P. 82. Base incomplète en  
haut.

63)

..... [Car]-  
*maeus Ti. f. Fab. Mon-  
tanus Quintillianus  
Ti. Carmaei Quintilli  
qui et Pastor fil. pro  
salute sua et Firmi-  
nae uxoris et filio-  
rum Firmini et Mon-  
tani et Marcellae  
u. l. a. s.*

P. 82-83. Base.

64)

*[E]x responso dei Conna[e]  
Baebius Aurelianus  
Dius dec. col. Hel.  
pro salute sua et  
5 Ant. Diodorae h. f.  
[c]oniug. et filiorum  
suorumque omnium  
u. l. a. s.*

L. 3 : *dec(urio) col(oniae)  
Hel(iopolitanae)*; l. 5 : *h(ones-  
tae) f(eminae).*

*Conna*, dont le dieu (anonyme)  
a rendu l'oracle, est générale-  
ment identifiée à Ras Baalbek,  
grosse bourgade située au point

culminant de la route de Baalbek  
à Homs.

P. 83. Bloc.

65)

Τόπος  
γιτονίας  
Γερδας  
ἀνωτέρας.

P. 83. Petite base trouvée dans  
le temple de Bacchus.

66)

GERDA SVP

*Gerda sup(erior).*

Le site de Gerda-le-Haut est  
inconnu.

P. 83-84 avec fig. Sur la colline  
de Cheikh Abdallah, qui domine  
Baalbek. Bloc brisé en bas.

67)

M E R C V R  
O D O M .  
L . A F I D E N V S  
S T A T I . . A . .

5 VAL

L. 4 : *Stati[li]a[n(us)] (?)*.

P. 84-85. H. Seyrig. A Bey-  
routh.

P. 84. Base.

- 68) *Statiae Q. f. Rufillae*  
*L. Afideni Valentis*  
*sacerdoti diuae*  
*Aug. publice dec. decr.*

Le mari de Statia est un parent du L. Afidenus Stati[li]a[n(us)] de l'inscription précédente.

P. 85. Base.

- 69) *I. O. M. H.*  
*A. Flavius Eque-*  
*ter et Iulia*  
*Victorina uxor*  
*consecraue-*  
*runt.*

P. 85. Plinthe d'une image de Jupiter Héliopolitain.

- 70) *I. O. M. H.*

P. 91-93 avec fig. H. Seyrig. A Bted'el, entre Šlifa et Deir el-Ahmar. Cippe avec inscriptions grecques fort mutilées sur le pourtour de sa corniche et deux côtés de sa base.

71) Dédicace faite à un dieu héliopolitain par un citoyen romain, dont le surnom est Φλάουος, pour sa propre santé et celle de plusieurs autres personnes : Κοῦν[τος ?], Μαρθωνη, Οὐτελλια...

P. 95-97 avec fig. H. Seyrig. A Baalkek, dans la grande cour du temple de Jupiter. Graffite tracé négligemment au lit d'attente d'un tambour supérieur de colonne. Daté de ἔτους αοτ', λώου β' (2 lōos 371 = 2 août 60), le texte présente de nombreuses incertitudes et demeure énigmatique.

P. 99-100. Remarques de F. Staehelin sur la procuratèle

des Alpes Cottiennes et de quelques peuples voisins, mentionnée plus haut, n° 60.

BULLETIN OF JOHN RYLANDS LIBRARY, XXII, 1938.

P. 419-444. D. Atkinson. Nouvelle étude sur la formule *Sator arepo* et ses rapports avec le christianisme.

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA, LXIV, 1936, publié en 1938.

P. 5-12 et 2 pl. G. Calza. A Ostie, nécropole d'affranchis le long de la *via Laurentina*. Remarques sur les cinquante épitaphes trouvées encore *in situ*. Les textes sont publiés ailleurs (cf. plus loin, nos 143-150).

P. 13-17 et 2 pl. C. Pietrangeli. A propos d'un autel de Soriano nel Cimino, sculpté sur les quatre faces, donne une liste des monuments dédiés aux Lares, dont bon nombre avec inscriptions; reproduit le *C. I. L.*, VI, n° 446.

P. 31-36. Margherita Guarducci.

Dans le calendrier d'Antium (*Ann. épigr.*, 1922, n° 87), au 23 *sextilis* (août), lire (fig. 1) :

72)  
*V[olk(ano) H]orae Qui[r(ini)].*

De même, dans le calendrier des Arvaes au 23 août (*C. I. L.*, I, 2<sup>e</sup> édit., pars 1, p. 326), la l. 3 est à compléter ainsi (fig. 2) :

73)  
*[Horae] Quir(ini) in Colle.*



Sur *Hora Quirtni*, cf. Ovide, *Métam.*, XIV, 829 et suiv.; Aulu-Gelle, XIII, 23, 2; Ennius, *Ann.*, fr. 71 B.

Remarques sur d'autres indications données au même jour par ces documents. Dans le calendrier des Arvales, la restitution

**74) Volcano** [*in circo Flam.*]

ne convient pas; les *Fasti Valenses* (*C. I. L.*, I, 2<sup>e</sup> édit., pars 1, p. 240), d'après lesquels elle a

**75) EX FIGL MACEDO HÆRIAN SEVERI  
EX OFIC SYNTRO**

Exemplaire permettant de compléter le n° 606 du *C. I. L.*, XV, qui doit se lire :

**76) EX FIG TEMPESINIS  
TEG SERVILI FIRMI  
PAET ET APRON COS**

P. 141-225 avec 12 fig. Herbert Bloch. Les marques doliaires et l'histoire édilitaire de Rome (*à suivre*).

1<sup>re</sup> partie : Exposé critique du développement des études sur les marques doliaires de l'origine à aujourd'hui; combat la théorie récente de G. Cozzo (*Mem. dei Lincei*, 1936), vis-à-vis de laquelle l'auteur adopte une attitude « complètement négative ».

2<sup>e</sup> partie : Présente les résultats de recherches analytiques sur une série de monuments des diverses époques : groupe du temps de Domitien, monument dit temple d'Auguste, thermes

été proposée, semblent inexactes.

P. 55-82 et 3 pl. G. Gatti. Manuscrit inédit du P. Luigi M. Bruzza sur la digue du Tibre à Marmorata. Nombreuses marques doliaires figurant déjà au *C. I. L.*, XV.

P. 68. Cipse au nom des censeurs de 700 av. J.-C. (*C. I. L.*, I, 2<sup>e</sup> édit., pars 2, fasc. 1, n° 766 k; *C. I. L.*, VI, n° 31540 k).

P. 78, n. 64. Lire ainsi le n° 294 du *C. I. L.*, XV :

de Trajan, marchés de Trajan, *atrium Vestae*, etc. Listes des estampilles; les conclusions chronologiques qu'on en peut tirer sont confrontées avec celles qu'on possède par ailleurs.

P. 187, n. 49. Compléter ainsi le *C. I. L.*, XV, n° 60 :

**77)**  
...Æ·STATI·MARCI·BASSI  
...PRA PLOTÆ ISAϞCÆ

L. 1 : [C]ae(pioniana); l. 2 : [ex] pra(edis).

BULLETTINO DEL MUSEO DELL' IMPERO ROMANO, VII, 1936 (appendice au tome LXIV, 1936 du *Bullettino comunale di Roma*).

P. 29-40. G. Samonati. Rapports entre Rome et les Alliés entre 133 et 124 av. J.-C. Quelques allusions aux inscriptions.

P. 41-49. Margherita Guarducci. L'offrande de L. Mummius à Tégée (*I. G.*, V, 2, n° 77; A. von Premerstein, *Jahreshefte*, XV, 1912, p. 197 et suiv.) doit avoir été dédiée à Athéna Aléa.

P. 57-59 et 2 pl. D. Mustilli. Deux autels nouvellement entrés au Musée national de Naples, dont le n° 1583 du *C. I. L.*, X (fig.).

BYZANTION, XIII, 1938.

P. 180-181. A propos de l'ins-

cription n° 175 de l'*Ann. épigr.*, 1938, H. Grégoire est d'avis que le mot *παιστιχόν* équivalait à *posticum* et désigne dans l'espèce une salle aménagée derrière le baptistère.

P. 589-593. H. Grégoire. A Djemila (*Cuicul*), dans le grand baptistère. Inscription en mosaïque, entre deux cercles concentriques.

78)

{E AD DV ET NLVMIN}

C'est le verset 6 du psaume 33 :

[*Accedi*]te ad D(e)u(m) et inlumin[amini].

COMPTES RENDUS DES SÉANCES  
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS  
ET BELLES-LETTRES,  
1938.

P. 467-468. A. Blanchet, M. Mercier et A. Seguin. Divers sens des mots *Ignibus aeternis* dans l'inscription de Vif (*C. I. L.*, XII, n° 1551).

P. 545. F. Benoit. A Trinquette, faubourg d'Arles. Marques de potiers sur des vases de fabrication italique, notamment d'Arezzo, et sur des vases de La Graufesenque.

Id., 1939.

P. 100-103. E. Albertini. A Timgad, dans une habitation attenante au « monastère de l'ouest ». Mosaïques.

Sur un seuil :

79) HAEC IVBENTE  
SACERDOTE DEI OP  
TATO PERECI.

L. 3 : *peregi* ou *perfecti*.

Au centre du vestibule où l'on pénètre par ce seuil :

80) QVANTA laus  
NOMINI. . . . .

Il y a dans l'un et l'autre texte des ligatures que nous ne reproduisons pas.

Optatus est l'évêque donatiste bien connu.

P. 111-120. F. de Visscher traite du régime des liturgies tel qu'il était organisé pour les nouveaux citoyens romains d'après le 3<sup>e</sup> Édikt d'Auguste trouvé à Cyrène (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166).

P. 138-150. L. Poinssot. A | sonnage (nous reproduisons le  
*Thuburbo Majus*. Deux bases | texte le plus complet).  
portant le cursus du même per-

81)

M·VET·TIO·C·F·Q·VIR·I·A  
TRONI·FLAM·DIVI·AVG·SA  
CERD·CER·AN CXXXVII·EQVO·PV  
BLICO·ET·IN·QVINQ·DEC·ADL·PRAEF  
COH·I·ALPIN·EQVIT·DONIS·DON·  
AB·IMP·CAES·NER·TRAI·AVG·GER  
DAC·BELLO·DAC·HASTA·PVRA·CORO  
NA·MVRALI·VEXIL·LO·ARG·TRIB·  
MIL·LEG·II·ADIVTR·PIAE·FIDEL·  
PRAEF·ALAE·SILIAN·C·R·TORQVATAE·  
ARMILLAT·PROC·ANNONAE·OSTIAE·  
ET·IN·PORTV·PROC·PROV·SICILIAE·PRO  
CVR·ALPIVM·COTTIAR·PROCVR·  
MAVRETANIAE·CAESARIENSIS·  
M·VETTIVS·MYRINVS·  
LIB· PATRONO· OPT·

D·

D·

L'autre base, écaillée en haut et surtout en bas, présente, dans sa partie conservée, quelques différences de texte avec celle-ci; nous ne retenons que les suivantes : après le chiffre CXXXVII, elle ajoute SACRORVM et après ADLECTO les mots PRAEF·FABR·; en revanche elle ne porte pas BELLO·DAC· et le *vexillum* n'est pas dit ARG.

L'année 137 de l'ère des Cérès correspond à 93 ap. J.-C.

Le personnage est de la même famille que C. Vettius Sabinianus, proconsul d'Afrique (*Ann. épigr.*, 1920, n° 45); il était procureur de Maurétanie Césa-

rienne en 128 ap. J.-C. (*C. I. L.*, VIII, n° 8369).

Étude détaillée du cursus.

P. 191-192. W. Vollgraff fait ressortir l'intérêt qu'offre une inscription trouvée près de Herwen (plus loin, n° 130), mentionnant la *moles Drusi*.

P. 193-200. A. Piganiol reprend l'étude d'un texte très mutilé, gravé sur une table de bronze de *Falerio* (*Ann. épigr.*, 1931, n° 135). Il propose d'en restituer ainsi les l. 1-11 d'après le troisième chapitre conservé de la *lex Mamilia Roscia Peducaea Alliena Fabia* :

- 82) *deque ea re curatoris qui h. l. erit iurisdictio recuperatorumque datio addictio ESTO cum curator h. l. non erit tum quicumque magistratus in EA COLONIA municipio praefectura foro conciliabulo i. d. praeerit id ius potestatemque habeat*  
 5 CVRARE OPORTEBIT  
*kapita h. l. in aere* INCEIDENDA  
 QVASEI SI EI FVERIT  
*quod quisque fecerit h. l. ERGO QVODQVE QVISQUE facere debuerit*  
 10 *non fecerit h. l. ergo ne quid* IN·C·M·P·F·C·OB EAM REM *populo dare debeto neue cui d.e.r.iudicatio ESTO*

Pour les lignes suivantes, il restituerait quant au sens :

- 12 *ne quis aduersus h. l. facito sciens* D·M·NEIVE QVIS QVOD *h. l. fieri oportet omittito quod h. l. prohibetur* NE QVIS FACITO NEIVE *impedito quominus fiant quae fieri h. l. oportet...* ALITERVE AGANTVR FIANT *atque*  
 15 *h. l. fieri oportet qui ab eo...* QVOIVS IBEI E·H·L·ARBITREI *recuperatorum datio addictio est datus addictvsve* EST ERIT SEI QVIS AB EORVM  
 .....*quod facere debuerit non fecisse deicant pr* QVEI *romae decurias iudicum legit ex* TRIBVS DECVRIEIS IEIS *recuperatores quos quotue dari oporteat dato* PEQVNIAM H·L·POPVLO PETET *prior*  
 20 *quei uolet* QVEI PEQVNIAM POPVLO *petet*

La table de *Falerio* nous rend ainsi vraisemblablement les dernières lignes et la *sanctio* de la *lex Mamilia Roscia*... Importance de cette nouvelle contribution pour le problème que cette loi soulève.

DACIA, V-VI, 1935-1936 (paru en 1938).

P. 341-349. G. Ștefan. A Barboși (près de Galati), dans le *castellum* romain.

P. 344-345 avec fig. Tuiles.

83) LEG·V·MC

*Leg(io) V Mac(edonica).*

84) COH·II·NVL·L


Les lettres MATT sont à l'envers.  
*Coh(ors) II Matt(iacorum).*

P. 347-349. Histoire du *castellum*, en particulier d'après les inscriptions.

P. 366-382. Gr. Florescu groupe toutes les inscriptions trouvées à *Capidava*; certaines ont été publiées dans *Istros*, I, fasc. 2, 1934.

P. 366-368 avec fig. Épitaphe.

P. 368-370 avec fig. Cippes.

- 85) *dis* M A N I B V S  
*a u l* V P O R V S  
 I S V I X I T  
*annis · C X X*  
 5 M S E C V D O  
*comen* T C  X  
*uixit* ANNIS LXXX



L. 4 : *c(irca)* XX; l. 5 : *Secu(n)do*; l. 6 : [*com*]ent(*a-riensi*) ? *c[oh(ortis)] X*.

P. 371-373 avec fig. Autel brisé en bas.

86)     i.   O   M  
          I V N O N I  
          R E G P R O S a l.  
          I M P A V R · V E  
       5   R I · C O M M O  
          D I G E N I V M  
          V i C I P . . S V

L. 7 : soit *p[uo]su[[it]*, soit e nom du *vicus*.

Il s'agit de l'empereur Commode; du cognomen insolite Verus, l'auteur rapproche la mention d'une date consulaire (177 ap. J.-C.), où le nom de l'empereur figure ainsi : *Imp. Vero Caesa. et Quintillo cos.* (*Ann. épigr.*, 1924, n° 147).

P. 373-374, p. 376-377 avec fig., p. 379-381. Épitaphes.

P. 380. Autel brisé en bas.

87)     I   O   M  
          F O R T V N A E R E D V C I  
          S I G N I S C O H I G E R  
          L A T I L I V S L F Q V I R

L. 3 : *coh(ortis) I Ger(mano-rum)*.

P. 381. Bas d'un autel.

88)     M A G · V I C S C E  
          P E D S P O S V  
          P I S E T I V L I A N  
          C O S

...*Mag(ister) vic(i) Sce[no]-pe(sis) d(e) s(uo) posu[it]*, *Pi-*

*s(one) et Julian(o) co(n)s(ulibus)*.

Date : 175 ap. J.-C.

P. 381-382. Bloc. Épitaphe reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1938, n° 7 :

89) L. 2 : VIX; l. 3 : ACRIL interprété *Aciril(la)*; l. 4 à la fin : ET; l. 8 : CONIVGI SVE.

P. 403-419. D. Tudor. A *Sucidava*.

P. 412-413 avec fig. Briques avec marques en relief.

90)     L V M O E S

*L(egio) V M(acedonica) Oe-s(ci)*.

Cf. *Ann. épigr.*, 1938, n° 105.

91)     L V M V A R

*L(egio) V M(acedonica) Va-r(iana)*.

92)     V A R I A N A

93)     V A R I D A L

Les estampilles nos 91 et 93 sont nouvelles. *Variana* et *Vari-dal* doivent être des noms de localités.

P. 413-414 avec fig. Tuile; la marque, incomplète à gauche et à droite, est retournée.

94)     G V M S C R O

[*Le*]g(io) V M(acedonica) s(chola) C(ivium) Ro[m(ano-rum)]].

Cf. *Ann. épigr.*, 1914, n° 121.

P. 413-415 avec fig. Briques; chacune des lettres CORS est retournée.

## 95)      CORS III

*Co(ho)rs III.*

Les marques *coh. III Brit.* du *C. I. L.*, III, n° 8074, 12 *a-b* doivent venir, ainsi que les autres de même teneur, de Turnu-Severin.

P. 415-416 avec fig. Briques et tuiles avec des noms abrégés de fabricants ou un chiffre incomplet.

P. 417. Lampes avec signatures.

P. 418-419 avec fig. Fragment de vase sigillé.

## 96)      CINT·VG·ENI

Cf. *C. I. L.*, VII, n° 1336, 314 ; XIII, 3, n° 10010, 571.

P. 423-428. Gr. Florescu. A Constanța et aux environs.

P. 423-424. Stèle.

97)      D      M  
C·VALEIVRS      (*sic*)  
GERMANVS  
VIX·N·LXXVIII  
5 C·VAL·VENS·  
BLEG·E·X̄I·CL·  
FLVS·PATR

L. 1 : IV et S sont en caractères plus petits : l'auteur pense à une correction du lapicide ; l. 6 : *b(eneficiarius) leg(ati) le(gionis)* [L et E liés] *XI Cl(audiae)*.

P. 424-426 avec fig. Stèle.

## 98)      D      m.

AVRSAMBATIS  
ABENSIVS·LI  
BERORVM·VIXI  
5 TANNXXV·M·V  
D·XI·F·ANIMA·RE  
DEDIT·CVI·GEM (*sic*)  
ENS·VICTORIN·V  
S·MARITV·S·  
IO AVEVALEVIAT

L. 10 : ligatures que nous ne reproduisons pas.

L. 6 : *f(elix) anima(m)* ; l. 10 : *ave vale viat(or)*.

P. 426 avec fig. Stèle incomplète à gauche.

99)      D      M  
X·PRINCEPS·D·F  
I·VIXIT·AN·XLIV  
ILIA·BENE·M

L. 2 : l'auteur lit *d(uplicarius) f(rumentarius)* ; l. 3 : [*f*]ilia bene m[erenti].

P. 426-428 avec fig. A Vicus Petra (Camena). Amendements à l'inscription de l'Ann. épigr., 1935, n° 172.

100) L. 3 : la lettre qui suit BALINEV n'est pas un P, mais EL liés ; suit le bas d'une haste oblique ; l'auteur propose ELA-*psu(m)*.

L. 4 : après MAXIMI, restituer avec le précédent éditeur *cum*.

L. 5 : à la fin, lire LPIO, soit ULPIO.

L. 6 : ss représenterait *s(upra) s(criptis)*, [U]lpio se référant à Ulpius Romanus et Maxima à

Nymphidius Maximus précédemment nommés, — ce qui est difficilement admissible, les personnages figurant antérieurement dans l'ordre inverse et ne pouvant être désignés l'un par son nom, l'autre par son surnom; comprendre : [U]lpio Maximo s(uo) s(umptu).

P. 449-450 avec fig. Dinu Adamesteanu. A Turtucaia (*Transmarisca*). Épitaphe mutilée en distiques élégiaques.

P. 451-452. V. Christescu. A Turtucaia (*Transmarisca*).

P. 451-452 avec fig. Autel (complet en haut).

101) S A C R W  
C O H I T R A .  
S X C V I P R A E S T  
C . N A I V S . Q V A D  
5 R A T V S . P R A E F

L. 2-3 : coh(ors) I Thra(cum) Syr(iaca).

La cohorte occupait en 100 ap. J.-C. le *castellum* de Ravna, près de Vidin, en Mésie supérieure; après les guerres daciennes, Trajan l'a installée à *Transmarisca*, en Mésie inférieure.

P. 452 avec fig. Autel.

102) s a c r v m A V R  
A V I D I V F E L I X  
V E T E R E T  
V I B I A H E L P I S  
5 D I A N A E  
V . S . L . m .

L. 1-2 : la lecture et l'interprétation sont douteuses, [Sa-cr]um ? Aur(elius) ? Av[i]diu(s) ?

*Felix* ? ; lig. 3 : *veter(anus)* ; l. 4 : l'h et le p ne sont pas sûrs.

GENAVA, XVI, 1938.

P. 101-104. W. Deonna publie trois inscriptions de Vidy (voir plus loin, nos 207, 209 et 210).

GERMANIA, XXII, 1938.

P. 236-240. A. Oxé. A Titelberg (Luxembourg).

P. 236-238. Estampilles sur terra sigillata italique et vaiselle de table « belge ».

P. 239. Estampille incomplète, 103) [Aco] Hilarus avec, semble-t-il, un p sous l'h.

P. 239-240 avec fig. 104) L'auteur republie et commente la dédicace *Genio Vosugonum* (Ann. épigr., 1934, n° 95), où il lit à la l. 5 : *ser(vus) p(ublicus)*, au lieu de *p(osuit)*.

P. 241-242 avec fig. Helmut Schoppa. A Mayen. Image d'une statuette en calcaire dont la base porte une dédicace à la *Dea Fortuna*.

P. 245-246 avec fig. D. Tudor. A Sucidava. Relief du Cavalier thrace.

Au-dessus :

105) E R O N V

Au-dessous :

L A V R E L }

L. 1 : *Eronu*, qui se présente ici pour la première fois, doit être un datif fautif de ἑρως.

P. 252-253. W. Schleiermacher. Dans les pays rhénans, il n'y a pas de trace notable d'un culte de Virtus personnifiée; d'après les inscriptions, les monuments de la *Dea Virtus* doivent être rapportés au culte de Bellone.

Id., XXIII, 1939.

P. 31-33 avec fig. J. H. Holwerda. Près de Herwen, en Hollande.

106) Texte donné plus loin, n° 129 :

L. 2-3 : l'auteur interprète *C[h]alcidic(us)*; l. 5 : *p* et *r* liés; à la fin du texte semble avoir été gravé un *D* : selon A. Oxé *D(omitianae)*. D'après le n° 7722 du *C. I. L.*, XIII, la cohorte se trouvait en Germanie à la fin du 1<sup>er</sup> siècle.

P. 32. Texte donné plus loin, n° 130 :

107) L. 1 : l'auteur lit *MALLIVS* en observant qu'il y a des traces de *Manilius*, peut-être par suite d'une erreur du lapicide; l. 3 : au lieu d'une feuille dans le *g*, il voit sur *i* : *legi(onis)*.

*Carvio* correspond sans doute à la station *Carvone* de la Table de Peutinger. Le texte est antérieur à la dissolution de la *legio I<sup>a</sup>* survenue en 70 ap. J.-C.

P. 34. H. Nesselhauf. Dans l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1936, n° 86, comprendre :

108) *Numinibus Augg. G(enio) n(umeri) Maurorum Aur(elianorum) Valeriani Gallieniq(ue) Cael(ius) Vibianus trib(unus) coh(ortis) p(raepositus) n(umeri) s(upra) s(cripti)...*

Dédicaces à un *Genius numeri*, *C. I. L.*, XIII, n°s 6600, 6642, 7751. Pour un tribun de cohorte (ici sans doute de la *I<sup>a</sup> Nervia Germanorum*) commandant un *numerus*, cf. *C. I. L.*, VII, n°s 987, 1002, 1030, 1037.

Le personnage nommé plus loin, à la fin, aurait été *centurio princeps* dans le *numerus*, ce qui serait nouveau.

HARVARD STUDIES IN CLASSICAL PHILOLOGY, XLIX, 1938.

P. 141-177. P. J. Alexander. Lettres et discours de l'empereur Hadrien.

P. 175-176. Liste par ordre chronologique des inscriptions citées.

HESPERIA, VII, 1938.

P. 328 avec fig. T. Leslie Shear. A l'agora d'Athènes. Base de statue.

109)

KEIBIKA BARBARON  
ΥΠΑΤΟΝ  
ΗΡΩΔΗΣ ΑΤΤΙΚΟΥ  
ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΣ  
ΦΙΛΟΣ  
ΥΗΦΙΣΑΜΕΝΗΣ  
ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ

Φίλος a été ajouté dans l'interligne.

M. Ceionius Civica Barbarus a été consul en 157 ap. J.-C. Pour ses rapports avec Hérode Atticus, cf. *Prosop. imp. rom.*, 2<sup>e</sup> édit., II, p. 134-135, n° 602.

Id., VIII, 1939.

P. 181-190 avec fig. O. Broeneer. A Corinthe. Fragment d'une stèle.



110) Partie d'un rescrit officiel, émanant sans doute du gouverneur d'Achaïe. Le rescrit donne à un personnage nommé Priscus la permission d'élever (au sanctuaire de l'Isthme) un ou plusieurs bâtiments avec cinquante

chambres et fixe les conditions dans lesquelles ces chambres seront utilisées par les athlètes lors des jeux. Dix-sept lignes de texte grec suivies d'une ligne ainsi conçue :

*data . . . XIII K · DECEMBR · ET · PRO · ROSTRIS · LECTA · IX · K · DECEMBR ·*

18 novembre et 23 novembre.

Les rostrs sont ceux de Corinthe, situés au milieu de l'agora.

Priscus (P. Licinius Priscus Juventianus) figure dans d'autres textes, notamment sur une inscription du sanctuaire de l'Isthme (*I. G.*, IV, n° 203 ; ici fig. à la p. 187), qui se rapporte égale-

ment aux constructions de Priscus en cet endroit. Son nom revient aussi sur une base de statue de Corinthe, dont deux morceaux, qui se raccordent, ont été publiés isolément dans *Corinth*, VIII, 2, n°s 70 et 111 et doivent se lire ainsi :

P. 188-189.

111)

M · F ·

*polyaENAE*  
*sacerdotI · VICTORIAE*  
*p. LICINIUS PRISCUS*  
*IUVENTIANVS · ARCHIEREVS ·*  
*uxori OPTVMAE ·*  
D D

HISTORISCHES JAHRBUCH DER  
GÖRRESGESELLSCHAFT, LVIII,  
1938.

P. 97-108. J. Vives étudie les origines et l'aire d'expansion au cours des siècles (à l'époque wisigothique surtout) de l'« ère espagnole », attestée par d'assez nombreuses inscriptions (voir surtout *C. I. L.*, II, n°s 2713-2714, 2833, 2918, 5683, 5729, 5738, 5744, 5752, textes reproduits, classés et étudiés p. 103-104). Conclut : 1° que cette ère, de plus en plus usitée à partir du iv<sup>e</sup> siècle, surtout en Espagne occidentale, est bien la même

que l'ère dite « des consuls », connue d'abord dans la région asturo-cantabrique ; 2° que cette ère consulaire n'a nullement été introduite par les Romains en 206 av. J.-C., comme l'admet É. Hübner ; qu'elle a une origine toute spontanée et locale, et pourrait résulter d'une erreur grossière commise par les indigènes dans la lecture de quelque titulature impériale (où le nombre des consulats aurait été pris pour une indication d'années). Usage de la plupart des inscriptions mentionnant l'ère, avec nouvelle lecture ou explication (surtout pour *C. I. L.*, II, n° 3738).

JAHRBUCH DES DEUTSCHEN ARCHÄOLOGISCHEN INSTITUTS; LIII, 1938. ARCHÄOLOGISCHER ANZEIGER.

Col. 95 et 106. B. Saria. A *Stobi*, dans le théâtre.

Col. 95. A la troisième rangée de gradins.

112)

a) ΦΥΛΗΣ ΜΑΡΤΙΑΣ

b) ΦΥΛΗΣ ΟΥΑΛΕΡΙΑΣ

c) ΦΥΛΗΣ μερκ(?) ΟΥΡΙΑΣ

Col. 106. Dans la pièce centrale de la scène.

113) DEO CAES AVG

PP ET MVNIC

STOB VLTRICEM

AVGVSTAM

5 SEX CORNELIVS

AVDOLEO

ET C FVLGINIVS

EPICETVS

ET L METTIVS

IO EPICETVS

AVGVSTALES

F

L. 2-3 : *munici(pio) Stob(ensium)*; l. 12 : *f(ecerunt)*.

*Ultrix* est Nemesis.

Col. 106. Au même endroit. Plaque de grès.

114)

Θεῶ Νεμέσει κατ'ἐπιταγή[ν]

T. Μέστριος Λόγγος.

Col. 200-205 avec fig. D. Zontschew. Inscriptions de la Bulgarie méridionale.

Col. 203 et fig. col. 202. A Plovdiv (*Philippopolis*). Base brisée en haut.

115) IMP·M Aur. se

VERO·ANTONINO

ET IVLIAE DOMNE

MATRI CASTRORVM

ET AVG·VET·EORM (sic)

Col. 203-204 et fig. col. 202. A Plovdiv. Socle incomplet en haut et à gauche (C. I. L., III, n° 746).

116)

adiABENICO

S VITELLIANVS

proc

*faciendum* CVRAVIT

L. 1 : le personnage honoré était l'empereur Septime Sévère; l. 3 : [*pr*]oc(urator).

Col. 204-205 et fig. col. 201. Dans la région de Gärew-Kladenez, à environ 4 kilomètres à l'ouest de Kalojanowo (district de Plovdiv). Plaque.

117)

[Κατὰ θεῖαν ἀπόφα]-

σιν τεθέν[τες ὑπὸ Κ. Ἀτρί]-

ου Κλονίου [πρεσβ. Σεββ.]

ἀντιστρ. διὰ Μ[ουκίου]

Οὐήρου ὄροι

ἀγροῦ Βενδιπάρω[ν].

Complété d'après une autre borne-limite de rédaction identique (*Ann. épigr.*, 1929, n° 14). Le légat de Thrace Q. Atrius Clonius appartient aux années 211-212 ap. J.-C.

Col. 212-213. Fr. W. Deichmann. A Akşehir (Asie Mineure). Épitaphe en grec.

Col. 615-744. R. Horn. Tableau des découvertes archéologiques faites en Italie, Tripolitaine; Cyrénaïque et Albanie d'octobre 1937 à octobre 1938.

Col. 622. Résumé d'un article

de G. Brusin (*Aquileia nostra*, 7-8, 1936-1937, p. 15 et suiv.), qui, publiant une inscription d'Aquilée du milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. où figure un *patronus coloniae*, recherche quand la ville est devenue de colonie latine municipale (première mention dans *C. I. L.*, V, n° 968, première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) et de municipale colonie militaire (peut-être sous Auguste). — Voir plus loin, *Rivista di filologia*, 1938, p. 129-143.

Col. 654 et fig. col. 651-652. A Numana. Épitaphe de *Iulia C. f. Chelidon*.

119) C CLODIVS C F VESTALIS PROCOS AQVAM AVGVSTAM RESTITVIT

Sur C. Clodius Vestalis, *pro-consul Cretae et Cyrenarum* (cf. *Ann. épigr.*, 1933, n° 99 ; 1934, n° 258), voir la *Prosop. imp. rom.*,

120) ꝥORTICVS CAESARIS M P PACILEVS

JAHRESHEFTE DES ÖSTERREICHISCHEN ARCHÄOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, XXXI, 2, 1939 ; BEIBLATT.

Col. 121-140. D. Detschew. Monuments antiques de Bulgarie, notamment quelques inscriptions latines dont les suivantes.

Col. 126-127 avec fig. A Steklen (*Novae*). Stèle.

121) C BRVTTIO C F  
CLA GOVTO VIR  
VET·LEG·I·ITAL·VIX  
ANN·LXXX·H·S·E  
5 C·VIBIVS·THERAPO  
AMICO BENE·MEREN<sup>I</sup>  
SECVNDVM·FORMVLAM  
TESTAMENTI eius  
F C

Col. 678. Remarques concernant le rapprochement des fragments de la *Forma Urbis J* 332, J. 75 et J. 26 relatifs au *templum Pacis*.

Col. 700-701.

118) Sur les fragments J. 72 et 95 de la *Forma*, G. Gatti (*L'Urbe*, sept. 1937) est d'avis de lire, non pas avec V. Lundström *ae[des I]uli[orum]*, mais *[s]ae[pta I]uli[a]*.

Col. 731. A Cyrène, dans les parages de la source d'Apollon. Inscription monumentale bilingue où on lit :

2<sup>e</sup> édit., II, p. 284-285, n° 1192.

Col. 733. A Cyrène, dans un grand ensemble situé près de l'agora, sur une architrave :

L. 2 : *Vir(uno)*.

Col. 127-128 avec fig. A Arçar (*Ratiaria*). Stèle.

122) D·M  
I V L I A N I  
DAPHNI·THY  
A T I R E N I  
V·A·XXX·H·S·E  
C R I S P I N V S  
DAPHNI·BV  
L E V T A · T H Y  
A T I R · F R A T R I  
F · C

Nombreuses ligatures que nous n'avons pas reproduites.

*Thyatira*, en Lydie.

Col. 129-130. A Steklen (*Novae*). Stèle.

123)

D M  
 AELIAE PVBLIÆ  
 QVI VIXIT ANN X  
 IIII AVREL VICTO  
 R PERBVRDAE  
 NSIS QVI ET BR  
 ICOD ET AELI  
 A DIONYSIA PA  
 RENTES FILIAE  
 CARISSIME (sic)

L'ethnique se rapporte sans doute à la ville de *Προβοριδαία* (Ptolémée, III, 10, 7-8), qui devait être désignée aussi sous le nom de *Buricadava* = *Buridava*.

Col. 139-152. D. Zontschew.

Col. 139-149 avec fig. A Dereslij (Bulgarie). Diplôme militaire

124)

Face externe :

IMP CAES·DIVI·ANTONINI·MAGNI  
 PII·FILIVS·DIVI SEVERI·PII NEPOS  
 M·AVRELLIVS·SEVERVS·ALEXANDER·PIVS  
 FELIX AVG·PONT·MAX·TRIB·POT·III·COSPP  
 5 NOMINA MILITVM QVI MILITAVERVNT IN  
 COHORTIBVS PRAETORIS SEVERIANIS DE  
 CEM·I·II·III·III·V·VI·VII·VIII·VIII·X·PIIS VIN  
 DICIBVS QVI·PIE ET FORTITER·MILITIA  
 FVNCTI SVNT IVS TRIBVI CONVBII DVMTAXAT  
 10 CVM SINGVLIS ET PRIMIS VXORIBVS·VT ETIAM  
 SI PEREGRINI IVRIS FEMINAS IN MATRIMO  
 NIO SVO IVNXERINT PROINDE LIBEROS  
 TOLLANT AC SI EX DVOBVS CIVIBVS  
 ROMANIS NATOS A D VII ID IAN  
 15 APP·CL·IVLIANO·II·C BRVTIO CRISPINO·COS  
 COH II· PR·SEVERIANA PV  
 M·AVRELIO·M·F·VLP·POTENTI·  
 PHILIPPO POLI·  
 (sic) DESCRIPT ET RECOGNIT EX TABVLA AEREA QVE FIXA  
 20 (sic) EST ROME IN MVRO POS TEMPL DIVI·AVG·ADMINER  
 V A M  
 M·AVRELI· MVCAPORIS·  
 M·AVRELI· MAXIMI·  
 M·GALLI· PRISCIANI·  
 25 M·VLP· MARCIANI·  
 P·AELI· VITALIS·  
 T·CLAVDI· BARBARI·  
 M·AVRELI· TESIBI·



## Face interne :

IMP CAES DIVI ANTONINI MAGNI PII FIL DIVI  
 SEVERI PII NEP M AVRELLIVS SEVERVS  
 ALEXANDER PIVS FELIX AVG PONTIF MAX  
 TRIB POT III COS PP NOMINA MILIT QVI  
 MILITAVET IN COH PR SEVERIAN X PIIIS  
 VINDICIBVS QVI PIE ET FORTITER MILI  
 TIA FVNCTI SVNT IVS TRIBVI CONVBII DV  
 MTAXAT CVM TAM SINGVLIS ET PRI  
 MIS VXORIBVS VT ETIAM SI PEREGRINI  
 IVRIS FEMINAS IN MATRIMONIO SVO  
 IVNXERINT PROINDE LIBEROS TOL  
 LANT AC SI EX DVOB. C. R NATOS  
 AD. VII. IDVS. IAN  
 IVLIANO. II. CRISPINO. COS  
 COH. II. PR. SEVERIANA. P. V.  
 M. AVRELIO. MF VLP. POTENTI.  
 PHILIPPO POLI.  
 DESCRIPT ET RECOGNIT EX TABVLA  
 (sic) AERE A. QVE. FIXA. EST. ROMAE  
 (sic) IN MVRO. POS TEMPLVM.

Date : 7 janvier 224 ap. J.-C.

L. 17-18 : comprendre avec l'auteur *Ulp(ia) Philippopoli* ; l. 28 : le cognomen devrait être (*C*)*tesibi*.

Col. 149-152 avec fig. Près de Haskowo (Bulgarie). Fragment de diplôme militaire.

Face externe :

125) *ti. iuli crescentis*  
*l. pulli marcionis*  
*s. u i b i romani*

Face interne :

ET RVF I COS

CASTR.

Complété d'après le diplôme n° 128 du *C. I. L.*, XVI, daté du 23 mars 178 ap. J.-C.

Sur la face interne : [*e*] *Ruf. (?)*  
*cos. . . . . castr(is).*

JOURNAL DES SAVANTS, 1939.

P. 31-35. A. Merlin. A Mauer-sur-l'Url (Norique). Ex-voto à

Jupiter Dolichenus (voir plus loin, nos 265-277).

P. 49-61. A. Merlin, rendant compte du livre de M. Durry sur *Les cohortes prétoriennes*, signale principalement ce que l'auteur dit, d'après les inscriptions, des effectifs des cohortes et de la carrière prétorienne ; il résume aussi ses théories concernant les diplômes militaires prétoriens.

P. 110-117. A. Blanchet, dans une recension du livre de G. Kazarow, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes in Bulgarien* (voir plus loin), met en valeur certains renseignements dus aux inscriptions.

THE JOURNAL OF EGYPTIAN ARCHAEOLOGY, XXIII, 1937.

P. 63-75. Naphtali Lewis s'oc-

cupe du μερισμός ἀνακεχωρητόων, taxe supplémentaire destinée à combler les pertes que le fisc subissait en Égypte parce que des contribuables abandonnaient leur ἰδία pour échapper à de trop lourds impôts; l'existence de cette taxe est attestée par les ostraka entre 115 et 161 ap. J.-C. (tableau p. 71).

JOURNAL OF ROMAN STUDIES, XXIX, 1939.

P. 1-4. W. M. Calder. Notes sur la restitution de deux passages (l. 7-8, 10-11) de l'építaphe d'Avircius Marcellus.

P. 28-31 et pl. II-III. A. Alföldi. Dans le Danube, près de Nicopol en Bulgarie. Diplôme militaire.

126)

Face externe :

IMP·CAESAR·DIVI VESPASIANI F DOMITIANVS  
AVGVSTVS·GERMANICVS PONTIFEX MAX*imus*  
TRIBVNVS POTESTAT·VIII·IMP XVII COS. *iiii*  
CENSOR PERPETVVS P·P  
EQVITIBVS ET PEDITIBVS QVI MILITANT IN *Alis*  
TRIBVS ET COHORTIBVS DECEM ET SEPTEM *quae*  
APPELLANTVR·II PANNONIORVM II·AVGVSTA  
THRACVM VETERANA GALICA I FLAVIA CIVI  
VM ROMANORVM·I MILLIARIA I·LVCENSIVM  
I·ASCALONITANORVM·I SEBASTENA I ITVRAE  
ORVM I NVMIDARVM II ITALICA CIVIVM RO  
MANORVM II THRACVM CIVIVM ROMANO  
RVM II CLASSICA III AVGVSTA·THRACVM III·  
THRACVM SYRIACA IIII BRACARAVGVSTANO  
RVM IIII SYRIACA IIII CALLAECORVM·LVCENSI  
VM AVGVSTA PANNONIORVM MVSVLAMIORVM  
ET SVNT IN SYRIA·SVB P VALERIO PATRVINO QVI QVI  
NA ET·VICENA STIPENDIA AVT PLVRA MERVERANT  
QVORVM NOMINA SVBSCRIPTA SVNT IPSIS LIBE  
RIS·POSTERISQVE·EORVM CIVITATEM DEDIT ET CO  
NVBIVM CVM VXORIBVS QVAS TVNC HABVSSSENT  
CVM·EST·CIVITAS IIS DATA· AVT SI QVI CAELIBES ES  
SENT CVM IIS QVAS POSTEA DVXISSENT DVMTA  
XAT SINGVLI SINGVLAS AD·VI·IDVS·NOVEMBR  
M·OTACILIO·CATVLO SEX IVLIO·SPARSO COS·  
COHORT·MVSVLAMIORVM CVI PRAEST  
M·CAECILIVS·SEPTEMBER  
PEDITI  
GORIO··STIBI F·DACVS  
DESCRIPTVM ET RECOGNITVM EX TABVLAAE  
NEA QVAE FIXA EST ROMAE IN CAPITOLIO IN  
LATERE SINISTRO TABVLARI PVBLICI

Face interne :

IMP·CAESAR·DIVI VESPASIANI F·DOMITIA  
 NVS AVGVSTVS GERMANICVS PONTIFEX  
 MAXIMVS TRIBVNIC POTESTAT VIII IMP  
 XVII COS XIII CENSOR PERPETVVS P·P·  
 EQVITIBVS ET PEDITIBVS QVI MILITANT IN ALIS  
 TRIBVS ET COHORTIBVS DECEM ET SEPTEM QVAE  
 APPELLANTVR II PANNONIORVM III AVGVSTA  
 THRACVM VETERANA GALICA I FLAVIA CIVI  
 VM ROMANORVM·I MLYIARIA·I LVCENSIVM  
 I ASCALONITANORVM·I SEBASTENA·I·ITV  
 RAEORVM·I·NVMIDARVM·II·ITALICA CIVI  
 VM ROMANORVM·II·THRACVM CIVIVM  
 ROMANORVM·II·CLASSICA·III·AVGVSTA  
 THRACVM·III·THRACVM SYRIACA·III·BRACAR  
 AVGVSTANORVM·III·SYRIACA·III·CALLAE  
 CORVM LVCENSIVM AVGVSTA PANNO

Date : 8 novembre 88 ap. J.-C.

Cf. *C. I. L.*, XVI, n° 35 du  
 7 novembre 88 ap. J.-C. ; à cette  
 date doit appartenir aussi notre  
 diplôme, celle du 8 novembre  
 résultant probablement d'une  
 erreur.

KLIO, XXXI, 1938.

P. 285-292. M. Rostovtzeff,  
 revenant sur des inscriptions de  
 l'*Ann. épigr.*, 1936, nos 68-69,  
 soutient de nouveau et précise,  
 contre Edm. Groag (*Klio*, XXIX,  
 1936, p. 232-236) et A. Degrassi  
 (*Riv. di filologia*, LXIV, 1936,  
 p. 410-411), que c'est Trajan  
 qui a rendu aux Parthes la Para-  
 potamie avec Doura, dès qu'il

eut traité avec Parthamaspatès ;  
 l'empereur a même dû envisager  
 la possibilité ou la nécessité  
 d'évacuer la Mésopotamie, mais  
 n'a pas réalisé cette mesure, qui  
 ne fut prise que par Hadrien.

P. 293-300. J. Keil passe en  
 revue la carrière des gendres de  
 Marc Aurèle, parmi lesquels l'em-  
 pereur aurait pu prendre son  
 successeur en dehors de Com-  
 mode : Cn. Claudius Severus,  
 Ti. Claudius Pompeianus, M. Pe-  
 ducaeus Plautius Quintillus,  
 M. Petronius Sura Mamertinus,  
 L. Antistius Burrus.

P. 296 avec fig. A Éphèse.  
 Base de statue.

127)

Μ·ΠΕΔΟΥΚΑΙΟΝ  
 ΠΛΑΥΤΙΟΝ ΚΥΙΝΤΙΛΛΟΝ  
 ΓΑΜΒΡΟΝ ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ  
 ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ  
 Μ·ΑΥΡΗΛΙΟΥ ΑΝΤΩ  
 ΝΕΙΝΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ·  
 ΥΙΟΝ ΚΕΙΩΝΙΑΣ  
 ΦΑΒΙΑΣ·ΑΔΕΛΦΗΣ  
 ΘΕΟΥ ΟΥΗΡΟΥ·  
 Π·ΚΛ·ΤΥΡΑΝΝΟΣ  
 ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ  
 ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

Le personnage était fils de Plautius Quintillus (consul ordinaire en 157 ap. J.-C.) et de Ceionia Fabia, sœur de L. Verus et fille de L. Ceionius Commodus (adopté en 136 par Hadrien et mort le 1<sup>er</sup> janvier 138); consul en 177 avec Commode, il fut adopté entre 177 et 180, période à laquelle appartient notre base, par un Peducaeus, sans doute M. Peducaeus Stloga Priscianus; il fut condamné à mort en 205 (il semble bien être le Κύντιλλος ὁ Πλαυτιανός de Cassius Dio, LXXVI, 7, 4-5).

P. 315, n. 3. Werner Schur, étudiant le sixième consulat de Marius, rappelle la loi sur les

provinces orientales (*Suppl. epigr. gr.*, III, n° 378); il se rallie à la lecture de la l. B 20 présentée par J. Carcopino, *Hist. rom.*, II, p. 342, n. 159. Sur cette loi, cf. aussi p. 322, n. 1.

P. 365-370. W. Ensslin. La mention *prae f. symmachiariorum Asturum belli Dacici* d'une inscription d'Espagne (*Ann. épigr.*, 1926, n° 88; mieux lue 1935, n° 12) conviendrait plutôt à l'époque de Maximin qu'à celle de Trajan, comme on l'a admis jusqu'à présent.

P. 430-436. Werner Hartke. La *quaestura intra palatium* et la *praefectura Italiae, Illyrici et Africae* de Nicomachus Flavianus (*C. I. L.*, VI, nos 1782-1783 = H. Dessau, *I. L. S.*, nos 2947-2948) doivent bien être datées de 382-383 ap. J.-C. Sa *praefectura Urbi iterum* mentionnée dans l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1934, n° 147 a commencé entre le 15 janvier et les premiers jours de mai 408.

P. 436-439 et pl. Chr. M. Danoff. A Varna (*Odessos*). Bloc de marbre. L'inscription est mutilée en haut et incomplète à droite.

128)

Ο ΔΗΜΟΣ ὀδησσιτῶν  
 ΝΟΥΜΗΝΙΟΥ τοῦ δεῖνα στέφανον  
 ΑΓΑΛΜΑΤΙ

ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ τομιτανῶν  
 5 ΚΑΙ ΚΑΛΛΑΤΙΑΝῶν  
 ΚΑΙ ΙΣΤΡΙΑΝῶν  
 ΚΑΙ ΔΙΟΝΥΣΟΠΟΛΙΤΩΝ  
 ΚΑΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ(?)



L. 8 : A ou M (le premier jambage est seul conservé, mais appartient plutôt à un A).

L'inscription permet de déterminer avec sûreté cinq des six villes qui, depuis le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., constituaient, à l'intérieur de la Mésie inférieure, le *Koivón* du Pont occidental, dont la métropole était *Tomî*.

P. 439-443. C. Patsch rappelle ce que nous savons des *Parthini*. Les dédicaces au Jupiter Parthinus du *C. I. L.*, III, n<sup>os</sup> 8353 et 14613 ont été élevées hors du territoire de cette peuplade illyrienne et témoignent seulement du rayonnement de sa divinité principale; exemples analogues.

LATOMUS, II, 1938.

P. 256-278. G. Heuten et autres. Fastes des gouverneurs de la Lusitanie : légats, procureurs qui prennent la place des premiers dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle, *praesides* depuis Dioclétien; renseignements sur la carrière de ces personnages. Est dressée également la liste des sous-procurateurs et *tabularii* connus dans cette province.

MEDEDEELINGEN DER KONINKLIJKE NEDERLANDSCHE AKADEMIE VAN WETENSCHAPPEN, AFD. LETTERKUNDE, 1938.

P. 555-576. C. W. Vollgraff. Près de Herwen (Gueldre).

P. 556-558 avec fig. et pl. Autel.

129)

I O M  
M·VAL C f.  
ALCIDICUS  
PRAEF·Coh.  
5 IICREQ Pf.

L. 5 : *c(ivium) r(omanorum) eq(uitatae) p(iae) [f(idelis)]*.

Voir plus haut, n<sup>o</sup> 106.

P. 558-576 avec fig. et pl. Stèle.

130)

M Ø M A N, I V S Ø  
M Ø F · G A E R · G E N V A  
M I E Ø L E G Ø I · Ø R V S O N I S  
A N N O Ø X X X V Ø S T I P · X V I  
5 C A R V I O Ø A D Ø M O L E M  
S E P V L T V S Ø E S T · E X · T E S T  
H E R E D E S Ø D V O Ø F Ø C

L. 1 : l'auteur lit *Manlius*.

La *moles* de la l. 5 est la digue construite par Drusus (Tacite, *Ann.*, XIII, 53; *Hist.*, V, 19).

Voir plus haut, n<sup>o</sup> 107.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, LV, 1938.

P. 42-55 avec fig. J. Aymard. Une mosaïque du Musée des Thermes, trouvée en 1888 dans la grande cour du Castro Pretorio, à Rome, porte une inscription (cf. M. Durry, *Les cohortes prétoriennes*, p. 48, n. 2), qu'il faut lire

131) EX·VICEN·F·L·VETI  
V

et comprendre : *ex vicanalibus) f(ecit) ou f(eliciter) L(ucius) Vett(i)iu(s), ou f(eliciter) L(ucius) Vett(ius) v(icit)*.

Cette inscription se rapporte

aux *vicennalia* de l'empereur Antonin le Pieux en 158 ap. J.-C.; L. Vettius serait un prétorien qui aurait été vainqueur dans les jeux donnés à cette occasion.

P. 54. Rôle des prétoriens dans

les jeux donnés en l'honneur des empereurs.

P. 56-77. J. Guey. A Thyatire (Lydie). Plaque de marbre avec inscription relative à l'annone militaire.

132)

ΖΩΝ

ΙΟΣ·Γ·ΥΙΟΣ·ΣΕΓΙΑ ΣΕΚΟΥ

πραγματευομενος·εν επαρχεια γα

? λατια παραχειμαστικοις·λεγωνων εμα

5 κεδονικης και ζ·κλ·πιστης·ευσεβους

και δ σκυθικης·και·α·ιταλικης το μνημει

ον εαυτω και τεκνοις·και εγγονοις και

γυναιξιν αυτων·και απελευθεροις και

δαιμοσιν·εληνιας·ποπλίου·θυγατρος

10 φλαουιας·της γυναικος·και·λ·φω

ποπληνου·του τεκνου·κατεσκευασεν

εις ο μνημειον ουδενι εξεσται αλλοτρι

ον νεκρον η οστα θειναι·εκτος ει κα

τα συνχωρησιν ει δε μη εξεσται τω βου

15 λομενω το εισενεχθεν αλλοτριον πτωμα η

οστα εκρOMBησαι και ουδεν ελασσον ο εισενεγκας

τον νεκρον υποκεισεται τη θυατειρηνων πολει

✕ ΒΦ ΤΟΥΤΟ ΤΟ ΜΝΗΜΕΙΟΝ ΚΛΗΡΟΝΟΜΟΙΣ ουχ εψε

ΤΑΙ

L. 2 : Σε(ρ)γία.

Secu..., qui a dû être à la fois fermier receveur d'impôt et fournisseur des troupes, était « fermier dans la province [de Galatie] de prestations occasionnées par le séjour d'hiver » des quatre légions mentionnées; il s'agit sans doute de l'hiver 113-114,

où nous savons qu'une partie de l'armée de Trajan séjourna à Ancyre, capitale de la Galatie (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 173, qui se date de 113-114).

P. 89-94. M. Labrousse. Au Musée de Brive. Estampille d'une brique servant de support à un emblema de mosaïque.

133)

OP DOL EX PR AVG N·FIG VOCCONIA

A·PEL·F AVGVST PVBL Cresc.

*Op(us) dol(iare) ex pr(ae-diis) Aug(usti) n(ostri) fig(lin-nis) Voconia(nis) a Pel(eciano pago) f(ecit) August(alis) Publ(icii) C[resc(entis)]*.

L'interprétation du début de

la l. 2 est nouvelle; H. Dressel (*C. I. L.*, XV, p. 201, n° 686) n'avait pas proposé de solution.

P. 96-130. J. Paoli. Marsyas et le *jus italicum*. La statue de Marsyas témoignait que la ville

dont elle ornait le forum possédait le statut colonial le plus favorable : « Marsyas était le symbole du *jus italicum* ». Liste des villes qui, d'après les monnaies ou les inscriptions, eurent droit au *signum Marsyae* (ajouter la *colonia Julia Augusta Parlais* en Pisidie ; cf. L. Robert, *Études épigr. et philol.*, p. 273 ; pl. XV, 7).

P. 131-183. G. Lopuszański. La transformation du corps des officiers supérieurs dans l'armée romaine du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

L'auteur étudie le lent processus qui aboutit à éliminer de l'armée les officiers appartenant aux deux ordres privilégiés et à les remplacer par des gens de métier ; il commente un certain nombre d'inscriptions et s'arrête notamment (p. 151-155) sur le n° 236 de l'*Ann. épigr.*, 1937, où

135) [Hic reliquiae. . . . .]  
[beati aposto]li Iohan[nis. . . . .]  
[sci] Cristofor[i sci. . . . .] s[ci] Iu[liani ?]  
[sci] Luciani s[ci] Rest[ituli] s[ci]. . . . .],  
5 [see. . .]te s[ci] Teodo[ri] s[ci] D[. . . . .]i s[ci]  
[. . . . .]s[ci]e[ an]no d[omi]n  
[. . . . .] condit. s. α +

L. 7 : *condit(ae) s(unt)*.

La liste semble mentionner essentiellement des saints orientaux ; elle date au plus tôt de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, XLIII, 2<sup>e</sup> partie, 1939.

P. 45-75 et pl. I-II. A. Audol-

il faudrait corriger l'A' initial en Δ' : C. Liternius Fronto n'a été préfet d'Égypte qu'après avoir été στρατοπεδάρχης (= *praefectus castrorum*) τῶν ἐπ' Ἀλεξανδρείας δύο ταγμάτων en 70 ; la 4<sup>e</sup> année égyptienne de Vespasien va du 29 août 71 au 28 août 72.

P. 241-255. M. Labrousse. A Henchir Tarlist (département de Constantine) dans une église.

P. 241-242. Sur un dé de colonne.

#### 134) MEMORIA PATERNI NI EIPS

L'auteur comprend : *Paternni* pour *Paterni* ; puis *e < pi > s (copi)*.

P. 243-255 avec fig. Sur la face interne du couvercle d'une auge en pierre qui avait dû servir de cuve de pressoir et qui contenait cinq reliquaires, procès-verbal de déposition, tracé en onciale à la peinture rouge, qu'on peut lire et restituer ainsi :

lent. A Aïn-Fourna. Double inscription prophylactique contre la grêle, gravée sur les deux faces d'une grande croix de plomb.

Les deux textes ne sont pas la transcription pure et simple l'un de l'autre, mais leur ressemblance est frappante. Nous donnons le plus développé.

136)

☆ *In n dñi incipit iscrb* ☆  
*tura [a]d grandine do*  
*mne lobis obl[i]me cab*  
*tuline ma.....rus*



5 .....s... apiem  
*faciem dei ibi ista*  
*istabat dei.renu...*  
*grmus ibi nata est*  
*bitis cum senquine*

10 *cristi ibi ista et ingira*  
*modo ter memora du*  
*m quendum fuit gran*  
*da siccitas et nulla*

15 ☆ *fontis aquem non abebat quid fuisti ad fontem bibam ut bibers aquem linpidam* △ ☆  
*eicit bipera serpis ut solberet te et dixit illi omuncio libera me de aquas malas*  
*7 de grandine mala ego te libero de aquas malas et de grandine mdl. ibi ista*  
*et ingira modo ter memora dum quentu tenet terminus iste deflsonis incad*  
*biractimalis incad laida incad balorenu incad sentu maximu inc* ☆

20 *ad caprara incad passa ꝥ secor incad castru ꝥ mamunassen incad billa*  
*de abdella et difatan tum ingiret grandio ista de nube mala et de messes 7 de bineas*  
*et de orta et ꝥ poma et de ilicela ista et de oliba in dñi patr 7 filio 7 ispiro di sento X tuo*  
*nomen sentu quia baleat quod ego incento agios agios emen emen*  
*alletuia* ○ *alletui[a]*

☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆





L. 1-2 : *In n(omine) D(omi)ni incipit iscr(i)ptura [a]d grandine(m)*; l. 3-8 : l'interprétation est incertaine, *lobis = nobis (?)*, *cabtuline = capitoline*; sur l'autre face on a : *maxim tu mici ispromisera [a]nte faciem Dei ibi ista ubi is[i]abat (= stabat) dela* ○ *is et gran....*; l. 9 : *senquine = sanguine*; l. 10 : *ista = sta*; l. 14 : *bibam = vivum, biber(e)s*; l. 15 : comprendre *exit vipera serpens ut sorberet te*; l. 17 : *quentu = quantum, defisonis = defixionis*; l. 17-20 : de *incad* à *difatan*, formule magique énigmatique; sur l'autre face avant *incad* est chaque fois ajouté *de* et il y a un membre de phrase supplémentaire; l. 18 : *sentu = sanctum*; l. 20 : les lettres *i u m* ont été effacées à dessein, peut-être rétablir *ut*; l. 22 : *quia* doit avoir le sens de *ut, incento = incanto, emen = amen*.

Date vraisemblable : VI<sup>e</sup>, peut-être même VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

MÉMOIRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE, LXVII, 2<sup>e</sup> partie, 1935-1937 (*Mélanges Maspero*, II, 2).

P. 206-212. O. Guéraud. A Behnasa' (*Oxyrhynchos*).

137) Tablette imprécatoire en plomb (voir plus haut, *Ann. du Serv. des Antiq. de l'Égypte*).

Tout le centre est occupé par des mots magiques. En bordure de trois des côtés, adjuration en grec pour que Khikhoïs qu'a enfanté Takhoïs soit frappé de mutisme et devienne l'objet d'une

haine profonde de la part d'Héraklios qu'a enfanté Hérakléia et d'Hermias qu'a enfanté Didymé (III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.).

P. 206, n. 1. Renvois aux autres *defixionum tabellae* provenant d'Égypte.

MEMOIRS OF THE AMERICAN ACADEMY IN ROME, XV, 1938.

P. 5-20 et pl. 3-4. Charlotte Perry Ludlum. Anses d'amphores estampillées du Musée de l'Académie américaine de Rome (191 n<sup>os</sup>); la plupart viennent du Testaccio; presque toutes les marques sont au *C. I. L.*

P. 23-61. Masson Hammond essaie de déterminer, règne par règne, quel jour les empereurs du Haut-Empire ont renouvelé leur *tribunicia potestas*. Jusqu'à Néron, ce jour est celui des comices où les tribuns étaient élus par le peuple (4 décembre); Vespasien le transfère à l'anniversaire du *dies imperii*; Trajan et ses successeurs le fixent à la date (10 décembre) où les tribuns entraient en fonction; la première année du règne s'étend alors jusqu'au plus proche 10 décembre.

P. 62-69. W. F. Snyder recherche les raisons des nombreuses irrégularités qu'on relève dans les chiffres des puissances tribuniennes de Septime Sévère et de Caracalla. La plupart de ces irrégularités viennent des indications incomplètes, erronées ou tardives, fournies sur le système officiel et correct de numération.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICITÀ, 1937.

P. 355-439. Raniero Mengarelli. Inscriptions de *Caere*.

P. 355-375. Inscriptions latines (noms) sur des cippes funéraires.

P. 398 avec fig. Inscription au vernis blanc sur un plat.

P. 400 avec fig. Liste de 18 noms, 15 d'hommes, 3 de femmes, sur une plaque rectangulaire de plomb.

P. 401 avec fig. Plaque rectangulaire de cuivre, avec une inscription dont les lettres sont faites de points.

**138)** *APOLONI SICINIVS (sic)*

Cf. la *basilica Sicinini* sur l'Esquilin et le *fundus Sicinianus Auricus in Volcei* (*C. I. L.*, X, n° 407).

P. 436-438 avec fig. Estampilles sur des vases et des terres cuites diverses.

P. 438. Sur le bord d'un *dolium*, estampille en forme de pied droit humain.

**139)** *HERMIA PAQUIÆ  
FECIT phallus S*

*Paquiae s(erva) :*

P. 440-455. B. Nogara. Observations relatives aux textes précédents.

P. 475-476. Doro Levi. A Torralba (Sardaigne). Borne milliaire.

**140)** *IMP CAES M AEMILIVS  
AEMILIANVS PIVS FEL IN  
VIC AVG P M TRIB PROC VI  
AM Q D A TV K V C RESTITUIT*

5

*CVRANTE  
M CALPVRNIO  
CAELIANO  
PROC SVO  
E · V ·*

*L. 4 : q(uae) d(ucit) a Tu(rre)  
K(arales) v(etustate) c(orrup-  
tam).* Date : 253 ap. J.-C.

Deux autres milliaires d'Émilien se rattachent à la même route (*C. I. L.*, X, n°s 8011-8012).

*Id.*, 1938.

P. 3-5 avec fig. A. Degrassi. A San Quirino, près de Portonone (région X). Graffite sur brique.

<b>141)</b>	ARCA	CIRA	IIXTA
	AQVA	CILA	IIBVR
	BETA	DOMA	FABA
	BOIA	DATA	FAIIX

Exercice d'écriture.

P. 5-9 avec fig. P. Raveggi et C. Pietrangeli. A Orbetello. Autel.

**142)** *imp. caes. DIVI · F · AVG · VSTO · PONT · MAX ·  
Q LVCRETIVS EROS · L · VOLVMNIVS  
MVRDIANVS · EROS  
MAG AVG*

Bouclier et lance.

Lare à droite.

L. 4 : *mag(istri) aug(ustales)*.

P. 23-25 avec fig. Catullo Mercurelli. A Rome. Fragment d'inscription relative à un collège funéraire de caractère privé.

P. 26-74. G. Calza. A Ostie. Nécropole le long de la *via Laurentina*. Nombreuses épitaphes, d'affranchis surtout.

P. 34-37. Remarques générales sur les épitaphes.

P. 47. Cipse de travertin.

143) D·NVMISIV  
D·L·ANTIOC  
PISTOR·  
MARGIA (sic)  
L·L·STRATON  
ICE·VXOR

P. 47-48. Partie inférieure d'un cipse de travertin.

144) Barque montée par trois rameurs et un pilote :

M·BAENIT·

147) C·I·V·L·I·V·S·C·E·T·L·S·E·R·T·O·R·I·L·A·P·E·L·L·A  
S·E·P·V·L·C·H·R·V·M·I·N·F·E·R·V·N·D·I·H·V·M·A·N·D·I·L·E·I·B·E·R·T·E·I·S  
L·E·I·B·E·R·T·A·B·V·S·Q·V·E·S·V·E·I·S·E·T·L·E·I·B·E·R·T·O·R·V·M·L·E·I·B·E·R·T·E·I·S  
E·T·C·I·V·L·I·O·C·I·S·S·I·L·P·A·M·P·H·I·L·O·M·E·N·S·O·R·I·E·T·A·T·E·R·E·N·T·I·O  
A·L·N·I·C·O·M·E·D·I·D·A·T  
S·E·I·Q·V·I·S·L·E·I·B·E·R·T·O·R·V·M·M·E·O·R·V·M·C·O·N·L·E·I·B·E·R·T·V·M  
S·V·O·M·A·V·T·E·O·R·V·M·Q·V·E·M·Q·V·E·I·S·S·S·I·N·F·E·R·R·I·P·R·O·H·I·B·E·R·I·T  
E·I·I·P·S·I·Q·V·I·P·R·O·H·I·B·E·R·I·T·E·O·I·N·F·E·R·V·N·D·E·I·I·V·S  
P·O·T·E·S·T·A·S·Q·V·E·N·E·E·S·T·O·

P. 63. Petite plaque de marbre.

148) P·O·S·T·I·E·N·S·I·S·C·O·L·O·N·I·A·E  
L·I·B·E·R·T·V·S·A·C·V·T·V·S  
P·H·I·L·E·R·O·S·P·V·B·L·I·C·V·S  
C·A·R·T·I·L·I·A·N·V·S

P. 69. Cipse de marbre.

Personnage d'origine orientale, qui était peut-être un *navicularius* (cf. p. 36-37).

P. 56. Stèle de marbre.

145) D M  
C·L·A·V·D·I·A·N·I  
T·H·A·V·M·A·S·T·I  
A·V·G·V·I·K·V·I·X  
5 ANN·XIII·PCCLE·D  
A·P·V·L·E·I·O·F·E·L·I·C·E

L. 3-4 : *Thaumasti*, — *Aug. (servi)*, — *vik(arii)*; L. 5 : la lecture paraît à revoir.

P. 56. Stèle de marbre.

146) D·M  
M·A·C·A·R·E·I  
T·H·A·V·M·A·S·T·I·A·V·G  
V·I·R·V·A·X·I·I·I·I

L. 4 : Lire ou comprendre *vik*.

P. 62. Plaque de travertin.

149) D·I·S·M·A·N·I·B·V·S  
S·A·C·R·V·M  
A·V·C·T·V·S·A·V·G·V·S·T·I  
L·I·B·E·R·T·V·S  
P·O·M·P·O·N·I·A·E  
S·Y·M·P·O·S·I·V·M  
O·P·T·I·M·A·E  
C·O·N·I·V·G·I  
E·T·S·I·B·I

P. 71. Petite plaque de marbre.

150) PLATONI·CAESARIS  
DIETARCHAE  
FECIT  
OLYMPICVS·VILIC  
ET·ILVS

P. 75-81 avec fig. Italo Sgobbo.  
Dans la vallée du Sabato, près  
de la source Acquaro, aux envi-  
rons de Serino. Plaque de marbre.

151) D D · N N · F L · C O N S T A N  
T I N V S · M A X · P I V S ·  
F E L I X · V I C T O R · A V G ·  
E T F L I V L C R I S P V S · E T  
5 F L · C L C O N S T A N T I N V S  
N O B B C A E S S  
F O N T I S A V G V S T E I  
A Q V A E D V C T V M  
L O N G A I N C V R I A  
10 E T V E T V S T A T E C O N R V P T V M  
P R O M A G N I F I C E N T I A ·  
L I B E R A L I T A T I S C O N S V E T A E  
S V A · P E C V N I A · R E F I C I I V S S E R V N  
E T · V S V I · C I V I T A T I V M I N F R A  
15 S C R I P T A R V M R E D D I D E R V N T  
D E D I C A N T E · C E I O N I O I V L I A N O V C  
C O N S · C A M P · C V R A N T E  
P O N T I A N O · V · P P R A E P · E I V S D E M  
A Q V A E D V C T V S  
20 N O M I N A C I V I T A T I V M  
P V T E O L A N A · N E A P O L I T A N A · N O L A N A  
A T E L L A N A · C V M A N A · A C E R R A N A  
B A I A N A · M I S E N V M ·

A une certaine distance de la dernière ligne, près de l'angle inférieur droit de la pierre, un R.

L. 17 : *cons(ulari) Camp(a-  
niae)* ; l. 18 : *praep(osito)*.

Date : entre 317 et 324 ap.  
J.-C.

Cf. *C. I. L.*, X, n° 1805 et  
p. 1009 : *cur(atori) aquae Aug(us-  
tae)*. Le *Liber Pontificalis* (édit.  
Duchesne, I, p. 186, xxxiiii)

mentionne sous Constantin la  
restauration de la *forma aquae-  
ductus* qui alimentait *Neapolis*.

Le plus ancien *consularis Cam-  
paniae* connu était jusqu'à pré-  
sent Barbarus Pompeianus, en  
333 (*Cod. Theod.*, I, 2, 6 ; *C. I. L.*,  
X, n° 1199 ; XIV, n° 2919).

P. 102-103. Italo Sgobbo. A  
Conza. Révision des n°s 988, 979,  
976 du *C. I. L.*, IX. Indication de



l'emplacement actuel des nos 970, 982, 986 et 990.

P. 112-113 avec fig. E. Galli.  
Dans l'île de Lagosta. Épitaphe.

152) ABVNDANTIA·QVae uixit annos...

MENSES·VII· DEposita

FL·ANTONIO·ET·F. . . . . cos.

Un consul Flavius Antoninus est connu par une inscription de Tralles (H. Dessau, *I. L. S.*, n° 8836), qu'Edm. Groag assignerait à la première moitié du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, VI, col. 2531, n° 31).

P. 260. Plaque.

153) M·C·I·A·V·D·I·V·S·M·F  
S·C·R·M·A·G·Q·E·T·A·E·D  
C·V·R·A·R·B·I·T·R·A·T·V  
P·H·I·L·A·R·G·V·R·I·M·A·I·O·R·I·S·L

L. 2-3 : sans doute *scr(iba-  
rum) mag(ister) q(uaestoriorum)*  
*et aed(iliciorum) cur(ulium)*.

Pour un *magister scribarum*,  
cf. H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9040.

P. 260. Stèle.

154) P·V·A·L·E·R·I·V·S·P·I·F·L·A·C·C·V  
A·V·R·V·F·E·X  
B·E·N·N·I·A·C·I·L·H·E·L·E·N·A  
C·O·N·C·V·B·I·N·A  
E·X·T·E·S·T·A·M·E·N·T·O  
A·R·B·I·T·R·A·T·V  
B·E·N·N·I·A·E·C·I·L·H·E·L·E·N·A·E

156)

(sic)

D·I·A·N·E·S·A·C

M·A·V·R·C·O·N·S·T·A

N·T·I·N·V·S·V·E·T·E·X

E·X·P·R·E·T·O·P·R·E·T

V·S·L·M

P. 258-261. R. Paribeni. Au kilomètre 12 de la Via Casilina.

P. 258. Épitaphes.

P. 259. Plaque.

P. 261. Estampille doliaire rectangulaire.

155) MYRO·M FVL SERE

Myro M(arci) Ful(vi) Sere-  
(ni).

La marque ne figure pas au  
*C. I. L.*, XV.

P. 295 avec fig. G. Cultrera.  
A Syracuse. Marques sur anses  
d'amphores.

P. 304-305. R. U. Inglieri. A  
Zara. Nom sur une urne funé-  
raire; marque arrétine sur un  
plat d'argile.

PANNONIA, IV, 1938.

P. 203-221 avec fig. K. Keré-  
nyi. A deux kilomètres au sud-  
ouest de Csákvár. Sur la paroi  
d'un rocher (lecture révisée du  
n° 3365 du *C. I. L.*, III).

A·C·O·N·S·T·A

N·T·I·N·V·S·V·E·T.

I·N·R·E·S·U·A·D

E·S·V·A·P·E·C·F·(?)

*Ex pr(a)eto(riano)*, répété deux fois.

Rappel des monuments qui concernent le culte de Diane dans la Pannonie septentrionale, sur la frontière militaire et dans la région du lac Balaton (Plattensee).

PAPERS OF THE BRITISH SCHOOL  
AT ROME, XIV, 1938.

P. 6-8. R. Syme commente la façon dont Claude parle des mesures prises par Auguste pour introduire dans le Sénat *omnem florem ubique coloniarum ac municipiorum* (*C. I. L.*, XIII, n° 1668).

P. 98-114. J. P. V. D. Balsdon cherche à établir que les fragments de la *lex repetundarum* conservés à Naples et à Vienne (*C. I. L.*, I, 2<sup>e</sup> édit., pars 2, fasc. 1, n° 583) appartiennent à la *lex Acilia*, de 123 ou 122 av. J.-C., pièce principale de la législation de C. Gracchus (cf. Th. Mommsen, *Gesamm. Schriften*, I, p. 1-64 ; III, p. 339-355).

P. 152-162. Fr. H. Wilson poursuit ses études sur l'histoire sociale et économique d'Ostie. Crise financière à Ostie dans la

dernière partie du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (*C. I. L.*, XIV, n° 375, qui est de cette époque). L'ordre des *Augustales* devient une « vaste machine à faire de l'argent » par la création de ces *q. q. d. d. (quinquennales dono dato)* que mentionnent les *alba* (n°s 4560-4563) et auxquels correspondent dans les inscriptions les *seviri Augustales idem quinquennales*, dont la série commence en 182 (n° 367). Le III<sup>e</sup> siècle est désastreux pour Ostie : ruine d'édifices (n°s 134, 135, 4721), réparations (n° 5387). En revanche, prospérité de Porto dont Constantin fait une ville à part (n° 4449).

PROCEEDINGS OF THE BRITISH  
ACADEMY, XXIII, 1937.

P. 105-133. M. P. Charlesworth passe en revue les vertus qui sont officiellement célébrées comme appartenant à l'empereur romain. Usage des inscriptions.

THE QUARTERLY OF THE DEPARTMENT OF ANTIQUITIES IN PALESTINE, VIII, 1938.

P. 54-57 et pl. XXXVI, 3. M. Avi-Yonah. A Jérusalem.

157)

TI·CL·TI·F·POP FATALIS  
ROMA·>LEG·II·AVG·LEG·XX  
VIC·LEG·II·AVG·LEG·XI·C·P·F  
LEG·XIV·G·M·V·LEG·XII·FVL  
5 LEG·X·FR·III·HAST·VIX·AN  
XLII·MIL·ANN·XXIII·CL·  
IONICE·LIB·ET·HERES·OB·ME  
RITA·EIVS·O·T·B·Q·T·T·L·S·

L. 5 : *terlius hast(alus)*.

P. 57-59 et pl. XXXVI, 2.  
M. Avi-Yonah. A Beisān.

158) DIS·MANIB

P·A·E·L·I·V·S C·A·P·I  
T·O·N·A·T·I·O M·A·C·E  
D·O·M·I·L·L·E·G·X·I

5 C·L·V·I·X·I·T A·N·N·I·S  
X·X·X·V M·I·L·I·T·A·V·I·T  
A·N·N·I·S X D·O·L M·E·R.  
F·E·C·I·T H·E·R·E·S B·E·N·E·F·I  
V·T·I

L. 7-9 : *dol(enter) m[er(ito)]  
fecit heres benef[i(ciatu)s] v(elut)  
t(estamento) j(ussu)s*.

Pour la présence de la *legio*  
*XIa Claudia* en Palestine, qui  
semble liée à la révolte de Bar-  
Kokhba en 132-135 ap. J.-C., cf.  
*C. I. L.*, III, n° 14155, 2.

RECUEILS DE LA SOCIÉTÉ JEAN  
BODIN ; T. III, LA TENURE.  
Bruxelles, 1938.

P. 123-129. J. Carcopino défi-  
nit la tenure romaine, surtout  
d'après des inscriptions décou-  
vertes dans l'Afrique proconsu-  
laire qui invoquent la *lex Man-  
ciana* ou la *lex Hadriana* ; raisons  
que nous avons de croire, malgré  
l'opinion la plus commune, à la  
portée générale de cette dernière ;  
heureux effets que la tenure  
mancienne ou hadrienne a eus  
en Afrique jusqu'au v<sup>e</sup> siècle  
ap. J.-C.

REVUE AFRICAINE,  
LXXXII, 1938.

P. 354-367. M. Labrousse. Dans  
la région de Zraïa (*Zarai*) et de

Tarlist (département de Constan-  
tine).

P. 355-357. Route de *Zarai* à  
*Diana Veteranorum*. A Tarlist et  
à Zraïa. Deux bornes milliaires  
mutilées au nom de Dioclétien.

P. 357-360. A *Zarai*.

P. 357, n. 20. Remarques sur  
l'inscription n° 36 de l'*Ann. épigr.*  
1937.

P. 358-359 (= *Ann. épigr.*,  
1937, n° 38).

159) NEPTV S  
L VOLCACIVS  
EQ ALAE FLAVIÆ

L. 1 : *Neptu(no) s(acrum)*, cf.  
*Ann. épigr.*, 1937, n° 37.

Remarques concernant l'his-  
toire de l'*ala Flavia*.

P. 359-360. Deux épitaphes  
païennes.

P. 360-367. A Tarlist. Treize  
épitaphes païennes.

Id., LXXXIII, 1939.

P. 26-34. E. Albertini justifie  
l'existence du Recueil des *Inscrip-  
tions latines de l'Algérie*, indique  
où en est la publication et ce qui  
est prévu pour l'avenir.

P. 161-181. F. Logeart essaie  
de préciser les emplacements où  
ont été relevées, dans le sud du  
territoire de *Cirta*, des bornes  
qui marquent la répartition du  
sol de *Cirta* en terres de régimes  
juridiques différents ou qui déli-  
mitent les terres de *Sigus*.

Des premières, six ont été  
retrouvées : *C. I. L.*, VIII,  
nos 7090, 10821 = 18768, 19104 ;

*Recueil de la Soc. arch. de Constantine*, XXXVIII, 1904, p. 33 ; XL, 1906, p. 183 ; une est inédite :

P. 165. A Draa-ez-Zaaroura, à un kilomètre au sud de l'arrêt de Sila sur le chemin de fer Ouled-Rhamoun-Tébessa.

160) EX AVCTORI  
TATE IMP  
CAESARIS  
TRAIANI HA  
5 DRIANI AVG  
A A C S A P

L. 6 : *a(gri) a(ccepti) C(irtensium) s(eparati) a p(ublico)*.

Des secondes, cinq ont été retrouvées : *C. I. L.*, VIII, n<sup>os</sup> 10148, 19132, 19133, 19134 ; une est inédite :

162) *Ut bene cacaret uentrem palpauit Solon.  
Durum cacantes monuit ut nitant Thales.  
Bene caca et irrima medicos.*

Cf. plus haut, *Amer. Journ. of archaeol.*, XLII, 1938, p. 409.

Id., 1939, I.

P. 26-59. Fr. Cumont, expliquant la présence des Vents dans le culte des morts, invoque quelques épitaphes (*C. I. L.*, III, n<sup>os</sup> 3247, 6384 ; VI, n<sup>os</sup> 10764, 15315 ; XI, n<sup>o</sup> 973 a ; divers textes empruntés aux *Epigrammata graeca* de G. Kaibel, notamment le n<sup>o</sup> 723 où le dernier mot doit être lu ἐξείπαιον ou plutôt ἐπειπαιον).

P. 268. Ch. Picard reproduit l'inscription de Samothrace que nous donnons plus haut, n<sup>o</sup> 2.

P. 179. Au Koudiat Birou, dans le douar Ouled-Khaled.

161) EX AVCT P C  
ASSI SECVN  
DI LEG AVG  
A P S I G

L. 4 : *a(gri) p(ublici) Sig(uitanorum)*.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE,  
1938, II.

P. 252. Ch. Picard. A Ostie, dans une pièce, voisine de latri-nes, d'une maison située entre la Porta Marina et le Tibre. Audessous de peintures murales qui représentaient les Sept Sages, dont Solon, Thalès, Cheilon, désignés par leurs noms en grec, sont conservés, inscriptions latines :

REVUE BELGE DE PHILOGOLOGIE  
ET D'HISTOIRE, XVII, 1938.

P. 775-792. Ph. Horovitz. Essai sur les pouvoirs des procureurs-gouverneurs (*suite*). Les procureurs d'ordre équestre sont de véritables gouverneurs, indépendants et égaux en attributions et en pouvoirs à ceux d'ordre sénatorial ; ils sont en outre les chefs de l'administration financière de leur province.

P. 853-886. F. Peeters. Fin d'une étude sur le culte de Jupiter en Espagne d'après les inscriptions. Examen détaillé des textes, donnant pour chacun d'eux les justifications de date



et les interprétations qui en ont été déduites. Quatre tableaux présentent la distribution géographique et par espèces de dieux, le classement chronologique, la répartition entre les classes sociales, le répertoire alphabétique des dieux et des épithètes.

REVUE BIBLIQUE, XLVIII, 1939.

P. 78-81. R. de Vaux. A Ma'in (Transjordanie). Courtes inscriptions grecques, dont plusieurs épitaphes byzantines.

REVUE DE PHILOGIE,  
LXIV, 1938.

P. 333-335. H. Lucas. La Lala-gé d'Horace (*Carm.*, I, 22 ; cf. II, 5, 16) se retrouverait sur l'inscription du *C. I. L.*, VI, n° 3940, où son nom est associé à ceux d'une Chloé (cf. *Carm.*, III, 9 et III, 26, 12 ; voir aussi, I, 23, 1) et d'un Sabinus (cf. *Epist.*, I, 5, 27).

Id., LXV, 1939.

P. 47-65. Ph. Horovitz, voulant déterminer le principe de création des provinces procuratoriennes (*à suivre*), établit d'abord ici la démarcation entre les deux catégories de gouverneurs provenant de l'ordre équestre, préfets et procurateurs, dont les premiers ne sont que des représentants à caractère militaire et non civil de l'empereur, dont les autres sont de vrais gouverneurs.

Étudie spécialement les préfets-gouverneurs, examine les titres et les caractères des gouver-

neurs de la Sardaigne, de la Corse et des provinces alpines, qui ont été englobées par erreur dans le nombre des provinces procuratoriennes.

P. 62.

163) Dans *C. I. L.*, VIII, n° 9367, l'auteur propose de restituer, d'après le n° 20996 : *iure glad [ii praeposito Iuniorum Maurorum]*, mais il y aurait lieu de tenir compte de la lecture plus complète du texte donnée au n° 20995.

P. 97-217. L. Robert donne une série d'études concernant des inscriptions grecques.

P. 122-128. L'auteur revient sur une inscription éphébique (*Athen. Mitt.*, LIX, 1935, p. 77-80), où les deux agonothètes d'un concours sont en même temps *σεβαστοφόροι*, c'est-à-dire porteurs, en procession, des images impériales. Le mot se retrouve dans Suidas, s. v. *Αἰγούστος* et *Bull. Corr. hellén.*, XXIV, 1900, p. 340.

P. 131-132. L'auteur reprend certaines parties du n° 131 de l'*Ann. épigr.*, 1900, republié, comme inédit, dans *Arch. Deltion*, II, 1916, p. 148, n° 4.

P. 151. Dans *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 829, l. 4 : restituer [*προγ*]όνων au lieu de [*Βιστ*]όνων.

P. 153-154. Le texte n° 33 des *Inscr. creticae*, I, *Lebena*, ne concerne pas un *praetor*, mais un gouverneur de Chypre, sans doute Seleukos, fils de Bithys (milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).

P. 166-172. L'auteur reprend

l'étude d'une épigramme de Lambèse (*Bull. arch. du Comité*, 1915, p. cxxiv-cxxvi) : épitaphe d'un médecin militaire, originaire d'As-takos, c'est-à-dire de Nicomédie. Renvoi à des textes, trouvés en Occident, qui mentionnent des médecins grecs (Italie, Afrique du Nord, Narbonnaise).

P. 172, n. 1. Dans les dédicaces de *Volubilis* faites à des dieux Arabes (*Ann. épigr.*, 1936, nos 113-114), les Arabes dédicants peuvent être aussi bien des commerçants que des soldats.

P. 181-183. Les fragments nos 689 et 718 des *I. G. R.*, III, se raccordent et sont des débris du n° 721, ultérieurement mutilé.

P. 185. Le n° 1733 des *I. G. R.*, IV, vient de Cos; c'est le n° 1107 du même Recueil.

P. 187. Le n° 1023 des *I. G. R.*, I, vient de Cos.

P. 189-190. Le n° 174 des *I. G. R.*, IV, est une partie du *C. I. G.*, n° 3691 : Φιλίφ est à lire Σειλίφ.

P. 195, n. 2. Renseignements sur le n° 1024 des *I. G. R.*, I.

P. 196 et n. 9. Rappel d'une correction faite par Ad. Wilhelm (*Anz. Akad. Wien*, 1924, p. 115-116) au n° 1414 des *I. G. R.*, IV.

P. 197-198. Le n° 29 des *I. G. R.*, III est d'Apamée de Phrygie (IV, n° 802).

P. 207-210. Dans *I. G. R.*, IV, n° 530, lire l. 1 : Θ(εός) Δ(αίμοσι), *Dis Manibus*; l. 4-5 : Κάισαρος δοῦ[λοι] ἱπ[πε]ῖς. Autres mentions d'esclaves impériaux

qualifiés de ἱππεῖς; voir aussi *Ann. épigr.*, 1935, n° 167 : ces cavaliers seraient des courriers à cheval.

P. 214-215. A *Apollonia* du Rhyndakos. Fragment d'un *cur-sus honorum* déjà publié (*Athen. Mill.*, XXIX, 1904, p. 311, n° 1; Hasluck, *Cyzicus*, p. 288, n° 335).

164) « Les syllabes μου Ῥωμ — font partie d'un titre tel que [ταμίαν ou στρατηγὸν ou δῆμαρχον δῆ]μου Ῥωμ[αίων]. Le personnage avait aussi rempli une fonction à Rome, et une autre (τα[μίαν?]) dans la province de Sardaigne : [ἐπαρ]χέας Σαρδ[ινίας] ».

P. 219-237. Ph. Horovitz. Suite de l'article analysé plus haut. Les provinces procuratoriennes ont deux caractères communs : leur garnison ne comporte pas de légions; toutes sont des provinces frontières. Examen particulier du cas de la Dacie inférieure (petite Valachie), de l'Épire (qui est devenue frontière lors de la délivrance de la Grèce par Néron et qui a conservé un procurateur-gouverneur quand cette situation prit fin sous Vespasien) et de la Thrace (province frontière jusqu'à Trajan, sous le règne de qui elle cesse de l'être et d'être province procuratorienne). Au III<sup>e</sup> siècle, pendant que la *leg. III<sup>a</sup> Augusta*, licenciée, est remplacée par la *leg. XXII<sup>a</sup> Primigenia*, qui tient garnison en Maurétanie, les deux Maurétanies réunies ont un *legatus utriusque Mauretaniae*, tandis que la Numidie est confiée à un procurateur. La

*Dacia Porolisansis*, qui ne possédait que des troupes auxiliaires (*C. I. L.*, XVI, n° 110; *Ann. épigr.*, 1937, n° 113), a été province procuratorienne durant sa courte existence.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES,  
XL, 1938.

P. 251-286. G. Chenet, étudiant

165)

*C(ivitas) P(etrucoriorum) l(eugas)...*

P. 387-398. J. Guey pense, contrairement à l'opinion de N. Iorga, que le passage de Thémistius, *Or. X*, 136 d-139 a (p. 163-165, édit. Dindorf, 1832) ne se rapporte pas au *Tropaeum Trajani* d'Adam-Klissi; il serait disposé à chercher le προύριον de Valens dont parle l'auteur grec à Hazarlik d'où semble provenir la dédicace d'un *castellum* élevé par l'empereur Valens (*C. I. L.*, III, n° 7494).

P. 416. A. Grenier. D'après le Dr J. Fromols, le *Crucuro* du bol aux travaux d'Hercule (J. Déchelette, *Vases ornés*, I, p. 216) doit être le *Crucuro* connu à La Graufesenque vers la fin de l'ère flavienne.

Id., XLI, 1939.

P. 20-28. R. Thouvenot étudie, d'après les textes littéraires et épigraphiques, les incursions des Maures en Bétique sous le règne de Marc Aurèle.

P. 26, n. 1. A Aïn-Chkour, près de *Volubilis*.

l'industrie céramique gallo-belge et gallo-romaine en Argonne, donne p. 265-266 (fig., p. 267) et p. 273-275 des listes avec de nombreux noms de potiers.

P. 298. A. Grenier discute les compléments à adopter pour la dernière ligne du milliaire de Florian (*C. I. L.*, XIII, n° 8895); il conclut à

166) NYMPHIS ET  
GENIO  
L O C O R V M  
VALLIVS MAXIM  
IANVS PROC  
AVGGØ

Date : entre 177 et 180 ap. J.-C.

Avant d'être procureur de Maurétanie, Vallius avait été procureur de Macédoine, puis de Lusitanie.

P. 37-39. A. Grenier. D'après R. Herzog, texte et traduction de l'inscription grecque de Trèves signalée dans l'*Ann. épigr.*, 1938, n° 142.

P. 144-145. A. Grenier. D'après R. Herzog, texte et traduction de l'inscription grecque de Trèves signalée plus loin, n° 181.

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES,  
L, 1937.

P. 221 et 239. E. Bickerman montre que le décret d'*Alabanda* où il est question d'ambassades au Sénat (M. Holleaux, *Rev. des*

*Études grecques*, 1898, p. 258) remonte bien à 188 av. J.-C. et non au lendemain de la première guerre de Mithridate.

Id., LI, 1938.

P. 413-482. R. Flacelière, Jeanne Robert, L. Robert. Bulletin épigraphique où sont dépouillées les publications de 1936 et 1937. Nombreuses mentions d'inscriptions grecques concernant le monde romain.

REVUE DES ÉTUDES LATINES, XVI, 1938.

P. 266-268. R. Thouvenot. A *Tamuda* (Maroc espagnol). Bloc de calcaire brisé en haut et à gauche.

167)

G

MVI PROVINCI  
INTROIVIT BARBAROS  
TAMVDAM INRVPE

5 ntes FVGAVIT ET IN PACEM  
RESTITVIT

VIC AVG SACR

L. 2-3 : l'auteur propose : [ubi pri]mu<m> provinci | [am in]troivit ; l. 7 : Vic(toriae) Aug(ustae) sacr(um).

Les Barbares dont il s'agit semblent avoir été des Germains ; peut-être ces tribus franques qui, après avoir, sous Gallien, ravagé la Gaule et l'Espagne, pénétrèrent jusqu'en Afrique (Aurelius Victor, *De Caes.*, 33, 3).

Chez Pline l'Ancien (V, 1, 18),

*flumen Tamuda navigabile quondam et oppidum*, mettre une virgule non pas avant, mais après *quondam*.

REVUE TUNISIENNE, 1938.

P. 201-215 avec pl. L. Poinssot. Lampes d'Afrique portant un Satyre thyrsophore, représenté à mi-corps, qui joue du monaule. Au revers, estampilles.

168) P. 202 ; p. 203, n. 16. Signatures sous diverses formes de *Victor* (I<sup>er</sup> siècle ; *C. I. L.*, VIII, nos 22644, 347, a à g (correction à e) et 350, a à d), et de *Victoris* (II<sup>e</sup> siècle ; *Ibid.*, 348, a à c et 349, a à d).

P. 210-213. Treize lampes avec la marque *ex ofi | cina | Kapitō | nis* (cf. *C. I. L.*, VIII, n° 22644, 55).

P. 213-215. Signature *Sabbali*, qu'il faut compléter *Sabbati(cus)*.

P. 221-229 avec pl. Fr. Icard. A Carthage. Sceaux byzantins et plombs avec marques.

P. 313-322. R. Thouvenot publie les notes d'un Espagnol anonyme qui a voyagé en Tunisie en 1724 et qu'il faut sans doute identifier avec le religieux trinitaire Francisco Ximenez. Copies d'inscriptions dont la plupart sont déjà connues (références au *C. I. L.*, VIII).

Id., 1939.

P. 23, 40-41, 47, 50, 54.



G. L. Feuille. A *Gigghi*. Marques sur des lampes et des vases.

RHEINISCHES MUSEUM,  
LXXXVII, 1938.

P. 193-241. E. Bickel cherche à établir que, dans la Gaule méridionale, notamment à Marseille, les *Matronae* celtiques étaient identifiées non seulement aux *Junones*, mais aux *Semnai*, Érinées et Euménides.

P. 271-274. A. von Blumenthal. Remarques sur la formule *Quando rex comitiavit fas*; sur

l'abondance extraordinaire des inscriptions votives aux noms de Liber et de Libera en Dacie, Dalmatie et Pannonie.

P. 382-384. A. Oxé. Deux *carmina epigraphica* de l'époque augustéenne.

P. 382-383. A Angera, sur le lac Majeur, gobelet de terre cuite (cf. plus haut, n° 7). Au bord supérieur :

169) *Acas[tus Aco]*.

A mi-hauteur, inscription comportant deux sénaires iambiques :

[*Id*]circo [*p*]alma sémper et laurus uiret,  
ne désit unquam praémium victoribus.

Les gobelets d'Aco appartiennent aux années 20-10 av. J.-C.

P. 383-384. L'auteur cherche à expliquer certaines des maladresses que présentent la teneur et l'orthographe d'une inscription de Mayence (*Ann. épigr.*, 1937, n° 120), aussi bien dans l'építaphe même que dans la partie poétique (un hexamètre et deux pentamètres). L'orthographe *cas-sus* et *caussa* a été employée « au temps de Cicéron et encore un peu plus tard » (Quintilien, *Inst.*, I, 7, 20) : les vers remontent donc à l'époque de César ou au début du principat d'Auguste et sont plus anciens que l'építaphe qui, comme l'indique le nom du mari de Paulla, Ti. Julius Selvanus, date du règne de Tibère.

ID., LXXXVIII, 1939.

P. 185-188. L. Radermacher s'attache à expliquer l'expression *salivis suis* dans l'inscription n° 67 de l'*Ann. épigr.*, 1936.

RIVISTA DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, XV, 1938.

P. 73-81 avec fig. Catullo Mercurelli, étudiant une építaphe chrétienne du cimetière de Commodilla, à Rome (A. Silvagni, *Inscr. christ. Urbis Romae*, nouv. sér., II, n° 6204 ; B. Bagatti, *Il cimitero di Commodilla... presso la via Ostiense*, p. 128, fig. 123), lit le nom de la défunte *Gentilla* au lieu de *Centilla* et rappelle d'autres inscriptions chrétiennes

présentant le nom *Gentius* ou un nom dérivé de ce gentilice.

P. 107-122. A. Silvagni. Première partie d'une étude critique sur les deux recueils médiévaux d'inscriptions chrétiennes de Milan.

P. 123-139 avec fig. Catullo Mercurelli. Les monuments chrétiens à la *Mostra Augustea della Romanità*. Signale un grand nombre d'inscriptions déjà connues ; quelques-unes sont reproduites.

P. 249-273. A. Silvagni. Fin de l'étude indiquée plus haut. Les deux recueils dérivent d'un même original.

P. 274-279. A. Silvagni, en appendice à l'article précédent, ajoute des observations sur l'építaphe de Manlia Daedalia, sœur de Manlius Theodorus qui fut consul en 399. Cette építaphe, conservée dans la crypte de la basilique de Saint-Ambroise à Milan, doit être une copie fort tardive (xviii<sup>e</sup> siècle ?) du texte primitif.

171)

AELIVS · MARTINVS · >  
COH I PR · ET STATIAE ·  
MOSCHIANETI · CONIV  
GI EIVS · ET · STATIAE · MAR  
5 TINA E · FILLA EORVM · (sic)  
AELIVS VERINVS EVOK AVGG N  
FRATRI BENEMERENTIBVS  
· FE · CIT ·

L. 1 : *Aeli*<*o*> *Martin*<*o*> ;  
l. 5 : *fil*<*i*>*ae* (*e*)*orum*.

D'après l'auteur, Aelius Martinus aurait été successivement *miles coh. VII Gem...* (ce qu'il

P. 319-329 avec fig. M. Schwabe et A. Reifenberg. Fond de vase en verre doré conservé au Musée Wallraf-Richartz, à Cologne. Autour de représentations juives (candélabre à sept branches...)

170)

CV XANON ANIMA DVLCIS  
PIE ZESES

Les premiers mots seraient une acclamation grecque : εὖ (ou σὺ) χᾶνον : ouvre bien (la bouche) !

P. 337 avec fig. G. Wilpert reproduit la base de *Semo Sancus* (*C. I. L.*, VI, n° 30994) ainsi que la statue qui la surmontait.

Id., XVI, 1939.

P. 73-99 avec fig. Catullo Mercurelli. A Rome, immédiatement en dehors de la Porte Latine. Fragment d'un couvercle de sarcophage. A gauche du cartouche qui contient l'inscription, restes d'un bas-relief : Jonas se reposant sous le berceau de cucurbites.

faudrait comprendre *coh. V* <>> *Gem[ini]*) dans le prétoire (*C. I. L.*, VI, n° 32684), centurion de la légion *XXII<sup>a</sup> Primigenia* (*C. I. L.*, XIII, n° 11834 : inscr.

chrétienne), centurion prétorien, d'abord peut-être dans la 2<sup>e</sup> cohorte (fragment inédit à l'Antiquarium du Gouvernement de Rome), puis dans la 1<sup>re</sup> (*C. I. L.*, VI, n° 2431 et ici).

Ce centurion prétorien, qui daterait de l'époque des Philippes (246 à 249 ap. J.-C.), serait le premier et le seul qui fût chrétien. Remarques sur les témoignages de christianisme qu'on peut relever au prétoire.

Au R/ restes d'une épitaphe postérieure.

RIVISTA DI FILOLOGIA,  
LXVI, 1938.

P. 113-128. M. A. Levi revient sur la grande inscription d'Octave trouvée à *Rhosos* (*Ann. épigr.*, 1934, n° 217). Les deux premiers documents sont de 35 av. J.-C. Intérêt du texte pour la connaissance de la marine romaine en général et celle d'Octave en particulier ; rapports de compétence entre les triumvirs ; examen détaillé des dispositions contenues dans le deuxième document, qui

sont très larges et semblent concerner Séleukos seul.

P. 129-143. A. Degrassi. Problèmes chronologiques relatifs aux colonies de *Luceria*, d'*Aquileia* et de *Teanum Sidicinum*.

1<sup>o</sup> Commente les divers détails de l'inscription n° 110 de l'*Ann. épigr.*, 1938 et met en valeur la donnée permettant de conclure à l'origine augustéenne de la colonie de *Luceria*.

2<sup>o</sup> Aquilée n'est pas colonie d'Auguste, mais peut-être de Claude ou de Néron. Dans l'inscription de Tricesimo (*Ann. épigr.*, 1923, n° 45), le *q.* concerne les deux derniers personnages et représente *q(uaestores)* ; les deux premiers seraient des *pr(aefecti)*, non des *pr(aetores)* ; les murs auraient été construits aussitôt après l'irruption des barbares de 52 av. J.-C. (César, *De bello gall.*, VIII, 24, 3). — Voir plus haut, *Jahrbuch des archäol. Instituts, Anzeiger*, 1938, col. 622.

3<sup>o</sup> D'après un fragment de fastes municipaux trouvé à Teano (*Ann. épigr.*, 1905, n° 192 ; 1909, n° 78), où l'auteur lit et restitue comme suit les l. 9-10 :

172)

*Ii magistrat(um) ex k.[... ad...]  
August(as) [gesserunt],*

il semble bien que les deux Vipstani de la l. 8 sont les commissaires chargés de transformer *Teanum* de municipium en colonie (la date donnée par l'inscription est 46 ap. J.-C.) ; l'indication des nos 4781 et 4799 du *C. I. L.*, X : *Teanum* colonie de Claude, est

ainsi confirmée. Avant cette date, la ville avait à sa tête des *IIII viri* ; ensuite, elle eut des *II viri*.

P. 225-234. S. Accame analyse le sénatus-consulte de *Bacchanalibus* et établit que le texte conservé (*C. I. L.*, I, 2<sup>e</sup> édit.,

pars 2, fasc. 1, p. 437-438, n° 581) n'est pas le sénatus-consulte original, mais une adaptation de celui-ci, c'est-à-dire la lettre que les consuls envoyèrent aux alliés pour leur communiquer les décisions du sénat et faire tenir aux autorités locales les ordres correspondants.

P. 253-263. M. Segre. A Cos. Stèle opisthographe, incomplète en bas.

173) Face A : Lettre de [Α]εύκιος Κορνήλιος Λευκίου υἱὸς Σύλλας Ἐπαφροδίτου δικτάτωρ Κῶων ἀρχουσι βουλῇ δήμῳ, par laquelle il fait savoir qu'il a concédé à Ἀλέξανδρος Λαοδίκευς καθαριστής, ambassadeur du Κοινὸν τῶν περὶ τὸν Διόνυσον τεχνιτῶν τῶν ἐπὶ Ἰωνίας καὶ Ἑλλεσπόντου καὶ τῶν περὶ τὸν Καθηγεμόνα Διόνυσον la publication à Cos des privilèges qu'il a accordés à ces artistes et qui, après une ambassade d'Alexandre à Rome, ont été approuvés par un sénatus-consulte.

Face B : Le dictateur s'adresse aux artistes, énumère les φιλόνηθρα πα concédés (le sénatus-consulte, qui venait ensuite, manque).

Étude détaillée du texte. Les artistes dionysiaques ont dû demander le renouvellement de leurs privilèges pour échapper à la contribution extraordinaire imposée par Sylla à la province d'Asie (Plut., *Sylla*, 25). La lettre aux artistes serait de peu postérieure à 84 av. J.-C. ; la lettre à Cos, où Sylla est dit dictateur, serait de 81.

P. 365-370. S. Barbieri retrace

les divers changements qui intervinrent au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. dans l'administration des provinces de Pont-Bithynie et de Lycie-Pamphylie.

RÖMISCHE MITTEILUNGEN,  
LIII, 1938.

P. 1-34 avec fig. et pl. I-VII. H. P. L'Orange reconstitue le monument en l'honneur des empereurs de la Tétrarchie qui avait été élevé sur le forum romain en 303 ap. J.-C. et auquel appartenaient les inscriptions du *C. I. L.*, VI, nos 1203-1205, 31261-31262.

P. 50-69 avec fig. J. Quasten étudie l'épithaphe chrétienne de Beratius Nikatoras (E. Diehl, *Inscr. lat. christ. vet.*, n° 4463). Les rapprochements qu'il institue avec d'autres inscriptions montrent que le personnage était originaire d'Asie Mineure. Sens des représentations que porte le monument (monstre et lion encadrant le Bon Pasteur).

ROMANA, I, 1937.

P. 361-367. A. Levi commente l'inscription de Pergame donnée dans l'*Ann. épigr.*, 1936, n° 128.

SAALBURG JAHRBUCH. Bericht des  
Saalburgermuseums, IX, 1939.

P. 23-33. P. Goessler. Remarques sur la borne milliaire de Frielzheim (*Ann. épigr.*, 1935, n° 104).



P. 42-45. P. Steiner. Liste de noms qui figurent sur des pions de jeu provenant de Trèves et conservés au Musée de cette ville.

SRBSKA KRALJEVSKA AKADEMIJA, SPOMENIK (*Mémoires de l'Académie Royale de Serbie*), LXXXVIII, 1938.

P. 95-131 avec fig. D. Sergejevski. Inscriptions latines de Bosnie. Surtout des épitaphes ; quelques ex-voto.

P. 97. A Golubić. Autel.

174) I · O · M  
FL·PRO·  
C V · L A  
S · V · L

P. 98. Au même endroit. Autel.

175) I O M  
METILIA  
DOMITIA  
EX VOTO

P. 28. A Grkovci. Autel.

176) S·S·PRIMS  
VEPI·L·P

L. 1 : *S(ilvano) S(ilvestri)* ;  
l. 2 : *l(ibens) p(osuit)*.

P. 126-127. Provenance inconnue. Autel.

177) I O M  
ARLQRVFS  
ET VICTO  
RINA·V·L·S

L. 2 : *Aur(e)l(ius)*.

SYRIA, XIX, 1938.

P. 147-152. Du Mesnil du Buisson. Remarques concernant surtout la partie araméenne du texte n° 75 de l'*Ann. épigr.*, 1937.

Id., XX, 1939.

P. 43-73 avec fig. D. Schlumberger. Bornes frontières de la Palmyrène.

P. 52-61 avec fig. (cf. p. 47, 68-69). A Kheurbet-el-Bilaas. Stèle.

178) I M P  
CAESAR DIUI neruae·AVG·  
F·Traianus aug. GERMA  
NICUS pontifex MAXI  
5 mus trib. potest. ui PA  
ter patriae cos.iiiII·  
DESIGNATUS u fines·

Deux lignes très mutilées, entre lesquelles il peut en manquer une ou plusieurs.

...et ARVA CIVITATIS  
....ENORVM·PER IVL  
IUM QVADRATVM LEG  
AUG PRO PR·ET POSTVM  
IUM ACILIANVM PROC·Aug.  
RESTITVIT

L. 5 : on peut songer aussi à *tr. pot. ui imp. ii* (ou *iii* ou *iu*).

Date : 102 ap. J.-C.

Le légat doit être C. Antius A. Julius A. f. Quadratus, consul pour la seconde fois en 105 ; pour le procureur Postumius Acilianus, cf. *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 928 (il faut maintenant

voir en lui un procureur de Syrie et non plus de Cilicie).

P. 60-63 avec fig. (cf. p. 45-7). Au même endroit. Cippe (les

quatre premières lignes dans Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 2632).

179) *i m p. c a E S A R*  
*D i V I H A D R I A N I F*  
*D I V I T R A I A N I P A R H I*  
*C I N E P O S D I V I N E R V A E*  
*P R O N E P O S . T A E L I V S H A D R I A*  
*n u s A N T O N I N V S A V G P I V S P O N*  
*T I F M A X T R B P O T X V I I M P I I C O S I I I I* (sic)  
*P P F I N E S R E G I O N I S P A L M Y R E N A E*  
*C O N S T I T V T O S A C R E T I C O S I L A N O*  
*L E G A V G P R P R E X S E N T E N T I A D I*  
*V I H A D R I A N I P A T R I S S V I R E S T I T V T* (sic)  
*P E R P O N T I V M L A E L I A N V M L E G A V G P R P R .*  
*M E N S E D E C E M B R E P R A E S E N T E E T R V F I N O C O S .*

Date : un des neuf premiers jours de décembre 153 ap. J.-C.

Q. Metellus Creticus Silanus fut légat de Syrie de septembre 11-12 à septembre 16-17 ; la légation de M. Pontius Laelianus Sabinus commence au plus tard en août 150.

Rappel d'autres décisions fixant les limites territoriales entre cités ou peuplades.

P. 63-64 avec fig. (cf. p. 66-67). Dans un mur du château omeyyade de Qasr-el-Heir el-Gharbi. Stèle.

180) *F I N E S*  
*I N T E R*  
*H A D R I A N O S*  
*P A L M Y R E N O S*  
*E T*  
*h e m e s e n o s*

P. 64-66 avec fig. A Kheurbet-el-Bilaas. Sur un tambour d'une colonne (cf. p. 47-51) voisine du cippe n° 179. Restes minimes d'une inscription grecque en l'honneur de l'empereur Trajan et du *divus* Nerva.

P. 69-73. Remarques sur l'étendue de l'État palmyrénien et les relations de Palmyre avec Rome.

TRIERER ZEITSCHRIFT,  
 XIII, 1938.

P. 79-120. R. Herzog publie et commente le second poème grec du iv<sup>e</sup> siècle trouvé à Saint-Maximin de Trèves (pour le premier, cf. *Ann. épigr.*, 1938, p. 142) ; l'inscription appartenait à un couvercle de sarcophage :

181)

- ΑΓΝΗΝ ΠΑΡΘένον μάρτυρα ἐπικαλῶμεν  
ΕΥΣΤΟΡΓΙΟΣ ΘΗΚεν τήνδ' εἰκόνα παρθένου Ἀγνῆς  
ΕΚΗΝΑΙΣ ΠΑΝαγΙΟΙΣ Παραπεμπομένης ὑπ' ἀδελφῶν  
ΑΜΝΟΝ Τ ΑΒΡΑ ΝΕΟΥ φύσαντ' ἐρίου παραγούσης  
5 ΟΦΡΑ ΠΑΝΗΜΕΡΙΟΣ λιγυροῖς θεὸν ἱλάσκειται  
ὙΜΝΟΙΣ ΠΑΤΕΡΑ ΠΑΝτοκρατῇ κτίστην ἓνα πάντων  
μεΛΠΟΜΕΝΗ ΜΕΘ Ομηγύριος μακάρων καλὸν ᾄσμα  
χρΙΣΤΩ ΠΑΝΒΑΣΙΛΗι καθεζομένω παρὰ πατρί  
πνεΥΜΑΤΙ ΕΥΝ ΑΓΙΩ τρισσὴν μονάδ' εὐλογέουσα  
10 Ὡς ΚΑΜΟΙ ΦΙΛΟΝ ΑΜνον ἄγουσ' ἐφάνης ἐν ὀνείρῳ  
ὙΨΟΘΕ ΑΠΡΟΦΑΝΙ Απολάμπουσ' ὥς ποτε θάμβει  
ἀγλῶσσοισι ΠΑΤΡΑΣΙ φίλοις τε παρήγορος ἄλγους  
ἡμῖν ΣΦΑΛΛΟΜΕΝΟισι παρίστασο προστάτις Ἀγνή  
σωφ' ΟCΥΝΗC Τ ΑΡΕΤΗΣ τε φαεινότατον παράδειγμα

L. 11 : [Ὑψ]όθε(ν) ἀπροφαν(ε)ῖ.

Reprend d'ensemble l'histoire du culte de sainte Agnès depuis le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, et notamment l'inscription damasienne (E. Diehl, *Inscr. lat. christ. vet.*, n° 3420 A). Ce culte, à Rome et à Milan surtout, a joué un rôle intéressant dans la défense catholique contre les Ariens. L'*Eustorgios* nommé à la l. 2 pourrait être identique à l'évêque-confesseur de Milan, un des prédécesseurs d'Ambroise, peut-être envoyé par Athanase à Trèves (?).

P. 93. Graffites de trois verres d'or de la catacombe de saint

Pamphile et de la Bibliothèque Vaticane : AGNE, AGNNE.

ZEITSCHRIFT FÜR DIE NEUTESTAMENTLICHE WISSENSCHAFT, XXXVI, 1937.

P. 222-238. Fr. Dornseiff étudie le carré magique *Rotas opera*, le confronte avec des formules antiques semblables, retient la relation avec les lettres des mots *Pater noster* accompagnées d'A et O, propose de nouvelles observations sur l'analogie avec le passage d'Ezéchiel invoqué à ce propos. L'origine est à chercher dans les cercles juifs ou chrétiens.

## 2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

YVONNE ALLAIS. DJEMILA (Collection LE MONDE ROMAIN). Paris, 1938.

Fait une large place aux inscriptions, aussi bien dans le cha-

pitre sur l'histoire de la ville que dans ceux qui décrivent les ruines ou le Musée.

LEA AMUNDSEN. GREEK OSTRACA IN THE UNIVERSITY OF MICH-

GAN COLLECTION (UNIVERSITY OF MICHIGAN STUDIES, *Humanistic Series*, XXXIV). Ann Arbor, 1935.

Nombreux documents d'époque romaine, reçus de paiements en argent, de prestations en nature, liturgies, corvées, etc., classés dans l'ordre chronologique pour chaque catégorie. Plusieurs reçus de perception d'impôt, de la fin du III<sup>e</sup> siècle, peuvent être rapportés à l'impôt de capitation organisé par Dioclétien (ainsi les nos 177, 257, 356, d'après W. Seston, *Mélanges de l'École française de Rome*, 1938, p. 189, n. 1).

MÉLANGES ÉMILE BOISACQ (ANNUAIRE DE L'INSTITUT DE PHILOGOLOGIE ET D'HISTOIRE ORIENTALES ET SLAVES DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES, T. V-VI). Bruxelles, 1937 et 1938.

T. V, p. 479-484 et pl. X. G. Heuten revient sur l'inscription n° 164 de l'*Ann. épigr.*, 1935 et groupe les textes où se rencontre le mot *cantabrum*.

T. VI, p. 199-201. A. Puech essaie d'expliquer certaines obscurités dans l'épithaphe du médecin Asclépiadès (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 203).

P. 344-345 et pl. IV. N. Vulić. A Suvodol, près de Bitolj.

182) Acte d'affranchissement en grec, fait par une femme, Junia Aurélia ἔχουσα τριῶν τέκνων τὸ δίκαιον (*jus trium liberorum*), en 281 ap. J.-C.

J. CARCOPINO. LA VIE QUOTIDIENNE A ROME A L'APOGÉE DE L'EMPIRE. Paris, 1939.

Recours constant aux inscriptions.

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE ROMAINE dressée sous la direction de ADRIEN BLANCHET. DÉPARTEMENT DE VAUCLUSE par J. SAUTEL. Paris, 1939.

Donne notamment la liste de toutes les inscriptions trouvées dans les diverses localités, autant que possible avec l'emplacement précis de la découverte. Particulièrement important pour Avignon, Vaison, Orange.

ARCHÄOLOGISCHE KARTE VON JUGOSLAVIEN. Belgrade.

J. Klemenc et B. Saria, *Ptuj* (1936).

N. Vulić, *Prilep-Bitolj* (1937).

J. Klemenc, *Zagreb* (1938).

N. Vulić, *Kavadarci* (1938).

Le texte qui accompagne chaque carte énumère par ordre alphabétique les diverses localités où des antiquités ont été découvertes ; il signale notamment les inscriptions trouvées sur chaque site. Quelques textes sont inédits.

Dans le premier fascicule, les p. 28 à 63 se rapportent à *Poetio-vio* (Ptuj).

P. COLLART. PHILIPPES VILLE DE MACÉDOINE DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'À LA FIN DE



L'ÉPOQUE ROMAINE (École française d'Athènes, TRAVAUX ET MÉMOIRES publiés par les professeurs de l'Institut supérieur d'études françaises et les membres étrangers de l'École, fasc. V). Paris, 1937.

Usage constant des inscriptions, dont un certain nombre sont figurées sur les planches ; la pl. XXXIV donne les lieux de

trouvailles d'inscriptions relatives à la colonie romaine de Philippi. Un certain nombre des textes cités étaient inédits ; quelques-uns ont été publiés depuis dans le *Bull. de Corr. hellén.*, non pas au tome LXI, 1937 comme il était annoncé, mais au tome LXII, 1938, p. 409-432 (à suivre).

P. 239 et pl. XXXII, 3. Bloc d'entablement.

183) *res pVBLICA · COL · IWL · AVG · Philip.*  
PR · PR · ET CVR

L. 1-2 : q.] *pr. pr. et cur[atoris r. p. Phil.]*.

P. 259, 267, 295, 359 n. 4 et pl. XL, 3. Base.

184)

/ I V L C · F · V O L ·  
m A X I M O · M V E  
A N O · V I R O · C L · L A  
T O · C L A V O · H O N O  
5 r A T O A D I V O P I O  
q. P R · P R · P O N T O · B I H ·  
a E D · C E R I A L · P R A E  
D E S I G I D E M · D E C · H I L  
E T · I N · P R O V · I N C · T R A  
I O C · I V L · T E R E S · T R A  
C A R C · P A E R · S E N A  
T O R V M · F R ·

L · A · D · D ·

L. 12 : *fr(atri)*, cf. *C. I. L.*, III, nos 689 et 7339.

P. 259, 262, 267, 268, 273 n. 5, 364 n. 3, 447 n° 8 et pl. LXXXI, 2.

185) I · V A L E R I O I F I L  
V O L T P R I S C O  
O R N D E C H O N  
D E C I R E N A R I I V I  
R I V R D M V N E R A  
R I O C V L T O R E S ·  
D E O R · S E R A P I S *et*  
I S I D I S

P. 260. Épitaphes.

P. 261, 294. Fragment.

186) S I F V O L  
*mil. CHO X PR*

P. 261. Haut de base.

187) L T A T I N I O L F  
V O L C N O S O

Cf. *Ann. épigr.*, 1933, nos 87, 88.

P. 262, 265. Fragment.

188) p O N T I F F L A M E N  
*diui avgvsti iivir*  
*iur. d. quinq II*

P. 268. Fragment.

189) *ornam. I[Iuiral.]*.

P. 308-311. Critique de l'interprétation donnée par J. Carcopino au groupe épigraphique AN·X·O dans l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 231.

P. 308 n. 4, 311 n. 2 et 469 n. 1. L'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1937, n° 48 doit être datée, comme l'ont fait J. Coupry et M. Feyel, d'après l'ère provinciale macédonienne et remonte à 262-263 ap. J.-C.

P. 314 n. 1, 395 n. 2, 412 n. 4 et pl. XLII, 2.

190) IMP  
HADRIANO  
OLYMPIO  
ET IVNONI CON  
IVGALI SABINAE

P. 314 n. 1, 361 n. 3, 412 n. 5, 518 n. 2 et pl. XLI, 2.

191) M·AVR·CARINO  
NOBILISS·CAES  
FILIO IMP·CAES  
M·AVR·CARI·P·F·  
INVICTI·AVG  
AVR·NESTOR·V·P  
PRAES·PROV·  
MACED·DEV  
NVM·MAIESTQ  
EIVS·

P. 368 n. 1, 414 n. 1 et pl. LXVIII, 3.

192) LIB·ET·LIB·ET·HERC  
THIASVS·MAEN  
REGIANAR AQ  
AM·INDVXIT P S.

*Lib(ero) et Lib(erae) et Herculi, thiasus Maenad(arum) re-*

*gianar(um aq[u]am induxit p(e-cunia) [s(ua)]*.

P. 394 n. 3 et pl. LXXVIII, 2. Sur un rocher de l'acropole.

193) I O M FVL·CONS  
*J(ovi) O(ptimo) M(aximo)  
Ful(mini) Cons(ervatori)*.

P. 397. Sur l'inscription du *C. I. L.*, III, n° 642, lire :

194) *Aelia Aiena ex  
votum fecit.*

P. 401-408. Commentaire de l'inscription du *C. I. L.*, III, n° 633.

P. 412, n. 1. Commentaire de l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1935, n° 49.

P. 414, n. 1 et pl. LXVIII, 2.

195) EX·IMPERIO·  
LIBERI·ET·LIBERÆ  
ET·HERCVLISA  
NE QVIS·NE QV  
EVE·VELIT·FACIEM  
TANGERE· NESI  
SI QVI·IMPERAT  
VM·FVERET·  
EX·IMPERIO·  
POMPONIA  
HILARA·POSVIT

P. 414, n. 1 et pl. LXVIII, 1.

196) LIB·ET·EB  
HERC·SAC  
C·VALER·  
FORTVNA  
TVS CVM·  
MARRONI  
A·EVTYCI  
a V X o r e

P. 414, n. 1.

197) LIBERO  
et LIBERAE  
SACRVM

P. 415, n. 4.

198) SALVIA  
PISIDIA  
LIBPATMN

L. 3 : *Lib(ero) Pat(ri)*; la suite est inexplicable.

P. 415, n. 4.

199) PISIDIA  
HELPIS  
LPVS  
LA

L. 3 : *L(ibero) P(atri) v(otum) s(oluit)*.

P. 415, n. 5.

200) LPATRI DEO OPT  
CAREIS DIOSCV  
RIDISVSLA

L. 1 : *L(ibero) Patri deo opt(i-mo)*; l. 2 : *Care[is]is (?)*.

P. 417. Fragment de règlement religieux relatif au culte de Liber Pater; on y lit le mot *thiasum*.

P. 426 et pl. LXXI, 1. Bas-relief du Cavalier thrace foulant un corps humain terrassé.

201) DOMINO RINCAEO  
SACR

L. 1 : *Rincaleo* (avec LE liés).

C'est la même épithète qu'il faut lire à la l. 1 des inscriptions de l'*Ann. épigr.*, 1923, nos 88 et 89 :

*Deo magno Ri[nca]l[e]o*; *D(omino) Rinc(aleo)*.

Dans le second de ces textes, l. 2 : *Ac(cius)*.

P. 440-441. Commentaire de l'inscription du *C. I. L.*, III, n° 636. L. 4 : la lecture LVNE est exclue; il y a DEANE.

P. 442, n. 3. Inscriptions rupestres de l'acropole.

202) DIANE  
SACRV  
RVTLIVS  
MAXIMVS

203) Pl. LXXVIII, 1.

DEANAES·S·  
██████ · ZIPAS·

204) Pl. LXXV, 3.

DEANAE  
LICINIVS VA  
LENS·V·S·

205) DEANAE  
SACRVM  
VATINIVS VALENS  
HLVS

L. 4 : *h(oc) l(oco) v(otum) s(oluit)*.

P. 472-474. Au sujet des épitaphes qui contiennent la menace d'une amende sépulcrale.

P. 475-485. Sur les *Rosalia*, *Parentalia* et le rite désigné par les mots παρακαλειν ou αποκαλειν (sacrifice par le feu de petites victimes sur le tombeau) mentionnés dans des inscriptions de Philippes.

P. 490, n. 1. Les milliaires connus de la *via Egnatia*.

P. 494-500. Tracé de la *via*

*Egnatia*, avec références aux milliaires.

P. 511-519. Les dates des milliaires.

P. COLLART. SUR UN ACTE DE DONATION ROMAIN TROUVÉ A MOUDON (extrait de la REVUE SUISSE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE, T. I, fasc. 1). Bâle, 1939.

P. 15-20 et pl. 13.

206) Dans l'inscription *C. I. L.*, XIII, n° 5042, à la l. 7, au lieu de IN DE·RCI·TEMPOR, qu'on a interprété de diverses façons plus ou moins défectueuses, il faut tenir compte de ce que le premier R est traversé d'une barre horizontale, ce qui donne RE liés ; on a ainsi

IN DE RECT·TEMPOR

*in d(ere)ct(o) temp(or)e*, qui convient parfaitement au sens.

P. COLLART ET D. VAN BERCHEM. INSCRIPTIONS DE VIDY (Association du Vieux-Lausanne, Fouilles de Vidy, fasc. II). Lausanne, 1939.

P. 3-7 et pl. I. Plaque de calcaire.

207)

NV·MINIBVS · AV·G  
NAV·TAE lacv·LEMANNO  
QVI·LEVSONNAE CONSISTVNT  
L d. d. d.

L. 2 : cf. *Ann. épigr.*, 1926, n° 2.

P. 8-9 et pl. II, 1. Bloc de calcaire.

208) C E R E R I  
S A C R V M  
P R O S A L V T E  
C A E S A R V M  
5 A P T V S · T R I O N S I

L. 5 : *Aptus Trionis l(ibertus)*.

D'après la formule *pro salute Caesarum*, l'inscription est antérieure à la mort de Néron.

P. 9-10 et pl. III. Plaque de calcaire.

209) M E R C U R I O  
A V G · S  
Q V I · L E V S O N N A E  
C O N S I S T U N T

L. 2 : restituer, d'après le n° 207, soit *naut*, soit plutôt *n.l.l.*

P. 10-11 et pl. II, 2. Plaque de calcaire.

210)

E X V O T O · S V S C E P  
N E P T V N O · S A C R  
T · N O N T R · V A N A T A C T V S  
V S L M

*Vanatactus* est un cognomen de caractère celtique.

P. 12-13 et pl. IV, 1. Bloc de molasse.

211) N O N I O S V L  
S V I S V O T O  
L M R

*Nonio(s) Sul(eis) suis voto l(ibens) m(erito) r(estituit?)*.

Pour les *Suleviae* à Vidy, cf. *C. I. L.*, XIII, n° 5027.

P. 13-14. Fragments divers.

P. 14 et pl. IV, 2. Fragment de



plaque de marbre complète à gauche.

212) PARIMBOLA

Transcription latine de παρεμβολή (cf. *C. I. L.*, VI, n° 726 = n° 30821); le mot a un sens architectural (sans doute placage, revêtement).

Autre fragment du même texte avec ORN.

CORPUS VASORUM ANTIQUORUM, FRANCE, fasc. 13, MUSÉE NATIONAL DE SÈVRES. Paris, 1936.

P. 131-141 et pl. 61-63. L'auteur, Madeleine Massoul, donne de nombreuses marques de potiers appartenant à l'époque romaine; liste alphabétique avec références bibliographiques et indication des fabriques.

ID., UNITED STATES OF AMERICA, fasc. 7, THE ROBINSON COLLECTION, BALTIMORE, MD., fasc. 3. Cambridge, Massachusetts, 1938.

P. 53, 55, 57 et pl. XL, XLII-XLIV. Les auteurs, D. M. Robinson et Sarah Elisabeth Freeman, présentent quelques vases avec estampilles latines.

DEUTSCHES ARCHÄOLOGISCHES INSTITUT, RÖMISCH-GERMANISCHE KOMMISSION. 27<sup>er</sup> BERICHT DER RÖM.-GERM. KOMMISSION, 1937.

P. 32-50. Fr. Fremersdorf. Inscriptions sur des objets romains

de Cologne, en verre, terre cuite et métal.

P. 51-134. H. Nesselhauf. Inscriptions découvertes de 1927 à 1937 dans les deux Germanies, en pays trévire, sur les territoires des Lingons, des Séquanes et une partie de celui des Médiomatriques.

BR. DOER. DIE RÖMISCHE NAMENGEbung, EIN HISTORISCHER VERSUCH. Stuttgart, 1937.

Traite notamment des *signa* et *supernomina* connus par l'épigraphie.

MÉLANGES SYRIENS OFFERTS A M. RENÉ DUSSAUD, T. I (Service des Antiquités en Syrie et au Liban, BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, T. XXX). Paris, 1939.

P. 213. J. Carcopino établit par l'épigraphie que l'annonce du Haut-Empire procédait, au moins durant le 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. et la première moitié du II<sup>e</sup>, à des achats massifs de céréales dans les provinces africaines.

P. 217-226. A. Merlin retrace et précise, notamment d'après les inscriptions, la carrière de L. Catilius Severus, légat de Syrie au début du règne d'Hadrien.

P. 290. M. Rostovtzeff incline à penser que le Perdiccas honoré à *Gerasa* au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (C. Kraeling, *Gerasa*, 1938, inscr. n° 137) est le successeur d'Alexandre, qu'on regardait comme le premier fondateur de la ville.

P. 345-349. E. Albertini. A Messad, en Algérie.

P. 346-347 avec fig. Deux fragments offrant de nombreuses ligatures. L'ensemble du texte devait se présenter ainsi :

213) L. 1 : [Imp. Caes. L. Septimio Seuero Pio Pertinaci Aug. Arabi]co Adiabenico Par[th]ico maximo p. p. p. m. trib. [pot...]

L. 2 : [imp... cos ... proc. et Imp. Caes. M. Aurelio Antonino Aug. Imp. Caes.] L. Septimi Seueri Pi[i P]ertinacis Aug. fil. et Septim[i]o

L. 3 : [Getae Imp. Caes. L. Septimi Seueri Pii Pertinacis Aug. filio et Imp. Caes. M. Aureli Antonini Aug. f[ratri]

L. 4 : [.....per uexillationem leg.] III Aug. P. V. et uexil[lati]onem leg. III [Gal.] praelend[entes]

L. 5 : [.....curam agentibus VI]pio Vindice et Cuso[nio] Ianuario >> leg.[illius et illius].

P. 347.

214) Au n° 8796 (cf. n° 18021) du C. I. L., VIII, à la l. 4, la restitution : *uexillationem leg. III [Gal.] praelend...* s'impose.

P. 348-349 avec fig. Fragment de droite d'un texte.

215) A<sup>TONNI</sup>·ET  
ϕR·PR·C·V·PRAEPO  
iANAPVS >>LEG.  
ET III.

5 IO · COS

Dédicace *pro salute* de Caracalla, dont le nom était sans

doute accompagné de ceux de son père et de son frère, et *pro victoria* du [leg. Aug. p]r. pr. c. v.; sans doute ensuite *prae-po[siti] uexillationum Castello Dimm. morantium*; l. 4-5 : [illius et illius per milites leg. III Gallicae] et III [Augustae P. V...], puis une date consulaire.

Les légionnaires de la III<sup>a</sup> Gallica qu'on rencontre en Afrique n'y sont pas venus, comme on croyait, quand cette légion de Syrie, révoltée, fut dissoute sous Élagabal; Septime Sévère les appela pour servir sa politique d'extension et de consolidation du limes dans des régions sub-désertiques.

P. 367-372. P. Roussel. A Membidj (*Hierapolis*). Quadruple inscription grecque commémorant la paix « perpétuelle » conclue entre Byzance et la Perse en 532 ap. J.-C.

P. 451-459. H. Seyrig. A Séleucie de Piérie, cimetières des marins de la flotte romaine.

P. 452-453. Cimetière des officiers, à la porte du marché.

P. 452. Cippe.

216) D. M.  
C. Val. Domili  
optionis cl. pr.  
Mis. III Pace nat.  
5 Pan. uixit annis  
XLV mil. ann. XXI  
h. b. m. p.

L. 3-5 : cl(assis) pr(aetoriae) Mis(enensis), (triere) Pace, nat(ione) Pan(nonius); l. 7 : h(eres) b(ene) m(erenti) p(osuit).

P. 452-453. Cippes complet seulement à droite.

217)

.....  
 .... *Silvano*  
 ... *cl. pr. Misen.*  
 ... *Ioue stip. XXVI*  
 5 [...*A*] *mpliatus*  
 [...*Ge*] *mellinus*  
 ..... *s. d et Atinia*  
 ..... *pa....us.*

L. 4 : *Jove* est le nom d'une trière.

P. 453. Cippes.

218)

*D. M.*

*Vlpius Verecundus eres*

[*D*] *ecimi. uin*

5 *Eburo... leg.*

*VIII Aug. mil. an.*

*XI uix. an. XXXVIII*

*Sec. eres in. fuit.*

L. 4 : [*D*] *ecimi* n'est pas sûr ;  
 l. 5. *Eburo* (*Eboli*) ou *Eburo*(...);  
 l. 8 : *Sec(undus)* (*h*) *ères in(stitutus?) fuit.*

P. 453. Cippes.

219)

*D. M.*

*Fl. Albinae Fl. Albinip. fil. sanctissimae castitatis*

5 *Vettia Albina fil.*

*cur. Maximio*

*Valente tr. cl. pr. Mis. marito Albinae matris.*

L. 3 : *p(rimi)p(ili).*

*Vettia Albina* serait une fille d'un premier mariage de *Flavia Albina*, qui aurait confié à son beau-père le soin d'ériger le monument.

P. 453-456. Cimetière des matelots, près l'entrée du tunnel de Vespasien.

P. 453. Plaque de marbre servant de couvercle à une urne cinéraire.

220)

*Q. Iul-  
 i. Iul-  
 ia. cla-  
 s. pr. Mi-  
 mili. an-  
 nos V.*

P. 454 et pl. Plaque. Épitaphe barbare.

221)

ⲡⲓⲣⲓⲩⲱⲛⲉⲣⲁ

PAPIRIVS · ONERA  
 TVS · III · FORTVN · A MILES  
 EX · CLASSE · PRAETORIV · MI  
 SATIVM · NATIO · FRVX · ISTVPEN  
 DIORO DVO H · EREDES · BENE  
 MERENTE · FECERVNT

L. 1 : *PAPIR* écrit de droite à gauche en lettres retournées.

P. 454. Plaque.

222)

*D. M.*

*Iulius Deme-  
 trius mil. cl.  
 pr. Misen. III Pietate nat.  
 Aegypt. uix. an.  
 XLV mil. an. XXV  
 h. b. m. f.*

P. 454 et pl. Plaque.

223)

D M

C · IVLIO MAXIMO MIL *cl.*  
 PRAETORIAE MISENENSIS  
 EX III DACICO NATIONE A...  
 5 VIXIT ANN XL · MILIT AN...

L. 4 : (*quadriene*).

La trétère *Dacicus* revient peut-

être sur un autre fragment  
(p. 456).

P. 454. Plaque.

- 224) *D. M.*  
*T. Aquilius*  
*Alexandr*  
*mil. ex class.*  
5 *pr. M[i]s.*  
*natio. Gal. [uix. a]nn.*  
*XXX [mil. an]n. X*  
*> Bri. .... n*  
*Aemi[l. ....]*  
10 *Sem. ....*  
*h. p.*

L. 3 : *Alexand(er)*; l. 6 :  
*Gal(ata)*.

P. 454. Plaque.

- 225) Sur une face :  
*D. M.*  
*C. Iulius Torquat.*  
*[m]il. cl. pr.*  
*[M]is. III Li-*  
5 *.....*

Au revers :  
*uixit ann.*

*XXX h. b. m. f.*

L. 4-5 : plutôt *Li[bero Patre]*  
que *Li[bertate]*; cf. *C. I. L.*, X,  
n° 3579; Meyer, *Juristische Pa-*  
*pyri*, n° 37.

P. 454. Plaque où l'écriture  
est un mélange de lettres latines  
(onciales et cursives) et de lettres  
grecques.

- 226) *Dis Manibu.*  
*L. Licinius Stab-*  
*o miles*  
*clase preto-*  
5 *ria Misene-*  
*ses militauit anni-*  
*[s] X uixit*  
*annis [X]XX.*

L. 2-3 : sans doute *St(r)abo*.

P. 455. Plaque.

- 227) *D. [M.]*  
*C. Valer. .... nus*  
*miles cl. [pr. Mi]s. mil.*  
*annis V u[ix. a]nnis*  
5 *XXIII natione Corsus*  
*> Iuli Nigri tr. Aug.*  
*Factum bene mer. Terra leuis.*  
  
L. 6 : *tr(iere) Aug(usto)*.

P. 455. Milieu d'une plaque.

- 228) *[mil. class. praet. Mise]-*  
*nens[is ex] IIII V-*  
*enere natio.*  
*Alexandrin.*  
*uixit ann. XL*  
*milit. ann. XVIII.*

P. 455 et pl. Plaque. L'angle  
inférieur gauche manque.

- 229) *DIS·MANIB*  
*VS·C·IVLIVS·*  
*CELER MIILES· (sic)*  
*EXPCIAS PR RA (sic)*  
*VENNATE NATIO*  
*NE SARDVS VIXIT*  
*NTIIS L MILITAV (sic)*  
*IT ANAES X CICCA (sic)*  
*I SCALIN*  
*EVS*

P. 455. Deux débris de plaques  
se rapportant à des soldats de  
la flotte de Ravenne :

- 230) *cl. praeto. [Ra]uennas; [ex-*  
*cl]as[s]e [praet. Ra]uennatis III*  
*Si[luano ?].*

P. 455. Plaque.



231)

*G. Iuli[us...]  
 prore[ta] c[lassis]  
 Syriac. l[ib. ...]  
 domo M... milit. a[n]n.*

L. 3 : *Syriac(ae)*.

P. 455. Plaque incomplète à gauche et en bas.

232)

E L L I O  
 p R A E F  
*classis* SYR  
*prae*f. ALAE

P. 456. Plaque.

233)

*C. Cornelius do-  
 mo Chalcide  
 militavit in classe  
 Syriac. in lib. Capricor-  
 no annos XV mensis  
 VI dies V uixit  
 annos XXXV...*

La *liburna Capricornus* revient sur un autre fragment (p. 457).

235)

DEA EPONE SATIGENVS SOLLEMNI FIL VSLM.

et nos 7760 et suiv., les monuments découverts de 1928 à 1930 à Bonn sous la crypte de la cathédrale, dans les fondations d'une église du iv<sup>e</sup> siècle, et dédiés pour la plupart aux *Matres Aufaniae*, quelques-uns à *Mercurius Gebrinius* (*Ann. épigr.*, 1930, nos 19 et suiv.; 1931, nos 11 et suiv.)

FORMA ITALIAE. REGIO VII,  
 UMBRIA; T. I, TUDER-CARSU-  
 LAE. Rome, 1938.

Renseignements concernant les

P. 457. Bloc.

234)

D. M.

*Val. Victor signi[fer]  
 leg. IIII Fl. vixit ann...  
 militavit ann. X...  
 Ex praecepto test[am.]  
 sui Aur. Proculin[us]  
 b. m. p.*

P. 457-459. Remarques générales sur la station de la flotte installée à Séleucie.

É. ESPÉRANDIEU. RECUEIL GÉNÉRAL DES BAS-RELIEFS, STATUES ET BUSTES DE LA GAULE ROMAINE, T. XI. Paris, 1938.

On y trouve reproduits entre autres :

N° 7685, la plaque de bronze recueillie en 1931 sur le mont Auxois avec l'inscription

inscriptions; le volume a pour auteur G. Becatti.

TENNEY FRANK. AN ECONOMIC SURVEY OF ANCIENT ROME, T. IV : ROMAN AFRICA, ROMAN SYRIA, ROMAN GREECE, ROMAN ASIA, par R. M. HAYWOOD, F. M. HEICHELHEIM, J. A. D. LARSEN, T. R. S. BROUGHTON. Baltimore, 1938.

Très large utilisation des inscriptions relatives à la vie économique des provinces étudiées.

EDM. GROAG. DIE RÖMISCHEN REICHSBEAMTEN VON ACHAIA BIS AUF DIOKLETIAN (Akademie der Wissenschaften in Wien, SCHRIFTEN DER BALKANKOMMISSION, Antiquarische Abteilung, t. IX). Vienne et Leipzig, 1939.

Fastes de la province romaine d'Achaïe jusqu'à Dioclétien : liste, disposée dans chaque fonction par ordre chronologique, des proconsuls et légats impériaux, légats du proconsul, questeurs, correcteurs, curateurs, procurateurs. Les textes, notamment les inscriptions, sont cités intégralement et commentés. Importante étude de prosopographie.

G. I. KAZAROW. DIE DENKMÄLER DES THRAKISCHEN REITERGOTTES IN BULGARIEN (DISSERTATIONES PANNONICAE, série II, fasc. 14). Budapest, 1938.

Recueil systématique (un fasc.

de texte, un de planches) de tous les monuments, inscrits ou anépigraphes, trouvés sur le territoire bulgare (quelques-uns en dehors), en l'honneur du dieu cavalier thrace. 1.128 numéros, beaucoup avec inscription. Pour chaque monument, notice descriptive, reproduction et commentaire de la dédicace ; la majorité des textes ont été déjà publiés, mais souvent dans des revues peu accessibles ; certains sont inédits. Des index donnent la liste alphabétique des noms des personnages, des noms attribués au dieu, etc. Nous ne retenons ici que quelques textes intéressants particulièrement les choses romaines, militaires surtout :

P. 30, n° 78. Mention d'un

236)

Κλαύδιος Ἰουλ[ιανός]  
στατιωνάρις.

P. 46, n° 179. Fragment.

237) *militauit anis VIII posu[it...nu]-*  
*m. Singul. sodali karissimo.*

[Nu]m(eri) Singul(arium).

P. 54, n° 234.

238) En haut :

CVIR

En bas :

*Aur. Rucianus uet. ex op[t.]*  
*leg. VIII Au. l. l. m. p.*

L. 2-3 : *vet(eranus) ex op-*

[t(ione)] leg(ionis) VIII Au(gustae).

P. 58, n° 255.

239)

... *leg. I Ital.*  
... *sancto He[roni]*  
... *[uotu]m posui[t].*

P. 68, n° 309.

240)

Κυρίω Ἀσκληπίω καὶ Ὑγείᾳ  
Σολδηνοῦς Πρεῖσχος Ἰουλίου φύλαρ-  
χος Παυταλιώτης εὐχαριστήριον  
ἀνέθηκεν.

P. 69, n° 318.

241) En haut :

[Sal]daecapute[no].

En bas :

L. Naeuius Probus uel. posuit  
Siluano et Dianae u. s. l.

m. p.

P. 73, n° 333.

242) En haut :

Siluanu Saltacapu[teno]

En bas :

Flauius Montanus milix Assan- (sic)  
tincolu propusiui pro salu[te]. (sic)

P. 74, n° 34.

243)

[I]ul. Iulianus [mī]les leg. I It.  
[Dia]nae ex uoto posuit.

P. 77, n° 359.

244)

Iul. Val. dec. posuit.

P. 78, n° 364.

245) En haut :

Θ[εῶ ἐπηκό]ω Σαλτοδυσση[νῶ]

En bas :

Μάρκος Λούκιος. κερκίτωρ εὐχῆν.

P. 89, n° 437. Sur une ligne :

246) Deo Apollini Ant. Valen-  
tinus II uir col. Napoc.  
Col(oniae) Napoc(ae).

247)

Heroni Ithiosyllae  
C. Tanicius Zosimus  
cum suis de su.  
posu[it].

P. 96, n° 486.

P. 111, n° 589.

248)

[M]ontanus dec(urio) Mo(ntanensium)  
p(osuit).

P. 116, n° 619.

249) En haut :

Heroni

P. 131, n° 729.

250)

Val. Maximus bul. u.  
s. l. m.

En bas :

Aurelius Mucapaibe-  
s miles ex uotum l. m. p.

Bul(euta).

P. 157, n° 916.

- 251) Ἀγαθῇ τύχη  
Θεῷ ἐπηκόῳ Με-  
γίστῳ Αὐλαρχῇ-  
νόῳ Αὐρ. Οὐά-  
λης στρατιώ-  
της λεγ. ια' Κλ.  
εὐχῆς χάριν  
ἀνέθηκα  
εὐτυχῶς.

P. 164, n° 959.

- 252) *Aur. Victor mil.*  
[*leg. I*] *Italicæ...*

C. H. KRAELING. GERASA, CITY  
OF THE DECAPOLIS. New Ha-  
ven, Connecticut, 1938.

La première partie du livre,

consacrée par divers auteurs à  
l'histoire de la ville et à l'étude  
de ses monuments, fait appel aux  
inscriptions.

P. 355-492 et pl. XCV-  
CXXXVIII. C. B. Welles. Cor-  
pus réunissant toutes les inscrip-  
tions inédites et déjà connues,  
grecques et latines, de *Gerasa*  
(359 n°s).

P. 358-367. Étude sur la clas-  
sification et la chronologie des  
alphabets grecs utilisés dans les  
inscriptions de *Gerasa*.

Nous ne donnons que les plus  
importants des textes non encore  
publiés.

P. 380-381, n° 12 et pl. CIV a.  
Bloc.

- 253) [Ἀγα]θῇ τύχη Ϯ Υ[πὲρ τῆς τῶν Σεβαστῶν]  
[σωτ]ηρίας καὶ αἰων[ίου διαμονῆς τῶν κυ]-  
[ρίων] Ἀντωνίνου καὶ Οὐήρου Καيسάρων]  
[Αὐτο]κρατόρων καὶ ο[ἴκου αὐτῶν ἀφιερώ]-  
[θη ὁ να]ὸς ἐπὶ Γεμινί[ου Μαρκιανοῦ πρεσβ.]  
[Σεβασ]τῶν ἀντιστρ. ἔ[τους...].

Date : vers 163 ap. J.-C.  
Il y a des ligatures.

P. 414, n° 105 et pl. CXXXV a.  
Bloc.

- 254) *Imp. Caes. Fl. Val. Constanti[o nobilissimo]*  
*Caes. Aurel. Felicianus u. p. prae[ses pr]ouin[ciae]*  
*Arabiae numini maiestati[que e]ius dic[a]tissimus.*

P. 414, n° 106. Fragment de  
bloc avec, à la l. 1, le mot *Maxi-*  
*mian[o]*, désignant Maximien ou  
Galère, et aux l. 2-3, les restes  
de la mention du même *praeses*.

Aurelius Felicianus revient sans  
doute au n° 31956 du *C. I. L.*,  
VI.

P. 428, n° 153 et pl. CXXIV d.  
Colonne.



- 255) [Πόπλιον Σεπτίμιον Γέταν]  
 Σεβαστὸν τὸν κύριον ἡμῶν  
 Αὐτοκράτορα Καίσαρα υἱὸν  
 Λουκίου Σεπτιου Σεουήρου (*sic*)  
 Περτίνακος Σεβ. τοῦ κυρίου  
 ἡμῶν Αὐτοκράτορος Καίσαρ.  
[ἐπὶ . . . . . πρ ε σ β.]  
 Σεβ. ἀντιστ[ρ. εὐσεβείας ἐνε]-  
 κα τὸν κείονα ἡ πόλις Ἀντιοχείων τ-  
 ῶν πρὸς τῷ Χρυσορῳά [τῶν πρότε]-  
 [ρ ο ν Γ ε ρ α σ η ν ὦ ν].

Il y a des ligatures.

P. 435, n° 172 et pl. CX c.  
 Console.

Sur le bandeau supérieur :

- 256) K. Αὐρ. Ἀτιλλιανὸν ἐπίτροπον

Sur la doucine :

ἡ πόλις  
 διὰ Λ. Αἰμιλίου Ἀκύλα  
 ἐπιμελητοῦ.

Un C. Aurelius Atillianus, de l'époque d'Antonin le Pieux (*Prosop. imp. rom.*, 2<sup>e</sup> édit., I, p. 296, n° 1461), doit sans doute être mis en relation avec notre personnage.

P. 449, n° 209 et pl. CXXXVI d.  
 Bloc.

- 257) *[cio Gaiano princ. [peregrinorum ?*

P. 450, n° 213 et pl. CXXXVIII c. Colonne hexagonale.

- 258) *Leg. III Cyr.*

P. 467, n° 272 et pl. CXXXVIII a.  
 Fragment d'une plaque de mar-

bre. Restes d'un édit impérial, peut-être du vi<sup>e</sup> siècle.

P. 469, n° 276 et pl. CXXX d.  
 Fragments d'une plaque de marbre. Le texte, très mutilé, commence ainsi, aux deux premières lignes :

- 259) [Ἐπὶ Φ]λ. Φιλοκά[λου ? τοῦ μεγαλο]πρ. δουκὸς καὶ  
 [ἡγε]μόνος τ[ὸ. ? . . . . . α]ἰδεσιμώτα[τος]

v<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

P. 473-487. Nombreuses inscriptions grecques chrétiennes inédites, surtout du vi<sup>e</sup> siècle.

P. 575-616. Tables concernant

les inscriptions. Concordances avec les publications antérieures, notamment les divers *Corpus*, les *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, 1906, le *Suppl. epigr. gr.*, VII, 1934 et l'*Ann. épigr.* (pour celle-ci

ajouter 1933, n° 2 = ici n° 46 ;  
n° 84 = n° 167 ; n° 96 = n° 58).  
Index minutieux par matières.

LAUREAE AQUINCENSES MEMO-  
RIAE VALENTINI KUZSINSKY  
DICATAE, T. I (DISSERTATIONES  
PANNONICAE, série II, fasc. 10).  
Budapest, 1938.

P. 1-7. A. Betz. A Göttes-  
brunn (*ager Carnuntinus*).

260) A N A · G A R V  
O N I S F A N  
N · L · H · S · E · N A  
T I O N E A R A V I  
5 S S C A M  
C V R M I S A G I V S  
C O I V G I T V R B O  
V E R C O N D A R I V S  
A D I A T V R I X F L E X  
I O C O M V N E P F E C R V

L. 9-10 : *f(i)l(ii) ex comune  
p(ecunia) fec(e)ru(ni)*.

La femme était de la peuplade  
illyrienne des *Aravisci* ; le nom  
celtique du mari voudrait dire :  
« gros buveur de bière ». Proba-  
blement des cinquante premières  
années ap. J.-C.

P. 21-142. A. Brelich. La vie  
religieuse à *Aquincum* (en hon-  
grois). Étude basée sur l'épigraphie  
de la ville et du camp.

P. 146. R. Egger. A Wiener-  
Neustadt. Stèle.

261) T V D R O  
A R I O M A  
N I · L · A N ·  
X L · H · S · E ·

Ariomanus est un Celte. Tu-  
drus, son affranchi, est sans doute  
un Quade, un roi de ce peuple  
ayant porté ce nom (Tacite,  
*Germ.*, 42).

P. 229-242. H. van de Weerd  
et P. Lambrechts. Note sur les  
corps d'archers au Haut-Empire.

Les documents épigraphiques  
du Haut-Empire prouvent que  
les *sagittarii* ont été presque  
exclusivement recrutés dans la  
partie orientale de l'Empire, y  
compris la Thrace, tandis que  
leurs officiers étaient, même au  
III<sup>e</sup> siècle, des chevaliers d'ori-  
gine italienne. A partir d'Hadrien  
leurs effectifs ne cessèrent d'aug-  
menter et on les employa aussi  
bien en Bretagne et sur le Rhin  
que sur l'Euphrate.

P. 245-255. B. Saria établit,  
notamment d'après les inscrip-  
tions, qu'il y a eu à *Emona*  
(Ljubljana), du temps d'Auguste,  
un camp occupé par la *legio XV<sup>a</sup>  
Apollinaris* ; il s'appuie en par-  
ticulier sur le texte n° 173 de  
l'*Ann. épigr.*, 1938 ; la colonie  
date du règne de Tibère.

P. 255. A *Emona*. Tuile.

262) I I · T R O S

L'estampille doit se rapporter  
à un corps auxiliaire.

P. 256-266. A. Stein. Mise au  
point de la chronologie impé-  
riale des années 258-272, les  
papyrus et les inscriptions cor-  
rigeant les données de la numis-  
matique auxquelles H. Mattingly  
(*Num. Chronicle*, 1936, p. 89-

114) aurait eu le tort de se fier.

P. 267-286. R. Syme étudie la première garnison de la Dacie de Trajan en se fondant surtout sur de nombreuses inscriptions, notamment sur le cursus de T. Julius Maximus (*C. I. L.*, XII, n° 3167; *Ann. épigr.*, 1933, n° 30). Sous Trajan, deux légions au moins ont tenu la Dacie, la *IV<sup>a</sup> Flavia* et la *XIII<sup>a</sup> Gemina*; mais les mouvements de troupes causés par la guerre Parthique ont pu modifier les effectifs et leur répartition.

P. 309. J. Szilágyi. A Obuda. Fragment incomplet seulement à droite.

263) II·CAESAR  
CAESAR  
C·CALP  
ALA  
LA

Restituer les noms de Drusus, fils de Tibère, qui vint en *Illyricum* en 18-19 et en 20, et de C. Calpurnius Aviola, qui, avant son consulat de 24, aurait été *leg. Aug. pr. pr.* en Pannonie.

P. 312-341. A. Alföldi.

264) Médaillons du 1<sup>er</sup> et du 11<sup>e</sup> siècle provenant des pays danubiens, qui, par leurs représentations et leurs inscriptions : *accipio annum nouum felicem*; *uol. V mult. X*; *conseruatio Aug.*; *conco[rdiae] Augu[storum] feliciter*; *saluo Aug(usto) aurea s(a)ecula uidemus*; *uictoria Augusti*, rappellent les vœux adressés à l'empereur le 3 janvier.

DENYSE MÉTRAL. BLAISE DE VIGENÈRE ARCHÉOLOGUE ET CRITIQUE D'ART (1523-1596). Paris, 1939.

P. 117-130, p. 143-144, p. 150, p. 156-157. Dans ses ouvrages, Blaise de Vigenère a eu largement recours aux inscriptions latines; il s'en est servi, en général d'après des publications antérieures, tantôt avec un commentaire judicieux, tantôt sans beaucoup plus de critique que ses contemporains; mais, s'il a utilisé des faux, il l'a fait en toute bonne foi et ne s'est livré lui-même ni à des inventions ni à des retouches. Mlle Métral recherche quels furent les premiers auteurs des faux ainsi invoqués.

P. 225-226. Dans la discussion relative au Septizonium de Rome, il est fait appel aux inscriptions africaines se rapportant à des édifices qui ont porté ce nom à Henchir-Bedd et à Lambèse.

H. NESSELHAUF. DIE SPÄTRÖMISCHE VERWALTUNG DER GAL-LISCHGERMANISCHEN LÄNDER (ABHANDLUNGEN DER PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, 1938, n°2). Berlin, 1938.

R. NOLL. DER GROSSE DOLICHENUSFUND VON MAUER A. D. URL (*Kunsthistorisches Museum, Antikensammlung. Führer durch die Sonderausstellung*). Vienne, 1938.

A Mauer-sur-l'Url, à 130 kilo-

mètres de Vienne vers l'ouest, découverte de deux fosses, dans l'une desquelles avaient été enfouis des ex-voto de métal ayant appartenu à un sanctuaire de Jupiter Dolichenus et de Juno Regina.

P. 7 et p. 24, fig. 2. Sur le socle d'une statue en bronze de Dolichenus.

266)

CASTORI ET POLLVCI SIGIL  
I · O · M · D  
LVM EX IVSSO VINDICI  
FLORENTINVS ET MODERATVS  
V · S · L · L · M

Les lettres I · O · M · D, oubliées par le graveur après EX IVSSO, ont été rajoutées dans l'interligne.

P. 10 et p. 26, fig. 4. Sur une

267)

I · O · M · D  
† VIB · MESSINVS · PR · S · V · S · L · M ·

L. 2 : *Ti(berius) Vib(ius) Messinus pr(o) s(alute) v(olum)*.

265)

I · O · M · D  
MARR · VRSINVS ·  
VETER · EX · IVS · PO  
S · L · L · M ·

L. 2 : *Marr(ius)*; l. 3 : *veter(anus) ex ius(su)*.

Cf. n° 271.

P. 9 et p. 25, fig. 3. Sur le socle d'une statuette en bronze de la Victoire.

plaque triangulaire de bronze portant des représentations relatives au culte de Dolichenus. Lettres faites de points.

268)

I · D · POSTVMIVS · CELER · DEC ·  
EX · IMP

L. 1 : *dec(urio)*; l. 2 : *ex imp(erio)*.

P. 13-14. Sur des plaquettes d'argent en forme de feuille.

P. 13 et p. 27, fig. 7.

269)

I · O · M · DO · LI · CHE · NO ·  
MARIA · EX · VOTO ·  
PO · SV · IT ·

P. 13 et p. 27, fig. 5.

270)

I · O · M · D ·  
VL · P · IV · LIANA ·  
PRO · SAL · G · VIB  
HONORATI · FILI ·  
V · S · L · M ·

P. 13 et p. 27, fig. 6.

271)

D · V · L · C · E · N · O  
MAR · VRSN  
PRO SE SVIS  
Q · EX · IVSSV  
V · S

Cf. n° 265.



- P. 13.  
 272) I O · D O L C  
 I V S T A · P A  
 S T O R I S  
 · V O · S O · L · L
- P. 14.  
 273) I · O · M · D O L  
 C L A · M A T E  
 R V S · E X · V O  
 T O · P R O · S E  
 E T · S V I S · V O ·  
 S · L · L · M
- P. 14.  
 274) I V N O · R E ·  
 V I C T  
 V R A  
 V · S · L · M
- P. 14 et p. 27, fig. 8.  
 275) I · O · M · D O L I C E N  
 V E R A  
 V · S · L · M ·
- P. 14 et p. 27, fig. 9.  
 276) I O V I · D V L I C E  
 N O · P R O B V S ·  
 E T M A R I N A  
 P R O S E E T P R O  
 S V I S
- P. 15 et p. 28, fig. 10. Sur une  
 passoire de bronze, autour du  
 bord. Lettres faites de points.
- 277) I V C C A S S I V S A M B R O S I V S F E C I T I N C I R C O F L A M I N I O
- G. OLIVERIO. IL DECRETO DI  
 ANASTASIO I° SU L'ORDINA-  
 MENTO POLITICO-MILITARE DEL-  
 LA CIRENAICA (Documenti anti-  
 chi dell'Africa italiana, t. II,  
 Cirenaica, fasc. 2). Bergame,  
 1936.
- P. 135 et pl. LII. A Tòcra. Un  
 des blocs sur lesquels était gra-  
 vée la copie du décret d'Anastase  
 qui se trouvait dans le quartier
- militaire de cette ville (*Suppl.  
 epigr. gr.*, IX, n° 414).
- P. 136-163 et pl. LIII-LVI.  
 A Tolmèta. Copie du décret  
 d'Anastase aujourd'hui conservée  
 au Musée du Louvre (*C. I. G.*,  
 n° 5187; *S. E. G.*, IX, n° 356).  
 Édition et commentaire.
- P. 238 et fig. 52. A Tòcra, près  
 de la porte occidentale. Archi-  
 trave incomplète en bas et à droite.
- 278) LIBERO PATRI · CIVITAS T }  
 EX PVBLICA PECVNIA }
- L. 1 : *T[au(itanorum)]*, ou  
*T[e(-a)uc(hiritanorum)]*, ou  
*T[e(-a)uc(hirensium)]* (?).
- P. 257 et fig. 100. A Tolmèta.  
 279) Q A E M I L I  
 V S V A L E S  
 V E T C O H  
 I I I E H M
- L. 4 : *e(x) h(onesta) m(is-  
 sione)*, ou moins probablement  
*e(jus) h(oc) m(onumentum)*.
- P. 266 et pl. CX. A Cyrène. Sur  
 une colonne du temple d'Isis  
 (*S. E. G.*, IX, n° 174).

280)

Ὑπὲρ τᾶς Αὐτοκράτορος  
 Καίσαρος Μ. Αὐρηλίου Ἀντωνεῖν[ω]  
 Σεβαστῷ τύχας καὶ νείκας  
 καὶ διαμονᾶς καὶ τ[ῶ σ]ύ[μπαν]-  
 τος αὐτῷ οἴκῳ Τί. Κλαύ-  
 διος Βάττος ἱαριτεύων  
 τὸν ναὸν τῆς Εἰσιδος ἔπε-  
 σκεύασεν καὶ ἐστέγασεν ἐκ τῶν  
 προσόδων τοῦ Ἀπόλλωνος,  
 ἀνθυπατεύοντος Νομισίου  
 Μαρκελλιανοῦ τοῦ κρατίστου  
 ἀνθυπάτου.

P. 266 et pl. CXI. A Cyrène.

281) Sur un bloc de tuf. Inscription de même teneur que la précédente, mais concernant τὸν ναὸν τῷ Νυνφαγέτα (S. E. G., IX, n° 175).

Rapprocher de ces deux textes le n° 255 de l'*Ann. épigr.*, 1934 (S. E. G., IX, n° 176); il n'est pas sûr que le proconsulat de Numisius Marcellinus remonte, comme le veut G. Oliverio (cf. S. E. G.) au règne de Marc Aurèle; il peut dater du règne de Caracalla (cf. Edm. Groag, Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, XVII, col. 1400, n° 7).

FESTSCHRIFT FÜR AUGUST OXÉ.  
 Darmstadt, 1938.

Recueil consacré surtout à des études concernant l'*instrumentum domesticum*, avec publication, commentaire ou classement de nombreuses marques doliaires, dont nous ne pouvons ici donner le détail. Indiquons notamment quelques articles :

P. 1-8. H. Dragendorff. Chro-

nologie des signatures sur la poterie arrétine; détermination approximative de la date de certains maîtres, p. ex. de la série des *Perennii* (l'artiste *Bargathes* serait de l'époque constantinienne ?).

P. 27-30. H. Comfort. Signatures de vases arrétins conservés au Musée de l'Université de Philadelphie.

P. 31-39. E. Vogt. Les *sigillata* d'époque ancienne du Landesmuseum suisse.

P. 39-48. R. Knorr. Les signatures des poteries de Kalkenberg, notamment les noms de *Aquilinus*, *Frontinus*, *Germanus* et *Jucundus*; noter, p. 48, la signature des maîtres *Satto* et *Saturn(inus)*.

P. 84-89. A. Grenier étudie, en partie d'après les estampilles céramiques, la « coutume ouvrière » des potiers gallo-romains et conclut à la liberté des artisans.

P. 89-109. H. Kœthe. La céramique belge estampillée de Trèves; p. 92, reproduction de toutes

les signatures ; p. 90-105, liste alphabétique complète.

P. 122-123. H. Finke. Recueil manuscrit du xvi<sup>e</sup> siècle contenant des inscriptions déjà publiées au *C. I. L.* comme *Spuriae* ; l'inscription *C. I. L.*, XIII, n<sup>o</sup> 1328 est en fait authentique, comme l'avait déjà montré A. Oxé ; l. 1 : lire *Mar(ti) et Sul(sigiis)* ?

P. 124-128. H. Klumbach traite de quelques inscriptions mayençaises où figure la formule métrique *tumuli cognoscere casus* (sic) : dans le texte le plus récemment publié (*Ann. épigr.*, 1938, n<sup>o</sup> 120), l'espace vide *nam mor[tis] caussa | dolenda juu[il]* (sic) s'expliquerait par l'emploi d'un formulaire préparé d'avance ; le motif indiqué de la mort ne s'appliquant pas à la défunte, le mot aurait été supprimé sur la pierre ; de même, le terme *juvenis* convient mal à la jeune femme nommée dans l'építaphe.

*Ibid.*, remarques sur l'ancien soldat nommé dans le même texte (père ou mari de la défunte ?) : peut-être la *coh(ors) Sur(orum)* à laquelle il avait appartenu doit-elle être identifiée avec la *coh. I<sup>a</sup> Ituraeorum* ? L'inscription paraît dater de la première moitié du i<sup>er</sup> siècle (voir plus haut, *Rheinisches Museum*, 1938, p. 383-384).

P. 128-134. E. Krüger. Sur une inscription très abîmée de Coblenz (*C. I. L.*, XIII, n<sup>o</sup> 7627).

A. PIGANOL. HISTOIRE DE ROME (Collection CLIO, t. III). Paris, 1939.

Les notes placées à la fin des chapitres indiquent les principales inscriptions qui servent de sources à notre connaissance et renvoient à de nombreux articles ayant traité des textes épigraphiques.

A. VON PREMIERSTEIN. VOM WERDEN UND WESEN DES PRINZIPATS (posthume, publié par H. VOLKMANN dans les ABHANDLUNGEN DER BAYERISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, N. F., Heft 15). Munich, 1937.

Traite surtout du principat d'Auguste ; usage des inscriptions principalement des *Res gestae*, de la *lex de imperio Vespasiani*, etc.

PROVINCIAAL UTRECHTSCH GEENOTSCHAP VAN KUNSTEN EN WETENSCHAPPEN. OPGRAVINGEN OF HET DOMPLEIN TE UTRECHT, fasc. 4. Haarlem, 1938.

C. W. Vollgraff et G. van Hoorn. A Utrecht, sur la place de la Cathédrale, fouilles de juin-juillet 1935.

P. 148 avec fig. Fragments d'inscriptions.

P. 149 avec fig., p. 156 et pl. XLIV, 4. Tuile.

282) LEG XXXI

La lecture est sûre, mais surprenante.

P. 149 avec fig., p. 156. Tuile.

**283)** C II BB VI

Les deux B sont liés.

*C(ohors) II B(ata)b(orurum) Vi(ctrix)*. Cf. *Ann. épigr.*, 1936, n° 111.

P. 153. Estampilles sur terra sigillata aux noms de potiers presque tous de la Graufesenque.

P. 155-156. Tuiles de l'armée de la Germanie inférieure (cf. *Ann. épigr.*, 1935, nos 135, 136, 138).

P. 156. Tuile (cf. *Ibid.*, n° 139).

**284)** SVB DIDIO IVII COS

P. 156. Tuiles mentionnant les légions *I Minervia Antoniniana*, *XXX* (cf. *Ibid.*, nos 141 et 142), *X* et *XXI*.

N. PUTORTI. *L'ITALIA ANTICHISIMA*, fasc. XII. Reggio di Calabria, 1938.

P. 16-20 et pl. V, 5 ; cf. p. 22. Observations sur des inscriptions de Reggio déjà publiées (*C. I. L.*, X, nos 1, 7 et 15).

P. 44-45. Sur les tuiles portant la mention *L. Laronius cons. imp. iter.* (*C. I. L.*, X, n° 8041, 18).

ALADÁR RADNOTI. *DIE RÖMISCHEN BRONZEGEFÄSSE VON PANNONIEN* (DISSERTATIONES PANNONICAE, série II, fasc. 6). Budapest, 1938.

Inventaire descriptif avec de

très nombreuses planches. Un certain nombre de pièces, les attaches surtout (« Griffes »), portent une signature d'artiste ; quelques noms nouveaux.

P. 177 et suiv. A. Barb traite, en appendice, des tombes romaines du Burgenland.

P. 184. Fragment de stèle funéraire avec le nom celtique.

**285)** ..DEVCONIS..

P. 193. A Oggau.

**286)** .....SM  
ARECOCCIIAS  
VITALINA  
NONNITA ET  
FIDENTIA SOR  
ORES CARISSIM  
AS VIVAS MIM (*sic*)  
ORIAM FECERT

L. 1-2 : [...] *smare Cocceas* (?) .

Pl. XVII. Reproduction des estampilles d'artistes étudiées dans l'ouvrage.

L. ROBERT. *ÉTUDES ÉPIGRAPHIQUES ET PHILOLOGIQUES* (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, *Sciences historiques et philologiques*, fasc. 272). Paris, 1938.

P. 13-17 et pl. V. A Delphes.

**287)** Décret en l'honneur de [Δέχμο]ς 'Ιούλιος Δέχμου υἱ[ὸς] 'Ρωμαῖος...] ...ἐπ[ὶ] τῶν... ; 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Rappelle que des confé-



rences furent aussi données vers la même époque au gymnase de Delphes par 'Α - - λου 'Ρωμαῖος ἀστρολόγος (Ad. Wilhelm, *Anz. Akad. Wien*, 1922, p. 20 ; revu).

P. 25, n. 5. Correction à une restitution des *Inscr. gr. ad res rom. perl.*, IV, n° 1256.

P. 26-27. A Delphes.

**288)** Débris d'une lettre d'Antonin le Pieux traitant du programme des concours pythiques ; dans l'une des épreuves, ὑμνήσουσιν.... τὸν θεὸν πατέρα μου.

P. 27-28.

**289)** Révision d'une inscription du gymnase d'Iasos (Th. Reinach, *Rev. des Ét. grecq.*, VI, 1893, p. 183, n° 26), honorant [Κόιντο]ν Σαμιάριο[ν - - ου υἱὸν Κόλλ]ινα Χείλων[α], dont il est dit l. 7-9 : πρῶτον 'Ρωμαίων καὶ ['Ελλήνων] νικήσαντα ἐνκωμῶμαι Πύθ[ια καὶ ἄλ]λους ἱεροῦς ἀγῶνας.

P. 39, n. 2.

**290)** L'auteur revient sur un passage du texte reproduit dans les *I. G. R.*, I, n° 1041, *b*, l. 26 et suiv., qui a été l'objet de diverses restitutions, et il écrit : ἀγαλμα Πάρι[νον καὶ ὅ]πλον ἐπίχρυσον ἔ[χοντα τὰς ἐπι]γραφάς...

P. 45-53 et pl. X. A *Nysa*. A propos d'une inscription honorant Τίτος Αἴλιος Αλκιβιάδης (bibl., p. 145, n. 2 ; revu), remarques relatives à ce personnage, lié avec l'empereur Hadrien, qui, entre autres, a donné des βιβλία θαυμαστά au sanctuaire des Tech-

nites de Rome. Ces livres devaient être ceux de Phlégon de Tralles, affranchi d'Hadrien, dont le plus important était dédié à un Alcibiade, en qui on a vu justement Πόπλιος Αἴλιος 'Αλκιβιάδης, ἀπελευθερός καὶ ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος d'Hadrien, et qui doit être le père du premier.

P. 99-102. Les tablettes d'imprécation publiées par A. Audolent, *Defixionum tabellae*, n° 15 (*I. G. R.*, III, n° 1543) et n° 16 ne concernent pas un cocher, mais un pantomime (ὄρχηστής).

P. 105. A l'époque impériale des textes nomment Carthage Καρθαγέννη ou Χαρταγέννη (pour des inscriptions : ici p. 103 ; *I. G. R.*, I, n° 802 ; *Ann. épigr.*, 1913, n° 141).

P. 126-128. A Chios. Inscription agonistique mentionnant les Rōmaia de Cos.

P. 128-139 et pl. XI, 2 et XIII. Révision, avec additions de fragments, des *I. G. R.*, IV, nos 946 et 1701, 938 *a* et *b*. Le roi Antiochos, de l'époque de Néron (n° 946), est Antiochos IV de Commagène (cf. *Ibid.*, n° 940).

P. 140-142.

**291)** Dans *Ibid.*, n° 954, restituer à la l. 1 :

[Βασιλεὺς μέγας 'Αντίοχος 'Επι]φάνης à qui l'ambassade, mentionnée à la l. 3, a été envoyée.

P. 142, n. 9 et pl. XII, 2. Remarques sur *Ibid.*, n° 945.

P. 143-150. Liste des rois, grecs ou barbares, et des empereurs ou des membres de leur famille qui ont été magistrats éponymes dans les cités grecques.

P. 148, n. 5. Le n° 240 de *Ibid.* est plus complet dans Le Bas-Waddington, n° 1053.

P. 149, n. 2. Rectification à *Ibid.*, n° 1590.

P. 154. Sur le surnom Ππερᾶς du n° 7 de *Ibid.*, III.

P. 192, n. 3. Remarques au sujet des n°s 169 à 171 de l'*Ann. épigr.*, 1937.

P. 223-226. Lire dans *I. G. R.*, I, n° 709, l. 7 : χοροκοπίων. La borne est « une de celles qui limitaient les pâturages appartenant à la tribu Rhodopeis, une des tribus de *Philippopolis* ».

P. 225, n. 4. Le n° 1288 de *Ibid.*, IV, vient de Mylasa, en Carie.

P. 226-235. Liste des inscriptions où apparaît le mot *θησαυρία*, qui s'applique aux cultes les plus variés ; les n°s 1 à 7, notamment, concernent des documents émanant d'un empereur ou d'un gouverneur romain.

P. 254. Remarques concernant l'origine des dédicants aux n°s 764 et 765 des *I. G. R.*, I.

P. 270-281. Identification de la *Colonia Julia Augusta Parla*is avec Barla, où, dans une inscription (p. 278-280 ; *Suppl. épigr.*

*gr.*, II, n° 745), il faut voir à la l. 8 des δούδρες (= *duumviri*).

Liste des colonies romaines en Pisidie avec leur localisation.

P. 287-292 et pl. X, 2 -XI, 1. A Coronée. Fragment d'un sénatus-consulte qui ressemble étroitement à celui de 170 relatif à Thisbé (*Sylloge*, 3<sup>e</sup> édit., n° 646) et se rapporte aux mêmes événements (cf. Tite-Live, XLIII, 4).

P. 287, n. 1. La lettre à *Trikka*, du préteur P. Sextilius (*Ann. épigr.*, 1937, n° 7), accompagne l'envoi d'un sénatus-consulte, dont on reconnaît le formulaire aux l. 7-8 du texte.

P. 317-320. Index des inscriptions corrigées ou étudiées.

M. ROSTOVITZEFF. DURA-EUROPOS AND ITS ART. Oxford, 1938.

Les inscriptions servent à re-tracer l'histoire de la ville, à préciser les détails de sa topographie, notamment à identifier les temples, à en suivre les destinées et à en décrire les particularités.

J. SCHARF. STUDIEN ZUR BEVÖLKERUNGSGESCHICHTE DER RHEINLANDE AUF EPIGRAPHISCHER GRUNDLAGE (NEUE DEUTSCHE FORSCHUNGEN, T. 185 ; *Abteilung Alte Geschichte*, t. 3). Berlin, 1938.

S'occupe du destin des popula-

tions germaniques non seulement aux abords du Rhin, mais dans la Gaule en se fondant surtout sur l'onomastique individuelle et les cultes ; présente des critères pour la chronologie des textes non datés (mentions concernant le droit public romain, formules employées, paléographie, décor des monuments).

Beaucoup d'inexactitudes (cf. H. Nesselhauf, *Deutsche Literatur Zeitung*, 1939, col. 94).

A. M. SCHNEIDER ET W. KARNAPP. DIE STADTMAUER VON IZNIK (NICAËA) (ISTANBULER FORSCHUNGEN publiées par la section Istanbul de l'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE ALLEMAND, T. IX). Berlin, 1938.

P. 43-53. Inscriptions du mur de la ville. Nous signalons quelques-unes des révisions et nous donnons les plus importants des textes inédits.

P. 43. C. I. G., n° 3748 ; *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 40. La partie centrale des lignes a aujourd'hui disparu.

P. 44 et pl. 51. Bas-relief. Un empereur barbu reçoit la soumission des Alamans ; à l'arrière-plan une ville qui porte

292)

ALAMA  
NIA

P. 44-45 et pl. 50.

293)

μεγίστου Αυτοκράτορος Καίσαρος Τραιανού [Ἀδριανού  
πα]ραγγέλλεται πᾶσι τοῖς τὰ γειννῶντα χωρία τῷ ὕδρ[αγωγίῳ  
... μῆτε ἐπειθαίνειν κατὰ μηδὲνα τρόπον, κόπῃαι δὲ καὶ τας...

ὅσαι δ[ὲ]ν εὐρεθῶσιν πεφυ[χέν]αι καὶ ταύτας ἀπὸ δέκα πηχῶν. Ὀμοίως ἔξει...

... ιτης σκιασούσης · ὅς δὲ δὲ ἂν ὑπεναντίον ποιήσῃ, δώσει πρόστευμον ἰς τὸν φύσ[χον

... ου γεφύρας κατ' αὐτοῦ ποιείτωσαν, δι' ὧν ἂν καὶ ἀμάξει ὀδεύειν δυνήσονται καὶ πάντα τὰ τετράποδα...

... ὀδεύειν τολμήσωσιν τῷ αὐτῷ προστείμῳ ἔνοχοι ἔστωσαν. Παραγγέλλεται δὲ καὶ τοῖς ταρρε[βουσιν

... μηδενὶ τρόπῳ ἐπὶ τῇ τοῦ ὕδραγωγίου βλάβῃ · ὅς δ' ἂν εὐρεθῇ παρὰ ταῦτα ποιῶν, δώ[σει] πρόστευμον

L'inscription se rapporte sans doute à la même conduite d'eau que notre n° 297.

P. 45. Lecture plus complète du n° 37 des *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III.

P. 46. *C. I. G.*, 3745 b; C. Cichorius, *Alhen. Mitt.*, XIV, 1889, p. 243.

294) Ἀγαθῇ τύχῃ  
Ἡ πρώτη τῆς  
ἐπαρχείας πό-  
 [λις] Νείκαια εὐ-  
 5 [χα]ρισ[τ]εῖ [Γ]αίῳ  
 [Ἰο]υλ[ί]ῳ Βάσσῳ  
 ... λ ..λ.ῳ κα[ί]  
 .....τω αν  
 .....τω.

Le n° 3745 c du *C. I. G.* était de même teneur et permet de restituer ici les l. 2-3 martelées (révision ici p. 46).

D'après A. von Premerstein (*Sitzungsber. Bayer. Akad.*, 1934, p. 72-73), Bassus aurait été proconsul de Bithynie en 98-99; d'après Cl. Bosch (*Die kleinasiatischen Münzen der röm. Kaiserzeit*, II, 1, p. 88), un an plus tôt.

P. 46-47 et pl. 51. Base. Copie revue d'après la planche.

297) *diui traiani parthICI FIL DIVI neruae nepos*  
 COS III AQVAM N

Dédicace faite par l'empereur Hadrien.

Voir plus haut, n° 293.

P. 48-49. Meilleure lecture

295)

Ἀγαθῇ τύχῃ  
[Φουλο]ύϊαν Πλατυλλὰ[ν]  
 Σεβαστὴν  
 ἡ λαμπροτάτη καὶ μεγίστη  
 5 φίλη καὶ σύμμαχος πιστὴ  
 τῷ δήμῳ τῷ Ῥωμαίων καὶ  
 ἐκ προγόνων οἰκεία τῷ  
 οἴκῳ τῶν Αὐτοκρατόρων  
 Αὐρελιανῇ Ἀντωνινια-  
 10 νῇ εὐσεβεστάτῃ Νικα[ί]-  
 ῶν πόλις διέπον[τος]  
 τὴν ἐπαρχείαν Τ....  
 Καλλιππιανοῦ Μ.....  
 τοῦ λαμπροτάτο[υ].....  
 15 .. ονο ... ονε .....

L. 12-13 : nous nous demandons si l'on ne pourrait pas identifier le proconsul avec Tib. Claudius Callippianus Italicus, connu comme consul suffect en une année inconnue du III<sup>e</sup> siècle (*Prosop. imp. rom.*, 2<sup>e</sup> édit., II, p. 187, n° 821) :

T[ιβ . Κλ.] | Καλλιππιανοῦ Μ.....

P. 47. *C. I. G.*, 3751 ; *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 41.

296) Nous retenons, parmi d'autres, les corrections suivantes : l. 3 : λεγ. ιε' ; l. 4 : Σεβαστῶν ; dernière ligne : ἐαυτοῦ φίλον καί...

P. 47. Fragment d'architrave.

du n° 42 des *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III.

P. 45-50.

298) Inscription grecque en



l'honneur d'un personnage dont le nom manque, qui, entre autres, a donné εις ῥοδισμὸν ἐπ' ἀρχῆς Ὀκταουιανοῦ ἐφήβου ✕ α'.

P. 50-51 et pl. 51.

299) Inscription grecque en l'honneur d'un personnage dont le nom manque, ἱερέα τῶν Σεβαστῶν, élevée par la φυλὴ Ἀυρελιανή; d'après le caractère de l'écriture, le texte ne date pas de la fin du III<sup>e</sup> siècle; cette tribu n'est donc pas, comme on l'a dit, une création de l'empereur Aurélien.

D. SERGEJEVSKI. AUS RÖMISCHER ARCHAEOLOGIE (extrait des COMMUNICATIONS DU MUSÉE RÉGIONAL DE BOSNIE ET HERZÉGOVINE, XLVII, 1935). Sarajevo, 1935.

P. 17-18 et pl. IV, 1. A Trebimlje. Stèle.

300) D · M · S ·

F · APLIO · PEA

SO · PATRI · PIEN̄TIS

SIMO · DEC · M · DIL

5 ET M · C

IN FELICISSI

MA DEF · AN · VIIII

P · APLIVS · ANNI

VS · V · SIBI ET

IO SVIS FECIT

L. 2 : Au début F, sans doute pour P; l. 4 : *dec(urioni) m(unicipii) Dil(unti)*, cf. *Ilin. Ant. et Table Peut.*; l. 7 : *ma(e) def(untae) an(norum)*; l. 9 : *v(ivus)*; une *ascia* au-dessous du texte.

P. 21-22 et pl. VI. Deux épi-

taphes, dont la première offre des noms de personnes illyriens.

D. SERGEJEVSKI. NEUE STEINDENKMÄLER AUS USTIKOLINA UND ROGATICA (extrait des COMMUNICATIONS DU MUSÉE RÉGIONAL DE BOSNIE ET HERZÉGOVINE, XLVIII, 1936). Sarajevo, 1936.

P. 3-9. A Ustikolina.

P. 4-5 avec fig. Autel tripartite.

301) TERM | LIB P | I O M

*Term(ino), Lib(ero) P(atri), J(ovi) O(ptimo) M(aximo).*

P. 5 avec fig. Fragment.

302) TERmino

Cf. le n° 8371 du *C. I. L.*, III, qui est une dédicace du même genre.

P. 12-13 et pl. III, 13.

303) A Rogatica. Le n° 8367 du *C. I. L.*, III, revu par l'auteur, doit se lire à la 1<sup>re</sup> ligne à gauche, non pas *io. m.*, mais *LB : L(iberro) B(accho)*; le reste du texte est très endommagé.

SOCIÉTÉ ROYALE ÉGYPTIENNE DE PAPHYROLOGIE. ÉTUDES DE PAPHYROLOGIE, T. IV. Le Caire, 1938.

P. 14-32. O. Guéraud reprend le déchiffrement de deux certificats de naissance, conservés au Musée du Caire, qui ont été récemment révisés par H. A. San-

ders (voir plus loin, nos 311 et 312).

**304)** P. 15-16. N° 29807 du Caire (notre n° 311).

Texte extérieur : le cognomen du 5<sup>e</sup> témoin est *Licinniani* ; celui du 6<sup>e</sup>, *Eutychi* ou *Eutichi* ;

l. 15 : il faut bien lire *profestiones*.

**305)** P. 17-31 et pl. I-II. N° 29812 du Caire (notre n° 312).

Texte intérieur, l. 1 et texte extérieur, l. 9 : lire *Afinio*. M. Guéraud établit ainsi le texte extérieur, l. 5 et suiv. :

*L. Iulius Vestinus prae f. Aeg.  
nomina eorum qui e lege Pap.  
[P]opp. et Aelia Sentia liberos apud  
[...] natos sibi professi sunt proposu.  
P. Mario L. Afinio Gallo cos.*

*XV k. Augustas  
L. Valerius L. f. Pol. Crispus HS CCCLXXV  
[. . .] filium natum L. Valerium  
L. f. Pol. Crispum ex Domitia L. f.  
Paulla III k. Iulias q. p. f.  
[c.] r. [e.] a[d] k.*

Date : 62 ap. J.-C. Naissance : 29 juin ; déclaration : 18 juillet.

P. 33-120. N. Hohlwein. Le blé d'Égypte. Usage des inscriptions.

SUPPLEMENTUM EPIGRAPHICUM GRAECUM, T. VIII, fasc. 1 et 2. Leyde, 1937 et 1938.

Inscriptions de Palestine (nos 1 à 353 a) et d'Égypte (nos 354 à 879), publiées par J. J. E. Hondius.

Parmi les textes ayant paru déjà dans l'*Ann. épigr.*, ou dans les *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, je signalerai :

*A. É.*, 1911, n° 85 = S. 658.  
*A. É.*, 1927, n° 4 = S. 654.  
*A. É.*, 1930, n° 53 = S. 703 ;  
n° 130 = S. 13.

*A. É.*, 1935, n° 82 = S. 91.

*I. G. R.*, I, n° 1262 = S. 794.

*Id.*, T. IX, fasc. 1. Leyde, 1938.

J. J. E. Hondius donne le premier fascicule, entièrement consacré à la Cyrénaïque, du *S. E. G.*, IX : 715 numéros.

Certains textes, ayant figuré dans l'*Ann. épigr.* ou dans les *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, sont repris ici :

*A. É.*, 1919, nos 91-92 = S. 165 ;  
n° 93 = S. 166 ; n° 94 = S. 9 ;  
n° 95 = S. 170 ; n° 96 = S. 136.

*A. É.*, 1927, n° 141 = S. 127 ;  
n° 143 = S. 133 ; n° 166 = S. 8.

*A. É.*, 1928, n° 1 = S. 252 ;  
n° 3 = S. 75.

*A. É.*, 1929, n° 8 = S. 101 ;

n° 9 = S. 168 ; n° 10 = S. 99 ;  
n° 11 = S. 56.

A. *É.*, 1934, n° 255 = S. 176 ;  
n° 257 = S. 9 ; n° 258 = S. 152 ;  
n° 260 = S. 352 ; n° 261 = S. 360.

I. G. R., I, n° 1029 b = S. 183 ;  
1032 = S. 96 ; 1041 = S. 6.

A. TRUILLOT. BIBLIOGRAPHIE DE  
LA RÉGION DE TÉBESSA, Alger,  
1938.

En particulier, indication de  
publications où il a été question  
des inscriptions de Tébessa et de  
la région.

O. TSCHUMI. DIE UR- UND FRÜH-  
GESCHICHTE DES SIMMENTALS  
(extrait de SIMMENTALER HEI-  
MATBUCH). 1938.

P. 29. Reproduit des dédicaces  
aux *Alpes* (*Ann. épigr.*, 1927,  
n° 6 ; 1929, n° 13) et à *Poeninus*  
(*C. I. L.*, V, n° 6875).

D. TSONTCHEV. CONTRIBUTIONS  
À L'HISTOIRE ANTIQUE DE PHI-

LIPPOPOLIS (MATÉRIAUX POUR  
L'HISTOIRE DE PLOVDIV, T. I).  
Sofia, 1938 (en bulgare, avec  
résumé en français).

P. 25 avec fig. A Plovdiv.  
Fragment de plaque votive.

P. 99 et fig. p. 101 ; p. 103 avec  
fig. A Plovdiv. Vases de terre  
cuite avec inscriptions grecques.

P. 104-105, p. 108, p. 109,  
p. 111, p. 119, p. 120, p. 130,  
chaque monument figuré ; cf.  
p. 154-157. A Plovdiv et aux  
environs. Dédicaces grecques sur  
des stèles votives dont les bas-  
reliefs représentent diverses divi-  
nités.

P. 132 avec fig., cf. p. 158.  
A Hissar, arrondissement de  
Karlovo.

306)

αγαθη ΤΥΧΗ ΚΥΡΙΑΙC  
νυμφαίς ΑΓΝΑΙC

P. 134 avec fig., cf. p. 158. A  
Malko Borissovo, arrondissement  
de Tchirpan. Fragment de stèle  
avec relief du Cavalier thrace.

307)

С-ΕΤΡΑΤΙΩΤΗC ΑΔΡΙΑΝΟΠΟΛΕΙ

της ευξάμΕΝΟC ΕΘΗΚΑ

L. 1 : ωτης liés.  
‘Αδριανοπολει[της], originaire  
d'*Hadrianopolis* (Andrinople).

F. DE VISSCHER. LA « TRIBVNICIA  
POTESTAS » DE CÉSAR A AU-  
GUSTE (extrait des *STUDIA ET  
DOCUMENTA HISTORIAE ET IU-*

*RIS*, 1939, fasc. 1, p. 101-122).  
Rome, 1939.

La puissance tribunicienne, au  
sens plein, est une création d'Au-  
guste. « Jusqu'en l'an 23 av. J.-C.,  
elle ne correspond guère, chez  
Auguste comme César, qu'à un  
privilege personnel, à la sacro-

sainteté et au droit d'*auxilium* qui en est l'émanation la plus proche ». Son développement a été retardé à raison de l'incompatibilité de ses fonctions avec la magistrature (dictature chez César, triumvirat et consulat chez Auguste).

308) P. 119, n. 52. Dans les Fastes consulaires de l'année 731 (*C. I. L.*, I, 2<sup>e</sup> édit., pars 1, fasc. 1, p. 28, cf. p. 39), si l'on admet la restitution : *imp. caesar divi f. c. n. augustus postquam consulatu abdicavit Trib. pot. annua f. e.*, au lieu de comprendre avec Th. Mommsen, *Droit public*, V, p. 59, n. 1 : *Trib(unicia) pot(estas) annua f(ecta) e(st)*, il convient de lire : *Trib(unicia) pot(estate) annua f(actus) e(st)*.

N. VULIĆ. VOIVODINA A L'ÉPOQUE ROMAINE (extrait des PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE NOVI SAD, VOIVODINA I). Novi Sad, [1938].

Reproduit sur les planches quel-

ques inscriptions déjà connues, notamment pl. VII, n° 2, le n° 3228 du *C. I. L.*, III, de *Sirmium*.

J. G. WINTER. PAPYRI IN THE UNIVERSITY OF MICHIGAN COLLECTION (MICHIGAN PAPYRI, III). Ann Arbor, 1936.

P. 132-134, nos 157-158. Deux « libelles » de la persécution de Decius, en 250.

P. 135-149. Documents officiels, parmi lesquels nous relèverons : n° 159, une décision d'un *judex datus* dans un cas d'héritage *ab intestat* (entre 41 et 68 ap. J.-C.) ; n° 161, un reçu militaire ; n° 162, une liste militaire de la fin du II<sup>e</sup> siècle, etc.

P. 150-163. H. A. Sanders. Certificats de naissance.

P. 150, n° 166. Tablette de cire trouvée en 1922, origine incertaine (diptyque).

309)

Pag. II :

- L. Nonio Torquato Asprenate II M. Annio Libone* cos. idib. April. anno XII Imp. Caesaris Traiani Hadriani Aug. mense Pharmuthi die XVIII Alex. ad Aeg.
- 5 *descriptum et recognitum ex tabula professionum quibus liberi nati sunt* (sic)  
*quae tabula proposita erat in foro Aug. in qua scriptum fuit id quod infra scriptum est. M. Claudio Squilla Gallicano* (sic)
- 10 *T. Atilio Rufo Titiano* cos. anno XII Imp. Caesaris Traiani Hadriani Aug. T. Flauio Titiano praef. Aeg. profesiones liberorum (sic)  
*acceptae citra causarum cognitionem*



Pag. III :

- tab. VIII pag. II amplioribus litteris*  
 15 *scriptum est L. Nonio Torquato Asprenat[e]*  
*II M. Annio Libone cos. et post alia pag. IX*  
*VI kal. Apri.*  
*C. Herennius Geminianus HS CCCLXXV*  
*fi. n. Herenniam Gemellam*  
 20 *ex Diogenide M. fil. Thermu-*  
*thario V idus Mart. q. p.*  
*f. c. r. e. ad k.*

Pag. IV :

- M. Iuli Capitolini*  
*L. Petroni Celeris*  
 25 *C. Iuli Blandiani*  
*M. Antisti Longi*  
*C. Semproni Valentis*  
*T. Flauī Macrini*  
*M. Antoni Clementis.*

Dates : l. 1-2, 15-16 : 128 ap.  
 J.-C. ; l. 9-10 : 127 ap. J.-C.  
 Naissance : 11 mars 128 ; déclara-  
 tion : 27 mars.

L. 4 : *Alex(andriae) ad Aeg(yp-*  
*tum)* ; l. 7 : *Aug(usti)* ; l. 12 :  
*prae(ecto) Aeg(ypti)* ; l. 19 :  
*fi(liam) n(atam)* ; l. 21-22 :

*q(uae) p(roximae) f(uerunt)* ;  
 l'interprétation de la suite reste  
 encore incertaine ; l'auteur pro-  
 pose (cf. p. 152) : *c(ivis) r(o-*  
*mana) e(st) ad k(alendarium).*

P. 151-152, n° 167. Tablette  
 d'un diptyque du même genre.

310)

Sur la cire :

[. Cornel]i[u]s M. filius Iustus HS XX  
 [filium n]at. M. Cornelium Iustum ex  
 [.....]a M. f. Herade IV idus Septemb.  
 q. p. f. c. r. e. ad k.  
 C. Corneli Rufi ueter.  
 M. Egnati Longi uet.  
 C. Iuli Valentis ueter.  
 Q. Ancharetti Croculi.

Sur le bois :

[Im]p. [Ca]esare Nerua T[raiano Aug. V]  
 [M: Labe]ri[o] M[axi]m[o] I[i cos.].

Date : 103 ap. J.-C.

Musée du Caire déjà connus.

P. 153-154. Nouvelle lecture  
de deux certificats-diptyques duP. 153-154. Le Caire, n° 29807  
(*Ann. épigr.*, 1906, n° 174).

311)

Sur la cire :

*C. Bellicio Calpurnio Torquato*  
*P. Saluio Iuliano cos. III non. Nouem-*  
*bres anno XII Imp. Caesaris T. Ae-*  
*li Hadriani Antonini Aug. Pii*  
*mense Aihyr die VII Alex. ad Ae-*  
*gyptum descriptum et recogni-*  
*tum factum ex tabula albi professi-*  
*onum liberorum natorum quae ta-*  
*bula proposita erat in Atrio Magno in qua*  
*scriptum fuit id quod infra scriptum*  
*est. C. Bellicio Calpurnio Torqua-*  
*to P. Saluio Iuliano cos. anno XII Imp-*  
*erator. Caesaris T. Aeli Hadriani An-*  
*tonini Aug. Pii M. Petronio Ho-*  
*norato praef. Aeg. professiones*  
*liberorum acceptae citra cau-*  
*sarum cognitionem tabula V et*  
*post alia pagina III XVIII k. Octobr.*  
*Ti. Iulius Dioscurides HSS V*  
*f. n. Iuliam Amonum ex Iulia Ammonario XIII k.*  
*Sept. q. p. f. c. r. e. ad k.*

Du texte extérieur écrit sur le  
 bois, qui est de même teneur que  
 celui écrit sur la cire, nous ne  
 reproduisons que la liste des  
 témoins :

*C. Iuli Prisci*  
*C. Iuli Sereni*  
*T. Flauii Macedonis*  
*M. Seruili Clementis*  
*C. Iuli Lecinniani*  
*P. Iuli Eueichi*  
*L. Petroni Celeris.*

Date : 148 ap. J.-C. Nais-

sance : 20 août ; déclaration :  
14 septembre.Voir plus haut une nouvelle  
révision du texte, n° 304.P. 154. Le Caire, n° 29812  
(*Ann. épigr.*, 1929, n° 86).312) Sur la cire (texte inté-  
rieur) :L. 1 : *Asinio.*

Sur le bois (texte extérieur) :

L. 5 et suiv. :

*L. Iulius Vestinus praef. Aeg[y]-  
pti nomina eorum qui sept[em] t[es]-  
t[i]um praesentia liberos inge-  
n[u]os natos sibi professi sunt propos[ui]*

*P. Mario L. Asinio Gallo cos.*

*XVII k. Augustas*

*T. Valerius Pomp. Mariscus HS CCLX[...]*

*ta[.] filium natum C. Valerium [.]u[...]*

*[...]e Crescentia Pomponia[...]*

*III non. Iu[l]ias q. p. f. c. r. e [.] a[d]*

*ca[l]en[.....]*

*..es.....*

Date : 62 ap. J.-C.

velle révision du texte, n° 305.

Voir plus haut une nou-

P. 155-156, n° 168.

313)

Sur la cire :

*I[mp. Caesare T. Aelio Hadriano Antonino Aug.]  
[P]i[o IIII M. Aelio Aurelio Vero, Caesare II cos.]*

*XI ka[l.] Iulias [anno] VII[I] Imp. Caesaris*

*Titi A[eli] H[adria]ni An[to]nini Aug. Pii*

5 *[cos.] III[I] patris patriae me[n]se*

*Paun[i] die XX[VI]I [Alex. ad Ae]g.*

*descriptum et re[cognitum] ex tabula*

*albi profession[um] q[ui]bus l[ib]eri nat[i]*

*sunt quae prop[osita] erat in A[trio] [M]agn[o in]*

10 *qua scri[ptu]m [fuit id quod inf]ra sc[ri]p[tu]m*

*est. T. Statili[o Maximo....]*

Sur le bois :

*[nati] sunt quae proposi[ta] erat in Atrio]*

*[Mag]no in qua scriptum [fuit id quod]*

*[infra] scriptum est.*

15 *[T. Sta]tilio Maximo L. Lollia[no Auito cos.]*

*[anno] VII Imp. Caesaris Titi [Aeli Hadriani]*

*[Anto]nini Aug. Pii p. p. L. Va[lerio Procuro]*

*[praef.] Aeg. professiones li[berorum] acceptae]*

*[citra c]ausarum cognition[em] tab... item pag.]*

20 *[...lo]co XV IIII idus Iun[ias]*

*[. . . Semp]ronius Valens ap[sens] per suorum bo]-*

*[norum] curatorem C. Semp[ronium]. . . . .]*

*[fil. n. L.] Sempronium Saturn[inum] ex. . . . .]*

*[Satur]nina V kal. Iunia[s] q. p. f. c. r. e. ad k.]*

25 *[(ἐτους) ἡ Ἀντωνίνου τοῦ κυρίου ἡμῶν Παῦνι]*

*[κζ] προφασίων τῆς γενέσεως]*

*[Λουκίου Σεμπρωνίου Σατορνίλου].*

Date : l. 1-2 : 145 ap. J.-C. ;  
l. 11, 15 : 144 ap. J.-C. Naissance :  
28 mai 144 ; déclaration : 10 juin.

Remarques, d'après cette ta-  
blette, sur le cadre chronologique  
dans lequel les indications re-  
latives aux naissances étaient  
inscrites sur l'*album professio-*

*num* : on aurait suivi les années  
de règne des empereurs, et non  
l'année consulaire romaine, ni  
l'année proprement égyptienne.

P. 159-161, n° 169. Certificat  
de naissance de jumeaux illégi-  
times (cf. *Ann. épigr.*, 1929,  
n° 13).

314)

IV

*M. Vibi Pollionis*  
*M. Octavi Sereni*  
*L. Aemili Maximi*  
*L. Caponi Saturnini*  
*C. Aebuti Saturnini*  
*C. Vibieui Crassi*  
*M. Holconi Ampiss[i].*

Sur le bois :

*Sempronia Gemella t. a. C. [Iuli]o*  
*Saturnino testata e[st eos qui]*  
*signaturi [e]rant s[e] en[i]xam [esse]*  
*ex inc[ert]o patre X[II] kal. [A]p[ril].*  
5 *q. p. f. natos masculinos g[e]-*  
*minos eosqu[e] uocitari MM.*  
*Sempron[ios Sp. fl]lios Sarapion[em]*

I

*et Socrationem ideoque [s]e has*  
*testationes interposuisse dixit*  
10 *quia lex [Ae]lia Sentia et Papia*  
*Poppaea [spu]rio[s] spuriasue*  
*in albo pr[ofiteri ue]tat d. e. r. e. e.*  
*b. t. s. s. a[ctum Alex. ad A]eg. III kal.*  
*Maias, etc.....*

L. 1 : *t(utore) a(ctore)* ; l. 5 :  
*q(uae) p(roximae) f(uerunt).*

Remarques sur la rédaction,  
les abréviations, et la disposition

matérielle. L. 12-13 : l'auteur  
propose d'interpréter : *d(e) e(a)*  
*r(e) e(odem) e(xemplo) b(is)*  
*t(abulae) s(criptae) s(unt).*

ALF. MERLIN et JEAN GAGÉ.





# TABLES ANALYTIQUES

## DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

---

### 1<sup>o</sup> Table des périodiques et ouvrages cités

---

#### A. — PÉRIODIQUES

- |  |   |
|--|---|
| <p><i>Abhandlungen des archäologisch-epigraphischen Seminars der Universität Wien</i>, fasc. 3, 1938.</p> <p><i>American Journal of archaeology</i>, 1938, depuis la p. 333 ; 1939, p. 1 à 380.</p> <p><i>American Journal of philology</i>, 1939, p. 1 à 400.</p> <p><i>Analecta Bollandiana</i>, 1938.</p> <p><i>Annales du Service des antiquités de l'Égypte</i>, 1938.</p> <p><i>L'Antiquité classique</i>, 1938, depuis la p. 167.</p> <p><i>Anuarul Comisiunii monumentelor istorice</i>, 1932-1938.</p> <p><i>Anzeiger für schweizerische Altertums-kunde</i>, 1938.</p> <p><i>Archaeologiai Értesítő</i>, 1937.</p> <p><i>Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς</i>, 1936.</p> <p><i>Archiv für Religionswissenschaft</i>, 1938, depuis la p. 201.</p> <p><i>Archivio storico per la Sicilia</i>, 1938.</p> <p><i>Arhivele Olteniei</i>, 1938.</p> <p><i>Association lyonnaise de recherches archéologiques</i>, <i>Bulletin</i>, 1938.</p> <p><i>Atene e Roma</i>, 1937 ; 1938, p. 1 à 138.</p> <p><i>Athenaeum</i>, 1938, depuis la p. 119.</p> <p><i>Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia, Rendiconti</i>, 1937, p. 1 à 132.</p> <p><i>Bollettino del Reale Istituto di archeologia e storia dell'arte</i>, 1937.</p> <p><i>Buletinul Comisiunii monumentelor istorice</i>, 1935.</p> | <p><i>Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, procès-verbaux des séances</i>, 1938, novembre-décembre ; 1939, janvier à juin.</p> <p><i>Bulletin de Correspondance hellénique</i>, 1938.</p> <p><i>Bulletin de l'Académie royale de Belgique, cl. des Lettres</i>, 1938, p. 1 à 438.</p> <p><i>Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne</i>, XVIII, 3<sup>e</sup> partie, 1933-1935.</p> <p><i>Bulletin de la Société archéologique champenoise</i>, 1938.</p> <p><i>Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France</i>, 1938, p. 1 à 208.</p> <p><i>Bulletin de la Société des Antiquaires de France</i>, 1938, p. 1 à 184.</p> <p><i>Bulletin de la Société royale des Lettres de Lund</i>, 1937-1938.</p> <p><i>Bulletin de l'Institut historique belge de Rome</i>, 1937.</p> <p><i>Bulletin du Musée de Beyrouth</i>, 1937.</p> <p><i>Bulletin of John Rylands Library</i>, 1938.</p> <p><i>Bollettino comunale di Roma</i>, 1936.</p> <p><i>Bollettino del Museo dell'Impero Romano</i>, 1936.</p> <p><i>Byzantion</i>, 1938.</p> <p><i>Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres</i>, 1938, depuis la p. 337 ; 1939, p. 1 à 208.</p> <p><i>Dacia</i>, V-VI, 1935-1936.</p> <p><i>Genava</i>, 1938.</p> |
|--|---|

- Germania*, 1938, depuis la p. 213 ; 1939, p. 1 à 76.  
*Harvard Studies in classical philology*, 1938.  
*Hesperia*, 1938, depuis la p. 311 ; 1939, p. 1 à 200.  
*Historisches Jahrbuch der Görresgesellschaft*, 1938.  
*Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 1938, archäologischer Anzeiger.  
*Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*, XXXI, 2<sup>e</sup> fasc., 1939.  
*Journal des Savants*, 1938, depuis la p. 193 ; 1939, p. 1 à 144.  
*Journal of Egyptian archaeology*, 1937.  
*Journal of Roman Studies*, 1938, depuis la p. 113 ; 1939, p. 1 à 136.  
*Klio*, 1938, depuis la p. 135 ; 1939, p. 1 à 130.  
*Latomus*, 1938.  
*Mededeelingen der koninklijke nederlandse Akademie van Wetenschappen, afd. Letterkunde*, 1938.  
*Mélanges de l'École française de Rome*, 1938.  
*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XLIII, 2<sup>e</sup> partie, 1939.  
*Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, LXVII, 2<sup>e</sup> partie, 1935-1937.  
*Memoirs of the American Academy in Rome*, 1938.  
*Notizie degli Scavi di Antichità*, 1937, depuis la p. 355 ; 1938, p. 1 à 308.  
*Pannonia*, 1938, p. 1 à 296.  
*Papers of the British School at Rome*, 1938.  
*Proceedings of the British Academy*, 1937.  
*The Quarterly of the department of Antiquities in Palestine*, 1938.  
*Recueils de la Société Jean Bodin*, 1938.  
*Revue africaine*, 1938, depuis la p. 197 ; 1939, p. 1 à 302.  
*Revue archéologique*, 1938, II ; 1939, I.  
*Revue belge de philologie et d'histoire*, 1938, depuis la p. 695.  
*Revue biblique*, 1938, depuis la p. 479 ; 1939, p. 1 à 496.  
*Revue de philologie*, 1938 ; 1939.  
*Revue des Études anciennes*, 1938, depuis la p. 225 ; 1939, p. 1 à 216.  
*Revue des Études grecques*, 1937 ; 1938 ; 1939, p. 1 à 256.  
*Revue des Études latines*, 1938, depuis la p. 229.  
*Revue tunisienne*, 1938 ; 1939, p. 1 à 134.  
*Rheinisches Museum*, 1938 ; 1939, p. 1 à 288.  
*Rivista di archeologia cristiana*, 1938 ; 1939, p. 1 à 194.  
*Rivista di filologia*, 1938, depuis la p. 113.  
*Römische Mitteilungen*, 1938, p. 1 à 137.  
*Romana*, 1937.  
*Saalburg Jahrbuch*, 1939.  
*Srpska Kraljevska Akademija, Spomenik*, 1938, p. 1 à 131.  
*Syria*, 1938, depuis la p. 193 ; 1939, p. 1 à 168.  
*Trierer Zeitschrift*, 1938, p. 1 à 155.  
*Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft*, 1937.

#### B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

- Y. Allais, *Djemila*.  
 L. Amundsen, *Greek ostraca in the University of Michigan collection*.  
*Mélanges Émile Boisacq*.  
 J. Carcopino, *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*.  
*Carte archéologique de la Gaule romaine, Vaucluse*.  
*Archäologische Karte von Jugoslavien : Ptuj, Prilep-Bitolj, Zagreb, Kavadarci*.  
 P. Collart, *Philippeville de Macédoine*.  
 P. Collart, *Sur un acte de donation romain trouvé à Moudon*.  
 P. Collart et D. van Berchem, *Inscriptions de Vidy*.  
*Corpus vasorum antiquorum : France 13, United States of America 7*.  
 Deutsches archäologisches Institut, 27. Bericht der römisch-germanischen Kommission.  
 Br. Doer, *Die römische Namengebung*.  
*Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud*, I.

- É. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, XI.  
*Forma Italiae, regio VII, Tuder-Carsulae.*  
 T. Frank, *An economic survey of Ancient Rome*, IV.  
 Edm. Groag, *Die römischen Reichsbeamten von Achaia bis auf Diokletian.*  
 G. I. Kazarow, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes in Bulgarien.*  
 C. H. Kraeling, *Gerasa, city of the Decapolis.*  
*Laureae Aquincenses memoriae Valentini Kuzsinsky dicatae*, I.  
 D. Métral, *Blaise de Vigenère archéologue et critique d'art.*  
 H. Nesselhauf, *Die spätrömische Verwaltung der gallischgermanischen Länder.*  
 R. Noll, *Der grosse Dolichenusfund von Mauer a. d. Url.*  
 G. Oliverio, *Il decreto di Anastasio I° su l'ordinamento politico-militare della Cirenaica.*  
*Festschrift für August Oxe.*  
 A. Piganiol, *Histoire de Rome.*  
 A. von Premerstein, *Vom Werden und Wesen des Prinzipats.*  
 Provinciaal Utrechtsch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, *Opgravingen of het Domein te Utrecht*, fasc. 4.  
 N. Putorti, *L'Italia antichissima*, fasc. XII.  
 A. Radnoti, *Die römischen Bronzegefäße von Pannonien.*  
 L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques.*  
 M. Rostovtzeff, *Dura-Europos and its Art.*  
 J. Scharf, *Studien zur Bevölkerungsgeschichte der Rheinlande auf epigraphischer Grundlage.*  
 A. M. Schneider et W. Karnapp, *Die Stadtmauer von Iznik (Nicaea).*  
 D. Sergejevski, *Aus römischer Archäologie.*  
 — *Neue Steindenkmäler aus Ustikolina und Rogatica.*  
 Société royale égyptienne de papyrologie, *Études de papyrologie*, IV.  
*Supplementum epigraphicum graecum*, VIII, 1 et 2; IX, 1.  
 A. Truillot, *Bibliographie de la région de Tébessa.*  
 O. Tschumi, *Die Ur- und Frühgeschichte des Simmentals.*  
 D. Tsontchev, *Contributions à l'histoire antique de Philippopolis.*  
 F. de Visscher, *La « tribunicia potestas » de César à Auguste.*  
 N. Vulić, *Voivodina à l'époque romaine.*  
 J. G. Winter, *Papyri in the University of Michigan collection.*

## 2° Table des provenances

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

## I. Rome

Basilique de Saint-Sébastien, 24.  
 Camp prétorien, 131.  
 Porte latine, 171.  
 Valle Giulia, 54.  
 Via Casilina, 152 à 155.

## II. Italie

Angera, 169.  
 Antium, 72.  
 Bellune, 22.  
 Caere, 138, 139.

Falerio, 82.  
 Orbetello, 142.  
 Ostie, 52, 143 à 150, 162.  
 San Quirino, 141.  
 Serino, 151.  
 Sermione, 23.  
 Teano, 172.  
 Torralba, 140.

## III. Gaule

Arles, 53.  
 Bazus-sur-Neste, 49.  
 Brive, 133.



Lyon, 20.  
 Luxeuil, 48.  
 Montauban-de-Luchon, 50.  
 Mont Auxois, 235.  
 Narbonne, 47.  
 Saint-Benoit (Ain), 21.

#### IV. Belgique, Luxembourg, Pays-Bas

Arlon, 46.  
 Herwen, 106, 107, 129, 130.  
 Titelberg, 103, 104.  
 Utrecht, 282 à 284.

#### V. Helvétie

Moudon, 206.  
 Solduno, 7.  
 Vidy, 6, 207 à 212.

#### VI. Germanie

Cologne, 170.  
 Trèves, 181.

#### VII. Provinces danubiennes

##### 1. Dalmatie.

Golubić, 174, 175.  
 Grkovci, 176.  
 Rogatica, 303.  
 Trebimlje, 300.  
 Ustikolina, 301, 302.

##### 2. Norique.

Mauer-sur-l'Url, 265 à 277.

##### 3. Pannonie.

Burgenland, 285.  
 Csákvár, 156.  
 Emona, 262.  
 Göttlesbrunn, 260.  
 Obuda, 263.  
 Oggau, 286.  
 Szentendre (*Ulcisia castra*), 8 à 17.  
 Wiener-Neustadt, 261.

##### 4. Macédoine.

Philippes, 40, 44, 45, 183 à 205.  
 Stobi, 112 à 114.  
 Suvodol, 182.

##### 5. Mésie et Thrace.

Arčar (*Ratiaria*), 122.  
 Barbosi, 83.  
 Bouloustra, 41.  
 Bulgarie, 236 à 252.  
 Camena (*vicus Petra*), 100.  
 Capidava, 85 à 89.  
 Constanța, 97 à 99.  
 Dereslij, 124.  
 Gărew-Kladenetz, 117.  
 Haskowo, 125.  
 Hissar, 306.  
 Malko Borissovo, 307.  
 Nicopol, 126.  
 Plovdiv (*Philippopolis*), 115, 116.  
 Steklen (*Novae*), 121, 123.  
 Turtucaia (*Transmarisca*), 101, 102.  
 Varna (*Odessos*), 128.

##### 6. Dacie.

Drubeta, 19.  
 Romula, 28.  
 Sarmizegetusa, 5.  
 Sucidava, 90 à 96, 105.

#### VIII. Grèce et îles

Athènes, 109.  
 Corinthe, 1, 42, 110, 111.  
 Cos, 173.  
 Delphes, 287, 288.  
 Eresos, 18.  
 Samothrace, 2 à 4.  
 Sicyone, 43.

#### IX. Asie

##### 1. Lydie.

Éphèse, 127.  
 Thyatire, 132.

##### 2. Carie.

Iasos, 289.

##### 3. Phrygie.

Apollonia du Rhyndakos, 164.

##### 4. Bithynie.

Iznik (*Nicaea*), 292 à 299.

##### 5. Paphlagonie.

Çetmé, 26.  
 Pompeiopolis, 25.

6. *Cappadoce.*Comana (*Hieropolis*), 27.7. *Syrie.*

Baalbek, 55 à 67.

Beyrouth, 68 à 70.

Bted'el, 71.

Kheurbet-el-Bilaas, 178, 179.

Qasr-el-Heir el-Gharbi, 180.

Séleucie de Piérie, 216 à 234.

8. *Palestine.*

Beisân, 158.

*Gerasa*, 253 à 259.

Jérusalem, 157.

X. *Afrique*1. *Égypte.*Behnasa (*Oxyrhynchos*), 137.

Égypte, 304, 305, 309 à 314.

2. *Cyrenaïque.*

Cyrène, 119, 120, 280, 281.

Tôera, 278.

Tolmêta, 279.

3. *Tunisie.*Ain-Fourna (*Furnos Majus*), 31, 136.El-Djem (*Thysdrus*), 29, 30, 51.

Sidi-Yati, 34.

Sousse, 35.

*Thuburbo Majus*, 81.4. *Algérie.**Allava* (Lamoricière), 33.Djemila (*Cuicul*), 78.

Draa-ez-Zaaroura, 160.

Guelaa-Bou-Sba, 32.

Guettar-el-Aiech, 39.

Henchir-Tarlist, 134, 135.

Koudiat Birou, 161.

Lambèse, 36 à 38.

Messad, 213 à 215.

Timgad, 79, 80.

*Zarai*, 159.5. *Maroc.*

Ain-Chkour, 166.

*Tamuda*, 167.

## 3° Table des matières

## I

## NOMS ET SURNOMS

Abundantia, 152.

Acas[tus], 169.

Acil. Diodorus, 27.

C. Aco, 7, cf. 103, 169.

Acril., 89.

Adiaturix, 260

C. Aebutius Saturninus, 314.

Aelia Atena, 194.

Aelia Dionysia, 123.

Aelia Publia, 123.

Ael. Severina, 14.

Ael. Apollinarius, 5.

P. Aelius Capito, 158.

P. Ael. Crispinus, 12.

Ael. Insu[per]us, 13.

D. Ael. Lupus, 13.

Aelius Martinus, 171.

Aelius Varianus Quirinius Quirina, 26.

Aelius Verinus, 171.

P. Aelius Vitalis, 124.

L. Aemilius Aquila, 256.

[L. A]emilius Marcellinus, 37.

L. Aemilius Maximus, 314.

L. Aemilius Salvianus eg. m. v., 37.

Q. Aemilius Vales, 279.

L. Afidenus Stati[li]a[n.], 67.

Agnes, 181.

Alexander, 173.

... Ampliatius, 217.

Ana Garuonis f., 260.

Q. Ancharettius Croculus, 310.

Ant. Diodora h. f., 64.

M. Antistius Longus, 309.

Antonia Ti. f. Pacata, 55.

- Antonia Ti. f. Priscilla, 55.  
 M. Antonius Clemens, 309.  
 Antonius Silvanus, 57.  
 Antonius Taurus, 55.  
 Ant. Valentinus, 246.  
 P. Aplius Annus, 300.  
 P. (?) Aplius Pea. sus, 300.  
 Aptus Trionis l., 208.  
 Apuleius Felix, 145.  
 T. Aquilius Alexand(e)r, 224.  
 L. Artorius Pius Maximus v. c., 58.  
 L. Atilius L. f. Quir., 87.  
 Atinia..., 217.  
 Q. Atrius Clonius, 117.  
 Sex. Attius L. filius Vol. Suburanus  
 Aemilianus, 60.  
 Auctus Augusti libertus, 149.  
 August. Publ. C[resc.], 133.  
 [Aul]uporus, 85.  
 Aur(elia) Sambatis, 98.  
 L. Aurel[ius...], 105.  
 Aur. Asclepiades Antigonus, 27.  
 C. Aur. Atillianus, 256.  
 Aur. Av[i]diu. Felix, 102.  
 M. Aurelius Cominius Cassianus c. v.,  
 38.  
 M. Aur. Constantinus, 156.  
 M. Aurelius (C)tesibius, 124.  
 Aurel. Felicianus v. p., 254.  
 Aurelius Julianus, 19.  
 M. Aurelius Maximus, 124.  
 Aur. Menophilus, 27.  
 Aurelius Merurius, 19.  
 Aur. Miltiades Quirinius, 27.  
 Aurelius Mucapaibes, 249.  
 M. Aurelius Mucapor, 124.  
 Aur. Nestor v. p., 191.  
 M. Aurelius M. f. Potens, 124.  
 Aur. Procul[nus], 234.  
 Aur. Rucianus, 238.  
 Aurel. Rufus, 177.  
 Aur. Valens, 251.  
 Aur. Victor, 252.  
 Aurel. Victor, 123.  
 Baebius Aurelianus Dius, 64.  
 M. Baenit, 144.  
 Bennia O. l. Helena, 154.  
 C. Bruttius C. f. Cla. Goutus, 121.  
 M. Caecilius September, 126. ✓  
 Cael. Vibianus, 108.  
 C. Calp[urnius] Aviola, 263.  
 M. Calpurnius Caelianus e. v., 140.  
 Calventia Majorina, 51.  
 L. Caponius Saturninus, 314.  
 Care[t]is (?) Dioscuridis, 200.  
 (Carmaea) Marcella, 63.  
 (Carmaeus) Firminus, 63.  
 (Carmaeus) Montanus, 63.  
 [... Car]maeus Ti. f. Fab. Montanus  
 Quintillianus Ti. Carmaei Quintilli  
 qui et Pastor fil., 63.  
 Luc. Cassius Ambrosius, 277.  
 P. Cassius Secundus, 161.  
 C. Cassius Sextus, 41.  
 Ceionius Julianus v. c., 151.  
 Celsinus, 34.  
 Cintugenus, 96.  
 Civica Barbarus, 109.  
 Claudianus Thaumasti Aug. (servi)  
 vik., 145.  
 Cl. Ionice lib., 157.  
 M. Claudius M. f., 153.  
 Claudius Aelianus, 25.  
 T. Claudius Barbarus, 124.  
 Ti. Claudius Battus, 280.  
 T[ib. Cl.] Callippianus c. v., 295.  
 Ti. Cl. Ti. f. Pop. Fatalis, 157.  
 Claudius Julianus, 236.  
 Κλ. Μαισωλεῖνος, 27.  
 Cl. Maternus, 273.  
 Cn. Cl[audius] Sev[er]us, 26.  
 Cl. Trophimus, 9.  
 P. Cl. Tyrannus, 127.  
 Clodius Lucifer v. e., 38.  
 C. Clodius C. f. Vestalis, 119.  
 Cocceas (?), 286.  
 C. Cornelius, 233.  
 Sex. Cornelius Audoleo, 113.  
 M. Cornelius Justus, 310.  
 [. Cornel]i[u]s M. filius Justus, 310.  
 C. Cornelius Rufus, 310.  
 L. Cornelius L. f. Sulla, 43.  
 L. Cornelius L. f. Sulla Epaphroditus,  
 173.  
 Crescentia Pomponia (?), 312, cf. 304.  
 Creticus Silanus, 179.  
 Crispinus Daphni, 122.  
 Cristoforus, 135.  
 Curmisagius, 260.  
 Cuso[nius] Januarius, 213.  
 Deuco, 285.  
 Didius Juli., 284.  
 Dines, 44.  
 Diogenis M. fil. Thermutharion, 309.  
 Diophane, 7.  
 Domitia L. f. Paulla (?), 305, cf. 312.  
 M. Egnatius Longus, 310.  
 C. Ercu., 4.  
 Eustorgios, 181.  
 [Fa]ustus, 15.

- Fidentia, 286.  
 [F]irmanus, 48.  
 Firmina, 63.  
 Fl. Albina Fl. Albini fil., 219.  
 Flavia Felicissima, 10.  
 Flavia Felicula, 10.  
 Flavia Helenia Publii filia, 132.  
 Fl. Procula, 174.  
 Flavia Secundina, 10.  
 A. Flavius Equester, 69.  
 T. Fl. Felicio, 10.  
 T. Fl. Felicissimus, 10.  
 T. Fl. Felix, 10.  
 T. Fl. Ingenius, 10.  
 T. Flavius Macedo, 311.  
 T. Flavius Macrinus, 309.  
 Φλ. Μεθρατίχης, 27.  
 Flavius Montanus, 242.  
 [F]l. Philoca[lus], 259.  
 T. Flavius Titianus, 309.  
 [...] Flavus, 71.  
 L. Fo... Publianus, 132.  
 Folni Marcellus et Quintus M. Folni  
 Sex. f. Fab. Severi fili, 62.  
 C. Fulcinus Epictetus, 113.  
 ...cius Gaianus, 257.  
 M. Gallius Priscianus, 124.  
 ... Gemellinus, 217.  
 Geminus Marcianus, 253.  
 Gorio Stibi f., 126.  
 Hadrianus Severus, 75.  
 C. Heius Aristus, 1.  
 ...a M. f. Heras, 310.  
 Heraklios fils d'Herakleia, 137.  
 Herennia Gemella, 309.  
 C. Herennius Geminianus, 309.  
 Hermia Paquiae s., 139.  
 Hermias fils de Didymé, 137.  
 Herodes Atticus, 109.  
 Hilarus, 103.  
 M. Holconius Ampissus, 314.  
 ...us Ieron, 4.  
 Ilus, 150.  
 [... Jā]nuarius, 215.  
 Johannes (apostolus), 135.  
 Julia Ammonarion, 311.  
 Julia Amonon, 311.  
 Julia Magdira, 33.  
 Julia Victorina, 69.  
 Ju[lianus], 135.  
 Julianus Daphnus, 122.  
 C. Juli[us...], 231.  
 C. Julius C. et L. Sertori l. Apella, 147.  
 C. Julius Blandianus, 309.  
 M. Julius Capitolinus, 309.  
 C. Julius Celer, 229.  
 [Ti. Julius Cresc]ens, 125.  
 Julius Demetrius, 222.  
 T. Julius Dioscurides, 311.  
 P. Julius Eutychus, 304 (Eveichus, 311).  
 Q. Julius Julia., 220.  
 [J]ul. Julianus, 243.  
 C. Julius Licinnianus, 304 (Lecinnia-  
 nus, 311).  
 C. Julius Maximus, 223.  
 . Jul. C. f. Vol. [M]aximus Mucia-  
 nus v. c., 184.  
 Julius Niger, 227.  
 C. Jul. Pacideius Firmus, 61.  
 C. Julius Cissi l. Pamphilus, 147.  
 C. Julius Priscus, 311.  
 Ju[liu]s Quadratus, 178.  
 J. Rufus, 8.  
 C. [Juli]us Saturninus, 314.  
 C. Julius Serenus, 311.  
 C. Jul. Teres, 184.  
 C. Julius Torquat., 225.  
 Julius Ursus, 60.  
 Jul. Val., 244.  
 C. Julius Valens, 310.  
 L. Julius Vestinus, 305, 312.  
 Junia Aurelia, 182.  
 [Decimu]s Junius Decimi f., 287.  
 Justa Pastoris, 272.  
 Kapito, 168.  
 Khikhois fils de Takhois, 137.  
 [P. Li]cinius Priscu[s Juventian]us,  
 111.  
 L. Licinius St(r)abo, 226.  
 Licinius Valens, 204.  
 Lucianus, 135.  
 Marcus Luciu., 245.  
 Q. Lucretius Eros Murdianus, 142.  
 Macareius Thaumasti Aug. (servi) vik.,  
 146.  
 M. Manlius M. f. Galer., 130 (Mallius,  
 107).  
 Margia (sic) L. l. Stratonice, 143.  
 Maria, 270.  
 Mari Cethegi fratres, 60.  
 Marina, 276.  
 Marr. Ursinus, 265, 271.  
 Marronia Eutyci[a], 196.  
 Μεθωνη, 71.  
 Maxima, 5.  
 Maximus Valens, 219.  
 T. Mestrius Longus, 114.  
 Metilia Domitia, 175.  
 L. Mettius Epictetus, 113.  
 [M]ontanus, 248.



- Mucius Verus, 117.  
 Myro M. Ful. Sere., 155.  
 L. Naevius Probus, 241.  
 C. Navius Quadratus, 101.  
 Nonio., 211.  
 Nonius Januarius, 11.  
 Nonnita, 286.  
 T. Nontr. Vanatactus, 210.  
 Numenius..., 128.  
 D. Numisiu. D. I. Antioc., 143.  
 Numisius Marcellinus, 280.  
 Octavianus, 298.  
 M. Octavius Serenus, 314.  
 Olympicus, 150.  
 Omulus, 24.  
 Optatus, 79.  
 P. Ostiensis coloniae libertus Acutus  
     Phileros Publicus Cartilianus, 148.  
 Pacideius Firmus, 61.  
 M. P. Pacileus, 120.  
 Papirius Oneratus, 221.  
 Paternus, 134.  
 L. Petronius Celer, 309.  
 L. Petronius Clemens, 311.  
 M. Petronius Honoratus, 311.  
 Philargurus Majoris l., 153.  
 Pisidia Helpis, 199.  
 Plato, 150.  
 Plotia Isaurica, 77.  
 ... M. f. [Poly]aena, 111.  
 Pomponia Hilara, 195.  
 Pomponia Symposium, 149.  
 Pontianus v. p., 151.  
 Pontius Laelianus, 179.  
 Post., 28.  
 Postu[mius]s Acili[a]nus, 178.  
 Postumius Celer, 268.  
 Q. Post. Hermes, 6.  
 Primus Vepi, 175.  
 Priscus, 110.  
 Priscus Julii f., 240.  
 Probus, 276.  
 [L. Pullius Mar]cio, 125.  
 Quin[tus ?], 71.  
 C. Rasinius Valens, 44.  
 Rest[itutus], 135.  
 ... [Rest]itutus, 15.  
 Ruso, 130.  
 Rutilius Maximus, 202.  
 Sabbati., 168.  
 Salvia Pisidia, 198.  
 Quintus Samiarius [ . f. Coll]ina Chilo,  
     289.  
 ...us Sardus, 4.  
 Satigenus Sollemni fil., 235.  
 [... Satur]nina, 313.  
 Sec., 218.  
 ...ius C. f. Sergia Secu..., 132.  
 Secudus, 85.  
 Sempronia Gemella, 314.  
 MM. Sempron[ii Sp. fil]lii Sarapio et  
     Socratio, 314.  
 [L.] Sempronius Saturn[inus], 313.  
 C. Sempronius Valens, 309.  
 [ . Semp]ronius Valens, 313.  
 C. Senecius Civilis, 21.  
 Sep. Severinus, 14.  
 Sergius Marianus, 36.  
 M. Servilius Clemens, 311.  
 Servilius Firmus, 76.  
 Sextina Sedia, 21.  
 Sicininus, 138.  
 ... Silvanus, 217.  
 Silvinu. Verecundi fil., 49.  
 Solon, 162.  
 Statia Martina, 171.  
 Statia Moschianes, 171.  
 Statia Q. f. Rufilla L. Afideni Valentis, 68.  
 T. Statilius Maximus Severus L. Juven-  
     tius Munitus, 59.  
 Statius Marcus Bassus, 77.  
 Suillius Genialis Rufi f., 29.  
 Syntrophus, 75.  
 L. Tanicius Zosimus, 247.  
 L. Tatinius L. f. Vol. Cnosus, 187.  
 Taurus Sabinus, 50.  
 A. Terentius A. l. Nicomedes, 147.  
 Thales, 162.  
 Theodo[rus], 135.  
 Q. Titacius Scaeva, 32.  
 Tolosanus, 53.  
 Tudrus Ariomani l., 261.  
 Turbo, 260.  
 Ulp. Juliana, 270.  
 M. Ulpius Marcianus, 124.  
 [U]lpus Maximus, 100.  
 Ulpius Verecundus, 218.  
 [U]lpus Vindex, 213.  
 C. Valer...nus, 227.  
 C. Valerius... (?), 312, cf. 304.  
 M. Val. C. [f.] Alcidic[us], 129 (C[h]al-  
     cidic., 106).  
 L. Valerius L. f. Pol. Crispus (?), 305,  
     cf. 312.  
 C. Val. Domitius, 216.  
 P. Valerius P. l. Flaccu., 154.  
 C. Valer. Fortunatus, 196.  
 C. Valerius Germanus, 97.  
 T. Valerius Pomp. Mariscus (?), 312,  
     cf. 304.

- Val. Maximus, 250.  
 Q. Valerius Maximus, 30.  
 P. Valerius Patruinus, 126.  
 L. Valerius L. fil. Volt. Priscus, 185.  
 L. Valerius Proculus, 313.  
 C. Val. Valens, 97.  
 Val. Victor, 234.  
 Vallius Maxim[i]anus, 166.  
 Va[r]ius Ambibulus Prote[us], 4.  
 Vatinius Valens, 205.  
 Vera, 275.  
 Vercondarius, 260.  
 Vettia Albina, 219.  
 Vettiae T. l. Suavis et Utilis, 47.  
 L. Vetiu., 131.  
 M. Vettius C. f. Quir. Latro, 81.  
 T. Vettius P. f. Pap. Loripes, 47.  
 [P. V]ettius T. f. Pap. Martialis, 47.  
 M. Vettius Myrinus lib., 81.  
 Viator filius Liciniani, 45.
- Vibia Helpis, 102.  
 C. Vibievius Crassus, 314.  
 Vibius Crispus, 60.  
 G. Vib. Honoratus, 270.  
 Ti. Vib. Messinus, 267.  
 M. Vibius Pollio, 314.  
 [S. Vibius R]omanus, 125.  
 C. Vibius Therapo, 121.  
 Victor, 168.  
 Victorina, 177.  
 Victorinus, 24.  
 Victorinus, 98.  
 Victura, 274.  
 Vindici Florentinus et Moderatus, 266.  
 Vitalina, 286.  
 Vitellia, 71.  
 ...s Vitellianus, 116.  
 L. Volcacijs, 159.  
 L. Volumnius Eros, 142.  
 ... Zipas, 203.

## II

## DIEUX, DÉESSES, HÉROS

- Apollo, 138, 280.  
 Apollo deus, 46, 246.  
 Ἀσκληπιὸς κύριος καὶ Ὑγεία Σολδην-  
 νοί, 240.  
 Ἀυλαρχηγνός θεός, 251.  
 Baiasa, 49.  
 Brixta, 48.  
 Castor et Pollux, 266.  
 Ceres, 208.  
 Concordia Augustorum, 264.  
 Connae deus, 64.  
 Diana, 102, 156, 202 à 205, 243.  
 Dionysos, 41, 173.  
 Domus divina, 46.  
 Dulcenus, 271.  
 Epona dea, 235.  
 Genius Auburutsensium et collegi cura-  
 torum Be...nsium, 39.  
 Genius vici, 86.  
 Heros, 105, 249.  
 Heros Ithiostla, 247.  
 Heros sanctus, 239.  
 Hora Quirini, 72, 73.  
 Ilixo deus, 50.  
 Isis, 280.  
 Juno Regina, 274.  
 Jupiter et Minerva, 4.  
 J. D., 268.
- Ju. Dolc., 272.  
 Jupiter Dulicenus, 276.  
 J. O. M., 129, 174, 175, 177.  
 J. O. M. Fortuna redux signa cohortis,  
 87.  
 J. O. M. Fulmen Conservator, 193.  
 J. O. M. Juno Regina, 86.  
 J. O. M. D., 265 à 267, 270.  
 J. O. M. Dol., 273.  
 J. O. M. Dolichen., 275.  
 J. O. M. Dolichenus, 270.  
 J. O. M. H., 69, 70.  
 Liber Bacchus, 303.  
 Liber et Libera, 197.  
 Liber et Libera et Hercules, 192, 195,  
 196.  
 Liber Pater, 198 à 200, 278.  
 Maenadae regianae, 192.  
 Mars, 43.  
 Mercurius Augustus, 209.  
 Mercurius dominus, 67.  
 Nemesis dea, 114.  
 Neptunus, 159, 210.  
 Neptunus deus et sacri Dioscuri, 44.  
 Numina Augusta, 207.  
 Numina Augg. Genius numeri Mauro-  
 rum, 108.  
 Nymphae dominae, 306.

Nymphae et Genius locorum, 166.  
 Rincaleus dominus, 201.  
 Saltobusenus deus, 245.  
 Serapis et Isis dei, 185.  
 Silvanus deus sanctus magnus Genius  
 praetorii (?), 36.  
 Silvanus Saltacaputenus, 242.  
 Silvanus Saldacaputenus et Diana, 241.  
 Silvanus Silvester, 176.  
 Suleiae, 211.

Terminus, 302.  
 Terminus Liber Pater J. O. M., 301.  
 Ultrix Augusta, 113.  
 Venus, 42.  
 Victoria, 111.  
 Victoria Augusta, 167.  
 Victoria Augusti, 264.  
 Volcanus, 74.  
 Volkanus Hora Quirini, 72.  
 Ζεὺς ὤψιστος, 5.

## III

## PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° *Sacerdotes païens.*

Antistes, 36.  
 Archibucholus, 41.  
 Archiereus, 111.  
 Augur, 58.  
 Augustales, 113.  
 Augustalis, 10.  
 Flamen divi Augusti, 81, 188.  
 Ἱερεῖς τεύων, 280.  
 Ἱερεὺς τῶν Σεβαστῶν, 25, 299.  
 Initiata, 51.  
 Magistri augustales, 142.  
 Mystae, 4.  
 Pontifex, 26, 188.  
 Sacerdos Cererum anni CXXXVII, 81.  
 Sacerdos divae Augustae, 68.  
 Sacerdos Victoriae, 111.  
 Σεβαστοφάνης, 26.  
 Συνύσταί, 41.  
 Thracarcha, 184.

2° *Particularités du culte païen.*

Aedes, 36.

Aedes cum porticibus, 37.  
 Candelabra, 36.  
 Columnae, 37.  
 Μάγαρον, 41.  
 Ῥοδισμός, 298.  
 Sigillum, 266.  
 Templum, 253.  
 Templum (d'Apollon), 281.  
 Templum Isidis, 280.  
 Victoire aux jeux, 289.

3° *Antiquités judaïques.*

Inscription juive, 170.

4° *Antiquités chrétiennes.*

Episcopus, 134.  
 Inscriptions chrétiennes, 24, 78 à 80,  
 134 à 136, 152, 171, 181.  
 Memoria, 134.  
 Sacerdos Dei, 79.  
 Servus Dei, 24.  
 Verset de psaume, 78.

## IV

## NOMS GÉOGRAPHIQUES

Acerrana civitas, 151.  
 Aegyptius, 222.  
 Alamannia, 292.  
 Alexandria ad Aegyptum, 309, 311,  
 313, 314.  
 Alexandrinus, 228.

Ἀντιοχεῖς οἱ πρὸς τῷ Χρυσορῶα οἱ  
 πρότερον Γερασσηνοί (πόλις), 255.  
 Apamenus, 57.  
 Apolloniatarum populus, 128.  
 Aquincum (*colonia*), 10.  
 Aravisca, 260.

- Assantincolus, 242.  
 Atellana civitas, 151.  
 Auburuntenses, 39.  
 Baiana civitas, 151.  
 Bellunati, 22.  
 Βέργαοι, 40.  
 Britannus, 53.  
 Callatianorum populus, 128.  
 Carales, 140.  
 Carvium, 130.  
 Castra, 125.  
 Chalcis, 233.  
 Cirtensium agri accepti, 160.  
 Conna, 64.  
 Corinthus (*Rostra*), 110.  
 Corsus, 227.  
 Cumana civitas, 151.  
 Cyrenae (*Aqua Augusta*), 119.  
 — (*Porticus Caesaris*), 120.  
 Dacus, 126.  
 Dalmata, 8.  
 Diluntum municipium (*decurio*), 300.  
 Dionysopolitarum populus, 128.  
 Eburum (?), 218.  
 Fons Augusteus, 151.  
 Fossa regia, 31.  
 Frux, 221.  
 Galata, 224.  
 Γαζώριοι, 40.  
 Genua, 130.  
 Gerda superior, 65, 66.  
 Hadrianopolitani, 40, 307.  
 Hellespontus, 173.  
 Hemeseni, 180.  
 Hieropolitanorum senatus populusque, 27.  
 Histrianorum populus, 128.  
 Ionia, 173.  
 Julienses, 22.  
 Κόων ἄρχοντες, βουλῇ, δῆμος, 173.  
 Laodiceus, 173.  
 Lemannus lacus, 207.  
 Leusonna, 207, 209.  
 Macedo, 158.  
 Macedonia, 4.  
 Misenum, 151.  
 Moles (Drusi), 130.  
 Montanenses (*decurio*), 248.  
 Napoca colonia (*duumvir*), 246.  
 Neapolitana civitas, 151.  
 Nicaea, 294.  
 — (*Aureliana Antoniniana*), 295.  
 Nolana civitas, 151.  
 Oescus, 90.  
 Orolaunenses vicani (?), 46.  
 Palmyrena regio, 179.  
 Palmyreni Hadriani, 180.  
 Pannonius, 216.  
 Παυταλιώτης, 240.  
 Pelecianus pagus, 133.  
 Perburdavisensis qui et Buricodavisensis, 123.  
 Petrucoriorum civitas, 165.  
 Philippi (*col. Julia Augusta, curator reipublicae*), 183.  
 — (*decurio*), 184.  
 Philippopolis (Ulpia Philippopolis), 124.  
 Pompeiopolis, 25, 26.  
 Puteolana civitas, 151.  
 Roma, 157.  
 — (*Aqua Virgo*), 54.  
 — (*Atrium Magnum*), 311, 313.  
 — (*Capitolium, in latere sinistro tubularii publici*), 126.  
 — (*Circus Flaminius*), 277.  
 — (*Collis*), 73.  
 — (*Forum Augusti*), 309.  
 — (*Saepta Julia*), 118.  
 — (*Templum divi Augusti ad Minervam*), 124.  
 Romanus populus, 295.  
 Sardinia provincia, 164.  
 Sardus, 229.  
 Scenopsis vicus (*magister*), 88.  
 Siguitanorum agri publici, 161.  
 Σκιμβέρτιοι, 40.  
 Stobensium municipium, 113.  
 Syria, 126.  
 Tamuda, 167.  
 Taucitanorum (?) civitas, 278.  
 Thracia provincia (*decurio*), 184.  
 Thyatireni, 122, 132.  
 Turris, 140.  
 Vagesis, 32.  
 Variana, 91, 92.  
 Varidal, 93.  
 Vendipara, 117.  
 Virunum, 121.



## EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

- Imp. Caes. Divi f. Augustus pont. max., 142.  
 [T]i. Caesar [Aug. et Drusus] Caesar [Germanicus], 263.  
 Ti. Claudius Drusi f. Caesar Aug. Germanicus pontifex maximus tribunic. potestat. IIII cos. III imp. VIII p. p., 54.  
 Divus Vespasian. Aug., 55.  
 Divus Titus Caesar Aug. f. Aug., 56.  
 Imp. Caesar divi Vespasiani f. Domitianus Augustus Germanicus pontifex maximus tribunic. potestat. VIII imp. XVII cos. XIIIII censor perpetuus p. p., 126.  
 Imp. Caes. Ner. Traj. Aug. Ger. Dac., 81.  
 Imp. Caesar di[vi Nerva]e Aug. f. Trajanus Aug. Germanicus pontifex maximus trib. potest. VI pat[er patriae] cos. II design[at]us V], 178.  
 Imperator Caesar Trajanus [Hadrianus...], 293.  
 Imp. Caesar Trajanus Hadrianus Aug., 160, 309.  
 [... divi Trajani Part]hici fil. divi [Nervae nepos ..... c]os. III, 297.  
 Imp. Hadrianus Olympius et Juno conjugalibus Sabina, 190.  
 Divus Hadrianus, 179.  
 Imp. Caesar T. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius, 311.  
 Imp. Caesar Titus A[elius] H[adria]nus An[to]ninus Aug. Pius [cos.] III[I pater patriae], 313.  
 [Imp. Ca]esar divi Hadriani f. divi Trajani Parthici nepos divi Nervae pronepos T. Aelius Hadria[nus A]ntoninus Aug. Pius pontif. max. trib. pot. XVI imp. II cos. IIII p. p., 179.  
 Divus Pius, 184.  
 Imperatores Caesares Antoninus et Verus Augusti et domus eorum, 253.  
 Imp. Aur. Verus Commodus, 86.  
 [Imp. Caes. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arabi]cus Adiabeni-

cus Par[th]icus maximus p. p. p. m. trib. [pot... imp. ... cos... proc. et Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug. Imp. Caes.]. L. Septimi Severi Pi[i P]ertinacis Aug. fil. et Septim[us] Geta Imp. Caes. L. Septimi Severi Pii Pertinacis Aug. filius et Imp. Caes. M. Aureli Antonini Aug. f[rater...], 213.

Imperator Caesar Augustus Pius invictus L. Septimius Severus Pertinax divi M. filius divi Commodi frater divi Antonini nepos divorum Hadriani et Trajani pronepos et Imperator Caesar Augustus M. Aurelius Antoninus Imperatoris Caesaris Severi Pertinacis filius divi Commodi nepos divi M. nepos divorum Antonini Hadriani Trajani pronepos et Julia Domna Augusta mater castrorum, 40.

..... Antoninus, 215.

Imp. M. A[ur. Se]verus Antoninus et Julia Domna mater castrorum et Aug., 115.

D. n. Imperator Caesar M. Aurelius Antoninus Aug. et P. Septimius Geta Aug. et Julia mater Aug. et tota domus eorum, 57.

Imperator Caesar M. Aurelius Antoninus Augustus et tota domus ejus, 280.

Dominus noster Imperator Caesar [Pu]blius Septimius Geta] Augustus filius domini nostri Imperatoris Caesar. Lucii Septimii Severi Pertinacis Aug., 255.

Imp. Caes. divi Antonini Magni Pii filius divi Severi Pii nepos M. Aurelius Severus Alexander Pius Felix Aug. pont. max. trib. pot. III cos. p. p., 124.

Imp. Caes. dd. nn. Philippi Aug., 28.

Imperator Caesar Caius Messius Quintus Trajanus Decius Aug. et Herennia Truscilla (*sic*) Augusta, 27.

Imp. Caes. M. Aemilius Aemilianus Pius Fel. invic. Aug. p. m. trib. proc., 140.

M. Aur. Carinus nobiliss. Caes. filius Imp. Caes. M. Aur. Cari p. f. invicti Aug., 191.

Fortissimus ac piissimus invictissimusque d. n. Caius Aurel. Valerius Diocletianus, 58.

Imp. Caes. Fl. Val. Constanti[us nobilissimus] Caes., 254.

D. n. Imp. Caes. [Fl.] Constantinus Maximus P. F. victor Augustus pontif. maximus trib. potestatis XXV imp. XXIII cos. VIII procons. humanarum rerum optimus princeps divi Constanti filius bono r. p. natus, 23.

Dd. nn. Fl. Constantinus Max. Pius Felix victor Aug. et Fl. Jul. Crispus

et Fl. Cl. Constantinus nobb. Caess., 151.

Deus Caes. Aug. p. p., 113.

## 2° *Personnages de la famille impériale.*

Cn. Cl[audius] Sev[er]us gener Imperatoris Caesaris M. Aurelii Antonini Augusti, 26.

M. Peducaeus Plautius Quintillus gener domini Imperatoris M. Aurelii Antonini Augusti filius Ceioniae Fabiae sororis divi Veri, 127.

Fulvia Plautilla Augusta, 295.

Cornelia Salonina Augusta conjux d. n. Imp. Publii Licinnii Egnatii Galieni Pii Felicis Augusti mater Caesaris d. n. Publii Licinnii Valeriani junioris Pii Felicis Augusti, 25.

## VI

### POUVOIRS PUBLICS

#### 1° *Consulats.*

P. Mario L. Afinio (ou Asinio) Gallo cos. (62 p. C.), 305, 312.

M. Otacilio Catulo Sex. Julio Sparso cos. (88 p. C.), 126.

Imp. Caesare Nerva Trajano Aug. V M. Laberio Maximo II cos. (103 p. C.), 310.

Paetino et Aproniano cos. (123 p. C.), 76.

M. Acilio Glabrione C. Bellicio Torquato cos. (124 p. C.), 4.

M. Claudio Squilla Gallicano T. Atilio Rufo Titiano (127 p. C.), 309.

T. Rufo cos. (127 p. C. ou 218-222 p. C.), 24.

L. Nonio Torquato Asprenate II M. Annio Libone (128 p. C.), 309.

M. S. Lena Pontiano M. Antonio Rufiano cos. (131 p. C.), 3.

T. Statilio Maximo L. Lolliano Avito cos. (144 p. C.), 313.

Imp. Caesare T. Aelio Hadriano Antonino Aug. Pio IIII M. Aelio Aurelio Vero Caesare II cos. (145 p. C.), 313.

C. Bellicio Calpurnio Torquato P. Salvio Juliano cos. (148 p. C.), 311.

Praesente et Rufino cos. (153 p. C.), 179.

Pisone et Juliano cos. (175 p. C.), 88.

... et Rufo cos. (178 p. C.), 125.

Appio Claudio Juliano II C. Bruttio Crispino cos. (224 p. C.), 124.

Fl. Antonio et F... cos. (première moitié du III<sup>e</sup> siècle ?), 152.

#### 2° *Fonctions supérieures.*

Aedilis cerialis, 184.

Consul, 26, 109.

Consularis, 284.

Consularis Campaniae, 151.

Decemvir stlitibus judicandis, 59.

Dictator, 173.

Dux et praeses, 259.

Equo publico, 81.

Imperator, 43.

In quinque decurias adlectus, 81.

Lato clavo honoratus, 184.

Leg. Aug. (Numidie), 161.

Leg. Aug. pr. pr. (Arabie), 255.

Leg. Aug. pr. pr. (Numidie), 215.  
 Leg. Aug. pr. pr. (Syrie), 178, 179.  
 Leg. Aug. pr. pr. in censibus accipien-  
 dis Hispaniae citerioris, 60.  
 Leg. Augg. pr. pr. (Arabie), 253.  
 Leg. Augg. pr. pr. (Numidie), 38.  
 Leg. Augg. pr. pr. (Thrace), 117.  
 Leg. pr. p. (Phénicie-Syrie), 58.  
 Praefectura Aegypti, 60.  
 Praefectus Aegypti, 305, 309, 311 à  
 313.  
 Praefectus annonae, 60.  
 Praeses, 38.  
 Praeses provinciae Arabiae, 254.  
 Praeses provinciae Macedoniae, 191.  
 Praetor, 59.  
 Praetor designatus, 184.  
 Proconsul (de Campanie), 53.  
 Proconsul (de Crète et Cyrénaïque),  
 119, 280.  
 Procurator (Arabie), 256.  
 Procurator (Sardaigne), 140.  
 Procurator (Thrace), 116.  
 Procurator Alpium Cottiarum, 81.  
 Procurator annonae Ostiae et in Portu,  
 81.  
 Procurator Augusti (Syrie), 178.  
 Procurator Augusti ad Mercurium, 60.  
 Procurator Augusti Alpium Cottiana-

rum et Pedatium Tyriorum et Cam-  
 muntiorum et Lepontiorum, 60.  
 Procurator Augustorum (Maurétanie  
 Tingitane), 166.  
 Procurator Mauretaniae Caesariensis,  
 81.  
 Procurator provinciae Belgicae, 60.  
 Procurator provinciae Judaeae, 60.  
 Procurator provinciae Siciliae, 81.  
 Quaestor Augusti, 59.  
 Quaestor pro praetore (Macédoine),  
 183.  
 Quaestor pro praetore Ponto Bithy-  
 nia, 184.  
 Tribunus plebis, 59.

### 3° Fonctions inférieures.

Dietarcha Caesaris, 150.  
 Libertus Augusti, 149.  
 Magister scribarum quaestoriorum et  
 aediliciorum curulium, 153.  
 (Servus) Augusti, 145, 146.

### 4° Finances.

Λογιστής, 27.  
 Πραγματευόμενος πρρχειμαστικοῖς,  
 132.  
 Vilicus, 150.

## VII

### CORPS DE TROUPES

#### 1° Légions.

Leg. I (*centuria, miles*), 130.  
 Leg. I Adjutrix (*centurio*), 61.  
 Leg. I Italica, 239.  
 — (*hiberna*), 132.  
 — (*miles*), 243, 252.  
 — (*veteranus*), 121.  
 Leg. II Adjutrix (*veteranus*), 8.  
 Leg. II Adjutrix Pia Fidelis (*cornic.*),  
 12.  
 — (*tribunus militum*), 81.  
 — (*veteranus*), 11.  
 Leg. II Adjutrix Pia Fidelis Severiana  
 (*armorum custos*), 15.  
 — (*miles*), 16.  
 Leg. II Aug. (*centurio*), 157.

Leg. III Augusta Pia Vindex (*centurio*,  
*vexillatio*), 213.  
 — (*militēs*), 215.  
 Leg. III Cyrenaica, 258.  
 Leg. III Gallica (*centurio*), 213.  
 — (*militēs*), 215.  
 — (*vexillatio*), 213, 214.  
 Leg. IIII Flavia (*signifer*), 234.  
 Leg. IIII Scythica (*hiberna*), 132.  
 Leg. V Macedonica (*briques*), 90, 91.  
 — (*hiberna*), 132.  
 — (*schola civium romanorum*), 94.  
 — (*tuiles*), 83, 94.  
 Leg. VII Claudia Pia Fidelis, 28.  
 — (*centurio*), 157.  
 — (*hiberna*), 132.

Leg. VIII Augusta, 218.

— (*veteranus ex optione*), 238.

Leg. X Fretensis (*centurio*), 157.

Leg. XI Claudia (*beneficiarius legati*), 97.

— (*miles*), 158, 251.

Leg. XII Fulminata (*centurio*), 157.

Leg. XIII Gemina (*hastatus*), 61.

Leg. XIII Gemina Martia Victrix (*centurio*), 157.

Leg. XX Victrix (*centurio*), 157.

Leg. XXXI (*sic*), 282.

## 2° Ailes.

Ala Flavia (*eques*), 159.

Ala II Pannoniorum, 126.

Ala Siliana civium romanorum torquata armillata (*praefectus*), 81.

Ala Tauriana torquata (*praefectus*), 60.

Ala III Augusta Thracum, 126.

Ala veterana Gallica, 126.

## 3° Cohortes.

Coh. III (*brigues*), 95.

— (*veteranus*), 279.

Coh. I Alpinorum equitata (*praefectus*), 81.

Coh. I Ascalonitanorum, 126.

Coh. II Bataborum Victrix, 283.

Coh. III Bracaraugustanorum, 126.

Coh. III Callaecorum Lucensium, 126.

Coh. I Flavia civium romanorum, 126.

Coh. II civium romanorum equitata Pia Fidelis (ou Pia Fidelis Domitiana) (*praefectus*), 106, 129.

Coh. II classica, 126.

Coh. I Germanorum (*signa*), 87.

Coh. II Italica civium romanorum, 126.

Coh. I Ituraeorum, 126.

Coh. I Lucensium, 126.

Coh. II Mattiacorum (*tuiles*), 84.

Coh. I milliaria, 126.

Coh. Musulamiorum, 126.

Coh. I Numidarum, 126.

Coh. Augusta Pannoniorum, 126.

Coh. I sagittariorum (*miles*), 19.

Coh. I Sebastena, 126.

Coh. III Syriaca, 126.

Coh. I Thracum Syriaca (*praefectus*), 101.

Coh. II Thracum civium romanorum, 126.

Coh. III Augusta Thracum, 126.

Coh. III Thracum Syriaca, 126.

## 4° Garnison de Rome.

Coh. I Praetoria (*centurio*), 171.

Cohors II Praetoria Severiana Pia Vindex, 124.

Coh. X Praetoria (*miles*), 186.

Cohortes Praetoriae Severianae decem Pia Vindices, 124.

## 5° Numeri, corps spéciaux.

Juniores Mauri (*praepositus jure gladii*), 163.

Numerus Maurorum Aurelianorum Valeriani Gallienique (*Genius, praepositus*), 108.

Numerus singularium, 237.

Numerus Surorum sagittariorum (?), 28.

## 6° Flotte.

Classis Praetoria Misatium (*miles*), 221.

Classis Praetoria Misenensis, 217, 220.

— (*centuria*), 224, 227.

— (*miles*), 222 à 228.

— (*optio*), 216.

— (*tribunus*), 219.

Classis Praetoria Ravennas, 230.

— (*miles*), 229.

Classis Syriaca, 233.

— (*praefectus*), 232.

— (*proreta*), 231.

Liburna, 231.

Liburna Capricornus, 233.

Quadrieris Dacicus, 223.

— Venus, 228.

Trieris Augustus, 227.

— Fortuna, 220.

— Liber Pater (?), 225.

— Pax, 216.

— Pietas, 222.

— Silvanus, 230.

Trieris (?) Jupiter, 217.

## 7° Grades.

Centuriones, 215.

Circitor, 245.

Comentariensis (?) cohortis X, 85.

Cornicularii, 60.

Decurio, 13, 244, 268.

Duplicarius (?), 99.

Eques, 14.

Eques capsarius, 17.

Evocatus Augustorum, 171.



Frumentarius (?), 99.  
 In figlinis magister super milites LX,  
 19.  
 Miles, 242, 249, 307.  
 Pedes, 126.  
 Praefectus alae, 232.  
 Praefectus classis, 38.  
 Praefectus fabrum, 60, 81.  
 Praepositus vexillationum, 215.  
 Primipilaris, 37.  
 Primipilus, 219.  
 Princeps, 99.  
 Princeps [peregrinorum ?], 257.  
 Protector de scola seniore peditum, 45.  
 Stationarius, 236.  
 Tertius hastatus, 157.

Tribunus cohortis, 108.  
 Veterani, 115.  
 Veteranus, 102, 241, 265, 310.  
 Veteranus ex beneficiario, 57.  
 Veteranus ex praetoriano, 156.

#### 8° Particularités.

Bellum Dacicum, 81.  
 Briques et tuiles légionnaires, 83, 90,  
 91, 94, 282.  
 Briques et tuiles militaires, 84, 95, 262,  
 283.  
 Diplômes militaires, 124 à 126.  
 Donis donatus hasta pura corona mu-  
 rali vexillo argenteo, 81.  
 Honesta missio, 279.

### VIII

#### ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Aedilis (à Corinthe), 1.  
 Ἀρχοντες, βουλή, δῆμος Κόρων, 173.  
 Ἡ βουλή καὶ ὁ δῆμος Ἱεροπολειτῶν, 27.  
 Buleuta, 250.  
 Buleuta (à *Ratiaria*), 122.  
 Coloni (à Corinthe), 1.  
 Curator reipublicae (à Philippes), 183.  
 Décrets des décurions, 1, 68, 81, 111, 184.  
 Decurio coloniae Heliopolitanae, 64.  
 Decurio Montanensium, 248.  
 Decurio municipi Dilunti, 300.  
 Decurio Philippis et in provincia  
 Thracia, 184.  
 Duumvir coloniae Napocae, 246.  
 Duumvir jure dicundo (à Philippes),  
 185.  
 Duumvir jure dicundo quinquennalis  
 (à Philippes), 188.  
 Duumvir quinquennalis (à Corinthe), 1.

Irenarcha (à Philippes), 185.  
 Libertus coloniae (à Ostie), 148.  
 Magister vici, 88.  
 Ornamenta duumviralia, 189.  
 Ornamentis decurionalibus honoratus,  
 185.  
 Patronus (à *Pompeïopolis*), 26.  
 Patronus coloniae (à Baalbek), 59.  
 Πρῶτος ἀρχων, 25, 26.  
 Prytaneis, 27.  
 Reges Jupiter et Minerva (à Samo-  
 thrace), 4.  
 Senatorum pater (à Philippes), 184.  
 Servus publicus, 104.  
 Tribus Aureliana (à Nicée), 299.  
 Tribus Martia (à *Stobi*), 112.  
 Tribus [Merc ?]uria (à *Stobi*), 112.  
 Tribus Valeria (à *Stobi*), 112.  
 Φύλαρχος, 240.

### IX

#### COLLÈGES

Collegium curatorum Be...nsium, 39.  
 Collegium fabrum et centonariorum,  
 8, 9.  
 Cultores deorum Serapis et Isidis, 185.  
 Κοινόν du Pont occidental, 128.

Κοινὸν τῶν περὶ τὸν Διόνυσον τεχνιτῶν  
 ..., 173.  
 Nautae lacu Lemanno qui Leusonnae  
 consistunt, 207, 209 (?).  
 Thiasus Maenadarum regianarum, 192.

## X

## PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

- Acte d'affranchissement, 182.  
 Ἀγαλμα Πάρινον, 290.  
 Ambassade à Rome, 18.  
 Amende, 132.  
 Annus novus felix, 264.  
 Aqua, 192, 297.  
 Aquaeductus, 151, 293.  
 Aurea saecula, 264.  
 Aurufex, 154.  
 Balineum, 100.  
 Barbari, 167.  
 Borne de l'aqueduc de l'*aqua Virgo*, 54.  
 Bornes-limites, 117, 160, 161, 178 à 180.  
 Bornes milliaires, 23, 140.  
 Cachet d'oculiste, 6.  
 Calendrier d'Antium, 72.  
 Calendrier des Arvales, 73, 74.  
 Certificats de naissance, 304, 309 à 314.  
 Chloron, 6.  
 Citharista, 173.  
 Columna, 255.  
 Concubina, 154.  
 Conliberta, 10.  
 Conlibertus, 147.  
 Conservatio Aug., 264.  
 Curator bonorum, 313.  
 Exercice d'écriture, 141.  
 Fastes consulaires, 308.  
 Fastes d'Ostie, 52.  
 Fastes municipaux de Teano, 172.  
 Fecunditas Augustae, 20.  
 Figlinae Caepionianae, 77.  
 Figlinae Macedonianae, 75.  
 Figlinae Tempesianae, 76.  
 Figlinae Voconianae, 133.  
 Filius legitimus, 10.  
 Filius, filia naturalis, 10.  
 Fines, 22, 178 à 180.  
 Formules propitiatoires, 29, 30, 51.  
 Graffites, 24, 141.  
 Inscription prophylactique contre la grêle, 136.  
 Inscriptions sur briques ou tuiles, 75 à 77, 92, 93, 133, 141, 155, 284.  
 Inscriptions sur cire, 304, 309 à 313.  
 Inscriptions sur des lampes de terre cuite, 168.  
 Inscriptions sur des médaillons, 20, 264.  
 Inscriptions sur des plaques de bronze, 235, 267, 268, 305.  
 Inscriptions sur des plaquettes d'argent, 269 à 276.  
 Inscriptions sur des rochers, 22, 156, 202 à 205.  
 Inscriptions sur des statuettes de bronze, 265, 266.  
 Inscriptions sur des tablettes de bois, 304, 310 à 314.  
 Inscriptions sur des vases de terre cuite, 7, 96, 103, 137, 169.  
 Inscriptions sur mosaïques, 34, 79, 80.  
 Inscription sur une croix de plomb, 136.  
 Inscription sur une passoire de bronze, 277.  
 Inscription sur une plaque de cuivre, 138.  
 Inscription sur une table de bronze, 82.  
 Inscription sur une tablette de plomb, 137.  
 Inscription sur un verre doré, 170.  
 Jura sepulcrorum, 132, 147.  
 Jus liberorum, 98, 182.  
 Jussus (par la défunte, sur une épitaphe), 21.  
 Lettre d'Antonin le Pieux, 288.  
 Lettres de Sylla à Cos et aux artistes dionysiaques, 173.  
 Leugae, 165.  
 Lex Aelia Sentia, 305, 314.  
 Lex Mamilia Roscia Peducaea Alliena Fabia, 82.  
 Lex Papia Poppaea, 305, 314.  
 Liberta, 143, 154, 157.  
 Libertae, 47.  
 Liberti libertaeque et libertorum liberti, 147.  
 Libertus, 81, 143, 147, 153, 154, 208, 261.  
 Médecins, 18, 162.  
 Mensor, 147.  
 Munerarius, 185.  
 Obit(um) nat(i) red(diderunt), 33.  
 Ὁπλον ἐπιχρυσον, 290.  
 Parimbola, 212.

- |  |  |
|--|--|
| Patronus, 81.                            | Statua, 128.   |
| Pelagin, 6.                              | Summarudis, 47.  |
| Pistor, 143.                             | Tabella defixionis, 137.   |
| Praedia, 77.                             | Tabulae albi professionum quibus liberi<br>nati sunt, 309, 311, 313. |
| Praedia Augusti, 133.                    | Tegula, 76.  |
| Praepositus aquaeductus, 151.            | Testamentum, 55, 121, 130, 154, 158,<br>234.                         |
| Réglement concernant un aqueduc,<br>293. | Tutor, 314.  |
| Rescrit du gouverneur d'Achaïe, 110.     | Vicennalia d'Antonin le Pieux, 131.                                  |
| Rhetor, 287.                             | Vikarius, 145, 146.  |
| Sepulchrum, 147.                         | Vota, 264.   |
| Serva, 139.                              |  |
-

# TABLES

## DU TOME XIV DE LA SIXIÈME SÉRIE

	PAGES
Sur une statue chypriote, par Simone BESQUES.....	5
A propos de deux représentations archaïques de la fuite d'Énée, par Roger TEXIER.....	12
Inscriptions latines d'Orange, par Gilbert Ch. PICARD.....	22
Variétés : Les images du galop dans l'antiquité, par R. LEFORT DES YLOUZES. — Les monuments pyramidaux d'Argolide, par Y. BÉQUIGNON.....	45
Nouvelles archéologiques et correspondance : Le Commandant Émile Espéran- dieu (1857-1939). — Le Colonel François-Maurice Allote de la Fuÿe (1844- 1939). — Henri Lorimy (1854-1939). — Percy Gardner (1847-1937). — Tenney Frank (1876-1939). — Emmanuel Loewy († 1938). — Pierre Mar- coni († 1938). — Ugo Ferraguti (1885-1938). — La médaille Henri Breuil. — La nécropole royale de Tanis. — Le lion dans l'art égyptien. — Statuettes funéraires d'Égypte et modèles de sarcophages. — Dans le temple « aux mille yeux » de Brak. — Au palais de Nestor. — El et Anat dans les poèmes d'Ou- garit. — Nouvelles campagnes de fouilles à Ras Shamra-Ugarit (IX-X : 1938-1939). — Une statuette d'ambre d'Assur-nazirpal (885-860 av. J.-C.). — Toreutique égyptienne, gréco-perse. — Bès et l'éphédrismos. — Note sur les dernières découvertes de Delphes. — Les nouvelles fouilles autour de l'Agora d'Athènes. — Sur les traces du sculpteur Xénophon d'Athènes. — Un tumulus princier macédonien. — La construction des navires à l'époque hellénistique. — Au musée de Valona. — Le symbolisme de la coquille et les origines de la colonne torsée. — Les Saisons et le culte funéraire. — Le buste d'or d'Aven- ches. — A propos d'une frontière. — L'archéologie des lézardes. — Les fouilles de Trinquetaille et la topographie antique d'Arles. — A l'Amphi- théâtre de Nîmes. — Scandale de Rampillon. — Le Palais de Chirbet el Minje. — Mythologie théâtrale. — Opinions téméraires.....	53
Bibliographie : André VARAGNAC. — Marthe et Saint-Just PÉQUART, M. BOULE et H. VALLOIS. — Werner BUTTLER. — Ernest SPROCKOFF. — G. FOUGÈRES, G. CONTENAU, P. JOUGUET, R. GROUSSET, J. LESQUIER. — <i>Walters Art Gallery, Handbook of the Collection</i> . — Hans A. WINCKLER. — WRESZINSKI (†). — A. ERMAN, Henri WILD. — J. VANDIER d'ABBADIE. — Nele PERROT. — M. RUTTEN. — <i>Marburger Studien</i> . — Yves BÉQUIGNON, Joseph BIDEZ, Pierre DEMARGNE, Robert FLACELIÈRE, Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE, Charles PICARD. — D. M. ROBINSON et D <sup>re</sup> Sarah Elisabeth FREEMAN. — J. D. BEAZLEY. — Lucy T. SHOE. — D <sup>re</sup> Elisabeth VISSER. — Richard STILLWELL, W. A. CAMPBELL, Glanville DOWNEY, Nabith A. FARIS, Jean LAS- SUS, Donald N. WILBER. — Josep Colomines ROCA. — Carl H. KRAE- LING. — V. C. C. COLLUM. — 26. <i>Ber. römisch-german. Kommission</i> . — Jean HUBERT. — L. BROCHARD (Abbé).....	88
Illustrations : Torse de la statue chypriote d'Ascona (Suisse) (p. 7); tête chypriote : British Museum (p. 9); intaille de la Collection de Luynes : Cabinet des Médailles, Paris (p. 15); tétradrachme d'Ainéia (Berlin) (p. 17); les images du galop dans l'antiquité (p. 46); Commandant Em. Espéran- dieu (p. 55); la Pylos de Nestor (baie de Navarin) (p. 65); le tombeau d'Isidōra (Hermoupolis) et sa niche funéraire à conque, entre colonnes torsées (p. 80).	
Une statue de Pélipidas à Delphes, signée de Lysippe, par Jean BOUSQUET ..	125
The Dove-Deity of Alesia and Serapis-Moritasgus, par ADRIAN N. NEWELL..	133



	PAGES
Nouvelles fouilles romaines en Suisse, par R. LAUR-BELART.....	159
Variété : Un voilier de l'époque mérovingienne du Nord de la France, par Claude-F.-A. SCHAEFFER.....	181
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Henry Stuart Jones (1867-1939). — Sir William Mitchell Ramsay (1851-1939). — Ettore Pais (1856-1939). — Antonio Taramelli († 1939). — Le chanoine Porée (1848-1939). — L'Homme fossile du Monte Circeo. — Escargotières ou rammadiya ? — Jouets primitifs des Hautes Vosges. — Les fouilles de Kusura. — Bronzes de l'Iran. — Génies de la mer. — La triade de la fertilité. — Roches peintes celtiques de l'Italie septentrionale et du Yorkshire. — Une station à céramiques hallstattiennes. — L'oppidum ibérique d'Agde (Hérault). — La croix (?) et le « prie-Dieu » (?) d'Herculanum. — Les portraits inachevés des sarcophages romains. — La coiffure des dames romaines. — Satyre thyrsophore jouant du monaule. — Céramiques gallo-belges de Champagne. — Emailleries pannoniennes. Théodose Bonnin et les fouilles du Vieil-Evreux. — La tombe royale de Sutton Hoo (Suffolk). — L'église du monastère de Cassiodore, en Calabre. — Opinion téméraire.....	188
Bibliographie : <i>Annuario della Reale Accademia d'Italia</i> . — Saint-Just PÉQUART. — Hans GUMMEL. — Charles Edwin WILBONS. — G. A. WAINWRIGHT. — Rémy COTTEVIEILLE-GIRAUDET. — Claude-F.-A. SCHAEFFER. — Claude-F.-A. SCHAEFFER. — A. GREIFENHAGEN, Richard EILMANN et Kurt GEBAUER. — Démétrios EVANGELIDÈS. — Kasimierz MICHAŁOWSKI. — Sydney P. NOE. — Oliver DAVIES. — C.-W. VOLLGRAFF. — Dr. Henriette BOAS. — S. RONZEVALLÉ. — D <sup>r</sup> Georges JANICAUD. — <i>Deutsches archäologisches Institut, Römischgermanische Kommission</i> . — MEDEDEELINGEN. — Mario CARDOZO. — H. Page HURD. — P. BELLARMINO BAGATTI. — A. GUŠČIN. — Paul CHENU. — R. LE MAY.....	210
Illustrations : Dédicace d'une statue de Pélopidas, signée de Lysippe (p. 127) ; fragments de la base moulurée supportant la pierre inscrite (p. 128). — Alésia, 1903 (p. 134) ; Alésia, 1925 (p. 135) ; Compiègne (p. 136) ; Nevers (p. 138) ; Sault (p. 139) ; Haute-Vienne (p. 141) ; Alésia, 1923 (p. 142) ; Alésia, 1931 (p. 145) ; Zeus Ἀσκαρίος of Halicarnassus (p. 146). — Vindonissa. Plan général (p. 161) ; Vindonissa. Balnéaire de l'époque de Tibère (p. 162) ; Vindonissa. Deux poutres du plancher de la piscine D, conservées dans la couche d'argile (p. 163) ; Vindonissa. Le bain en tuf (p. 164) ; Vindonissa. Les thermes de l'époque claudienne (p. 165) ; Vindonissa. <i>Valetudinarium</i> en bois (p. 166) ; Vindonissa. <i>Valetudinarium</i> en pierre (p. 168) ; Vindonissa. Caserne centurienne en bois (p. 170) ; Petinesca. Plan de la cité divine (p. 172) ; Petinesca. Essai de restitution d'un des <i>jana</i> (p. 172) ; Vicques. <i>Villa rustica</i> (p. 174) ; Locarno. Tombeau avec <i>depositorium</i> (p. 177) ; Locarno. Mobiliers funéraires (p. 179). — Languette de courroie mérovingienne en bronze avec figuration de bateau (p. 181) ; le bateau figuré sur la languette de courroie mérovingienne (p. 182) ; navire antique figuré sur un tombeau de Pompéi (p. 183) ; bateau égyptien sur le Nil (p. 184) ; bateaux crétois (p. 185) ; plaquette d'ardoise avec graffito figurant un bateau viking des îles Shetland (p. 186).	

## TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BÉQUIGNON (Y.). — Les monuments pyramidants d'Argolide.....	45
BESQUES (Simone). — Sur une statue chypriote.....	5
BOUSQUET (Jean). — Une statue de Pélopidas à Delphes, signée de Lysippe...	125
GAGÉ (Jean). — <i>Revue des publications épigraphiques</i> .....	237
LEFORT DES YLOUZES (R.). — Les images du galop dans l'antiquité.....	45
LAUR-BELART (R.). — Nouvelles fouilles romaines en Suisse.....	159
MERLIN (Alf.). — <i>Revue des publications épigraphiques</i> .....	237
NEWELL (Adrian N.). — The Dove-Deity of Alesia and Serapis-Moritasgus...	133
PICARD (Gilbert Ch.). — Inscriptions latines d'Orange.....	22
SCHAEFFER (Claude-F.-A.). — Un voilier de l'époque mérovingienne du Nord de la France.....	181
TEXIER (Roger). — A propos de deux représentations archaïques de la fuite d'Enée.....	12

For. 514

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER      CHARLES PICARD



LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

6<sup>e</sup> SÉRIE. Tome XIV

Juillet-Septembre 1939

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XIV

JUILLET-SEPTEMBRE 1939

## SOMMAIRE

	PAGES
Sur une statue chypriote, par Simone BESQUES.....	5
A propos de deux représentations archaïques de la fuite d'Énée, par Roger TEXIER.....	12
Inscriptions latines d'Orange, par Gilbert Ch. PICARD.....	22
Variétés : Les images du galop dans l'antiquité, par R. LEFORT DES YLOUZES. — Les monuments pyramidaux d'Argolide, par Y. BÉQUIGNON.....	45
Nouvelles archéologiques et correspondance : Le Commandant Émile Espéran- dieu (1857-1939). — Le Colonel François-Maurice Allote de la Fuyé (1844- 1939). — Henri Lorimy (1854-1939). — Percy Gardner (1847-1937). — Tenney Frank (1876-1939). — Emmanuel Loewy († 1938). — Pierre Mar- coni († 1938). — Ugo Ferraguti (1885-1938). — La médaille Henri Breull. — La nécropole royale de Tanis. — Le lion dans l'art égyptien. — Statuettes funéraires d'Égypte et modèles de sarcophages. — Dans le temple « aux mille yeux » de Brak. — Au palais de Nestor. — El et Anat dans les poèmes d'Ou- garit. — Nouvelles campagnes de fouilles à Ras Shamra-Ugarit (IX-X : 1938-1939). — Une statuette d'ambre d'Assur-nazirpal (885-860 av. J.-C.). — Toreutique égyptienne, gréco-perse. — Bès et l'éphédrismos. — Note sur les dernières découvertes de Delphes. — Les nouvelles fouilles autour de l'Agora d'Athènes. — Sur les traces du sculpteur Xénophon d'Athènes. — Un tumulus princier macédonien. — La construction des navires à l'époque hellénistique. — Au musée de Valona. — Le symbolisme de la coquille et les origines de la colonne torsée. — Les Saisons et le culte funéraire. — Le buste d'or d'Aven- ches. — A propos d'une frontière. — L'archéologie des lézardes. — Les fouilles de Trinquetaille et la topographie antique d'Arles. — A l'Amphi- théâtre de Nîmes. — Scandale de Rampillon. — Le Palais de Chirbet el Minje. — Mythologie théâtrale. — Opinions téméraires.....	53
Bibliographie : André VARAGNAC. — Marthe et Saint-Just PÉQUART, M. BOULE et H. VALLOIS. — Werner BUTTLER. — Ernest SPROCKOFF. — G. FOUGÈRES, G. CONTENAU, P. JOUGUET, R. GROSSSET, J. LESQUIER. — <i>Walters Art Gallery, Handbook of the Collection.</i> — Hans A. WINCKLER. — WRESZINSKI (†). — A. ERMAN, Henri WILD. — J. VANDIER D'ABBADIE. — Nele PERROT. — M. RUTTEN. — <i>Marburger Studien.</i> — Yves BÉQUIGNON, Joseph BIDEZ, Pierre DEMARGNE, Robert FLACELIÈRE, Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE, Charles PICARD. — D. M. ROBINSON et D <sup>r</sup> Sarah Elisabeth FREEMAN. — J. D. BEAZLEY. — Lucy T. SHOE. — D <sup>r</sup> Elisabeth VISSER. — Richard STILLWELL, W. A. CAMPBELL, Glanville DOWNEY, Nabith A. FARIS, Jean LASSUS, Donald N. WILBER. — Josep Colomines ROCA. — Carl H. KRAELING. — V. C. C. COLLUM. — 26. <i>Ber. römisch-german. Kommission.</i> — Jean HUBERT. — L. BROCHARD (Abbé).....	88
Illustrations : Torse de la statue chypriote d'Ascona (Suisse) (p. 7) ; tête chypriote : British Museum (p. 9) ; intaille de la Collection de Luynes : Cabinet des Médailles, Paris (p. 15) ; tétradrachme d'Ainéia (Berlin) (p. 17) ; les images du galop dans l'antiquité (p. 46) ; Commandant Em. Espéran- dieu (p. 55) ; la Pylos de Nestor (baie de Navarin) (p. 65) ; le tombeau d'Isidōra (Hermoupolis) et sa niche funéraire à conque, entre colonnes torsées (p. 80).	

## RÉDACTION

7, place de la Sorbonne, PARIS (5<sup>e</sup>)

Le lundi, de 14 heures à 16 heures

## ADMINISTRATION

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6<sup>e</sup>)

Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

## Abonnements 1939

Un an (à dater de janvier) France..... 130 »

Étranger : tarif 1, 170 » ; tarif 2, 190 »

Prix des numéros 1, 2, 3, chacun..... 40 »

Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique.* 50 »

**AVIS IMPORTANT :** Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.



# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER      CHARLES PICARD



LEROUX

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

6<sup>e</sup> SÉRIE. Tome XIV

Octobre-Décembre 1939



# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Publication trimestrielle

SIXIÈME SÉRIE — TOME XIV

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1939

## SOMMAIRE

	PAGES
Une statue de Pélopidas à Delphes, signée de Lysippe, par Jean BOUSQUET..	125
The Dove-Deity of Alesia and Serapis-Moritasgus, par ADRIAN N. NEWELL..	133
Nouvelles fouilles romaines en Suisse, par R. LAUR-BELART.....	159
Variété : Un voilier de l'époque mérovingienne du Nord de la France, par Claude-F.-A. SCHAEFFER.....	181
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Henry Stuart Jones (1867-1939). — Sir William Mitchell Ramsay (1851-1939). — Ettore Pais (1856-1939). — Antonio Taramelli († 1939). — Le chanoine Porée (1848-1939). — L'Homme fossile du Monte Circeo. — Escargotières ou rammadiya ? — Jouets primitifs des Hautes Vosges. — Les fouilles de Kusura. — Bronzes de l'Iran. — Génies de la mer. — La triade de la fertilité. — Roches peintes celtiques de l'Italie septentrionale et du Yorkshire. — Une station à céramiques hallstattiennes. — L'oppidum ibérique d'Agde (Hérault). — La croix (?) et le « prie-Dieu » (?) d'Herculanum. — Les portraits inachevés des sarcophages romains. — La coiffure des dames romaines. — Satyre thyrsophore jouant du monaule. — Céramiques gallo-belges de Champagne. — Emalleries pannoniennes. — Théodose Bonnin et les fouilles du Vieil-Evreux. — La tombe royale de Sutton Hoo (Suffolk). — L'église du monastère de Cassiodore, en Calabre. — Opinon téméraire.....	188
Bibliographie : <i>Annuario della Reale Accademia d'Italia</i> . — Saint-Just PÉQUART. — Hans GUMMEL. — Charles Edwin WILBURG. — G. A. WAINWRIGHT. — Rémy COTTEVIEILLE-GIRAUDET. — Claude-F.-A. SCHAEFFER. — Claude-F.-A. SCHAEFFER. — A. GREIFENHAGEN, Richard EILMANN et Kurt GEBAUER. — Démétrios EVANGELIDÈS. — Kasimierz MICHALOWSKI. — Sydney P. NOE. — Oliver DAVIES. — C.-W. VOLLGRAFF. — Dr. Henriette BOAS. — S. RONZVALLE. — Dr. Georges JANICAUD. — <i>Deutsches archäologisches Institut, Römisch-germanische Kommission</i> . — <i>Mededeelingen van het nederlands historisch Institute te Rome</i> . — Mario CARDOZO. — H. PAGE HURD. — P. BELLARMINO BAGATTI. — A. GUŠČIN. — Paul CHENU. — R. LE MAY .....	210
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par Alfred MERLIN et Jean GAGÉ .....	237
Illustrations : Dédicace d'une statue de Pélopidas, signée de Lysippe (p. 127); fragments de la base moulurée supportant la pierre inscrite (p. 128). — Alésia, 1903 (p. 134); Alésia, 1925 (p. 135); Compiègne (p. 136); Nevers (p. 138); Sault (p. 139); Haute-Vienne (p. 141); Alésia, 1923 (p. 142); Alésia, 1931 (p. 145); Zeus Ἀσκραῖος of Halicarnassus (p. 146). — Vindonissa. Plan général (p. 161); Vindonissa. Balnéaire de l'époque de Tibère (p. 162); Vindonissa. Deux poutres du plancher de la piscine D, conservées dans la couche d'argile (p. 163); Vindonissa. Le bain en tuf (p. 164); Vindonissa. Les thermes de l'époque claudienne (p. 165); Vindonissa. <i>Valetudinarium</i> en bois (p. 166); Vindonissa. <i>Valetudinarium</i> en pierre (p. 168); Vindonissa. Caserne centurienne en bois (p. 170); Petinesca. Plan de la cité divine (p. 172); Petinesca. Essai de restitution d'un des <i>fana</i> (p. 172); Vicques. <i>Villa rustica</i> (p. 174); Locarno. Tombeau avec <i>depositorium</i> (p. 177); Locarno. Mobiliers funéraires (p. 179). — Languette de courroie mérovingienne en bronze avec figuration de bateau (p. 181); le bateau figuré sur la languette de courroie mérovingienne (p. 182); navire antique figuré sur un tombeau de Pompéi (p. 183); bateau égyptien sur le Nil (p. 184); bateaux crétois (p. 185); plaquette d'ardoise avec graffito figurant un bateau viking des îles Shetland (p. 186).	

## RÉDACTION

7, place de la Sorbonne, PARIS (5°)  
Le lundi, de 14 heures à 16 heures

## ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE  
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6°)  
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

## Abonnements 1939

Un an (à dater de janvier) France..... 130 »  
Étranger : tarif 1, 170 » ; tarif 2, 190 »  
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun..... 40 »  
Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. 50 »

**AVIS IMPORTANT :** Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

**PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

**— ALCAN • LEROUX • RIEDER —**

---

**“ MYTHES ET RELIGIONS ”**

Collection dirigée par P.-L. COUCHOUD

---

Volume 1

**GEORGES DUMÉZIL**

**MYTHES ET DIEUX DES GERMAINS**

Un volume in-16..... 18 fr.

---

Volume 2

**EMMANUEL AEGERTER**

**LES HÉRÉSIES DU MOYEN AGE**

Un volume in-16..... 18 fr.

---

Volume 3

**ROGER CAILLOIS**

**L'HOMME ET LE SACRÉ**

Un volume in-16..... 18 fr.

---

Volume 4

**GEORGES HARDY**

*Recteur de l'Académie de Lille*

**LE PROBLÈME RELIGIEUX  
DANS L'EMPIRE FRANÇAIS**

Un volume in-16..... 18 fr.

---

**108, Boulevard Saint-Germain, PARIS**



# PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

---

— ALCAN • LEROUX • RIEDER —

---

## DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

A. BERTHELOT et F. CECCALDI

### LES CARTES DE LA CORSE DE PTOLÉMÉE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Un volume grand in-8° avec planches ..... 75 fr.

---

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES  
SCIENCES RELIGIEUSES

AL GHAZALI

### RÉFUTATION EXCELLENTE DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST D'APRÈS LES ÉVANGILES

*Texte établi, traduit et commenté par R. CHIDIAC, S. J.*

Un volume grand in-8° ..... 40 fr.

---

### ALBANIA

ANNÉE 1939, N° 6

*Cahiers d'Archéologie, d'Histoire et d'Art en Albanie et dans les Balkans*

Un volume in-4° avec planches hors texte ..... 60 fr.

---

### VOYAGES ANCIENS A L'ÎLE BOURBON

Première série :

A. LOUGNON

*Professeur au Lycée de Tananarive*

### SOUS LE SIGNE DE LA TORTUE (1611-1725)

Un volume grand in-8° ..... 50 fr.

---

NARAYANAMPOULLÉ

### HISTOIRE DÉTAILLÉE DES ROIS DU CARNATIC

*Traduite du tamoul et annotée par GNANOU DIAGOU*

Un volume grand in-8° ..... 18 fr.

---

**108, Boulevard Saint-Germain, PARIS**

---